Annales de la Faculté des Lettres de Bordeaux

LIVᵉ ANNÉE

BULLETIN HISPANIQUE

Fondé en 1898-1899
par G. Cirot, E. Mérimée, A. Morel-Fatio, P. Paris, G. Radet.

Tome 34 - 1932



SWETS & ZEITLINGER N.V. - AMSTERDAM - 1970

ANNALES DE LA FACULTÉ DES LETTRES DE BORDEAUX

BULLETIN HISPANIQUE



Annales de la Faculté des Lettres de Bordeaux

LIVᵉ ANNÉE

BULLETIN HISPANIQUE

Fondé en 1898-1899
par G. Cirot, E. Mérimée, A. Morel-Fatio, P. Paris, G. Radet.

Tome 34 - 1932



SWETS & ZEITLINGER N.V. - AMSTERDAM - 1970

Réimprimé avec le consentement des propriétaires

SUR LES ROMANCES « DEL MAESTRE DE CALATRAVA »

¡ Ay Dios, qué buen caballero fué don Rodrigo de Lara,
que mató cinco mil moros, con trescientos que llevaba !

Ce début du romance 20 de Wolf est rapproché par M. R. Menéndez Pidal de ceux du *Maestre* de Calatrava (*Leyenda de los Infantes de Lara*, p. 89, note), avec lesquels il a de commun non seulement l'octosyllabe initial, d'une forme lyrique si caractéristique (nos 88, 88a, 88b), mais aussi le nombre de *trescientos* :

con trescientos caballeros, todos con cruz colorada (88a),
trescientos comendadores, todos de cruz colorada (88b).

Le 88b ayant, de plus, un octosyllabe « hijo de la renegada » qui revient par trois fois dans le n° 26 de Wolf, *A cazar va don Rodrigo*, M. Menéndez Pidal incline à croire que « ¡ Ay Dios, qué buen caballero », début commun aux trois romances 88, 88a, 88b, est de son côté un emprunt au n° 20. Notons que dans le n° 26 l'épithète de « hijo de la renegada » est accolée au nom de Mudarrillo, que D. Rodrigo de Lara appelle, par dérision, « Don Gonzalo » parce que Mudarrillo vient de se proclamer « de Gonzalo Gustos hijo ». Il est donc vraisemblable que le n° 88b ait, en effet, pris là ce vers :

el otro ha nombre Gonzalo, hijo de la renegada.

Il paraît donc déjà que dans les romances si célèbres sur le *Maestre* de Calatrava il y a des éléments d'emprunt. Cette remarque ne prouverait du reste nullement à elle seule que leur composition soit beaucoup plus récente que les événements, car il est naturel que pour chanter les faits et les hommes des guerres de Grenade on ait employé par-ci par-là quelques clichés bien connus.

Il est même possible que ces clichés, en l'espèce les vers que

je viens de rappeler, aient été précisément les germes du nouveau ou des nouveaux romances.

Avec ces trois romances forme faisceau le romance 89, *Santa Fe cuán bien pareces*, inséré, comme le 88, dans la *Silva de romances* de 1550, et dont le thème est le même que celui du 88a. On voit, comme dans celui-ci, paraître Albayaldos, qui passe la mer pour secourir le roi de Grenade; et le More qui rabat son orgueil en vantant la vaillance du *Maestre*. Le 90, *De Granada parte el moro* (Aliatar), également dans la *Silva*, met également en scène le *Maestre*, et dans des circonstances analogues. Quant au 87, *Por la vega de Granada*, paru dans la *Rosa española* de Timoneda (1573), il a une physionomie à part, grâce à son caractère spécialement galant, qui annonce les joutes chevaleresques des *Guerras civiles de Granada*, ce qui ne veut pas dire que les quatre autres ne soient pas dans le même esprit. De toute façon l'identification du héros de ces romances avec D. Rodrigo Téllez Girón paraît remonter à Ginés Pérez de Hita, qui reproduit (p. 34 de l'éd. Blanchard-Demouge) les dix premiers octosyllabes du 88a, comme le note Durán (n. 1 à ce romance, qu'il numérote 1102, p. 118 du t. XVI de la *B. A. E.*), mais non sans remplacer

> Y en essas puertas de Elvira, arrojara la su lanza

par

> Y en essas puertas de Elvira, mete el puñal y la lança;

Et, comme le remarque aussi Durán, Hita les cite à propos d'un combat avec Muza et non avec Albayaldos. C'est au moment des réjouissances auxquelles donnait lieu l'avènement de Boabdilin, *el Rey Chico*, du vivant et en dépit de son père Muley Hacen (ou Albo Hacen), que Pérez de Hita place l'incursion du *Maestre* dans la *vega* de Grenade et son combat ou pour mieux dire son tournoi avec Muza :

> Passando estas cosas, el muy valeroso Maestre de Calatrava Don Rodrigo Tellez Girón, con mucha gente de cavallo y de pie, entró a correr la Vega de Granada, y la corrió y hizo algunos presos (p. 25).

Suit le récit de son courtois défi au jeune roi, auquel Muza

est chargé par le sort de répondre. C'est en somme, après les préliminaires obligés, le vrai début et la mise en train de toute cette histoire galante et chevaleresque. Il suffit malheureusement, pour être mis en garde, de constater les erreurs accumulées par l'auteur un peu auparavant (p. 16-17) au sujet de « la Torre de Comares y el quarto de los Leones » et des fameux Alijares attribués par lui à Muley Hacen, dont il place l'avènement en 1465 [1], bien qu'il admette que ce soit le roi Don Juan el primero († 1390) qui s'adresse au More Abanámar dans le romance bien connu où il est question des Alijares. Aussi ne mentionnerai-je que pour mémoire le rôle important qu'il fait jouer au même *Maestre* dans sa romanesque histoire. Je noterai seulement que ce rôle finit, chose curieuse, bien avant la prise d'Alhama, alors que précisément, comme nous allons voir, les histoires authentiques font apparaître D. Rodrigo Téllez Girón dans la guerre contre les Mores peu avant la prise d'Alhama (après celle de Zahara). Il ne parle plus de lui après ses duels victorieux avec Albayaldos et Alatar (ch. X-XII, p. 110-144), aù sujet desquels il insère un romance assez ridicule (1105 de Durán) où Albayaldos converti s'adresse à Jésus et à la Vierge, et un autre (1109 de Durán), fabriqué à l'aide du 90. Il paraît donc avoir tout simplement exploité une tradition et ce n'est pas à lui qu'il faut s'adresser pour une documentation historique.

Il ne semble pas, en tout cas, que le personnage avec lequel on a identifié, d'après lui, le *Maestre*, à savoir D. Rodrigo Tellez Girón, bâtard de D. Pedro Girón (le fameux prétendant à la main d'Isabelle), ait pu prendre part aux événements auxquels le mêleraient ces romances. C'est ce qu'a bien vu Menéndez Pelayo (*Antología de poetas líricos*, t. XII, p. 216 sq.) :

En cuatro versiones distintas se le presenta arrojando su lanza contra Granada, que probablemente no llegó a avistar nunca...

A pesar de su desaliño y rudeza soldadesca, tanto este romance (88a) como el que principia

Santa Fe, cuán bien pareces — en los campos de Granada...

1. En réalité 1461.

no tienen, al parecer, fundamento histórico alguno. Fábula son los combates singulares del Maestre de Calatrava en la Vega; fabuloso, según toda apariencia, el moro Albayaldos, que sucumbe al bote de su poderosa lanza; y es bien notorio que los moros granadíes no recibieron ningún auxilio marítimo de sus correligionarios de Africa, limitándose el rey de Tremecén a enviar una embajada con protestas de homenaje a los Reyes Católicos durante el cerco de Málaga, implorando su clemencia para los habitantes de aquella ciudad...

Il n'est donc pas exact que Menéndez Pelayo ait admis sans réserves l'identification du *Maestre* des romances avec D. Rodrigo Téllez Girón, comme induirait à le croire la note 1 d'E. Mérimée à la p. 103 de *Le Romancero espagnol* (*Les Cent chefs-d'œuvre étrangers*); « cette hypothèse est aujourd'hui abandonnée », ajoute ce dernier.

Elle n'était toujours pas abandonnée de l'auteur de *Monarquía Española*, l'érudit Fernández de Béthencourt, qui, au t. II, p. 526, tout en admettant que le More Aliatar soit un personnage légendaire, nous montre D. Rodrigo

distinguiéndose en las guerras de Granada, hostilizando a los moros por la parte de Jaen y obteniendo sobre sus huestes continuas victorias. De esta época es su desafío, immortalizado por el Romancero, según unos con el moro Albayaldos, también llamado Muza, según otros con el legendario Aliatar. De él y no de su padre se dijo aquello de

¡ Ay Dios, qué buen caballero !

Le bâtard succéda à son père dans la maestrance en des conditions qu'Alphonse de Palencia dans ses *Décades* a vigoureusement flétries (t. II, p. 10 de la traduction Paz y Melia)[2]. Il avait alors (1466), nous dit le chroniqueur, dix ans.

En dehors des escarmouches qui pouvaient avoir lieu entre Mores et Chrétiens le long de la frontière, par conséquent bien loin de Grenade, nous ne voyons pas, avant la prise de Zahara, dans quelle expédition le jeune *Maestre* aurait pu se signaler au point de devenir un personnage épique.

De ces escarmouches, il s'y en produisait, certes, même

2. Diego Enríquez (*B. A. E.*, t. LXX, p. 155) dit par erreur « quedó su Maestradgo en don Alonso, su hijo ». Le contexte et ce qui est dit, p. 185, au sujet de la mort de ce D. Alonso, prouvent qu'on a dû prendre *R*° pour *A*°.

avant la prise de Zahara, et malgré la trêve conclue entre Mores et Chrétiens.

L'*Historia de los hechos de D. Rodrigo Ponce de León marqués de Cádiz*, publiée au t. CVI de la *Colección de Documentos inéditos*, en a consigné des exemples, depuis l'année 1462.

Dans sa *Guerre de Grenade*, Palencia nous explique dans quelles conditions elles avaient lieu (p. 28-29)[3]. Après la prise de Zahara, le roi Ferdinand résolut de préparer un stratagème contre les Mores :

Estos, por antiguas leyes de la guerra, disimulaban semejantes novedades cuando dentro del plazo de las treguas se apoderaban por sorpresa de alguna villa o castillo, siendo convenio de antiguo observado entre andaluces y granadinos, y aprobado por sus respectivos reyes, que dentro de los tres días fuera lícito a unos y a otros atacar los lugares de que creyeran fácil apoderarse.

En virtud de estos convenios, el granadino Muley Albuhacén recobró a Cardela, expugnada antes por el Marqués de Cádiz[4]; ocupó el castillo de Montecorto[5], y después de tomado por los nuestros, se le arrebató nuevamente. Asimismo, y con repentina entrada, se apoderó de Ortejícar, mal defendido por cobardes guardas, aunque al cabo y a pesar de las treguas, le recuperaron nuestros soldados al mando del Marqués de Cádiz y de algunos caballeros andaluces[6]. A moros y a cristianos de esta región, por inveteradas leyes de la guerra, les es permitido tomar represalias de cualquier violencia cometida por el contrario, siempre que los adalides no ostenten insignias bélicas; que no se convoque a la hueste a son de trompeta, y que no se armen tiendas, sino que todo se haga tumultuaria y repentinamente.

De estos pactos se valieron los moros durante las treguas con más astucia que los nuestros; luego les favoreció la desidia de los cristianos, y además se concedió a los granadinos, contra toda razón, cuando en años pasados residieron en Sevilla, libre navegación de ida y vuelta al Africa desde las costas de Málaga y desde todo el reino de Granada. Nunca hasta este tiempo, por una previsión muy acertada, se habían concertado semejantes pactos. Creo, sin embargo, que las constantes maquinaciones de los reyes de Portu-

3. Je cite naturellement la traduction de D. Antonio Paz y Mélia (*Colección de Escritores Castellanos*, t. 138).

4. Cf. *Hist. de los hechos de D. Rodrigo Ponce de León*, ch. VI.

5. Cf. *ibid.*, ch. XI.

6. Cf. *ibid.*, ch. X.

gal y de Francia debieron obligar a los nuestros a tan insólitas concesiones.

Je n'ai pas voulu tronquer le passage, parce qu'il nous renseigne sur l'état de choses existant, le *modus vivendi* tacitement adopté durant la période qui précéda la guerre de Grenade. C'est aussi qu'il exclut la possibilité qu'une armée officielle, comme l'était en somme l'Ordre de Calatrava, pût participer à ces incidents de frontière, qui n'étaient jugés sans importance qu'en tant que tentatives et représailles toutes locales. Ferdinand et Isabelle n'eussent certainement pas toléré que l'on recommençât l'incartade désastreuse du Maestre de Alcántara, D. Martin, en 1394 (cf. Lafuente Alcántara, *Hist. de Granada*, t. I, p. 5).

C'est par un de ces coups de main que débuta pourtant la vraie guerre.

Bernáldez (p. 604) nous dit que le marquis de Cadix, dès le mois d'octobre 1481,

comenzó... a facer públicamente la guerra a los moros e sacó su hueste, e amaneció una mañana sobre Villaluenga [7], e corrió a Ronda, e durmió sobre ella, e derribóles la torre del Mercadillo, e fizoles muchos daños, e volvióse con su honra e cabalgada, e dende en adelante fizo otras muchas entradas, e se siguió la guerra entre christianos e moros en toda la frontera...

Ce récit est du reste tellement conforme à celui de la *Crónica de los Reyes Católicos* de Diego de Valera, publiée récemment par M. Juan de M. Carriazo [8], p. 134-136, qu'il peut en passer pour un résumé.

Mais quelque autorité que donnent à cette dernière chronique ses sources, qui semblent être les lettres du marquis de Cádiz, il n'en faut pas moins prendre garde à ce que dit Palencia, qui nous donne (p. 20 sq.) sur ces préliminaires de la grande guerre des détails circonstanciés et fort différents. De son exposé il résulte que l'initiative serait venue du roi et de la reine, qui s'adressèrent à Diego de Merlo, *Asistente* de

7. Cf. *Hist. de los hechos de D. Rodrigo Ponce de León*, ch. XIII.
8. *Anejo VIII* à la *Revista de Filología esp.*; cf. *Bull. hisp.*, 1928, p. 258.

Sevilla[9]; celui-ci, pour faire valoir son zèle, dirigea une attaque contre Villalonga, dans le territoire de Ronda, puis contre Ronda.

Ce fut, encore d'après Palencia, un double échec; il n'y eut d'effectif que la destruction d'une tour à quelque distance des murailles de cette ville (p. 22). Il s'agit là évidemment de l'expédition que Bernáldez et Valera attribuent au marquis de Cadix, lequel, en effet, d'après Palencia (p. 21) avait prêté son consentement et même son concours (mais non personnel, semble-t-il), pour ne pas avoir l'air de se dérober. En réalité, d'ailleurs, toujours d'après Palencia, ce que voulait Merlo, c'était s'emparer de la personne du duc de Medina Sidonia (p. 22).

Dans tout cela, et quoi qu'il en soit, il n'est nullement question, et on le comprend sans peine, de Rodrigo Téllez Girón.

D'abord partisan, avec son frère, le comte d'Ureña, et son cousin, le marquis de Villena, du roi de Portugal (Pulgar, p. 260', 267', 275', 280), puis réconcilié, ainsi que son frère, avec Ferdinand et Isabelle après la prise de Trujillo, 1477 (Pulgar, p. 298; Bernáldez, p. 589), le jeune *Maestre* ne rentre en scène qu'après la prise de Zahara[10] par les Mores. Hernán del Pulgar (IIIe partie, ch. I, *B. A. E.*, t. LXX, p. 365') nous dit dans quelles conditions :

Como el Rey e la Reyna, que estaban en la villa de Medina del Campo, sopieron la toma desta villa... embiaron mandar a los Adelantados e Alcaydes, e a las cibdades e villas e lugares que son en la Andalucía y en el Reyno de Murcia, que pusiesen buena guarda en todas aquellas fronteras, porque no recibiesen daño de los moros. Et mandaron a Don Alonso de Cárdenas, Maestre de Santiago, que fuese con gente de armas a la cibdad de Ecíja, e a Don Rodrigo Téllez Girón, Maestre de Calatrava, que estoviese en la comarca de Jaen; e a otros capitanes mandaron estar en otros lugares fronteros de los moros, para les facer guerra e defender la tierra.

9. D'après la *Crónica* de Valera, ce Diego de Merlo n'intervient que lors de la prise d'Alhama (p. 136).

10. Cf. *Hist. de los hechos de D. Rodrigo Ponce de Léon*, ch. XIV.

Valera ne parle pas de la prise de Zahara, dont la date nous est donnée par Bernáldez (*B. A. E.*, t. LXX, p. 605) : « en el segundo dia de Navidad en fin de dicho año de 1481 »; et par Palencia (t. V, p. 26) : 27 décembre 1481.

Ce n'est donc que tout à fait à la fin de 1481 ou au début de 1482 que D. Rodrigo Téllez Girón se trouve aux prises avec les Mores.

Il ne prit pas part au coup de main d'Alhama (février 1482), mais bien à l'expédition de secours organisée par le duc de Medina Sidonia. Pulgar (p. 367') dit simplement que le duc réunit tout ce qu'il put de gens à cheval et à pied, de sa maison ou d'ailleurs, et que les « caballeros e capitanes e alcaydes e gente que estaban por fronteros » se disposèrent à marcher au secours de ceux qui défendaient la ville (Alhama). Mais l'éditeur nous dit en note (p. 368) que

En el Ms del Señor Nava hay añadidas estas palabras : « Fueron deste socorro el Duque de Medina y Don Rodrigo Giron Maestre de Calatrava... »

De même dans l'*Historia... de D. Rodrigo*, p. 205. Bernáldez (p. 606') nomme aussi « el Maestre de Calatrava Don Rodrigo Girón » parmi ceux qui, sur l'ordre du roi, se joignirent au duc de Medina Sidonia. Le roi de Grenade leva le camp le vendredi 29 mars, et l'armée du duc arriva à Alhama le dimanche suivant au matin (31 mars).

Palencia (p. 35) compte aussi parmi eux le *Maestre* de Calatrava, avec son cousin le marquis de Villena. De même Valera (p. 142).

Le séjour des nouveaux venus ne paraît pas avoir été long, car, dit Palencia (p. 367), les troupes évacuèrent la ville immédiatement. Selon Pulgar (p. 368), on décida d'y laisser une garnison et d'aller trouver le roi : « e venir a donde el Rey estaba ». Seuls y restent Diego de Merlo, Don Martín de Córdoba, Fernán Carrillo, « capitanes con gente de las hermandades, e otros algunos ». Bernáldez (p. 607) précise qu'on y laissa

ochocientos hombres de pelea, en los quales dejó el Maestre cinco alcaides suyos con la gente de su tierra que ende quedó. E vol-

vieronse todos por Antequera cada uno en sus tierras, e supieron como el Rey Don Fernando estaba en Lucena que venia al socorro, e dende dió vuelta a Córdoba...

Valera (p. 144) donne d'autres détails [11], mais ce n'est évidemment ni à l'aller ni au retour de cette expédition que peuvent se placer les exploits du *Maestre*, puisque l'année du duc ne prit pas contact avec celle du roi de Grenade.

Au début de mai, selon Pulgar, le roi et la reine décident de conserver Alhama et le roi part de Cordoue avec de nombreux personnages, parmi lesquels « Don Rodrigo Tellez Giron, Maestre de Calatrava » (p. 371) pour Ecija, puis Alhama, où il fut, dit Bernáldez (p. 606), le 14 mai; le 29 avril, selon Palencia (p. 41), sept jours après une dernière tentative des gens de Grenade, dont le roi avait été informé à Ecija le 21 (p. 40). Alors, ajoute le même auteur (p. 41), les Mores renouvelèrent leurs attaques soudaines et en quelques jours dévastèrent par deux fois le territoire d'Alcalá de los Ganzules.

D'après Valera (p. 145), c'est seulement le 22 août 1482 que le roi arriva devant Alhama. Il confia la garde de la ville à Pedro Alvarez de Osorio, comte de Trastamare; et parmi ceux qui restèrent avec ce dernier ne figure pas le *Maestre*, à moins que ce ne soit son nom qu'il faille supposer dans une lacune des trois manuscrits. Mais le chapitre XLVIII, où il est question de ces faits, appelle des réserves sur lesquelles j'insisterai plus loin.

Bernáldez (p. 607) marque ici une reconnaissance du roi du côté de Loja :

E otro sí de esta vez que el Rey Don Fernando fué a ver a Alhama, vino a Loja, e otros lugares de moros.

Ce que confirme Palencia (p. 41), disant que, une fois qu'il eut pourvu aux besoins d'Alhama, D. Fernando rebroussa chemin avec ses troupes, et, en revenant sur Cordoue, voulut examiner la situation de Loja, où il se contenta, du reste, d'une rapide et trompeuse inspection.

11. D'après lui, c'est à la Rambla (à mi-chemin entre Cordoue et Lucena) que le roi était resté.

Pulgar est moins précis (p. 371'); il parle seulement de ravages exercés dans la *vega* de Grenade.

El Rey como basteció de gentes e mantenimientos la cibdad de Alhama e fizo algunas talas en los lugares de la vega de Granada, volvió para la cibdad de Córdoba [12].

Ce serait l'unique moment où pourrait s'intercaler l'exploit attribué au *Maestre* de Calatrava, s'il s'agit de D. Rodrigo Téllez Girón.

Le siège de Loja est décidé [13], et les préparatifs commencés. Le roi part donc de Cordoue (p. 372) :

e fueron con el los caballeros e capitanes que le sirvieron en la tala que habia fecho en la vega de Granada.

Il arrive près de Loja, poste à Santo Albohacen, « una cuesta que está cerca de la cibdad », D. Rodrigo Téllez Girón, Maestre de Calatrava, son frère le comte de Urueña, le marquis de Cádiz, le marquis de Villena, D. Alonso de Aguilar [14]. Les Mores, qui peuvent être trois mille, sont commandés par Abrahen el Alatar. Ils font des sorties de tous côtés.

Y en estas peleas los christianos recebían algun daño, porque el real estaba asentado en tan grandes cuestas, e había tan grand apartamiento de las unas cuestas a las otras, que no podían prestamente ayudarse unos a otros, porque la dispusición de los lugares gelo impedía. Acaesció que el Sábado siguiente, que fué el quarto día que el real fué asentado, los moros acordaron de salir con gente a pelear con los que guardaban aquella estanza de Santo Albohacen, que habemos dicho que fué encomendada al maestre de Calatrava e a los Marqueses de Cádiz e Villena, e al Conde de Urueña, e a Don Alonso de Aguilar.

12. C'est sans doute de ce texte que Modesto Lafuente (*Hist. de Esp.*, t. V, de l'éd. écon., p. 153) s'autorise pour dire que « no queriendo el rey dejar aquella tierra sin hacer un alardo que hiriese el orgullo del soberbio Muley, salió con su hueste a correr la vega de Granada, destruyendo sembrados y molinos, apresando ganados, y proporcionando con esto nuevas provisiones a los de Alhama, hecho lo cual, se volvió con el ejército à Córdoba ». Mais, si l'on avait poussé une pointe jusqu'à Grenade, les historiens n'en eussent-ils pas fait mention ?

13. Dans un conseil tenu à Cordoue et auquel assiste M. D. Rodrigo Téllez Girón (Valera, p. 147); *Hist. de los hechos de D. Rodrigo Ponce de León*, ch. XVII (p. 209).

14. De même Valera (p. 149-150), et l'*Hist. de los hechos de D. Rodrigo*, p. 210.

Ces derniers voyant le poste de garde attaqué s'avancent contre les Mores, qui fuient et les entraînent, pendant que d'autres Mores entrent dans le campement (*estanza*) où est resté peu de monde. Les cavaliers chrétiens cessent leur poursuite; ils reviennent sur leurs pas et les ennemis font de même :

e allí pelearon por espacio de una hora, fasta que los moros visto que cargaban sobre ellos más gente, se retraxeron a la cibdad. En aquella pelea murió el Maestre de Calatrava de dos saetadas que le dieron (p. 372').

Selon Bernáldez (p. 608), c'est après la Saint-Jean de juin (24 juin) que Ferdinand était parti avec son armée pour Loja. Selon Valera, c'est le mercredi 3 juin (p. 148). Palencia marque une date postérieure et certaine (p. 45), car il note une coïncidence mémorable : le départ de Don Fernando, dit-il, coïncida presque avec l'accouchement de la reine, car la veille, 29 juin 1482, naquit la princesse Dª Maria. Trente-cinq heures après, et avant que le roi ne partît, Dª Isabel avorta d'une autre fille. D. Fernando n'en partit pas moins le 1er juillet au lever du soleil, pour arriver le même jour à Ecija.

Selon Bernáldez, le roi mit le blocus pendant quatre ou cinq jours; les Mores faisaient des sorties et recevaient des renforts qu'on ne pouvait empêcher d'arriver, parce qu'entre la ville et le camp était le Guadagenil. C'est dans une sortie contre le campement (*estancia*) où était le *Maestre* de Calatrava, D. Rodrigo Girón, que celui-ci fut tué d'un coup de flèche (p. 608).

Il y a plus de détails dans Palencia. La hauteur dont la défense fut confiée au *Maestre*, à son cousin et au marquis de Cádiz avait été occupée préalablement par une troupe d'Almogavares, de Navarrais et d'Aragonais (p. 47). Le *Maestre* y fut envoyé, comme il arrivait escortant les approvisionnements (p. 49). Le lendemain, sortie des Mores qui tombent sur le poste composé d'hommes d'armes placé en bas de la côte : le *Maestre* de Calatrava, D. Rodrigo, arrive le premier de tous les grands seigneurs à la rescousse. Il tombe, la poi-

trine percée de deux flèches; on l'arrache avec peine des mains de l'ennemi qui essayait de l'entraîner. Peu après il expirait.

Une note de l'éditeur de la Chronique de Pulgar (p. 372) marque que « el sumario de Galíndez señala la muerte del Maestre de Calatrava en tres de dicho mes ». Mais à l'année 1482 dudit sommaire (p. 543 du même tome de la *B. A. E.*), on lit :

> En este año a 13 de julio mataron los moros de una saetada con yerba en el Real de sobre Loja a D. Rodrigo Tellez Giron, Maestre de Calatrava [15].

Toutefois Luis Mármol de Carvajal marque aussi le 3 juillet 1482 (*Rebelión y castigo de los Moriscos de Granada*, *B. A. E.*, t. XXI, p. 142) :

> ... y habían los moros muerto en el cerco a Don Rodrigo Téllez Girón, maestre de Calatrava, de una saeta con yerba, a 3 de julio del año de 1482.

Nous reviendrons plus loin sur cette date.

L'*Historia de los hechos de D. Rodrigo Ponce de León* (p. 210) explique également comment le *Maestre*, le marquis de Cadix, etc., avaient installé leur camp à Santo Albohacen, et comment, pendant que le marquis était revenu au camp prendre un peu de repos, le samedi matin (sans autre date), les Mores firent une sortie dans une plaine en bas d'Albohacen,

> e como la gente del maestre de Calatrava viese salir así a los moros, fueron a escaramuzar con ellos, e los moros tenían una celada puesta detrás de unas peñas donde tenían muchos ballesteros y espingarderos, e los moros de caballo que primero se mostraron serían fasta cincuenta. E a cada vuelta que daban en el escaramuza crecían tanto, que se ficieron número de doscientos de caballo; e como los caballeros cristianos se llegasen cerca de las peñas donde la celada estaba, rescebían muy gran daño de las espingardas e ballestería; e como esto supiese el maestre de Cala-

15. Fernández de Bethencourt (*Monarquía Esp.*, t. II, p. 527) donne l'épitaphe « Obiit dictus Rodericus 31 die Januarii », mais déclare que « esta fecha de la muerte no es la verdadera ni raros los errores de esta clase en los epitafios ».

trava que estaba más cercano, cabalgó en un caballo a gran priesa, con solamente corazas e adaraga, por ir a retraer su gente de la escaramuza, e como no supiese de la celada que tras las peñas estaba, llegando allí, fué ferido de dos saetas, una que le pasó el pescuezo, e otra por el escotadura del brazo izquierdo; e como se sintió ferido, volvió la rienda al caballo, e vinose para su tienda, e dende a poco espacio murió; de que el rey a todos los grandes que ende estaban ovieron muy entrañable sentimiento, e la gente común tomó muy gran desmayo...

Dans Valera, il est dit (p. 152) que le *Maestre* de Calatrava fut envoyé par le roi avec le comte d'Urueña pour reconnaître une troupe d'une centaine de cavaliers qui paraissait venir de Grenade; mais quand ils arrivèrent près de la ville, cette troupe y avait pénétré; et à ce moment 150 cavaliers et 500 *espingarderos e ballesteros* firent une sortie et les attaquèrent, pendant que 2.000 Mores montaient au camp des Chrétiens. Le marquis de Cadix se précipita vers le camp pour en déloger l'ennemi et l'empêcher d'arriver jusqu'au camp royal. C'est alors qu'il apprit

cómo el maestre de Calatrava era muerto de dos feridas de saetas que le avían dado, la una por el pescueço e la otra por la escotadura de las coraças, por la parte izquierda, que no avia durado un cuarto de ora... E de la muerte del maestre tan grand desmayo tomó la gente que fué cosa maravillosa (p. 153).

L'action eut lieu un samedi (p. 151) et Valera ajoute :

y el rey delibró esa noche de luego el domingo de mañana mandar alçar su real de allí (p. 153).

Comme il marque presque jour par jour les dates, on peut fixer celle de ce samedi fatal. Le roi était parti le mercredi 3 juin (p. 148); le lendemain il campait près d'Antequera, le surlendemain à la Peña de los Enamorados, où il passe une revue et tient conseil. Le dimanche suivant (7, par conséquent), départ. Le jeudi, escarmouches et établissement du camp (*estancias*); le vendredi, conseil; et c'est le lendemain samedi, donc le 13 juin, que le *Maestre* est tué. Le quantième du *Sumario* de Galíndez est donc conforme à celui de Valera, mais non le mois. En tout cas, le 13 juin ne tomba

pas un samedi, mais un jeudi [16]. C'est le 13 juillet qui tomba un samedi.

Il est possible qu'une fausse transcription ait de *julio* fait *junio*. Au surplus, d'après la succession des chapitres, il semblerait que l'année où se passèrent ces faits soit 1483 [17], puisque le ch. XLVIII, où ils sont relatés si en détail, commence par les mots « en el dicho año », et que le précédent mentionne l'année 1483. Mais le ch. XLVII doit être adventice.

***

Menéndez Pelayo a relevé l'erreur historique dans laquelle serait tombé l'auteur du romance 90, où le More Aliatar ou Aleatar, cousin d'Albayaldos, voulant venger celui-ci, provoque le *Maestre* et est tué par lui (*Antol.*, t. XII, p. 218-219) :

Aquí hay un vestigio histórico, que es el nombre de Aliatar, suegro de Boabdil y alcaide de Loja. Pero, lejos de haber sido vencido y muerto por el Maestre de Calatrava, fué el Maestre uno de los caballeros cristianos que sucumbieron en el cerco de aquella plaza, heroicamente defendida por el padre de la bella é infortunada Moraima. Tan evidente alteración de la historia no evitó que, sin más autoridad que la del romance, aceptase y diese por buena la noticia del desafío de Aliatar el Dr. Jerónimo Gudiel en su historia de los Girones, procediendo en esto y en otras cosas con la ancha manga que suelen tener los genealogistas.

Luis del Mármol Carvajal (*B. A. E.*, t. XXI, p. 140') est très net : cet Alatar fut tué, en effet, lors du combat de Lucena (1483), où Boabdil fut fait prisonnier. C'est aussi ce que Pulgar raconte (p. 386) :

Los moros venían en tres batallas : en la una venía el rey de Granada, en la otra venía el Alguacil mayor, y en la otra venía por capitán el Alatar de Loxa... e fué preso el Rey de Granada e murieron algunos alcaydes e cabeceras del Reyno de Granada; en especial murió el Alatar que era alcayde e capitan de Loxa...

16. Pas plus que le 3 juin un mercredi (mais un lundi); c'est le 3 juillet qui fut un mercredi.

17. Les quantièmes ne correspondraient d'ailleurs pas davantage aux jours indiqués.

Et ce que confirme Bernáldez (p. 611) :

... y el Alatar viejo, alcayde de Lora (Loxa), que era un esforzado y nombrado moro, fue muerto y ahogado en el río, que nunca jamás pareció, ni entre los muertos pudo ser conocido : era hombre de más de sesenta años, el qual había fecho desde su mocedad guerra a los christianos [18]...

Ni Galíndez, ni Palencia ne mentionnent sa mort, mais ce dernier (p. 71) nous dit que le roi more avait été entraîné dans l'expédition contre Lucena par ses conseils; et s'il l'appelle Ali Aliatar et le fait nonagénaire, l'identification avec l'Alatar sexagénaire de Bernáldez ne paraît pas douteuse :

Confirmaba esta opinión el suegro del Rey, Aly Aliatar [19] o sea el *Droguero*, anciano corregidor de Loja, muy versado en las cosas de la guerra, belicoso y afortunado en los combates, y que por sus relevantes méritos havia sabido enaltecer lo escuro de su linage, hasta tener por yerno al Rey, presidir el Consejo y acaudillar tropas, a pesar de ser nonagenario. El fracaso de esta expedición empañó el brillo de tan relevantes merecimientos...

(P. 72) ...El Alcaide de los Donceles D. Diego Fernández de Córdoba... aguardaba ya días antes con 100 lanzas escogidas el ataque de los enemigos, receloso de la osadía con que Aliatar acostumbraba a entrar talando los campos de Lucena, llamados por esta causa *Huerto de Aliatar* por los granadinos.

L'attaque eut lieu, en effet, le 20 avril, continue Palencia, après neuf heures du soir; l'engagement n'eut lieu que le lendemain (p. 74) [20].

Ayant suivi ainsi pas à pas, à travers cinq chroniques (celles de Pulgar, de Bernáldez, de Palencia et de Valera, et l'Histoire du Marquis de Cadix), les faits et gestes de D. Ro-

18. Cf. Lafuente Alcántara, *Hist. de Granada*, t. II, p. 219; Modesto Lafuente, *Hist. de Esp.*, t. V, p. 164.

19. Pulgar (p. 479), en 1489, parle d'un *capitan moro* appelé Ali-Alatar. Il s'agit évidemment cette fois d'un autre personnage. Pulgar mentionne en même temps un autre capitaine more, Iza-Alatar.

20. Valera, dans le récit qu'il fait de cette bataille (à laquelle il assigne la même date, p. 166), ne mentionne pas Aliatar, il parle seulement de lui, ou plutôt d'un de ses fils, à propos d'une tentative des Mores contre Alhama « entre los quales murió un fijo de Aliatar, alcayde de Loja » (p. 145). De même dans l'*Hist. de... D. Rodrigo*, p. 208 (mais Alatar). P. 290, il est question d'un Mahomed Alatar *alcaide* d'Almuñecar, qui eut avec le marquis de Cadix des tractations en vue de livrer à celui-ci cette forteresse (janvier 1488).

drigo Téllez Girón, je crois pouvoir conclure qu'il n'est pas possible que ce soit à ce *Maestre* que songea l'auteur du premier romance initial dont dérivent ceux, bien connus, que j'ai examinés. Conclusion peu neuve, je l'avoue, mais sûre, et c'est quelque chose. Comment pourrait-elle être sûre sans pareille enquête, surtout alors que la chronique de Valera était inconnue ? et il n'y a pas si longtemps que celle de Palencia l'était encore [21].

Reste à savoir s'il ne s'agirait pas d'un autre *Maestre* de Calatrava; et il est tout naturel de penser à son successeur, García López de Padilla.

*
* *

Garcí López de Padilla, étant *clavero* de Calatrava, avait, en même temps que le *Comendador mayor* de l'Ordre, abandonné la cause du roi de Portugal au moment de l'entrée de celui-ci en Castille (Pulgar, p. 267').

Valera parle de lui à diverses reprises avant son élévation à la dignité de *Maestre*, dont il explique les circonstances (p. 158); puis il raconte (p. 159) comment le *Maestre* se chargea de défendre à ses frais, moyennant « çierta ayuda que le fue fecha », la ville d'Alhama, pour la garde de laquelle d'autres avaient de grandes exigences; comment il y mit comme lieutenant son neveu Gutierre de Padilla, *clavero;* comment il s'empara de Cale et se chargea de

la frontera e de la capitanía general de los obispados de Jaén y de Córdoba, e la tovo dos años, faziendo guerra continua a los moros; e defendió la tierra como caballero esforçado aunque estava en edad muy decrépita.

C'est à lui que le roi et la reine, allant en Galice, confient le prince et les infantes, et il les emmène à Almagro. Il ne reviendra trouver le roi à Cordoue (p. 160) que le 10 avril 1487, ce qui paraît étonnant au premier abord, car la suite a trait à des faits qui eurent lieu en 1483. Le roi revenu à Cordoue, le *Maestre* était resté « por proveer las cosas de su maestrazgo ».

21. Voir Zurita, *Anales*, IV, fº 317; Lafuente Alcántara, *Hist. de Granada*, t. II, p. 201.

Le roi décide de « yr a correr la vaga de Granada », et de mettre des vivres dans Alhama; il pénètre en territoire ennemi par Alcalá la Real; « e andando por la vega mandando talar todo lo que se hallava », il arrive à une ville pourvue d'une bonne forteresse, Tajara, qu'ignore Madoz, à moins que ce ne soit Tajarilla, « cortijo en la prov. de Granada, part. jud. de Loja » : en tout cas le *New Map* de Jasper Nantiot (1810) marque *Tajar*, au N.-E. de Loja, donc sur la route d'Alcalá à Alhama. Valera ne dit pas que Padilla ait accompagné le roi dans cette incursion (ch. L)[22], pas plus qu'il ne le mentionne à propos de la crise du roi Muley Abdíli, après le coup de main de celui-ci contre Lucena (ch. LII). Il ne parle du reste plus de lui jusqu'au moment où, en 1487, il concourt au siège d'Archidona (ch. LXXI), ainsi que le *Comendador mayor* D. Diego de Castillo[23]. Quand le roi fait venir la reine, le *Maestre* reste à Cordoue (p. 247), non sans que ses troupes participent au siège (p. 250), avec le *Comendador mayor* (p. 255) et le *Clavero* (p. 260). Il n'est plus question du *Maestre* qu'après la reddition de Málaga, où il reçoit 50 captives, et le Clavero 30 (septembre, p. 272). Ce dernier prend part au siège de Vera (juin 1488, p. 277).

De Garcí López de Padilla, *Maestre* de Calatrava, il n'est question, dans Pulgar, qu'à partir du moment où il accompagne le roi, parti de Cordoue, pour Almodóvar (p. 386'). A Carrizal, il est mis, avec le comte de Monte-Rey, à la tête d'une des *esquadras* (p. 387); l'armée s'avance en pays maure, et campe près d'Illora. Le faubourg est pris et brûlé. Cette *tala* de la *vega* de Grenade eut lieu en 1483, comme marque Galíndez (p. 544), et, comme dit Valera, avant la prise de Tajara, que Pulgar raconte longuement et que Bernáldez (p. 612) place en juin, avant la Saint-Jean[24]. D. Garcí López ne figure pas parmi les personnages que nomme Pulgar à propos de ce dernier événement; mais nous le retrouvons un peu plus loin (p. 389), prenant part à un conseil au sujet de la libé-

22. Pas davantage l'*Hist. de D. Rodrigo* (ch. XIX).
23. Castrillo ?
24. C'est par erreur que l'édition Rivadeneyra imprime ici Zahara; la prise de Zahara n'eut lieu que plus tard (p. 616), la même année, 28 octobre.

ration de Boabdil. En 1484, à la *tala* aux environs d'Alora, participe bien « la gente del Maestre de Calatrava » avec le « Comendador mayor de Calatrava con la gente de su capitanía » (p. 399); mais le *Maestre* lui-même n'est pas nommé.

Il n'est question ni de lui ni de sa troupe dans le récit de la pointe poussée, après la prise d'Alora, jusqu'à Grenade (p. 404), jusqu'aux moulins de Jarambi, « que son cerca de la puerta de Granada que se llama Bibarrambla ». C'est évidemment à un pareil moment que pourrait se placer l'exploit attribué au *Maestre* de Calatrava dans les romances, dont l'un, le n° 88, nomme expressément cette porte

> desde la puerta de Elvira hasta la de Bibarrambla.

Pulgar dit aussi que le roi s'avança à un quart de lieue des portes de Grenade du côté de la Sierra Nevada : « el Rey con su batalla real se puso delante de las puertas de la cibdad, quanto un quarto de legua por parte de la Sierra Nevada... », ce qui fait songer aux romances 88[a], 88[b], 89 :

> desde la puerta del Pino hasta la Sierra Nevada...
> dende la puerta de Quiros hasta la Sierra Nevada...
> desde la puente de Pinos hasta la Sierra Nevada...

C'est encore le « Comendador mayor de Calatrava », que Pulgar nous montre (il le nomme cette fois : D. Diego de Castrillo[25]) accompagnant le comte de Cabra dans une expédition qui les conduisit à une lieue de Grenade, du côté de la Sierra Nevada (p. 407). La garde d'Alhama, nous dit encore Pulgar (p. 425 et 429), était confiée au *Clavero* de Calatrava, qui était « capitán mayor de la cibdad de Alhama ».

Où nous retrouvons le *Maestre*, c'est lors de la défaite de Moclín (p. 426), qu'il empêcha de tourner encore plus mal, en secourant à temps l'imprudent comte de Cabra :

sobrevinieron las otras batallas de gente donde venían el Maestre de Calatrava y el Conde de Buendía y el Obispo de Jaen, los quales

25. D'autres l'appellent *Diego de Castilla;* par exemple, Luis Mármol Carvajal (*Rebelión*, etc., p. 139'), qui lui donne un fils du nom de *Rodrigo Girón*, tué au siège d'Alhama : « ... murieron en la pelea don Rodrigo Girón, hijo de Don Diego de Castilla, alcaide de Cazalla, que después fué comendador mayor de Calatrava. » Valera l'appelle *Diego de Castillo*, et le fait *comendador* de Usagre (p. 40, 216); J. Fernandez Llamazares, dans son *Historia compendiada de las cuatro Ordenes militares* (1862), p. 70, *Diego García Castrillo*.

fueron à socorrer a los christianos que venían fuyendo, e resistieron a los moros que los seguían (p. 426').

Galíndez (p. 544) place cet événement en septembre 1485. Palencia, qui donne le quantième, 3 septembre, vante également le rôle du *Maestre* qui, avec ses troupes et celles de Cordoue, arrêta la débandade : « Le très noble *Maestre*, ajoute-t-il, toujours courageux et énergique, malgré son âge avancé, fit preuve du courage propre aux vaillants, et obligea l'ennemi, jusque-là vainqueur, à se retirer dans Moclín pour éviter la lutte avec les chrétiens qui arrivaient » (p. 206).

Si la *gente* du *Maestre* figure parmi les troupes qui partirent en 1486 pour Loja (Pulgar, p. 433), le *Maestre* lui-même ne reparaît qu'au moment où le roi rentre à Cordoue (1486) après la prise de Montefrío et de Colomera (Pulgar, p. 441') :

Salióle a recebir el Príncipe Don Juan su fijo acompañado del Maestre de Calatrava e de toda la caballería de Córdoba.

Le *Maestre* n'avait donc pas pris part à la campagne. Bernáldez nous dit, d'autre part (p. 632), quand il nomme les personnages qui vinrent au siège de Málaga (1487) :

El Maestre de Calatrava, Don Juan García de Padilla, no vino a ésta ni a la de Ronda, porque quedaba siempre en la frontera para guarda de la tierra.

La prise de Ronda eut lieu le 22 mai 1485 (Pulgar, p. 419').

Cette explication de Bernáldez nous montre qu'en somme Garcí López de Padilla était, à ce moment du moins, en permanence à la frontière du côté de Grenade; on évitait de le détourner vers d'autres points, comme Ronda ou Málaga. Grenade était son point d'attache, si l'on peut dire, son but permanent. Il y jouissait, d'autre part, d'une sorte d'autonomie, ayant sa tâche propre. Enfin, les occasions ne lui manquèrent pas, sans doute, de réaliser les prouesses auxquelles font allusion les romances.

Pulgar, de son côté, ne parle plus du *Maestre* après l'entrée de Ferdinand à Cordoue. Il ne fait plus allusion qu'à la *gente* du *Maestre*, au *Clavero*, D. Pero López de Padilla, au

Comendador mayor, D. Diego de Castrillo (p. 447, 449, 450, 451, 457', 458', 463, 464), lors des sièges de Velezmálaga et de Málaga (1487). Parmi les personnages qui accompagnent le roi, de Murcia à Lorca (1488), avant la prise de Vera, se trouve Pero López de Padilla, « adelantado de Castilla » (p. 476'); il n'était probablement plus déjà *clavero* [26] : en tout cas, dans l'armée réunie pour le siège de Baza, en 1489, Pulgar dit que le *Clavero* de Calatrava reçut un commandement et Pero López de Padilla un autre (p. 481). Au siège de Baza (1489), nous voyons participer le *Clavero* et le *Comendador de* l'Ordre (p. 485, 488, 494').

C'est cette même année que mourut García de Padilla, le 16 septembre, et le *maestrazgo* fut désormais entre les mains du roi et de la reine :

Falleció de esta presente vida el Maestre de Calatrava, García de Padilla, el año de 1489, el qual había sucedido en el Maestradgo por muerte de Don Rodrigo Xiron, que mataron los moros en Loja, e el Rey tomó en si luego el Maestradgo e rentas de él, e trujo bulas del Papa para ello, porque de ello se ayudase para los grandes gastos de la guerra. E este fue el primero de los Maestradgos en que el Rey y la Reyna sucedieron por sus vidas, con bula del Santo Padre, para ayuda de los gastos de la guerra. (Bernáldez, p. 634').

Este año (1489), por el mes de septiembre, a 16 días andados, murió D. García López de Padilla, maestre de Calatrava, y tomaron la administración los Reyes por autoridad apostólica; é hoy está incorporado él y los otros maestrazgos por bula apostólica que concedió Adriano VI. (Galíndez, p. 545 [27].)

C'est donc une solution assez tentante, que de substituer tout simplement à D. Rodrigo Téllez Girón son successeur immédiat et dernier. Celui-ci, en effet, peut avoir accompli la prouesse de ficher sa lance sur les postes de Grenade, et de combattre victorieusement des Mores, comme Albayaldos et Alatar (ou Aliatar).

Ce qui a trait à ce dernier est particulièrement important.

26. Le *Clavero* se trouve au siège de Vera avec le marquis de Cadix (*Hist. de los hechos de D. Rodrigo*..., p. 301, lettre du marquis), à la tête de 208 lances et de 500 fantassins.

27. Cf. Zurita, IV, f° 306c, V, f° 22d.

En effet, il est clair que si le *Maestre* avec lequel le romance fait combattre Aliatar n'est pas D. Rodrigo, il n'y a plus d'impossibilité. Mais ce n'est pas là une solution; car ni Pulgar ni Bernáldez ne disent rien qui rappelle, de près ou de loin, la scène du romance. Il ne peut pas plus être question d'un duel d'Aliatar avec un autre *Maestre* qu'avec D. Rodrigo. Nous sommes donc ici, de toute évidence, en pleine légende. Et Albayaldos n'a pas plus de consistance.

Il ne reste plus que la *puerta* de fer ou de bois de pin, ou de Pinos, qui, peut-être, est la bonne leçon (dont *Quiros* serait une corruption); car les Espagnols pouvaient appeler ainsi la porte qui allait à la *Puente de Pinos*.

Notons ici que la Puente de Pinos fut, au début de la guerre, le théâtre d'un exploit auquel Valera fait allusion en ces termes :

En este dia (la Saint-Jean de 1487) fué muy mal herido un valiente y esforçado escudero mançebo llamado don Diego Romero, al qual avía venido a servir al rey a sus propias expensas, por ganar la indulgençia, en el año primero que su alteza esta guerra començo. E como en la Puente de Pinos se hiziese una escaramuça en que éste se ovo muy valientemente, lo qual como el rey supiese lo mandó llamar e lo armó caballero...

Cette *puente de Pinos* doit être Pinos Puente, au N.-O. et à deux lieues et demie de Grenade sur le Cubillas[28] (Madoz, *Pinos-Puente*). Il en est question dans la chronique de Valera (p. 206), après la prise de Loja. C'est là qu'il s'agit de conduire les Mores après la reddition de Loja et d'Illora. C'est sans doute la leçon originale, d'où l'on aura tiré la *Puerta del Pino*, nom qui ne figure pas dans la liste des 20 portes de Grenade dans Madoz (*Granada*, p. 503), alors que Bib-Elveira y figure, ainsi que Bib-Rambla.

Mais rappelons-nous l'histoire à laquelle j'ai fait allusion en passant : celle de D. Martín, ce *Maestre* de Alcántara, qui,

28. Cf. la note 2 d'E. Mérimée à ce romance. Il y a un Pinos sur le Genil, à une lieue et demie de Grenade, mais à l'est, ce qui écarte cette identification. C'est par Pinos Puente que, en 1091, le Cid et Alphonse VI pénètrent dans la *vega* de Grenade (cf. Menéndez Pidal, *La España del Cid*, p. 428).

comme le raconte López de Ayala (*D. Enrique III*, año IV, c. 10, *B. A. E.*, t. LXVIII, p. 222), se vantait

fasta quel viese la puerta de Elvira, ques una puerta de la cibdad de Granada, ó fallase batalla, quél non se tornaría...

Son histoire tragique (comique sans doute pour Charles-Quint, puisqu'elle le fit rire [29]) ne pourrait-elle avoir servi de thème, grâce à une transposition assez simple et à une amplification facile à imaginer, aux romances dits du *Maestre de Calatrava* [30] ?

Georges CIROT.

29. Cf. Lafuente Alcántara, *loc. cit.* Voir plus haut, p. 10.

30. Dans le romance 89, nous voyons apparaître un personnage dont l'identification paraît difficile :

A los primeros encuentros, un comendador a pié anda;
Avendaño habiá por nombre, Avendaño se llamaba...

Il est question deux fois dans Pulgar (p. 381' et 432') d'un Jorge de Avendaño (par une erreur de copie ou d'impression « Jorge de Mendaño », p. 381'), *caballero contino* de la maison royale, à qui Ferdinand et Isabelle confièrent le séquestre d'une des deux forteresses de Ponferrada, puis de la ville elle-même.

Palencia parle, de son côté, à mainte reprise, d'un Pedro de Avendaño, en dernier lieu à la date de 1477 (t. IV, p. 389, 392) : il le traite de voleur et de criminel. De telles épithètes nous engagent peu à tenter l'identification de ce côté, d'autant que Valera, de son côté (p. 125), le présente sous un jour tout aussi fâcheux et parle des « ladrones que consigo tenía ». Mais, au cours de la deuxième expédition de Enrique IV contre les Mores (1456), Palencia nomme un Martín de Avendaño : ce « valiente comisario », comme traduit Paz y Mélia, fut chargé de la défense de Cazorla, pendant que le *Maestre* de Calatrava consacrait toutes ses forces à celle de quelques villes dépendant de Jaén et de Cordoue (t. I, p. 226).

Or, ce *maestre* de Calatrava n'est autre que D. Pedro Girón, le père de D. Rodrigo.

NOTES SUR L'INFILTRATION DES ESPAGNOLS EN FRANCE AUX XVII[e] ET XVIII[e] SIÈCLES [1]

I

L'année 1598, date du traité de Vervins, marque le terme des progrès de la monarchie espagnole; le colossal empire est ébranlé, sa puissance d'expansion est amoindrie et la politique nationaliste de Philippe III, qui hors de ses frontières jette huit cent mille Morisques industrieux, affaiblit encore un pays que son père avait à demi ruiné.

Le mouvement de la pénétration des Espagnols en France au XVII[e] siècle s'arrête presque complètement. Les habitants de la Péninsule n'émigrent plus; le négoce de l'Espagne est dans le marasme et, loin de pousser ses enfants vers le dehors, l'Ibérie, pour mettre ses terres en valeur, réclame l'aide des travailleurs cantaliens.

Au surplus, les habitants de nos cités n'accueillent plus aussi amicalement que jadis des étrangers pour lesquels ils professent une aversion marquée, aversion qui demeurera entière

1. La mort de M. J. Mathorez (1923) et diverses circonstances ont retardé la publication de cet article, qui fait suite à celui du même auteur que nous avons inséré dans notre n° 1 de 1922, *Notes sur la pénétration des Espagnols en France du XII[e] au XVI[e] siècle.* Inspecteur des finances, M. Mathorez, qui avait reçu la formation de l'Ecole des Chartes, s'était documenté sur ces questions, qui nécessitent beaucoup de lectures et de recherches, et dont il avait donné un aperçu dans ses *Notes sur les Espagnols et les Portugais à Nantes* (*Bull. hisp.*, 1912 et 1913), ses *Notes sur les Espagnols en France depuis le* XVI[e] *siècle jusqu'au règne de Louis XIV* (*ibid.*, 1914), son article sur *Les réfugiés politiques espagnols dans l'Orne au XIX[e] siècle* (*ibid.*, 1915).

Dans le même ordre d'études, signalons encore deux articles publiés peu avant sa mort : *La Guerre et ses conséquences ethnographiques en France* (*Revue politique et parlementaire*, 10 juin et 10 juillet 1922), et *La pénétration allemande en France au XIX[e] siècle* (*Notes démographiques*) (*Revue des Etudes historiques*, janvier-mars 1923). Citons aussi *Mathurine et les libellés publiés sous son nom* (Extrait du *Bulletin du Bibliophile*, 1922).

Né le 8 avril 1873, à Saint-Nazaire, Jules-Marie-Michel-Henri Mathorez est mort le jour où il commençait sa 51[e] année (8 avril 1923). Il était archiviste paléographe; chevalier de la Légion d'honneur depuis 1920. — G. C.

sous les règnes de Louis XIII et de Louis XIV. Les Espagnols sont des ennemis de la France et de notre alliée, la Hollande. Profitant des privilèges dont Henri IV les a dotés, les habitants des Provinces Unies qui se fixent en France évincent du négoce les Espagnols, ils gagnent sur eux le terrain que perdent les représentants des pays méridionaux.

La France, nonobstant, reçut encore du sud des Pyrénées quelques éléments nouveaux de population aux XVIIe et XVIIIe siècles. Le royaume des lys a toujours été terre d'asile pour les exilés politiques et vers Paris se dirigèrent les proscrits que Philippe II chassa de leur patrie.

Depuis son annexion à la Castille, l'Aragon conservait une demi-indépendance et ses anciennes institutions. Déjà, aux premiers temps de son règne, Isabelle souhaitait qu'une insurrection des Aragonais lui permît d'intervenir pour détruire leurs fueros. Philippe II eut cette satisfaction. Le transfert de son ancien favori, Antonio Perez, dans les prisons de l'Inquisition à Saragosse déchaîna des troubles en Aragon en 1591. Le roi les réprima avec la dernière rigueur. Le sénateur Lanz, désigné pour exercer la justice dans cette province, condamna au dernier supplice Martin de la Nuza, baron de Biescas, Michel Gurrea, cousin du duc de la Villahermosa, Martin de Bolea, baron de Sietamo, Antonio Feriz de Lizana, don Juan d'Aragon, Francisco Ayerbe, mais ils réussirent à franchir les Pyrénées et échappèrent au sort de ceux que le justicier de Philippe II appréhenda [2].

Les troubles d'Aragon apaisés, Philippe II, à la fin de 1592, publia une amnistie générale, mais tant de personnes s'en trouvaient nominativement exclues qu'elle ressemblait à une proscription. Il pardonnait à tous, sauf aux ecclésiastiques, aux moines et jurisconsultes qui avaient déclaré légitime de repousser par les armes les troupes castillanes entrant en Aragon. Cent dix-neuf grands, dont Antonio Perez et Gil de Mesa, son fidèle compagnon, des notaires, des procureurs, des marchands, des artisans, des laboureurs étaient exceptés de l'amnistie. La plupart de ces proscrits passèrent en France.

2. M. Mignet, *Antonio Pérez et Philippe II*, Paris, 1874, chap. VI et VIII. — Llorente, *Histoire critique de l'Inquisition*, t. III, p. 357 et 392.

A la suite du coup de force organisé le 24 septembre 1591 par Gil de Mesa et quelques-uns de ses amis, Antonio Perez avait été délivré des prisons de Saragosse. Il franchit, non sans peine, les Pyrénées et se réfugia en Béarn auprès de Catherine de Bourbon, sœur de Henri IV. Perez, en Béarn, était trop près de l'Espagne; à diverses reprises, on tenta de l'assassiner, sa tête ayant été mise à prix; en outre, il fallait à son ardeur, à son esprit d'intrigue, à son ambition, à sa haine un théâtre et un aliment. Il écrivit à Henri IV pour se mettre à son service. Au printemps de 1593, le roi et Perez se rencontrèrent à Tours et Antonio fut chargé de missions. A diverses reprises, en 1593 et 1596, il se rendit en Angleterre mais les relations qu'il noua avec Elisabeth et ses ministres le compromirent aux yeux de Henri IV. Il fut accusé de se livrer à l'espionnage et dès lors tenu à distance des conseils du roi. Se sentant suspecté, Perez s'efforça de rentrer en Espagne pour retrouver les siens; il n'en obtint pas l'autorisation. Contraint de demeurer en France, il y mena une vie misérable; sa pension était mal payée, à tout instant, il en devait réclamer le paiement. Nulle part, Perez ne se trouvait bien, constamment il changeait de résidence, sa santé s'altéra et en novembre 1611 il expirait, assisté de Gil Mesa, de l'Aragonais Manuel don Lopez et de quelques autres proscrits espagnols. Son corps fut transporté au couvent des Célestins où ses amis lui élevèrent un tombeau[3]. Gil Mesa demeura en France; à la cour il fut connu sous le nom de Gilles de Metz[4].

Dans les temps mêmes où Perez et ses compagnons avaient passé les Pyrénées, des troupes espagnoles occupaient quelques régions de la France. Sancho Pardo Osorio avait pris possession du Blavet le 27 octobre 1590; les troupes de Philippe II étaient entrées à Paris le 12 février 1591; Amiens, Marseille, d'autres villes encore connurent l'invasion espagnole. Avant comme après la signature de la paix de Vervins, nombre des soldats de Philippe II avaient déserté leur corps. Trois cents, en un seul jour, abandonnèrent l'armée envoyée en Bretagne;

3. T. Raunié, *Epitaphier du vieux Paris*, t. II, notice 914.
4. Tallemant des Réaux, *Historiettes; M. de Dautru*, t. II, p. 131.

ils se déclarèrent malades et désireux de demeurer à Nantes. Ces soldats se répandirent dans les faubourgs de la ville et y commirent maintes déprédations. Pour les surveiller, la municipalité créa un poste d'administrateur des soldats malades, fonction qui échut à Lycentrado Yglaima. Trente écus furent sa rémunération. De ces Espagnols déserteurs, bon nombre s'établirent en France; quelques-uns trouvèrent une occupation, d'autres vécurent de rapines. A nulle époque, on ne rencontra à Paris ou en province, foule de mendiants sordides et dépenaillés, natifs d'Espagne, semblable à celle que signalent les documents de police du début du XVIIe siècle. Un auteur du temps parle de la « multiplicité immense des pauvres qui d'Espagne dérivent à Paris et changent la mendicité en un acte de commerce ». D'un miséreux mourant de faim mais qui veut se donner l'apparence d'avoir dîné on dit qu'il a « comme les Espagnols disné d'un cure-dents ». Il y a de tout parmi ces pauvres hères : proscrits, épaves de la Ligue, gens ruinés. Quelques-uns ne se contentent point d'apitoyer les personnes charitables, ils abusent de la crédulité populaire, se livrent à la magie et à la sorcellerie. Le 10 mars 1610, le Parlement de Bordeaux condamne au bûcher « Diego Castalin, Francesco Ferdillo, de Lina, en Castille, Vincentio Tornados de Madrid et Catalina Fiosela deuement atteints et convaincus de crimes de magie, sortilèges et autres pernicieuses œuvres malheureuses et diaboliques »[5].

A Paris, Domenico de Mendiola dénonce un complot formé pour s'emparer de l'esprit de la reine, par la magie; la police arrête une bande de sorciers parmi lesquels figure Jean Galindo[6].

II

Les combinaisons politiques de Marie de Médicis rapprochèrent France et Espagne. Par suite des accords intervenus entre la régente et Philippe III, la France donnait une Infante à l'Espagne et en recevait une reine. Ces arrangements matrimo-

5. E. Fournier, *Variétés historiques et littéraires*, t. I, p. 87.
6. Hayem, *Le maréchal d'Ancre et la Galigaï*, Paris, 1910, p. 158.

niaux provoquèrent de la surprise dans le royaume; une vive campagne pour ou contre les « mariages espagnols » se dessina au nord des Pyrénées. Partout on ne « voyait qu'imprimez de part et d'autre entre lesquelz il en courut d'indignes de voir le jour, de Jacques Bonhomme, des maîtres Guillaume et telz autres noms supposés. On faisoit répondre le bon François au vieux Gaulois; ces livrets estoient l'entretien et le passe-temps des curieux et les allumettes d'une guerre civile[7]. »

Malgré l'hostilité de bon nombre de Français, les mariages furent publiés au début de l'an 1612 et celui de Louis XIII avec Anne d'Autriche fut célébré à Bordeaux le 18 octobre 1615[8]. En donnant sa fille à la France, Philippe III la faisait accompagner d'une suite nombreuse de Castillans dont il lui demandait de s'entourer exclusivement : confesseurs, aumôniers, demoiselles d'honneur, femmes de chambre, apothicaires échansons, gardiens d'oiseaux, chefs et aides de cuisine, porte-clefs, maîtres ès vol de faucon, valets de pied, balayeurs. Pour diriger les filles espagnoles, une cousine du duc de Lerma, la comtesse de la Torre, avait reçu de Madrid des instructions spéciales ainsi que le duc de Montaleone, nouvel ambassadeur d'Espagne près la cour de France[9].

Louis XIII n'avait pour Anne d'Autriche qu'une affection limitée; il détestait son entourage espagnol, lui reprochant de lui extorquer ses revenus et de se livrer à l'espionnage. La reine ne semblait point s'apercevoir de l'antipathie que ses familiers inspiraient au roi. Jusqu'en l'année 1616, elle se fit servir à table suivant la mode espagnole, ne suivit que les conseils de Montaleone, de la comtesse de Torre et de la comtesse de Castro. Elle se complaisait dans la société de Marguerite de Cordoue, gouvernante des filles espagnoles, et de René Almeras, son secrétaire aux commandements. Le roi exécrait Doña Luisa Osorio, Anne de Guzman, Catarina de Cestro, Doña Antonia de Mendoza, filles d'honneur de la reine; il avait profonde aversion pour Don Antonio Hermosilla, valet de

7. *Mercure françois. Seconde continuation.* Année 1614, p. 268.

8. F. Perrens, *Les mariages espagnols sous le règne de Henri IV et la Régence* (Paris), p. 560.

9. L. Battifol, *Le roi Louis XIII à vingt ans*, chap. VII.

chambre d'Anne d'Autriche, Emilio Ferillo, Jean de la Serva, Michel Ribera, ses médecins, et Francisco de Arriba, son confesseur [10].

Au mois de décembre 1618, Louis XIII mit hors la cour tous les Espagnols; la reine en conçut un vif chagrin. Dans ses *Mémoires*, Mme de Motteville écrit : « On ôta à notre jeune reine toutes les dames espagnoles qui étaient venues avec elle, ce dont elle eut beaucoup de douleur. Il ne lui resta plus qu'une nommée Doña Estefania qu'elle aimait tendrement à cause qu'elle l'avait élevée et qui était auprès d'elle, comme on dit en France, sa première femme de chambre [11]. » De la reine, on écarta, les unes après les autres, les personnes ayant des attaches avec l'Espagne. Françoise Bertaut, dame de Motteville, était fille d'un gentilhomme ordinaire de la chambre du roi et d'une mère espagnole. A sept ans, elle fut donnée à Anne d'Autriche qui la prit sous sa protection. L'enfant grandit et la reine utilisa ses services pour communiquer avec l'Espagne; afin de couper court aux correspondances de la reine avec l'Espagne, Richelieu l'éloigna d'elle. Anne se plaignit mais à ses doléances il fut répondu que la mère de Mme de Motteville étant Espagnole et ayant beaucoup d'esprit, on avait jugé utile de la séparer de cette enfant qui déjà parlait couramment la langue castillane.

Les rapprochements diplomatiques qui précédèrent les mariages espagnols et leur célébration provoquèrent pour l'Espagne un renouveau d'engouement d'autant plus surprenant que la masse du public ressentait pour l'ennemi de la veille une hostilité non déguisée. Mais le Français est ainsi fait qu'à l'occasion d'un événement politique lui semblant peut-être heureux il reçoit aisément en son amitié l'adversaire de la veille. D'Espagne nous vinrent « l'air galant, la braverie dont se piquaient nos courtisans, leurs attitudes de foudres d'amour ». « Quel élégant se fût refusé et des gants de senteur et un collet parfumé d'ambre gris ? Quelle gentille dame se fût coiffée sans moustaches et sans apretador ou eût négligé de faire porter à l'église un carreau de broderie d'argent

10. E. Griselle, *Etat de la maison du roi Louis XIII*, Paris, 1912, p. 89-134.
[illegible] Madame de Motteville, *Mémoires*, éd. Garnier, t. I, p. 9.

pour s'y asseoir ? » Les jeux de cartes devinrent espagnols : *prime*, *quinola*, *hombre*, les danses aussi : *sarabande*, *passecaille*, *séguédille*[12]. Les maîtres d'armes italiens et leurs méthodes furent abandonnés au profit des Espagnols[13]; l'usage du chocolat se répandit en France dans la première moitié du XVIIe siècle. Les femmes élégantes prirent l'habitude d'acheter leurs fleurs chez des bouquetières espagnoles habitant Paris et dont elles prisaient d'autant plus la marchandise qu'elle était d'un prix élevé[14]. Ce goût des choses espagnoles amena quelques péninsulaires à Paris et dans nos grandes cités, ils vinrent exploiter notre engouement.

Il n'est si mince manuel d'histoire littéraire qui ne consacre quelques pages à l'influence de l'Espagne sur notre littérature au début du règne de Louis XIII[15]. La langue française se répandit dans notre société. « En France, écrit, avec quelque exagération, Cervantès, en 1617, ni homme ni femme ne laisse d'apprendre la langue castillane. » Des professeurs, épaves de la Ligue ou des proscriptions de Philippe II, enseignent alors l'espagnol; des traducteurs dépêchent pour nos gentilshommes les dernières œuvres des auteurs castillans. Des désœuvrés pauvres contribuent à diffuser en France le goût de la langue et de la littérature de la Péninsule.

Dès 1609 Flagetonte traduit à Paris la *Fameuse et téméraire compagnie de Brise-Colonnes*, Cintio Meretino translate la *Mort, enterrement et obsèques de Chrespina Marauzmara, chatte de Juan Crespo*. Juan de Luna, « interprète de langue espagnole », dédie ses livres à de grands seigneurs : à Louis de Bourbon, comte de Soissons, il offre un manuel pour apprendre promptement le castillan; le Tolédan Alejandro de Luna, auteur d'un *Ramillete de flores poeticas*, publie une méthode de langue espagnole, Geronimo de Texeda se dit interprète et donne des leçons. Sur les instances d'un gentilhomme auquel il enseigne l'espagnol, Lorenzo de Robles, imprimeur,

12. A. Morel-Fatio, *Etudes sur l'Espagne*, première série, Paris, 1895, p. 38.
13. Merignac, *L'Escrime depuis les temps les plus reculés*, t. II.
14. Scarron, *Roman comique*, éd. elzévirienne, t. I, p. 253.
15. A. Morel-Fatio, *op. cit.* — G. Reynier, *Le Roman réaliste au XVIIe siècle*, Paris, 1914. Ch. V, *Les œuvres étrangères en France*. — Martinenche, *La comedia espagnole en France de Hardy à Racine*, Paris, 1900.

natif d'Alcala de Henarez, compose un aide-mémoire ou dictionnaire dans lequel il donne des détails curieux sur la vie de Tolède [16].

Paris n'est pas le seul centre d'attraction pour les Espagnols instruits. A Rouen se fixe Ambrosio de Salazar. Ancien soldat de Philippe II, il avait combattu en France, était reparti dans son pays, puis revint en France. Ayant perdu un protecteur influent, il se trouvait « sans sou ni maille, déchiré et déguenillé ». Flairant l'aubaine, il arriva à Rouen, ville où la colonie espagnole maintenait sa vitalité et commença à donner des leçons. Dès 1612, il publiait l'*Inventaire général des plus curieuses recherches des royaumes d'Espagne*, écrit en espagnol d'abord, en français ensuite. Ce travail était suivi des *Œillets de récréation*, recueil d'historiettes et de plaisanteries et en 1614, Salazar donnait au public son *Miroir général de la grammaire*, son ouvrage le plus important.

Salazar passa à Rouen la fin de sa vie; il y mourut le 27 mars 1643 et fut inhumé en l'église Saint-André en ville. Il est très probable que Corneille, qui vivait beaucoup dans la société espagnole de Rouen et comptait parmi ses alliés les descendants de quelques familles originaires d'Espagne, apprit la langue castillane avec Ambrosio lorsqu'il eut été incité par Rodrigue de Chalon à lire le *Cid* et à en tirer son premier chef-d'œuvre [17].

Les maîtres de langue espagnole et les traducteurs de livres furent plus appréciés en France que les comédiens qui y vinrent donner des représentations. Lors de la foire Saint-Germain, en 1604, des bouffons espagnols s'étaient produits en public; ces comédiens, dont parle l'Estoile, ne constituaient pas une troupe homogène. Ils appartenaient à une compagnie italienne dont le chef, Ganasa, avait recruté les éléments en Italie, en Angleterre et en Espagne. Ce fut seulement à l'automne de l'année 1613 qu'une véritable troupe de comé-

16. A. Morel-Fatio, *Ambrosio de Salazar et l'étude de l'Espagnol sous Louis XIII*, Paris, 1901, p. 140, 143, et *passim*.

17. Ch. de Beaurepaire, *La société espagnole de Rouen au* XVIIe *siècle* dans *Compte rendu de l'Assemblée générale des Bibliophiles normands du 10 juin* 1888. — Martinenche, *op. cit.* L'auteur, p. 202, note 1, ne pense pas que M. de Chalon ait eu sur Corneille l'influence qu'on lui attribue.

diens espagnols s'installa dans un jeu de paume du faubourg Saint-Germain. Elle fut peu applaudie. « Je viens, écrit Malherbe à Peireisc, le 27 octobre, de la comédie des Espagnols qui ont aujourd'hui commencé à jouer à la porte Saint-Germain dans le faubourg; ils ont fait merveilles de sottises et impertinences et il n'y a personne qui n'en soit revenu avec mal à la tête. » Le mois suivant, Malherbe mandait encore à son correspondant : « Les Espagnols ne plaisent à personne et ne gagnent pas le louage du jeu de paume où ils jouent. » Cinq ans plus tard, une nouvelle troupe d'acteurs espagnols vient donner des représentations à Paris, mais Bassompierre en parle seul dans ses Mémoires. Elle ne fit donc que peu de bruit [18].

III

L'action des Espagnols sur nos mœurs et nos lettres a été indéniable au début du XVIIe siècle. La France, au demeurant, était, pour ainsi dire, préparée à la subir, car au cours du siècle précédent, elle avait reçu un important apport de population espagnole qui avait répandu dans nos cités le goût des habitudes et des œuvres littéraires de la péninsule ibérique; négociants, hommes de lettres, dirigeants de l'opinion publique avaient été fortement teintés d'hispanisme. L'influence espagnole que l'on constate en France depuis l'époque de la mort de Henri IV jusqu'aux environs de l'an 1640 est due à la constante infiltration de nombreux éléments de population hispanique entrés dans le royaume au XVIe siècle et après le triomphe définitif du Béarnais; la cause déterminante de cet engouement pour les modes espagnoles fut le rapprochement des deux cours par un double mariage. Le mouvement que provoquèrent ces unions princières ne fut pas soutenu par une immigration continue de population ibérique dans les cités françaises. Les groupements espagnols que l'on a reconnus dans nos provinces au XVIe siècle cessent, en effet, de s'ac-

18. E. Fournier, *Les comédiens espagnols en France au* XVIIe *siècle* dans *Revue des Provinces*, 15 sept. 1864.

croître au XVIIe siècle et les immigrants d'ancienne date sont en voie d'assimilation, sinon assimilés.

A Nantes, par exemple, les registres des mandements de la Chambre des comptes ne révèlent plus que de rares lettres de naturalisation octroyées à des Espagnols; à peine en compterait-on une douzaine au cours du XVIIe siècle. De Sébastien de Segnantes, de Gilles Barberan, de Martin Gueldo, on ne sait rien, non plus que de Domingo Durquino, Domingo Verguño ou de Jean-Antoine de Lares [19]. Seule, une famille de taillandiers, celle des Polo, originaire de Burgos, fixée à Nantes vers 1660, y laissa une descendance qui subsiste toujours.

On a écrit sur la société espagnole de Rouen au XVIIe siècle un chapitre d'histoire locale fort curieuse, mais les membres de cette société sont, pour la majeure partie, venus à Rouen au cours du XVIe siècle. La colonie espagnole de Rouen ne s'est accrue que d'un nombre restreint d'unités. Il en est de même partout ailleurs. Dans l'Ouest comme dans le Midi de la France, quelques actes de la vie civile décèlent parfois encore la présence de quelques nouveaux émigrants, mais ils sont rares. A Nîmes, Jean d'Aragon, fils de Sigismond, est baptisé en 1657 [20]; François, fils de Dominique Rodrigue, est baptisé à Angers en 1653 [21], mais de tels faits sont isolés. Les lettres de naturalité entérinées à la Chambre des comptes de Paris sont peu nombreuses; elles ne concernent que des Espagnols sur lesquels on manque de précisions. On ignore tout de François Perez, de Tolède, de Grâce Ribeu, native de Valence, du Castillan Gabriel Gonsalez et de François Ribeira, natif de Madrid [22].

Colbert, ce grand introducteur des étrangers habiles dans le royaume n'attire d'Espagne que très peu d'artisans. Il installe à Rochefort un chapelier à qui sont accordées 400 livres pour son voyage et une avance de 4.000 livres sans intérêts

19. Arch. dép. de la Loire-Inférieure, *Registre des mandements*, vol. XV et XVI *passim*.

20. Arch. mun. de Nîmes, U. U. 3.

21. Arch. mun. d'Angers, paroisse Saint-Michel du Tertre, acte du 16 novembre 1653.

22. Arch. nat., P. P. 151, années 1639, 1643, 1650 et 1654.

pour frais de premier établissement [23]. Les Comptes des bâtiments du roi ne signalent guère d'achats effectués à des Espagnols habitant Paris; seul un marchand de curiosités, du nom de Luis Alvarez, apparaît parfois comme fournisseur de la Cour [24].

Les menus articles de mode espagnole que les élégantes de l'époque Louis XIII avaient adoptés n'étaient plus en usage au temps du grand roi. Doña Inès Henrique de Sandobal priait même le duc de Monteleone de lui adresser de Paris des gants confectionnés à Grenoble; à tous ils étaient préférés en Espagne. Les marchands de frivolités originaires d'Espagne avaient peu à peu disparu, nul ne figure plus au Livre commode des adresses de l'année 1692.

En dehors des ambassadeurs et des grands que le service de leur souverain amenait à Paris et à Versailles, peu de nobles espagnols vivaient à Paris. Des circonstances spéciales en attiraient cependant. Le comte de Peñalossa avait rempli de grandes charges dans l'Amérique espagnole quand, à la suite de démêlés avec l'Inquisition, on saisit ses biens et sa personne. Il voulut, étant libéré, rentrer en Espagne mais il n'y parvint pas. Après avoir séjourné aux Canaries, il partit pour Londres, puis revint en France, espérant toujours trouver une occasion propice pour regagner sa patrie. Elle ne se présenta point; il chercha à Paris les moyens de refaire sa fortune et de satisfaire sa rancune contre l'Inquisition. En 1684, on le trouve mêlé aux affaires de Cavelier de la Salle, l'explorateur français, et trois ans après il décède à Paris [25].

IV

Si l'immigration des négociants espagnols diminue au XVIIe siècle au point qu'on a peine à en rencontrer quelques nouveaux, le contingent de population d'origine ibérique qui s'agrégea à la nôtre ne fut cependant point négligeable au

23. Bib. Nat., *Mélanges Colbert*, vol. CLXII, fol. 97.
24. J. Guiffrey, *Comptes des Bâtiments du roi*, t. II, p. 131, 234, 272, 377, 584, etc.
25. Margry, *Découvertes des Français en Amérique*, Paris, t. III, p. 39.

cours du XVIIe siècle. Des circonstances politiques amenèrent le mélange du sang des deux peuples. On ne s'attardera pas à rechercher si quelques soldats demeurèrent en France lors de l'invasion de 1636 ou si quelques-uns des intrigants qui nouèrent des relations avec les fauteurs de la Fronde se fixèrent dans notre pays. S'il y en eut, ils furent rares.

De même, devançant l'ordre des événements, j'indiquerai immédiatement que la réunion de la Franche-Comté et des Flandres ne nous valut aucun contingent de population espagnole. La légende créée par Victor Hugo au sujet de Besançon « vieille ville espagnole » est controuvée.

Le hasard des événements avait jeté la Franche-Comté entre les bras de l'Espagne. Pendant la longue domination de la Péninsule sur leur pays, les habitants du comté de Bourgogne n'empruntèrent rien ni aux mœurs ni au langage des Espagnols. Jamais, pour ainsi dire, cette souveraineté lointaine ne leur avait imposé d'occupation militaire. Sauf sous les deux derniers gouverneurs Quiñones et d'Alveyda, ils n'avaient été régis par des Espagnols. La plupart des emplois de la province étaient réservés aux Francs-Comtois et par exception seulement quelques bénéfices ecclésiastiques étaient donnés à des étrangers. Il n'existait pas de colonie espagnole en Franche-Comté et lorsque l'article XII du traité de Nimègue consacra la réunion de la province au royaume, nul élément de population ibérique ne fut incorporé à la France [26].

Il en fut de même lorsque la Flandre fit retour à la couronne; il n'existait à Dunkerque, Lille, Bergues, Gravelines ou Bourbourg aucun groupement espagnol. Les constructions qu'on attribue généralement aux Espagnols ou à leur influence ne présentent rien qui justifie cette opinion. Seuls quelques gouverneurs ou hauts fonctionnaires résidaient dans les Flandres. Les inscriptions trouvées au XVIIe siècle sur les monuments funéraires ne concernent guère que des gouverneurs des femmes ou des enfants de membres des Conseils du roi [27].

26. De Piépape, *Histoire de la réunion de la Franche-Comté à la France*, Paris, t. II, p. 448.

27. E. de Coussemaker, *Epitaphes espagnoles* dans *Bulletin du Comité flamand de France*, t. II, année 1861, p. 285.

Si la réunion de la Franche-Comté et des Flandres ne fit entrer dans la population française qu'un nombre infime de familles transplantées dans ces provinces, il n'en fut point de même lorsque la Cerdagne et le Roussillon repassèrent sous la domination de nos princes.

Antérieurement à la reprise définitive de ces provinces par Louis XIV, la monarchie française les avait déjà recouvrées et le retour de la Cerdagne et du Roussillon nous valut un appoint important de familles de sang ibérique.

Le Roussillon, au xv[e] siècle, avait été occupé par nous durant trente-deux ans, puis rendu en 1492 à Ferdinand d'Aragon. L'occupation française avait marqué; aussi, en 1494, le roi catholique écrivait-il à Pierre d'Ortappa, gouverneur du Roussillon et de Cerdagne, de prêter attention « parce que le pays est à demi français ». Le 25 août 1542, Don Juan de Acciñya, capitaine général de ces pays, ordonna l'expulsion de tous les sujets français résidant en Roussillon, Valespir et Couflent. La province redevint espagnole jusqu'au jour où nous y reprîmes pied.

Le 19 septembre 1641, la Catalogne tout entière s'insurgeait contre Philippe IV et se donnait à la France par le traité de Péronne. Comme il advient généralement dans ces conjonctures, le premier mouvement d'enthousiasme passé, deux partis se formèrent parmi les Catalans. L'un, soutenu par Philippe IV, demeura fidèle à l'Espagne, le second embrassa la cause de la France. Mazarin, pour se rendre compte de l'état des esprits, délégua, en 1644, Pierre de Marca, comme délégué visiteur général de la Catalogne. Marca reconnut promptement que des dissensions se produisaient aussi bien au nord qu'au sud des Pyrénées. A tout instant éclataient émeutes et insurrections; au sein même du parti français, deux clans s'étaient créés : le premier inclinait vers une politique de douceur, le second penchait pour la répression à outrance des émeutes. Parmi les hommes marquants du premier groupe figurait Fontanella, fils d'un jurisconsulte éminent de Barcelone qui avait pris une part active à la révolution catalane. Joseph d'Ardenne et Thomas de Banyuls partageaient les idées de Fontanella.

Contre eux se dressaient les violents, François Sagarra, natif de Lérida, et Margarit. A ces derniers, Marca confia le soin de gouverner le pays. François Sagarra fut nommé vice-gouverneur du Roussillon en 1654 et sous son gouvernement Perpignan fut terrorisé; les habitants suspects de tiédeur à l'égard de la France étaient mis à mort ou tout au moins emprisonnés. Fontanella fut écarté de la Catalogne; Mazarin l'envoya représenter la France au Congrès de Munster en 1644 et le nomma vicomte du Canet en 1646. Quant à Ardenne et Thomas de Banyuls, ils partirent pour Paris. Ardenne maria l'une de ses filles, Doña Thomasina, au fils de Thomas de Banyuls, seigneur de Nyer. Son autre fille devint carmélite et son fils entra dans l'armée [28].

En réalité, il n'y eut aucun effort sérieux de francisation de la Catalogne proprement dite jusqu'au moment où les Espagnols reprirent Barcelone en 1651. A cette date, des Catalans compromis passèrent les monts et se fixèrent en France. A des capitaines comme Roccafort, Paul Torres, Paul Rocabruna, l'armée française ouvrit ses rangs [29]; on les pensionna comme l'on pensionna d'autres réfugiés espagnols [30] : les Planes, Jean Quingles de Vich [31]; on subventionna les compagnies catalanes qui se formèrent en France sous les ordres de Palma Rola, Berthomeu d'Allo, Dugna, Abdon Lhante, Antonio Rosa. Des ordonnances de 1653 et des années suivantes accordèrent des gratifications à des Catalans ayant embrassé le parti de la France [32].

De ces époques troublées date l'entrée dans l'armée française de François de Calvo. Né à Barcelone en 1617, il prit part avec nos troupes aux opérations de Lérida, défendit Maestrich en 1676 et mourut en 1690 [33]. Son neveu Calvo devint colonel d'un régiment d'infanterie et brigadier en 1702 [34].

28. Abbé Toreille, *Etudes sur la réunion du Roussillon* dans *Revue d'histoire et d'archéologie du Roussillon*, années 1900 et 1901. — P. Galibert, *Le Conseil souverain du Roussillon*. — Premier Président Aragon, *Le Roussillon aux premiers temps de sa réunion avec la France*, Perpignan, 1882.

29. Arch. dép. des Pyrénées-Orientales, C. 172.

30. *Ibid.*, C. 182.

31. *Ibid.*, C. 183.

32. *Ibid.*, C. 178.

33. *Mercure françois*, année 1703, p. 347-350.

34. Saint-Simon, *Mémoires*, éd. des Grands écrivains, t. XI, p. 303.

Peu après Calvo passait au service du roi Joseph, comte de Ximenez. « C'était un Catalan qui n'avait ni ne prétendait aucune parenté avec les Ximenez du fameux cardinal[35]. Venu en France comme simple soldat, il commanda le Royal-Roussillon à partir de 1672. Son fils Geoffroy, qu'on appela M. de Proissy, lui succéda; il fut tué à Oudenarde en 1708 et l'un de ses cadets, maréchal de camp sous Louis XV, obtint le régiment après la mort de son frère.

La reprise de Barcelone par les troupes espagnoles incita des Catalans compromis à se fixer en France; à la suite de cet événement, la Catalogne échappait à Mazarin, mais il conservait la Cerdagne et le Roussillon. Le traité des Pyrénées, en garantissant à Louis XIV la possession de ces provinces, plaçait sous sa domination les Espagnols qui avaient peuplé le pays depuis que, en 1542, les Français en avaient été expulsés.

V

Les négociations relatives au traité des Pyrénées étaient assez avancées pour que Mazarin pût songer à une alliance pour Louis XIV. Ayant jeté son dévolu sur l'Infante d'Espagne, il dépêcha à Madrid Antoine III de Gramont, deuxième duc de ce nom, souverain de Bidache, comte de Guiche et de Louvigny. Ce fastueux seigneur était d'origine navarraise, aussi le cardinal pensait-il que, en raison de ses origines navarraises, il serait courtoisement accueilli en Espagne[36]. Il ne se trompait pas et au mois de juin 1660 était célébré le mariage de Louis XIV et de Marie-Thérèse.

Tandis que l'union de Louis XIII et d'Anne d'Autriche avait momentanément provoqué une recrudescence d'immigration espagnole à Paris, au moins dans les sphères intellectuelles, l'arrivée de Marie-Thérèse en France ne donna point lieu au déplacement d'une foule de ses compatriotes. Les Français gardèrent jalousement les situations qu'il est d'usage d'occuper auprès d'un souverain.

Tout au plus, à l'occasion de cette alliance signale-t-on à

35. Id., *Ibid.*, t. XIII, p. 231.
36. A Morel-Fatio, *Instructions aux ambassadeurs... Espagne*, t. I, p. 150.

Paris l'arrivée d'une troupe importante de comédiens espagnols. Dans sa *Gazette rimée*, Loret mentionne cet événement sous la date du 24 juin 1660; il en parle encore le 20 novembre de la même année et le 14 février 1667. Cette compagnie joua à l'Hôtel de Bourgogne, à la cour, voire même à Vincennes, mais sauf les mascarades, les spectacles qu'elle donnait ennuyaient chacun. Néanmoins, elle séjourna à Paris pendant treize ans. Cette troupe espagnole comportait chanteurs et danseurs : Joseph de Prado, Augustin Manuel, Simon Aguado, Marcos Garces. Des femmes chantaient ou mimaient : Francisca Vezon, Marie de Anaya, Maria de Valdes, Jeronimo de Olmedo. Des harpistes et guitaristes les accompagnaient, ils avaient nom Juan Navarro, Joseph de Lesia, Pedro Vasquez.

Au printemps de l'année 1673, cette troupe de comédiens peu goûtée à Paris regagna l'Espagne; Prado, son chef, y devint moine et prêtre; d'autres comédiens revinrent individuellement à Paris : Francisca Vezon, notamment. Après y avoir épousé le danseur Vicente de Olmedo, elle se retira du théâtre et vécut jusqu'en l'année 1703, se consacrant entièrement aux bonnes œuvres et aux exercices de piété.

Le mariage de Louis XIV avec une princesse espagnole n'eut point, sous le rapport démographique, des conséquences analogues à celles qui suivirent l'union de François Ier ou de Louis XIII avec Eléonore ou Anne d'Autriche. La guerre de Dévolution et celle de la ligue d'Augsbourg ne furent pas pour rapprocher la France et l'Espagne. L'avènement du duc d'Anjou au trône d'Espagne confondit au contraire les intérêts des deux peuples qui semblaient ne pouvoir plus jamais s'unir. Il eut pour résultat d'établir entre eux de fréquents échanges d'ambassades et de régiments. De 1701 à 1711, Louis XIV eut à son service des troupes composées de sujets de Philippe V et commandées par Las Sierras, Villesca, Guzman, Amensuaga, Don Carlos de Zuñiga; des artilleurs étaient placés sous les ordres de Don Luis de Mirañal. Ces Espagnols ne firent que passer; après la signature du traité de Rastadt, ces chefs regagnèrent leur patrie et de leur séjour en France on ne relève aucune trace.

VI

Au début du XVIIIe siècle, le négoce avec l'Espagne était ralenti; la situation économique de la France est mauvaise, celle de la Péninsule ne vaut guère mieux. Un traité de commerce préparé en 1705 et sur lequel on comptait pour rendre quelque activité au trafic franco-espagnol ne fut pas signé. De continuelles difficultés surgissent entre les deux pays et les Espagnols se plaignent du trop grand nombre de Français qui, ayant passé les Pyrénées, s'adonnent au négoce dans leur pays; de leur côté, nos négociants établis dans la Péninsule se plaignent d'être plus mal traités par le gouvernement des Bourbons que par celui de la maison d'Autriche. Jusqu'à l'heure de la signature du Pacte de famille, en 1761, les rapports entre la France et l'Espagne sont parfois tendus. Peu de péninsulaires passent en France pour se livrer au négoce. Dans cette cité tout espagnole que fut Nantes au XVIe siècle, rares sont les nouveaux arrivants originaires d'Espagne. Poydras, natif de Tolède, s'y installe comme arquebusier [37] et le 4 avril 1747, François Denis de Campo Redondo, fils de Pierre et de Catherine Martinez Pinilla, naturalisé en 1746, y épousa Marie Lelou [38]. On ignore tout de Davila, peintre, qui, par sentence de la sénéchaussée d'Angers, fut déclaré père d'un enfant présenté au baptême le 4 avril 1753 [39]; de même, on ne connaît Castro, peintre espagnol, établi sur les rives de la Maine, que par l'annonce qu'il fit de l'ouverture d'un atelier public de peinture [40].

A Lyon, s'installa une famille Gayral qui s'adonna au commerce. Un fils, né en 1763, deviendra bâtonnier de l'ordre des avocats à Paris [41]. Au début du XVIIIe siècle s'établit à Bayonne Dominique Cabarrus. Il était issu d'une famille navarraise. En 1602, l'un de ses aïeux avait émigré dans l'Ile royale, à l'entrée du golfe de Saint-Laurent; il donna même son nom

37. Marquis de Granges de Surgères, *Les artistes nantais*, notice sur Poydras.
38. Arch. mun. de Nantes, G. G. 319.
39. Arch. mun. d'Angers, Reg. des paroisses, acte de baptême du 4 avril 1753.
40. C. Port, *Les artistes angevins*, notice sur Castro.

à l'une des baies de cette île. Dominique, abandonnant l'Amérique, revint en France; de ses deux fils, l'un demeura en France, l'autre passa en Espagne, il y fonda une maison de banque, la Banque de Saint-Charles. Sa fille revint en France, elle s'y maria et, devenue veuve, elle inspira une vive passion à Tallien qui la sauva de l'échafaud et l'épousa en 1794.

Au XVIIIe siècle, les Espagnols sont surtout attirés par Paris; parmi ceux qui y vécurent, on rencontre négociants, réfugiés, médecins, artistes, aventuriers et hommes de la meilleure société.

Le 12 janvier 1702, Fonseca et Medina obtiennent le privilège exclusif de la fabrication dans le royaume de l'huile de pépins de raisins [42]. François d'Espinoza, négociant à Paris, sollicite en 1706 l'autorisation d'établir en France une manufacture de maroquins semblables à ceux d'Espagne [43]. Antoine Del Fuentès del Castillo, intendant de justice et commandeur de l'ordre royal et militaire de N.-D. du Mont-Carmel et de Saint-Lazare est l'un des fournisseurs de fourrages pour l'armée en 1712 et 1713 [44]. A Neuilly, Ferdinand Alvarez possède des maisons et, en 1713, il touche une indemnité pour la perte de jouissance de ces maisons dont « S. M. a fait vuider les lieux aux locataires pour icelles estre démolies et servir à faire l'ouverture du dict Neuilly au jardin du Palais des Tuileries [45] ».

Inquiétés par l'Inquisition, quelques Espagnols se réfugient à Paris au XVIIIe siècle. D. Melchor Rafaël de Macanaz, ancien fiscal de Castille, encourut, en 1714, la colère du Saint-Office pour avoir présenté au roi un mémoire dans lequel il proposait la réforme du Tribunal de la nonciature et la restriction du droit d'asile et des immunités ecclésiastiques. Soutenu par Philippe V qui destitua le grand-inquisiteur, mais poursuivi par la haine de l'Inquisition, Macanaz dut passer en France où il vécut plusieurs années. Malgré les démêlés qu'il

41. A. Marie, *Eloge de M. Gairal*, Paris, 1835, p. 2.
42. Bib. Nat., *Arrêts du Conseil d'Etat*, arrêt du 12 décembre 1703.
43. *Procès-verbaux du Conseil du commerce*, p. 256.
44. Bib. Nat., arrêts du 27 mai 1743.
45. J. Guiffrey, *Comptes des bâtiments du roi*, t. V, p. 752.

avait eus avec l'Inquisition, Macanaz écrivit à Paris une défense de cette institution sous ce titre : *La Defensa critica de la Inquisicion*[46].

D'Espagne viennent s'établir à Paris quelques médecins et chirurgiens. Pierre Azevedo, ami de Fagon, premier médecin du roi, et de Boudin, médecin du Dauphin, passa son doctorat à Paris en 1704[47]. Après avoir professé à l'école de médecine, il brilla par sa réputation de praticien. Il mourut le 10 février 1739 et fut inhumé à Saint-Eustache. Sa femme et son fils demeurèrent à Paris. La capitale, au XVIIIe siècle, abrita plusieurs docteurs du nom de Fonseca, l'un d'eux se rendit célèbre par ses aventures et fut le protégé de la comtesse de Caylus[48]. Ayant échappé à l'Inquisition, il alla à Constantinople, devint médecin du Grand Turc puis revint exercer sa profession à Paris. Moins notoire fut Dominique de Sorrays[49], natif de Verguenda, qui est qualifié de chirurgien herniaire dans des lettres de naturalité qui lui furent conférées au mois de septembre 1751.

La colonie espagnole de Paris comprend les éléments les plus divers. A côté d'un peintre Carmona, né à Madrid, qui après avoir étudié à Paris est reçu à l'Académie royale en 1761[50], figurent des aventuriers et des danseurs de corde. Dom Joseph de Gornals est un Espagnol qui a une expérience de tous les jeux; il possède toujours sur lui des cartes marquées, est fin joueur de billard et escroque la jeunesse[51]. A la foire Saint-Ovide, en 1775, Charini danse sur la corde et en 1783, sa fille[52], Mademoiselle Charini, qui appartient au théâtre des grands danseurs du roi, joue, sans balancier, de la mandoline sur la corde raide[53].

La lecture des rapports de police et des mémoires de la pre-

46. J. Hazou, *Notice des hommes les plus célèbres de la Faculté de médecine de Paris*, 1778, p. 202.
47. Desdevizes du Désert, *Notes sur l'Inquisition* dans *Revue hispanique*, 1899, p. 456.
48. Marquis d'Argens, *Mémoires*, Londres, 1735, l. I, p. 114.
49. Arch. nat., P. P. 163.
50. L. Dussieux, *Les artistes français à l'étranger*, chap. sur l'Espagne.
51. Funk-Brentano, *Le jeu à Paris en 1745*, dans *Revue rétrospective*, année 1890, p. 377.
52. Campardon, *Les spectacles de la foire*, Paris, 1877, l. I, p. 195.
53. Id., *ibid.*, p. 195.

mière moitié du XVIIIe siècle révèle la présence à Paris de quelques voyageurs espagnols qui viennent se distraire dans la capitale; elle décèle aussi les galantes aventures des ambassadeurs du roi catholique : ducs d'Ossuna ou d'Huescar. Comme les autres étrangers qui séjournent à Paris, ces personnages officiels ne se contraignent pas : ils profitent des amusements que leur offre la grande cité. Le duc d'Huescar est l'heureux amant de Mlle Duplessis, de l'Opéra [54]. Au vrai, ils ne séjournent guère à Paris; à peine ont-ils remis leurs lettres de créances qu'ils présentent celles de rappel. A dater du jour où France et Espagne signèrent le Pacte de famille, les ambassadeurs du roi d'Espagne demeurent plus longtemps attachés à la cour. Entre 1764 et 1791, l'Espagne est représentée en France par trois grands personnages seulement : le comte de Fuentès, le comte d'Aranda et Fernan Nuñez. Autour d'eux se groupent les nobles Espagnols qui vivent à Paris, car dans la seconde moitié du XVIIIe siècle, la capitale française devient le séjour préféré de l'aristocratie espagnole; c'est aussi le séjour obligé de tous les diplomates que l'Espagne entretient auprès des puissances du nord et qui, à l'aller et au retour, y prennent langue, s'y instruisent et s'y divertissent [55]. L'ambassade du roi Catholique est le centre de la colonie espagnole. Là viennent, sitôt débarqués, les voyageurs de distinction qui désirent être présentés à la cour ou simplement introduits dans le monde, promenés ou amusés. Autour des Fuentès, de d'Aranda et de Nuñez gravitent nombre d'Espagnols de marque. Avant de nommer leurs hôtes, il faut présenter les ambassadeurs. Le comte de Fuentès représente l'Espagne près la cour de France de 1764 à 1773. De très haute naissance et d'illustre maison, cet ambassadeur ne possédait ni l'art de plaire ni celui de briller : il était lourd et ennuyeux et son passage n'eût pas marqué en France si son fils, le marquis de Mora, n'avait fait revivre le souvenir de son père. Le marquis de Mora, gendre du comte d'Aranda, fut accueilli à Paris comme une conquête de la libre pensée sur la superstition. Patronné par d'Alembert auprès de Voltaire, il alla rendre

54. C. Piton, *Paris sous Louis XV*, vol. 5, p. 173.

55. A. Morel-Fatio, *Etudes sur l'Espagne*, 2e série, Paris, 1906, p. 132 sq.

visite au philosophe à Ferney en compagnie du comte de Villahermosa. Au retour de ce voyage, Mora devint l'heureux amant de Mlle de Lespinasse. Grâce à cette séduisante passionnée, il connut, selon l'expression de Guibert, « tout le bonheur que le ciel peut accorder aux hommes sur la terre ». Mora, déjà malade, quitta Paris le 7 août 1772. Ce fut sa séparation dernière avec Mlle de Lespinasse qu'il ne revit plus jamais. C'est à Bordeaux, le 27 mai 1774, que mourut le fils du comte de Fuentès [56].

Des autres enfants du comte de Fuentès, Don Luis, époux de la fille unique de Casimir Pignatelli, comte d'Egmont, lieutenant général en France et grand d'Espagne, obtint de Charles III l'autorisation de demeurer en France. Il fut nommé colonel du régiment de dragons de Schonberg et résida à Paris Devenu fou, il fut rendu à son pays.

Au comte de Fuentès, taciturne et chagrin, succéda D. Pedro Pablo Abarca de Bolea, dixième comte d'Aranda, homme bruyant, arrogant et d'une débordante exubérance. Célèbre parmi les philosophes pour avoir libéré l'Espagne du joug des Jésuites qu'il avait expulsés, d'Aranda arriva comme ambassadeur en septembre 1773; il tint le poste pendant près de treize ans. Sa place est marquée dans toute étude ethnographique, car jamais pays ne fut représenté par semblable viveur. Pour lui « plusieurs femmes étaient occupées à chercher de petites ouvrières que chaque matin son laquais de confiance, Saint-Jean, introduisait chez lui ». A Versailles, d'Aranda fut l'objet de plaisanteries pour avoir eu avec Lolotte, danseuse à l'Opéra, des aventures scabreuses; aussi fut-elle remplacée par la Morin, « brune piquante », et « Laïs très libertine ».

Durant l'ambassade du comte d'Aranda, la colonie espagnole de Paris se développa par suite de l'arrivée de quelques grandes familles qui s'y fixèrent: Vers 1777, dans le faubourg Saint-Germain s'installait Pedro d'Alcantara, duc de l'Infantado, beau-frère du prince de Salm. Il venait avec sa femme, désireuse de se rapprocher de son frère, et avec ses enfants,

56. [Cf. *Bull. hisp.*, 1927, p. 110-120, *La mort du marquis de Mora à Bordeaux*, par Paul Courteault.]

dont il souhaitait compléter l'éducation. Sa fille Maria Leopoldina avait épousé en premières noces le marquis del Viso qui mourut jeune; en 1783, elle se remariait avec Frédéric Alexandre, duc de Beaufort-Spontin. L'année suivante, les Infantado quittaient le faubourg Saint-Germain et acquéraient, rue Saint-Florentin, l'hôtel des Fitz James que Chalgrin avait édifié en 1767.

Le marquis del Viso dont il vient d'être question était le fils du marquis de Santa Cruz. Grand d'Espagne éclairé, ami du progrès, philanthrope, ce dernier avait un goût marqué pour la physique et les manipulations des chimistes. Paris l'avait attiré parce qu'il lui offrait un laboratoire, celui de Sigaud Lafon; il y venait régulièrement assister à des expériences et acheter des instruments qu'il envoyait à Madrid.

Les Infantado, comme les Santa Cruz, étaient accompagnés de leur suite espagnole; chez les premiers, Canavilles instruisait les enfants, il était botaniste de mérite. Le physicien D. José de Viera y Clavijo était précepteur chez les Santa Cruz et à Paris il apprit les premiers principes de l'aérostatique.

La haute société parisienne et les Espagnols se mêlaient aisément; les mariages mixtes entre Français et péninsulaires n'étaient point absolument rares et les mémoires de l'époque relatent parfois ces unions. De Luynes, dans ses *Souvenirs*, note sous la date du 29 août 1754 l'annonce des fiançailles de Mme Amelot et de M. Damezaga, major du régiment de Caramans-dragons. Nonobstant les relations qui existaient entre membres de la société élevée, la France et l'Espagne avaient perdu le contact ancien; aussi un Espagnol, le comte de Montcade, entreprit-il, en 1774, de publier une revue, l'*Espagne littéraire*, destinée à donner aux Français un aperçu des mœurs et des lettres d'outre-monts. Cette publication éphémère ne vécut pas plus d'une année et les quatre volumes qu'elle comporte ne présentent d'ailleurs qu'un intérêt fort médiocre [57].

57. Diderot, *Correspondance*, éd. Tourneux, t. X, p. 374.

VII

La peste de 1715 ayant décimé la population de Marseille et celle de la Provence entière, le nombre des patrons pêcheurs avait fortement décru. Profitant des circonstances qui leur semblaient favorables pour gagner largement leur existence, des Catalans vinrent s'établir hors le port et les murs de Marseille près l'anse Saint-Laurent. La colonie qu'ils constituèrent fut assez importante pour que le quartier de la ville où ils se fixèrent ait conservé le nom de quartier des Catalans.

Ces étrangers pratiquaient la pêche au palangre, manière de prendre le poisson fort fructueuse; réussissant, ils excitèrent la jalousie des Provençaux. Les premières difficultés que souleva leur établissement eussent probablement été aplanies si les Catalans n'avaient cherché à se soustraire aux règles traditionnelles des pêcheurs marseillais. Il existait au port une communauté de prud'hommes pêcheurs dont dépendaient les questions et différends relatifs à la pêche en mer. Cette société prélevait à son profit une part sur les bénéfices réalisés par les patrons pêcheurs, et de temps immémorial ils s'étaient pliés aux coutumes locales. Vivant hors des murs de la ville, les Catalans prétendirent ne point relever des prud'hommes de Marseille : pendant plus d'un demi-siècle ces étrangers luttèrent contre les règles établies. L'affaire des Catalans de Marseille fut portée devant l'Amirauté, le Conseil d'Etat, et à divers moments fit l'objet de mémoires de la part de l'ambassadeur d'Espagne en France. Les débats, ouverts en 1735, ne furent clos qu'en 1786.

En 1735, les Catalans portent leurs doléances devant l'Amirauté de Marseille. Ce tribunal, désireux de diminuer l'autorité des prud'hommes, donna gain de cause aux Espagnols. Par arrêt du 25 février 1736, le roi évoqua l'affaire et le Conseil d'Etat infirma le premier jugement obligeant ainsi les Catalans à se soumettre aux anciennes coutumes. Les Catalans ne se tinrent point pour battus; les querelles continuèrent et en 1751, exposant leurs griefs, les prud'hommes écri-

vaient au roi : « il est difficile de s'expliquer par quel droit les Catalans voudraient venir pêcher dans les mers de Marseille sans règlement, ordre, police ni subordination et n'y suivre d'autre loi que l'indépendance et l'intérêt au préjudice des autres pêcheurs fidèles sujets du roi. On ne pense point que de pareilles prétentions seraient écoutées en Espagne. »

Arrêts, décisions, sentences se succédèrent. Les Catalans demeuraient aussi opiniâtres dans leurs prétentions, que les prud'hommes intransigeants dans le maintien de leurs prérogatives. De 1757 à 1764, la majeure partie des pêcheurs marseillais ayant été appelés à servir sur les navires du roi, les Catalans, après le départ des nationaux, reprirent les hostilités contre les prud'hommes. Déboutés de leurs nouvelles demandes par un arrêt de 1775, ils se tournèrent vers la cour de Madrid et, le 2 octobre 1775, le comte d'Aranda, ambassadeur de S. M. C., adressait à Vergennes un mémoire exposant les doléances des Catalans. Une première satisfaction leur fut accordée; on convint qu'ils demeureraient soumis à la juridiction des prud'hommes, mais, pour être valables, leurs décisions devaient être approuvées par l'intendant de Provence. L'année suivante, le succès des Catalans fut complet. Un arrêt du 29 mars 1776 les soustrayait à l'autorité des prud'hommes, mais ce n'était point encore le triomphe, car une décision du Conseil d'Etat les replaçait sous l'ancienne juridiction. Ce dernier arrêt réglait définitivement la situation des pêcheurs étrangers. Dans son dispositif, l'arrêt constate que la pêche au palangre est avantageuse, mais que les étrangers qui la pratiquent commettent des abus; il est sage de « maintenir les prud'hommes de Marseille dans leur juridiction dont l'exercice par rapport aux étrangers avait été suspendu par l'article 2 de l'arrêt du Conseil du 29 mars 1776 »

En même temps qu'il définissait leur situation juridique, des dispositions de cet arrêt accordaient aux Catalans toutes facilités pour devenir régnicoles. L'article 3 stipulait que « dans le but de favoriser la pêche dite du palangre, tous patrons étrangers exercés dans la dite pêche pourraient amener leur bateau, se faire inscrire au bureau des classes et au greffe de

l'Amirauté, seraient considérés comme sujets de S. M., feraient partie de la communauté des pêcheurs de Marseille et pourraient après trois ans de séjour accéder aux charges de la communauté ».

Les patrons de pêcheurs palangriers étaient autorisés à composer leurs équipages d'un tiers, voire même de moitié d'étrangers exempts de service pendant le temps de pêche. Même faveur était également accordée aux marins français. Enfin, le roi se réservait de donner un bateau palangrier à tout patron étranger qui, s'établissant à Marseille, y épousait une fille native de la ville.

Les Catalans ne s'établirent point à Marseille seulement; leur présence est signalée dans d'autres ports du Midi. Au Lavandou, qui fut fondé en 1735 par une colonie de pêcheurs gênois vers 1730, s'implantèrent des marins catalans en 1755. Il en fut de même ailleurs.

Sans être entrés dans la famille française aussi nombreux qu'aux xve et xvie siècles, les Espagnols nous ont cependant fourni, depuis la paix de Vervins, un appoint de population. Les provinces méridionales de la France ont surtout profité de cet accroissement d'éléments allogènes.

† J. MATHOREZ

LE MOUVEMENT INTELLECTUEL AU BRÉSIL

Réforme de l'orthographe. — Publications de l'Académie. — Deux histoires de la littérature brésilienne. — Philologie.

L'activité intellectuelle est surtout représentée au Brésil par deux sociétés savantes, l'*Instituto historico e geographico*, dont la création remonte à 1838, et l'*Academia brasileira de letras*, fondée en 1896. La première publie depuis 1839 une revue qui est un immense répertoire de documents. La seconde possède un organe moins étroitement spécialisé qui insère, outre les discours de réception, les comptes rendus des séances et des concours, les articles de critique, les romans, les nouvelles et les poésies, des travaux concernant la langue, le folklore et l'histoire littéraire. Son action s'est progressivement étendue et son programme embrasse maintenant un dictionnaire de *brasileirismos*, une grammaire, une collection de textes anciens, une série d'études biobibliographiques. Le dictionnaire avance lentement, la grammaire est encore à l'état de projet. Mais on peut juger, dans les autres domaines, de l'importance des services rendus aux lettres nationales et même aux lettres portugaises par cette institution rivale de la nôtre.

Il semble, du reste, que les relations entre le Brésil et son ancienne métropole aient pris, dans ces dernières années, un caractère plus intime, plus cordial. Un fait de haute portée en témoigne, l'accord conclu récemment (le 30 avril 1931) pour l'uniformisation de l'orthographe. Il avait été précédé d'une longue période d'hésitations et de repentirs. La réforme se heurtait, au delà comme en deçà de l'Atlantique, à des préjugés tenaces. Vainement on invoquait l'argument d'utilité. Les partisans de la tradition intangible opposaient à l'exemple de l'Espagne et de l'Italie celui de la France et de l'Angleterre, oubliant que chez nous et chez nos voisins d'outre-Manche il existe une pratique uniforme, tandis que la fantaisie la plus désordonnée, s'appuyant sur des raisons philologiques et esthétiques, autorisait, dans les pays de langue portugaise, tous les écarts individuels. Chaque auteur se piquait

d'avoir ses graphies spéciales. On devine quel pouvait être, aux examens, l'embarras des jurys et des candidats. Que l'initiative soit partie du Brésil en 1907, les Portugais ne le contestent pas. Ils ont quelque droit de rappeler pourtant que Gonçalves Viana avait déjà publié, en 1904, son *Ortografia nacional* qui devait servir de base à la réforme promulguée en 1911. Il fut question, à Rio, d'adopter purement et simplement l'orthographe portugaise que certains établissements scolaires, comme le collège D. Pedro II, qui tient la place d'une Faculté des Lettres, continuent d'appliquer. Puis l'Académie brésilienne se ressaisit; élabora projets et contre-projets. Il est certain, d'une part, que la prononciation des deux pays diffère, de l'autre, qu'on peut discuter le système où interviennent, suivant un dosage arbitraire, les considérations d'ordre phonétique, étymologique, ainsi qu'un élément conventionnel. Dans ses grandes lignes le travail patiemment établi par une commission de philologues portugais subsiste. Nous le supposons connu et nous insisterons seulement sur les rares modifications apportées par le récent décret. Il témoigne, en premier lieu, d'un nouvel effort de simplification. Les Brésiliens proposent *ciência* pour *sciência*, *contração* pour *contracção*, *exceção* pour *excepção*. Les Portugais seront tentés de répondre, et ils n'ont pas tort à leur point de vue, que le *c* et le *p* qui ne se prononcent pas devant une consonne ont pour effet, chez eux, d'ouvrir la voyelle précédente. Tout le monde, par contre, approuvera la graphie *dever-se-á*, pour *dever-se há*, qui a l'avantage de correspondre à la forme usitée pour le conditionnel, *dir-se-ia*. On ne comprenait, en pareil cas, ni la conservation de *h*, ni la suppression du second trait d'union. Sur un point la réforme de 1931 marque un retour à l'étymologie. *H* est conservée, non seulement comme lettre initiale, mais à l'intérieur des mots après un préfixe (*deshabituar*, *inhumano*). Reste la part de la convention. Le *z* final, dans les noms propres (*Tomaz* pour *Tomás*, *Queiroz* pour *Queirós*), permettra de distinguer la voyelle accentuée de la voyelle atone (*Dias*, *Nunes*). Les diphtongues *ue*, *õe*, seront l'objet d'un traitement spécial et identique. Au lieu d'*azuis* (comme *gerais*, *papéis*, *sóis*), on écrira *azues* parce qu'on écrit *põe*. Il s'agit, comme on le voit, de simples changements de détail. Nous souhaitons que les règles de l'accentuation graphique soient observées scrupuleusement au Brésil où les mots d'origine indienne ou africaine sont fréquents et nous regrettons qu'on ait perdu l'occasion de mieux renseigner les étrangers sur les cinq valeurs de l'*x* (*ch*, *ss*, *s*, *cs* et *(e)is* dans les préfixes en *ex*). Telle qu'elle est, cette réforme facilitera la tâche des éditeurs et contribuera puissamment à la diffusion de la langue. Il y aura désormais une confédération luso-brésilienne en face du bloc hispano-américain.

*
* *

Les publications érudites de l'*Academia brasileira* intéressent directement le Portugal. Elles sont dues à l'initiative de M. Afrânio Peixoto. On sait la place qu'il occupe dans les études historiques et philologiques et la part qu'il a prise à la fondation de la chaire de Camões à Lisbonne. Son œuvre, à certains égards, est spécifiquement nationale et régionale. Elle comprend des romans où sont évoqués, avec un relief puissant, les mœurs de Bahia. Il a même créé un type féminin qui n'a d'équivalent dans aucune autre littérature et dont l'héroïsme ou la morbidesse apportent cette note imprévue qu'on attend, chez nous, d'un pays à la fois très jeune et très vieux. Mais nous croyons que la clairvoyance, nous dirons même le courage, dont il a fait preuve en étudiant certains phénomènes d'atavisme colonial ou la transformation qui s'opère dans les milieux gagnés par le snobisme cosmopolite, vient de sa large culture européenne. Le Brésil a toujours oscillé entre deux pôles d'attraction, le désir légitime de se différencier, la volonté de maintenir le contact non seulement avec la tradition gréco-latine et portugaise, mais avec les penseurs d'avant-garde. M. Peixoto n'est pas un homme de lettres au sens restreint du mot. Il compte parmi les hygiénistes les plus distingués. Il s'impose comme philosophe et sociologue. Sa morale est à base scientifique. D'où la rigueur de ses analyses et la vigueur de ses constructions. Personne ne pouvait comprendre mieux que lui qu'un pays ne progresse qu'en se rattachant à ses origines, en s'appuyant sur les réalités ethniques. La néophilie de la génération montante a besoin d'un contrepoids. Il n'est pas sûr qu'on ait tiré, à Rio, une leçon du passé toujours vivant. D'autre part, le Brésil ne songe plus, comme au temps d'Alencar et de Gonçalves Dias, à opposer l'indianisme au lusitanisme. L'heure est donc propice aux exhumations. Or, une grande partie de la production coloniale demeure lettre morte. La faute n'en est pas toujours imputable aux mutuelles préventions. Ne serait-il pas plus juste de l'attribuer à la difficulté matérielle de se documenter, par suite, de se comprendre ?

Il n'est pas toujours possible, dans cette période obscure des débuts où les premiers essais sont des balbutiements, de séparer la production littéraire du simple document historique. Tout au plus maintiendrons-nous la distinction artificielle entre les poètes, chez qui l'on suppose un souci prédominant de la forme, et les prosateurs qui se préoccupent moins de la manière que de la matière. Le P. Anchieta, l'apôtre des Indiens, rentre à la fois dans la catégorie des artistes et dans celle des informateurs. Ce Jésuite basque, né

aux Canaries, s'était si bien identifié avec sa terre d'adoption, qu'il nous a laissé le premier traité de grammaire sur la langue brésilienne. Une partie de son œuvre est écrite en latin et en castillan. M. Peixoto, dans *Primeiras letras* [1], a recueilli un certain nombre de pièces portugaises inédites dont plusieurs sont traduites du tupy. La plupart s'adressent à un auditoire de primitifs et relèvent de ce qu'on appellerait aujourd'hui la littérature édifiante. Il n'y faut point chercher une imitation raisonnée de Gil Vicente ou des lyriques de la Péninsule — on y sent à chaque pas l'improvisation — mais le désir de s'adapter, soit à l'ignorance et à la rudesse d'un milieu d'aventuriers, soit au besoin de merveilleux des indigènes qui, en adoptant le christianisme, continuent de croire aux mauvais génies et multiplient, inconsciemment, les incarnations du diable. Ce syncrétisme involontaire ou calculé a toujours caractérisé la propagande jésuitique. A ce point de vue, les *autos* d'Anchieta, voisins de nos mystères par la conception et l'exécution relâchée, s'imposent comme les monuments authentiques et parfois déconcertants d'un indianisme directement puisé aux sources. Ils nous renseignent, en même temps, sur la part considérable que la musique et la danse allaient prendre dans la catéchèse. Les traductions du tupy sont du P. João da Cunha. On a des raisons de croire qu'elles affaiblissent le texte : *urubú* est rendu par *corvo*, *jaguarassú* par *cão grande*. On voudrait savoir ce qu'Anchieta lui-même a retenu du folklore brésilien. Aussi doit-on remercier M. Peixoto d'avoir complété fort à propos son édition par une étude pénétrante sur l'humour et la mélancolie des aborigènes, en utilisant le dialogue de Léry, la chanson conservée par Montaigne, les fragments publiés au XIX[e] siècle par Spix, Martius, Couto de Magalhães et Barbosa Rodrigues.

La réimpression de la *Prosopopéa* [2] de Bento Teixeira Pinto, publiée en 1601, est une simple curiosité. Elle ne prend de valeur que parce que ce poème en octaves contient la première description du Récif de Pernambouc et la première allusion, en vers, aux étymologies indiennes. Ce nativisme rudimentaire qui, incontestablement, retarde sur la prose des Gandavo et des Soares, est encore bien loin d'annoncer les épopées du XVIII[e] siècle, l'*Uraguay* de Basilio da Gama et le *Caramurú* de Santa Rita Durão. L'auteur s'est principalement inspiré d'un sujet africain, la bataille d'Alcacer-Kebir, et son héros, Jorge de Albuquerque Coelho, n'a pas l'envergure de Gama. Tout, dans cet essai un peu étriqué d'un imitateur adroit, aussi bien le cortège des dieux marins que les

1. *Classicos brasileiros, Primeiras letras, Cantos de Anchieta, o dialogo de João de Léry, trovas indigenas*, Rio, 1923.
2. Bento Teixeira, *Prosopopéa, com prefacio de Afranio Peixoto*, Rio, 1923.

sentences et la facture de la strophe et de l'hendécasyllabe, évoque la manière de Camões. Il est juste d'ailleurs de constater avec M. Peixoto que le disciple, en plus d'un endroit, égale le maître. Ce qui lui manque, c'est le souffle, la vision anticipée des grandeurs futures. Brésilien, ce poème l'est beaucoup moins par l'intention que par le choix, qui paraît accidentel, d'un épisode.

Botelho de Oliveira a sur son prédécesseur la supériorité, importante aux yeux des nativistes, d'être originaire de Bahia. Son recueil, publié un siècle après la *Prosopopéa*, en 1705, était devenu rarissime. On ne le connaissait que par une pièce d'anthologie, *A ilha de Maré.* La réimpression de la *Musica do Parnasso* [3] le grandit comme poète et le diminue comme Brésilien. Botelho de Oliveira a subi toutes les influences européennes. Il compose en espagnol, en italien, en latin. Son œuvre, pénétrée de marinisme et de gongorisme, a la même signification que chez nous celle de Voiture. Il excelle dans un genre fade et quintessencié, trouve le moyen de devenir clair en restant prétentieux et donne l'impression, souvent irritante, d'une incroyable facilité dans le maniérisme. La répétition de procédés identiques, lesquels se ramènent à un entassement d'images conventionnelles enchâssées dans le rythme binaire ou ternaire, acceptable quand il décrit Anarda pleurant, se regardant au miroir, ceignant l'épée ou passant le Tage, détonne singulièrement quand il aborde les grands sujets, reprend le thème d'Inês de Castro ou célèbre les victoires du marquis de Marialva sur les Espagnols. Car la préciosité s'arrête chez lui, en deçà du pathétique et du sublime. Elle se réduit à une mode faussement aristocratique. Par quelle étrange contradiction avec ses propres théories a-t-il été conduit à vanter les poissons, les fruits, toute la flore culinaire et maraîchère du Brésil ? On peut l'expliquer, soit par cet esprit de clocher que M. de Souza Pinto qualifie très justement de « bairrismo intransigente », soit par une influence des chroniqueurs, de Gandavo, de Fernão Cardim, de Simão de Vasconcellos. Le fait est qu'il nous parle en précurseur de l'abbé Delille et de ses disciples coloniaux, Parny, Fabre et Castel, du cocotier, de la noix de cajou, de la papaye, de l'ananas, des pitombas, des pitangas, du macujé. Cette intervention de la botanique en poésie nous laisserait insensibles si elle ne s'accompagnait, comme chez la comtesse de Noailles, d'une évocation particulièrement alléchante des odeurs et des saveurs qui fait de l'*Ilha de Maré*, suivant une formule ingénieuse caractérisant à la fois la nouveauté de cet exotisme et son insuffisance, un « devaneio gastronomico ».

3. *Obras de Botelho de Oliveira, Musica do Parnasso, A ilha de Maré* (avec études d'Afranio Peixoto, de Xavier Marques, de Manoel de Souza Pinto). Rio, sans date.

Gregorio de Mattos, par contre, se révèle comme un personnage essentiellement représentatif. Des cinq volumes annoncés par l'Académie, trois seulement ont paru, les œuvres religieuses, lyriques et plaisantes [1]. Reste à nous révéler, car on en discute bien souvent sans les lire, les poésies satiriques et licencieuses. Le texte est établi, non seulement d'après les manuscrits de la Bibliothèque nationale de Rio et du Ministère des affaires étrangères, mais d'après deux nouveaux recueils découverts par M. Peixoto à Lisbonne. Ils ne suffisent pas à éclaircir toutes les difficultés d'interprétation. De l'aveu même des éditeurs, un travail critique s'impose. Les obscurités ne viennent pas seulement des copistes infidèles Gregorio de Mattos est un poète bilingue. Il écrit un espagnol facile mais teinté de lusitanismes. En portugais il abuse d'une virtuosité qui aboutit parfois à de véritables énigmes. Enfin il conviendrait de préciser mainte allusion et, quand l'auteur imite, de remonter jusqu'aux sources. Gregorio de Mattos a mis largement à contribution les *redondilhas* de Camões. Il s'inspire fréquemment de Gongora, de Quevedo et plus encore de Violante do Ceu. Une exégèse de son œuvre serait une contribution très utile à l'histoire du cultisme en Espagne, en Portugal et en Amérique. A cette enquête sur les modèles, il faudrait joindre la connaissance du milieu *bahiano*. La tâche exige une double compétence et payerait largement de sa peine celui qui l'entreprendrait. Gregorio de Mattos est un poète inégal et incomplet. On a rassemblé beaucoup de pièces auxquelles il n'a pas mis la dernière main et qu'on peut même qualifier d'ébauches. Mais ses réussites sont de premier ordre et ses erreurs mêmes apparaissent comme instructives. On arriverait à isoler de cette production hâtive et mêlée de rares chefs-d'œuvre qui le placent au rang de Bocage. Aucun poète n'a poussé plus loin, d'autre part, le raffinement, l'artifice, la gageure. On le comparerait volontiers à nos « grands rhétoriqueurs ». Il en résulte que sa piété semble un habit d'emprunt. Gregorio de Mattos a pourtant connu des moments de repentir sincère qui, suivant la formule heureuse de M. Ronald de Carvalho, font penser, par le cynisme et la candeur, tantôt à Villon, tantôt à Verlaine. Quant à cette galanterie apprêtée qui vole sans cesse d'un objet à l'autre, elle dérive en droite ligne des *cancioneiros* et vaut par une extraordinaire complication psychologique. Bien souvent, d'ailleurs, une touche brutale nous rappelle que cet avocat sans causes, ce chanoine sécularisé a connu la débauche, la misère et l'exil. On le voit parcourant, bohème hilare, toutes les *fazendas* du Reconcavo,

1. Gregorio de Mattos, I. *Sacra* (étude préliminaire d'Afranio Peixoto et d'Homero Pires), Rio, 1929; — II. *Lyrica* (préface d'Afranio Peixoto). Rio, 1923 — III. *Gracioza* (étude de Xavier Marques), Rio, 1930.

courtisant les mulâtresses, assistant à des représentations organisées par les nègres, et raillant les carrousels où les nobles se battent à coups d'oranges. On ne concevrait à aucune autre époque et dans aucun autre milieu pareille confusion des races et des mœurs Le même gouverneur qui le condamne à la déportation fait copier ses poésies. Le plus grand prédicateur du temps, Vieira, oubliant qu'il a insulté tout le chapitre, déclare que ses moqueries sont plus efficaces que les sermons. Gregorio de Mattos a encouragé le double penchant de ses contemporains et de ses compatriotes, d'une part, cet idéalisme qui se complaisait au cérémonial hérité des Provençaux et subissait l'ascendant des Jésuites, érigés en prophètes de la Restauration de 1640, de l'autre, cette malignité dont s'alimentaient déjà les *cantigas de mal dizer* et qui devait reparaître de nos jours, avec l'exubérance d'un vocabulaire prodigieusement riche en invectives, sous la plume vengeresse de Camilo Castello Branco. La biographie d'Araripe Junior, écrite de verve, nous donnait du poète énigmatique de Bahia un aperçu vraisemblable, mais prématuré. Il importait, avant de reviser le procès d'un artiste surestimé quand il n'est pas sous-estimé, de poser les données du problème. Grâce à M. Peixoto et à ses collaborateurs, MM. Homero Pires et Xavier Marques, nous aurons bientôt un Gregorio de Mattos complet. On saura si la primauté dont il jouit par tradition est fondée socialement et littérairement.

La documentation brésilienne relative aux débuts de la colonie est de double provenance, religieuse et laïque. Nous trouvons légitime d'inclure dans la seconde les traductions d'auteurs étrangers. La première, ce qui ne compromet en rien sa valeur, procède entièrement des Jésuites. L'influence de la Compagnie se fait même sentir chez des auteurs qui ont vécu dans le siècle, mais semblent animés d'un ardent prosélytisme. C'est le cas de Magalhães Gandavo.

Trois étrangers l'avaient précédé, un Allemand et deux Français. La relation de Hans Staden, publiée en 1557, est antérieure aux *Singularitez de la France antarctique* du cordelier Thevet et à l'*Histoire d'un voyage faict en la terre du Brésil* du pasteur Jean de Léry. Nous la connaissions par une traduction française de Ternaux, laquelle, d'après le dernier éditeur, proviendrait elle-même d'une traduction latine. M. Loefgren a voulu restituer au texte allemand sa véritable physionomie. Sa version [5] est accompagnée, comme les réimpressions de nos chroniqueurs par Gaffarel, de belles gravures empruntées à l'édition originale. Une étude sur l'india-

5. *Publicações da Academia brazileira*, II. *Historia, Hans Staden, viagem ao Brasil, versão do texto de Marpurgo, de 1557, por Alberto Löfgren, revista e anotada por Theodoro Sampaio*, Rio, 1930.

nisme serait, en effet, incomplète, si l'on négligeait les enseignements fournis par l'iconographie. Mais ce qu'on appréciera surtout, ce sont les notes substantielles de M. Theodoro Sampaio. Elles étaient indispensables pour identifier les noms propres déformés par la prononciation de notre Hessois. Elles confirment la bonne opinion que nous avions conçue, dès la première lecture, de cet Allemand pleurard et bavard dont la véracité va jusqu'au naïf étalage du moi : personnage sympathique au demeurant, moins farci d'érudition que Thévet, moins tendancieux que Léry, bien qu'il appartienne, comme lui, à la religion réformée. M. Sampaio a sur Gaffarel l'avantage de bien posséder le tupy. A ce point de vue son commentaire est de première importance pour l'interprétation souvent difficile de nos textes français du XVI[e] siècle (notons, p. 61, une étymologie nouvelle du mot *peró* par lequel on désignait les Portugais; p. 49, une identification du Morpion de Thevet avec l'île de São Vicente). Il est à souhaiter que les relations de nos voyageurs, et par là nous entendons les manuscrits du Cordelier aussi bien que ses œuvres imprimées, soient soumises au même travail de critique. Leur réputation y gagnera.

Gandavo, auteur du *Tratado da terra do Brasil* et de l'*Historia da provincia Santa Cruz*, n'a jamais cessé de jouir de l'estime des géographes et des ethnologues. Mais on ne pouvait lire ses ouvrages que dans des collections peu accessibles. On saura gré à M. Rodolpho Garcia de les avoir réunis, pour la première fois, dans une édition maniable [6]. Ils se répètent et, dans une certaine mesure, font double emploi. Mais déjà s'affirme, dans l'un et l'autre, le caractère précis et réaliste qui distinguera, au XVI[e] et au XVII[e] siècle, la documentation portugaise. Elle participe moins de la littérature que de la science. Ne demandons pas à Gandavo de nous émouvoir, comme Staden, par le récit vécu d'aventures personnelles. Ne cherchons pas dans sa narration terne et sans apprêt le pittoresque de Léry, les préoccupations morales et théologiques de Thevet. L'auteur prétend, sans toujours y parvenir, faire œuvre objective. Son information n'est pas limitée à une province. Elle s'étend, autant qu'on peut le conjecturer, à une période beaucoup plus longue, qui doit coïncider avec le gouvernement de Mem de Sá (1558-1572). Inévitablement elle embrasse des sujets déjà traités : la flore, la faune, les coutumes des Indiens. Fatalement elle se ressent des préjugés contemporains : Gandavo croit au serpent volant, aux monstres marins, il fait naître le São Francisco et le Paraguay dans un même lac intérieur. Mais il nous renseigne, bien que sommairement, sur l'histoire de la conquête, sur la divi-

6. *Tratado da terra do Brasil, Historia da provincia Santa Cruz por Pero de Magalhães Gandavo* (avec introduction de Casimiro de Abreu), Rio, 1924.

sion du pays en capitaineries, sur l'exploitation des richesses du sol et du sous-sol, sur le conflit entre les Jésuites, défenseurs de l'indigène, et les colons qui trouvent la solution du problème de la main-d'œuvre dans l'esclavage. Les Portugais viennent de se heurter, dans la capitainerie des Ilheos, à une race nouvelle, plus féroce et moins assimilable que les Tupys, les Aimorés. Ils ont entrepris l'exploration de l'intérieur. Ils savent déjà qu'une tribu de la côte est parvenue jusqu'au Pérou. On prévoit que les deux nations rivales, également séduites par le mirage de l'*El Dorado*, vont se disputer le continent. C'est le premier coup porté — la conquête du Portugal par l'Espagne en atténuera les effets — au traité de partage de Tordesillas.

Les *Dialogos das grandezas do Brasil* [7] n'avaient jamais paru en volume. L'édition de l'Académie reproduit le texte imprimé de 1883 à 1887 dans la *Revista do Instituto archeologico pernambucano*. Une savante introduction de Capistrano de Abreu, complétée par les notes de M. Rodolpho Garcia, nous apprend que l'ouvrage, composé en 1618, est dû, selon toute vraisemblance, à Ambrosio Fernandes Brandão, un nouveau chrétien employé à la perception de la dîme dans la capitainerie de Pernambouc. L'auteur semble connaître particulièrement les provinces du nord où il a séjourné pendant trente-cinq ans. Son témoignage est d'autant plus précieux qu'il concorde, pour la même période, avec celui du Français Claude d'Abbeville, du Portugais Vicente do Salvador, du Hollandais Elias Herkmans. Son enquête sur les plantes et les animaux du pays est peut-être la plus complète avec celle de Gabriel Soares qu'il a très probablement ignoré. Si les *Dialogues* conservent aujourd'hui tout leur intérêt, c'est parce que Brandão, caché sous le pseudonyme de Brandonio, se pose en réformateur. Le premier il dénonce les inconvénients de la monoculture. Sa description de l'*engenho*, les détails qu'il nous donne sur les progrès de l'outillage dans l'industrie sucrière, annoncent Pison et Marcgrav. Ce n'est pas, du reste, le seul point de contact qu'il présente avec les deux savants protégés par Maurice de Nassau. Comme eux il s'occupe de médecine, observe le *mal do bicho* ou *máculo*, les *boubas*, expérimente les remèdes des Indiens. On peut regarder son livre comme une première ébauche du fameux traité d'Antonil (Andreoni), *Cultura e opulencia do Brasil* et comme une anticipation sur les travaux, tant vantés, des Hollandais. Il se confirme, une fois de plus, ainsi que l'a démontré Carlos França, que les Portugais, non moins rompus que leurs concurrents aux méthodes expérimentales, ont poussé leurs investigations dans tous les domaines.

7. *Dialogos das grandezas do Brazil pela primeira vez tirados em livro com introducção de Capistrano de Abreu e notas de Rodolpho Garcia*, Rio, 1930.

Si on l'oublie, c'est d'abord qu'une politique trop prudente, celle du *sigilo* ou secret, confisquait les œuvres susceptibles de réveiller les convoitises des étrangers; c'est ensuite que les ouvrages publiés en latin et magnifiquement édités par les Elzévirs étaient appelés à une plus large diffusion. Le commentaire abondant, varié, de M. Rodolpho Garcia, qui englobe l'histoire, la géographie, la botanique, la zoologie, l'ethnographie, nous permet de situer les *Dialogos das grandezas* dans l'évolution de la science et de mesurer le chemin parcouru depuis Gandavo. Nous ne saurions trop recommander le glossaire dont le même spécialiste a fait suivre la réimpression récente de l'*Histoire de la mission des pères capucins en l'isle de Maragnan* (Paris, 1922). Ajoutons que la forme dialoguée prête à l'ouvrage de Brandão un charme littéraire auquel ses prédécesseurs portugais ne nous avaient pas habitués. On y voit s'affronter le pessimisme du *reinol* assombri par les premières désillusions et l'optimisme du colon déjà acclimaté. Cet éloquent plaidoyer en faveur de la colonisation nous fait mieux goûter — ils sont rigoureusement contemporains — celui des compagnons de La Ravardière et de Rasilly, expulsés de la France équinoxiale.

Mais rien n'équivaut à l'apport des Jésuites. Deux volumes ont déjà paru, les *Cartas do Brasil* [8] (1549-1560), du P. Manuel da Nóbrega, et les *Cartas avulsas* (1550-1568). Nóbrega, moins connu qu'Anchieta dont la légende s'est emparée, semble avoir été le cerveau pensant de la colonie en formation. Il était bègue et ne pouvait prétendre aux succès oratoires. Son talent réel ne le préparait ni aux improvisations poétiques où excellait son rival, ni à cette connaissance des langues dont les contemporains, frappés par de curieuses coïncidences, faisaient le privilège des Basques. Mais il s'est imposé par des méthodes où l'on ne peut s'empêcher de voir aujourd'hui une sorte de mise en scène théâtrale (quand il faisait vendre aux enchères le P. Paiva) ou une pieuse supercherie (quand il autorisait le P. Navarro à baptiser subrepticement les prisonniers de guerre avec un mouchoir imbibé d'eau). On sait comment il a présidé à la lutte contre les Français, à la fondation de Rio de Janeiro. Ses lettres nous le montrent aux prises avec les Portugais et les Indiens. Il se heurtait aux instincts farouches des aventuriers, à la complicité des capitaines qui encourageaient les abus, à l'opposition du clergé séculier qui tolérait le concubinage. Il dut en appeler au pape et risqua d'être assassiné. Son principal mérite est d'avoir voulu transformer une colonie d'exploitation en colonie de peuplement, d'en avoir

8. *Cartas jesuiticas*, I. *Cartas do Brasil*, 1549-1560 (note préliminaire d'A. Peixoto, préface de Valle Cabral, vie de Nobrega par le P. Antonio Franco), Rio, 1931.

éliminé peu à peu l'élément indésirable, les déportés, d'y avoir introduit des familles, des artisans. Avec les indigènes, il employait tantôt la persuasion, tantôt la manière forte. Il essayait de les soustraire à la contagion des vices européens. En fait il a réussi, dans les aldées, à les corriger du cannibalisme et de la polygamie. Sa correspondance nous renseigne mieux que les récits des voyageurs sur leurs croyances et l'extraordinaire ascendant des sorciers. Elle nous fait assister, en même temps, à la naissance d'une hégémonie temporelle et spirituelle qui allait englober l'Amérique. Elle ne fut acquise qu'au prix de concessions — déjà les Jésuites envisagent un certain relâchement sur la doctrine — et de compromissions — ils proposent, comme remède à l'esclavage des Indiens, l'esclavage des nègres. Mais qu'ils aient bravé toutes les rancunes pour un intérêt supérieur, une lettre émouvante à Tomé de Souza en témoigne. Dans le conflit des races, ils ont pris délibérément parti pour les vaincus. Et dans cette obstination à défendre les opprimés, il entrait une confiance qui s'affirme en mainte page des *Dialogos sobre a conversão do gentio*. Tout bien considéré, même en dépit de son incorrigible inconstance, l'Indien leur apparaissait comme un pécheur moins endurci que les philosophes païens. Avec Nóbrega commence l'âge héroïque de la Compagnie. Elle aura ses faiblesses, usera de l'intrigue et tombera dans le mercantilisme. Au début, l'intention, qui est d'affranchir un peuple, justifie le choix discutable des moyens.

Les *Cartas avulsas* [9] avaient été imprimées, non publiées, par Valle Cabral. Un seul exemplaire avait échappé à la destruction. Il était d'autant plus nécessaire de l'utiliser que les manuscrits qui lui ont servi de base, maintenant détériorés, sont devenus illisibles. Aux noms illustres d'Anchieta et de Nóbrega, il faudra joindre désormais ceux d'Azpilcueta Navarro, de Leonardo Nunes, de Luis da Grã, d'Antonio Rodrigues, de Gregorio Serrão : « Dans ces lettres, qui sont des documents, écrit M. Peixoto, on voit, en fait, l'aube du Brésil. Quand elles se terminent avec ce volume, au bout de vingt ans à peine, le soleil est déjà haut. On ne mange plus de chair humaine. Chacun a sa femme, sa famille. On apprend à lire, à écrire, on apprend les métiers; les paillotes sont maintenant des maisons de torchis et de pierre. On étudie le latin, la musique, la logique et il n'est pas jusqu'à l'*Enéide* de Virgile qui ne soit lue et commentée en classe par un père professeur. Il y a des forteresses, des routes, des sucreries. On est déjà sûr, sans les Français, que le Brésil portugais vivra. » Le texte des *Cartas avulsas* est précédé d'un excellent tableau chronologique et synoptique

9. *Cartas jesuiticas*, II. *Cartas avulsas*, 1550-1568 (introduction, tableau synoptique, notes et sommaires d'Afranio Peixoto). Rio, 1931.

appuyé sur des références. Le commentaire dépasse en ampleur et précision celui de tous les volumes précédents. Il s'en dégage, au surplus, comme une philosophie de la colonisation. M. Peixoto nous fait pénétrer au cœur même d'une société en devenir. Tout n'est pas d'égal intérêt dans cette correspondance multiple et composite. Les mêmes sujets y sont repris avec un grand luxe d'anecdotes, mais on peut y reconstituer, à travers d'innombrables péripéties, la marche triomphale de l'ordre militant. On le voit lutter contre les épidémies de grippe et de peste, reconquérir les catéchumènes en fuite. Un gouverneur puissant la soutient, Mem de Sá, qui emprisonne les cannibales, terrorise les sorciers. Mais les Jésuites comptent davantage sur les effets d'une éloquence qui s'accompagne souvent de la gesticulation chère aux Indiens et remue l'auditoire jusqu'à provoquer des spasmes et des convulsions. Tous les moyens, simultanément, sont mis en œuvre, la statuaire, la musique, la danse, les processions de flagellants, les baptêmes en masse, les mariages par fournées. Sur les Portugais, leur pouvoir se renforce. Ils n'ont pas réussi à détruire l'esclavage, à empêcher les aborigènes de vendre leurs enfants et de se vendre eux-mêmes en cas de famine. Mais ils réconcilient et obligent à vivre en bon accord évêques, gouverneurs et factieux. Ils tiennent l'aristocratie par l'enseignement et combinent les carrousels avec les jubilés. On constate, en même temps, la fusion des langues et des races. Le tupy, imposé par Luis da Grã, devient obligatoire dans les collèges. Cependant les indigènes se passionnent pour les *autos* en portugais. Une émulation s'établit entre les nègres, enrôlés sous la bannière du Rosaire, et les anthropophages de la veille, parqués dans les aldées. Un front unique, de Santos à Pernambouc, s'oppose à l'hérésie des Français. Notons à ce propos que le célèbre Cointa, seigneur de Bolés, fut non pas décapité, comme l'écrit Simão de Vasconcellos, mais déporté dans l'Inde. Il n'est donc plus permis de représenter Anchieta conseillant l'exécuteur maladroit. Pour qui veut faire le point, le voyage du visiteur Azevedo en 1567 (note de la p. 488), marque une étape décisive. Qu'on le compare à la tournée décrite en 1584 par Fernão Cardim, on jugera de la vitesse de propagation d'une force politique et religieuse qui ne cédera, pour avoir pactisé avec ses adversaires, que sous les coups de Pombal.

*
* *

Cette double collection de l'Académie répond, dans l'ensemble, à un dessein unique : fonder la tradition littéraire sur l'étude scientifique des textes. Ce que réserve l'avenir, deux ouvrages inspirés

de la même doctrine, mais très différents par le plan et les proportions, nous permettent de le déterminer, à coup sûr. L'un, celui de M. Arthur Motta, très nourri, très touffu, se présente comme un vaste répertoire de faits et d'idées, l'autre, celui de M. Peixoto, d'une sobriété voulue, comme un vigoureux essai de systématisation. Il existait déjà, au Brésil, d'excellents manuels qui se complètent. Sylvio Romero, qu'on accuse de trop sacrifier au pessimisme dogmatique, avait rassemblé une matière immense. José Verissimo, esprit naturellement pondéré, manquait peut-être de cette finesse de goût sans laquelle il est difficile d'apprécier la poésie contemporaine. M. Ronald de Carvalho, possédant au suprême degré le mérite que l'on conteste à son prédécesseur immédiat, avait subordonné l'érudition fragmentaire au critérium esthétique. M. Motta [10] se propose, lui, de fournir aux chercheurs tous les éléments d'information et d'investigation. Il nous rend le même service que M. Lanson pour la littérature française, et M. Fidelino de Figueiredo pour la littéraire portugaise. On lui saura gré, non seulement de s'être conformé scrupuleusement aux principes de la méthode historique, mais d'en avoir fait une application originale et opportune à un sujet nouveau. Quand on parle de littérature américaine, il faut prendre le mot, hardiment, au sens large de culture. Les premiers écrivains sont des moines, des colons, des soldats. Ils s'intéressent aux questions géographiques, ethnographiques, économiques. Le sentiment national, substratum de toute production différenciée, grandit avec la révélation progressive de la terre. Et il n'est pas douteux que les étrangers eux-mêmes, auxiliaires ou adversaires, ont puissamment contribué, soit en voulant imposer leurs modes, soit en exagérant leur volonté de dépaysement, à préciser l'image du Brésil aux yeux des Brésiliens.

On trouvera, par suite, dans l'*Historia da litteratura brasileira* de M. Arthur Motta, un certain nombre de chapitres consacrés à la formation de l'idéal américain. Loin d'être extérieurs au sujet, ils en constituent presque l'armature. Signalons quelques titres : dans la première partie, consacrée au XVIe et au XVIIe siècle, *Le milieu physique*, *Problème ethnographique*, *Différenciation de la langue*, *Le folklore*, *Les fondements de l'éducation du peuple*, *Le développement économique du pays*, *Les facteurs de la psychologie nationale*; dans la seconde, consacrée au XVIIIe, *Etrangers qui ont écrit sur le Brésil*, *Politique et diplomatie*, *L'Inconfidence*, *Mouvement scientifique*, *Philologie*, etc. La réalisation d'un semblable

10. *Historia da litteratura brasileira, epoca de formação, seculos XVI e XVII*, São Paulo, 1930; — t. II, *epoca de transformação, seculo XVII*, São Paulo, 1930.

dessein exigeait la réunion, qui serait paradoxale en Europe, de plusieurs compétences de spécialiste. N'oublions pas que M. Motta, ingénieur et bibliophile, est homme de pensée et d'action. Epris avant tout d'objectivité, il nous donne, sur chaque problème, une ample bibliographie, éclairée par le résumé des ouvrages les plus récents, qui font autorité. Sa personnalité ne s'en manifeste pas moins audacieusement lorsqu'il s'agit de prendre position. Nous touchons parfois à l'actualité brûlante. Ce manuel compact en deux volumes, dont le seul aspect écarte les dilettantes, est le livre excitant, provocant, d'un animateur.

A le considérer uniquement du point de vue de l'érudition, il nous séduit autant par ce qu'il apporte que par ce qu'il annonce. Nous devons au soin diligent de M. Motta une énumération complète des éditions et des travaux critiques, une mise au point condensée en formules d'après le système des résumés de Brunetière. On discerne immédiatement, pour chaque écrivain, ce qui a été fait, ce qui reste à faire. Comme l'historien, d'autre part, tire de l'oubli une foule d'auteurs de second et de troisième ordre qui n'étaient mentionnés que dans les dictionnaires d'Inocencio da Silva et de Sacramento Blake, on ne tarde pas à s'apercevoir que, malgré les efforts de l'Institut historique et géographique, des *Annales de la Bibliothèque de Rio*, de l'Académie et de chercheurs infatigables comme Varnhagen, Capistrano de Abreu, Escragnolle Taunay et Rodolphe Garcia, une grande partie de la production brésilienne reste ignorée non seulement du grand public mais des professionnels de l'histoire littéraire. Beaucoup d'œuvres ont été séquestrées ou supprimées pour des raisons de politique intérieure ou extérieure. D'autres n'ont jamais connu les honneurs de l'impression. Il n'est pas jusqu'aux livres consacrés par des siècles de réputation qui ne deviennent, avec le temps, introuvables. On est agréablement surpris de voir sortir des limbes des moralistes de la trempe de Nuno Marques Pereira ou de Matias Aires. Il est permis d'attendre davantage de la publication retardée mais si impatiemment désirée des innombrables écrits d'Alexandre Rodrigues Ferreira, le Humboldt portugais. Une tâche urgente s'impose : dresser l'inventaire d'un patrimoine beaucoup plus riche qu'on ne l'avait supposé, dont les *membra disjecta* gisent, méconnus, dans les archives portugaises, brésiliennes, espagnoles, hollandaises. C'est l'œuvre d'une génération. Elle suppose le concours des autorités régionales, fédérales, et surtout la création d'un organisme centralisateur.

Aucun américaniste ne pourra se passer de ces deux volumes. Sans doute conviendrait-il, dans les suivants, d'apporter certaines améliorations de détail, par exemple d'adopter pour les références un système uniforme avec la mention invariable de la date et du

lieu d'édition, de compléter le dernier tome par un index récapitulatif où figureraient non seulement les auteurs étudiés, mais tous les noms propres. Ce n'est pas trop demander à un ouvrage que nous considérons comme fondamental. Il nous permet, sous sa forme actuelle, d'établir le bilan de la littérature antérieure à l'Indépendance. Remarquons d'abord la place prépondérante et vraiment disproportionnée qu'y occupent les écrivains ecclésiastiques et le mouvement des académies. Ces deux groupes sont représentés, qualitativement, par le P. Vieira, le plus grand orateur de langue portugaise, et par l'école de Minas, qui a transformé le lyrisme et l'épopée. Il semble, par contre, que l'on n'ait pas apprécié à leur juste valeur, faute d'éléments précis d'information, des historiens comme Vicente do Salvador, Jaboatão, Rocha Pitta, Gonçalves Leitão, des explorateurs comme Ferreira, Lacerda, Conceição Velloso, des diplomates comme Alexandre de Gusmão, des économistes comme Antonil, Azeredo Coutinho, José da Silva Lisboa. Il paraît donc indispensable d'élargir la conception du nativisme. L'accent national, on ne le cherchera pas exclusivement chez les poètes, encore mal affranchis de l'influence de Camões, de Góngora, de l'Arcadie, mais chez tous ceux, missionnaires, chroniqueurs, moralistes, conspirateurs et réformateurs, qui ont collaboré, par l'importation des idées religieuses et philosophiques, par l'étude raisonnée du milieu, par un contact plus étroit avec les races réputées inférieures, à la formation de la mentalité brésilienne. Aussi les jugements de valeur devront-ils être subordonnés, sans doute, à la considération nécessaire de la forme sous les deux aspects contradictoires du purisme et de la différenciation linguistique, mais encore et surtout à l'histoire comparée de la civilisation et — ce qui en est la contre-partie —, au critérium ethnique.

M. Peixoto présente modestement ses *Noções de historia da literatura brasileira* [11] comme le résumé d'un cours de vacances fait aux délégués de l'*Institute of international education* de New-York. On comprend que, pour s'adapter à son auditoire, il ait multiplié les comparaisons entre les Etats-Unis du Brésil et les Etats-Unis d'Amérique. C'est un attrait de plus, puisque son indépendance de jugement demeure intacte. Il ne cache pas que la constitution de l'Empire lui semble beaucoup plus libérale et démocratique que la constitution républicaine fondée sur le « présidencialisme », lequel « est une monarchie presque absolue, élective en apparence et presque temporaire, compensation insuffisante, puisque les monarques présidents se succèdent sans autre avantage pour le peuple que celui de la variété ». Il ose se défier d'un concours pécuniaire qui prend

11. Rio, 1931.

la forme de l'impérialisme économique, Washington ayant dit : « That is folly in one nation to look for desinterested favours from another ». Il n'empêche que l'accroissement de la population suit, dans les deux grandes républiques du continent, le même rythme accéléré, que la découverte du *sertão* ressemble à la conquête du Far-West, que le Brésil a sans cesse tourné ses regards vers le nord, qu'il professe à l'égard du monroïsme une confiance que ne partagent pas tous les peuples d'origine espagnole, qu'il a subi l'influence littéraire de Cooper, de Poë, de Longfellow, de Mme Beecher-Stowe, d'Emerson, de Walt Witman, l'influence scientifique de Hart, de Branner, d'Orville Derby.

L'originalité vraie du livre, c'est de nous apporter, en style incisif, une vision saisissante de l'évolution intellectuelle et morale du Brésil. Nous l'apprécions d'autant mieux que M. Peixoto ne s'arrête pas, comme son prédécesseur, au tournant du romantisme. Les deux manuels ont, dès maintenant, une partie commune. Mais on voit plus clair dans un plan qui fait coïncider le XVIe siècle avec le classicisme, le XVIIe avec le cultisme et le XVIIIe avec l'arcadisme. La maîtrise de l'historien s'affirme surtout dans les trois chapitres consacrés à la littérature de réaction, à la littérature émancipée et aux influences étrangères, portugaise, espagnole, italienne, anglaise, allemande, russe, scandinave, polonaise, belge, française, nord-américaine. Ils nous font parcourir les étapes d'un nativisme qui compte, à l'heure où D. Pedro prononce le mot fameux : « Je reste » (*fico*), deux siècles d'existence; qui s'empare du mythe français du bon sauvage, pour l'opposer à la métropole, déformation plus volontaire que naïve dont les conducteurs mêmes du mouvement ne sont pas dupes; qui traverse les trois phases du réalisme, du parnassianisme et du symbolisme pour aboutir aux déclarations belliqueuses du primitivisme, de l'école *paubrasil*, dont le tort est de retarder, quoique moderniste, sur la marche générale de la civilisation : « Il est clair qu'à l'avenir nous chercherons une originalité nationale de moins en moins nationale, puisque le monde, et nous par conséquent, nous nous universalisons. » La lutte reste ouverte entre le lusitanisme des admirateurs de Camilo et d'Eça de Queiroz, le cosmopolitisme de marque française et le sertânisme lié au problème vital, angoissant, la conquête de l'intérieur. Ce qu'on ne saurait en aucune manière contester, c'est que des questions spécifiquement brésiliennes comme l'indépendance, la guerre du Paraguay, l'abolition de l'esclavage, ont alimenté, pendant un siècle au moins, la poésie et le roman. Sociologique, la littérature brésilienne, en dépit d'un certain « malabarisme » apparent, l'est au premier chef.

Ces vues si neuves et si personnelles ressortent d'autant plus

nettement que M. Peixoto, s'adressant à deux publics distincts, a nettement séparé la psychologie individuelle et collective de l'érudition. Il nous offre, d'une part, un répertoire biobibliographique sous forme de notices encadrées de synchronismes brésiliens et européens, de l'autre, une succession de chapitres alertes et denses, où chaque mot porte, où la vérité prend souvent des airs de paradoxe et d'épigramme. On ne saurait concentrer à la fois plus de matériaux et d'idées. L'auteur est coutumier de ces tours de force. Il nous en avait donné un premier exemple dans *Minha terra e minha gente*.



La forme la plus récente de l'indispensable collaboration luso-brésilienne est assez fidèlement représentée par la nouvelle *Revista de philologia e de historia, archivo de estudos sobre philologia, historia, ethnographia, folclore e critica literaria* (1931). Dans ce périodique orienté en même temps vers la spécialisation et la vulgarisation, voisinent les Portugais — ceux dont la réputation est depuis longtemps établie, M. Leite de Vasconcellos, M. J. J. Nunes, ainsi que les dirigeants de la jeune école, M. Rodrigues Lapa, auteur d'un ouvrage excellent sur les origines de la poésie lyrique, M. Sá Nogueira, fondateur de la très intéressante revue *A lingua portuguesa*, M. da Silva Correia, chargé par la Coopération intellectuelle de collaborer à la bibliographie périodique des langues romanes — avec des Brésiliens qui se tournent plus volontiers vers les problèmes nationaux. On ne peut se désintéresser à Rio ni de la question des *brasileirismos* (voir l'importante contribution de M. Nelson de Senna à l'onomastique africaine et indienne de Minas), ni du folklore envisagé dans ses rapports avec la chanson péninsulaire. Un rapprochement est en train de s'opérer dans le domaine historique et la thèse de la découverte antérieure à Cabral commence à recruter des partisans. Il est visible, toutefois, que les Brésiliens sont encore dominés par des préoccupations pédagogiques dont témoigne l'étude de M. Aug. Magne sur le troubadour Afonso Sanches, modèle de commentaire exhaustif pour étudiants. Le Brésil, certes, ne manque pas de linguistes et de philologues. On peut même soutenir qu'il a pris une belle avance en matière de syntaxe. Mais les recherches grammaticales qui surexcitent l'opinion et trouvent même un écho jusque dans les discussions du parlement, n'ont pas encore réussi à s'implanter dans la vie universitaire. On réclame avec instance la création d'une faculté des lettres. En attendant, le collège D. Pedro II vient d'installer un laboratoire de phonétique expérimentale. Dans quelle mesure la

France pourrait-elle contribuer à la transformation qui se prépare C'est un aspect de notre influence qui mériterait un examen attentif. Les Allemands et les Italiens ne dissimulent pas leur prétention de s'imposer à bref délai. Nous n'en voulons comme preuve que cette déclaration péremptoire du professeur Bartoli, de Turin . « Dos idiomas filhos de Roma é hoje o mais activo, a lingua literaria da França, mas amanhã poderá ser — e a esperança não parece infundada — a lingua da Italia que ascende. »

On a pu croire pendant longtemps au Brésil que l'érudition était un luxe d'amateurs ou le privilège des académies. Les publications récentes, qui ne le cèdent en rien à la production européenne, attestent que le travail collectif s'organise. Remercions d'abord ceux qui, pouvant prétendre, comme M. Peixoto, à des succès plus rapides et plus retentissants, voient dans la coordination des efforts une fin patriotique.

G. LE GENTIL.

BIBLIOGRAPHIE

De Orosio et sancto Augustino Priscillianistarum adversariis Commentatio historica et philologica. Scripsit **Dr. J. A. Davids.** Hagae Comitis, apud A. N. Govers N. V. 301 pages (1930).

Je louerai d'abord l'auteur d'avoir écrit en latin. C'est assez indiqué pour de pareilles questions, auxquelles ne peuvent guère s'intéresser que des lecteurs quelque peu latinistes. Il a ainsi élargi le cercle de son public, et il est bien souhaitable que son exemple soit imité [1]. La portée et la valeur de son travail le rehaussent suffisamment, cet exemple, pour que le souhait ait des chances de se réaliser, malgré la décadence des études classiques : en France tout au moins, quelqu'un qui s'avise d'écrire tant bien que mal dans la langue universelle du Moyen-Age passe pour un phénomène [2].

Orose était de Braga : M. Davids nous le démontre habilement. « Tarraconem nostram » ne décide, en effet, rien du tout, pas plus, à mon sens, que « nostra », appliqué par Prudence à Calagurris et à Caesaraugusta, n'a jamais tranché la controverse au sujet de la patrie du poète [3].

Si Orose est allé en Afrique trouver saint Augustin, c'est moins, nous dit M. Davids, par crainte des Barbares envahisseurs que par horreur pour les hérétiques priscillianistes; et si saint Augustin l'a envoyé à saint Jérôme, c'est que l'évêque connaissait la compétence de l'ermite dans les controverses relatives tant au priscil-

1. Voir le compte rendu de M. de Labriolle dans la *Revue critique* de décembre 1930. M. Davids a renoncé à latiniser les noms d'auteurs modernes (fâcheuse habitude de nos savants d'antan); mais je crois qu'il serait bon, pour la clarté, d'employer devant les noms les prénoms, qui, eux, se déclinent sans inconvénient, et permettent ainsi de reconnaître sujets et compléments. Ce serait une surcharge pour la phrase, mais aussi une commodité.

2. Je ne me dissimule pas les difficultés. Il est clair que pour l'histoire contemporaine ou moderne, le latin est d'une adaptation à peu près impossible. — L'imprimeur de ce volume mérite des compliments : Les *errata* sont rares. A la liste donnée, ajouter : p. 42, l. 19, lire *famem*.

3. Voir mon *Mariana historien*, p. 165-6, et Amador de los Ríos, *Hist. crít. de la lit. esp.*, t. I, p. 225.

lianisme qu'à l'origénisme; c'est aussi tout bonnement parce que le Lusitanien qui lui tombait du ciel lui paraissait devoir être auprès de son ami de Bethléem un messager plus discret que celui qui jadis avait provoqué une brouille, heureusement passagère, entre les deux docteurs, à l'occasion d'une divergence portant sur un point de l'histoire des apôtres (Paul tenant tête à Pierre pour sauver la foi) [4]. Peut-être aussi était-ce une bonne occasion de mettre Jérôme en garde contre le pélagianisme. Mais je crois qu'Orose, tout comme sa contemporaine et compatriote Etheria, était désireux de faire la *peregrinatio* aux Lieux-saints. Au retour, l'invasion des Goths l'empêcha de rentrer en Espagne; et, de Mahon, il dut rebrousser chemin sur l'Afrique.

C'est comme adversaire du priscillianisme qu'Orose est l'objet, ainsi que saint Augustin, de la présente étude. Il s'agit donc, en somme, d'une des questions les plus intéressantes et les plus discutées de l'histoire de l'Eglise : l'affaire du priscillianisme. On la connaît : nul besoin de dire ici à quelles déclamations elle peut donner lieu. L'important est d'abord de comprendre de quoi il s'agit, et ensuite de mettre d'accord les textes divergents.

La publication par Schepps, dans le *Corpus* de Vienne (1889), des onze traités attribués à Priscillien avait posé une question troublante sur laquelle j'ai dit moi-même un mot (*Bull. critique*, 1897, p. 350-7) : comment l'auteur du *Liber ad Damasum*, qui constitue le deuxième de ces traités, peut-il affirmer qu'aucune condamnation n'a été prononcée au Concile de Saragosse [5], alors que Sulpice Sévère, dont on ne peut suspecter la bonne foi ni l'information, donne les noms des condamnés, parmi lesquels Priscillien et Instance? Comment concilier les deux témoignages? Que le véritable auteur de ces traités soit, ainsi que l'a démontré Dom Morin, Instance, et non, comme on l'avait cru d'abord, Priscillien, cela ne change rien à la question de fait. M. Davids résout le problème en admettant que l'historien aquitain s'en est tenu aux affirmations de l'*Apologia* d'Ithace. Je ne me décide pas à croire qu'il en soit ainsi, bien que ce soit la solution la plus simple, ou la plus simpliste. Comment d'ailleurs Ithace aurait-il pu lui-même prétendre qu'il y avait eu des condamnations personnelles s'il n'y en a pas eu? J'ai déjà noté, au surplus (*Bull. critique*, p. 356 [6]),

4. Il y a d'abondants et curieux renseignements sur le port des lettres et les *tabellarii* dans un petit livre du Dr Gorce, *Les voyages, l'hospitalité et le port des lettres dans le monde chrétien des IVe et Ve siècles*, Paris, Picard, 1925 (p. 193-247).

5. La date de 380, je l'ai déjà fait observer (*loc. cit.*), n'est pas certaine. D'autre part, je n'ai nullement émis la supposition que Babut (p. 40) m'attribue, à savoir que les sentences nominales de condamnation se seraient perdues.

6. P. 355, une virgule déplacée enlève le sens d'une phrase; lire : « Si donc Salvien n'a pas été condamné à Saragosse, il ne l'a jamais été. »

que le Concile de Tolède de 400 fait une allusion implicite à ces condamnations. Celles-ci auraient-elles été prononcées, comme a pensé Babut, dans un autre concile?

Ce n'est là, à vrai dire, qu'un détail de l'histoire du priscillianisme; mais il montre peut-être que dès l'origine il y a eu un malentendu qui a troublé les esprits, une équivoque, voulue par l'une des parties : cela rappelle la querelle qu'ont rendue célèbre les *Provinciales* de Pascal, comme la réaction produite dans les plus belles consciences chrétiennes par l'exécution de plusieurs des accusés de Saragosse rappelle l'émotion (si divergente suivant les affinités, les dispositions et les préjugés), soulevée par l'affaire Dreyfus. Il ne faut pas craindre ces rapprochements, peut-être, j'avoue, assez grossiers, pour comprendre un peu la psychologie de l'Affaire du Priscillianisme, car il y a naturellement un élément psychologique, qui consiste tout simplement dans une question de sentiment chez la multitude et dans la notion du droit chez les esprits réfléchis. Encore de nos jours, cet élément a joué son rôle exaspérant : lorsque Babut voyait dans les condamnés de Trèves « les premiers hérétiques que l'Eglise ait fait livrer au bourreau », ne se laissait-il pas entraîner par une passion rétrospective dont M. Davids souligne l'injustice ? car comment confondre l'Eglise des saint Ambroise et des saint Martin avec les *episcopi aulici* qui arrachèrent la condamnation au pouvoir civil, entraîné par des raisons politiques et peut-être fiscales? Le scandale provoqué dans l'Eglise d'alors ne démontre-t-il pas l'inanité du reproche ? Il n'y a, dans cet épisode tragique, qu'une immixtion tout à fait indue du gouvernement dans les affaires ecclésiastiques; et si l'indignation soulevée n'en rendit pas pour toujours inadmissible le renouvellement, elle révèle ce qu'était dès cette époque la conscience chrétienne. Quant à l'acharnement d'un Ithacius et d'un Hydatius contre Priscillien et ses disciples, il témoigne simplement de l'importance, aujourd'hui inconcevable dans le monde catholique, des discussions théologiques, dont nous avons pourtant encore, au XVIe siècle, en Espagne, des échantillons assez dramatiques dans l'affaire de la Bible d'Anvers ou celle de Luis de León. La paix romaine s'est imposée enfin au catholicisme; et il n'y a plus que les historiens qui puissent s'exciter sur de tels différends, que seuls paraissent encore connaître les milieux hétérodoxes ou talmudiques, en matière religieuse s'entend.

Mais le priscillianisme (du moins d'après ses adversaires) ne mettait pas en question le dogme seul. La vie morale, la morale tout court peut-être, était en jeu; et là se trouvait le point névralgique. Ascétisme, monachisme? Faut-il penser ici aux initiatives d'une sainte Thérèse, à la réforme commencée avec Isabelle,

appuyée par Philippe II? Oui, peut-être, s'il s'agit de commencer à comprendre, car il a pu y avoir dans le priscillianisme quelque chose de tel, ne serait-ce qu'en apparence; non, si l'on pousse plus loin le parallèle. Le danger serait précisément de juger les choses du IVe siècle avec notre expérience de quinze siècles; les comparaisons ne doivent servir qu'à nous faire la vue à la perspective. Des mouvements comme celui que représente ce grave épisode du premier siècle de l'Eglise libre et officiellement reconnue ont leur aspect *sui generis*, que seule une étude ample et minutieuse à la fois est capable de dévoiler.

Babut, dont l'esprit curieux et passionné mérite par ailleurs toute sympathie, et dont l'information est admirable, n'a pas su se rendre compte de ce qu'a bien vu M. Davids (p. 130 sq.), à savoir que Priscillien a été jugé par ses contemporains comme un hétérodoxe dangereux, mais que l'intervention du bras séculier leur est apparue, à la plupart, comme inopportune et inadmissible, comme cruelle et criminelle : il y eut là une opinion moyenne, qui fut celle des meilleurs esprits. Mais il est certain que l'accusation relative aux pratiques astrologiques et aux doctrines gnostiques et manichéennes avait pris corps en ce qui concerne Priscillien et ses amis; et il est presque certain que ce n'était pas sans quelque fondement (p. 176, 206 sq.). Il est d'ailleurs possible que les tendances d'abord voilées se soient accusées avec le temps, dans le milieu resté fidèle aux premières victimes de l'intransigeance orthodoxe et de la brutalité impériale.

L'opinion de saint Augustin sur le priscillianisme semble bien dépendre du *Commonitorium* d'Orose. Que vaut ce *Commonitorium*? Est-il sincère? est-il exact? Ce sont les questions que se pose M. Davids. Babut répondait par la négative. M. Davids adopte une attitude bien opposée. Il n'a pas de peine à montrer, appuyé en cela par M. Toutain, que l'astrologie, la *mathesis*, ont attiré l'attention et l'anathème des conciles de Tolède (400) et de Braga (vers 560); au surplus le cas de Priscillien n'était pas nouveau : on nous rappelle les idées d'Origène, celles d'un Eusèbe, cet évêque dont nous parlent Socrate et Sozomène; la *melothesia* formulée dans les *Astronomiques* de Manilius avait encore des adeptes, témoin ce Firmicus Maternus (IVe siècle), qui l'a pillé [7] (p. 203) : rien d'extraordinaire à ce que Priscillien, comme veulent Orose et Augustin, ait été de ceux-là (« arietem in capite, taurum in cervice », etc.). Taxer de faux le fragment de lettre de Priscillien allégué par Orose est vraiment trop commode, comme il l'est de supposer que les noms des démons qu'Ithace (et après

7. Il s'agit de l'auteur des *Libri VIII Matheseos*, qu'il se confonde ou non avec celui du *De errore profanarum religionum*.

lui[8] saint Jérôme) reproche aux priscillianistes de vénérer, c'est tout simplement à un traité d'Irénée qu'il les a empruntés : en supposant qu'Ithace fût de mauvaise foi, encore ne faudrait-il pas s'exagérer la crédulité de ceux pour qui il écrivait.

On voit l'importance d'un travail sur Orose, d'une enquête sur la valeur de son témoignage. C'est une lumière qui, de biais, peut éclairer une des questions les plus troublantes de l'histoire chrétienne[9].

G. CIROT.

Garcilaso de la Vega, Contribución al Estudio de la Lírica Española del siglo XVI, por **Margot Arce Blanco.**

Tant de travaux ont été consacrés déjà à Garcilaso de la Vega, dont l'œuvre courte et agréable semble inviter les commentateurs, qu'il paraissait difficile de jeter encore sur cette œuvre un regard personnel, et d'examiner sous un angle nouveau le poète tolédan. C'est cependant ce qu'on a réussi dans cet ouvrage, où on l'étudie non tant pour lui-même que pour lui assigner une place déterminée dans le XVIe siècle, et le distinguer, mieux qu'il n'a été fait jusqu'à ce jour, des autres poètes de la Renaissance espagnole. L'auteur arrive à ce résultat par un examen méthodique des thèmes, des sources d'inspiration et du style de Garcilaso considérés dans leurs rapports avec l'époque. S'inspirant des vues exposées par Américo Castro dans *El Pensamiento de Cervantes*, il divise la Renaissance Espagnole en trois périodes distinctes : le premier tiers du XVIe siècle, auquel appartient Garcilaso, c'est le règne de Charles-Quint, qui se distingue : « por los ideales internacionalistas y europeos del Emperador, por la difusión de las doctrinas de Erasmo, por la actitud en un principio tolerante en materia de religión; por la introdución del Renacimiento italiano, con su alegría pagana y sensual. » Période en somme de liberté et d'optimisme. Il l'oppose au dernier tiers du siècle, époque de la contre-réforme, de contrainte et de pessimisme, dont Herrera est le poète. La Renaissance se prolonge enfin dans l'Age Barroque et Góngora en caractérisera le luxe et l'exubérance.

L'auteur se refuse à voir en Garcilaso les germes du gongorisme; par contre, il prétend trouver des points de contact entre Garcilaso et Castillejo qui appartiennent à la même époque et que l'on a tort d'opposer totalement. Il nous promet d'ailleurs de publier très pro-

8. « D'après lui », disait Babut.

9. Je m'étonne que M. Davids ne cite pas André Lavertujon, qui, dans son *Sulpice Sévère* (1896-1899), que n'a pas dédaigné Babut, s'attache à la figure de Priscillien avec une sympathie non déguisée, comme à celle d'un représentant de l'ascétisme en lutte avec l'épiscopat officiel.

chainement une analyse parallèle des vers de Garcilaso, Castillejo et Herrera, qui fera ressortir les différences et les analogies de ces poètes.

L'étude que nous venons de lire vise donc à relever chez Garcilaso les traits qui en font le poète et le type achevé de l'homme de la Renaissance, d'une Renaissance pure encore de tout apport étranger, de toute tendance réactive.

De cette période, Garcilaso a l'idéal d'harmonie et de repos exprimé dans le *Beatus Ille* antique, et transposé par les poètes de son époque, dans la poésie pastorale; il a comme eux le culte presque mystique d'une certaine nature tout idéale; il a leur conception de l'amour, mélange de l'idéal platonique et de la morale du *Carpe diem*, de fatalisme et de rivalité entre raison et passion; il a leur mélancolie paisible et élégante; comme eux, l'absence presque totale du sentiment religieux remplacé par l'éthique stoïcienne et la souveraineté de la Raison; il a le culte de l'antiquité et la classique clarté. Il en exploite tous les thèmes secondaires — idées sur l'homme, l'amitié, les présages et les mythes, — et partout l'individualisme souverain, la dignité humaine. Une des idées chères à l'auteur de cette étude, et pour lui l'un des traits les plus sympathiques du poète tolédan, c'est la sobriété de son lyrisme et l'effort pour dominer ses sentiments. L'Eglogue aurait été pour lui avant tout un moyen de se confesser sans trop livrer de lui-même.

Il y a dans cet ouvrage des remarques pénétrantes sur le sentiment de la Nature chez les hommes de la Renaissance et sur l'attitude de Garcilaso en face du paysage. Garcilaso sait admirer la nature en artiste; mais sa douleur est impénétrable aux consolations extérieures. Au contraire, la Nature s'associe à ses sentiments :

> Asi el individualismo de Garcilaso recibe nueva confirmación en cuanto que la trascendencia de sus íntimos dolores, desengaños y desesperanzas se comunica e inquieta a todas las cosas (p. 116). ,

Le problème de la *Canción IV* l'a également intéressé. Pour lui comme pour la plupart des critiques, elle appartient aux débuts de la production de Garcilaso, et la crise sentimentale qu'elle révèle est celle qu'a provoquée le mariage de Da Isabel Freyre. Nous pensons à ce qu'en dit Mr. W. J. Entwistle dans le récent opuscule (*The Loves of Garcilaso*), que nous avons signalé dernièrement. A son avis, la *Canción IV* fut inspirée par la dame napolitaine; et il en citait un passage difficilement applicable à Da Isabel Freyre. Le ton du morceau est du reste bien amer et révèle un mécontentement de soi plus profond que celui que peut inspirer la lutte de la raison contre la passion qui est de tradition chez les amoureux platoniques. Si W. J. Entwistle a peut-être tendance à exagérer la part des œuvres d'inspiration napolitaine, ici l'on

passé complètement sous silence cet épisode de la vie de Garcilaso. Il marque cependant une rupture importante dans l'idéale unité de sa vie sentimentale, rupture plus capable que n'importe quelle autre vicissitude, de provoquer amertume, instabilité et remords. Notre auteur se base surtout, pour dater cette œuvre, sur le style, qu'il trouve très inférieur à celui des œuvres de la maturité; mais W. J. Entwistle, qui adopte le même critérium, est d'un avis différent.

« La distancia que separa a la Canción IV del equilibrio y armonía de otras obras de Garcilaso » (Blanco, p. 128) s'explique suffisamment par les sentiments exprimés auxquels ne convenaient l'équilibre ni l'harmonie. Et cette Canción n'a-t-elle pas été louée entre toutes les autres par Herrera ?

Oso dezir que ninguna de las estimadas en Italia le haze ventaja i que pocas merecen igualdad con ella,

sans parler de l'avis de Tamayo.

Enfin, notre auteur est d'accord avec M. Cirot (*A propos des dernières publications sur Garcilaso de la Vega, Bull. hisp.*, oct.-déc. 1920) pour constater la parenté d'esprit entre Garcilaso et Virgile, et l'influence prépondérante de ce dernier. Il restreint l'influence de Pétrarque aux toutes premières œuvres. Nous espérons qu'il nous donnera bientôt l'étude qu'il nous promet sur les sources du poète tolédan, et qui, déterminant son originalité et ses méthodes d'imitation, répondrait au vœu de M. Cirot et au nôtre. A. B.

Cartas inéditas de Juan de Valdés al Cardenal Gonzaga. Introducción y notas por **José F. Montesinos**. [Anejo XIV de la Revista de Filología Española] Madrid, 1931, CXIX-127 pages in-8°.

Ces 41 lettres inédites de J. de Valdés — 42 avec la lettre à Dantiscus jadis publiée par Boehmer et reproduite ici en appendice — sont tout ce qui a pu être retrouvé de la correspondance du plus attirant des hétérodoxes espagnols. A l'exception du n° XXXIX, conservé à Modène, elles appartiennent à l'*Archivio Gonzaga* de Mantoue, où leur présence était depuis longtemps connue. Benrath avait même fait connaître, du n° I, le passage consacré à Julie de Gonzague « aquella señora; que es grandissimo peccado que no sea señora del mundo todo ». Boehmer possédait une copie des précieux documents. Pourquoi ne la publia-t-il pas ? Peut-être trouvait-il décevante cette correspondance où il eût aimé trouver des traces de l'apostolat religieux de Valdés, et qui le montre tout occupé de politique. Peut-être aussi n'eut-il pas le temps de mener

a bien les recherches infinies qu'exigeait l'interprétation de ces lettres. L'édition qu'en donne J. F. Montesinos suppose, de la part d'un philologue non spécialisé dans les questions de politique italienne, un effort de documentation considérable. Le résultat de ces recherches n'est pas seulement épars dans les notes qui font suite à chaque lettre, il est ramassé, digéré dans une solide introduction, dont l'érudition ne perd jamais de vue les lettres qu'il s'agit d'éclairer. Le seul excursus qu'elle se permette concerne le destinataire. Il en valait la peine : le cardinal Ercole Gonzaga est un trait d'union entre deux mondes. Prince de l'Eglise, mais participant à la vie mondaine et à la vie politique avec toute la liberté d'un prince séculier, ce cardinal de la Renaissance a sur ses vieux jours participé à l'œuvre austère de la Contre-Réforme, puisqu'il a présidé la dernière session du Concile de Trente. Montesinos appelle de ses vœux une monographie qui étudierait ce personnage avec l'aide d'une documentation encore inédite pour une bonne part. En attendant, il a tenté ici une très précieuse biographie psychologique d'Ercole, qu'il mène jusqu'aux alentours de 1550.

La correspondance de Valdés avec le Cardinal va du 18 septembre 1535 au 12 janvier 1537. Bourrée de renseignements politiques, elle avait pu faire croire que Valdés, à cette époque, était à Naples au service d'Ercole. Mais il semble plutôt que, tout en cultivant l'amitié du prélat, alors considéré comme bon impérial, il ait servi premièrement l'Empereur lui-même. Un sauf-conduit pontifical du 3 octobre 1532 le désigne comme secrétaire de l'Empereur. En mai 1535, une lettre de l'ambassadeur de Mantoue en Espagne l'appelle encore « il secretario Valdes ». On ne sait pas encore pourquoi Juan, qui semble avoir joué à Rome un rôle officiel dans les derniers temps du pontificat de Clément VII — par exemple dans le procès intenté au cardinal de Ravenne, Accolti — quitta la Ville éternelle au lendemain de l'élection de Paul III. Si cette élection fit naître certaines espérances parmi les catholiques réformateurs, notre Espagnol ne les partagea point. Le temps dont nous parlent ses lettres est celui où Charles-Quint débarque en Italie, auréolé par le triomphe de Tunis. Valdés, héritier de l'utopie politico-religieuse qui avait inspiré à son frère Alonso le *Dialogue de Lactance avec un Archidiacre*, exprime avec force, dans son espagnol italianisant, l'espoir que l'Empereur va enfin « aconchiar el mundo y reformar la iglesia ». Le Pape ne voit pas arriver le triomphateur sans inquiétude et envoie au-devant de lui, en ambassade, son propre fils Pier Luigi Farnèse. Valdés s'indigne de l'accueil aimable que reçoit à la cour « le fils de Sa Sainteté ». Ne lui a-t-on pas octroyé un coussin à la messe de l'Empereur ?

Quelques mois plus tôt, les avis de Valdés étaient mieux écoutés à Naples : « ... preguntándome Sforcia Marascot quando tornaría a Roma, le respondí que quando fuesse acabada la tyranía presente. Esto fué oy en el castillo, que el hijo de Su Santidad fué a visitar al Visorrey, el qual ni al recebirlo ni al despedirlo salió de su cámara, muchas gracias a Valdés, que auía leído una licioncica de el como se havía de tratar; a lo menos me pagarán en esta mala moneda mientras que no me pudiere pagar en otra que sea de mejor metal. » (N° VI). Voilà un Valdés âpre aux jeux de la politique et de l'intérêt, tel que ne le faisaient guère soupçonner ni son œuvre religieuse ni le *Diálogo de la Lengua*. — La réforme de l'Eglise, suprême espérance de Valdés, dépendait du futur Concile. Or Valdés était de ceux qui soupçonnaient Paul III de n'en vouloir à aucun prix, et les cardinaux encore moins : *El concilio*, dit-il, « en el qual diz que su Magestad está muy caldo... estarán frescos los Cardenalitos. » (N° I.) Sur l'atmosphère de défiance mutuelle qui fut celle de la première indiction du Concile, Montesinos écrit des pages utiles et pénétrantes.

L'activité politique dont témoignent les lettres de Valdés semble avoir abouti à une désillusion profonde. Après avoir manifesté le désir de suivre la cour, il demeure à Naples. « Es Dios testigo, écrit-il à Gonzague, que nunca pensé otro que lo que vuesa segnoría m'escrive de la corte cesárea, assí en lo general como en lo particular, porque los conozco bien y sabe Dios que la principal causa porque me quedé aquí, fué ésta, por no sentir tanto el afrenta del general y el pesar del particular, y créame que todo el mal está en que este pobre príncipe, en cierta manera que él no la siente, está tiranizado de dos bestias. Es menester aver paciencia hasta que Dios quiera » (N° XXXVIII). Le « pauvre prince ». c'est Charles-Quint. Les « deux bêtes » s'appellent sans doute Cobos et Granvelle. Il faut dire que ce passage est chiffré.

Montesinos estime que cette correspondance marque comme une « ligne de partage » entre l'activité officielle et l'apostolat religieux de Valdés. Il se peut, certes, que l'état fragmentaire de notre documentation nous induise en erreur. Mais ce n'est, sans doute, point par hasard que la correspondance avec Ercole Gonzaga prend fin peu après la déclaration désabusée qu'on vient de lire. Au reste, il est peu probable que Valdés ait jamais renoncé aux spéculations religieuses où sa *Doctrina cristiana* de 1529 le montre engagé dès son séjour à Alcalá. Le silence observé, sur ce chapitre, dans ses lettres à Ercole Gonzaga prouve simplement que le Cardinal ne s'intéressait pas à ces spéculations. N'y a-t-il pas un peu d'ironie dans cette allusion aux sermons d'Ochino, où Ercole brillait par son absence : « Y digo que me maravillo que en el

catálogo que me embían de los Cardenales que oien al Scapuchino no viene nombrado vuestra Señoría Illustrísima » (N° XXXVII). Si vraiment Valdés, après 1536, renonce à la politique, rien d'étonnant à ce que la méditation et la communication de son expérience religieuse devienne la grande affaire de sa vie. L'étude de Montesinos n'aborde pas l'histoire de la pensée Valdésienne, ni celle de sa diffusion. Il signale avec raison que cette histoire reste à faire en partant des textes et en se dépouillant des partis pris confessionnels qui ont faussé les tentatives précédentes. Ce qu'il dit du milieu des réformateurs catholiques qui accueillent la pensée de Valdés, non sans l'émousser peut-être, s'accorde assez avec les vues récemment exposées par G. Toffanin dans son *Cinquecento*. Comment les Italiens auraient-ils communié avec son antipapisme de politique impérial ? Marcantonio Flaminio, collaborateur de Giberti à Vérone, retrouve sa foi intime dans les oraisons du bréviaire romain et chante en vers latins les plaisirs rustiques qu'il doit à son protecteur. La nature lui apprend à louer Dieu. Elle lui enseigne la « comitas » chère aux humanistes.

L'Espagnol qui devait fasciner les Flaminio et les Carnesecchi par la profondeur de son sentiment religieux, apparaît à travers ses lettres comme un homme d'une autre trempe. Ecrites sans nulle prétention littéraire, et de caractère confidentiel (elles sont partiellement chiffrées), elles découvrent à chaque instant le tempérament de cet homme « debole e magro », comme dira son ami Bonfadio : trouvant la sérénité dans la contemplation des choses divines, mais singulièrement passionné lorsqu'il est empêtré dans les intérêts du siècle. On a vu l'excès un peu enfantin de son acharnement contre Pier Luigi Farnese. Citons encore, de la lettre N° VII : « El hijo del Papa partió de aquí oy, dizen que tiene concertado el matrimonio de su hijo con hija del príncipe de Bisiniano y paréceme que lo aciertan, porque sy ella presumiere del linage pontificio, presumirá el también, y si ella dixere a él hijo de mulo, dirá él a ella nieta de mula, y assy irá, como dizen en mi tierra, mocha por cornuda ». Le lecteur retrouve avec bonheur le Valdés ami des savoureux proverbes : « En mi tierra dizen que a cartas, cartas, y a palabras, palabras » (XVII, 21, à propos de l'excommunication de Henri VIII); — « Dizen en mi tierra que el perro con ravia muerde » (III, 29, à propos du coup de main de Barberousse contre Mahon). L'humeur qui perce en quelques boutades du *Diálogo de la lengua* s'exprime ici avec plus de sans-gêne. Le Valdés qui s'adresse à Gonzaga ne se peint pas lui-même comme un saint Jean l'Evangéliste « siempre una péñola en la mano ». Bien que je sois, dit-il, un gentilhomme pauvre, « j'aime vivre à la royale ».

Ces lettres, qui sont autographes, sont publiées avec un tel scru-

pule d'exactitude paléographique qu'on s'étonne un instant de les voir accentuées à la moderne. Mais il n'est pas douteux que cela facilite la lecture. Pour la première fois, on peut voir dans quelle mesure Valdés respectait les règles orthographiques qu'il a proposées dans son *Diálogo de la Lengua* : elles sont plus souvent violées que respectées. Sur les italianismes dont ces lettres fourmillent, une note finale de Montesinos groupe d'intéressantes remarques.

Si l'on peut exprimer un regret en présence d'un travail aussi richement documenté, muni d'un excellent index [1] et d'une imposante bibliographie, c'est que les notes ne soient pas plus nombreuses. Non qu'on reproche à Montesinos de n'avoir pas éclairci toutes les obscurités des lettres. Marfodio (Lettre XIV, 30) pourrait sans doute être identifié avec Marforio, le vis-à-vis de Pasquin; et la « larga información » dont Valdés menace le général des galères Orsini dell' Anguillara, pourrait bien être une de ces pasquinades pour lesquelles notre Espagnol avait du goût. Mais pourquoi Orsini est-il appelé « Anguilero, *alias Melonero* » ? Les difficultés de cette sorte ne seront peut-être jamais résolues. Le genre de notes qu'il eût été utile — et aisé — de multiplier, ce sont des renvois des lettres à l'introduction et des lettres entre elles. L'index, il est vrai, y supplée souvent.

Ajoutons que le volume contient deux fac-similés d'autographes et l'on aura une idée de tout ce qu'il apporte de neuf pour la connaissance de Juan de Valdés.

M. BATAILLON.

Eugenio Mele y Narciso Alonso Cortés, *Sobre los amores de Gutierre de Cetina y su famoso madrigal.* Valladolid, 1930; 43 pages.

Brochure aussi érudite qu'ingénieuse, éclaircissant les mystérieuses amours du poète andalou, qui avaient déjà éveillé la curiosité de chercheurs et d'érudits. Deux dames occupèrent surtout la pensée du pétrarquiste sévillan : Dórida et Amaríllida. De la première, on ne sait presque rien, sinon qu'elle était blonde :

Dórida, tus cabellos
Más rubios son que el oro,
y más claros que el sol de medisdía.

1. S. v. « Saganta, secretario de Granvela », ajouter un renvoi à la p. IX, n. 2. Ce personnage sans doute ne fait qu'un avec « Juan Soganta », qu'Alonso de Valdés désigne dans son testament comme son « escribano » et son homme de confiance : il le charge de remettre tout ce qu'il possède à son frère Juan et le recommande à ce dernier. (Cf. *Boletín de la Real Academia Española*, t. XIV, 1927, p. 681.)

Tout au plus peut-on conjecturer qu'elle s'appelait del Olmo ou Olmedo, comme l'avait déjà fait Icaza. En effet, dans la sixième épître à la princesse de Molfeta, Cétina opposait le *laurier* à l'*orme*. Le *laurier* symbolisait *Laura*, la jeune fille aimée; l'*orme*, probablement, Dórida *del Olmo* ou *Olmedo*.

Amaríllida pour qui Cetina oublia Dórida, est probablement Doña Marina Siguriosa à laquelle le poète a dédié le sonnet CCXL. Dans plusieurs vers, appartenant à d'autres compositions, Cetina reprend, en effet, les mots *asegurar*, *segura*, *seguridad :* jeu de mots habituel sur le nom de l'aimée. De plus, Amaríllida devait s'appliquer à María (anagramme des trois premières syllabes) et aussi à Marina, très voisin de María. Hypothèse acceptable.

Si d'autres dames célébrées par Cetina sont, elles aussi, identifiées (l'une d'elles l'avait été par Morel-Fatio dans son magistral compte rendu de l'édition de Cetina, par Hazañas, cf. *Revue crit. d'Hist. et de litt.*, 1896), il en est une encore mystérieuse, celle dont la beauté est complaisamment décrite dans la XIII[e] épître.

La deuxième partie de l'étude de E. M. et A. C. est consacrée au fameux madrigal de Cetina. Elle suit Cetina en Italie, occupé de combats, de poésie et d'amour. Grâce à la sixième épître à la princesse de Molfeta, et à d'autres poèmes, on connaît l'amour malheureux du Sévillan pour *el lauro :*

El árbol es en sí fácil, ligero...

Cette Laura, qui aima le poète et s'empressa de l'oublier pendant son absence, est la jeune comtesse Laura Gonzaga. Cette identification, rapidement indiquée par Icaza, le clairvoyant et pénétrant érudit, est complétée et précisée par E. M. et A. C. qui donnent de Laura une biographie assez détaillée.

Est-ce en son honneur que Cetina composa le madrigal *Ojos claros, serenos?* E. M. et A. C. n'osent l'affirmer. De même, ils repoussent les prétendues sources italiennes signalées par Ramiro Ortiz. Le « madrigal des yeux » était un type trop au courant à cette époque pour s'aventurer à reconnaître en tel ou tel (Strozzi, Guarini) le modèle de celui de C. Les sources espagnoles indiquées par Cejador semblent, elles aussi, inacceptables. Elles sont postérieures au madrigal. Tout au plus peut-on admettre que « el anónimo poeta, que compuso la letrilla amorosa, y Gutierre de Cetina al escribir su madrigal tendrían presente una caución popular, que el primero glosó a su modo y el segundo convirtió en un madrigal, adoptando la forma italiana », p. 42.

L'étude de E. M. et A. C. est intéressante et solidement documentée. Elle rassemble la bibliographie sur Cetina. Si elle ne résout pas tous les problèmes, elle en précise les termes et met au point

des solutions proposées. Enfin, elle nous procure le plaisir de relire quelques beaux vers où l'émotion sincère est toujours contenue par un art savant et bellement impossible.

JEAN SARRAILH.

Don Quichotte de Cervantes, Etude et analyse par **Paul Hazard,** professeur au Collège de France. — Collection « Les Chefs-d'œuvre de la littérature expliqués », Librairie Mellottée, 48, rue Monsieur-le-Prince, Paris (VIe). — 1 vol. de 378 p., s. d. [1931].

Est-ce par hasard que, dans la première série des « chefs-d'œuvre... expliqués », *Don Quichotte* figure entre *Gargantua* et les *Essais* de Montaigne ? Quels savoureux colloques un tel voisinage pourrait inspirer à de futurs lauréats du Concours Général ? Retenons-en que Cervantes se trouve là en fort bonne compagnie, et qu'il a eu bien de la chance d'y être placé par les mains pieuses de M. P. Hazard. Celui-ci a droit à tous nos compliments pour le courage qui a présidé à son entreprise et le succès qui l'a couronnée. C'est toujours une aventure que de s'attaquer aux grands hommes : M. P. H. s'en est tiré tout à son honneur. Son livre a eu, à bon droit, la meilleure presse. Nous nous excusons d'avoir tant tardé à lui dire merci et bravo pour le bel ouvrage qu'il nous donne.

Don Quichotte « reflète... ce que notre être a de multiple, de contradictoire, et de toujours incertain; c'est là son inépuisable richesse ». Et c'est aussi la raison du nombre infini d'ouvrages qu'il a suscités dans les langues les plus diverses, l'humanité, si l'on en croit Anatole France, s'attachant toujours de préférence aux œuvres susceptibles de plusieurs interprétations.

M. P. H. n'apporte à son étude nul dessein préconçu : il ne veut rien prouver, il ne veut qu'expliquer; et cela nous change des interprétations ésotériques du *Don Quichotte*. Il aborde le chef-d'œuvre avec un esprit qui se trouve en état de réceptivité parfaite, avec une ardeur où se mêlent sans se nuire l'amour et l'intelligence. « Intelletto d'amore », « ensayo en simpatía », c'est bien cela, de quelque nom qu'on l'appelle. Une sympathie avisée, très avisée, surveille le mécanisme du génie à mesure que se déroule l'étonnant mystère de la création. Rien n'échappe à ce regard à la fois admiratif et scrutateur. Cet état d'abandon spirituel n'a rien d'une attitude passive : c'est, si l'on veut, la passivité d'un chasseur à l'affût, et qui, s'il néglige parfois les oisillons, ne rate jamais la bonne pièce. Ne nous laissons pas prendre au sous-titre : « Etude et analyse ». L'analyse est préalable; nous n'en voyons

que les résultats organisés en une puissante synthèse, distribuée en six livres [1] et qui déborde sur des « Appendices ». Le chef-d'œuvre est là tout entier, dans son extérieur multiforme, et dans sa substance même.

Suivons notre guide.

Livre I (p. 9-56) : DE L'AUTEUR A L'ŒUVRE. — C'est l'histoire de Cervantès et de sa production littéraire : introduction nécessaire, et suffisante. Peut-être M. P. H. fait-il trop bon marché de la *Galatea*, où il y a plus de Cervantes qu'on ne croit.

Le livre II (p. 57-89) est une VUE D'ENSEMBLE, où sont étudiés surtout le génie créateur de Cervantes, la structure littéraire du *Don Quichotte*. La qualité dominante, pour le critique, c'est une force qui se joue, que rien n'épuise, qui s'accroît même de son propre exercice. Elle permet à Cervantes d'inventer à profusion mille épisodes variés, dont M. P. H. choisit quelques-uns pour nous les conter, — avec infiniment d'esprit. L'art du récit est complété par l'art du dialogue, qui évite une monotonie possible; à ce même souci de variété répondent les nombreuses histoires adventices dont Cervantes a coupé son récit principal.

Mêmes qualités de force, d'abondance et de variété dans la création des types et des caractères, et dans leur évolution : tout cela est fort bien étudié par M. P. H. — Ce qui manque à cette étude d'art, c'est le détail du style; mais peut-on étudier utilement ce détail pour des lecteurs dont la presque unanimité ne vous suit que sur une traduction ? L'essentiel du style ne s'évapore-t-il pas dans cette transposition nécessaire ? D'ailleurs, M. P. H. reviendra sur ce sujet.

Les livres III (p. 90-158), IV (p. 159-258) et V (p. 259-312) nous montrent surtout le fond même du chef-d'œuvre : L'ESPAGNE, d'abord; puis, L'EUROPE; enfin, LES VALEURS HUMAINES : progression logique et claire.

L'Espagne, notre critique la trouve dans la genèse de l'œuvre : son point de départ, qui en fait une parodie d'une mode du temps, celle des romans de chevalerie; les influences reçues (romancero et roman picaresque : celui-là, sensible surtout dans les premiers chapitres, comme l'ont vu G. Domínguez Roldán et R. Menéndez Pidal; celui-ci influant d'une manière diffuse sur le réalisme de Cervantes, et notamment, sur les scènes de pugilat, de lutte, de bataille, si fréquentes dans *Don Quichotte*). Le dernier chapitre du livre III peint « l'âme espagnole » telle qu'elle apparaît dans ce chef-d'œuvre.

L'horizon s'élargit au livre IV : il s'agit, avec Menéndez y Pelayo

1. Chacun d'eux a trois chapitres, sauf le IVe qui en a quatre.

et Américo Castro, de montrer que Cervantès n'est pas l' « ingenio lego » qu'on a dit; que son œuvre est parcourue par les grands courants littéraires qui se sont formés ici et là dans l'Europe du temps : courants qui véhiculaient les idées représentatives de la Renaissance, et dont quelques-unes ont été incorporées par Cervantes dans sa philosophie, à la fois néo-platonicienne et naturelle, et, bien évidemment, tout imprégnée aussi de catholicisme. Les débats de conscience de Cervantès ? M. P. H. se refuse à voir dans chaque phrase l'expression d'un conflit tragique; il croit à la foi profonde et sincère de Cervantes; il n'admet pas que certaines contradictions s'expliquent par une « hypocrisie nécessaire pour penser » : ses arguments sont excellents, mais un doute subsiste, et c'est une des raisons pour lesquelles la lecture de *Don Quichotte* reste si attachante. — Ce livre, si substantiel, capital pour la compréhension de *Don Quichotte*, s'achève par un chapitre IV, où M. P. H., avec sa compétence toute particulière, dessine l'évolution de la pensée de Cervantes, qui part de l'esprit de la Renaissance pour aboutir à l'esprit du classicisme.

Le livre V examine « les valeurs humaines » du chef-d'œuvre. Le chapitre Ier, *Fraîcheur*, semble par endroits rejoindre la « vue d'ensemble » du livre II; on dégage des traits essentiels du génie de Cervantès : ici la fraîcheur, au livre II la force et l'abondance et la variété; et M. P. H., qui nous a parlé jadis de l'art du récit, accorde ici quelques pages à l'art du style (p. 276-281). De même le chapitre II (*La vérité psychologique*) semble nous ramener par instants à ceux où l'auteur nous présentait les deux protagonistes du roman, Don Quichotte et Sancho Panza. Mais, à dire vrai, il n'y a pas, dans ce livre V, la moindre redite. M. P. H. n'a-t-il pas voulu examiner l'ensemble du monument *après* l'avoir visité, comme il l'avait embrassé d'un coup d'œil perspicace *avant* d'y pénétrer ? Dans ce chapitre II, la prédilection avec laquelle Cervantes choisit pour héros de ses livres des demi-fous, méritait sans doute mieux qu'une simple note du bas de la p. 298. A mes yeux, ces choix expliquent bien des aspects de l'œuvre de Cervantès, l'atmosphère complexe qu'on y respire parfois, l'attrait singulier de bien des pages où l'on ne sait s'il faut croire ou se garder, et jusqu'à cette étrange saveur pré-pirandellienne qu'Américo Castro a été des premiers à signaler... Un dernier chapitre est consacré à *La critique de la vie et l'adhésion à la vie*.

Et voici le dernier livre : Au cours des siècles. C'est l'histoire de la « fortune » de *Don Quichotte*, et surtout de la façon dont on l'a compris et expliqué.

Ce qui se dégage de ce défilé d'*explications*, c'est que celle de M. P. H. figurera désormais parmi les meilleures, les plus brillantes.

les plus intelligentes. Elle s'adresse au grand public, sans doute, et le grand public lui a fait un vif succès, très mérité. Mais ce serait une erreur de n'y voir qu'un aimable essai à l'intention des gens du monde. Il ne faut pas que le charme de la forme — non exempte, peut-être, d'une certaine recherche qui n'est point, par ailleurs, à la portée des esprits médiocres —, l'éclat du style et la belle ordonnance de l'ensemble et des détails, nous égarent sur la solidité de l'œuvre critique réalisée par M. P. H. Celui-ci a lu avec un soin scrupuleux le livre qu'il s'est chargé d'expliquer; et on objectera que cela va de soi; mais des exemples contraires donnent à ce compliment une certaine force... Là ne s'est pas borné son effort : les notes mises au bas des pages et celles groupées dans l'Appendice bibliographique [1] prouveraient, si besoin était, combien est étendue et variée la culture du savant professeur du Collège de France, codirecteur de la *Revue de littérature comparée.* Dans ces notes volontairement succinctes, figurent les plus récentes études qu'a suggérées l'œuvre de Cervantes, y compris la belle thèse de M. Bardon parue cette année même : on ne saurait sans injustice demander plus ou mieux.

M. P. H. m'en voudrait, non sans raison, si je proclamais *définitive* son « explication » de *Don Quichotte :* tant qu'il y aura des hommes, et qu'ils penseront, ils essaieront d'attirer ce chef-d'œuvre dans l'orbite où se meut leur vie spirituelle, et de nouvelles interprétations surgiront de-ci de-là. Mais le livre de M. P. H. marque une étape importante dans ce travail d'exégèse, et il faudra que la critique renouvelle profondément les données du problème cervantesque — et plus proprement Don-Quichottesque — pour que le besoin se fasse sentir d'un livre tel que celui que nous analysons. Souhaitons qu'alors un nouveau Paul Hazard se trouve là à point nommé pour l'écrire : Cervantes a tout à y gagner...

Gabriel BOUSSAGOL.

Alfonso Par, *Vida de Shakespeare* (1 vol. de 198 pages; 1930; n° 8 de la « Collection de l'Institut du Théâtre national de Barcelone. »).

Ce petit livre, très bien imprimé et élégamment présenté, ne prétend pas être un ouvrage d'érudition. Son auteur, en même temps qu'il publiait une bibliographie espagnole de Shakespeare, a voulu donner une vie du poète. C'est l'homme qu'il a surtout considéré et dont il a fait revivre la physionomie, sans chercher à faire de nouvelles découvertes et sans s'occuper des multiples controverses auxquelles les questions shakespeariennes ont donné

1. Je regrette seulement de n'y point voir cités les 3 volumes de Rius.

naissance. Il s'est servi des biographies bien connues, surtout de celle de Sir Sidney Lee, qui fait encore autorité, quoique déjà un peu vieillie, en la complétant par quelques découvertes plus récentes. C'est, dans l'ensemble, une biographie classique et traditionnelle qu'il nous a donnée. Il examine successivement la jeunesse de Shakespeare, ses débuts à Londres, l'état du théâtre anglais, les œuvres principales du poète, puis sa vie à Londres, ce qu'on sait de ses habitudes, de ses gains et de ses dépenses, de ses acquisitions à Stratford, de ses voisins et amis, de ses parents, et de ses dernières années. A première vue il semble qu'il n'y ait rien de nouveau et qu'on ait seulement un très intéressant abrégé d'une bonne biographie. Comme œuvre de vulgarisation, ce serait déjà beaucoup.

Mais il y a autre chose. La personnalité de M. Alfonso Par transparaît presque partout. Sur bien des points il lui faut dire « à mon avis », « il me paraît que... » et prendre parti, même contre Sidney Lee. De plus, il essaie de voir l'homme à travers l'œuvre et il nous en donne son interprétation ou sa vision personnelle. Il nous peint l'esprit de Shakespeare comme il le conçoit à tel ou tel moment, explique à sa façon les points obscurs des sonnets, la retraite prématurée à Stratford, l'indifférence du poète pour ses œuvres, le problème de sa religion, et bien d'autres encore. Ceci est fait avec beaucoup de pénétration psychologique, un grand bon sens et une critique sûre. Il ne cherche jamais à nous imposer son opinion, mais nous ne pouvons nous empêcher de sentir qu'il doit être dans le vrai.

Son portrait final de Shakespeare est fait de sympathie, d'admiration et de compréhension intuitive. Il a très judicieusement concilié les aspects, à première vue si contraires, de l'homme et de l'écrivain par ce qui est presque une découverte psychologique, ce qu'il appelle son humilité. Shakespeare humble devant ses propres œuvres, par suite se désintéressant de ce qu'elles deviendraient, ne s'en servant que pour gagner sa vie sans songer à la postérité; d'autre part, vivant comme n'importe qui dans sa situation sociale, faisant ses affaires et celles de sa famille, comme s'il n'était pas « Shakespeare », s'ignorant lui-même et étant plus grand encore par cette humilité, voilà un aspect que M. Par a fortement senti et éloquemment mis en lumière.

Dans bien des passages de son livre, il nous a fait ainsi pénétrer dans l'âme du poète par une sorte d'intuition qui touche à la faculté poétique. C'est d'ailleurs en psychologue et en poète qu'il a écrit. Une biographie de Shakespeare pourrait être très savante et très sèche. Celle-ci est sérieuse sans étalage de science; elle se lit avec plaisir et facilité, et souvent elle nous tient sous un charme

qui nous fait nous demander si son auteur n'est pas lui-même un poète.

Les spécialistes seront, en plus, heureux d'y trouver (p. 64 sq.) des indications précieuses sur certaines sources espagnoles peu remarquées jusqu'ici des œuvres de Shakespeare. Il aurait pu s'y ajouter l'histoire de la « Mégère apprivoisée » dans « le Comte Lucanor », qui n'a peut-être pas été lue par Shakespeare, mais dont l'inspiration est tout à fait la même, deux siècles plus tôt, que dans la fameuse comédie anglaise de ce nom.

P. BERGER.

Pierre de Cenival, *Les sources inédites de l'histoire du Maroc.* Deuxième série. Dynastie Filalienne. Archives et Bibliothèques de France. Tome IV, Paris, 1931, in-4°, xvi-731 p., 7 pl.

Le nouveau volume des *Sources inédites* embrasse les années 1693-1698 (3-5 mai 1693-11 novembre 1698). Il ne compte que cent cinquante pièces, soit une quarantaine de moins que le précédent (voir *B. H.*, XXX, 1928, p. 351-355), mais la documentation qu'il nous apporte est aussi riche et aussi instructive.

C'est encore la figure pittoresque de Moulay Ismaïl qui domine, non sans grandeur, l'histoire des relations du Maroc avec l'Europe à cette époque. Nous avons vu ici même que le fameux sultan, toujours obsédé par son désir d'expulser les Chrétiens de son empire, projetait, après la chute de Larache, d'assiéger Ceuta, Melilla et Mazagan (cf. *Sources inédites*, 2e série, France, IV, p. 275-277 et 357). La place portugaise, durant la période qui nous intéresse, ne fut pas sérieusement inquiétée; elle était « bien fortifiée », dit Jean-Baptiste Estelle, notre consul à Salé (p. 510), et les imposants préparatifs guerriers que l'on crut un moment dirigés contre elle étaient destinés en réalité à une expédition contre le Sous révolté (p. 527-529).

Moulay Ismaïl dut se contenter, plus modestement, de travailler à affaiblir le Portugal par la course; ses pirates réussissaient parfois à s'emparer des vaisseaux de Madère, des Açores et du Brésil (p. 230, 354, 374 et 385, 518-519). Ils firent un coup de maître en prenant (octobre 1693) le gouverneur de Terceira, D. Melchor de Torre (p. 223-225). Cet exploit fut doublement malheureux pour le Portugal, car l'importance du personnage tourna la tête à Moulay Ismaïl qui, sans doute possédé de quelque espoir extravagant, se refusa à poursuivre les négociations commencées pour le rachat des captifs portugais (cf. p. 181-182, 222-236). Revenu à une appréciation plus juste des choses, il engagea cependant

avec le gouverneur de Mazagan, par l'intermédiaire d'un Récollet portugais captif, des pourparlers en vue du rachat de D. Melchor (p. 300-301); le gouverneur de Mazagan jugea les prétentions du Chérif si exorbitantes qu'il essaya de faire évader le prisonnier; mais celui-ci s'opposa à une tentative qui lui paraissait d'une imprudence excessive (p. 313-315). En mars 1697, D. Melchor vivait à Salé chez Jean-Baptiste Estelle, qui s'était porté caution pour lui, mais il était toujours prisonnier (p. 418 et 467). Il faut dire que le Portugal ne semble pas s'être occupé avec beaucoup d'activité du rachat ou de la libération de ses captifs. Cependant, surtout après l'affaire de D. Melchor, des vaisseaux portugais vinrent croiser devant Salé et La Mamora; mais Jean-Baptiste Estelle, avec une acrimonie qui rend, il est vrai, son témoignage suspect, se plaint de leur inertie et de la maladresse avec laquelle ils laissèrent échapper les occasions de bonnes prises et d'efficaces représailles (p. 284, 293-296, 299-300, 416-418, 432).

Si Mazagan ne fut pas inquiété, c'est que Moulay Ismaïl, peut-être à cause de la solidité de la place, fit porter tout son effort sur les présides espagnols. En novembre 1694, d'après une lettre du consul de France à Tétouan Pierre Estelle, le bruit courait que le Chérif allait assiéger Melilla, dont la situation précaire était bien connue (p. 306). En mars 1695, les opérations étaient commencées (p. 364 sq.). Elles eurent de si médiocres résultats qu'en janvier 1696 on croyait que les Maures avaient levé le siège (p. 429). Ce ne fut qu'une accalmie : en avril 1697, il avait repris (p. 479). Mais, trois mois plus tard, Pierre Estelle écrit : « Ons nous assure que les Maures ont abandonné Mellille » (p. 522) : et en décembre il insiste : « On ne parle plus de Melille. Apparemment les Maures auront osté le siège » (p. 552)[1].

La présence des Chrétiens à Ceuta exaspérait sans doute encore davantage la colère de Moulay Ismaïl, à cause des glorieuses traditions musulmanes de la ville et de sa proximité de Tétouan. En outre, Ceuta était pour les Espagnols une base précieuse, d'où ils se livraient à la course non seulement contre les bateaux français, du moins avant la paix de Ryswick (p. 37, 40, 46, 201-202), mais aussi parfois contre les bâtiments musulmans (p. 226-227). C'est pourquoi le Chérif fit mener le siège avec une obstination digne d'un meilleur succès. La seconde moitié du recueil que nous analysons est toute remplie de cet événement (p. 301-721); il est impossible de relever un à un tous les renseignements qu'il apporte, toutes les allusions qu'il renferme sur ce point. Signalons seule-

1. Le siège cependant continuait et devait continuer encore. Cf. A. Berbrugger, *Siège de Melilla par les Marocains à la fin du 17e siècle et commencement du suivant*, dans *Revue Africaine*, IX (1865), p. 366-370.

ment que les historiens de Ceuta trouveront dans ce volume une mine abondante d'informations [2].

Comme Melilla, Ceuta devait tenir bon. Moulay Ismaïl n'eut ni la joie de rendre à l'Islâm les deux présides, ni la satisfaction de joindre leurs garnisons aux captifs qu'il avait faits à La Mamora et à Larache (voir *Sources inédites*, 2e série, France, III, Doc. CII sq.). Ces derniers et les négociations dont ils sont l'objet ou l'occasion reviennent fréquemment dans les documents que publie M. de Cenival (p. 6-7, 27, 43-59, 194-195, 202-203). On y retrouvera en particulier le récit des aventures d'un capitaine de La Mamora, D. Antonio López Gallardo, et de sa famille (p. 350-352 et 428-518). On y retrouvera aussi (p. 552 et Doc. CXVI) celui de la fin tragique de D. Gerónimo de Gregorio, officier italien de la garnison de Ceuta, qui, après avoir assassiné un de ses camarades, passa chez les Maures, se fit musulman, puis revint publiquement à la foi chrétienne et mourut dans les tortures les plus cruelles [3]. L'histoire de la mission espagnole continue d'être liée à celle des captifs. Sans doute, les Franciscains font du ministère auprès des Européens libres (p. 478 et 653-654). Mais c'est « pour le soulagement des pauvres esclaves » que le roi d'Espagne entretient des Récollets à Tétouan (p. 25) comme à Meknès (p. 284); et les rapports des religieux avec le Chérif et avec les musulmans concernent le plus souvent le rachat ou la protection des prisonniers (p. 202-203, 274, 333, 487, 534-537).

Jean-Baptiste Estelle et Pidou de Saint-Olon, que Louis XIV envoya en ambassade auprès de Moulay Ismaïl en 1693, se lamentent volontiers de la mollesse qu'apportait l'Espagne dans ce genre de négociations; elle cédait trop aisément aux exigences du Sultan, qui devenait ainsi intraitable avec les autres puissances chrétiennes. En fait, suivant les meilleures traditions chérifiennes, Moulay Ismaïl jouait sur les divisions de l'Europe. Et, dans le cas, le jeu était d'autant plus aisé que la France et l'Espagne se faisaient alors la guerre. Moulay Ismaïl avait précisément le désir de conclure une alliance contre l'Espagne avec la France. Il fit faire à Saint-Olon des ouvertures très nettes et insista lui-même sur ce sujet (p. 13, 98, 168-169, 176-178, 197-213). Saint-Olon, sans prendre d'ailleurs ces propositions bien au sérieux, n'eut pas de peine à voir que, dans une pareille alliance, tous les avantages seraient pour le Chérif, et se déroba. La paix de Ryswick, signée le

2. Sur le siège de Ceuta, voir l'ouvrage, malheureusement médiocre (*B. H.*, XXXI, 1929, p. 178), de Manuel Criado et Manuel L. Ortega, *Apuntes para la historia de Ceuta*, t. I, Madrid, s. d. [1928], p. 221 sq.

3. Ces deux histoires ont été rapportées par Francisco de San Juan del Puerto dans sa *Mision historial de Marruecos* (voir le présent volume, p. 351, n. 1, et p. 586, n. 3).

20 septembre 1697 (cf. p. 533 et 558-559), dut achever le désappointement de Moulay Ismaïl, et permit aux Espagnols de défendre plus vigoureusement Ceuta.

ROBERT RICARD.

Max Daireaux, *Panorama de la littérature hispano-américaine,* 314 p. in-16, Paris, 1930 (Coll. Panoramas des littératures contemporaines).

Le « panorama » de M. Max Daireaux est un panorama bien incomplet. Ce n'est pas à proprement parler une « littérature hispano-américaine » qu'il nous donne, car il a volontairement exclu, pour des raisons que nous comprenons mal, les Antilles et le Mexique; ce n'est pas non plus une « littérature sud-américaine », puisqu'il a exclu également le Brésil, qui, lui, par ses origines et par sa langue, forme en partie un monde distinct. M. Daireaux se borne aux pays de langue espagnole du continent méridional, et peut-être a-t-il eu tort de limiter ainsi sa vision. Cuba et le Mexique ont l'une et l'autre une magnifique littérature, et représentent deux aspects très originaux de l'esprit hispano-américain, qu'il aurait sans doute été préférable de ne point négliger. Le livre risquait de devenir trop volumineux ? Il l'est déjà. Lent, diffus, d'une langue vague, molle et parfois incertaine, il eût certainement gagné à être émondé et resserré, et il aurait été alors facile d'y faire entrer les écrivains antillais et mexicains sans lui donner de dimensions excessives. Il risquait de devenir confus ? Mais il l'est déjà aussi, parce que M. Daireaux n'a pas su ou n'a pas pu s'en tenir aux œuvres réellement importantes; encombré d'une foule d'écrivains de second ou de troisième rang, dont le lecteur oublie le nom aussitôt après l'avoir vu, ce « panorama » tourne trop fréquemment au catalogue. Là aussi, il y avait à émonder, et quelques sacrifices peu douloureux eussent permis d'étudier les grands écrivains des Antilles et du Mexique, sans que l'exposé y perdît en netteté et en clarté.

On pourra discuter bien des jugements de M. Daireaux. Est-il sûr que, chez un peuple, l'extrême pauvreté soit, avec l'extrême prospérité, le seul état favorable à la production littéraire (p. 22) ? Il nous semble que c'est une affirmation gratuite, et que rien ne la vérifie. Est-il sûr que *El conquistador español del siglo XVI* de M. Rufino Blanco Fombona soit un ouvrage de premier ordre (p. 284) ? Ce chapitre sur les historiens est du reste un des moins solides de l'ouvrage : on voit que M. Daireaux n'y est pas tout à fait chez lui. Certaines appréciations surprennent, certaines

omissions surtout : on cherche vainement le nom d'un maître comme José Toribio Medina, et le jeune mouvement historique argentin, avec la remarquable équipe de l'*Instituto de Investigaciones Históricas* de l'Université de Buenos Aires, méritait bien une mention.

A ces brèves critiques, on nous permettra de joindre un regret. Pourquoi M. Daireaux, qui ne se montre pas très certain que le castillan soit une langue littéraire égale aux plus grandes, s'obstine-t-il à dresser l'Amérique espagnole contre l'ancienne métropole ? Pourquoi a-t-il cru devoir étaler, et dans les termes les plus désobligeants, le mépris et l'antipathie qu'il ressent pour l'Espagne et les Espagnols ? Il parle quelque part des descendants d'Espagnols « qui ont hérité de l'Espagne cette noble et profonde indifférence à l'égard de tout ce qui relève de l'esprit » (p. 31). Et voici comment il résume l'histoire coloniale de l'Amérique : « Jusque-là, et pendant trois siècles, depuis la découverte, la main de l'Espagne avait pesé lourdement sur ses colonies. Au temps de la conquête, puis au temps de l'enrichissement, sa domination fut purement matérielle. Il semble que pendant cette longue et ténébreuse période, les appétits, les passions déchaînées, les ambitions, la guerre et l'Eglise se soient ligués pour l'écrasement de l'esprit. C'est en vain que, plus tard, l'Espagne réclamera la paternité spirituelle des peuples d'Amérique. Rien ne la justifie. » (p. 11-12). M. Daireaux est libre de ne pas admirer l'œuvre accomplie par l'Espagne en Amérique. Il est libre de ne pas aimer l'Espagne et les Espagnols : sympathies et antipathies ne se raisonnent guère, et, par la puissance même de son originalité, l'Espagne est de ces pays qui n'inspirent pas de sentiments tièdes : on la déteste avec frénésie, on l'aime avec passion. Mais il semble que tout écrivain sérieux devrait s'interdire de porter avec tant d'assurance satisfaite des jugements aussi sommaires et de trancher avec une légèreté pareille des questions aussi complexes, qui, pour être bien connues, exigent de longues et minutieuses études. Dans ce *Bulletin*, où l'on travaille sincèrement à une compréhension plus intime entre Espagnols et Français, on ne peut que déplorer semblable état d'esprit.

Robert RICARD.

CHRONIQUE

— Nous n'avons pu, dans notre dernier fascicule, qu'annoncer la mort de Pierre Paris, survenue à Madrid au retour d'un voyage en France qu'avait failli interrompre une défaillance inquiétante.

La veille même de ce jour fatal, quelques heures avant d'expirer, il écrivait à plusieurs de ses amis, qui les ont reçues après la triste nouvelle, des lettres affectueuses, derniers battements d'un cœur aimable et généreux.

Ses obsèques ont donné lieu à une manifestation grandiose d'amitié franco-espagnole. Il a été enterré à Madrid : on sait que la loi espagnole n'autorise le transfert des corps qu'après six ans, et c'est par une faveur exceptionnelle que récemment le corps d'un jeune élève de l'Ecole supérieure de commerce de Bordeaux, mort il y a un peu plus d'un an à Santander, a pu être exhumé du tombeau où il avait été mis par les soins et aux frais de la municipalité de cette ville, pour être ramené en France. Pareille dérogation n'était nullement indiquée pour Pierre Paris, dont l'Espagne était la seconde patrie.

Il est, on peut le dire, mort en plein triomphe. Sa Casa Velázquez, il l'avait réalisée. L'architecte venait de terminer les deux ailes qui restaient à ajouter au splendide édifice inauguré le 20 novembre 1928 (voir le *Bull. hisp.*, 1929, p. 75). L'an dernier, les Chambres lui en avaient donné les moyens (15 millions); et la nouvelle avait été une grande joie pour lui et ses amis, car c'était la consécration de son audace, la reconnaissance du service rendu, l'approbation pleine et efficace d'une idée qui avait guidé toute sa carrière d'universitaire : donner à l'Espagne un gage de notre affection, de notre compréhension, de notre désir de l'étudier de mieux en mieux et de connaître toutes les manifestations de son activité, littéraire, artistique, sociale, dans le présent comme dans le passé. Ç'a été l'honneur de notre Faculté que de favoriser ses projets dès le premier jour, quand il ne s'agissait encore que de l'Ecole des Hautes Etudes hispaniques, et d'applaudir à leur élargissement quand il fut question de joindre à cette première institution, toute bordelaise, pendant modeste encore de l'Ecole de Rome, une Villa Médicis que patronnerait l'Académie des Beaux-Arts et qui, par conséquent, se rattacherait à l'Institut de France.

Pierre Paris n'a jamais eu peur des obstacles, parce qu'il avait foi en son étoile, avec des dons personnels de persuasion, une persévérance qui triomphait de l'apathie comme du scepticisme, et surtout parce qu'il avait absolument raison : les circonstances étaient favorables; le vent portait. La pose de la première pierre fut l'occasion d'une fête de fraternité entre l'Espagne et la France; l'inauguration fut un événement plus familial, plus marquant par là même. Il y a loin, quelquefois, de la première pierre au faîte. Cette fois, il n'y eut pas loin. Ce fut, si l'on peut dire, un édifice enlevé : Paris savait tout enlever.

Heureusement, il ne reste plus qu'à suivre les derniers travaux. Mais comment combler le vide laissé par cet Orphée? Sa disparition cause des regrets unanimes, car tous aimaient le collègue souriant et fidèle; et aussi de l'angoisse, car son œuvre, sans lui, n'est-elle pas ébranlée? Mais notre pays doit à sa mémoire de soutenir, de maintenir, de continuer, car c'est au pays que Pierre Paris songeait toujours, pour le pays qu'il allait de l'avant. C'était sa bataille à lui, dont deux fils avaient été blessés et tués à l'ennemi.

Il aura un successeur digne de lui dans la personne de M. François Dumas, recteur de l'Académie de Bordeaux, administrateur éprouvé, parfaitement au courant de tout ce qui touche à la Casa Velázquez, puisque la gestion financière relevait de lui, comme président du Conseil de l'Université, du moins pour l'Ecole des Hautes Etudes hispaniques, et qu'il était doyen de la Faculté des Lettres de Toulouse quand fut créé l'Institut de la calle Marqués de la Ensenada, commun aux deux universités françaises. Avec la collaboration précieuse, indispensable, de M. Maurice Legendre, nommé directeur adjoint, et d'accord avec les Facultés des Lettres de Bordeaux et de Toulouse, qui ont jeté les premières assises de l'édifice, d'accord avec l'Académie des Beaux-Arts, propriétaire de la Casa Velázquez, d'accord avec notre ministère des Affaires étrangères et notre distingué ambassadeur, M. Herbette, il assurera l'avenir en le reliant avec le passé. Réalisant l'union personnelle, comme avait fait son prédécesseur, de toutes nos œuvres en Espagne, tout en ménageant l'individualité de chacune, il fera converger toutes nos affections vers le pays ami, et il obtiendra, dans le domaine intellectuel, un rendement en rapport avec nos ambitions si légitimes.

L'Ecole des Hautes Etudes hispaniques et la Casa Velázquez n'ont pas été la seule initiative de Pierre Paris. On a eu l'occasion de rappeler dans le *Bulletin hispanique* (1931, p. 94) comment s'est fondée cette publication; on a indiqué sa part : c'est lui qui, avec Georges Radet et Camille Jullian, en posa la première pierre, il y a trente-quatre ans. C'était moins difficile à réaliser que l'édifice de

la Moncloa : l'impulsion fut suffisante et les effets en durent encore.

De la production de Pierre Paris, nous ne mentionnerons ici que son *Essai sur l'art et l'industrie de l'Espagne primitive* (1903-1904); nous pensons, en effet, publier ici une notice bibliographique aussi complète que possible en ce qui concerne l'Espagne, en même temps qu'une notice biographique.

— *Le roman picaresque.* Introduction et notes de M. Bataillon. « Les Cent chefs-d'œuvre étrangers ». Paris, La Renaissance du Livre, 78, boul. Saint-Michel, 155 pages; 5 fr. 50. Reproduction, avec retouches, de la traduction du *Lazarillo* due à Morel-Fatio; traduction intégrale du ch. III du l. I de la Ire partie du *Guzmán;* traduction du chap. III du *Buscón* due à Rétif de la Bretonne, rectifiée au besoin. Excellente introduction, d'une quarantaine de pages, où il y a mieux qu'une nomenclature et des analyses; cette énorme production d'un siècle, à laquelle la littérature espagnole doit une grosse partie de sa réputation et de son éclat, se trouve judicieusement et finement appréciée, classée, compartimentée, si l'on peut dire, car il y a loin du *Lazarillo de Tormes* au *Guzmán de Alfarache*, et du *Rinconete y Cortadillo* à tous les romans picaresques, bien qu'on ne puisse mettre tout à fait à part le *Lazarillo* pour la seule raison que le héros y a bon cœur, ni la nouvelle de Cervantes sous prétexte que, comme dit d'ailleurs fort bien M. M. B., celui-ci « a refusé d'y adopter le point de vue du *pícaro* »; les teintes varient, en effet, sans exclusion du sentiment (sauf celui de l'amour, l'histoire d'Osmín et Daraja n'étant qu'un hors-d'œuvre), depuis l'ingénuité jusqu'au cynisme, depuis l'humour le plus exquis jusqu'à la satire la plus féroce. C'est ce que fait nettement comprendre M. M. B., dans un exposé sobre et agréable, tout particulièrement réussi. On serait un peu gêné de prôner ici le jeune professeur de la Faculté des Lettres d'Alger, s'il n'était loisible à chacun de se rendre compte qu'il n'y a pas d'exagération.

M. M. B. accepte l'explication, proposée par M. Nykl et appuyée par M. Leo Spitzer, de *pícaro* par « *picard* ». Covarrubias, qui y avait pensé, n'est peut-être pas une autorité suffisante en matière d'étymologie; mais il semble que, de son temps, le rapprochement était courant entre *picardía* et *Picardía* (province). A l'exemple cité par Nykl, p. 183, on peut ajouter celui-ci : « en especial los que son de la mi provincia de Picardía » (López de Ubeda, *La pícara Justina, B. A. E.*, t. XXXIII, p. 55'). Il est permis, au surplus, de rester sur la réserve et de préférer, par exemple, le rapprochement avec *beggar*, auquel pense M. M. B.

— Homero Serís, *Trabajos bibliográficos del Centro de Estudios históricos de Madrid* (Extrait du vol. II des *Atti del primo Con-*

gresso mondiale delle Biblioteche e di Bibliografia, Roma-Venezia, 15-30 giugno 1929).

— Emm.-Henri Courteault, *Le siège de Bayonne en 1523* (*mise au point*). Extrait de la *Revue historique et archéologique du Béarn et du Pays Basque*, Pau, G. Lescher-Moutoué,, 11, rue du Maréchal-Joffre, 1931. [Cf. *Bull. hisp.*, 1927, p. 237.]

— Eugenio Mele y Narciso Alonso Cortés, *Apuntes bibliográficos sobre traducciones de Guicciardini en España*. 1931, Impr. de Emilio Zapatero, Ferrari, 30, Valladolid. 23 pages.

— J.-S. Pons, *Lettres catalanes* [notamment sur Santiago Rusiñol] (*Mercure de France*, 15 août 1931).

— Antonio Gasparetti, *Un trattato di Mascalcía del secolo XV in lingua catalana*. (Extrait du *Bol. de la Sociedad Castellonense de Cultura*, cuad. VI, vol. XII). Description, titres des chapitres, glossaire.

— Henri Bédaride, *Le romantisme français et l'Espagne*. (*Revue de l'Université de Lyon*, 1931, fasc. 2; Lyon, Imprimerie M. Audin, 3, rue Davout.)

— Fernando Barreda, *Aportaciones a la biografía de Don Telesforo Trueba y Cossío*. (*Bol. de la Bibl. Menéndez y Pelayo*, 1931.)

— Adalbert Hämel, *Calderón, Eine Einführung* (conférence faite au théâtre municipal de Würzburg; extrait de *Germanisch-romanischen Monatsschrift*, XIX). — *Wesen und Werden der spanischen Literatur*, 75 pages. Coup d'œil sur toute la littérature espagnole : en fait, un petit précis rédigé par un maître que son enseignement et sa traduction de la Littérature de Fitzmaurice-Kelly ont mis en état de juger des valeurs et des proportions.

— A. Gasparetti, *Tra le fonti del teatro di Lope de Vega. I. La Mocedad de Roldán. II. Un pastoral albergue* (*Annuario R. Liceo-Ginnasio « G. Meli »*, 1930-1931), 27 pages.

— *Modern Language Notes*, janv. 1932, p. 36-50. C. Carroll Marden, c. r. de *Alfonso el Sabio, General Estoria, Primera parte*, éd. de Ant. Solalinde, et de *Adiciones y correcciones al primer volumen de la G. E. de A. X.*

G. CIROT.

— François Rousseau, *L'idée missionnaire aux XVI*[e] *et XVII*[e] *siècles. Les doctrines, les méthodes, les conceptions d'organisation.* Paris, édit. Spes, 1930, 142 p. in-8° (Bibliothèque des Missions. Mémoires et Documents. Volume II). — Avec Las Casas, Vitoria, les missionnaires du Mexique, Acosta, Thomas de Jésus et bien d'autres, l'Espagne est abondamment représentée dans cet ouvrage posthume; cette vue d'ensemble claire et commode, mais un peu rapide, est malheureusement gâtée par de nombreuses erreurs de

détail, dont beaucoup doivent tenir, il est vrai, au fait que le regretté historien de Charles III n'a pu revoir lui-même les épreuves.

R. R.

— Publications récentes :

Elie Lambert, *L'art gothique en Espagne aux XIIe et XIIIe siècles;* Paris, Henri Laurens, éditeur, 6, rue de Tournon; 1931. 314 pages grand in-8°, 48 planches hors texte, 125 dessins dans le texte. 105 francs.

Oscar de Pratt, *Gil Vicente, Notas e comentários.* Livraria clássica editora A. M. Teixeira & Cª (Filhos), Praça dos Restauradores, 17, Lisboa; 1931. 288 pages petit in-8°.

Catálogo de la Colección de Documentos inéditos para la Historia de España, por D. Julián Paz (Instituto de Valencia de Don Juan), 2 tomes, Madrid, 1930 et 1931, xvii-728 et 870 pages in-8° .

Naturalism in Spanish Poetry, from the Origins to 1900, by Ronald M. Mac-Andrew. Milne and Hutchison, Aberdeen (101, King Street), 1931, 255 pages in-8°. 10/6 net.

The Solitudes of Don Luis de Góngora, translated into English verse by Edward Meryon Wilson. Gordon Fraser, The Minority Press, Cambridge, 1931, xviii-80 pages. 5/- net.

The Estrella de Sevilla and Claramonte, by Sturgis E. Leavitt, University of North Carolina. Harvard University Press, Cambridge, Massachusetts, 1931. (Humphrey Milford, Oxford University Press, Amen House, Warwick Square, London, E. C. 4; prix : 10/- net.)

Lope Félix de Vega Carpio, *Comedia famosa de Lo que hay que fiar del mundo.* Introduzzione, testo e commento a cura di Antonio Gasparetti (Collezione di Classici stranieri). Ant. Trimarchi editore. Palermo, 1931; 223 pages.

Sur les vieilles routes d'Espagne, par J.-J.-A. Bertrand (collection Hispana). Paris, Société d'Edition « Les Belles-Lettres », 1931; 273 pages in-16, 25 fr.

Cervantes, par Américo Castro, avec quarante planches en héliogravure. « Maîtres des Littératures ». Les Editions Rieder, 7, place Saint-Sulpice, Paris; 80 pages; 20 fr.

30 janvier 1932.

LA RÉDACTION : **G. CIROT**, ***secrétaire;***
G. RADET, ***directeur-gérant.***

Vol. XXXIV. Avril-Juin. N° 2.

LE VOCABULAIRE DE LOPE DE VEGA

Le travail qu'annonce ce titre remettra en mémoire ce passage de la *Dorotea*, où il est question des commentateurs :

... parecen a los horcones de los árboles, que aunque están arrimados a las ramas, no tienen hojas ni fruto, sino sólo sirven de puntales a la fertilidad agena, y como si no lo viéssemos, nos están diciendo : « Esta es pera, éste es durazno, y éste es membrillo... » como el otro pintor que puso a un león trasquilado : « Este es león rapante » [1].

Telle est, en effet, l'opinion irrévérencieuse que professait le fécond dramaturge à l'endroit de « ceux qui commentent ». Pour sa part, il s'est mis à l'abri des analyses et des commentaires minutieux par l'abondance prodigieuse de sa production et la variété de son œuvre. Ce serait, en effet, un travail capable d'épuiser bon nombre de vies moyennes que celui qui consisterait à expliquer toutes les obscurités, toutes les beautés, toutes les imperfections, toutes les allusions des ouvrages dramatiques, lyriques, épiques, burlesques et autres de ce « monstruo de la Naturaleza ». Encore n'est-il pas bien sûr que l'art du poète en serait rendu aisément saisissable.

C'est dire que nous ne proposons pas cette tâche écrasante et que dans le domaine de la langue et du style, nous n'essayerons même pas de tout inventorier; nous nous contenterons de relever un certain nombre de mots, d'expressions, de procédés stylistiques que la fréquence de leur emploi, ou leur originalité, ou leur nouveauté, peuvent permettre de considérer comme caractéristiques de l'art de Lope de Vega.

Même en limitant ainsi nos ambitions, nous courrions grand risque de nous égarer dans le dédale de cet œuvre si nous n'avions la précieuse ressource de prendre pour guide

1. *Dorotea;* édition Américo Castro, « Biblioteca Renacimiento », p. 206.

le poète lui-même. Imité, attaqué, spolié, il a souvent eu l'occasion de revendiquer comme sien ce dont il se voyait ou se croyait dépossédé. Dans l'églogue *A Claudio*, souvent citée parce qu'elle contient une liste des principales œuvres qui avaient déjà vu le jour avant 1632, il ne se contente pas d'énumérer ses productions; il indique aussi, non sans quelque amertume, quel fut son apport original à l'art littéraire de son temps et de son pays. Et ce dont il se fait gloire tout d'abord, c'est d'avoir contribué pour une part considérable au perfectionnement de la langue :

Pensé yo que mi lengua me debía
(Asi lo presumió parte de España,
O el propio amor me engaña)
Pureza y armonía...
(*Egloga a Claudio; B.A.E.*, t. XXXVIII, p. 432.)

Le terme *pureza* ne doit pas nous induire en erreur; Lope est fort éloigné de vouloir se poser en puriste et se donner pour un Malherbe. Bien qu'il ait réellement défendu la pureté de la langue [2] contre les excès des disciples de Góngora, il est peu vraisemblable qu'il se fasse un mérite de cette défense, dans cette pièce où il revendique d'autres titres de gloire plus personnels et plus certains. La preuve nous en est donnée, avec le sens exact du mot *pureza*, dans cette phrase de la *Introducción a la Justa poética* [3] :

Contraponer a la antigüedad sus obras (las de los modernos) no es justo, pues llevan las armas aventajadas de la *pureza* a que ha llegado nuestra lengua *con tantos ornamentos y hurtos*, que casi llega a ser en algunos nimia y enfadosa...

Donc la *pureza* d'une langue, résultat des efforts faits pour l'*orner* et l'*enrichir*, est constituée par la valeur expressive et poétique qui fait d'un idiome « barbare » [4], ainsi que Lope qualifie l'espagnol des siècles précédents, une langue polie comme celle du Siècle d'Or. Loin de ne devoir rien à l'étranger, cette langue doit une bonne part de sa transformation aux

2. Voir : Romera Navarro, *Lope y su defensa de la pureza de la lengua y estilo poético* (*Revue hispanique*, oct. 1929)
3. *B. A. E.*, t. XXXVIII, p. 146.
4. *Ibid.*, p. 145.

« larcins » dont elle s'est rendue coupable, pour son plus grand bien.

L'honneur revendiqué par Lope dans les vers de l'églogue *A Claudio*, c'est donc bien celui d'avoir, non épuré, mais enrichi le castillan. On imagine aisément, d'ailleurs, que pour réaliser son œuvre immense où sont exprimées toutes les grandes idées directrices du temps, conceptions religieuse et nationale, morale individuelle et surtout sociale, idéal artistique; où dialoguent dans le langage qui leur est propre des personnages appartenant à toutes les classes sociales, du roi à l'esclave; où sont notées les coutumes provinciales, les fêtes madrilègnes, la mode et tout ce qui a intéressé, ému ou amusé notre poète qui n'était indifférent à rien, Lope dut, en effet, tendre à annexer à la langue poétique le plus grand nombre possible de vocables et de locutions de toute sorte, sans trop se soucier de leur origine ou de leur noblesse.

Pourtant, lorsqu'on lit une page de Lope de Vega, l'attention n'est guère retenue par des mots étranges, neufs, difficilement compréhensibles, comme il arrive à la lecture de Quevedo ou de Góngora; on a plutôt l'impression d'une clarté, souvent trompeuse, d'ailleurs. Cela prouve, malgré tout, que le grand dramaturge enrichit sa langue par d'autres moyens que les représentants les plus qualifiés du cultisme et du conceptisme, qui se montrent bien plus épris du terme inusité. Bien qu'il connût la valeur poétique du mot en soi, Lope ne dut guère étendre ses moyens d'expression que dans la mesure de ses besoins; il est vrai que ses besoins étaient immenses.

Au reste, écoutons-le préciser la dette de l'Espagne envers lui :

Pintar las armas del armado Aquiles,
Guardar a los palacios el decoro,
Iluminados de oro
Y de lisonjas viles,
La furia del amante sin consejo,
La hermosa dama, el sentencioso viejo.
....
Describir el villano al fuego atento,
Cuando con puntas de cristal las tejas
Detienen las ovejas,
O cuando mira exento

Como de trigo y de maduras uvas
Se colman trojes y rebosan cubas.

¿ A quién se debe, Claudio ? Y ¿ a quién tantas
De celos y de amor definiciones ?
A quién exclamaciones ?
A quién figuras, cuantas
Retórica inventó ? Que en esta parte
Es hoy imitación lo que hizo el arte.
(*Egloga a Claudio*, *B.A.E.*, t. XXXVIII, p. 434.)

Si, n'en déplaise à leur auteur, nous commentons ces vers du seul point de vue qui nous intéresse pour y découvrir en quoi Lope se considère novateur, nous relevons dans la première strophe tout d'abord la peinture des sentiments et plus particulièrement, de l'héroïsme et de l'amour (vers 1 et 5); puis celle des mœurs courtoises (vers 2 et 3); enfin celle des caractères (vers 5) et une rapide allusion à la satire. La seconde strophe (ainsi que la suivante, non citée) insiste sur la peinture de la vie rurale; ce n'est pas sans raison que cet écrivain, très clairvoyant sur son propre mérite, appuie sur ce point; en effet, il n'a pas de rival en ce domaine et personne ne connaît comme ce citadin la vie des champs, la psychologie paysanne, les plantes, et la valeur poétique de tout cela. La dernière strophe fait allusion aux subtilités spirituelles, aux *conceptos* qui abondent, en effet, surtout dans la comédie, et enfin à la variété des ressources du style.

Considérons maintenant la forme sous laquelle se présentent les différentes idées dans cette même églogue : dans la première strophe domine le vocabulaire abstrait (*decoro*, *lisonjas*, *viles*, *furia*, *consejo*, *sentencioso*); ce vocabulaire disparaît entièrement dans les suivantes et fait place à des mots concrets et familiers (*tejas*, *ovejas*, *trigo*, *maduras uvas*, *se colman trojes*, *rebosan cubas*); la dernière strophe, enfin, composée de mots empruntés à la rhétorique, nous présente une réunion de ces mêmes figures auxquelles l'auteur prétend avoir fait plus de place qu'aucun de ses prédécesseurs : interrogations et répétitions pathétiques, personnifications, ellipses d'articles ou de verbes, inversion.

Ainsi, le psychologue et le moraliste (car, malgré sa vie et certains côtés de son œuvre, Lope a quelque droit à ce titre)

qui étaient en notre poète auraient rendu la langue espagnole plus apte à l'expression des idées abstraites et surtout des sentiments; l'observateur et l'homme d'expérience lui auraient fait le riche cadeau du vocabulaire des humbles et des paysans; enfin la légèreté spirituelle, la variété des figures de style et peut-être leur audace seraient l'apport du lettré. Dès lors, notre tâche est toute tracée et il ne nous reste qu'à tenter de justifier les revendications de l'écrivain dans les trois ordres d'idées.

*
* *

Si la part de création de Lope de Vega est assez difficile à discerner quand nous comparons ses écrits avec ceux de ses contemporains, qui, surtout dans le domaine dramatique, sont plus ou moins ses imitateurs, il n'en va pas de même si nous les rapprochons de ceux de ses devanciers. Choisissons parmi ceux-ci l'un des plus proches de lui : Juan de la Cueva, par exemple, et examinons la langue et le style d'une scène de comédie prise au hasard; pour une comparaison plus facile prenons de préférence les passages qui expriment des idées qu'on trouve sans les chercher dans l'œuvre dramatique du « Fénix de los Ingenios [5] ». En dépit des ressemblances de détail, l'impression d'ensemble est bien différente. Il y manque la gracieuse liberté du dialogue lopesque; les idées sont exprimées sagement, sans imprévu, alors que la moindre conversation galante ou familière de Lope peut toujours amener on ne sait quoi, aussi bien de la métaphysique que la comparaison la plus triviale.

Nous découvrons ainsi un premier caractère original du style de Lope de Vega : l'expression des réalités morales, psychologiques ou religieuses n'est pas nécessairement abstraite; en revanche le vocabulaire abstrait peut être introduit par de subtils rapports d'idées dans des passages où il ne s'impose nullement.

5. Par exemple, des appréciations sur les femmes ou l'argent; on sait avec quelle verve Lope de Vega a l'habitude de traiter ces deux thèmes; or, Juan de la Cueva les aborde dans *El Infamador*, le premier à la *jornada III*, le second tout au début de la pièce, mais avec un sens commun d'où la fantaisie est exclue.

Ce caractère peut être facilement vérifié par l'usage qui est fait des termes empruntés à la vie spirituelle. L'œuvre de cet écrivain, qui fut aussi un prêtre, comprend un certain nombre de compositions édifiantes, ou commandées par une intention pieuse : *El Isidro*, *Los Pastores de Belén*, *Las Rimas Sacras*, les *autos sacramentales*, et aussi de courts poèmes : *villancicos*, *letrillas*, *romances*, consacrés à des saints ou à la commémoration d'événements de l'histoire religieuse. On pourrait donc supposer que, là au moins, le vocabulaire chrétien occupe une place prééminente; or, nous constatons qu'il n'est dans ces ouvrages, ni abondant, ni original. On n'y trouve guère que les termes particuliers impérieusement exigés par le sujet : ici, des noms propres tirés des deux Testaments, comme dans *Los Pastores de Belén*, qui sont une sorte d'ouvrage de vulgarisation des récits bibliques; ailleurs, dans les *autos*, des allégories empruntées à la morale chrétienne; tout cela aussi peu caractéristique de l'art de l'écrivain que les termes inévitables en de tels sujets : *Dios*, *divino*, *Virgen*, *ángel*, *santo*, *sacro*, *cielo*, *infierno*, et d'autres qu'il est inutile d'énumérer. Parfois, un latinisme caractéristique révèle la source où l'auteur a puisé sa documentation; ainsi, on trouve dans la prose de *Los Pastores de Belén* le verbe *magnificar* [6], avec le sens de « louer, glorifier »; dans le même ouvrage, à la traduction du psaume 50 (d'après la référence du poète lui-même), le verbe *misericordiar*, néologisme formé d'après le mot initial du texte latin : *miserere* [7]. Mais ces trouvailles sont exceptionnelles; dans son ensemble le vocabulaire religieux de ces sortes d'ouvrages est terne et banal; aussi le poète met-il tous ses soins à l'éviter. Est-ce pour cette raison que Lope de Vega traite ordinairement les sujets religieux dans la manière populaire ? Faire parler les bergers de Palestine dispense évidemment d'user de termes théologiques; en outre, cela permet d'intercaler, dans les pieuses conversations, de charmants tableaux de la vie pastorale, où

6. « ...por tanto te *magnificamos*. Dios y Señor... » (*Pastores de Belén*, éd. « Compañía Ibero-Americana de publicaciones », p. 61).

7.
Misericordia de mi,
Señor, si a juzgarme vienes,
Segun la muchas que tienes.

(*Ibid.*, p. 67.)

les termes les plus concrets mettent leur vive couleur. Les événements ont imposé à Lope son poème *El Isidro*, mais il est permis de supposer qu'il dut se réjouir à la pensée de célébrer un saint paysan; aussi, nous le présente-t-il dans les attitudes de la vie quotidienne. Quoique les *Rimas Sacras* soient écrites d'un autre style, le vocabulaire religieux n'y apparaît guère non plus. Ainsi l'indigence relative des œuvres édifiantes en termes empruntés à la religion est un des traits caractéristiques de ces œuvres.

On les trouve pourtant aussi dans la comédie, où ils ne s'imposent pas, peut-être parce que n'y étant qu'épisodiques, ils peuvent être prodigués dans une courte scène sans provoquer la lassitude ou risquer la monotonie. D'ailleurs, ils y sont mieux caractérisés que dans les œuvres édifiantes, parce que l'individualité des personnages qui les emploient les colore diversement; ainsi, ce sont les mots les plus communs de la langue religieuse qu'emploie le roi nègre Benoí dans *El Príncipe perfecto* (Ire partie), comme il convient à un catéchumène tout récemment converti, et on lui répond avec la même simplicité en usant des seuls mots : *Dios*, *altares*, *confesar*, *profesar*, *ley*, *cristiano*, *bautizar*. En revanche, dans la seconde partie de la même comédie, nous trouvons un exposé de métaphysique chrétienne, mêlée d'astronomie et de théories aristotéliciennes :

Dijimos también, Señor,
Qué diferencia se halla
Entre la *naturaleza*
Angélica soberana
Y nuestra *alma*.
REY. — Pues, cuál es ?
LOPE. — Ser *unible al cuerpo el alma*.
Y componer una cosa
Los dos; aunque si se apartan,
Puede tener subsistencia
Donde *Dios* quiere que vaya;
Y la del *ángel* no puede
Unirse a *materia humana*,
Ni en *efeto corporal*.

Suit une description des régions et des mouvements célestes; après quoi nous sommes ramenés à la métaphysique.

Sobre éstas el *cielo impíreo*
Nos enseña la *fe santa*,

Quieto y lleno de *gloria*,
Y de luz divina y clara.
....

(*Príncipe Perfecto*, IIe partie, I, 2; *B.A.E.*, t. IV des *Comedias* de Lope.)

Cette longue leçon est destinée à un prince qui a dépassé l'étude des éléments de la religion et de la philosophie. Sans doute aussi, le noble précepteur qui la donne n'est-il pas fâché d'étaler tout son savoir en présence du roi. Les termes métaphysiques servent donc à faire ressortir la qualité intellectuelle et le rang social des personnages. Le poète a seulement tâché d'atténuer leur aridité par quelques effets de lumière et de couleur introduits dans sa description du paradis. C'est encore un vocabulaire religieux d'une autre sorte qu'emploie Ramiro el Monge dans *La Campana de Aragón*. Celui-là a un parfum conventuel; les mots qui le composent en majeure partie sont : *santa obediencia*, *salvación*, *obra meritoria*, *rezar*, *caridad*, et surtout *humildad* [8], qui reparaît à chaque instant, du moins tant que Ramiro est moine et ne songe pas qu'il pourrait devenir roi. Même roi, il lui suffit de s'entretenir avec l'abbé de son ancien couvent pour retrouver son langage de moine et parsemer ses discours de mots tels que : *escapularios*, *cogulla*, *oración*, *cilicio*, *profeso* [9].

Les éléments dont se compose la langue de San Diego de Alcalá ne seraient pas très différents si les fleurs [10] et parfois même les légumes [11] n'y mêlaient leur fraîcheur en rappelant saint François d'Assise.

En résumé le vocabulaire religieux, dans la comédie, demeure très dramatique, et bien plus varié que dans les autres genres.

Parmi les termes qui ne devraient désigner que des idées ou des objets relatifs à un culte, il en est quelques-uns dont la littérature, et tout particulièrement celle du Siècle d'Or espagnol, a singulièrement abusé : ceux que l'on rencontre le plus fréquemment sont : *fe*, *gloria*, *gracia*, *cielo*, *infierno*, *celestial*, *divino*, *adorar*, *inmortal*, *ángel*, *serafín*. La plupart

8. *La Campana de Aragón* *B. A. E.*, t. XLI, p. 38-39.
9. *Ibid.*, p. 51.
10. *San Diego de Alcalá*, *B. A. E.*, t. LII, p. 517.
11. *Ibid.*, p. 531.

ont été employés à titre d'hyperboles bien avant cette époque; mais leur valeur hyperbolique a presque disparu, et ils font partie du vocabulaire courant de toute poésie érotique. Déjà, Garcilaso et ses émules abusaient du mot *gloria*, souvent opposé au mot *pena*, lui aussi emprunté au vocabulaire religieux [12]. Mais de tous les précurseurs de Lope, celui qui en a fait l'usage le plus étendu et l'a sans doute imposé aux autres poètes, c'est Fernando de Herrera; dans ses sonnets abondent les mots plus haut cités, que sa poésie imprégnée de doctrine platonicienne rend à peu près indispensables. Ils ne tardent pas à se répandre; et Lope de Vega est sans doute un de ceux qui contribuent à leur diffusion : les mots *gloria* et *pena* sont cités dans *El Laurel de Apolo* parmi ceux qui peuvent terminer élégamment une *redondilla* [13].

Au reste ceux-là et les autres se rencontrent souvent dans ses œuvres tant lyriques que dramatiques. Ainsi, dans un *romance*, Belisa se plaint en ces termes à l'Amour :

Robaste mi *gloria*,
Descanso y contento;
Viviré *penando*,
Pues vivo muriendo,
Que vida sin gusto
Es ardiente *infierno*.
(*B.A.E.*, t. XXXVIII, *romance* 35, p. 254.)

Les mêmes termes reparaissent dans la comédie :

¡ Oh ! qué gloria de mis ojos,
Y cuando pena, süave !

s'écrie le faux maître à danser de *El maestro de danzar* [14]. En dans la même pièce, nous trouvons encore : *ángel sacro*, *simulacro*, *santas*, *ángel celestial* [15]. Pour ce qui est de ce dernier adjectif (qui n'était entré que depuis peu dans la

12. Castillejo a raillé cette coutume dans un sonnet qu'il prête à Boscan et qui se termine par ces vers :

Mayor *gloria de pena* ya no quiero
Que poder yo tener yo tener tal homicida.
(*B. A. E.*, t. XXXII, p. 158.)

13. *Laurel*, *Silva* X, *B. A. E.*, t. XXXVIII, p. 228.

14. *B. A. E.*, t. XXXIV, III, 10.

15. *Ibid.*, II, 6.

langue), le Teodoro de *El Perro del Hortelano* nous avertit qu'il est d'un usage tout à fait banal en amour :

Teodoro. — ...Esos ojos,
(Le dije), esas niñas bellas,
Son luz con que ven los míos;
Y los corales y perlas
Desa boca *celestial*.
Diana. — ¿ *Celestial ?*
Tedoro. — Cosas como éstas
Son la cartilla, Señora,
De quien ama y quien desea.
(*Perro del Hortelano*, *B.A.E.*, t. XXIV, I, 22.)

Lope se sert aussi du mot *cielo*, qui a la même valeur : D'après le Don Juan de Padilla de *Amor, Pleito y Desafío*, Beatriz est *un cielo de belleza* [16].

Tout cela n'est pas très original et sent la rhétorique d'usage. Il est pourtant un emploi de ces termes qui semble particulier à Lope et à sa poésie dramatique : souvent, ces mots perdent dans la comédie l'élégance, la noblesse un peu guindée et précieuse qu'ils gardent dans les autres genres : de courtois, ils deviennent tendres. Par exemple, *gloria*, qui primitivement désigne le bonheur des élus et dont la poésie lyrique fait usage pour exalter le bonheur des amants, mais sans en perdre de vue le sens premier, est presque toujours, dans la poésie dramatique de Lope, vidé de son contenu métaphysique :

Posible es que os he reñido
En día de tanta *gloria ?*

dit le Leonido de *La Pobreza estimada* [17]; le bonheur auquel il fait allusion, c'est celui d'être reçu par Dorotea, grand bonheur peut-être, mais exclusivement terrestre, et qu'aucune comparaison ne rapproche de celui des bienheureux. Le véritable sens du mot n'est pas tout à fait oublié dans certains passages, par exemple dans cette scène de *El Dómine Lucas*, où le faux maître d'écriture s'écrie :

A qué *gloria* me provocas
Cielo mío soberano [18] !

16. *Amor, Pleito y Desafío, comedia inédita*, Imprenta Rivadeneyra, Madrid. 1873, p. 42.
17. *B. A. E.*, t. IV, II, 5.
18. *B. A. E.*, t. XXIV, II, 3.

ce n'est plus, cependant, l'hyperbole lyrique; les mots sacrés ont l'air de s'abaisser vers la créature au lieu de l'exalter comme un être divin. Le même mot revient dans la même pièce, pour désigner, cette fois, la femme aimée :

> Dame esos pies a besar.
> *Gloria* de mi *cielo* abierta [19] !

et nous nous trouvons encore plus loin du sens primitif. De tous ces termes, le plus fréquemment employé comme vocatif et, en même temps, le plus familier et le plus tendre, c'est peut-être *alma*, associé ou non à un possessif. Ce n'est pas un sens métaphysique que lui attribue Leonido dans *La Pobreza estimada*, lorsqu'il appelle sa femme *alma mía* [20], ou lorsqu'il part sur ces mots : *Adiós, alma* [20]. C'est un autre emploi, mais toujours dans le domaine du sentiment, qu'en fait Julia, dans *El Amigo hasta la Muerte*, lorsque, promettant un rendez-vous à son fiancé et celui-ci ayant demandé avec quelque timidité : « Pues ¿abrirás ? », elle répond : « Puerta y alma [21] ».

Ce ne sont pas les seuls mots du vocabulaire religieux transférés à celui des sentiments profanes : *divino*, *fe*, *adorar*, *inmortal*, *ángel* sont fréquents; peut-être faut-il compter parmi eux *bien* [22], encore plus usité et qui pourrait avoir été emprunté à l'expression métaphysique *Sumo Bien*. A vrai dire, Lope n'eut probablement que fort peu de responsabilité dans ces déviations de sens de mots qu'il est presque irrévérencieux d'employer comme il le fait. Il est vraisemblable que la société élégante et lettrée en faisait le même usage dans la conversation, et surtout dans la correspondance amoureuse. Cela n'en est pas moins un trait caractéristique de son art, qui a fait au sentiment une place que ne lui accordaient jamais les vieux poètes et que ses contemporains eux-mêmes ne font pas aussi large.

19. *Ibid.*, I, 17.
20. *B. A. E.*, t. IV, III, 1.
21. *B. A. E.*, t. LII, I, 16.
22. « No os vais, mi *bien* », dit Dorotea dans *La Pobreza estimada*, *B. A. E.*, t. LII, III, 1;
et Floriano dans *Los Locos de Valencia* (*B. A. E.*, t. XXIV, III, 13) :

> Dame esa mano, mi *bien*.

et Lucindo dans *La Discreta Enamorada* (*B. A. E.*, t. XXIV, II, 11) :

> El día, mi *bien*, que os vi...

Nous retrouvons cette note de tendresse dans les sujets religieux, mais introduite par des moyens tout différents de ceux que nous venons de signaler. Dans la poésie dramatique, en effet, Lope « humanise » les mots qui ne devraient exprimer que le divin, pour les rendre aptes à exprimer l'amour. En revanche, dans des œuvres comme *Los Pastores de Belén* ou les *Rimas Sacras* ce sont les personnes sacrées elles-mêmes qu'il rend toutes proches de nous en leur appliquant des expressions qui évoquent nécessairement l'émotion tendre. De toutes ces expressions, il n'en est peut-être pas de plus touchante que le mot *niña*, qui désigne très souvent la Vierge. Ce n'est pas seulement la Vierge enfant, lors de sa présentation au temple, qui est appelée *la hermosa niña;* c'est aussi celle qui va mettre au monde l'Enfant divin :

> ... como tiene en el pecho
> al sol la *niña* sagrada
> como por crystales puros
> los rayos divinos pasan.
>
> (*Pastores de Belén*, éd. citée, I, p. 35.)

La même expression reparaît dans une *redondilla* glosée quatre fois :

> A esta aldea bien venida
> seáis, *niña* tierna y fuerte,
> pues havéis de dar la muerte
> al que nos quitó la vida.
>
> (*Pastores*..., éd. citée, p. 90-91.)

Quelquefois, comme dans une comédie ou toute autre œuvre profane, l'auteur joue sur les mots :

> Quando esto dice la *niña*,
> *niña* en los ojos de Dios...
>
> (*Pastores*..., éd. citée, p. 124.)

Plus familièrement encore, la Vierge est parfois appelée *Pastorcilla* [23], ou même *morena graciosa* [24]; mais ces expressions, tout de même charmantes, sentent un peu plus le procédé que le mot *niña*, si simple et si émouvant.

Tierno est aussi un de ces termes que Lope de Vega accole

23. *Pastores*, éd. citée, p. 92.
24. *Ibid.*, p. 109.

volontiers au nom des personnages divins ou bien à *amor*, que cet amour soit sacré ou profane : dans l'*Auto de la Siega*, « el Señor del Campo », c'est-à-dire Dieu, appelle son épouse, allégorie de l'Eglise, *mi tierno amor*[25]. Il lui arrive même d'employer l'expression au pluriel, ce qui l'assimile davantage encore à quelque jeune élégant du Siècle d'Or, comme ceux qu'on voit dans la comédie :

Entre tanto que a mi Esposa
Le digo *tiernos amores*,
Id a sembrar, labradores...
(*La Siega*, *B.A.E.*, t. LVIII, p. 173.)

Ne croyons pas que la seule fiction propre à l'*auto* autorise ces expressions, et que les autres n'ont droit de cité que dans des œuvres d'inspiration populaire; elles reparaissent, plus nombreuses encore, et tout aussi surprenantes, là où le poète parle pour son propre compte, comme dans les *Soliloquios amorosos de un alma a Dios*. C'est là, en effet, que se trouvent réunies la majorité des expressions tendres, à mi-chemin entre le divin et l'humain, dont Lope de Vega a coutume de faire usage. Dès le début du premier de ces soliloques, un vers, un soupir plutôt, donne le ton lyrique et tendre du poème et des suivants :

Dulce Jesús de mi vida !

Ailleurs, les expressions *mi bien*, *dulce bien mio*, et surtout *vida mía* et *mi vida*, qui reparaissent dans les cinq soliloques, rappellent presque trop que l'auteur dut en faire un usage immodéré et profane; deux vers surtout paraissent un écho de la vie amoureuse du poète :

Abracémonos, *mi Dios*,
Mi bien, no haya más enojos [26].

Malgré tout, ce lyrisme est émouvant, et peut-être ces expressions humaines contribuent-elles pour une grande part à nous donner une impression d'ardente sincérité.

Outre l'avatar sentimental, le vocabulaire religieux subit

25. *B.A.E.*, t. LVIII, p. 173.
26. *Soliloquio* II, *B. A. E.*, t. XXXVIII, p. 283.

l'avatar burlesque, et il faut reconnaître, qu'ainsi transformé, il revient très souvent dans le langage des *graciosos*, quoique d'une manière assez fugitive. Ces valets facétieux qui servent, non sans dévouement, mais aussi sans conviction profonde, les amours de leurs maîtres, ne peuvent s'empêcher de railler quelquefois les excès de leur lyrisme. Dans la comédie *Lo cierto por lo dudoso*, le *gracioso* Ramiro s'amuse à faire un portrait de femme selon la rhétorique d'usage :

RAMIRO. — Los ojos....................
.... parecen
Dos breves *cielos* de amor
Adonde *gloriosamente*
Penen las almas.
ENRIQUE. — Qué dices ?
¿ En *gloria* quieres que *penen* ?
RAMIRO. — Sí, que destos disparates
Altamente se encarecen
Los amorosos engaños [27].

Martín, dans *El Bobo del colegio*, interrompt le discours enthousiaste de son maître, sachant d'avance ce qu'il va dire :

Mas que dices *serafín* [28] !

Et c'est aussi avec ironie, une ironie désabusée, que Tristan, dans *Si no vieran las mujeres*, constate :

..................quedó
Sólo al *serafín el fin* [29].

Un valet mystificateur, comme le Martín de *El Bobo del Colegio*, peut faire de la bénédiction un usage inattendu : ménager une entrevue galante à son maître; de ce fait le mot *bendecir* et ses dérivés, ainsi que les autres vocables employés par lui et ses complices : *santidad*, *caridad*, *gracia*, *salmo* [30], prennent une valeur comique.

C'est la peur qui fait invoquer les noms des saints à

27. II, 7, *B. A. E.*, t. XXIV.
28. I, 2, *B. A. E.*, t. XXIV.
29. II, 3, *B. A. E.*, t. XXXIV.
30. I, 3 et 8.

des *graciosos* plus naïfs, comme le Mendoza de *El Marqués de las Navas* (III, 13, *B. A. E.*, t. LII) :

Jesus! San Blas! San Guillermo!
Verbum caro! Anima Cristi [31]!
(I, 5, *B. A. E.*, t. XLI [32].)

Il est un nom de saint qui n'est guère usité qu'ironiquement; c'est *Santelmo*, généralement écrit en un seul mot, comme Santiago, et qui appartient aussi au vocabulaire des marins. On l'applique à ceux qui, faute de se presser, arrivent trop tard, comme le majordome de la comtesse de Belflor, à qui son irascible maîtresse reproche en ces termes sa lenteur :

Muy lindo *Santelmo* haceis!
(*El Perro del Hortelano*, I, 4, *B. A. E.*, t. XXIV.)

La mulâtresse de *El Arenal de Sevilla* fait un reproche analogue au *valentón* Garrido :

...Siempre me acudes,
Como *Santelmo*, en la gavia.
(I, 5, *B. A. E.*, t. XLI [32].)

L'équivoque peut aussi produire un effet comique, et cela d'autant plus que les termes employés sont plus graves; c'est sans doute encore pour railler l'usage des vocables sacrés dans la lyrique amoureuse que Lope place dans une situation tout à fait ridicule un des prétendants de la *Viuda valenciana*, celui-ci, en effet, trompé par l'obscurité et croyant s'adresser à sa bien-aimée, parle en ces termes à un cordonnier en bras de chemise :

Angel, cuya alba es la toca
Y cuya estola el rosario...
(*Viuda Valenciana*, I, 7. *B. A. E.*, t. XXIV.)

Si Lope n'éprouve aucun scrupule à mêler au burlesque les personnages célestes et les choses sacrées, à plus forte raison peut-il user de mots qui ont quelque rapport avec la religion, mais désignent des choses terrestres; aussi trouvons-nous

32. Cependant Lope a employé ce nom sérieusement pour désigner ce que les marins appelaient le feu Saint-Elme, qui apparaît après la tempête (d'où le sens ironique), dans la comédie *De cosario a cosario*, I, 4, (*B. A. E.*, t. XLI).

dans divers passages comiques : *disciplinante* [33], *canonizar* [34], *fraila, beata, escapulario, devoto, rosario, santa* [35], des alliances de mots inattendues comme : *fraila de Mahoma* [35], *sacristán de luteranos* [36], *santas de privación* [37], et enfin des expressions du langage courant dont le caractère religieux a presque disparu, faisant place à l'ironie, à la malice, à la mauvaise humeur comique; par exemple : *válgate Dios por pariente* [38], *amén* [39], *aquí gracia y después gloria* [40].

Résumons maintenant nos observations sur le vocabulaire religieux de Lope : à ne considérer que le nombre des termes employés, ce vocabulaire n'est pas aussi abondant qu'on pourrait le croire : sa relative indigence provient d'une sorte de répugnance de l'auteur à user de mots abstraits. Cette répugnance s'explique aisément par des motifs purement littéraires : les mots répudiés, en effet, sont dépourvus de toute valeur pittoresque; en outre, l'écrivain, surtout dans les sujets graves, est tenu d'en respecter le sens, rigidement fixé par l'usage et le dogme; or, ce caractère immuable s'accorde mal avec la poésie; et Lope est avant tout un poète; aussi évite-t-il autant que possible le ton sérieux et didactique. En outre, dans les ouvrages lyriques et dans les passages burlesques, il multiplie à la fois les possibilités expressives des mots du vocabulaire sacré et leur valeur poétique, en en élargissant la signification, tantôt d'une façon originale, tantôt en ayant recours à des locutions familières. Cet élargissement se fait dans les deux sens les plus favorables à la poésie lyrique et à la poésie dramatique, c'est-à-dire dans le domaine du sentiment et dans celui de l'humour; dans les deux cas, les vocables métaphysiques subissent une sorte de déchéance, mais une déchéance le plus souvent génératrice de poésie, et de poésie humaine.

33. *Perro del Hortelano*, I, 12.
34. *Bobo del Colegio*, I, 3.
35. *Acero de Madrid*, II, 18, 15 et 20, *B. A. E.*, t. I.
36. *Arenal de Sevilla*, III, 10.
37. *La Discreta Enamorada*, I, 7, *B. A. E.*, t. I.
38. *Arenal...*, III, 2.
39. *El Despertar a quien duerme*, II, 12, *B. A. E.*, t. XLI.
40. *Acero de Madrid*, II, 24.

***

Nous devons faire une place à part aux nombreux mots que Lope a empruntés à l'astrologie et aux arts magiques; on sait que Lope de Vega accordait une certaine créance à ces sciences divinatoires, puisqu'il attribuait les malheurs qui ont attristé ses dernières années à une « jeteuse de sorts » [41]; en quoi il n'était pas aussi loin qu'on le dit quelquefois des convictions propres à un prêtre de son temps, car l'Eglise châtiait la pratique de la sorcellerie, ce qui était une façon d'en reconnaître l'efficacité. D'ailleurs Lope n'était pas crédule au point de ne faire aucune différence entre l'astrologie et ce que nous appelons aujourd'hui l'astronomie, malgré l'identité des termes qui les désignaient alors [42]. On peut même se demander s'il n'avait pas fait quelque étude spéciale de ce sujet [43], car certains passages de ses œuvres nous donnent à penser qu'il avait sur la matière des connaissances étendues. Dans la seule *Arcadia*, il est question d'*arte mutatoria*, de *quiromancia*, d'*astrología judiciaria*, et on y trouve la description précise d'un *Livre des Destinées* [44]. Dans la comédie *El Arenal de Sevilla* (III, 4), d'autres branches des sciences divinatoires et magiques sont citées et blâmées [45]; enfin des développements sur le même sujet apparaissent dans d'autres œuvres; il s'en trouve notamment dans *El Bobo*

41. Voir *Egloga Amarilis*, *B. A. E.*, t. XXXVIII, p. 323.

42. On trouve dans ses écrits des distinctions de ce genre : « allí sólo se trataba de la dignidad y excelencia desta doncella (la astrología) en *la parte que es verdadera é infalible, tan digna de ser sabida y estimada;* pues es sin duda que Dios no crió por las estrellas el hombre, sino el hombre por las estrellas... y no para causa de su mal, y para señal de los tiempos y discursos. » (*Arcadia*, *B. A. E.*, t. XXXVIII, p. 129.)

43. Il y aurait eu alors à Madrid des cours d'astrologie, si l'on s'en rapporte à ce passage du théâtre d'Alarcón :

......................oí,
El tiempo que pretendía,
En Palacio astrología.

(*Verdad Sospechosa*, I, 2.)

Mais n'est-ce pas une plaisanterie? Et où faut-il mettre la virgule?

44. *Arcadia*, *B. A. E.*, t. XXXVIII, p. 12.

45. Quién cree la astrología
Judiciaria ? La mujer.
Quién es fácil de creer
La engañosa geomancia ?
La mujer. Quién en las suertes ?
La mujer. Quién el hechizo ?
La mujer...

del Colegio[46] et jusque dans l'*auto* de *La Siega*, où le personnage allégorique Soberbia, Egyptienne et gitane, lit la destinée de l'Epouse dans les lignes de sa main.

Certains passages comprennent des termes techniques assez obscurs pour les non-initiés : ainsi, au livre III de *La Arcadia*, le magicien Dardanio évoque les démons, ce qui est exprimé en ces termes, d'un usage peu courant : « hizo un breve conjuro à los dañados *numes* del espantoso huerco »... Vient ensuite l'évocation des dieux infernaux[47]. Dans le même ouvrage figure également une magicienne, Polinesta, dont la science, très proche voisine de l'astronomie, s'oppose à la magie noire de Dardanio; la caverne qu'elle habite est décorée d'instruments et de figures qui représentent les corps célestes ou leurs mouvements : *esferas*, *eclipses*, *efemérides*, *teóricas de planetas*[48].

A côté de ces vocables rares, il en existe d'autres très simples et d'un emploi courant; de ce nombre est le mot *estrella*, avec le sens de « destin particulier à un être ». Pour son compte, Lope en use chaque fois qu'il fait allusion à sa propre vie[49] et ses héros de théâtre s'expriment fréquemment de la même façon. Dans *La Reina Doña Maria*, trois personnes royales admettent l'influence qui préside à la naissance :

Don Guillén. — Desdichada fué tu estrella.
Doña Elvira. — Y la mía mal segura.
Doña María. — Por demás busca ventura
La que ha nacido sin ella[50].

Mais où le mot revient obstinément, c'est dans les nombreux passages où le poète exprime l'idée de la fatalité de l'amour :

Amar lo que me conviene
Es discreta ley de estado,

46. III, 15, *B. A. E.*, t. XXIV.
47. *B. A. E.*, t. XXXVIII, p. 88.
48. *Arcadia*, *B. A. E.*, t. XXXVIII, p. 125.
49. Dans *El Peregrino en su patria*, notamment, on lit :
Mis ascendientes estrellas
No se miraban benignas
Con los opuestos planetas.
(*B. A. E.*, t. XXXVIII, p. 246.)
50. Edition de l'Academia, p. 636.

Y más, cuando concertado
Desde las estrellas viene,

dit Doña Leonor dans *El Príncipe Perfecto* [51]; et beaucoup d'autres personnages disent à peu près la même chose dans les mêmes termes. Aux noms des astres est souvent joint le mot *benigno*, qui indique leur influence favorable. Un autre mot plus technique, mais d'un emploi fréquent, c'est l'adjectif *trino*, qu'on trouve tantôt isolé, tantôt incorporé dans l'expression *mirar de trino*. Ainsi Diane et Proserpine sont qualifiées *trinas* dans les passages suivants : « así de Jupiter alcances los seis meses del año que de su *trina* Proserpina careces, que de tus furias y voladoras hidras me envíes la más ligera [52]... » et :

En estos bosques a Diana *trina*,
Sagrada, hermosa y cándida doncella,
Habitaba Amarílida divina [53]...

Il semble d'ailleurs que l'adjectif n'ait pas le même sens dans les deux passages ci-dessus; dans le second, il n'a, selon toute apparence, que le sens latin de triple, ce qui est d'autant moins étonnant que Lope appelle parfois Diane *la triforme luna* [54]; dans le premier, il paraît avoir le sens moitié astrologique, moitié mythologique de favorable aux humains [55]. L'expression *mirar de trino* associe toujours étroitement les dieux de l'Antiquité aux planètes auxquelles ils ont donné leur nom : c'est là d'ailleurs un procédé voulu et propre à l'auteur; on en trouve la preuve dans des passages où l'expression *trino* ne figure pas, mais où les noms antiques évoquent à la fois l'Olympe et le firmament. Ainsi, dans *La*

51. IIe partie, I, 4.
52. *Arcadia*, *B. A. E.*, t. XXXVIII, p. 88.
53. *La Rosa Blanca*, *B. A. E.*, t. XXXVIII, p. 522.
54. On trouve *trino* avec le même sens latin dans l'expression « el consistorio *trino* », qui désigne la Trinité dans l'*auto Obras son Amores*.
55. Así de *trino* estés con el planeta
Que parece español en la osadía...
(Sonnet 270, *B. A. E.*, t. XXXVIII, p. 390.)
Oh clara luz ! Oh estrella que mi ingenio
Miró de trino con aspecto grave...
(*Filomena*, 1re partie, *B. A. E.*, t. XXXVIII, p. 475.)
Voir aussi *Circe*, *B. A. E.*, t. XXXVIII, p. 501; *Laurel de Apolo*, *Ibid.*, *Silva II*, p. 193.

Selva sin Amor, Cupidon s'adresse à Vénus en ces termes :

> Madre, *diosa de amor, planeta hermoso* [56]...

et nous trouvons dans un sonnet ce quatrain :

> Como suele correr desnudo atleta
> En la arena marcial al palio opuesto,
> Con la imaginación tocando el puesto,
> Tal sigue a Dafne el *fúlgido planeta* [57].
> (*B. A. E.*, t. XXXVIII, Sonnet 238, p. 386.)

On peut se demander quelle était l'intention du poète lorsqu'il fondait ainsi des idées très différentes, les unes appartenant depuis toujours au domaine de la poésie, les autres annexées tout récemment et selon toute apparence par Lope de Vega lui-même. Voulait-il renouveler l'usage de la mythologie, dont on avait tant abusé déjà, ou bien autoriser par son voisinage classique l'introduction dans la poésie de termes tout frais sortis des Universités ? Il semble que, dans la plupart des cas, c'est l'astrologie qui vient au secours des termes classiques; ceux-ci n'en communiquent pas moins une certaine élégance aux expressions nouvelles venues, de sorte que les mots empruntés à l'astrologie sont les plus nobles de ceux qu'ont fournis les sciences divinatoires.

On observe en effet parmi eux une sorte de hiérarchie : les expressions les plus techniques n'appartiennent qu'aux genres nobles : lyrique, poésie épique ou roman pastoral [58]; d'autres, d'un usage plus répandu, sont de tous les genres; tels sont : *estrella*, *influencia*, *agüeros*, *benigno*, *hado;* enfin, d'autres ont fréquemment une valeur plus ou moins comique; de ce nombre sont : *astrólogo*, *salmo*, *azar*, *espíritus*. Toutefois, à la différence du vocabulaire religieux, les vocabulaires astrologique et magique trouvent leur place plutôt dans la

56. *B. A. E.*, t. XXXVIII, p. 305.

57. *B. A. E.*, t. XXXVIII, Sonnet 238, p. 386. Voir aussi Sonnet 270, *ibid.*, p. 390.

58. Quelquefois aussi, mais plus rarement, dans les passages sérieux de la comédie. L'infant D. Enrique, dans *La Niña de Plata*, s'adresse en ces termes à un Maure astrologue :

> Mira qué presto mentiste !
> Pues sin *trinos* ni *cuadrados*,
> *Sextiles*, ni *oposiciones*,
> Me traen el bién que aguardo.
> (II, 21, *B. A. E.*, t. XXIV.)

satire que dans la grosse bouffonnerie. Le poète joue sur le mot *azar*, par exemple comme dans *El Bobo del Colegio* [59], et l'on sait que l'*agudeza* est une élégance; ou bien il raille les astrologues; ou encore il exprime un scepticisme plaisant, comme dans le passage suivant, où se trouvent réunies à peu près toutes les valeurs du mot *hechizo* :

MARÍN. — Díjome cierta mujer
Que estaba hechizado, y creo
Que si es hechizo un deseo,
Hechizos deben de ser.
LISARDA. — Gordo estás *para hechizado*.
MARÍN. — No es *hechizo* que enflaquece.
(*Bobo del Colegio*, I, 3.)

Ainsi, le vocabulaire de la vie spirituelle, qui, en dehors du lyrisme religieux, paraît peu propice à la poésie, fournit pourtant son apport à toute sorte de genres, grâce à un assouplissement hardi des mots qui les rend aptes à l'expression des idées les plus différentes. La seule partie de ce vocabulaire qui soit vraiment une création, c'est celle qui est empruntée à l'astrologie et aux arts magiques. A vrai dire, elle a déjà pénétré dans la littérature avec le roman de chevaleries, qui fait une large place au merveilleux; mais précisément, le merveilleux est rare dans l'œuvre de Lope de Vega; aussi les mêmes termes prennent-ils chez lui une valeur toute différente. Au lieu d'exprimer des hypothèses surnaturelles, ils expriment des réalités psychologiques et tout particulièrement la toute-puissance et la fatalité de la passion; ils servent aussi, surtout dans la comédie historique, à reconstituer l'atmosphère d'époques révolues; enfin, et dans tous les cas, ils contribuent à donner à la langue cette *pureza* faite de richesse et d'élégance que l'espagnol doit à Lope, si nous l'en croyons. Quelque jugement qu'on porte sur la valeur artistique de ces innovations, qui ont donné de belles réalisations et d'autres plus discutables, il n'est peut-être pas téméraire de penser que des expressions modernes comme l'adjectif *hechicero*, les substantifs *hado* et *estrella*, plus fréquemment employés en espagnol que leurs équivalents dans les autres langues, sont

59. I, 2.

une survivance du vocabulaire astrologique de Lope, à qui ils doivent sans doute une part de leur grâce ou de leur valeur poétique.

*
* *

Avec l'astronomie proprement dite, nous abordons le vocabulaire scientifique ou plutôt « philosophique » de Lope de Vega; seul, en effet, le mot « philosophique », avec sa vaste signification d'autrefois, est capable d'embrasser une part importante des vastes domaines du savoir humain auxquels le Fénix de los Ingenios emprunte les éléments de sa langue : astronomie, géographie, médecine, psychologie, botanique et zoologie, langues antiques et modernes, beaux-arts, mathématiques même, quoique dans une mesure plus restreinte, ont fourni une contribution plus ou moins importante à celui qui tint le sceptre de *la monarquía cómica*.

Pourtant l'œuvre de Lope, dans son ensemble, est loin de ressembler à une encyclopédie ou aux écrits didactiques du Moyen-Age. Mais comme, dans cette œuvre considérable, il n'est guère de choses que l'on ne puisse trouver, on y rencontre de-ci de-là quelque discours ou quelque dialogue dont le caractère savant peut dégénérer en pédantisme. Il existe même un ouvrage qui donne souvent dans ce travers : c'est la pastorale intitulée *La Arcadia*, où des allégories [60] telles que la Grammaire, l'Astronomie, la Géométrie, la Rhétorique et la Poésie se définissent elles-mêmes en des discours dont Cervantes a raillé, non sans raison, le manque d'à-propos.

Il n'est pas jusqu'aux faux bergers exigés par le genre qui n'étalent leurs connaissances sur les sujets les plus divers. Ainsi le personnage appelé *El Rústico* nous apparaît en dépit de son nom et de son scepticisme touchant le savoir humain comme un homme versé en astronomie, physique, et psychologie, lorsqu'il s'écrie :

...qué se me da a mí de no saber a cuántos cielos está Saturno, y en qué tiempo del año es el nacimiento de las Cabrillas, y si la Vía Láctea se llamó así porque Faetón la abrasó... o a qué mano

60. *Arcadia*, l. V, *B. A. E.*, t. XXXVIII, p. 126-129.

cae la Libia, y si se engendran los ríos en los cóncavos de la tierra, del aire detenido como se suena, en qué difieren el apetito sensitivo y intelectivo [61]...

Il nous semble aussi percevoir dans quelques comédies comme l'écho de la leçon de quelque docte professeur de Salamanque ou d'Alcalá, soit que dans *El Príncipe Perfecto* le précepteur d'un prince expose sa conception de l'univers [62], soit que, dans *El Bobo del Colegio*, des étudiants discutent d'astronomie et de métaphysique [63].

Parmi toutes ces sciences, l'astronomie paraît jouir d'une prédilection singulière, car dans tous les genres on trouve des traces des connaissances que possédait le poète en cette matière. Non que les termes spéciaux soient distribués au hasard; bien au contraire, une discrimination est faite entre les genres nobles et les genres populaires, entre les écrits destinés à la lecture et ceux destinés à l'audition. C'est naturellement dans les premiers qu'on trouve les savantes dissertations et les vocables rares. La pastorale, sacrée ou profane, en est riche. Dans *La Arcadia* figurent, outre les noms des signes du Zodiaque, dont Lope se sert dans un nombre considérable d'écrits, des termes tels que : *esferas*, *eclipses*, *efemérides y teóricas de planetas* [64], *híadas*, *hélices* [65], *Vía Láctea*, *Galasia*, *Cabrillas* [66] et des noms de planètes ou de constellations [67]. La Pastorale sacrée *Los Pastores de Belén* en est plus abondamment pourvue encore : nous y trouvons une sorte d'histoire des études astronomiques, dont l'initiative est attribuée aux descendants de Seth :

Estos fueron los primeros inventores de la Astrologia natural, y que observaron los cursos y movimientos de los cielos y de las estrellas del mundo universal, de las espheras y de los orbes en particular, del sitio de las estrellas fixas, de la Theórica de los planetas, de los eclipses, de los polos, climas, hemispherios, círculos,

61. *Arcadia*, l. III, éd. cit., p. 94.
62. *Príncipe Perfecto*, Parte II, I, 2.
63. *Bobo del Colegio*, II, 12.
64. *Arcadia*, l. V., *B. A. E.*, t. XXXVIII, p. 129.
65. *Ibid.*, l. II, *ibid.*, p. 63.
66. *Ibid.*, l. III, *ibid.*, p. 94.
67. *Ibid.*, l. V, *ibid.*, p. 121 et 125.

excentricos, epicyclos, retrogradaciones, accessos y recessos, horoscopos, raptos y otros diversos movimientos [68]...

Dans le même ouvrage se trouve aussi une sorte d'apologue en vers où trouvent place : *paralelos celestiales*, *ecliptica*, *eclipses*, *climas*, *zonas*, *uno y otro polo*, *la equinoccial*, *los tropicos y estrellas*, *esteliferas figuras*, expressions que suivent les noms et les descriptions de nombreux signes du Zodiaque et de plusieurs constellations. Viennent ensuite la distinction déjà faite dans *La Arcadia* entre *la falsa astrología y la cierta*, la condamnation absolue de la première et, en ce qui concerne la seconde, des réticences qui trahissent la curiosité sympathique du poète, réfrénée par ses scrupules religieux [69].

Dans la comédie, le vocabulaire, même des passages analogues quant à l'érudition, est beaucoup plus accessible : les termes savants qu'on trouve dans *El Príncipe Perfecto* et *El Bobo del Colegio* se réduisent à : *cielo impíreo*, *primer móvil*, *cielo cristalino*, *firmamento*, *esferas planetarias* [70], *cuerpos celestiales*, *orbes celestes* [71], et aux noms des planètes connues au XVIIe siècle; encore plusieurs vocables des moins courants sont-ils expliqués par le contexte.

Si ces passages érudits de l'œuvre de Lope de Vega sont significatifs du degré de culture et de la curiosité intellectuelle de leur auteur, ils ne sauraient être considérés comme des aspects essentiels de son art. En réalité les mots savants, et en particulier ceux empruntés à l'astronomie, n'apparaissent ainsi accumulés que tout à fait exceptionnellement. Le plus souvent ils surgissent isolés, là où ils ne s'imposent nullement, et plus ou moins dépouillés de leur signification scien-

68. *Pastores de Belén*, l. I; éd. « Companía Ibero-Americana », p. 88.

69. Jupiter y blâme les hommes d'entreprendre sur la puissance divine en réduisant à des lignes et à des mesures la sainte lumière des astres. Mais Liseo, le porte-parole de l'auteur, ajoute :

Los dioses, aunque a alguno satisfizo
Este vano mortal atrevimiento,
(*que yo ni le condeno, ni autorizo.*)
. . . .

(*Pastores*..., l. II, éd. cit., p. 154-155.)

70. *Príncipe Perfecto*, IIe partie, I, 2.

71. *Bobo del Colegio*, II, 12.

tifique littérale. Ils la gardent pourtant, et s'entourent parfois de précisions, inattendues en des écrits poétiques, lorsqu'il s'agit d'exprimer un moment du temps ou une idée de durée. Le voisinage de la mythologie vient souvent, selon l'usage, rendre plus aimable l'appareil scientifique, bien plus compliqué chez Lope que chez les écrivains antérieurs. Il suffit pour s'en convaincre de comparer dans des ouvrages analogues la manière de Cervantes à celle de l'auteur de *La Arcadia* :

Apenas havían los *rayos del dorado Febo* comenzado a dispuntar por la más baja línea de nuestro horizonte, quando el anciano y venerable Thelesio hizo llegar a los oydos de todos los que en la aldea estaban el lastimero son de su bocina.

Ce passage, qui forme le début du sixième livre de *La Galatea* [72], donne le ton de ces sortes d'indications chez Cervantes, encore est-il des plus recherchés. Comparons à cela une indication semblable d'un ouvrage du même genre, *La Arcadia* de Lope de Vega :

Al tiempo, pues, que sobre la blanca tela del alba, resplandeciente, con púrpura carmesí y azul finísimo matizaban las nubes diversos paños, en que el recién nacido sol peinase el oro de sus cabellos... en la sazón que *de los fríos peces salía*, y con alegre rostro miraba el *vellocino de Colcos*, estaba Belisarda al pie de un pino excelso [73]...

Non seulement l'indication de l'heure est donnée avec exactitude par les notes de couleur qui complètent les expressions *alba* et *recien nacido sol*, mais le moment de l'année lui-même est fixé presque rigoureusement aux derniers jours de février, d'après les signes du Zodiaque.

Ces signes, et particulièrement le Bélier et les Poissons qui occupent parmi eux les positions extrêmes, sont souvent employés par le poète dans le style noble pour exprimer le plus souvent l'idée de temps, et d'autres qui en dépendent

72. *Galatea*, l. VI, éd. Schevill y Bonilla, t. II, p. 185.
73. *Arcadia*, l. I, éd. cit., p. 48. Les passages du même genre sont nombreux dans cet ouvrage : voir éd. cit., p. 63, 164, 121.

telles que la durée, l'âge ou la date. Dans la prose de *La Arcadia* se trouve cette phrase :

... pero como en todo el discurso de un año, que desde *el Escorpión hasta la Libra* había el sol corrido, no sólo no la había visto, pero de cosa suya no había tenido nuevas [74]...

Les exemples se présentent encore plus nombreux en poésie; dans la fable mythologique intitulée *La Filomena*, l'âge de l'héroïne est indiqué de la façon suivante :

En dos lustros y medio *el sol había*
Doce veces no más corrido el Toro,
Desde que vieron el primero día
Los años ya por ella siglo de oro [75].

Et dans le Laurel de Apolo, une date fantaisiste est attribuée à la fondation de Madrid en ces termes :

Antes que viese en medio de la tierra
Su eterna paz el mundo,
. . . .
Había ya mil veces
Corrido el sol del Aries a los Peces [76]...

Les signes du Zodiaque ont encore pour mission d'exprimer poétiquement le mois et la saison comme dans les vers suivants :

La inteligencia que los orbes mueve
A la celeste máquina divina
Dará mil tornos con su hermosa mano,
Fuego el Leon, el Sagitario nieve [77]...

De là le poète passe facilement à l'idée de changement, ainsi qu'il fait dans le poème *A la Mudanza* [78]; il lui arrive même de passer de l'idée de temps à celle d'espace, comme dans les vers suivants tirés de *La Jerusalén* :

Venciòle aquella ilustre y santa escala
Del pastor que a Rachel ganó dos vezes,
Cuyo Zenith los Angeles iguala,
Cuyos brazos del Aries a los Pezes [79]...

74. *Arcadia*, éd. cit., l. II, p. 70.
75. *Filomena*, Ire partie, *B. A. E.*, p. 476.
76. *Laurel de Apolo*, *B. A. E.*, p. 202.
77. *Canción a la muerte de Carlos Félix; B. A. E.*, t. XXXVIII, p. 369.
78. *B. A. E.*, t. XXXVIII, p. 363.
79. *Jerusalem*, Barcelona, 1609, p. 8a.

Pero como sufrís que Norandino
Me afrente assi ? covarde un muerto nombra
A quien humillan la diversa frente
La Ossa Boreal y el Cancro ardiente [80] ?

Plus volontiers encore, Lope de Vega fait des mots empruntés à l'astronomie un usage métaphorique; de sorte que la plupart prennent une signification plus ou moins éloignée de celle qui leur est attribuée par les savants. Ils sont le plus souvent amenés par la comparaison avec le soleil, si fréquente à cette époque et que méritent également le Christ, les rois, les femmes et quelques personnages illustres. Selon le genre et le ton de l'ouvrage, les termes employés sont nobles ou simples, mais généralement plus accessibles que dans les passages où ils gardent leur sens propre. On trouve pourtant dans *El Huerto Deshecho*, dédié Al Ilustrisimo Señor de Haro, *eclíptica*, *paralelos*, *nubíferos*, *nadir*, *occidente* (ce dernier employé comme adjectif), à côté d'autres mots plus simples tels que : *planeta*, *rayos*, *polos*. La noblesse de l'épopée admet le mot savant *eclíptica* comme on le voit par une strophe du début de *La Jerusalén*, ainsi que *Zenith*, *Nadir* [81], *articos*, *antarticos*, *coluros*, *tropicos*, *elementar* et *eterea region* [82]. Le vocabulaire de la *Canción en las exequias del Rey N. S. Felipe III* [83] est plus simple : on n'y découvre qu'un mot inusité : *ocurso;* les autres : *ocaso*, *amaneciste*, *oriente*, *cometa*, *polos*, *nube*, *nieve*, *torrida zona*, *orbe*, *reverbera*, *aurora* sont ou d'un usage journalier ou aisément compréhensibles sans culture spéciale.

Dans la comédie, c'est le mot simple qui prévaut; de sorte que ce vocabulaire y offre moins de variété et plus de répétitions, car les occasions de comparaisons avec le soleil, les étoiles, l'aurore sont nombreuses; dans les pièces qui comportent un personnage appelé Sol ou Estrella, en particulier, ces comparaisons sont inévitables; aussi trouvons-nous dans *La Estrella de Sevilla : aurora*, *nieve*, *nube*, *amanecer*, *horizonte*, *arrebol*, tous avec un sens figuré. Dans *La Corona*

80. *Ibid.*, p. 9*b*.
81. *Jerusalem*, Barcelona, 1609, p. 8*a*.
82. *Ibid.*, p. 169*a*.
83. *B. A. E.*, t. XXXVIII, p. 352.

Merecida, dont le personnage principal porte de nom de Sol, ce sont : *cielo*, *estrella*, *noche*, *eclipsar*, *sol nublado*, *sol parado*, *arrebol*, *nubes*, *amanecer*, *anochecer*, *solsticio*. Mais ces figures viennent aussi d'elles-mêmes sous la plume de Lope, sans qu'aucun nom propre les appelle comme il arrive entre cent autres dans *El Servir con mala estrella* [84], *Lo Cierto por lo Dudoso* [85], *Al pasar del arroyo* [86].

Une comparaison semblable amène dans *Los Pastores de Belén* une allusion inattendue à la météorologie paysanne qui assure que les couchers de soleil empourprés sont suivis d'un beau jour :

Hoy Ana pario a María
Y anoche se vio arrebol,
Sin duda tendremos sol,
Pues amanece tal día [87].

Quelques mots de ce vocabulaire qui appartiennent à tous les genres et qui, malgré leur aspect scientifique, sont d'un usage très fréquent, manifestent dans la poésie de Lope des signes d'usure : ils perdent de leur valeur pittoresque et deviennent en beaucoup de passages presque prosaïques; tels sont : *norte* et *polo* qui paraissent les plus caractéristiques, encore qu'une tendance analogue existe dans les mots *esfera*, *oriente*, *hielo* et quelques autres. Le mot *norte*, un peu éloigné déjà de son sens primitif puisqu'il signifie, non plus un point cardinal, mais l'étoile polaire, se trouve dans la poésie de Fray Luis de Leon [88]; en revanche, Herrera paraît éviter délibérément ce terme qu'il remplace par le mot *estrella*, moins précis, mais sans doute plus imagé [89]; il semble que Lope suive en cela l'exemple de celui qu'il reconnaît comme son maître, car on trouve rarement dans ses écrits ce mot ainsi employé; mais, avec un sens figuré à travers lequel apparaît

84. *El Servir con mala estrella*, I, 4.
85. *Lo Cierto por lo Dudoso*, II, 17.
86. *Al pasar del arroyo*, I, 2.
87. *Los Pastores de Belén*, éd. cit., I, p. 43.
88. *A la Ascensión.*
89. On trouve dans beaucoup de poèmes des vers analogues à ceux-ci :
Va el pielago sulcando presurosa
La nave, enderezada de *la estrella*
Que gobierna su curso...
Canción III.

avec précision le même sens que lui attribuait Fray Luis de Leon, il figure dans un grand nombre de poèmes et de comédies. Il se rencontre à deux reprises dans *Al Pasar del Arroyo* et la seconde fois le personnage qui l'emploie lui donne une valeur ironique :

DON CARLOS. — Siempre lleva errado el *norte*
Quien lleva el amor por guía [90]...
. . . .
LISARDA. — . . . .
Perdida estaba la corte.
A no venir este *norte*
Por la ordinaria estafeta [91]...

Il devient une métaphore galante dans *La Arcadia* [92], soit qu'il suppose un rapprochement avec l'étoile polaire, soit qu'il garde seulement le sens dérivé de : *point vers lequel on se dirige*. De toute façon, il peut être considéré comme un des rares mots du vocabulaire astronomique exclus, ou presque, de la poésie élevée.

Le cas de *polo* semble assez différent. On le trouve dans la comédie aussi bien que dans des poèmes à caractère épique comme *La Circe* ou des églogues assez pompeuses comme celle qui est adressée *Al epigrama del Serenísimo Infante Carlos* [93]. Mais il présente d'un poème à l'autre des valeurs nettement différentes, alors même qu'il est pris au sens propre. Peut-être avait-il alors, même dans le monde des savants, un sens plus étendu qu'aujourd'hui. A coup sûr, le sens moderne apparaît tantôt au propre, tantôt au figuré dans des passages comme les suivants :

Ocupa el nombre de Almanzor el *polo*
Cuyas nieves el sol apenas dora [94].
DOÑA MARIA. — Joyas y galas ¿no son
Los *polos* de las mujeres [95]?...

En revanche, dans un assez grand nombre de compositions, il paraît avoir le sens d'antipodes ou celui de ciel, ou plutôt de région du ciel où se meut la Terre. Il ne semble pas pos-

90 et 91. *Al pasar del arroyo*, III, 7 et 14.
92. *Arcadia*, I, p. 55, et III, p. 94.
93. *B. A. E.*, t. XXXVIII, p. 311.
94. *Labrador Venturoso*, *Obras de Lope*, éd. Academia española, t. VIII, p. 6.
95. *Moza de Cántaro*, I, 2.

sible de lui attribuer le sens moderne dans des passages comme ceux qui suivent :

Que venga el sol y vaya
Por este nuevo y *el opuerto polo* [96]...
Oh! viejo venturoso, que difusas
Tus obras, a pesar de envidias vanas,
Miras al *polo contrapuesto infusas* [97]!...
Temblaba de la tierra
La cara que afeitaron tantas flores
Amenazando guerra
Las cajas de los *polos tronadores* [98]...
La noche estaba sin temor de Apolo,
Y en el collar del Can resplandecía
La estrella mas vecina a nuestro *polo*
Que airada entonces abrasaba el dia [99].

Enfin ce même mot devient burlesque et digne de Quevedo dans la *Gatomaquia* [100] :

Asi los gatos iban alterados
....
Y la mona, la mano en la almohada,
La parte occidental descalabrada,
Y los húmidos *polos* circunstantes
Bañados de medio ámbar como guantes [100].

L'usage burlesque de cette sorte de mots apparaît exceptionnel chez Lope de Vega; le fait est d'autant plus étonnant que des écrivains généralement moins irrévérencieux les ont utilisés à peu près exclusivement dans l'ironie et la satire; ainsi, Cervantes dans *La Ilustre Fregona* et Alarcón dans *La Verdad Sospechosa* [101]. Il est difficile d'admettre que le seul respect de la science astronomique ait retenu la tendance de Lope à se servir des mots les plus graves pour exprimer des choses bouffonnes, alors que le vocabulaire religieux lui-même ne jouit pas d'un tel privilège. Ce fut plutôt un scrupule d'artiste qui intervint, peut-être le souci de réserver exclusivement à la poésie élevée un certain nombre de termes nobles et peu usités. Cela se trouvait être en contradiction avec la tendance bien plus constante de Lope à mélanger des mots de toute provenance pour enrichir autant que possible

96. *Egloga Elisio*, *B. A. E.*, t. XXXVIII, p. 317.
97. *Egloga al epigrama del Serenisimo Infante Carlos*, *B. A. E.*, t. XXXVIII, p. 311.
98. *Huerto deshecho*, *ibid.*, p. 353.
99. *Circe*, *ibid.*, p. 503.
100. *Gatomaquia*, *B. A. E.*, t. XXXVIII, p. 436.
101. *Verdad Sospechosa*, I, 2.

ses moyens d'expression, mais la coexistence de ces deux traits contradictoires du tempérament artistique du poète exprime fidèlement la personnalité de l'écrivain qui réussit à joindre à toute sorte d'excès et d'audaces un goût très réel de la modération comme le prouve clairement sa polémique avec les cultistes [102].

Il n'en est pas moins vrai que le principal souci de Lope de Vega en utilisant les termes savants empruntés à l'astronomie fut de rénover et d'enrichir, bien plus que d'ennoblir, son vocabulaire poétique. Il vivait d'ailleurs à une époque où le système de Copernic, sans s'imposer encore à la science officielle, prêtait sans doute à des controverses et rendait une nouvelle jeunesse même aux théories désuètes qu'on pouvait lui opposer. Peut-être Lope s'est-il livré dans sa jeunesse à de savantes conversations avec des compagnons d'étude, dans le genre de celle qu'il rapporte dans *El Bobo del Colegio;* le fait même de la rapporter dans une comédie prouve que ces questions intéressaient un public assez étendu. Il n'est d'ailleurs pas le premier poète espagnol qui ait vu dans la science des astres une source de poésie : avant lui, Herrera y a trouvé d'innombrables métaphores et Fray Luis de León a fondé sur la contemplation du ciel étoilé et du mouvement des astres son émouvant poème *La Noche serena.* A vrai dire des différences profondes séparent les trois poètes : l'érudition scientifique d'Herrera paraît avoir été superficielle; celle de Fray Luis, plus sérieuse, n'a pas recours aux mots spéciaux que Lope de Vega emploie au contraire très volontiers.

En fait, ce dernier se montre, dans l'usage qu'il fait de l'astronomie, beaucoup moins philosophe et beaucoup plus homme de lettres que ses devanciers. En dépit de l'intérêt que lui accordait son esprit curieux, il l'a réduite, dans ses écrits, à n'être qu'un réservoir d'expressions rares. Mais ce fait est l'un de ceux qui nous montrent le mieux à quel point la langue de Lope de Vega est « l'écho sonore » de toutes les préoccupations qui agitaient les hommes de son temps.

(A suivre.) L. SALEMBIEN.

102. Góngora a-t-il emprunté à son adversaire sa notation du temps au moyen des signes du Zodiaque dans sa première *Soledad?*

CERVANTES EN FRANCE

A PROPOS DE QUELQUES PUBLICATIONS RÉCENTES

Dans sa *Bibliografía crítica*, dont le dernier volume paraissait il y a presque vingt ans, Leopoldo Ríus dressait le catalogue non seulement des ouvrages de Cervantes et de leurs traductions, mais de toutes les appréciations, allusions et imitations qu'il avait pu découvrir dans les différentes littératures. Malgré ses imperfections, cette *bibliographie* a beaucoup facilité les recherches ultérieures, et il n'est que juste de la rappeler au moment où il vient d'être publié, coup sur coup, trois ouvrages considérables sur la fortune de Cervantes en France : Max-Hellmut Neumann, *Cervantes in Frankreich* (1582-1910) (*Revue hispanique*, t. LXXVIII, New York et Paris, 1930, p. 1-296); Esther J. Crooks, *The Influence of Cervantes in France in the seventeenth century* (*Johns Hopkins Studies in Romance Literatures and Languages, extra volume IV*, Paris, Les Belles-Lettres, 1931, mai); et Maurice Bardon, « *Don Quichotte* » *en France au XVII*ᵉ *et au XVIII*ᵉ *siècle*, 1605-1815 (*Bibl. de la Revue de Littérature comparée*, num. 69, Paris, Champion, 1931, juin) [1].

Naturellement, il est relevé, dans les ouvrages que nous venons de nommer, beaucoup d'allusions et de cas d'imitation qu'ignorait entièrement Ríus. Neumann même, dont les 296 pages embrassent, d'une façon forcément très schématique, trois siècles de littérature française, doit ajouter considérablement aux matériaux recueillis par le bibliographe espagnol; cependant, à la lumière des ouvrages de Miss Crooks et de M. Bardon, on voit que l'inventaire dressé par l'érudit allemand est encore très loin d'être complet [2]. C'est que, dans le livre de M. Bardon surtout, l'abondance des données est vraiment remarquable; et la longueur du « *Don Quichote* » *en France* s'explique assez par le grand nombre de textes que l'auteur a trouvés à citer, surtout à mesure qu'il s'approche du

1. Voir les comptes rendus du premier et du troisième de ces ouvrages dans ce *Bulletin*, octobre 1930, p. 426, et octobre 1931, p. 356.

2. Pour le XVIIᵉ siècle, par exemple, il constate tout au plus une trentaine d'allusions aux ouvrages de Cervantes, tandis que M. Bardon et Miss Crooks en indiquent chacun plus de cinquante au *Don Quichotte* seul (nous comptons une seule fois chaque auteur).

XVIIIe siècle. Faisons remarquer, en passant, que M. Bardon se connaît peut-être mieux à la littérature de cette dernière époque qu'à celle du XVIIe siècle. Son premier chapitre, par exemple (*L'Etude de l'espagnol en France pendant les premières années du XVIIe siècle*), n'ajoute guère au livre de Morel-Fatio; et ses notes bio-bibliographiques sur Oudin, Rosset, ou tel autre romancier de la même époque, n'étant pas basées sur des recherches personnelles, présentent relativement peu d'intérêt, et il lui aurait été tout à fait possible de s'en passer. Par contre, on aurait souhaité que M. Bardon insistât davantage sur les différentes expressions françaises empruntées au *Don Quichotte*, et qu'il eût été un peu plus précis sur Sorel et son *Berger extravagant*. Mais ces détails n'ôtent rien à la nature consciencieuse de l'effort fourni par M. Bardon. Qu'on songe au travail qu'entraînait, à elle seule, l'étude des traductions françaises, que M. Bardon n'a pas craint de confronter soigneusement avec le texte espagnol. Cette besogne difficile qui a trouvé jusqu'ici si peu d'amateurs, il s'en acquitte avec un dévouement et un bon sens admirables. Ce sont les qualités qu'il apporte aussi à l'examen de tant d'imitations, de réminiscences, d'appréciations du *Don Quichotte*, relevées chez toute sorte d'auteurs du XVIIe et du XVIIIe siècles.

Il ressort de la thèse de M. Bardon quelques conclusions bien nettes : 1° le *Don Quichotte* n'a cessé à aucun moment d'être très populaire en France; cependant 2° les lecteurs en ont surtout apprécié le côté satirique et comique, ou même, assez souvent, le côté romanesque et 3°, conclusion négative, mais qui a son importance, personne, ou presque, n'a entrevu, avant 1815, les intentions symbolistes, voire philosophiques, que prête volontiers à Cervantes la critique moderne.

Si l'on prend maintenant le livre de Miss Crooks, on constate que dans son cas les idées générales sont presque noyées dans l'accumulation des petits faits; car elle a rencontré, elle aussi, une matière fort riche, et elle est à féliciter sur la découverte de bon nombre d'allusions à Cervantes jusqu'ici inconnues. Ce qu'il y a de regrettable, c'est qu'elle n'ait pas abordé d'une façon un peu plus critique cette *question importante*, comme elle l'appelle [3].

Dans l'introduction, tirée en grande partie de Fournier, Morel-Fatio, Knapp, etc., il est parlé de l'influence espagnole en général. Chose curieuse, Miss Crooks ne semble pas connaître, non plus que M. Bardon, la *Bibliographie hispano-française* de Foulché-Delbosc [4]. Sept pages de cette introduction sont consacrées aux

3. P. 198, *this important theme*.

4. *Bibliographie hispano-française*, 1477-1700. *Extrait de la Bibliographie Hispanique*, New-York, H. S. O. A., 1912-14; trois parties.

traductions françaises de Cervantes, sur lesquelles Miss Crooks n'a rien de nouveau à dire [5].

Le premier chapitre (p. 25 à 53 : *References to Cervantes*) donne une liste de toutes les allusions aux ouvrages de Cervantes que Miss Crooks a pu trouver dans les auteurs du XVIIe siècle. Dans le chapitre suivant (*The Influence of Cervantes upon French poetry*..., p. 54 à 62), l'auteur reprend celles de ces allusions qui se rencontrent chez les poètes, tout en citant aussi quelques parallèles assez chimériques [6]. Aucun cas d'imitation ou d'influence ne semble être tout à fait certain. Il est question ensuite (ch. III, *The Influence of Cervantes upon French novels*..., p. 63 à 79) des imitations romanesques des ouvrages de Cervantes, et elles méritaient, croirait-on, un traitement moins sommaire. Dans les conclusions, ou, plus exactement, à la fin de ce chapitre [7], Miss Crooks laisse deviner qu'elle n'a entrepris que par acquit de conscience cette partie de sa besogne : « Although these influences are interesting, dit-elle (p. 79), their importance must not be over-estimated. It cannot be said that Cervantes' influence on the novel was very great, for even where it is strongest it is shared with that of the picaresque novel in general. His real value lay rather in the imitation of his work for the stage. » Forte de cette doctrine, Miss Crooks n'hésite pas à consacrer les chapitres suivants (ch. IV à VI, p. 80 à 197), c'est-à-dire 117 pages sur 203, à l'influence de Cervantes sur le théâtre français, et cela malgré le fait que les ouvrages dramatiques de Cervantes n'ont trouvé presque pas d'imitateurs. Il est question, bien entendu, dans ces chapitres, des divers auteurs de comédies ou de ballets qui ont fait allusion aux personnages de Cervantes, ou qui ont emprunté des intrigues au *Don Quichotte* et aux *Novelas exemplares*. Aux yeux de Miss Crooks, tout cela est de la plus haute importance si on veut déterminer l'influence de Cervantes en France; aussi dira-t-elle encore une fois, dans ses conclusions générales : « Not of striking importance to the novel

5. P. 14 à 20; cf., par exemple, p. 17, et la note 95, où Miss Crooks se contente de citer l'opinion de Ríus sur la première traduction du *Don Quichotte*.

6. Voir, par exemple, p. 59 à 60, un argument à propos de Scarron, reproduit presque textuellement plus loin (p. 187); ou p. 61, Boileau : « In the *Art poétique* the line *Plus enclin à blâmer que savant à bien faire* suggests that Boileau may have had in mind Cervantes' statement *deux soldats, habiles à bien dire et prompts à bien faire*, and wrote the contrary idea » (!)

7. Puisque, loin de conclure quoi que ce soit dans ses soi-disant conclusions, Miss Crooks ne fait que répéter, en forme de résumé, ce qu'elle a déjà dit une fois. — Faisons remarquer ici que la première nouvelle de Lancelot (*Les Esclaves Illustres*) ne remonte pas à l'*Amante liberal* de Cervantes (cf. Miss Crooks, p. 75), mais à un récit de Lugo y Davila (*Teatro popular*, 1622; voir *Rev. de Fil. Esp.*, t. XIII, p. 65); tandis que la pièce de Pichou, *L'infidèle Confidente*, dont Miss Crooks ignore la source (p. 82, n. 9, et M. Bardon, p. 189, n. 66), s'inspire précisément du recueil de Lancelot (3e nouvelle, *L'Infidèle Confidente*, traduite de Céspedes y Meneses).

is the master novelist; in the theater, instead, is to be seen his true value in France » (p. 199).

Or, il est fort à craindre, croyons-nous, que de pareilles affirmations quant à la *valeur réelle* de Cervantes n'accusent de la part de leur auteur une conception tout à fait erronée de ce sujet : l'influence de Cervantes en France. Miss Crooks, d'ailleurs, ne serait pas seule à se fourvoyer de cette façon lamentable. Rappelons que M. Bardon (qui a su éviter dans son titre le mot *influence*) s'occupe beaucoup lui aussi du théâtre et exprime parfois des idées assez analogues à celles de Miss Crooks [8]. On peut trouver aussi que le livre de F. A. de Icaza sur les *Novelas exemplares (sus críticos, sus modelos*... y su influencia en el arte) pèche par le même côté.

Il doit être évident que, par leur portée et par le genre de faits qu'elles examinent, ces récentes études sur Cervantes en France ne s'écartent guère de la conception de la *Bibliografía crítica* de Ríus. Ce qu'elles cherchent à établir, ce n'est au fond qu'une seule chose, la popularité de Cervantes à toutes les époques. Elles la démontrent, il est vrai, d'une manière plus frappante que la bibliographie de Ríus, en ce qu'elles citent des témoignages bien plus nombreux. Cependant ce mérite même est nécessairement relatif, puisque la chasse aux allusions et aux réminiscences reste toujours ouverte [9].

Mais, la popularité de Cervantes ne pourrait-elle se passer, à la rigueur, de preuves aussi laborieuses ? N'y aurait-il pas une façon plus utile de rendre hommage à l'écrivain espagnol ? L'importance de Cervantes pour la littérature se résume-t-elle enfin dans les allusions, les réminiscences, les imitations matérielles à quoi on a accordé une attention si exclusive ?

Puisque les ouvrages les plus remarquables de Cervantes sont des ouvrages romanesques, il nous semble que, pour être logique, il faudrait insister surtout sur l'influence qu'ils ont pu exercer sur le roman ou sur la nouvelle. De plus, cette influence ne se mesurera pas nécessairement par le nombre d'emprunts qu'on a faits à la matière du *Don Quichotte* ou des *Novelas exemplares*. C'est plutôt dans l'esprit, et dans la forme de la nouvelle et du roman postérieurs qu'il faudrait tâcher d'en retrouver les traces. Certes, une telle influence ne sera pas facile à déterminer, mais il

8. Cf., par exemple, p. 100, « Mais c'est au théâtre... que se manifeste surtout l'influence de Cervantes sur Scarron »; p. 634, « Fort restreinte dans le roman, l'influence de Cervantes s'est davantage exercée sur la scène »; p. 683, « Aussi bien est-ce au théâtre que cette influence de Cervantes s'exerce le plus ».

9. Nous énumérons ci-après quelques détails de ce genre qui ne sont pas cités dans les ouvrages de Neumann, Miss Crooks ou M. Bardon.

est vraisemblable que celui qui entreprendra ce travail ne risquera pas de perdre sa peine.

Dans le cas des *Novelas exemplares*, il est certain que rien ne justifie la façon cavalière dont Miss Crooks s'en débarrasse, ni l'affirmation d'Icaza, qu'elles n'ont eu aucune influence sur le genre avant les temps du romantisme allemand [10]. Le rôle qu'elles ont joué dans le développement de la nouvelle française est, dès le XVIIe siècle, indiscutable.

On trouve, à la page 69 du livre de Miss Crooks, une allusion à l'*Alcidalis et Zelide* de Voiture : « According to Ubiccini (*sic*), in his edition of Voiture's works, this story was similar to the novels of Cervantes. I do not know on what grounds Ubiccini bases his statement ». Il serait difficile de montrer plus d'inexactitude. Ce n'est pas Ubicini qui parle de Cervantes, mais Tallemant; et lui ne parle pas des romans de l'auteur espagnol mais de ses nouvelles : « Mlle de Rambouillet... fit une petite histoire comme une nouvelle de Cervantes; l'amant était Alcidalis et l'amante Zélide. Voiture écrivit cette aventure, mais il négligea de la finir [11]. » *Alcidalis et Zelide* est d'ailleurs facilement accessible, et il aurait été possible d'en parler avec moins de désinvolture [12]. Voici brièvement l'intrigue de ce fragment : Rosalve, seconde femme du roi d'Aragon, veut faire épouser par son beau-fils Alcidalis, la fille qu'elle a eue de son premier mari. Alcidalis aime cependant une autre jeune fille, la princesse Zelide, de qui la reine essaye de se débarrasser en l'offrant comme femme à un certain duc de Tarente. En route pour l'Italie, Zelide réussit à se faire remplacer par la fille d'un capitaine de vaisseau, et, au lieu de débarquer en Italie, elle reste auprès de ce capitaine. Prise par un corsaire homme de cœur, elle mène pendant quelque temps une vie errante, et, vêtue en homme, se distingue par des prouesses guerrières. Sur ces entrefaites, Alcidalis arrive auprès de la femme du duc, qu'il croit être Zelide, mais l'apparition subite du mari l'oblige à prendre la fuite sans s'être renseigné sur le sort de Zelide.

C'est à propos de cette nouvelle, ainsi inachevée, que l'auteur des *Historiettes* a rappelé les nouvelles de Cervantes; et il suffit d'un peu de réflexion pour s'expliquer assez bien l'idée de Tallemant. Certaines des *Novelas exemplares* se rattachent certai-

10. *Las « Novelas exemplares » de Cervantes, segunda edición*, Madrid, 1915, p. 270.

11. Cf. Voiture, éd. M. A. Ubicini, t. I, Paris, 1855, p. 39; et Tallemant, *historiette de Mme de Montauzier*, et commentaire (t. II, 1854, p. 537).

12. Nous nous servons de l'édition suivante : *Les Œuvres de Monsieur de Voiture*, t. II, Paris, Claude Robustel, 1729, in-12, p. 275-458, *Histoire d'Alcidalis et de Zelide*; les pages 340 à 458 comprennent la conclusion du sieur Desbarres. Notons, en passant, que la deuxième nouvelle de Segrais (*Adelayde, comtesse de Roussillon*) contient les mêmes données que la nouvelle de Voiture.

nement, par leur structure comme par leur matière, au roman grec [13]. La grande originalité de Cervantes, dans ces nouvelles romanesques, consiste à employer, dans une narration beaucoup moins longue qu'un roman ordinaire, les procédés artistiques d'Héliodore. Que Cervantes ait eu ou non des prédécesseurs dans cette voie (et il est probable qu'il n'en avait pas), l'évidente popularité des *Novelas exemplares* en France, au début du XVIIe siècle, nous permet d'attribuer à leur influence toute nouvelle qui trahit les mêmes tendances. C'est ainsi que la deuxième des *Nouvelles françoises* de Sorel rappelle exactement par sa forme, en même temps que par les détails de son intrigue (pirates, enlèvements, pérégrinations), l'*Amante liberal* de Cervantes [14]. Or, la nouvelle de Voiture, quoiqu'elle ne conserve pas précisément, comme l'*Amante liberal* ou les *Mal-mariez* de Sorel, la formule de *Théagène et Chariclée*, a néanmoins, comme les deux nouvelles antérieures, une sorte d'action double, qu'explique la séparation des deux amants; et elle leur ressemble encore, comme on a pu le voir, par plusieurs des éléments de son intrigue. Ainsi, étant donné que l'*histoire d'Alcidalis et Zelide* appartient au genre de la nouvelle, il est possible de la faire remonter, à travers Sorel, à Cervantes; et Tallemant n'a pas eu tort, en somme, en la comparant aux *Novelas exemplares*.

Tout insignifiante que puisse être, en elle-même, la nouvelle de Voiture, elle montre au moins, comme le font les nouvelles de Sorel, que, dès le XVIIe siècle, l'influence des *Novelas exemplares* a eu bien d'autres manifestations que les tragi-comédies dont on nous remplit les oreilles. On peut même affirmer que les nouvelles de Cervantes, avec d'autres recueils espagnols qu'elles ont en partie inspirés, sont d'une importance fondamentale pour expliquer le développement, et peut-être l'existence, du genre en France. Les travaux de MM. Morillot et Dulong, qui ne s'occupaient pas spécialement de Cervantes, ni de littérature comparée, ne peuvent laisser de doute à ce sujet [15]. Leurs recherches ont déjà éclairé

13. Cf. G. Cirot, dans ce *Bulletin*, t. XXVIII, 1926, p. 353-54.

14. Sorel, *Nouvelles françoises*, Paris, P. Billaine, 1623, in-8°, p. 115 à 235, *Les Mal-Mariez :* On trouve, dans cette nouvelle, exactement comme dans l'*Amante liberal*, un brusque commencement, propre à éveiller immédiatement la curiosité du lecteur; ensuite, deux récits faits par les personnages principaux, et qui apprennent au lecteur ce qui est censé précéder l'ouverture de la nouvelle; et, enfin, une nouvelle série de péripéties, amenant l'heureux dénouement, et racontées à la troisième personne par l'auteur lui-même. Tel est aussi, on le sait, le plan de *Théagène et Chariclée*. — Miss Crooks ne cite pas du tout les *Nouvelles françoises*, quoique la cinquième (*La Recognoissance d'un fils*, p. 481 à 574) contienne des emprunts évidents à l'*Ilustre Fregona*.

15. Voir Paul Morillot, *Scarron* (thèse), Paris 1888, p. 361 sq.; et *Hist. de la langue et de la litt. françaises* (Petit de Julleville), t. IV, Paris, 1897, p. 459; — G. Dulong, *L'abbé de Saint-Réal; études sur les rapports de l'histoire et du roman au XVIIe siècle*, Paris, Champion, 1921; p. 70-73.

certains aspects de la question, qui n'a besoin maintenant que d'un traitement plus minutieux et plus compréhensif. Mais, tant qu'on n'aura pas un travail de ce genre, il ne sera pas possible de parler, sérieusement, de l'influence des *Novelas exemplares*.

Et le *Don Quichotte* ? M. Bardon aurait-il dit le dernier mot sur son influence en France avant 1815 ? Dans ce cas, aucun romancier, à l'exception peut-être de Scarron, n'aurait été influencé, dans sa conception de son art, par l'exemple de Cervantes, et le chef-d'œuvre espagnol ne nous aurait valu, dans le roman, que quelques personnages, quelques intrigues d'un intérêt assez discutable. Mais, pour affirmer positivement ces choses, l'évidence a-t-elle été examinée d'une manière suffisante ? Il n'est pas certain, en tout cas, que des recherches qui se borneraient strictement au genre romanesque et à son développement ne révéleraient les traces d'autres influences moins superficielles que celles qu'on a jusqu'ici constatées.

D'ailleurs, même en admettant les méthodes de M. Bardon, comment s'expliquer le fait que, tout en examinant les traductions françaises de la *Female Quixote* ou du *Don Sylvio von Rosalva*, il ne dit pas un mot de Fielding qui doit tant à Cervantes et qui a été très connu en France ? En s'occupant surtout des allusions et des imitations plus ou moins évidentes, ne ferme-t-on pas les yeux inévitablement sur des aspects importants de la question ? C'est ainsi que Miss Crooks, ayant affirmé que le *Don Quichotte* a renforcé l'influence des romans picaresques, ne voit pas la nécessité de préciser cette influence, qui n'a pas, à l'en croire, la moindre importance. Nous pensons, au contraire, que c'était là un point tout à fait digne d'être examiné. Il n'est pas impossible, tous comptes faits, que le *Francion*, écarté exprès du répertoire de M. Bardon [16], soit tout aussi intéressant que le *Berger extravagant*, au point de vue de l'influence de Cervantes.

Quoi qu'il en soit, avant 1815, il doit exister dans le roman du XIXe siècle des cas où Cervantes a exercé une influence réellement profonde; et on ne saurait admettre, à cet égard, que Neumann se soit même rendu compte des possibilités de ce genre de recherches. Ce qu'il dit de Prosper Mérimée, par exemple, dont les nouvelles, comme l'a montré M. Trahard [17], se rattachent à celles de Scarron et de Cervantes, est tout à fait superficiel. Et, pour Flaubert, peut-on parler convenablement à son sujet en une demi-page ? Car c'est tout l'espace qu'accorde à *Mme Bovary* l'érudit allemand, quoique, comme il le constate lui-même, ce roman marque « une

16. M. Bardon, p. 107-08.

17. Pierre Trahard, *La Jeunesse de Prosper Mérimée*, Paris, Champion, 1925.

date des plus importantes dans l'histoire du roman français »[18]. Ce qu'il y a d'encore plus extraordinaire, c'est que Neumann consacre quatre pages entières à l'ouvrage d'Erckmann-Chatrian qui vient immédiatement après sur sa liste. Jamais zèle de collectionneur ne fut responsable d'un tel manque de perspective.

Répétons-le : dresser une liste d'allusions, d'appréciations, d'imitations évidentes, ce n'est pas la meilleure méthode de caractériser l'influence de Cervantes, et, dans l'absence d'autre chose, les études de ce genre risquent de ne saisir qu'une moitié, la moins importante, du *baci-yelmo*. La part de Cervantes dans le roman français doit être considérable, et, pour la déterminer, c'est à l'histoire du genre romanesque, dans ce qu'elle a de plus intime et de plus essentiel, qu'il faudra recourir. Les recherches qui s'imposent ainsi sont, à vrai dire, longues et difficiles, et nous ne pouvons qu'espérer, pour finir, que dans son prochain livre sur le XIXe siècle M. Bardon ira aussi loin que possible dans cette direction : ce faisant, il ajoutera infiniment, croyons-nous, à l'intérêt, déjà estimable, des études qu'il poursuit.

G. HAINSWORTH.

Détails supplémentaires pour la fortune de Cervantes en France.

1. Dans la préface de sa traduction du *Peregrino en su patria*, Vital d'Audiguier accuse de mauvais goût le phénix d'Espagne, et rappelle, à son propos, quelques écrits de Cervantes : « Il se devoit souvenir de l'advertissement de Cervantes, autheur de son temps et de sa langue, qui se moque si plaisamment de ceste façon d'escrire en sa Preface de don Guichot. Combien qu'il ayt tesmoigné depuis par ses dernières pieces (*les Nouvelles exemplaires*), qu'il n'est pas moins suject, à la censure que ceux qu'il reprend. Mais bien plus, car sous ombre d'en vouloir à ceux qui s'amusent à des choses saintes il a attaqué tous ceux qui s'appliquent à descrire les gestes héroïques des grands, et s'est depuis amusé luy-mesme, non point en passant, mais si particulièrement qu'il en est fascheux, à nous faire des contes de petites gens qui n'ont pas plus d'appa-

18. Neumann, p. 260 : *Nur das noch hat « Madame Bovary » mit dem D. Q. gemein, dass sie eines der bedeutsamsten Daten in der Geschichte des modernen Romans ist.* — Rappelons, à ce propos, un passage du livre d'Américo Castro, qui a le droit d'être écouté en pareille matière : *¿ Qué más individuación psicológica que haber creado todo un género literario en el « Quijote »? ¿ Cree de Lollis que « La Princesse de Clèves » es psicológicamente superior al « Quijote » o las « Novelas Ejemplares »? Lo que ocurre es que Cervantes no practica el método de la morosa delectación en el auto-análisis reflexivo: pero en cuanto seres vivos, cualquier personaje de sus obras mejor logradas supone una complejidad interior no superada por nadie.* Flaubert como novelista, debe su existencia antes a Cervantes que a la « Princesse de Cleves » (*El Pensamiento de Cervantes*, Madrid, 1925, p. 69, n. 2).

rence de vérité, et sont neanmoins si plats et si foibles qu'ils ne se peuvent pas soustenir » (*Les Diverses Fortunes de Panfile et de Nise*..., Paris, Toussainct du Bray, 1614, in-8°, préface).

2. François de Rosset, dans sa *Suite de Roland le Furieux* (1615), compare à Don Quichotte le héros *Bernard de Carpi* : « *Ce bouffon*, dit-il, *tenoit de l'humeur de Dom Quichot de la Manche*, et espérait vaincre les pairs de Charlemagne, *de mesme que Dom Quichot son parent s'imaginoit qu'il estoit venu au monde pour remettre en honneur la chevalerie errante* » (f. 95-96 de l'éd. de 1643, Paris, A. de Sommaville, in-4°).

3. Un livret satirique de 1615 : *Cahier pour presenter aux estats qui se tiennent aux sables d'Anglet dans l'Hostel d'Estanquet ceste annee* 1615... (s. l. n. d., in-8°, p. 7) contient, à la page 2, une allusion à Don Quichotte : « Que *Don quichotte de la mancha* qui tient les registres et protoquolles des dames Estrangeres qui vont ordinairement joindre les troupes sera tenu de rapporter ses registres pour estre contreroolez de moys à moys par l'officier de la basse Bretaigne aux fins de reparer les abus qui sur ce se commettent ». (Cela fait partie d'une série de résolutions facétieuses; cf. *Don Quichotte*, I, ch. 22.)

4. Dans *Les Abbus du monde* (Paris, Toussainct du Bray, 1619, in-12), traduction d'un roman de Loubayssin de la Marque (*Engaños deste siglo*, Paris, J. Orry, 1615, in-12), on trouve quelques souvenirs de Cervantes : f. 98, « Luy qui estoit homme vaillant et un vray matois, comme celuy qui avoit couru, avant qu'il fut marié. les fauxbourgs de Malga, la plage de S. Luc, les sablons de Xerez, la pescherie de Velez, les Olivetes de Valance, la consolation de Utrera, les ventilles de Tolede, la place de Cordoue et celle où l'on tient le marché à Segovie » (cf. *D. Q.*, I, 3); f. 109 v° « D. Fernando... fit comme Don Quichot... il s'imagina que ceste galefretiere estoit une belle et excellente Dame » (cf. *D. Q.*, I, 16).

5. On se souvient que, dans le chapitre des galériens (I, 22), Don Quichotte met en liberté plusieurs criminels, en dépit des quatre gardiens (*dos de a caballo y dos de a pié*) qui les conduisaient aux galères. Le héros de Cervantes ne supportait pas l'idée de *gente forzada* : « *van de por fuerza y no de su voluntad* », dit-il. M. Bardon relève (p. 80) chez Tallemant des souvenirs de cet épisode, mais d'Audiguier l'avait imité déjà en 1615 dans son *Lysandre et Caliste*. Le héros de ce roman interroge, comme Don Quichotte, un prisonnier qu'escortent quatre archers : « *Est ce volontairement ou par force qu'ils vous emmeinent ? — Par force* » lui répond le prisonnier; et Lysandre, s'étonnant de cette

« *grande injustice, de violenter ainsi les personnes libres* », l'arrache aussitôt à ses gardiens. (*Histoire trage-comique*..., éd. de 1616, Paris, Touss. du Bray, in-8°, p. 444-45.)

Il se trouve, d'ailleurs, dans le *Francion*, de Sorel, un épisode tout semblable. Au huitième livre, Francion, en route pour l'Italie, tire un jeune gentilhomme d'entre les mains de quatre officiers du roi : « Que voulez-vous faire à ce galant homme-là, pendards ? dit Francion. — Ce n'est pas là votre affaire, répondit l'un; sçachez seulement que notre procédure est approuvée de la justice. — La justice, répond Francion, et qui est cette honnête demoiselle qui fait ainsi traiter les honnêtes gens ? » (éd. E. Colombey, Paris, Garnier, 1909, p. 334.)

6. Le *Cabinet satyrique* (Paris, P. Billaine, 1613 [mais le privilège est de 1618], in-12, p. 420) contient une allusion à *ce brave Domquixote* (*Le Comme et Ainsi de la cour*, p. 419 sq).

7. Dans un ouvrage de 1623, *Le Fleau d'Amour... par Richard de Romany* (Lyon, A. Chard, 1623, in-12), il est raconté tout au long, et sans que Cervantes soit cité, l'histoire de Grisostomo et Marcela (p. 57 à 74; cf. *D. Q.*, I, 12-13).

8. Du Laurens, dans ses *Satyres* (Paris, J. Villery, 1624, in-8°), cite *Dom Guichote* (p. 86), ou *Dom Guichot*, selon les exigences du vers. Dans la dixième satire du premier livre (p. 78), il est question d'un amoureux extravagant. L'amour, dit l'auteur,

l'a fait Dom Guichot, oubliant sa maison,
Et a sillé les yeux de sa droite raison,
De sorte qu'il resout, d'une humeur obstinee,
De n'estimer plus rien au prix de Dolcinee.
Il croit que son amour soit le vray paradis,
Et a pour fondement l'histoire d'Amadis.

9. Cervantes est responsable, et ce n'est pas une des moindres preuves de sa popularité, de plusieurs expressions employées d'une manière courante en français : *Don Quichotte, donquichottisme, donquichottade, donquichotterie, combattre des moulins à vent, dulcinée, rossinante, maritorne, curieux impertinent*. Tout en relevant plusieurs exemples intéressants de ces termes, qui n'ont pas tous survécu d'ailleurs, M. Bardon ne s'attache pas spécialement à en tracer le développement, et ne les rappelle même pas à l'index alphabétique [1].

1. *Dom Quichot*, p. 180 (1640), *Doms Guichots*, p. 243, *don Quichotte*, p. 553, 589, 592-93, 724; *don-quichottisme*, p. 389 (1730) 543, 567, 607, 723; *Don-Quichottade*, p. 744 (1792), 764; *don-guichotterie*, p. 746 (1795); *dulcinée*, p. 438 (1714), 586, 589, 723; *rossinante*, p. 487 (1723), 671; *curieux impertinent*, p. 80 (Malherbe), 547, 590, 773. — Pour des exemples de *Don Quichotte* (*ces Doms Guichots nocturnes*, Mairet, 1636) et de *Dulcinée* (1633, 1640, etc.), voir Miss Crooks, p. 37 et 41.

L'expression *curieux impertinent* est devenue de très bonne heure une sorte de cliché : M. Bardon le devine, mais ne cite à l'appui qu'une phrase de Malherbe, rapportée par Tallemant. En voici encore deux exemples :

« Je ne puis sans danger confier mes lettres qu'à fort peu de personnes, et... nos *curieux impertinents* font ce qu'ils peuvent pour en surprendre quelqu'une ». (*Lettres de Monsieur de Lannel*, Paris, T. du Bray, 1625, in-8°, p. 639).

Ce sont des questions perdues
D'un curieux impertinent.
(*Sentiments universels de Messire Pierre Forget*, Paris, 1636, in-4°, p. 2.)

Il aurait fallu relever encore chez Tallemant (historiette de la princesse de Conty, t I, Paris, 1854, p. 83) l'expression *impertinente curiosité*, qu'on peut rapprocher d'une phrase de Sorel : « Ma *curiosité* a été aussi *impertinente* que celle de Pandore » (*Anti-Roman*, 1633, vol. II, p. 873). Dans un ouvrage de 1663 enfin, Balzac est censé se plaindre de ce qu'il a eu « tant d'amis *curieux et impertinens* » (*Le Mont Parnasse... Par M. D. S....* Paris, P. de Bresche, in-4°, p. 5).

Un exemple de *rousinante* (fém.) se trouve, dès 1663, chez l'abbé Cotin : « Cherchez prontement une *rousinante*, et montez dessus comme Don Guichot pour venir voir mon cher Mestre » (*Œuvres galantes en prose et en vers de Monsieur Cotin*, Paris, E. Loyson, 1663, in-12, p. 71).

Quant à *Don Quichotte* et *donquichottisme*, voici quelques textes qui ne semblent pas avoir été cités :

« Albano... me traitta de visionnaire, et m'appella *Dom Quixotte de la Manche* » (*Les funestes effets de l'amour...*, Brusselle, G. de Backer, 1718, t. II, p. 38).

« J'entendis applaudir à tout rompre; je sentis les effets du *Dom Quichotte* de la pièce... » (*Les Romans appréciés...*, Amsterdam, J. Neaulme et P. Gosse, 1756, in-8°, p. 25 : par Maillard).

« Après la mort de l'extravagant *don Quichotte* du Nord, la pauvreté, la misère de notre allié le roi de Suède exigeait la neutralité » (*Discours de Saint-Just au comité du Salut public; Rev. rétrospective*, seconde série, t. IV, Paris, 1835, p. 232; cf. M. Bardon, p. 677-78).

Le Guichotisme nouveau, ou le Formulaire (titre d'une petite brochure de 4 pages, in-4°, s. l. n. d., publiée en 1727, selon une note manuscrite : morceau de propagande janséniste, en vers libres, dans lequel les partisans du Formulaire sont comparés à Don Quichotte, qui veut qu'on reconnaisse sa maîtresse, sans même la voir, pour la plus belle dame du monde : « Si os la mostrara,

disait-il (I, 4), ¿ qué hiciérades vosotros en confesar una verdad tan notoria ? La importancia está en que sin verla lo habeis de creer, confesar, afirmar, jurar y defender. »)

« Je suis né vain, et la première aube de la raison n'a pas précédé en moi un ardent désir de briller. Une espèce de *Don Quichottisme* naturel a prévenu dans mon âme la lecture des Pharamonds et des Cléopatres, et je puis dire avec trop de vérité que je suis sorti des mains de la nature un petit Héros de Roman » (*Réflexions de T***, sur les Egaremens de sa jeunesse*, Paris, Jean-Luc Nyon, fils, 1729, in-12, p. 1 : plus loin (p. 25) une allusion à Sancho).

10. Comme on le savait, il y a des allusions aux *Novelas exemplares* dans les *Evenemens singuliers* (1628) et dans les *Entretiens historiques* (1631) de Camus, et une allusion au *Don Quichotte* dans son *Cleoreste* (Lyon, A. Chard, 1626, t. I, p. 403-04; cf. *D. Q.*, I, 18 et 8). Les *Relations morales* (Paris, J. Cottereau, 1631, in-8°, préface) contiennent encore une allusion aux *Novelas exemplares*; et il est question dans la *Petronille* de Camus (Lyon, J. Gaudion, 1626, in-8°, p. 463-64) d'une certaine dame de Guienne qui avait dans sa bibliothèque : « *les Nouvelles... de Cervante* (*sic*) ...*les comédies de Cervantes*, avec *les travaux de Persiles et Sigismonde*, et sa *Galathee...* et *Don Quichot de la Manche.* »

11. M. Bardon consacre, comme de juste, un bon chapitre de son ouvrage (p. 107-45) au *Berger extravagant* de Sorel, dont il précise, avec beaucoup de détails nouveaux, les rapports avec le *Don Quichotte*. Même après les travaux de MM. Roy et Reynier, une étude approfondie de cette question de littérature comparée était encore possible, et M. Bardon nous apporte ici des points de vue réellement intéressants. Cependant une certaine horreur des minuties semble l'avoir empêché de traiter tout à fait définitivement cette partie de son sujet. Qu'il lui aurait été facile, par exemple, alors même qu'il constate (p. 120) que, selon Sorel, il y aurait lieu d'établir *un censeur de livres*, que les jambes et les cuisses de Lysis sont d'une propreté douteuse (p. 124), ou que Lysis se montre parfaitement raisonnable en tout ce qui ne concerne pas son dada spécial (p. 132), qu'il lui aurait été facile de renvoyer en note aux pages du *Don Quichotte* où se rencontrent des idées exactement pareilles [2]. Devant deux textes d'une telle longueur, il serait impossible, bien entendu, de saisir toutes les ressemblances dans le détail. M. Bardon en indique (p. 122-23) quatre ou cinq, mais il y en a d'autres, tout aussi évidentes, dont il ne dit mot : (1) Carmelin estropie les mots difficiles (*Anti-Roman*, vol. II, p. 696, etc.; cf. *D. Q.*, I,

2. Voir le *Don Quichotte*, I, 48; I, 35; et I, 30, et II, 43.

15, etc.); (2) Son goût des proverbes lui attire un reproche de la part de son maître (vol. IV, p. 640 environ; cf. *D. Q.*, II, 34, 43, etc.); (3) Lysis affirme que les bergers sont « libres et exempts de toute contribution » (vol. III, p. 191; cf. *D. Q.*, I, 45); (4) Lysis, ayant aperçu un nuage de poussière sur la route, s'imagine que c'est un « grand attirail de chevaux et de chariots » (vol. III, p. 515; cf. *D. Q.*, I, 18); (5) Il est dit de Lysis : « J'ay ouy fort peu de predicateurs qui parlent mieux que luy. Qu'il auroit de reputation et de merite s'il se vouloit adonner à prescher » (vol. IV, p. 991; cf. *D. Q.*, I, 18). Quelle que soit l'importance de ces analogies, elles méritaient au moins d'être mentionnées.

12. Selon M. Cohen (*Ecrivains français en Hollande...* Paris, Champion, 1920, p. 365), Descartes aurait connu le *Don Quichotte*.

13. Il serait possible de tirer, des documents bibliographiques, certains renseignements sur la fortune de Cervantes en France. Divers catalogues de libraires montrent que les ouvrages de Cervantes, dans la langue originale, ont dû avoir au XVIIe siècle un assez grand débit :

Catalogue des livres apportez à la Foire S. Germain en l'an 1640 par Pierre du Buisson, Marchand libraire de Montpellier... (in-4°), p. 29, *Novellas exemplares de Miquel de Cervantes en Milan.*

Id. (1644), p. 19, *Id.*

Cat. des livres de Louys de Villac marchand libraire demeurant en la cour du Palais (s. d., vers 1644 ?, in-4°), p. 106, *Le Curieux impertinent espagnol et françois, in*-12.

Cat. ... Simeonis Piget bibliopolae, Paris., ex off. Morelliana, 1646 (in-4°), p. 137, *Novellas exemplares de Cervantes*, 8° *en Madrid*, 1622.

Cat. librorum... qui venales prohibentur ap. Cl. Prost (Lyon, 1660), p. 176, *Cervantes, D'on quixote...* 8°, 2 *vol.*, *Trabajo de Persiles*, 8°, 1617, *Galatea*, 8°, *Paris*.

Plusieurs bibliothèques privées contiennent aussi des éditions espagnoles de Cervantes :

Bibliothecae cordesianae cat., Paris., Laur. Saunier, 1643, in-4°, p. 536, *Quixote de la Mancha*, *Brucelas*, 1611.

Cat. des livres... de feu Mr Galland, Paris, Pierre Des-Hayes, 1653 (in-4°), p. 74, *Don Guixote de la Mancha*, *Bruxelles*, 1607; p. 75, *Persiles y Sigismunda*, *Paris*, 1617; *Novellas*, *Bruxelles*, 1614; *La Galathea de Miguel de Cervantes*, *Lisbone*, 1618.

Cat. bibl. Thuanae, Paris., 1679 (in-8°), t. II, p. 408, *Miquel Cervantes*, *Novelas exemplares*, 4°, *Madrid*, 1613; p. 409, *Don Quixote*, *Lisboa*, 1605, 4°; De Thou possédait aussi les *Ocho comedias* (Br. Mus.).

Bibl. de feu monsieur Fleutelot, conseiller au parlement de Dijon, Paris, André Pralard, 1693, p. 106, *Don Quixote, Bruxelles*, 1662, 2 *vol. in-8°*; p. 199, *Nouvelas da Cervantes en Madrid* 1603 (*sic*) *in-4°*.

Cat. de la bibl. de feu Monsieur de Meau, premier président au Presidial de Macon (s. d., vers 1700 ?, in-4°) p. 31, *Cervantes, Galatea, Paris*, 1611, *in-12*; *Don Quixote, Madrid*, 1655, *in-4°*.

Nous signalerons encore deux ex-libris assez intéressants :

Un exemplaire du *Don Quichotte, primera parte*, Madrid, 1608, ayant appartenu à *Mme la Duchesse de Rohan* (c.-à-d. la fille aînée de Sully) *à Sainct Jehan d'Angely*, est cité dans le catalogue Rothschild, t. IV, 1912, p. 426.

Des exemplaires du *Don Quichotte* (*primera parte*, 1606, et *segunda parte*, 1615) ayant appartenu à Claude Pellot, premier président du parlement de Normandie, sont cités dans le catalogue H. Huth (1911-20), t. II, p. 405.

14. Chevreau, dans l'*advertissement* de son *Scanderberg* (*première partie*, Paris, Touss. Quinet et N. de Sercy, 1644, in-8°) rappelle ainsi le *Don Quichotte* : « Pour ce qui regarde mon livre je puis t'assurer que je n'ay pas fait comme ce Peintre d'Ubede, Orbeneja, dont parle Cervantes, qui travailloit tousjours sans dessein, et qui repondoit qu'il peignoit tout ce qui viendroit au jour, quand on luy demandoit ce qu'il vouloit peindre » (cf. *D. Q.*, II, 71).

15. Une allusion à Dulcinée se rencontre dans une satire anonyme dirigée contre le poète Des Yveteaux (*Œuvres poétiques de Vauquelin Des-Yveteaux*... publ. par P. Blanchemain, Paris, A. Aubry, 1854, p. 141).

16. L'abbé Cotin fait allusion à *Sancho Pansa* ou à *Sancho Pança* dans son *Nouveau recueil de divers rondeaux, seconde partie* (Paris, Courbe, 1650, in-12, p. 203); et dans ses *Œuvres galantes* (Paris, E. Loyson, 1663, in-12, p. 67). Les mots *cortador di borzas por servir Dios y la buena gente*, cités à la page 43 des *Œuvres galantes*, pourraient être un souvenir de *Rinconete y Cortadillo*.

17. La partie iconographique de la thèse de M. Bardon, qui contient des appréciations très intéressantes de divers tableaux et gravures inspirés par le *Don Quichotte*, serait à compléter avec les matériaux recueillis par H. S. Ashbee dans son *Iconography of « Don Quixote »* (1605-1895) (London, 1895, *Bibliographical Society Illustrated Monographs*, num. 3 : il est question, par exemple, aux pages 25, 37, 52, 134, 163 (Fragonard), de plusieurs compositions non mentionnées par M. Bardon). Constatons aussi que, d'après

un curieux poème de 1650, l'un des tableaux qu'on pouvait voir à la Foire Saint-Germain, *rue des Grotesques*, avait pour sujet l'aventure des moulins à vent [3] :

...Mais tu ne me dis rien de ce vaillant Dom Quixote
Qui, pressé du désir de combattre souvent,
Pour un gros bataillon prend un moulin à vent,
Et, couchant en arrest une lance tremblante,
Donne des esperons et pousse Ronsinante.

(*Les Poësies de Salomon de Priezac, sieur de Saugues*, Paris, S. Martin et C. Serey, 1650, in-8°, p. 166).

18. L'auteur du *Virgile goguenard* (*ou le douziesme livre de l'Eneide travesty, puisque travesty y a*, Paris, A. de Sommaville, 1652, in-4°) prétend, dans sa préface, que les poèmes burlesques sont d'une certaine utilité pour répandre parmi les gens peu instruits la connaissance des littératures classiques : « Par cette invention, dit-il, il n'y a point de femme qui ne sceust son Virgile et son Homere, comme son Cyrus et sa Cassandre; point de petit garçon qui ne recitast Florus et Suetone, comme son Francion et son Dom Guichot. »

19. De Busens, auteur de l'*Histoire du Royaume des Amans* (Tolose, B. Bosc, 1666, in-12) trouve nécessaire d'expliquer en marge une allusion à *Dom Quichot de la manche* et à *Dulcinee* : « C'est un roman Espagnol, y lit-on (p. 8), dont le heros est chevalier errant. »

20. J. A. de Charnes, dans ses *Conversations sur la critique de la Princesse de Cleves* (Paris, Cl. Barbin, 1679, in-12, p. 257), rappelle le *Don Quichotte*, à propos de la citation qu'en avait faite Valincour l'année précédente [4].

21. Il se trouve dans les *Conversations nouvelles* de Mlle de Scudery (Paris, Cl. Barbin, 1684, in-8°, t. II, p. 595-999) une *Histoire du comte d'Albe* dont l'action se place aux environs de 1580. Au cours d'une conversation galante rapportée dans cette *histoire*, on cherche à déterminer quel livre il faudrait emporter avec soi en prison, dans le cas où on n'aurait droit qu'à un seul ouvrage : « En pareille rencontre, dit Jacinte, l'une des dames, j'aurois choisi ou les Amadis, ou Dom Quichotte, ou Petrarque, ou une tres-belle traduction Espagnole de Theagene et de Chariclee, ou

3. Jean Mosnier et Jacques Lagniet ont traité tous les deux ce même sujet (M. Bardon, p. 58, 811 et 814).

4. M. Bardon, en citant (p. 377-78) l'ouvrage de Valincour, affirme que celui-ci ne nomme ni Cervantes ni le *Don Quichotte;* mais, en réalité, Valincour a bien donné une sorte de référence : *D. Q. 3. partie* (*sic*). Les mots : *Que bolverse loco*, etc., se trouvent, ce que M. Bardon n'indique pas, dans le *Don Quichotte*, I, 25.

l'admirable Aminte du Tasse » (p. 786). Personne ne semble avoir relevé cette allusion au *Don Quichotte*, et son anachronisme.

22. La nouvelle *du baron de Merargues et de la belle Egiptienne*, publiée dans l'*Histoire du temps, ou journal galant (par Monsieur V*** conseiller du Roy en sa chambre des comptes de Montpellier* (à la sphère), *suivant la copie imprimée à Paris*, t. I, 1685, in-12, p. 102-38) contient des souvenirs de la *Gitanilla* de Cervantes, et aussi de la bohémienne Liance, dont il est question dans les *Historiettes* de Tallemant.

23. Selon l'un des interlocuteurs des *Entretiens sur les contes de fées*... (Paris, J. Collombat, 1699, in-8° : par l'abbé de Villiers, d'après Barbier), le seul but de Cervantes, dans son *Don Quichotte*, serait de nous divertir, et le charme du roman ne dépendrait nullement de la *satire de la chevalerie espagnole* qu'on y trouve (p. 104). On lit plus loin (p. 107) que *le Roman Comique et le Dom Guichot feront rire d'ici à mille ans.*

24. Du Perron de Castera cite les *intermèdes* de Cervantes, *auteur du fameux Don Quichotte*, dans ses *Extraits de plusieurs pièces du Théâtre Espagnol* (Paris, veuve Pissot, 1738, in-12, p. 5).

25. *Le Jaloux d'Estremadoure, comédie en un acte, en prose. Représentée pour la première fois à Paris sur le Théâtre des Variétés amusantes.* Paris, Cailleau, 1792 (in-8°, 48 p.) : cette comédie ne rappelle guère que par son titre la nouvelle de Cervantes.

26. « Les Italiens sont les premiers, si je ne me trompe, qui ayent composé des nouvelles. Il y a beaucoup d'esprit et d'imagination dans celles qu'ils nous ont laissées; mais les intrigues en sont presque tousjours indécentes, et les incidents souvent funestes ou cruels. A l'égard des Espagnols, Michel Cervantes, en publiant ses douze *Histoires morales*, fit voir que ces sortes d'ouvrages, jusques-là plus ou moins frivoles, peuvent être également utiles et agréables. La route une fois frayée, il n'y eut pas un Bel-esprit en Espagne qui ne se piquât d'émulation pour ce genre d'écrire. Au reste quelques-uns de nos écrivains ont fait des nouvelles qui à tous égards valent bien celles des autres nations. » (Extrait d'un manuscrit anonyme, B. N. f. fr. 12793, qui doit appartenir à la deuxième moitié du XVIIIe siècle.)

27. Dans l'*Histoire de la galanterie chez les différents peuples* (Paris, Maradan, 1793, in-12, t. II, p. 35-115), on trouve, sous le titre de *Nouvelle espagnole*, une traduction de l'*Amante liberal* de Cervantes. Le traducteur fait allusion au *Don Quichotte* (p. 30),

et rappelle, pour les condamner, les autres traductions françaises des *Novelas exemplares*.

28. Une plaquette sans date, publiée vers 1800 (*La Fille à l'enchère : Diversités galantes*, Paris, Tiger, in-12) renferme une allusion au *Curieux impertinent :* Il est dit (p. 14) de l'un des personnages, Damon, qu'il se trouvait *à peu près dans la situation où l'auteur du Dom Quichotte met l'ami du curieux impertinent.*

29. Coste d'Arnobat affirme que le *Dom Quichotte, le roman de toutes les langues et de toutes les nations*, est aussi le seul roman espagnol qui puisse supporter l'épreuve d'une traduction littérale (*avant-propos* des *Nouvelles imitées de Cervantes et autres* [5] *auteurs espagnols*, Paris, Gérard, An XI, 1802, in-8°, t. I).

G. H.

5. Coste n'imite, en réalité, que deux auteurs en tout : Cervantes (*El Amante liberal*, et *La Gitanilla*) et Perez de Montalván (*Sucesos y prodigios de amor; Novela I, La hermosa Aurora; N. VII, Los Primos amantes; et N. VIII, La Prodigiosa*). C'est également des *Sucesos y prodigios* (*N. VIII; N. IV, La mayor Confusión; et N. I*) que sont tirées trois nouvelles du *Désespoir amoureux* (1715) au sujet desquelles M. Bardon a si longuement parlé (p. 441-48). Certains changements dans les noms des personnages nous permettent d'affirmer que c'est à la traduction du sieur de Rampalle (Paris, P. Rocolet, 1644, in-8°) que l'auteur du *Désespoir amoureux* a emprunté les trois nouvelles en question (la 3e, la 5e et la 6e).

VARIÉTÉS

L'abbé Oliva. La Catalogne au début du XIe siècle. L'institution de la Trêve de Dieu. Les chapiteaux catalans du début du XIe siècle[1].

Sous le titre modeste d'un essai biographique publié à l'occasion de l'année jubilaire de Montserrat, un moine de la grande abbaye bénédictine de Catalogne nous donne non seulement un récit très détaillé et exact de la vie jusqu'ici mal connue du grand abbé catalan du commencement du XIe siècle, mais une image très vivante de la Catalogne de cette époque et une rectification importante de l'histoire de l'institution de la Trêve de Dieu.

Oliva était l'arrière-petit-fils du fondateur de la dynastie des comtes de Barcelone, Guifre le Poilu, et le fils du comte de Besalu et de Cerdagne, Oliva, surnommé Cabreta; apparenté à tous les seigneurs de la Catalogne et à plusieurs grands dignitaires ecclésiastiques, frère des puissants comtes Bernard de Besalu et Guifre de Cerdagne, cousin du comte Ramon Borell de Barcelone, frère de Berenguer évêque d'Elne, oncle de Guifre archevêque de Narbonne alors métropolitain de tous les évêchés de Catalogne, Oliva, comte lui-même, puis abbé et évêque, devait, par sa seule naissance, occuper une place importante dans l'histoire de son pays.

Il naquit vers 971 et reçut, probablement dans le grand centre d'enseignement qu'était alors Ripoll, une éducation très soignée. Ses parents étaient des bienfaiteurs insignes des monastères catalans; tout jeune, le petit Oliva assista à la consécration des églises que son père avait favorisées de ses donations; le père Oliva avait fondé l'abbaye de Santa Maria de Serrateix et était considéré comme un second fondateur de l'abbaye de Saint-Michel-de-Cuixa, reconstruite et consacrée en 974, et de l'abbaye de Santa Maria de Ripoll, reconstruite et consacrée en 977; il était l'ami de l'abbé de Cuixa, Guari, et de saint Romuald, hôte illustre de ce monastère : c'est en leur compagnie qu'il entreprit en 988 le pèlerinage de Rome, prenant ce prétexte pour abandonner ses Etats et se retirer au monastère du Mont-Cassin où il mourut en 990.

1. D'après un livre récent : *L'abbat Oliva, fundador de Montserrat*, par Dom Anselm M. Albareda, Montserrat, 1931.

Le jeune Oliva gouverna les comtés héréditaires, d'abord conjointement avec sa mère et ses frères, puis indépendamment, le partage ayant eu lieu; nous ignorons quelle part fut la sienne, mais les documents contemporains ne nous permettent pas de douter qu'il ait réellement exercé la dignité comtale.

En 1002, Oliva prit l'habit bénédictin au monastère de Ripoll. Sa vocation s'explique facilement : toute son enfance avait été profondément mêlée à la vie religieuse et spécialement bénédictine; tous ses parents étaient soit d'insignes bienfaiteurs des monastères bénédictins, soit moines eux-mêmes; de grandes figures bénédictines étaient amies de sa famille ou personnellement amies d'Oliva : le moine Gerbert, qu'il n'avait probablement pas connu personnellement, mais dont le souvenir était resté dans la famille : Gerbert, futur pape Silvestre II, avait séjourné à Ripoll et entretint longtemps une correspondance avec l'oncle d'Oliva, Miro, évêque de Girone; Guari, l'abbé de Saint-Michel de Cuixa, pour lequel le père d'Oliva avait été si généreux; saint Romuald, sur les conseils duquel le comte s'était retiré au Mont-Cassin; enfin le doge de Venise, saint Pierre Urséolo, qui, s'étant retiré à Saint-Michel de Cuixa, fut certainement l'ami intime du jeune Oliva, qu'il demandait à voir au moment de sa mort.

En 1008, Oliva fut élu à l'unanimité abbé de Ripoll et, peu de temps après, abbé de Cuixa. Il fut probablement aussi l'abbé de bien d'autres monastères, comme Saint-Martin du Canigou, fondé par son frère Guifre, Saint-Pierre de Frontenya (la Portella), auquel il fournit des moines, Sainte-Marie de Montserrat, qu'il fonda lui-même, et beaucoup d'autres encore, dont il fut au moins le père spirituel. Travaillant sans cesse à faire respecter les propriétés et les privilèges de ses abbayes, recherchant la protection directe de la papauté plus efficace que celle des Carolingiens décadents, faisant preuve d'autant d'énergie que d'honnête bonne foi dans les procès où l'engagent maintes fois les contestations avec les seigneurs, Oliva fut le modèle des abbés, tendrement chéri de ses moines, nous en avons de nombreux témoignages contemporains.

En 1018, Oliva fut élu évêque d'Ausone (Vich), l'un des diocèses les plus importants de la Marche. Sans abandonner pour cela ses abbatiats, pour lesquels il n'y avait pas d'incompatibilité, il déploya une activité extraordinaire dans l'administration des biens de son église, la direction spirituelle de son diocèse et l'intervention personnelle dans de très nombreux synodes et conciles. Ne pouvant suivre son biographe dans tous les détails d'une vie aussi remplie et mêlée à tous les événements importants de

la Catalogne du XIe siècle, nous nous bornerons à résumer quelques points importants.

L'institution de la Trêve de Dieu était jusqu'ici attribuée à saint Odilon de Cluny et datée de 1041, date du Concile de Nice, qui en donne la législation. On savait que toutes les dispositions essentielles du Concile de Nice se retrouvent dans les Actes du Synode de Toulouges, daté de 1027, mais dont la date avait été pour cette seule raison corrigée de façon à le placer postérieurement au Concile de Nice. Dom Albareda démontre parfaitement que non seulement il n'y a aucune raison de corriger la date de 1027, mais que le Synode de Toulouges n'a pas pu avoir lieu plus tard : en effet, ce Synode de Toulouges a été convoqué par Oliva en représentation de l'évêque d'Elne, Berenguer, qui, entreprenant en 1027 un pèlerinage en Terre Sainte, avait confié à Oliva l'administration de son diocèse; cet évêque Berenguer devait mourir dès 1031. Les Actes du Synode de Toulouges font allusion à un Synode antérieur, sur lequel nous n'avons pas d'autres renseignements que ceux-là, et dans lequel les évêques de Vich et d'Elne avaient déjà proclamé la Trêve de Dieu; mais ces décrets n'étaient pas observés dans le diocèse d'Elne, ce qui nous prouve que Berenguer ne s'intéressait pas à la chose comme Oliva et que c'est à ce dernier que doit revenir l'initiative. Dans le Synode de Toulouges réuni par Oliva en 1027, sont proclamées la Paix, c'est-à-dire l'interdiction d'attaquer aucun moine ou clerc ne portant pas d'armes, aucun laïque allant à l'église ou en revenant avec sa famille, aucun homme accompagnant des dames seules, aucun homme se trouvant dans un lieu sacré ou dans un rayon de 30 pas autour, et la Trêve de Dieu, interdisant à tout habitant de l'évêché ou du comté d'attaquer son ennemi entre le samedi soir et le lundi matin, afin que tout homme pût sanctifier convenablement le jour du Seigneur. La Trêve commençait donc timidement, mais ses dispositions allaient bientôt être étendues par Oliva lui-même. En 1033, le Concile de Vich (antérieur encore au Concile de Nice) fut convoqué par Guifre, archevêque de Narbonne, sur la proposition de son oncle Oliva, et promulgua les dispositions définitives de la Trêve de Dieu, dont le Concile de Nice ne devait que reproduire presque exactement la teneur. Par ce Concile de Vich de 1033, intéressant toute la province de Narbonne, la Trêve était étendue du jeudi soir au lundi matin; toute violation était punie d'excommunication et en cas de repentir le coupable devait réparer les dommages et faire pénitence au jugement de l'évêque. Toutes les caractéristiques de la Trêve sont donc contenues dans les Actes de ce Concile de Vich en 1033, et l'on doit savoir gré à Dom Albareda d'avoir rectifié l'histoire d'une institution aussi

intéressante et rendu l'honneur d'avoir institué la Trêve de Dieu au grand abbé Oliva, dont les chanoines de Girone, à sa mort, firent l'éloge en commentant le symbole contenu dans son nom. « pacificum nomen Oliva ».

En énumérant les nombreuses consécrations d'églises auxquelles Oliva assista, les contestations entre seigneurs dans lesquelles il servit de médiateur, les amitiés qu'il entretint avec des nobles ou des ecclésiastiques, son biographe trace une véritable histoire très vivante de la Marche au début du XIe siècle. Il nous donne également une idée de l'histoire des sciences et des lettres en nous parlant du fameux scriptorium de Ripoll, des écoles scientifiques, historiques et poétiques qui florissaient dans ce grand monastère, où vint se former Gerbert, le futur pape Silvestre II, et par lequel la science arabe, particulièrement en mathématiques et en astronomie, pénétra dans le monde chrétien. Il nous ouvre enfin d'immenses perspectives sur l'histoire de l'art du début du XIe siècle, en nous apprenant la part de l'abbé Oliva dans les constructions de cette époque. C'est sur ce dernier point que nous ajouterons quelques mots.

Il ressort des documents contemporains que l'abbé Oliva, qui a toujours voulu diriger par lui-même les innombrables affaires auxquelles ses deux grandes abbayes et son diocèse le mêlaient, s'est occupé personnellement des nombreuses œuvres artistiques qui furent entreprises de son temps. L'exemple le plus important et le plus connu est celui de la grande basilique de Ripoll, quatre fois reconstruite en cent cinquante ans, par chaque génération des ancêtres de notre abbé, Guifre le Poilu en 888, Miro en 935, le comte Oliva et ses frères en 977, enfin l'abbé Oliva en 1032, qui en fit de beaucoup la plus splendide basilique de la Marche; peu après, en 1038, il achevait la reconstruction de sa cathédrale de Vich, sur un plan presque aussi grandiose; à Cuixa il respectait l'église construite par son grand ami l'abbé Guari, mais il l'embellissait de nouvelles chapelles et d'un ciborium ou propitiatorium surmontant l'autel, dont il dirigeait lui-même la construction et la décoration. A la liste déjà longue des églises dont les documents nous apprennent qu'elles ont été construites ou reconstruites par l'abbé Oliva, il faut ajouter encore, sans doute, bien des églises des monastères auxquels il avait envoyé des moines, qui le considéraient comme leur père spirituel, et souvent avaient dû demander des conseils au grand constructeur qu'il était, avant de le prier d'assister à la consécration de leur église. La direction spirituelle et intellectuelle exercée par Oliva sur presque tous les monastères de la Marche s'étendit sans doute à une direction artistique. Bien peu nombreux malheureusement subsistent les exemples de la

production artistique de cette époque. Il en reste cependant quelques-uns, non seulement de l'architecture, mais de l'art plus rare et plus exceptionnel alors de la sculpture.

Il y a quelque temps un architecte de Cordoue, D. Félix Hernandez, savant connaisseur de la sculpture des chapiteaux de l'art hispano-mauresque, signalait en Catalogne une série de chapiteaux et de bases du commencement du XIe siècle (Cf. *Archivo Español de Arte y Arqueologia*, 1930). Il démontrait de façon péremptoire que ces chapiteaux et ces bases étaient l'œuvre d'un atelier musulman venu probablement de Cordoue, ayant donné ces modèles aux ouvriers catalans. Les principaux chapiteaux et bases étudiés étaient ceux qui subsistent de l'église de Ripoll reconstruite par l'abbé Oliva et consacrée en 1032 et de l'église de Sant Pere de Roda, à la consécration de laquelle l'abbé Oliva assistait en 1022. Une base non signalée encore, qui est identique aux précédentes, se trouve au monastère de Saint-Michel de Cuixa, dont Oliva était aussi l'abbé et où il fit construire lui-même de nouvelles chapelles. Enfin des chapiteaux, non encore étudiés, présentant avec les précédents des rapports tels qu'il faut les croire sortis d'un atelier formé à Ripoll ou à Sant Pere de Roda, se trouvent dans l'église de San Miquel de Fluvia, à la consécration de laquelle Oliva assistait deux ans avant sa mort. N'est-il pas tentant de supposer que c'est Oliva, le grand constructeur et grand organisateur que nous a fait connaître Dom Albareda, qui a groupé autour de lui cet atelier de sculpteurs formés à Cordoue ou à Lérida et les a fait travailler dans les églises qui dépendaient plus ou moins directement de lui ? De même que la Catalogne du XIe siècle et plus spécialement le monastère de Ripoll furent l'intermédiaire par lequel le monde chrétien commença à connaître la science arabe (qu'on se souvienne seulement que le moine Gerbert, qui avait étudié à Ripoll, fut l'introducteur en Europe des chiffres arabes, et qu'on se reporte au tout récent ouvrage de M. Millas sur les sciences arabes en Catalogne au XIe siècle [2]), de même par l'intermédiaire de cette Marche hispanique, en contact constant avec le monde arabe et l'art de l'Andalus, purent pénétrer quelques-unes de ces influences musulmanes, qui jouèrent un si grand rôle dans la formation de l'art roman, soit qu'elles renforçassent simplement les influences orientales en général, soit que, comme cela semble être le cas ici, elles aidassent les ouvriers chrétiens à retrouver le secret d'une technique à peu près complètement oubliée : les modestes tailleurs de pierre qui dans les ateliers de Ripoll, de Cuixa, sous l'impulsion du grand abbé et suivant les modèles cor-

2. J. Millas Vallicrosas. *Assaigs dhistoria de les idees fisiques i matematiques a la Catalunya medieval.* Barcelona, 1931.

douans avaient réappris à se servir du ciseau, durent plus tard aller travailler dans le grand centre politique, intellectuel et artistique que fut Toulouse à la fin du siècle et collaborer à la renaissance de la sculpture monumentale.

Pour ce qui est du rôle personnel tenu par l'abbé Oliva dans le mouvement artistique des commencements du XIe siècle, nous ne pouvons donner que des indications très générales ou indiquer des hypothèses. Bien qu'Oliva n'ait pas été un grand voyageur, comme d'autres abbés de son époque, il est curieux de remarquer qu'il avait très probablement été deux fois à Rome avant 1020, c'est-à-dire avant d'entreprendre la reconstruction de la basilique de Ripoll, dont les sept absides rappellent celles de Saint-Pierre du Vatican. Bien qu'aucun document ne nous le dise, il avait presque sûrement visité le Mont-Cassin, où reposait son père. Il ne connaissait pas Venise, sans doute, mais il avait été l'ami intime du doge Pierre Urséolo, le reconstructeur de Saint-Marc. Enfin parmi les rares voyages connus qu'il fit hors de son pays, son voyage au Puy fournit un témoignage de plus des relations du Puy et du Centre de la France avec l'Espagne, relations dont un illustre témoin était déjà le moine Gerbert, futur pape Silvestre II.

Telles sont les réflexions que sur le point particulier de l'histoire de l'art nous inspire la lecture du livre de Dom Albareda. Cette biographie nous fait connaître une des plus grandes figures monastiques du Moyen-Age et une des périodes les plus intéressantes de l'histoire de la Catalogne. Son livre présente les plus sûres qualités de l'érudition en même temps que le charme d'une Vie de Saint.

Georges GAILLARD.

Une note sur « El Criticón » et l'Ecclésiaste.

Il paraîtrait que Gracián a trouvé dans l'Ecclésiaste son livre de prédilection. Voici quelques traces que je crois trouver de ce livre sacré dans *El Criticón*, avec trois autres citations de la Sainte Bible, et de saint Augustin et du Bréviaire. (Les citations sont de l'édition Cejador de 1913.)

1. *Crióle Dios muy concertado y el hombre lo ha confundido*, I, p. 51. — Solummodo hoc inveni, quod fecit Deus hominem rectum, et ipse se infinitis miscuerit quaestionibus. VII, 30.

2. *Mira aquel otro de los siete de Grecia, eternizado sabio por sola aquella sentencia : Huye en todo la demasía. Porque siempre dañó más lo más que lo menos*. I, p. 59. — Noli esse justus multum, neque plus sapias quam necesse est, ne obstupescas. Ne impie agas

multum, et noli esse stultus, ne moriaris in tempore non tuo. VII, 17 et 18.

3. *¡ Eh ! que no es de sustancia; no es sino aire y vanidad.* I, p. 70. — Vanitas vanitatum, etc. I, 2.

4. *Desnudo llega y desnudo sale, que nada saca después de haber servido a tan ruines amos.* I, p. 96. — Sicut egressus est nudus de utero matris suae, sic revertetur, et nihil auferet secum de labore suo. V, 14.

5. *... más quien añade sabiduría añade tristeza.* I, p. 117. — Eo quod in multa sapientia multa sit indignatio; et qui addit scientiam addit et laborem. I, 18.

6. *... que yo con más gusto voy a la casa del llanto, que de la risa.* I, p. 145. — Melius est ire ad domum luctus quam ad domum convivii; ... VII, 3.

7. *Fué Salomón el más sabio de los hombres y fué el hombre quien más engañaron las mujeres... Más vale la maldad del varón que el bien de la mujer...* I, p. 161. — Et inveni amariorem morte mulierem, quae laquens venatorum est, et sagena cor ejus, vincula sunt manus illius. Qui placet Deo effugiet illam; qui autem peccator est capietur ab illa... Virum de mille unum reperi; mulierem ex omnibus non inveni. VII, 27 et 29.

8. *¡ Y ay ! del solo. Que si cayere, no tendrá quien le ayude a levantar.* I, p. 239. — Si unus ceciderit, ab altero fulcietur. Vae soli, quia cum ceciderit, non habet sublevantem se.

9. *Poco vale la riqueza sin la sabiduría y de ordinario andan reñidas.* I, p. 255. — Verti me ad aliud, et vidi sub sole nec velocium esse cursum, nec fortium bellum, nec sapientium panem, nec doctorum divitias, nec artificum gratias; sed tempus casumque in omnibus. IX, 11.

10. *Estaban unos viejos diciendo mucho mal de los tiempos presentes y mucho bien de los pasados... Llegóse en esto el Sabio y díjoles volviesen la mira atrás y viesen otros tantos viejos... Y detrás de aquéllos otros y otros, encadenándose hasta el primer viejo su vulgaridad.* I, p. 279. — Ne dicas : Quid putas causae est quod priora tempora meliora fuere quam nunc sunt ? stulta enim est hujuscemodi interrogatio. VII, 11. — Infinitus numerus est populi omnium qui fuerunt ante eum, et qui postea futuri sunt non laetabuntur in eo ... IV, 6.

11. *¿ De qué suerte que ninguno tiene nombre ? Y si no dime del infinito número de gentes que en tantos siglos han pasado, ¿ qué ha quedado de ellos? Ni aun la memoria de que fueron, ni de que hubo tales hombres.* II, p. 274. —Non est priorum memoria; sed nec eorum quidem quae postea futura sunt erit recordatio apud eos qui futuri sunt in novissimo. I, 11. — Non enim memoria sapientis

similiter ut stultis, in perpetuum, et futura tempora oblivione cuncta pariter operient. II, 16.

12. *Así que no busquéis la alegría en el rostro del sabio. La risa sí que la hallaréis en la del loco.* II, p. 286. — Cor sapientium ubi tristitia est, et cor stultorum ubi laetitia. VII, 5.

13. *Tiempo señaló el sabio para reir y para llorar.* II, p. 286. Omnia tempus habent, et suis spatiis transeunt universa sub caelo. — Tempus flendi, et tempus ridendi; ... III, 1 et 4.

14. *¿Cómo puede ser eso, si está tan oculto y tan reservado a sola la perspicacia divina ? ... has de saber que lo mismo que fué, eso es, y eso será, sin discrepar un átomo.* II, p. 294. — Cuncta fecit bona in tempore suo, et mundum tradidit disputationi eorum, ut non inveniat homo opus quod operatus est Deus ab initio usque ad finem. III, 11. — Quid est quod fuit ? ipsum quod futurum est. Quid est quod factum est ? ipsum quod faciendum est. I, 9. — Quod factum est ipsum permanet; quae futura sunt jam fuerunt; et Deus instaurat quod abiit. III, 15

15. *¡ No acontece cosa que no haya sido ni que se pueda decir nueva bajo el sol.* II, p. 295. — Nihil sub sole novum, nec valet quisquam dicere : Ecce hoc recens est; jam enim praecessit in seculis quae fuerunt ante nos.

16. Enfin, indiquons le passage : *El hilo de tu vida, etc.* (II, p. 312), qui pourrait se rapprocher du fameux « Antequam rumpatur funiculus argenteus », etc. de l'Ecclésiaste, XII, 6.

Nous pouvons admettre une attraction possible de *Koheleth* avec son « et stultorum infinitus est numerus » (I, 15) pour Gracián, qui dit à son tour : *Son tontos todos los que lo parecen y la mitad de los que no*, c'est un peu le refrain de toute son œuvre. Autres allusions à la Bible :

1. *A la puerta estaba un león, que se había convertido en una mansísima oveja, y un tigre en un cordero* (I, p. 101), sorte de renvoi à Isaïe, XI, 6.

2. *Hasta los setenta es el vivir y en los poderosos hasta los ochenta, que de ahí adelante todo es trabajo y dolor, no vivir sino morir* (II, p. 292). C'est la traduction du psaume 89, v. 10.

3. *Que bien se les puede echar dado falso a los hombres; pero que Dios no es reído.* (II, p. 18. De l'Epître aux Galates, VI, 7.)

Pour conclure, je crois trouver une lointaine ressemblance entre le paragraphe *Persuádome... más amada*, du *Crisi V* (I, p. 50), et la prière de saint Ambroise, qui fait partie de la *Praeparatio ad missam* du Missel romain (4ᵉ jour). Sans doute le *rodeando a quien tragarse* (II, p. 32) est le « quaerens quem devoret » de la leçon

des Complies (I, Pierre, V, 8-9). Enfin, dans le *Criticón* (I, p. 64), *Nunca está quieto el hombre, con nada se contenta* pourrait se fonder sur les *Confessions* de saint Augustin, premier chapitre.

E. SARMIENTO.

Deux mots encore sur Fernán Caballero.

Ma *note* parue ici dans le fascicule d'octobre-décembre dernier avait été adressée à la rédaction avant que j'eusse pu lire les 222 pages que la fille de l'écrivain péruvien Ricardo Palma a dédiées en 1931, à *Espasa-Calpe*, à Fernán Caballero, sous le titre : *Fernán Caballero, la novelista novelable*, petit livre qui constitue le 16e de la Collection : *Vidas Españolas e Hispano-Americanas del Siglo XIX*. Je terminais, on s'en souviendra, la *note* susdite par une phrase affirmant la nécessité, avant d'écrire quoi que ce soit sur Fernán — à plus forte raison sa biographie — d'avoir préalablement dépouillé au moins l'essentiel de la bibliographie la concernant. Le fait que cette bibliographie n'ait point encore été compilée sérieusement — voir, dans la récente traduction, augmentée et corrigée, du *Manuel* de M. Ernest Mérimée, la page 541, *note* 2 (il s'agit, naturellement, de la version anglaise par S. Griswold Morley, à New York, chez Henri Holt) — ne semblerait pas devoir excuser un auteur sérieux de cette indispensable besogne préliminaire. Or, peut-on dire que Mlle Angélica Palma s'y soit astreinte avec toute la rigueur désirable ?

Les trois parties de son volume étudient successivement le ménage Böhl, les diverses fortunes de l'existence de leur fille, et, enfin, les œuvres de celle-ci et la place qu'elles occupent dans la littérature de son pays d'adoption. De telles reconstitutions — nous parlons ici des deux premières parties — sont toujours fort délicates, lorsqu'on n'a à sa disposition qu'un matériel d'information incomplet, fragmentaire, défectueux. Mais qu'advient-il, lorsque, de ce matériel, on néglige de recourir au plus important, au plus indispensable ? Il semble que mon livre sur Böhl et Mora eût dû être familier à Mlle Palma. Il renferme sur l'existence du couple germano-gaditain des renseignements que l'on ne rencontre pas ailleurs; et, en tout cas, on y trouve la précieuse référence au *Versuch* d'Elise Campe et à la notice de Julius sur Böhl — voir à ce sujet mon article sur Ticknor, dans l'*Enciclopedia Espasa*, tome LXI, p. 822-824 — qui fait suite au second volume de la traduction allemande de Ticknor. Or, imaginerait-on possible qu'en 1931 il fût donné de publier une biographie de Fernán sans avoir eu connaissance de ces sources — laissons Dornhof, dont j'ai dit ici même (avril-juin 1928, p. 188-190) ce que valait son travail —,

dont l'ignorance a été cause de si regrettables confusions ? En outre, je reprocherai à Mlle Palma de n'avoir pas eu l'idée d'examiner, dans la collection du *Diario Mercantil de Cádiz*, jusqu'à l'année 1830 *au moins*, ce qui pouvait, après les collaborations de la querelle avec Mora, en 1818, se trouver de Böhl. Celui-ci, par exemple, écrit à son vieil ami Julius — d'après le manuscrit de Hambourg, *Thes. epist.* 57 — de Puerto, le 8 septembre 1830 :

Duran hat seit seinem zweiten *Romancero* nichts weiter drucken lassen, ausser einigen Gelegenheitsgedichten, die hiebei erfolgen. Auch lege ich einige *Cadizes Diarios* (*sic*) bei, die kleine Aufsätze von mir enthalten, die ich Ihnem, denke ich, nicht nachzuweisen brauche. Es ist immer dieselbe Tendenz — nämlich das Reich der Poesie zu erweitern und sich über jeden Neugläubigen zu freuen. Die *Revue de Paris* hat der französischen Welt ein Stück der wahren grossen Geisterwelt geöffnet. Es ist zwar nicht alles darin Gold, allein wo hat man zuvor in französischer Sprache die grossen Dichter aller Nazionen richtiger gewürdigt?

De ces articles de 1830, l'un — contenu dans le numéro 4993 du *Diario*, dimanche 4 avril 1830, il est signé : B — s'intitule *Reprobación de la Hispano-Manía* et est consacré à une critique du recueil de vers espagnols traduits en français par J.-M. Maury, en plus de quatre longues pages, dont maints passages sur la versification espagnole seraient à transcrire. Voici un court fragment qui, certainement, mérite d'être sauvé de l'oubli :

El castellano en sus elementos y estructura original es sin duda uno de los órganos más poderosos y variados del humano pensamiento. Es abundantísimo en el estilo familiar y sin igual en el festivo, pues en ambos puede hacer alarde de la multitud de expresiones que el estilo grave reprueba. Sus palabras compuestas pintan a lo vivo cuanto quieren. La variedad y gradación de los diminutivos y aumentativos — cuyas diferentes terminaciones envuelven una modificación de cariño, familiaridad, desprecio, mofa o sorpresa — producen un interés dramático en cualquier relación. Pero por desgracia, todos los últimos y no pocas de la primeras se hallan desterrados del estilo noble, sólo porque faltó a la España en la lozana juventud de su idioma un Homero que ennobleciese tan excelentes formas.

Et en voici un autre, où le vieux connaisseur de l'antique poésie castillane se révèle si bien [1] :

El que ha estudiado un poco la poesía castallena heroica, debe haber simpatizado a menudo con las fatigas del poeta en busca del espacio, que

1. Dans mon livre sur Bölh et Mora, j'ai commis, p. 42, une erreur en imputant à sa femme — erreur répétée p. 267 — la mise en vente, au commencement de 1813, de la riche bibliothèque gaditaine de son mari. La vérité, en effet, est que, si Dª Francisca fut surprise à Chiclana par les troupes françaises qui investissaient Cadix, elle ne s'enferma pas dans cette ville, mais. avant la fin du siège, passa en Angleterre — vers octobre 1811 — où elle demeura sept mois, et d'où — après des aventures variées sur les routes de Westphalie — elle gagna Görslow (14 août 1812) pour y passer un an, son *Journal* indiquant que la famille embarqua le 11 août 1813 pour l'Angleterre et l'Espagne. La femme de Böhl n'a donc rien eu de commun avec la vente d'une Bibliothèque d'ailleurs déjà reconstituée dès 1818.

parece huír dél. A veces llena medio verso con palabras impertinentes, en la esperanza de tener todo el siguiente a su libre disposición y se desespera al encontrar que algo ha quedado atrás, que es fuerza intercalar. De ahí se originan las circunlocuciones, que ahogan la centella poética, si la hubiese habido y vuelven en prosa rimada el gran número de los poemas heroicos escritos en castellano.

Qui, en effet, d'entre nous, n'a frémi à l'idée de la peine qu'ont dû ressentir les poètes épiques du XVI[e] siècle castillan pour construire leurs vers en dépit de tant de longs et solennels vocables, avec lesquels nulle élision n'est possible et qui tiennent tant de place, rendant si difficile l'agencement harmonieux de la strophe? Böhl est donc d'avis que l'espagnol ne permet guère au poète que des compositions courtes : sonnet, ode, épître, et que « seul un rimeur sans inspiration poétique entreprendra une épopée ». Il est vrai que, dans son second article — *Vindicación de la llamada Hispano-manía*, au n° 5000 du *Diario*, dimanche 11 avril 1830, article qu'il a signé : *R* —, il revient sur sa thèse, lui apportant de notables correctifs et que, dans un troisième et dernier article sur cette question — *Al Editor del Diario Mercantil de Cádiz*, signé : *G. G.* (*Germano-Gaditano*), n° 5007, dimanche 18 avril 1830 — il essaie de concilier les points de vue adverses qu'il a présentés précédemment et de se donner raison à tout prix. Ce genre de polémique « *disfrazada* » — il l'avait, on s'en souviendra, pratiquée constamment lors des discussions passionnées de 1818-1819 — était bien dans la ligne spirituelle de Böhl, car, sous des initiales fantaisistes — mais suffisamment connues des intéressés —, il pouvait impunément exposer les divers aspects d'un problème et triompher aisément de contradictions qu'il formulait sous un masque transparent. Mais il nous faut encore citer cet article sur la *Revue de Paris*, envoyé à Julius en septembre 1830, car il montre que le vieux gallophobe sait enfin, assagi et sur le point de laisser la plume, rendre justice à l'esprit français qu'il a si longtemps criblé de ses lardons germains. Cet article, qu'il a signé *R* — dernière lettre de son second patronymique : *Faber* — se trouvera au n° 5056, correspondant au dimanche 6 juin 1830, du *Diario*, et il s'intitule : *De la nueva Revista de París*. Le voici en entier :

La literatura francesa sale al fin del letargo en que la tenían sumida los críticos de la estrecha observancia de Boileau. Tenemos a la vista la segunda impresión de los primeros números de la *Revue de Paris*, que empezó a publicarse en aquella capital el año pasado. En ella dominan los principios de la crítica comprensiva e ilustrada, común ya en Alemania é Inglaterra, mas obscurecidos en París y del todo ignorados de los que se dicen literatos en Madrid. La *Revue de Paris* pasa por el nuevo crisol crítico los patriarcas de su siglo clásico de Luis XIV : no por cierto con el solo fin de despreciarlos — como maliciosamente lo suponen los defensores de lo clásico — sino para vindicarles la primacía entre sus pares, para celebrar talentos

que pudieron producir tantas bellezas dentro del círculo estrecho en que se hallaban confinados por el espíritu de su siglo, en fin para adjudicarles la palma de la perfección *relativa* al estado social y al temple de la mente de sus contemporáneos. Pero al mismo tiempo hacen ver que esta perfección relativa es muy distinta de la perfección *absoluta* que dellos preconizan los clásicos y que, en nuestra era y en el estado intelectual de la mayoría de los que vivimos, más interés, más simpatía y más admiración deben inspirar é inspiran Lamartine, Víctor Hugo y Béranger que Racine, J.-B. Rousseau y Boileau. No por esto califican de perfección *absoluta* los méritos destos modernos : sólo les asignan una aproximación a aquella perfección *relativa* a nuestro siglo, que conceden a sus antecesores con respecto al suyo.

El primer artículo de la *Revue de Paris* trata de Boileau con bastante extensión, resumiendo sus reflexiones del modo siguiente : Si se quiere reservar el nombre de poeta para los entes dotados en grado eminente de imaginación y alma, no lo era Boileau. Su *Lutrin* demuestra algún talento de invención y no pocas bellezas pintorescas en los pormenores. En todo lo demás, sólo se trasluce un espíritu sensato y fino, pulido y cáustico, poco fértil, graciosamente mohino a veces, observador religioso del buen gusto, excelente rimador, sabiamente correcto é ingenioso burlador. Así representa con perfección la gravedad sostenida, el juicio adornado de nobleza y la pompa siempre decente de Luis XIV. Así es su estilo sentiencioso, elegante y grave; mas su gravedad degenera a veces en pesadez, su elegancia en fatiga y sus sentencias en trivialidades. Sin embargo el haber redactado Boileau un código poético en el día abrogado, no debe ser parte para dejar de hacer justicia a su ingenio, su corrección y su elegancia.

En los tomos X y XI de la *Revue* se habla largamente de Racine. Se le paga el tributo debido a la sobresaliente armonía é inimitable suavidad de sus versos; pero de lo mismo se deduce que su talento era esencialmente lírico y que si entonces sus elegías dialogales se consideraban dramáticas, era porque aquel tiempo nada tenía de dramático. Luis XIV era el ídolo del poeta y todo su teatro — si exceptuamos a *Atalia* — no es más que el reflejo de las galanterías del Soberano, bajo el velo de dignidad y de decoro que las ornaba. La manifestación de todas las pasiones estaba entonces subordinada a esta decencia y así — en directa oposición de la acción que en el día pedimos del drama — todo se volvía contemplaciones sobre lo que cada cual sentía, o relaciones de lo sucedido antes, o en otra parte. Sin duda que esto se explicaba en imágenes delicadas, con el suave claro-obscuro de la metafísica del corazón, pero, a pesar desto, sin realidad y sin verdad, por carecer del sello individual, que sólo puede vivificar el drama.

No sale tan bien librado el gran lírico de los *clásicos*, J.-B. Rousseau, pues aunque se le conceden algunos efectos parciales de armonía y un estilo por lo regular grave y elevado, se le niega toda originalidad, probando que los únicos rasgos poéticos que se hallan en sus obras son de cosecha ajena. Era consiguiente que la nueva crítica, después de haber reducido a sus verdaderas dimensiones los héroes de los palaciegos y académicos, tratase de ensalzar aquellos ingenios que, menos sujetos a miramientos cortesanos, representaron en sus escritos con más verdad el carácter nacional. En Molière, en La Fontaine y en Madame de Sévigné se halla la flor de la amenidad social que distingue el trato francés, y así se habla dellos en la *Revue* con aguella justa predilección que siempre inspiraron a todo buen Francés.

Una de las miras de los ilustrados editores de la *Revue* debía ser llamar la atención de sus paisanos a los tesoros literarios de la Naciones extran-

jeras, tan mal apreciados en Francia hasta ahora. Cumplen esta parte de su tarea en los tomos que tenemos a la vista, con tres artículos sobre los dramas fantásticos de Shakespeare, un paralelo ingenioso entre Panurge, Falstaff y Sancho Panza y varios singulares cuentos y sucesos, traducidos de 'os ingeniosos Alemanes Richter, Hoffmann y Kleist. Las composiciones originales son sin embargo las que predominan en la *Revue* y en ellas se nota aquella variedad de estilo y opiniones en que se cifra la nueva era de la literatura francesa. Dice uno : Nuestros antecesores han trillado todas las sendas que en su tiempo conducían al templo de la gloria. El respeto y la prudencia deben ahuyentarnos de sus huellas. No será por cierto queriendo imitarlos como los podremos igualar. Sólo en lo que ellos no han emprendido cabe coger palmas nuevas. — Dice otro : Cuando estemos familiarizados con Shakespeare, Calderón y Schiller por las imitaciones de nuestros poetas, entonces — patentes las creaciones del genio, todos los sistemas comparativamente apreciados, todas las cuestiones aclaradas — aparecerá sin duda un ingenio que, combinando todos estos elementos, producirá un drama nuevo, un drama nacional, fundado en nuestra historia, nuestro carácter y nuestras costumbres, sin imitar ni a Racine, ni a Shakespeare, ni a Calderón, ni a Schiller. — Dice el célebre B. Constant : Se han suelto las trabas que inventaron los clásicos. La poesía ha conquistado su libertad. Las dimensiones de nuestra escena han crecido. Y las reglas que antes servían de rigurosa base a toda crítica, se han vuelto meras tradiciones, sujetas ellas mismas al buen juicio de los que escriben. — Señalaremos finalmente como sobresalientes los valientes bosquejos de Mérimée, los recuerdos históricos tan vivamente trazados por Nodier y los ingeniosos proverbios de Scribe.

Mlle Palma, si elle nous donne, par suite de l'ignorance de ces sources de premier ordre, une peinture tronquée du milieu où fut élevé Fernán — et ce milieu, soigneusement reconstruit par Mlle Rennes dans les 127 pages de son Mémoire : *Fernán Caballero; Sa formation littéraire; un foyer romantique : les Böhl de Faber*, il est tout à fait regrettable que nous ne puissions pas ici l'évoquer à notre tour [2] —, cite, d'autre part, par ouï-dire le petit pamphlet : *Fernando en Zaragoza. Una visión*, publié sous le pseudonyme de *Cymodocea* par la femme de Böhl, à Cadix, en 1814, à l'imprimerie de Niel Hijo, calle del Baluarte, où il est parlé en termes tellement dédaigneux de la Constitution de 1812 et de ses promoteurs, que des poursuites furent décrétées contre son auteur, qui ne furent arrêtées que par le renversement rapide de cette Constitution. L'exemplaire de ce pamphlet conservé — ainsi qu'une anthologie manuscrite des pensées et lettres de Dª Francisca : *Algunos pensamientos españoles de una Española*, autographe classé sous la cote Hs 14173 et que Böhl avait envoyé en juin 1821 à Julius : on y trouve la preuve d'une correspondance de la femme de Böhl avec Mora en mars et avril 1808 et la preuve aussi des sentiments religieux et monarchiques

2. Dans notre article de 1928 sur le *Böhl* de Dornhof (sa thèse de doctorat en 40 pages, ô studieuse Allemagne!), nous signalions déjà cet important et consciencieux travail de Mlle Rennes, p. 190, note 1. Mlle Palma n'aurait donc pas dû l'ignorer et il lui eût été aisé, en s'adressant à l'auteur, de s'en procurer un exemplaire.

du Mora d'alors, comme encore la preuve que D^a^ Francisca correspondait alors avec le futur Président de la Junta, le P. Gil — à l'ancienne *Hofbibliothek* de Vienne, ainsi que les feuilles de polémique publiées alors par cette ardente royaliste, porte, d'ailleurs, la remarque suivante, écrite par Böhl au crayon : « Dieses Papier zog der Verfasserin eine gerichtliche Verfolgung zu; welche der bald darauf folgende Umsturz der Konstitution beendigte ». On sait que Ferdinand, rentré en Espagne le 22 mars 1814, n'eut rien de plus pressé que d'en supprimer la Première Constitution le 4 mai suivant : ce qui place la composition de ce pamphlet — que Mlle Palma n'a pas lu, puisqu'elle en fait un *double* produit de la verve réactionnaire de la femme de Böhl — au début de mars 1814. En matière de dates, notre biographe n'est, malheureusement, pas très fixée, puisqu'elle s'imagine que Dª Francisca a pu, entre 1811 et 1813, écrire à Schiller, mort depuis 1805. Quand elle affirme que Fernán assista à la bataille de Trafalgar en 1805, elle ne fait, comme trop fréquemment, que transcrire à la lettre les affirmations, si souvent risquées, du P. Coloma. Je veux bien admettre qu'à la rigueur, du haut du toit en terrasse de la demeure paternelle — elle était sise proche la Iglesia del Carmen, dans l'ancienne Calle del Aire, aujourd'hui de Fernán Caballero, qui débouche sur l'Alameda, au-dessus de la mer — elle ait pu suivre de très loin les péripéties du combat; mais elle n'en a pas moins déclaré, d'abord dans son récit que j'ai publié dans le *Bulletin hispanique*, X (1908), p. 392, puis dans l'édition en volume de *Una Madre*, qu'elle tenait tous les détails de cet épisode de tierces personnes. Enfin Mlle Palma n'aurait pas dû suivre encore Coloma, quand celui-ci veut faire croire que D^a^ Francisca savait l'allemand. Coloma, qui, lui, savait si peu l'allemand qu'il n'était pas à même de transcrire exactement — et, en le copiant, Mlle Palma a répété ses fautes — une mention en cette langue qu'il avait trouvée dans Morel-Fatio, affirmait là une chose qu'il n'eût pu prouver. Les témoignages, en effet, de la propre plume de Böhl abondent, qui prouvent que sa femme — si elle savait l'anglais, le français et, naturellement, l'espagnol — ne dominait pas — c'est Mme Blanca de los Ríos qui a parlé de son « *dominio de las literaturas europeas* » — la langue de son mari et même l'ignorait totalement. « Que ne comprenez-vous bien l'allemand, pour jouir de tant d'ouvrages écrits aujourd'hui dans ce sens ! », lui mande Böhl, de Görslow, le 18 mars 1808. La même année encore, le 10 avril et du même lieu : « J'ai relu avec plaisir ma caractéristique des trois poètes Wordsworth, Burns et Southey : je ne sais si je trouverai le temps de la traduire pour vous l'envoyer. » Elle a, d'ailleurs, écrit elle-même à Julius, en lui envoyant des extraits de poèmes épiques, et j'ai cité ce passage le premier, en 1907, ici

même, p. 78 : « Ne m'oubliez pas quand vous envoyez des livres : songez que je ne lis pas l'allemand » (novembre 1822, cité de nouveau dans le *Mémoire* de Mlle Rennes, p. 70-71). Ces quelques remarques montrent, je le répète, combien il est capital, avant d'entreprendre d'écrire un ouvrage, d'en établir la bibliographie préalable, car, à moins d'aborder une matière jusqu'alors entièrement inédite, on risque, à ne pas se documenter avec une minutieuse scrupulosité, de tomber dans des erreurs d'autant plus regrettables qu'elles sont souvent, — comme dans le cas présent —, inexcusables. On pourra observer — et M. E. Herman Hespelt le fait chevaleresquement dans un article que nous venons de lire dans *Hispania* de décembre 1931, p. 513 — qu'il n'est pas de bon ton de reprocher à l'auteur d'un livre de propagande, ou du moins de vulgarisation, de telles vétilles. Mais les divers auteurs espagnols qui ont traité de la famille Böhl et de Fernán ont tous, jusqu'ici, plus ou moins dédaigné les sources extra-nationales existant sur ces trois personnages et c'est ainsi que s'expliquent, dans leurs livres ou articles, le maintien et la répétition d'erreurs, sur leur compte, que plus rien ne justifie [3].

CAMILLE PITOLLET.

3. Il me sera permis de compléter l'indication de mon article sur F. C. dans le fascicule d'octobre-décembre 1931, *p.* 337, *ligne* 8, où j'ai oublié d'indiquer la date du retour de la fille de Böhl en Espagne, lors de ce second séjour dans le pays de son père. Elle était de nouveau à Cadix le 20 octobre 1820, comme en fait foi ce passage d'une missive de Böhl à Perthes, en date du 31 octobre de la même année : « *Am 20. ds. traf meine Tochter glücklich mit Cap. Doorman v. dorten ein. Baldige Rückreise wegen unglücklicher Verhältnisse...* » Quelles étaient exactement ces « circonstances malheureuses » qui avaient causé ce « prompt retour » ? Frau Campe, dans le *Versuch*, l'imputait à la fois aux amours de Fernán, qui, veuve de Planells, songeait à D. Francisco Ruiz del Arco, avec qui, en effet, elle convolera en justes noces le 26 mars 1822, et aussi au besoin que ressentait Böhl de ne pas se séparer de sa fille. Il semblerait qu'à ces raisons il faille en ajouter une autre, que je trouve dans la correspondance inédite de Böhl avec le Dr. Julius, en date du 19 février 1820 : « *Meine Tochter schrieb mir unter dem 4. Janr. etwas von Erwähnung meiner bei dortiger Patriotischer Gesellschaft. Da ich aber nichts von Ihnen direkt höre, bleibe ich in Ungewissheit. Zugleich sagt sie mir, dass ich mit meinen Meinungen in dortigen Zirkeln übel ablaufen würde, weil alle fanatische Apostel der Aufklärung wären...* » Et M. Borchardt — qui n'a toujours pas pu imprimer son livre sur Fernán, bien qu'il soit achevé — m'écrit, de Hambourg, que Doña Francisca de Larrea s'exprimait dans les mêmes termes, dans une lettre dont il me transmet le passage le plus caractéristique : « *He recibibo la carta de Cecilia. Yo no creía que en Hamburgo estaban tan poco esclarecidos (digo de la verdadera claridad), pero ya veo que sus luces son iguales a las de nuestros semi-sabios Españoles...* » La séparation entre Böhl et sa patrie, du fait des nouvelles tendances qui y dominaient, n'eût, en effet, pu être désormais plus complète. Dès lors, que pouvait y faire sa fille, héritière et continuatrice de ses convictions religieuses et littéraires ? Rien, évidemment, qu'y perdre son temps en accès d'humeur. Le romantisme se trouvait à son déclin, dans cette Allemagne de Heine et de Börne, qui ne s'appelait *Das Junge Deutschland* que pour mieux marquer sa pleine et complète séparation avec tout ce que chérissait le vieux réactionnaire de Cadix... Fernán y abrégea donc son séjour pour ces raisons, et la lettre de remerciements qu'avant de partir elle adressera à Campe ne portera que sur des cadeaux de livres, dont celui-ci lui avait fait hommage. D'où l'incertitude de Frau Campe sur les vrais motifs de cette fuite précipitée...

Sur la voie des rectifications, je ne m'arrêterai qu'après en avoir fait une

autre, qui a trait, cette fois, non plus directement à Fernán, mais à son biographe américain, ou germano-américain, M. E. Herman Hespelt. A la *note* 2 de mon dernier article, en effet, j'ai commis — sur la foi d'informations que je pouvais tenir pour dignes de foi, qui me venaient d'Allemagne — la bévue, moi laïc, de le marier à Miss Elizabeth Wallace, alors qu'en réalité sa légitime porte le nom de Myriam Hasbrouck Van Dyck ! Allez donc vous fier à la fameuse « objectivité » teutonne ! Car mon informateur est, je le répète, un Germain de la plus belle eau et je tiens sa missive à la disposition de qui désirerait la lire. Du moins, dans la lettre qu'il m'écrit pour rectifier cette assertion malencontreuse, M. Herman Hespelt m'apprend-il ce détail, qui intéressera tous les amis de Fernán : à savoir que sa thèse doctorale sur la romancière — dont *The Modern Language Journal*, vol. X, nº 1 (octobre 1925), p. 46, nous avait naguère annoncé le dépôt — a été présentée à *Cornell University* en décembre 1924, mais n'a toujours pu être publiée. M. Hespelt a d'ailleurs résumé ses recherches biographiques sur Fernán dans l'*Introduction* qu'il a placée en 1928 en tête de son édition scolaire — chez Ginn et Cº (New York et Boston), de *La Familia de Alvareda*, p. IX-XX. Ceux qui ont eu l'heur de lire la défunte *Revista de Estudios Hispánicos* que publia, trop peu de temps, le *Departamento de Estudios hispánicos* de l'Université de Puerto Rico, y auront trouvé, p. 162-167 du fascicule 2 du tome I (avril-juin 1928), une brève étude du même sur les quelques renseignements que l'on peut actuellement avoir touchant le séjour de Fernán à Puerto Rico, en compagnie de son premier mari, D. Antonio Planells de Bardaxí, capitaine de grenadiers du 1er bataillon du régiment d'infanterie de Grenade, nº 15, mort à l'âge de 29 ans, des suites d'un « accident », le 24 juillet 1817 — on ne sait trop pourquoi Fitzmaurice-Kelly, dans son article de *The Encyclopedia Britannica*, 11*th ed.*, IV, p. 913 (Cambridge, 1910), prétendit qu'il fut « *killed in action* »! — et enterré au cimetière de Santa María Magdalena de Pazzis *in litore* (voir : *The Porto Rican Episode in the Life of Fernán Caballero*). Enfin, M. Hespelt me fait observer qu'il vient, lui aussi, de critiquer le livre de Mlle Palma — qu'*Azorín*, au dire de M. H. Seris (*Books Abroad*, octobre 1931, p. 374) honora de son suffrage comme étant le « meilleur livre du mois », contre Pío Baroja, « *who writes not in Castilian, but in Basque* » — dans *Hispania*, vol. XIV, nº 6, p. 507 et suivantes, ce que je savais déjà, bien que je n'aie connu que par lui l'article, qu'il y cite, de son ami le professeur Stanley Williams : *Washington Irving and Fernán Caballero*, dans *The Journal of English and Germanic Philology*, XXIX (1930), 352-366, où il se rencontre quelque inédit, qui, naturellement, a échappé à Mlle Palma (mention des 30 lettres de Böhl à Durán, MSS 7820 de la *Nacional* à Madrid; des lettres de Fernán dans la Collection de la *Sociedad de Menéndez y Pelayo*, à Santander; des 600 lettres de Fernán à l'Université de Chicago; d'une étude sur Fernán par Matilda Bárbara Betham-Edwards, dans *Six Life Studies of famous Women*, paru à Londres vers 1880, *etc., etc.*). Le *Journal of English and Germanic Philology* est publié chaque trimestre par l'Université d'Illinois, à Urbana... « *I heartily* — affirme M. Herman Hespelt dans la lettre qu'il m'adresse — *agree with your conclusion that a thorough knowledge of the bibliography of the subject must precede any biographical or critical study which is to have any value and that many persons have written concerning the life of C. B. de A. without having prepared themselves with adequate bibliographical equipment...* » C. Q. F. D., une fois de plus...

NÉCROLOGIE

L. Barrau-Dihigo.

— Le 2 août dernier est mort le bibliothécaire de la Sorbonne. Il était originaire des Basses-Pyrénées et, bien que, par une volonté expresse de sa part, on n'ait pas publié sur lui de notice nécrologique détaillée — voir le numéro d'août-décembre 1930 de la *Revue des Bibliothèques*, où l'on ne trouve, en tête, que quelques lignes insignifiantes sur lui —, il nous a semblé que, sans violer en rien ses dernières volontés, il serait permis de dire ici en termes suffisamment généraux qui il fut. Déjà, nous avions tenté l'aventure en 1928, alors que le romancier J. M. de Acosta, ayant entrepris une série de notices — dans *España y América*, *Revista de las Españas*, *El Consultor Bibliográfico*, etc. — sur les hispanistes étrangers, nous pressait de lui obtenir, d'hispanistes français, divers renseignements autobiographiques. Barrau-Dihigo, que j'allai voir à cet effet, s'excusa sur l'impossibilité de trouver une minute et j'en écrivis, navré, au romancier, en particulier le 25 mai 1928. Je savais simplement que, peu après avoir passé sa licence, Barrau, qui déjà ressentait un goût très vif pour l'Histoire, était entré comme stagiaire à cette Bibliothèque dont il devait devenir le Directeur et, que, très laborieux, il y accomplissait avec un zèle merveilleux une besogne qui, du temps de M. E. Chatelain comme aujourd'hui, était loin de représenter une sinécure. Qu'il trouvât, cependant, le temps de travailler personnellement, en dépit de cette activité professionnelle, c'est ce que démontrent ses nombreux articles sur l'Espagne, dont le plus grand nombre se trouvera dans la collection de la *Revue hispanique*, de son ami Foulché-Delbosc [1], avec qui il a publié, en 1920 et en 1924, ce *Manuel de l'Hispanisant*, édité à New-York, aux frais de *The Hispanic Society of America*, comme l'était, finalement, la *Revue hispanique* et dont le tome I,

1. La bibliothèque de Foulché-Delbosc, beaucoup plus riche que celle de Barrau, aura connu, après la mort de cet hispaniste, de curieux destins, que pas n'est le lieu de retracer ici. Signalons cependant que sa femme, avec un collaborateur espagnol, a donné une bibliographie complète des travaux du défunt : Isabel Foulché-Delbosc y Julio Puyol : *Bibliografía de R. Foulché-Delbosc* (1864-1929). Madrid, *Revista de Archivos*, 1931, 174 p. in-4°.

consacré aux *Répertoires*, contient, en plus des 3.000 numéros, les sous-sections : I. *Généralités;* II. *Typo-bibliographies;* III. *Biographies et Bio-bibliographies;* IV. *Bibliographies monographiques;* V. *Archives, Bibliothèques et Musées;* VI. *Collections dispersées*, le tome II étant consacré aux *Collections*, dont il contient la liste assez complète, ce qui le rend, pour ceux qui sont dans le doute touchant l'édition de tel ou tel texte, particulièrement utile, parallèlement aux 13 volumes, parus à New-York de 1905 à 1917, de la *Bibliographie hispanique* et aux 22 volumes, parus à Madrid de 1901 à 1922, de la *Bibliografía española*, dont la continuation — Madrid, 1923 — sous le titre de *Bibliografía general española e hispano-americana*, sera un instrument de travail indispensable.

En 1921, L. Barrau-Dihigo avait été reçu docteur ès lettres par une thèse sur le Royaume asturien au IXe siècle, dont les éléments d'information, empruntés aux sources les plus sûres, témoignent de longues et pénibles recherches. Barrau-Dihigo consacrait ainsi ses heures de liberté à d'ardues besognes de reconstitution historique, qui, si elles ne gagnent point à qui s'y adonne les faveurs du grand public, doivent posséder en elles-mêmes leur récompense, puisque, malgré l'actuelle misère des temps, elles continuent d'avoir leurs adeptes empressés et, tout de même, un honorable public sélectionné, dont les suffrages valent, aux yeux de leurs fervents, toutes les couronnes de la multitude. Secrétaire de la *Revue des Bibliothèques*, il en était devenu, en 1922, le codirecteur avec Emile Chatelain, encore que, dans ces derniers temps du moins, la besogne de confection matérielle de cet organe ait incombé à peu près uniquement au laborieux et diligent archiviste Henri Lemaître, qui avait su la transformer et en faire un organe informé, vivant, en tout cas fort distinct de l'ancien. Malheureusement, cet été, un dissentiment survenu entre Lemaître et la maison propriétaire de la *Revue* a été cause du départ de cet actif rédacteur en chef et l'organe est passé en d'autres mains, qui ont fait paraître le fascicule d'août-décembre 1930, entièrement préparé par l'ancien rédacteur. La maladie de Barrau-Dihigo, en effet, l'avait empêché de s'occuper des destins d'un périodique qui, nous l'espérons, va renaître prochainement de ses cendres, et, toujours sous la direction de Henri Lemaître, connaître, sous un titre légèrement changé, une brillante destinée. De la Bibliothèque de la Sorbonne, Barrau était passé à la Direction de celle de la Faculté de Pharmacie, où il avait succédé à M. Dorveaux, et, dans le calme de ce coin relativement silencieux de Paris, vaquait à l'aise à ses besognes familières, quand, en 1926, le départ un peu mouvementé de M. Emile Chatelain lui valut de rentrer, mais, cette fois, comme patron, dans l'immeuble de la rue des Ecoles, où, à l'heure où l'on écrit

ces lignes, sa veuve occupe encore le vaste logement d'où il avait été si difficile de faire sortir son prédécesseur.

Que de souvenirs ne durent pas se presser dans l'esprit de Barrau-Dihigo en reprenant possession de ces locaux où, un quart de siècle auparavant, il avait modestement débuté ! Il se trouvait en face d'une situation difficile, comme celle de toutes nos grandes Bibliothèques parisiennes, mais, ici, accrue et compliquée de très vieux errements, qui avaient fini par créer des abus tels que, pour les extirper et faire place nette, il fallait une énergie doublée d'une diplomatie peu communes. Barrau-Dihigo a-t-il pleinement réussi à réinstaller l'ordre idéal dans cette grande ruche bourdonnante, dont les alvéoles sont parfois visitées par d'étranges frelons ? En tout cas, il n'épargna ni la peine ni les efforts. Il n'était pas rare de le trouver descendu à son bureau dès les heures matinales et de l'y trouver encore après la fermeture officielle. Sans doute a-t-il été accablé par ce déploiement continuel d'énergie, qui se compliquait encore du fait qu'il acceptait des tâches non strictement professionnelles : ainsi, lorsque la liquidation du Plan Dawes le mit en face de la distribution et répartition des livres et instruments de laboratoires livrés par l'Allemagne. Ce service l'occupa plusieurs années. Il l'accepta, comme d'autres travaux supplémentaires, sans se plaindre, bravement, simplement. C'est lui, en particulier, qui avait tracé les grandes lignes au moins du plan de réorganisation de nos Bibliothèques Universitaires de province, dont l'état lamentable lui inspirait une compassion qu'il n'était d'ailleurs nullement le seul à partager. Mais ces multiples tâches devaient trop vite avoir raison d'une résistance physique depuis longtemps mise à l'épreuve et, usé par le surmenage, Barrau-Dihigo s'en est allé avec seulement une partie de la grande besogne dont il avait rêvé réalisée. Son successeur — auquel on a adjoint, d'ailleurs, un Conseil — la mènera-t-il à bonne fin ? L'avenir le dira et ce n'est pas nous qui risquerons sur cette délicate matière d'imprudents pronostics...

Camille PITOLLET.

Vilmos Huszár.

En octobre 1931, les journaux hongrois annoncèrent la mort de Vilmos (Guillaume) Huszár, hispanophile hongrois bien connu par ses traductions ainsi que par ses travaux originaux. Les lettres espagnoles ont perdu en lui un de leurs peu nombreux propagateurs en pays hongrois; à côté du P. Albin Körösi, c'est certainement Huszár qui a fait le plus pour leur divulgation, comme pour

l'établissement des relations culturelles entre la Péninsule et la Hongrie en général.

La vie de Vilmos Huszár (né en 1872), telle qu'il nous l'a décrite lui-même dans un livre intitulé *Le roman de ma vie* (en hongrois), a eu des moments dramatiques et émotionnants. Véritable *self-made-man*, Vilmos Huszár débuta dans la vie en l'humble condition d'ouvrier typographe; mais son application lui permit bientôt d'obtenir le titre de docteur ès lettres, et celui de docteur de l'Université de Paris. Il publia, en français, un livre sur « Molière et l'Espagne » et un autre sur « Corneille et le théâtre espagnol »; il fut couronné par l'Académie Française et élu correspondant, à 33 ans, de la (Real) Academia Española. « Privat-docent » de l'Université de Kolozsvár, il enseigna l'histoire de la littérature hongroise à l'Université de Madrid, pour passer bientôt à Budapest où il vécut jusqu'à sa mort. Son *Histoire de la littérature portugaise*, dans l'entreprise du professeur Gusztáv Heinrich qui voulait donner au public hongrois une monumentale histoire des littératures du monde, lui valut quelques articles polémiques du professeur allemand bien connu Ph.-A. Becker; cependant, Heinrich prit sa défense en le couvrant de sa grande autorité. Dans des études sur la fortune du théâtre et du roman espagnols en Hongrie, nous aurons l'occasion de nous occuper de sa prodigieuse œuvre de traducteur.

Anobli dès 1916, Huszár comptait parmi les amis intimes du malheureux empereur-roi Charles IV qu'il accompagna dans son exil en Suisse. Il fut rappelé de l'étranger pour diriger l'importante *Revue de Hongrie*, publiée en français et qui est un des rares organes qui paraissent en langues étrangères, afin de faire connaître à l'étranger l'activité culturelle et politique du pays. Il dirigea cette revue jusqu'à sa mort. De ses charges de professeur il ne conserva que celle de lecteur de français à l'Université Polytechnique de Budapest.

Avec la mort prématurée de Vilmos Huszár (il n'a vécu que 59 ans), la Hongrie perd un de ses rares connaisseurs des choses de la Péninsule; les lettres espagnoles, par contre, un des premiers animateurs de leur divulgation et de leur culte en Hongrie. Il faut espérer que son labeur ne restera pas sans fruit et que bientôt, une jeune et nombreuse génération d'hispanophiles continuera le travail auquel Huszár s'est dévoué de bonne heure, et qu'il aurait encore mieux accompli si les conditions extérieures (surtout la guerre mondiale) n'avaient pas rejeté l'hispanologie hongroise, par manque de chaires, à la suite du manque de moyens, presque à leur point de départ.

O. B.

A.-M. Alcover.

Peu de jours après que les journaux eurent signalé la parution d'un nouveau volume des *Rondayes mallorquines*, publiés sous le pseudonyme « En Jordi d'Es Recó », le Doyen de la Cathédrale de Palma, l'auteur de tant de renommés ouvrages d'hispanologie, Don Antoni-Maria Alcover, est mort le 8 janvier. Il y a peu de temps, on put lire dans la *Zeitschrift f. romanische Philologie* une note de Mossén Alcover sur ses *Rondayes*, précédée d'une notice de M. Léo Spitzer mettant en relief la personnalité de celui qui était le doyen à la fois de la cathédrale et des lettres majorquines.

Don Antoni-Maria Alcover y Sureda naquit à Manacor (Majorque) le 2 février 1862. Il fit ses études de théologie au Séminaire Conciliaire de Saint-Pierre, et obtint sa licence de Théologie et de Droit canonique au Séminaire Central de Valence. Après avoir exercé les fonctions de *coadjutor* dans son village natal, en 1888, il fut nommé professeur au Séminaire de Palma où il expliqua successivement l'histoire ecclésiastique, l'éloquence sacrée, la langue et la littérature majorquines et l'histoire de Majorque. De 1898 jusqu'en 1915, il exerça la charge de proviseur et vicaire général de l'évêché de Majorque; promu chanoine magistral en 1905, élu vicaire capitulaire dès 1915, en 1921 il obtint le titre de doyen de la Cathédrale Basilique de Palma.

Alcover, on le sait, était fort combattu et dans sa personne et dans son œuvre. On se souvient encore de ses écrits de caractère polémique dans lesquels il mit en jeu toute sa passion et toute sa verve contre des adversaires parfois beaucoup trop violents. Devant le tombeau, les adversaires, certes, se tairont désormais; ce ne sont que les ouvrages d'Alcover qui parleront, et qui parleront, sans aucun doute, en sa faveur. Bien qu'il se soit séparé plus tard de la *Comisión Editora Luliana*, il était un des plus fervents promoteurs de l'édition des œuvres complètes de Ramon Lull. Le mémorable Congrès de langue catalane, célébré en 1906 avec un tel succès, à Majorque, était son œuvre. On connaît les *Rondayes mallorquines* — devenus manuels indispensables des romanisants — tout à fait à part, le *Bolletí del Diccionari de la Llengua Catalana* et son *Diccionari catalá-valenciá-balear* qui, à eux seuls, suffiraient à maintenir sa mémoire. A côté de plusieurs traités orthographiques catalans, on possède de lui une *Bibliographie philologique de la langue catalane* et, en français, une étude *Sur les origines de la race baléare et sa bibliographie historique*, une *Vida*

abreviada de R. Lull, une étude sur les mozarabes des Baléares, etc.

Venu à Majorque pour nous faire le disciple du savant majorquin, nous n'avons pu qu'assister aux cérémonies funèbres, unique et modeste représentant du monde international des hispanisants, parmi lesquels son nom était vénéré et respecté. Une attaque d'apoplexie précéda notre arrivée de quelques heures seulement et mena le maître au tombeau, après trois jours de souffrances. Son organisme, débilité par l'âge et par un excès de travail, ne résista pas à la maladie; et l'auteur d'une récente *Preparació per la Mort* a rendu son âme au Seigneur. Un public nombreux suivit le convoi funèbre, au bord de la mer, de la Cathédrale Basilique si chère à Mossen Alcover et à laquelle sa personnalité était si étroitement liée, à la petite gare de Palma, d'où son corps fut transporté à Manacor, lieu natal du défunt.

L'œuvre d'Alcover ne sera pas, sans doute, moins discutée après sa mort qu'auparavant. Mais quel que soit le jugement dernier de la science sur cette œuvre, et, en premier lieu, sur les *Rondayes*, tant célébrés à l'étranger et tant dépréciés à Majorque et en Catalogne, le nom d'Alcover est incorruptiblement inscrit sur les feuilles de l'histoire des études catalanes et baléares.

Mossen Alcover était, depuis 1901, correspondant de la *Société agricole, scientifique et littéraire des Pyrénées-Orientales, de Perpignan;* membre, depuis 1909, de la *Société internationale de Dialectologie romane;* dès 1911, président de la Section Philologique de l'*Institut d'études catalanes*, membre de plusieurs Académies, etc.

Palma, janvier 1932. O. B.

BIBLIOGRAPHIE

A Book containing the Risāla known as The Dove's Neck-Ring, about Love and Lovers, composed by Abū Muhammad ᶜAlī ibn-Hazm al-Andalusī... translated from the unique manuscript in the University of Leiden, edited by D. K. Petrof in 1914, by **A. R. Nykl**, The Oriental Institute of the University of Chicago. Paris, Librairie orientaliste Paul Geuthner, 13, rue Jacob (VIe), 1931. CXXIV-244 pages in-8°.

C'est sans doute parce que Petroff, en publiant (1914) le *Tauk-al-Hamāma*, en a donné une analyse sommaire, que M. Nykl s'est dispensé de s'étendre, dans son assez longue introduction, sur le sujet même de ce traité fameux.

Le titre du « Collier de la Colombe » n'en est pas, tant s'en faut, le seul charme : on pourrait en juger déjà par les quatre petites pages (152-156) que M. Angel González Palencia lui consacre dans son *Historia de la Literatura arábigo-española*.

Nous donnant tout au long la traduction avec de nombreuses notes, M. N., je le regrette un peu, n'a donc pas jugé à propos de disserter sur ce « *De Amore* » musulman, bien qu'il fût tentant, par exemple, d'en comparer la délicate psychologie [1] aux arguties de celui d'André le Chapelain ou aux aphorismes plus ou moins ovidiens de celui qui porte le nom de Pamphilus.

On ne s'attendrait pas à trouver, en revanche, tout un chapitre sur les rapports entre la poésie provençale et la poésie arabo-andalouse, sur l'exportation, hors du domaine islamique, du *zéjel* et de la *moaxaha*, avec une comparaison de certains procédés de la technique poétique arabe et de celle des troubadours; mais on saura gré au professeur de Chicago d'avoir pris si nettement position dans cette épineuse question, avec une argumentation personnelle, à côté et à la suite du professeur Ribera (cf. *Bull. hisp.*, 1929, p. 348). Les pages LXXVII-LXXIX, en particulier, seraient à citer ici.

1. Psychologie, beaucoup plus sentimentale que sensuelle, avec d'exquises petites histoires d'amour données brièvement comme exemples. Morale aussi, d'ailleurs, à preuve les deux chapitres par lesquels se termine le « Collier » : « Ugliness of illicit practices » et « Excellence of continence », ce dernier avec des histoires, cette fois, bien édifiantes.

Dans un premier chapitre, M. N. nous a expliqué la genèse de sa traduction, et a arrêté les termes anglais par lesquels il rendra le riche et varié vocabulaire sentimental du texte arabe; dans un second, il nous a replacés dans le milieu historique, ce que plus d'un lecteur ne jugera pas (à part soi) tout à fait superflu; dans un troisième, il nous a parlé de l'auteur lui-même, Ibn-Hazm (Abenházam), de Cordoue. Dans ces trois chapitres, comme dans le quatrième, déjà signalé, et dans un « Epilogue », où s'achève l'exposé avec le terme de l'érudite randonnée, ce n'est pas sans plaisir qu'on sent qu'on a affaire à un savant non seulement hardi, mais ami de l'humour et des saillies [2].

Nul doute que cette publication n'attire à nouveau l'attention et la sympathie sur le philosophe qu'a déjà étudié si consciencieusement l'abbé Asín, et sur M. Nykl lui-même. G. CIROT.

Lámpara de los Príncipes por Abubéquer de Tortosa, Traducción española de **Maximiliano Alarcón**, catedrático de lengua arábiga en la Universidad de Barcelona (Instituto de Valencia de Don Juan), Tomo I, Madrid, MCXXX, LXIII-438 pages in-8°; Tomo II, Madrid, MCMXXXI, 548 pages.

Le *Sirâdj almolouc* du Tortòchî, Ibn-abî-Randaca ou Abou Bekr, est connu des hispanisants par les six extraits que Dozy en a donnés, pour leur intérêt historique [1], au tome II de ses *Recherches*

2. « Don Ramón Menéndez Pidal will not be offended when I say that he resembles quite remarkable some of the learned men of Fez who claim that they belong to the Andalusian type », etc.

1. On pourrait s'étonner qu'il n'ait pas recueilli, pour la question par laquelle débutent ses *Recherches* (La conquête de l'Espagne par les Arabes), le récit de la défaite de Rodrigue par Tarik (t. II, p. 326-8 de la présente traduction), lequel est en relation avec les textes d'Isidore de Beja et de l'*Akhbar Madjmoua* (tous deux reproduits par lui), puisqu'il y est question de Todmîr et de Moghît comme dans les deux textes d'une part, et d'autre part, comme dans le second, de la fameuse table qui avait appartenu à Salomon, fils de David. Je ne relèverai qu'un ou deux détails intéressants, c'est qu'ici la table est livrée par « le fils de la sœur de Rodrigue », détail que ne donne point, par exemple, le *Fatho-l-Andaluci*, publié et traduit par Joaquín de González et préfacé par E. Saavedra (1889); à noter en outre que, d'après ce dernier texte (p. 10), c'est à Almeida que se trouvait la table; d'après l'*Akhbar Madjmoua* (Dozy, p. 52), c'est dans « une ville située de l'autre côté de la Sierra » (de Guadarrama); dans notre auteur, c'est à Tolède; et avec la table, le fils de la sœur de Rodrigue livre la couronne. Nous approchons là de la légende du trésor du palais d'Hercule. Autre détail : comme dans El Marrâkechi (trad. Fagnan, p. 10), Rodrigue est tué par Tarik, mais ici Tarik lui coupe la tête et l'envoie à Mouça, qui la remet à Algualid, fils d'Abdelmelic. Aucune mention de la Cava.

L'auteur, c'est visible, ne procède que par référence, au moins quand il parle de la table (« según refieren los autores »); il est au surplus d'une époque relativement tardive, ce qui explique qu'il n'ait mérité d'être cité ni par Basset (*La Maison fermée de Tolède*, 1898), ni par Juan Menéndez Pidal (*Leyendas del último rey godo*, 1906), ni par Ramón Menéndez Pidal (*El Rey Rodrigo en la literatura*, 1925). Au surplus, le traducteur nous avertit que ce morceau n'est pas inédit.

(3[e] éd., p. 234-249); l'*Historia de la Literatura arábigo-española* d'Angel González Palencia en reproduit le troisième comme échantillon de l'œuvre, dont elle annonçait la présente traduction. Pour les non-arabisants, c'était donc en somme quelque chose de presque inconnu.

Dans la traduction espagnole du titre, M. Alarcón a préféré *Lámpara* à *antorcha*. C'est de toute façon un titre flamboyant, dans la manière arabe; mais il convient très bien à cette espèce de Guide moral des princes qui ne rappelle que de fort loin le *De Rege* de Mariana et pas de beaucoup plus près peut-être le *Tratado de la Religión y Virtudes que deue tener el príncipe Christiano* de Ribadeneira. C'est, comme dit le traducteur, un florilège, un centon. La division en 64 chapitres n'y marque pas un processus logique ou une division rationnelle de la matière, mais un étiquetage sur chaque paquet d'idées ou d'exemples recueillis un peu partout [2]. « Florilège », le mot est juste, florilège d'herboriste bien ordonné, et bien fourni. Il y a là des centaines et des centaines d'anecdotes mêlées à des maximes, en prose, en vers, d'un sens pas toujours très pénétrable d'ailleurs. Rien d'approfondi ni de philosophiquement coordonné, et c'est ce que déjà lui reprochait Ibn-Khaldoun; mais tout de même, c'est de la sagesse; de la sagesse vulgaire sans doute : il n'en est que plus intéressant pour nous de pénétrer dans cette mosquée où la pensée musulmane a laissé, avec son parfum religieux, tous ces aphorismes populaires qui expriment la vie des vivants, et non seulement l'activité cérébrale des penseurs. La valeur et l'intérêt littéraires en sont, à coup sûr, incontestables. Un seul exemple (t. I, p. 16) :

¡ Hijo de Adán ! ¿ Dónde está Adán, padre de los primeros hombres y de los últimos ? ¿ Dónde Noé... Edrís... Abraham... Moïsés... Jesús... Mahoma...? ¿ Que se ha hecho de las naciones que se extinguieron... etc. ? ¿ Dónde están los que reinaron con honor y gloria... los que tapizaron sus palacios con ricas y costosas telas... ? ¿ Has visto, por ventura, ni a uno solo de ellos, o has escuchado el eco más ténue de su voz ? Los aniquiló, ¡ viva Dios ! el que destruye los pueblos, y los deshizo el que acaba hasta con los restos de los huesos... Consumidos fueron sus cuerpos por los gusanos, que sus vientres tomaron como albergue. Derramóse el contenido de sus ojos sobre sus mejillas, quedando las cuencas llenas de gusanos; desprendiéronse los miembros, se desgarró la piel, hiciéronse trizas los visceros...

Il y a des choses plus gaies [3], mais on voit que le thème traité

2. Le *Calila e Dimna* (t. II, p. 72), la *Tora*, l'Evangile (t. I, p. 224, 308), etc. On trouve dans l'*Indice onomástico* des indications sur les sources alléguées.

3. Je ne veux pas dire que la gaîté soit la caractéristique. Mais tout n'est pas aussi macabre; et si l'on trouve encore le récit d'une scène d'anthropophagie (après un combat, les Maures ont envie de « comer unos filetes de carne » et vont les découper sur la chair des chrétiens morts, t. II, p. 305), il y a quantité d'anecdotes d'une autre saveur. Il y a des

par notre Villon et par Jorge Manrique (*A la muerte del maestre*) est ici indiqué, sinon esquissé, — avec la retenue du musulman qui évite de parler de la femme.

Après les longs efforts de nos arabisants, il est temps que la connaissance de la pensée arabe pénètre dans la culture non seulement des Espagnols, mais des hispanisants (de ceux, du moins, qui ne se cantonnent pas dans les trois derniers siècles), et, d'une façon générale, de tous les médiévistes.

A défaut d'un enseignement de l'arabe, qu'assurent seules, parmi les universités françaises, celles d'Alger et de Bordeaux (bon nombre d'étudiants y sont en état de lire dans le texte original), il est clair que des traductions comme celles qu'on nous offre ici sont un apport très précieux : elles augmentent notre capital littéraire [4], élargissent notre horizon, et peuvent atténuer ou déconcerter des préjugés trop étroitement humanistes.

G. CIROT.

Andreae Capellani Regii Francorum *De Amore* Libri tres. Text llatí amb la traducció Catalana del segle XIV. Introducció i Notes per **Amadeu Pagès.** (Llibres rars i curiosos.) Castelló de la Plana, M.CM.XXX. XXXI-214-CXXI pages petit in-8°. 15 ptes.

Il est probable qu'une note de M. Amédée Pagès dans sa thèse (1911) sur Ausias March (p. 182) n'avait pas, au début, suffisamment attiré l'attention des éditeurs de *Les Regles de Amor i Parlament de un Hom i una Fembra*, publiées en 1920 sous les auspices de la « Sociedad Castellonense de Cultura »; toujours est-il que cette fois, sous les auspices encore de la même société, et par les soins de M. Pagès lui-même, le même texte est reproduit, d'après la transcription d'Enric Arderius (utilisée pour la première édition, collationnée depuis par M. A. P. sur l'unique ms. de la Biblioteca de Palacio, corrigée au besoin), mais en regard du texte latin, ce qui en fait comprendre le sens là où il pouvait être obscur, et en comble les fortes lacunes. Le texte latin d'André le Chapelain est reproduit d'après l'édition Trojel (1892); les nombreuses variantes n'en

histoires bizarres d'objets retrouvés (t. II, p. 286-293); il y en a d'édifiantes : celle du berger qui refuse l'invitation pressante de l'émir parce qu'il a décidé de jeûner ce jour-là (t. I, p. 120); au fait toutes le sont. A peine quelque visage de femme (t. II, p. 47, 109). Peu de merveilleux. L'attrait, pour nous, est dans l'inattendu, dans l'étrange, souvent, de cette morale pragmatique : voir le cas de ce couple qui, n'ayant rien à donner pour dîner à un hôte envoyé par le prophète, fait semblant de mâcher, lampe éteinte, afin que l'homme se croie réellement à table (t. I, p. 368), ou celui du marchand qui avait une si curieuse façon de rendre la monnaie (t. II, p. 220).

4. L'apport français est déjà considérable et ne date pas d'hier

ont été utilisées que dans la mesure où elles légitimaient la traduction catalane : celle-ci, due au chancelier Domenec Mascó ou exécutée sur son ordre à la prière du roi Jean Ier (car il ne s'agit que d'une traduction, et non, comme on l'a cru, d'une œuvre originale), n'est qu'une traduction tronquée, sans doute accidentellement, par suite de la perte des premiers et des derniers folios, mais aussi en raison de certains scrupules, ou au contraire, en ce qui concerne le livre III, « De reprobatione amoris », parce que la diatribe n'était pas dans les idées du traducteur ou dans le goût de la lectrice à qui elle était destinée, Na Carrosa, l'amie du roi. Cela, sans parler des contresens et non-sens et du désir évident d'abréger.

D'assez jolies choses sont tombées, par exemple, p. 41, lorsque la *plebeia* reproche au *nobilis* qui la courtise d'aller à reculons, comme l'écrevisse, dans son raisonnement (In tuis videris sermonibus tanquam cancer in ambulando retrogradus). C'est peut-être surtout par le départ entre ce qui a été traduit et ce qui ne l'a pas été, que ce texte catalan est intéressant, en dehors de l'intérêt philologique.

Cette traduction, qu'avaient précédée deux traductions françaises et deux italiennes, nous précise M. A. P., ne révélait, du reste, pas précisément aux Catalans le traité du chapelain de Marie de Champagne; et M. A. P., qui la date de 1387 ou 1389, ne semble pas la considérer en elle-même comme d'importance capitale, certains poètes catalans ayant antérieurement subi l'influence manifeste de ce traité : tel Bernat de Só, dont la *Vesió* est de 1382, et Guillem Torroella, dont la *Faula* est de 1381. En tout cas, cette influence continue à se faire sentir chez Auzias March, M. A. P. l'avait déjà indiqué avec insistance dans sa thèse [1], et chez Fra Rocabertí, dont M. Heaton n'a pas signalé les accointances probables, selon M. A. P., avec le *De Amore*.

On voit l'importance, du seul côté catalan, de cette œuvre didactique, où un chapitre, qui en occupe à lui seul la moitié, est en dialogues (« Homo ait... Mulier ait »), et où un autre raconte la conquête des Règles d'Amour par le chevalier Brito (épisode dont s'est inspiré Torroella).

La forme préceptive en est savoureuse :

Accedat igitur ad plebeiam plebeius et tali ad eam sermone loquatur. Primitus ipsam suo more salutet... Si plebeius sibi quaerat nobilis mulieris amorem, hoc poterit procedere modo...

Si nobilis sibi velit plebeiae amorem eligere, tali eam debet sermone allicere...

Et ainsi de suite, car il y en a pour toutes les catégories respec-

1. Voir surtout son chapitre VI (II et IV).

tives [2], avec des subtilités protocolaires, des raffinements (la jalousie recommandée aux amants, désapprouvée pour les gens mariés, p. 85) et des roueries qui annoncent la *Comedia*. N'est-ce pas à la scène bien connue de la *Verdad sospechosa* que nous assistons lorsque l'Homme dit :

A longinquis retro temporibus diem istam desideraui et plenarie in mente gessi propositum meam vobis aperire mentem et intentionem, et quanta mihi sit vobis assidue cogitatio. Temporis tamen inopportunitas usque nunc distulit amantis eloquium.

Mais je ne veux pas trop recommander ce catéchisme, que d'aucuns pourraient trouver diabolique; et je laisse à M. Pagès la responsabilité d'une telle propagande, tout en le remerciant d'avoir remis à notre disposition un texte qu'il n'est tout de même pas permis d'ignorer, si l'on s'en tient à des fins purement littéraires.

Après tout, on peut se rassurer. C'est en effet et en définitive une *Reprobación del Amor mundano* [3] qu'André le Chapelain adressait ou était censé adresser à son ami Gautier, inaugurant ou fixant la tradition suivie par l'Archiprêtre de Talavera, et avant celui-ci, par l'Archiprêtre de Hita, et plus tard encore par l'auteur de la *Célestine*, qui faisait voir le sens tragique de l'Amour. La chose peut nous paraître étrange ou plaisante, parce que notre logique s'y perd; il faut croire tout de même que les honnêtes gens d'alors (y compris les honnêtes femmes) s'y retrouvaient. Aristote, saint Thomas, la scolastique, la Table ronde, l'Amour courtois, avaient pétri les esprits d'élite; mais de la gangue sensuelle ne se dégageait pas toujours l'or pur de l'idéal.

Au surplus, même dans la partie positive de ce traité, on est loin du *Tirant lo Blanch*. Si, dans l'allégorie que développe l'Homme noble parlant à la Femme noble, les femmes qui ont repoussé tout hommage sont plus mal traitées que « mulieres istae inmundae, quae, dum viverent, non sunt veritae cunctorum se voluptati exponere », s'il en résulte une apologie de l'Amour, l'Amour qui triomphe ainsi n'a, provisoirement du moins, que des satisfactions cérébrales. Il s'appellerait aujourd'hui tout simplement *Flirt;* on sait de reste sur quels postulats il s'appuie : « inter virum et uxorem posse nullatenus esse amorem », et « In hac vita nullum posse fieri bonum, nisi illud ex amore originis sumpserit incrementa » (p. 99). En somme, et en dépit de l'ignorance où André le Chapelain était, selon Anglade (*Les Troubadours*, p. 98), des habitudes littéraires

2. Sauf pour l'amour mercenaire, dont il ne peut être question, et sauf quand il s'agit de nonnes (p. 129), auxquelles André recommande bien de ne pas songer. Quant aux ecclésiastiques, l'amour leur est interdit; mais, en cas de besoin, qu'ils fassent comme il est indiqué pour les différentes catégories d'hommes, « iuxta sui sanguinis ordinem siue gradum (p. 128).

3. Le mot y est : « de amoris reprobatione » (p. 208).

du Midi de la France, qu'il « ne connaissait que par ouï-dire », ses dissertations ne sont pas sans rapports avec les habitudes en question; mais le point de départ, le but et les principes en sont assurément beaucoup moins platoniques. Et c'est bien précisément pourquoi il réprouve ceux-ci en fin de compte, après avoir fait à son ami la concession de les accepter.

On peut, à cet égard, comparer ses déclarations initiales à celles de Juan Ruiz, qui, lui aussi, semble en principe se proposer de « dar ensiemplo de buenas costumbres e castigos de salvacion », mais qui avoue toutefois « Empero, porque es umanal cosa el pecar, si algunos (lo que no les consejo) quisieren usar del loco amor, aquí fallarán algunas maneras para ello » [4]. Il n'est d'ailleurs pas jusqu'au titre, *De amore* ou *De arte honeste amandi*, qu'on ne puisse rapprocher de celui de *Libro de Buen Amor*. G. CIROT.

Pedro Bach y Rita, *The works of Pere Torroella, a Catalan writer of the fifteenth century*. Instituto de las Españas en los Estados Unidos, 1930. xx-332 pages petit in-8°.

Dans un gros volume publié en 1931 par l' « Institute of French Studies » et dont il est parlé ci-après, il est longuement question du personnage auquel est consacré ce volume, de dimensions plus modestes, qui fait partie de la collection de l' « Instituto de las Españas ». Le livre de 1930 ignore celui de 1931, ce qui n'est pas extraordinaire; mais celui de 1931 ignore celui de 1930. New-York est bien grand sans doute; mais il n'est guère probable qu'entre les Instituts la compénétration soit si difficile, surtout quand c'est le même professeur (en l'espèce M. Heaton) qui a inspiré et aidé les deux travailleurs. Il a donc dû se produire, pour une cause accidentelle, un hiatus entre les deux auteurs, ce qui s'expliquerait peut-être par le fait que le présent volume a été imprimé à Barcelone et l'autre « in the U. S. A. ».

Quoi qu'il en soit, nous n'avons qu'à nous féliciter de ce concours de bonnes volontés. Examinons le petit in-8° de 1930.

Un chapitre est consacré à réunir les données biographiques éparses dans les documents et chez les historiens (Zurita, Gonzalo García de Santa María [1]) sur Pedro Torroella, dont le rôle mili-

4. « Quamvis igitur non multum videatur expediens huiusmodi rebus insistere nec deceat quemquam prudentem huiusmodi vacare venatibus, tamen propter affectum quo tibi annector tuae nullatenus valeo petitioni obstare. »

1. Ce n'est pas seulement le texte castillan, mais aussi le texte latin de la *Vida del serenísimo príncipe D. Juan II*, due à Gonzalo García de Santa María, qui a été publié par Fuensanta del Valle en 1881, c'est-à-dire dans le t. LXXXVIII des *Documentos inéditos;* et de plus « reedited » n'est pas exact : l'ouvrage, sous ses deux formes, était inédit.

taire et même politique semble avoir été considérable, soit auprès de Jean II, soit auprès du prince de Viane. Le tout se termine par la constatation qu'il n'est pas du tout prouvé que Juan del Encina ne soit pas « hijo encubierto » du fameux poète misogyne, cela en dépit des arguments présentés par Alvarez de la Villa et par d'autres. Je me contenterais ici de ces arguments. Que le charmant auteur des *Eglogas*, d'ailleurs pas misogyne du tout, — et même souhaitant à ceux qui disent du mal des femmes « peor suerte que Torrellas », — soit né à une époque (1468 ou 1467) où ce dernier effectivement pouvait être son père, ce n'est, on l'avouera, qu'un faible commencement de preuve pour établir un état civil!

Dans un autre chapitre, d'une vingtaine de pages, intitulé « General literary back-round and influences », on nous montre l'ambiance littéraire où Torroella a pu se former; et un autre, plus court, résume « the woman question ». On n'était pas tenu de faire davantage dans une introduction; et en somme le lecteur est ainsi suffisamment préparé à la lecture de l'œuvre de Torroella.

De la réputation fâcheuse qu'a value au poète son *Maldezir* il est parlé enfin sommairement [2], sans oublier la fameuse aventure, imaginaire heureusement, dont il est la victime dans la nouvelle de Juan de Flores, *Grisel y Mirabella*, où les femmes, pour se venger de ses attaques, l'arrangent de la belle manière.

Il est possible qu'on trouve plus à dire, mais l'essentiel pour M. P. B. y R. était de publier les vers et la prose de cet homme tant décrié : poèmes en catalan et en castillan (Torroella maniait aisément le castillan, ayant séjourné en Navarre, mais a su, nous dit son éditeur, éviter les castillanismes dans les œuvres sérieuses qu'il a écrites en catalan); puis les compositions en prose (trois en catalan, huit en castillan), dont la plupart étaient inédites : deux ont été copiées par M. Heaton, qui a guidé dans ses recherches l'auteur de cette thèse. Ce dernier en a puisé quelques-unes dans un ms. de la Bibliothèque universitaire de Coïmbra signalé par M. A. Jeanroy. La plus notable est la palinodie que Torroella a jugé bon, tel Stésichore, de rédiger pour rétracter « las coplas aquellas que de mugeres mal dizen ».

La publication des poésies a été faite d'après les ms. catalans ou castillans des divers *Cancioneros*, déjà imprimés ou non, et d'après les éditions du *Cancionero general* (1511, 1520, 1535, 1573). Il semble que communication des deux *Canconers* « owned and stored away » par l'*Hispanic Society of America* n'ait pu être accordée à M. P. B. y R. : peut-être parce qu'ils étaient déjà en

2. A la décharge du poète, M. P. B. y R. dit fort justement : « Torroella was merely following a well established literary tradition. The sad feature of it is that he chose the desecrating side, and once he had committed himself he could never again clear his name » (p. 59).

mains. Car il n'est pas croyable que cette Société fasse comme *el perro del hortelano*. C'est fâcheux tout de même, notamment pour le *Tant mon voler* (le *Desconort*), pour lequel il a fallu se contenter du ms. de la Bibliothèque Universitaire de Saragosse.

L'indication des variantes et les notices sur les deux principaux poèmes, *Tant mon voler* et le *Maldezir*, donneront au lecteur le moins expérimenté dans cette littérature un peu spéciale le moyen de s'y reconnaître et, au besoin, le désir de s'y intéresser.

G. CIROT.

The Novels of Juan de Flores and their European diffusion, A study in comparative literature by **Barbara Matulka. Washington Square College, New York University. Comparative Literature Series. Institute of French Studies. New York. xvii-475 pages grand in-8°.**

J'ai déjà rendu compte (1929, p. 366, et 1930, p. 425), de deux publications dues au même auteur et au même « Institute of French Studies » de l'Université de Columbia. La seconde, où il est question de Juan de Flores à propos de Scudéry, est donc en connexion avec celle-ci. De la première, je disais que l'importance en dépassait beaucoup le mince volume. Je n'en dirai pas autant de celle-ci, qui se présente sous la forme d'un respectable quasi in-4°, illustré de douze planches. Ce n'est pas, du reste, que je veuille retourner ma phrase. D'abord le texte des deux nouvelles authentiques de Juan de Flores, *Grisel y Mirabella* et *Grimalte y Gradissa*, occupe déjà une centaine de pages. Ensuite tout ce qui touche au roman, à l'amour, à la femme, au féminisme, dans la littérature du Moyen-Age et de la Renaissance, entraîne forcément vers d'amples développements. Il n'y a donc pas lieu de se plaindre que Miss Barbara Matulka ait cette fois donné dans le gros format. La place que successivement Menéndez Pelayo, dans le t. I de ses *Orígenes de la Novela* (1905), Gustave Reynier, dans sa jolie étude sur *Le Roman sentimental avant l'Astrée* (1908), et A. Farinelli dans *Italia e Spagna* (1929), ont accordée à Juan de Flores n'interdisait pas une reprise du sujet. Mais l'essentiel était de remettre les deux nouvelles dans la circulation, car il y a peu de chances pour que beaucoup de lecteurs, même très amateurs de ces questions, aient connu jusqu'ici autre chose que ce qu'en ont reproduit Menéndez Pelayo, ou, d'après les traductions françaises, Gustave Reynier.

Pour *Grisel y Mirabella*, Miss B. M. reproduit le texte (avec l'orthographe et la ponctuation, mais non les abréviations et les mau-

vaises coupures de mots) de la plus ancienne édition connue, celle que signale Menéndez Pelayo (p. cccxxxvi) et dont il y a un exemplaire à la Biblioteca Nacional et un à la Hofbibliothek de Vienne. Elle a corrigé les erreurs évidentes ou ce qui lui a semblé tel, mettant en pareil cas la leçon de l'original en note avec les variantes utiles des éditions de 1524, 26 et 29; une de 1514, inconnue de Menéndez Pelayo, ce qui, avec celle de 1533, fait six éditions au lieu des cinq qu'avec le grand érudit espagnol comptait Gustave Reynier (p. 84), lui est restée inaccessible. Menéndez Pelayo s'était servi d'une reproduction photo-lithographique de celle de 1529. Pour le *Grimalte y Gradissa* il y avait aussi une reproduction du même genre, due à Gayangos, de l'exemplaire unique conservé à la Biblioteca Nacional. Miss B. M. a pris avec ce texte les mêmes libertés, tout à fait légitimes, qu'avec le précédent.

En appendice, nous trouvons pour *Grisel y Mirabella* la liste des éditions espagnoles et des éditions de la traduction italienne (où l'héroïne, on le sait, prend le nom d'Isabella et le héros celui d'Aurelio), et des traductions françaises, allemande, bilingues, trilingues et quadrilingues qui en faisaient un instrument pour l'étude des langues vivantes. Un autre appendice examine, en les approuvant, les raisons qui ont amené Haebler à dater de 1495 l'unique édition connue de *Grimalte y Gradissa* et la première connue de *Grisel y Mirabella;* quant à la date de la composition de cette dernière œuvre, où Torrellas (Torroella), le poète antiféministe, est mis à mal de si étrange façon après sa retentissante mais éphémère victoire, il est raisonnable de la mettre peu après le *Maldezir* de ce dernier, soit vers 1480-85 [1], et de même pour *Grimalte y Gradissa*, vu que deux *coblas* qu'on y trouve (p. 397 du présent volume) sont transcrites dans le *Jardinet d'Orats* (cf. A. Farinelli, *Italia e Spagna*, t. I, p. 214), qui est de 1486. D'où résulterait l'antériorité possible des deux nouvelles de Juan de Flores par rapport à la *Cárcel de Amor* et *Arnalte y Lucenda*, de Diego de San Pedro.

Le corps de l'étude même est composé de deux parties inégales correspondant à chacune des deux œuvres. D'abord *Grisel y Mirabella* et le féminisme au xve siècle : genèse, diffusion et influence; puis *Grimalte y Gradissa :* genèse, influence; la question de diffusion, très réduite ici, se ramène à l'influence, et celle-ci n'a que deux aboutissants possibles, Maurice Scève et Cervantes. On peut trouver plus intéressant ce qui touche ce dernier; mais pré-

1. Pour des raisons très plausibles et même évidentes, M. P. Bach y Rita (p. 17) le date d'avant 1458, en tout cas d'avant 1469; Miss B. M. (p. 455, cf. p. 103) est d'avis que « about 1476-80 the *Maldezir*, although composed earlier, was still drawing enough fire and shot from the defenders of women... » Ils ne sont donc pas en désaccord.

cisément Miss B. M., après examen, s'en tient à la négative, et je ne crois pas qu'on la désapprouve.

Sans contester, par conséquent, l'intérêt que présentent en elles-mêmes l'histoire de ce chevalier qui, pour plaire à une « Belle-Dame sans mercy », renouvelée d'Alain Chartier, s'en va à la recherche de la Fiammetta de Boccace, puis la poursuite de l'ingrat Pamphilo par la pauvre abandonnée, la mort d'icelle et la pénitence d'icelui, on s'attachera plus volontiers, avec l'auteur du présent travail, à l'historique de la querelle entre détracteurs et défenseurs des femmes, bien que leur argumentation soit assez désuète et surtout fastidieuse.

Dans quelle mesure la conception de l'Amour, chez Juan de Flores, se relie-t-elle soit au *De Amore*, d'André le Chapelain, soit aux théories de l' « Amour courtois » ? En aucune manière, nous répond Miss B. M. (p. 324) :

> In fact, his conception of love lies on a different plane from that which was expounded, for example, in the Latin *Pamphilus*, or in the second part of the *Roman de la Rose*, or in the many rules laid down by Andreas the Chaplain in his *Tractatus de Amore* [2]. Juan de Flores does not evolve precepts for the « conquest of a lady »; he shows no libertine spirit so marked in post-Ovidian treatises; he is never sceptically amiable, but tragically serious, almost ascetic.
>
> Nor can Juan de Flores' conception of love be properly, or entirely, — associated with the « amour courtois », which took some colour from Ovidian precept. The first rule of the « amour courtois » is, that love is an art which can be taught, which has fixed rules and precepts, and in which one can gradually acquire perfection by studying its laws. Besides, this « amour courtois » is intellectual and wordly. The heart, the feelings, — passion itself, — are subordinated to the « social mind ». Love ceases to be a violent passion, to become the superior form of a good education. It remains a society game, instituted in the margin of married life, — which it does not consider important. A husband cannot love with a real « bone amour vraie » [3].

Je crois, pour mon compte, qu'il serait excessif de demander plus de liaison avec ces deux questions. C'est assez de nous rappeler l'archiprêtre de Talavera (sans même remonter à celui de Hita), et par la même occasion le *Corbaccio* de Boccace; puis Diego de Valera, Alvaro de Luna, Juan Rodriguez del Padrón, Fray Martín de Córdoba, El Tostado, Fernando de la Torre, Francesch Eximeniç, Bernat Metge, Jaime Roig, Diego de San Pedro, la *Célestine* enfin. Après quoi vient le chapitre le plus important, la genèse de *Grisel y Mirabella* : dette envers Boccace (Histoire de Guis-

2. Doit-on s'étonner, dès lors, que Miss M. B. « n'ait pas cru devoir faire état de la traduction catalane du *De Amore* composée au XIVe siècle » (cf. c. r. de M. Bossuat dans *Revue critique*, sept. 31) ? Voir ci-dessus, p. 170.

3. Cf. le chapitre si bien venu de feu Anglade sur « La doctrine de l'Amour courtois » dans *Les Troubadours* (1908), ch. IV.

card et de Sigismonde), et analyse des thèmes, à commencer par la loi d'Ecosse invoquée par Juan de Flores, et qui, au moins par les romans et même les vies de saints, a bien, en fait, un semblant d'authenticité, sans que d'ailleurs la cruauté du châtiment réservé aux adultères, surtout aux femmes, soit proprement une spécialité écossaise. Le *Tristan* de Thomas, qui est du XIIe siècle, présuppose une législation, imaginaire ou réelle, qui peut déjà servir d'antécédent, aussi bien que le *Merlin*, le *Lancelot*, et l'*Amadis*, à Juan de Flores. En réalité, celui-ci n'a fait que reprendre à sa façon un thème, ou un cliché traditionnel. Et il a agi de même, nous explique fort bien Miss B. M., en ce qui concerne cette donnée initiale et essentielle : la jeune fille recluse qu'un amant parvient à rejoindre; il trouvait cela dans le *Tristan* comme dans *Floire et Blanceflor*, où Cervantes à son tour a pu s'inspirer [4]; par ailleurs, tout au moins dans la version aristocratique, *Floire et Blanceflor* lui fournissait en outre le thème du combat de générosité entre amants, et il s'y est conformé de plus près qu'à l'épisode analogue de l'Histoire de Guiscard et Sigismonde.

L'essentiel, au fond, pour Juan de Flores, c'était le débat entre l'avocate des femmes et son adversaire, c'étaient la plaidoirie et le réquisitoire (ils se suivent dans cet ordre), c'étaient les argumentations contraires dans la question du féminisme, telle qu'on pouvait la concevoir alors, naturellement fort simpliste, étayée d'exemples historiques que nous laisserions aujourd'hui de côté volontiers. Aussi avons-nous ici d'amples explications sur Braçayda, qui n'est autre que la Briseida de la *Crónica Troyana*, mais bien transformée, et surtout sur Torrellas, qui est le fameux Pedro Torrellas ou Torroella, déjà nommé [5].

Mais ce n'est pas tout. Bien que la plus ancienne édition connue de la traduction italienne de *Grisel y Mirabella* par « Lelio Aletiphilo » [6] (et sous le titre d'*Aurelio e Isabella*) soit de 1521 seulement, il semble bien qu'Arioste s'est inspiré de Juan de Flores pour l'épisode initial de l'histoire de Ginevra, ainsi que l'a montré

4. Cf. *Bull. hisp.*, 1929, p. 6, 41, 138, 342.

5. A ce poète, Miss B. M. ne consacre pas moins de 42 pages, y compris la reproduction du *Maldezir* (d'après le *Cancionero* de Herberay reproduit par Gallardo, et le *Canc. gen.* de Hernando del Castillo), avec un fac-similé du début « in the Ms *Cancionero del Siglo XV*. Reproduced by courtesy of the Hispanic Society of America » et au début du *Razonamiento* (« retraction, recantation » comme dit Miss B. M., ou palinodie), d'après le ms de la Nationale 305. Menéndez Pelayo ne faisait pas grand cas du *Maldezir*, mais les contemporains furent d'un autre avis; quant au *Razonamiento*, Miss B. M. le déclare avec raison bien « pedantic »; et elle ajoute (p. 119) « It may be advisable to guard oneself against taking the real Torrellas too literally and too seriously either in his attack or his defense of the fair sex ». L'attaque avait été une « gaffe », et on ne répare pas une gaffe; doit-on même chercher à la réparer ?

6. Miss B. M. accepte comme fort probable l'identification avec Lelio Manfredi, le traducteur de la *Cárcel de Amor* et de *Tirant lo Blanch*.

feu Pio Rajna; et Miss B. M. insiste sur le fait, en montrant la répercussion qui s'ensuit sur toute la littérature générale. D'autre part, elle rejette l'attribution au même Juan de Flores de l'*Historia del abad Juan* comme celles de *Flores y Blancaflor* et d'un *Triumpho de Amor* d'ailleurs hypothétique.

On voit que, soit en développements originaux, soit en commentaires personnels, le livre de Miss B. M. est dûment et utilement garni. Il y a lieu de le constater, bien que rien d'absolument nouveau ne nous y soit révélé. C'est quelque chose que d'y trouver étudié avec conscience et bonheur tout ce qui a trait, au moins directement, à deux nouvelles en somme importantes, qu'on nous donne en outre le moyen de lire.

G. CIROT.

La negación en Español antiguo, con referencias a otros idiomas, por **E. L. Llorens** (*Revista de Filología española*, Anejo XI), Madrid, 1929. 199 pages, grand in-8°; 10 ptas.

La question de la négation est une des plus intéressantes de la grammaire des langues modernes. Elle met en relief une ingéniosité toute spéciale dans l'expression d'un concept très simple en lui-même, tant par suite du besoin de renforcement ou de nuancement, ou de comparaison par rapport à une mesure, que par suite du glissement consécutif du sens négatif au mot qui marque le renfort, la nuance ou la mesure. L'usage français est particulièrement curieux à cet égard : « Je *n*'ai *rien* entendu; je *n*'ai vu *personne;* je *n*'en ai *guère;* je *ne* l'ai *jamais* su; je *n*'en connais *aucun;* je ne l'aime *point;* je *n*'en veux *pas* » (ou, comme on dit encore dans le nord de la France, « je *n*'en veux *mie* »[1]); le transfert du sens négatif au sujet ou complément, ou au mot qui marque la mesure, n'est à vrai dire absolu, dans le parler correct, pour *personne*, *rien*, *jamais*, *aucun*, *guère*, *pas*, *point*, que dans la réponse à l'interrogation; il l'est dans le parler populaire, où la négation *ne* est très couramment supprimée. M. Llorens, qui commence son étude par un chapitre d'une trentaine de pages sur « la negación en general » et fait d'intéressants rapprochements avec les langues germaniques et autres, aurait pu noter cette ressemblance partielle entre le français et l'espagnol, qui est arrivé, lui aussi, à donner le sens négatif absolu (et sans la restriction posée en français) à des mots qui ne l'avaient nullement en principe, *nada*, *nadie*, *jamás*, mais cela seulement avant le verbe, du moins dans la langue moderne. Il y a eu contagion du sens négatif, de la néga-

1. M. Ll. ne cite pas moins de 53 mots employés en ancien espagnol dans le genre de ce *mie;* la plupart dans des poèmes du *mester de clerecía.*

tion aux mots habituellement associés. Pour *nada* et *nadie*, il n'est pas impossible que l'*n* ait facilité, par une fausse assimilation, cette contagion.

M. Llorens note aussi l'accumulation des termes négatifs dans l'ancienne phrase espagnole, et il en donne des exemples curieux. C'est également un trait caractéristique du français. Vaugelas disait que « la langue française aime les négatiove » (*Remarques*, I, 342). Et ce n'est pas seulement par l'emploi simultané de deux termes négatifs pour exprimer une négation, que se manifeste ce goût pour les « négatives »; c'est encore et surtout par l'emploi de la négation « logique » dans des propositions dépendantes qui, tout en exprimant une idée en elle-même affirmative, se trouvent envisagées, à cause du sens de la proposition dont elles dépendent, d'une manière négative. Autrement dit, cette négation logique ne porte pas sur la proposition dans laquelle elle se trouve; elle complète seulement l'idée de crainte, d'obstacle, de doute, exprimée dans la principale. L'énoncé de notre crainte, etc., entraîne une quasi-négation de la réalité actuelle de cette crainte; et cette quasi-négation, nous ne pouvons naturellement l'exprimer que dans la proposition où se trouve énoncé l'objet de cette crainte. Dans les langues où les particules qui servent à rendre l'idée de négation l'expriment par elles seules et par conséquent sont considérées comme des négations absolues, on conçoit que la quasi-négation ne puisse être traduite par une de ces mêmes particules négatives. Ainsi, en espagnol, où *no* a une valeur négative absolue, « temo que *no venga* » signifierait le contraire de « je crains qu'il ne vienne ». C'est là surtout qu'est la différence entre le français et l'espagnol en ce qui concerne la négation : aujourd'hui, car dans l'ancien espagnol comme dans l'ancien français, le *non* (*no*) se trouve souvent employé de la sorte sinon après un verbe marquant la crainte (M. Ll. n'en cite que deux exemples, dont celui de la *Celestine* « temo *no* sea mortal », peut-être influencé par le latin *timeo ne*), du moins après un grand nombre de verbes marquant l'empêchement, l'interdiction, le doute, la négation. Et ici encore il serait intéressant de confronter les deux langues, en différenciant les cas où le verbe marquant la crainte, etc., est lui-même accompagné ou non de la négation [2]. Il le serait aussi de faire un rapprochement

2. Encore au XVIIe siècle on constate la plus grande incertitude chez nos meilleurs écrivains. Sans remonter jusqu'à Montaigne, qui écrit : « Le pape craignant qu'on lui teinst propos » (I, 42), « craignant qu'ils ne vinssent à... » (I, 233) « j'ai peür que nous ayons les yeux plus gros que le ventre » (I, 15), nous trouvons dans le *Nicomède* de Pierre Corneille : « Seigneur, je crains pour vous qu'un Romain vous écoute » (v. 156) et « Je crains qu'en l'apprenant son cœur ne s'effarouche » (I, 288). Vaugelas ne dit rien sur l'emploi de *ne* en pareil cas; mais Thomas Corneille (Notes aux *Remarques* de Vaugelas, 1687, p. 939) note qu'il est mieux de mettre « la négative ». Son frère suivait-il son avis quand il corrigeait ce vers de *Pompée* : « Je crains

analogue à propos du *non* (*no*) qui, en français et en espagnol, pouvait suivre le *que* complément d'un comparatif, habitude encore en vigueur dans le parler bordelais, où *non* est même renforcé par *pas*.

Le travail de M. Ll. nous apporte une riche contribution qui nous permet de pousser davantage la comparaison esquissée entre les diverses langues romaines par Meyer-Lübke dans son chapitre de la Négation et par E. Bourciez dans ses *Eléments de linguistique romane* (passim). Une quantité d'observations précises et sûres, bien ordonnées et bien appuyées sur des citations authentiques, c'est quelque chose de précieux. On appréciera même les renseignements négatifs (par exemple sur l'absence de *ni* avec *siquiera*, p. 146).

G. CIROT.

Correspondance de la Cour d'Espagne sur les affaires des Pays-Bas au XVIIe siècle, recueil commencé par **Henri Lonchay** (†) et continué par **Joseph Cuvelier** avec la collaboration de **Joseph Lefèvre.** Tome III. *Précis de la correspondance de Philippe IV* (1633-1647). Bruxelles, Maurice Mamertin, 58-62, rue Coudenberg; 1930. xviii-743 pages in-4°.

Les tomes I et II de cette précieuse publication ont été signalés ici (1925, p. 168 [1]; 1929, p. 171). Les documents analysés dans ce tome III et conservés, comme les précédents, à Simancas ou aux Archives générales du Royaume à Bruxelles [2], se rapportent aux années fâcheusement décisives qui ont précédé et préparé la Paix de Westphalie. Ils débordent forcément l'histoire des Pays-Bas et de leur lutte contre l'Espagne; aussi bien, comme le dit M. Cuvelier, « existe-t-il entre la politique générale et les affaires des Pays-Bas

que de nouveau ma présence l'irrite » (v. 1238), pour mettre dans son édition définitive de 1660 : « Je crains que ma présence *à vos yeux ne l'irrite* » ? En tout cas, peut-être Marty-Laveaux, son éditeur dans la collection des Grands Ecrivains, n'a-t-il pas tout à fait raison quand il dit (II, 108) que chez Corneille l'omission de *ne* dans ces locutions (après *craindre*, *empêcher que*) était un parti pris bien arrêté. Il est vrai, du reste, que le poète a laissé des vers où *ne* n'est pas exprimé après craindre : « Mais je crains qu'elle échappe » (*Nicomède*, v. 187). L'usage actuel se trouve enfin fixé dans la *Grammaire* du P. Chifflet (p. 130 de l'éd. de 1680) : « Après ces verbes, *je crains*, *j'ai peur*, parlant d'un effet dont vous désirez le contraire, mettez *ne* sans mettre *pas* : *je crains que nous ne fassiez cela.* » J'insiste un peu hors de propos, sans doute, sur ces hésitations de notre grammaire; mais elles montrent que celles de la grammaire espagnole ne sont pas anormales. Et encore n'ai-je envisagé, ici, que le cas de *craindre* : chaque verbe, chaque locution a eu son régime tant soit peu distinct. L'étude des variantes de Corneille est très instructive à cet égard.

1. Lire à l'avant-dernière ligne de la p. 108 « l'époque » et non « l'Espagne ».

2. Certains pourtant se trouvent ailleurs : au British Museum, ou à Munich (*Codex hispanicus*, cité par Gachard).

une telle connexion qu'il est souvent impossible de les séparer, sous peine de les présenter sous un faux jour ».

Tout n'est pas tragique ni même sombre dans cette correspondance qui débute par la relation de la mort d'Isabelle, gouvernante générale, et qui se termine platement avec une instruction du roi touchant la composition de la Maison d'un nouveau gouverneur, l'archiduc Léopold-Guillaume. On voit Philippe IV, en 1639, demander au Cardinal-Infant, son frère, alors gouverneur, des plantes et des semences pour le parc de Buen Retiro, et, en 1646, à Castel-Rodrigo, gouverneur général intérimaire, des faucons, des gerfaults, des gélinotes et des torcols, avec nombre et destination bien spécifiés. Et même, il y a aussi de la chronique scandaleuse : « On a appris que la princesse de Cantecroy a mis au monde un fils que le duc de Lorraine a reconnu être le sien » (1637); il s'agit de la propre fille de Rodolphe II, dont la cohabitation avec le duc préoccupe singulièrement le Cardinal-Infant, le Roi et le Pape, d'autant plus que la princesse est au service de Mazarin; à la vérité, le duc se débarrasse d'elle et l'éloigne « pour pouvoir s'amuser en ville » (p. 591). Il n'est pas non plus dépourvu de sel de voir les Allemands promettre « d'attaquer les Français à condition de pouvoir passer par la Belgique »; ou Olivares se plaindre des exigences des banquiers; ou le président Pierre Roose, un Belge, chargé par le Comte-Duc de surveiller Don Ferdinand et le marquis d'Aytona, qui eut l'intérim entre la mort d'Isabelle et l'arrivée du Cardinal-Infant; ou des questions d'étiquettes empêcher d'aboutir à la conclusion d'un arrangement acceptable pour tous. Mais toute cette tranche d'histoire est plutôt sévère; et la longue glissade vers la ruine d'une domination, cette suite d'étapes fatales, vue en raccourci à travers des analyses sommaires, a quelque chose de lamentable, sinon de poignant; et l'on sent que le savant qui a rédigé l'Introduction, sans phraséologie aucune, certes, en est ému lui-même, bien qu'il s'agisse en somme de l'étranger et de l'intrus.

Dans cette Introduction, où il jette un coup d'œil sur le contenu de ce gros in-4°, M. J. C. a soin d'indiquer les collections, publiées ou non (notamment quatre tomes de la *Colección de documentos inéditos para la historia de España*), qu'il faudrait consulter pour compléter son propre recueil, où il a été obligé de se borner devant l'extrême abondance des papiers conservés.

Tout, naturellement, n'était pas resté inconnu. Gachard, Hénrard, ont publié, utilisé ou cité un certain nombre de pièces. Mais il y a là un premier ensemble, un premier *corpus*, qui nous donne les détails et les couleurs de l'histoire vraie. 47 pages d'Annexes et Supplément contiennent des analyses ou même le texte de quelques pièces plus particulièrement importantes; de nombreuses notes

et au besoin des phrases reproduites textuellement au bas des pages illustrent les sommaires, et un index de 60 pages facilite les recherches. Il y a là vraiment une belle et utile publication, qui fait honneur à ses auteurs, à son imprimeur (Hayez) et à l'Académie Royale de Belgique.

J'ai l'impression aussi qu'elle fera honneur à l'Espagne de Philippe IV et à Philippe IV lui-même, car on y voit plus à plein les difficultés, on s'y rend mieux compte que, si ce monarque n'a pas réussi à conserver, chose en fait impossible, on ne peut lui reprocher de s'être désintéressé, d'avoir manqué de sérieux ni d'esprit de suite. Les futilités que je relevais tout à l'heure ne sont qu'une paille dans un monceau d'affaires lourdes, inquiétantes, dont on ne peut tout de même prétendre qu'elles ont été traitées à la légère.

G. CIROT.

Catálogo de la Colección de Documentos inéditos para la historia de España, por **Julián Paz.** 2 tomes de XVII-728 et 874 pages in-8°; Madrid, 1930-1931.

Cette nouvelle publication de l' « Instituto de Valencia de Don Juan » va rendre bien service aux chercheurs, tout en leur enlevant le mérite de faire des découvertes dans cette forêt vierge qu'était jusqu'à présent l'imposante collection. C'est le très compétent et très modeste directeur du Département des Manuscrits de la Biblioteca Nacional, D. Julián Paz, qui a mené à bien ce travail véritablement ingrat, commencé par son père, le regretté D. Antonio. Sans parler de l'exemple paternel, d'autres travaux d'archives [1] avaient préparé son endurance. On peut se joindre à lui pour remercier le duc d'Albe et M. Huntington de leur aide efficace dans la publication.

Il nous dit comment l'idée d'un tel Index a été jadis plusieurs fois envisagée, et même mise partiellement à exécution. D. José Octavio de Toledo ne put aller bien loin : avec la conscience, la patience et le soin dont témoignait sa seule écriture, avec le souci excessif d'être complet, comment eût-il pu aboutir ? Ce fut dommage : il méritait de laisser son nom à l'entreprise. Il faut voir les *papeletas* qu'il envoyait à Morel-Fatio, pour lui ou pour ses amis, pour apprécier son savoir et sa complaisance.

M. J. P. se félicite de la règle adoptée dans cette Collection par rapport à l'orthographe, toujours modernisée. Il a cent fois raison, vu la provenance de la plupart de ces papiers. Il n'en irait pas de même de séries plus littéraires, tout au moins sortant d'ailleurs que des bureaux. Ce n'est pas que la Collection ne contienne

1. Cf. *Bull. hisp.*, 1919, p. 203.

aucune page de mérite : M. J. P. en reproduit une dans son Introduction; mais enfin c'est de la documentation historique, et non philologique. Il y avait une règle générale à prendre, et on a bien fait, dès le début, de s'en tenir à celle-là.

Les titres courants faciliteront déjà la recherche; mais surtout il y a cinq index : *Personas*, *Topográfico*, *Materias*, *Series* (*por reinados* et *por asuntos*), *Procedencias*. Il restera à identifier les noms étrangers espagnolisés. L'index formé par Conrad Haebler pour les noms allemands cités à propos du Congrès de Munster a malheureusement été perdu.

G. CIROT.

Naturalism in Spanish Poetry from the Origins to 1900, by **Ronald M. Macandrew**, M. A., D. Litt., Teacher of Spanish in Grammar School and Robert Gordon's College, Aberdeen. Printers Milne and Hutchinson, Aberdeen; 1931; 255 pages in-8° 10/6 net.

Nous ne saurions trop féliciter Mr. Macandrew d'avoir choisi pour sujet de thèse le sentiment de la Nature (c'est ici le sens du mot « naturalism ») dans la poésie espagnole. Un tel travail joint à son intérêt critique, indiscutable, un intérêt humain : la contribution qu'il apporte à la connaissance psychologique d'une nation. L'auteur a, en effet, concu son sujet avec une grande largeur de vues. « Par *Naturalism in Spanish Poetry*, dit-il, nous voulons désigner les diverses attitudes que le poète espagnol a assumées vis-à-vis du troisième élément de la poésie — l'Univers toujours présent, qui est aussi la matière brute des Sciences Physiques (les deux autres éléments étant Dieu et l'Homme), les impressions que ces apparences sans cesse changeantes ont produites sur lui, les pensées qu'il a exprimées au sujet de son origine, de son but, de sa fin, et de la clé symbolique que ce monde a mise entre ses mains, pour pénétrer l'énigme de la vie, à la fois individuelle et nationale. » On voit que bien souvent au cours de son étude, l'auteur devra largement dépasser son sujet (ce qui ne veut pas dire s'en écarter), toucher des questions voisines : le sentiment religieux, les idées philosophiques et sociales de chaque époque.

L'idée maîtresse qui se dégage de ce travail est que Meléndez Valdés, guidé par son tempérament d'artiste, et influencé par les idées critiques de Feijóo, Luzán, Salafranca et Puig, et par les idées philosophiques et politiques régnantes à l'étranger depuis les travaux de Hobbes et de Locke, imprima à la poésie de l'Univers une nouvelle direction. — Avant lui « la Nature comme sujet de poésie a une existence », après lui « elle a une vie propre »; elle

devient le centre, le sujet principal de la poésie. Aussi la moitié du livre est-elle consacrée à cette seconde période d'un siècle environ, alors que la première moitié en embrasse plus de trois.

Cet ouvrage nous montre cependant qu'à aucun moment le sentiment de la Nature n'a été absent de la poésie espagnole. Dans les vieux *Romances*, *Villancicos* et *Serranillas*, il se devine, simple, spontané, quoiqu'à peine exprimé. La Nature est un décor, dont on jouit ou dont on se plaint suivant la clémence ou la rigueur de la saison. Le sentiment que l'on éprouve envers la Nature n'est pas alors exempt d'utilitarisme, et chez l'Archiprêtre de Hita lui-même, l'hiver apparaît comme la saison redoutée entre toutes. S'en étonnera-t-on si l'on connaît la rigueur des hivers castillans? De bonne heure Dieu est admiré dans son œuvre; et les mystiques se trouvent être le plus profondément émus par les beautés de la création. Avec l'influence de l'Italie, le monde devient un « magasin d'allégories », dont la recherche attire l'attention sur les beautés naturelles; dès le début du xve siècle également, une philosophie de la vie commence à se former sous l'influence des théories scientifiques arabes. Avec Juan del Encina et son interprétation des *Bucoliques* de Virgile, l'histoire se trouve mêlée à l'observation de la Nature. Riche en aspects divers, l'ancienne poésie avait donc entrevu déjà dans le monde extérieur ce qu'y verront les poètes du xixe siècle.

La différence capitale semble résider dans l'importance prépondérante que les poètes anciens, puis ceux de l'époque classique, à partir de la Renaissance, ont attachée à la forme, alors que les Romantiques, et plus encore aujourd'hui les modernes, ont tout accordé au fond. La Nature pour les premiers fut un prétexte à faire de beaux vers, une source d'images et de métaphores; pour les seconds elle devient l'âme même de toute poésie.

Ce travail suppose une longue et patiente lecture, une étude approfondie et pénétrante des poètes espagnols depuis le début du xve siècle. Mr. Macandrew a poussé la conscience jusqu'à séjourner longuement dans les régions décrites par les divers poètes, afin de mieux apprécier, en les confrontant avec la réalité, la valeur descriptive des paysages poétiques. Les bords du Guadalquivir sont, nous dit-il, la région inspiratrice entre toutes.

Nous aimons à trouver dans ce livre les opinions personnelles, originales, de l'auteur. Souvent, dit-il, « des figures secondaires sont plus significatives des tendances dominantes d'une époque, que les figures culminantes ». C'est sans doute pour cette raison que l'auteur glisse rapidement sur des poètes tels que Lope de Vega et Góngora. Selon lui, les classiques qui ont ressenti le plus sincèrement la poésie de la Nature sont Gil Vicente et Luis de León.

Herrera, le premier des régionalistes, eût été un grand poète de la Nature, si l'amour ne l'avait détourné de sa véritable vocation. Il nous montre enfin que malgré la pénétration en Espagne au XVIII[e] siècle des idées philosophiques étrangères, les poètes espagnols ne sont jamais tombés dans le déisme qui sévit ailleurs à la même époque; et que si les Romantiques y côtoyèrent parfois le panthéisme, ou le matérialisme scientifique, ils y échappèrent finalement toujours; Zorrilla, Núñez de Arce en sont des exemples éclatants.

Ce travail est complété par d'abondantes notes et une bibliographie particulièrement difficile à établir.

Le livre de Mr. Macandrew sera lu avec intérêt et consulté utilement par tous ceux qui s'occupent de littérature espagnole. Nous formons des vœux pour qu'il nous en donne rapidement la suite annoncée : l'examen, au même point de vue, des poètes contemporains à travers le premier quart de ce siècle.

A. B.

CHRONIQUE

— *Butlleti dels Museus d'art de Barcelona.* — La *Junta de Museus* de Barcelone publie depuis quelques mois un bulletin analogue, toutes proportions gardées, au *Bulletin des Musées de France*. Bien présenté, orné de bonnes illustrations, ce *Butlleti* comprend la chronique des Musées de Barcelone, l'indication des nouvelles acquisitions accompagnée du commentaire adéquat, et de brèves études de détail sur quelques objets conservés dans les musées.

La chronique des Musées est particulièrement intéressante en ce moment où les Musées de Barcelone, sous l'active direction de M. Folch i Torres, subissent une réorganisation complète. Voici les grands traits de l'organisation projetée, à laquelle on travaille dès maintenant : le Palais National de Montjuich deviendra un grand Musée Catalan comprenant une section du Moyen-Age, formée par les peintures murales des églises romanes, admirable collection unique dans l'histoire de l'art, et les retables gothiques catalans; puis une section moderne de peintures catalanes du XIXe et du XXe siècle. A côté, un autre palais de Montjuich abritera un Musée de moulages des principales œuvres de l'art espagnol, auquel sera annexé un répertoire bibliographique et photographique qui sera un instrument de premier ordre pour l'étude de tout l'art espagnol. Le Village espagnol de l'Exposition deviendra un Musée des arts populaires. Enfin l'ancien Palais royal de Pedralbes doit très prochainement être transformé en Musée des Arts décoratifs.

— G. de Jerphanion, S. J., *La voix des monuments. Notes et études d'archéologie chrétienne.* (Paris, Van Oest, 1930). — Le titre sous lequel le P. de Jerphanion a réuni en un magnifique volume un certain nombre de travaux présentés ailleurs sous forme de conférences, ou publiés en diverses revues, trouve son explication dans le premier de ces morceaux : *La voix des monuments, archéologie et histoire de l'art.* L'auteur y analyse finement le rôle de l'historien de l'art, qui s'attache aux monuments pour leur beauté, et le rôle de l'archéologue, pour lequel le monument est un témoin, n'a pas de valeur en soi mais pour la connaissance qu'il nous procure : c'est cette voix des monuments que l'historien devra écouter pour construire l'histoire.

Le P. de Jerphanion fait œuvre d'historien de l'art et d'archéologue dans cette série d'études dont les unes portent sur un objet

très particulier et les autres sont d'une importance tout à fait générale, la plupart concernant le développement iconographique de l'art chrétien. On sait quelle inestimable contribution l'auteur a apportée aux études de l'art chrétien en Orient par ses travaux sur les *Eglises rupestres de Cappadoce*. On trouvera ici de précieux développements sur les origines de l'art chrétien, sur la distinction entre l'art byzantin et l'art chrétien oriental, accompagnés d'une luxueuse illustration, d'autant plus précieuse qu'elle reproduit un grand nombre de détails à grande échelle et que le tirage des planches est d'une qualité remarquable.

Nous n'avons pas à analyser ni même à énumérer les différentes études qui composent cet admirable volume. Nous en signalerons cependant en particulier une, en raison de l'intérêt qu'elle présente et de sa rareté : c'est celle où le P. de Jerphanion analyse avec une extrême précision et une parfaite exactitude les caractères du *chapiteau théodosien* et donne la liste et la reproduction de ceux de ces chapiteaux qui subsistent. Cette étude est le type de celles qui nous font défaut pour étudier les origines de la sculpture romane. Récemment un architecte cordouan, qui prépare un corpus des chapiteaux hispano-mauresques, jetait une lumière soudaine sur une série de chapiteaux chrétiens des églises de Catalogne du début du XI[e] siècle, en les comparant à leurs modèles de Cordoue. Mais les chapiteaux byzantins, imités ou apportés en Occident, ont dû avoir autant et plus d'importance que les chapiteaux arabes, dans les premiers essais des sculpteurs romans; nous savons d'ailleurs qu'ils furent le modèle des chapiteaux arabes. Le jour où des études construites sur le modèle de celle du P. de Jerphanion au sujet du chapiteau théodosien nous auront fait connaître les chapiteaux byzantins des âges suivants, nous nous étonnerons moins de trouver un peu partout en France ou en Espagne, à Cordoue, Saragosse, à Ripoll, San Pere de Roda, San Pau del Camp de Barcelone, à la crypte de Jouarre ou à Saint-Remi de Reims (pour ne citer que quelques noms), des chapiteaux dont nous constatons l'étrange ressemblance entre eux et avec des chapiteaux byzantins, sans en connaître exactement encore ni les éléments, ni la provenance, ni la date.

— Paul Guinard. *Arte Francés* (Editorial Labor, Barcelona-Buenos Aires). — La collection Labor, dont trop de volumes ne sont que la traduction d'ouvrages allemands plus ou moins bien adaptés aux besoins du public espagnol, vient de publier sur l'Art français un volume bien différent de ceux-là. Cet ouvrage de M. Paul Guinard, traduit par M. Manuel Sanchez Sarto dans un espagnol peut-être un peu trop chargé de gallicismes et de tournures françaises mais avec une exactitude et une précision excel-

lentes, a été écrit spécialement pour le public auquel il s'adresse, et c'est déjà là un très grand éloge à lui faire. A côté des nombreuses et excellentes histoires de l'Art français qui ont été publiées et que l'on continue à publier en France, M. Guinard, n'aspirant nullement à les remplacer, a voulu donner au public étranger une sorte d' « introduction à l'étude de l'Art français, également distante de l'œuvre de synthèse et du manuel scolaire ». Renonçant judicieusement aux divisions faciles qui étudient dans chaque époque successivement l'architecture, la sculpture et la peinture, puis les arts mineurs, il a suivi « le mouvement général de l'Art français et de ses rapports avec l'histoire », donnant avant tout l'idée de la continuité de l'Art français, de la physionomie particulière de chaque époque et de ses diversités régionales.

On imagine sur quelle érudition doit reposer une pareille synthèse. Malgré les dimensions forcément très restreintes de ce résumé de tout l'Art français en 400 pages, l'auteur a tenu à indiquer l'état actuel de chaque question importante; nous ne pourrons guère que lui reprocher d'avoir voulu être trop complet et d'avoir parfois un peu inutilement insisté sur l'état par trop passager de certaines questions : je pense aux théories récentes mais déjà généralement abandonnées de quelques archéologues américains sur la sculpture romane; M. Guinard ne dit pas assez nettement que ces théories ne reposent sur rien de solide. (V. surtout p. 61.) Mais nous ne saurions chicaner l'auteur sur d'aussi petits détails qui disparaîtront facilement d'une seconde édition. L'essentiel est que nous trouvions partout dans son livre une vision très perspicace et, sous sa forme brève, très suggestive des principaux problèmes.

L'illustration mérite les plus grands éloges pour son choix : elle échappe heureusement à la banalité qui était dans un pareil ouvrage presque inévitable. Nous exprimerons un seul regret : pourquoi avoir terminé la série des reproductions dans le texte par une vue d'un détail de la Tour Eiffel et celle des planches par la vision antique de Puvis, alors que le texte nous conduit, comme il convient, presque jusqu'aux derniers aspects de l'Art français à la veille de la Guerre ? Dans tout le reste du volume on reste surpris de voir combien, avec un nombre relativement très restreint de figures, l'auteur a su être divers et complet.

Un tel ouvrage remplit pleinement son but et le dépasse : écrit pour le public espagnol, il lui donne le meilleur résumé de l'histoire de l'Art français qu'on puisse lui souhaiter, et de plus le public français y trouvera un nombre incroyable d'idées et de suggestions intéressantes.

Georges GAILLARD.

— M. Fidelino de Figueiredo a professé à l'Université de Columbia, en 1930-31, un cours sur l'histoire comparée des littératures espagnoles et portugaises. — Il est dommage que la *Revista de Historia*, qu'il a fait vivre pendant dix-huit ans, ait cessé de paraître.

— B. de Gaiffier, c. r. de *Le Cantique spirituel de saint Jean de la Croix*, par Dom Chevallier; de *Obras, de San Juan de la Cruz*, par le P. Silverio; de *Les Carmes*, par L. Van den Bossche (*Analecta Bollandiana*, 1931, t. XLIX, fasc. III-IV). Au sujet du P. Chevallier, le vœu est exprimé qu'il continue d'éditer, d'après les mêmes méthodes, les autres ouvrages de saint Jean de la Croix.

— Paul Peeters, *La première traduction latine de « Barlaam et Joasaph »* et son original grec.

— *La Dama de Elche*, por Clemente Pereda. Instituto de las Españas en los Estados Unidos, New York, 1931, xi-35 pages. Historique de la découverte et de l'acquisition du fameux buste (dont la silhouette orne la couverture de la collection dudit *Instituto* comme celle du *Bulletin hispanique*).

— *Canciones españolas* (*Spanish Folk Songs*). Selección I. Editadas por Federico de Onís y Emilio de Torre. Instituto de las Españas en los Estados Unidos [Casa de las Españas, Columbia University, 435, West 117th Street, New York City]. Chants populaires exécutés par les étudiants d'espagnol dans les concerts donnés périodiquement par l'Instituto. Le présent cahier contient, avec la notation musicale : *Romance gallego*, *Tres Moricas*, *Baile a lo alto*, *Canto de los Pastores*, *El Tío Babú*, *Villancicos de Navidad*.

— William S. Hendrix, *Las Rimas de Bécquer y la influencia de Byron*. Madrid, Tip. de Archivos, 1931. 47 pages. « Bécquer y Heine se parecen porque ambos se parecen a Byron. » Influence de José María de Larrea.

— Nous avons signalé (1927, p. 428, et 1931, p. 283) trois des petits volumes de la *Sammlung romanischer Ubungstexte*. En voici un nouveau : *Antología de poesías líricas españolas* escogidas y explicadas por Hellmuth Petriconi en colaboración con Wilhelm Michels, Halle/Saale, 1932, Max Niemeyer Verlag. R. M. 2.80. vi-109 pages petit in-8°. Echantillons de toutes les époques, depuis Paay Soares de Taveiros et Alfonso el Sabio, jusqu'à Dámaso Alonso, Pedro Salinas, Jorge Guillén, Federico García Lorca. Il y a même un romance de 1926 : « Horroroso crimen ». Brèves notices et notes.

— Narciso Alonso Cortés, cronista de Valladolid, *Miscelánea Vallisoletana* (Quinta Serie). Impr. E. Zapatero, 1930, 191 pages in-8°. Treize articles d'inégale longueur. Le plus important est

Lope de Rueda en Valladolid, réimpression de *Un pleito de Lope de Rueda* (1902), avec des additions. Puis *Gómez Pereira y Luis de Mercado*, deux médecins célèbres, dont le premier, auteur (1554) de l'*Antoniana Margarita* (combinaison des prénoms de son père et de sa mère) et souvent désigné sous le nom de « El licenciado Perea », était né à Medina del Campo, de parents portugais à ce qu'il semble, et très probablement juifs convertis; on sait qu'il niait la sensibilité des bêtes comme a fait Malebranche, et que Descartes passe pour s'être inspiré de lui : des pièces de deux procès M. N. A. C. tire des renseignements sur sa famille et sur lui-même. Quant à Luis Mercado, médecin de Philippe II et de Philippe III, dont les dates de naissance et de mort seraient non 1520-1606, mais 1525-1611, il était *hidalgo*, comme le prouve une *información* de 1609; divers renseignements viennent compléter ceux qu'avait indiqués Pérez Pastor. — Autres notes sur le passage ou le séjour de Fray Luis de León, Jovellanos, Bofarull, Evaristo Pérez de Castro, à Valladolid. A noter encore *Las coplas del Provincial segundo* et un romance sur un *auto da fe* de 1623.

— Nous avons reçu de D. Enrique Fajarnés Tur, l'érudit *cronista* de Ibiza, une collection de douze précieuses monographies imprimées à Palma de Mallorca par « La Hija de Colomar », Verí, 5, et dont voici les titres : *Desarrollo de la población Ebusitana en los tres últimos siglos*, 1928; 24 pages. — *La asistencia médica en Ibiza en el siglo XVII*, 1928; 32 p. — *La Iglesia de San Vicente Ferrer fundada en Ibiza en el siglo XVI*, 1929; 35 p. — *Antiguos Lazaretos de la Isla de Ibiza*, 1928, 39 p. — *El derecho de asilo en Ibiza en los siglos XVII y XVIII*, 1929; 40 p. — *El comercio entre Ibicencos y sarracenos en la Edad media*, 1929; 46 p. — *El pauperismo en Ibiza en el siglo XVI, Estudio histórico*, 1929; 30 p. — *Organización de los caballos armados*, 1929, 14 p. — *La Aterazana de Ibiza, primer arsenal de las Islas Pithiusas, fundado en el siglo XIII*, 1929; 28 p. — *La Germanía en Ibiza, Estudio histórico publicado en* 1888, 1929 [additions], 50 p. — *Naufragios en Pithiusas en los siglos XVII y XVIII*, 1929; 42 p. — *Los Cresques médicos, judíos mallorquines del siglo XIV*, 1929; 28 pages.

Ce sont les deux tiers de la production de M. F. y T. sur Ibiza; les Iles Baléares lui ont inspiré à peu près autant de petites plaquettes du même genre, faites de ses observations patientes d'érudit et de médecin.

— *Handbuch der Spanierkunde* mit Beiträgen von O. Fessler, A. Hämel, E. Lerch, H. Lützeler, A. Mager, W. Panzer, Fr. W. v. Rauchhaupt, G. Richert, A. Rohlfing, O. Ursprung, G. Wacker. 1932. Verlag Moritz Diesterweg, Frankfurt a. M. XVI-425 pages in-8°; 16 pages de gravures hors-texte. (Tome 5 des *Handbücher*

der Auslandskunde herausgegeben von Dr. Paul Hartig und Dr. Wilhem Schellberg. 14. 40 RM.) La collection comprenait jusqu'à présent deux tomes sur la France, deux sur l'Angleterre et un sur l'Amérique. Nous avons déjà signalé un des chapitres de celui-ci (*Bull. hisp.*, 1932, p. 95), dû au Dr. Adalbert Hämel. Voici les titres des dix autres : *Spanien, das Land und die geographischen Grundlagen seiner Kultur* (Wolfgang Panzer); *Staat und Gesellschaft in Spain* (Gertrud Wacker); *Die spanische Volkswirtschaft* (Othmar Fessler); *Das Recht Spaniens* (W. von Rauchhaupt); *Das spanische Bildungswesen* (Adolph Rohlfing); *Spanische Sprache und Wesenart* (Eugen Lerch); *Die spanische Kunst* (Heinrich Lützeler); *Musikkultur in Spanien* (Otto Ursprung); *Spaniens Religion und Philosophie* (Alois Mager); *Vom heutigen Spanien* (Gertrud Richert). Ce genre de synthèse, dont plusieurs auteurs donnent les éléments au lecteur, mais que celui-ci doit opérer lui-même, a l'avantage de donner des raccourcis commodes (14 pages sur le Droit !); et ces raccourcis ne sont pas dénués de substance : qu'on voie les quelques excellentes pages consacrées à *ser* et *estar*, au verbe réfléchi et autres particularités de la syntaxe espagnole, sous le titre « Realismus. Sinn für Unterschiede und Streben nach Anschaulichkeit » dans l'article d'Eugen Lerch, dont les autres sous-titres ne manquent ni d'imprévu ni de portée : « Impulsivität, Phantasie, Höflichkeit und Bescheindenheit, Stoizismus (Sosiego) ». Voir également les 29 pages sur la Musique. Il y a là un ensemble beaucoup plus original qu'il ne semblerait *a priori*; et l'on peut le recommander sans réticences à nos étudiants d'espagnol : cela leur fera faire de l'allemand et acquérir pas mal d'idées. Ils trouveront là, en outre, des bibliographies sommaires qui pourront amorcer leur documentation.

G. C.

— Publications récentes :

Fidelino de Figueiredo, *Historia da Litteratura classica*, 2a Epocha : 1580-1756; 2a ediçao, revista; Lisboa, Teixeira, Praça dos Restauradores, 17; 1930, 323 pages; — *Historia da Litteratura classica*, continuação da 2a Epocha : 1580-1756; 3a Epocha : 1756-1825; 2a edição, revista (*Ibid.*), 1931; 318 pages.

Max A. Luria, *A study of the Monastir Dialect of Judeo-Spanish based on oral material collected in Monastir, Yugo-Slava*. Instituto de las Españas, 1930. 261 pages gr. in-8°.

19 mars 1932.

LA RÉDACTION : G. CIROT, *secrétaire;*
G. RADET, *directeur gérant.*

LA NATION GERMANIQUE D'ORLÉANS ET LA MAISON D'AUTRICHE D'ESPAGNE

(Documents relatifs à l'histoire de la Maison d'Autriche d'Espagne, extraits des registres de la Nation [1].)

La première allusion à la Maison d'Autriche d'Espagne que je relève dans les registres de la Nation se trouve dans un acte de procure de 1501 [2]. C'est l'année même où Philippe le Beau, devenu héritier présomptif des Rois Catholiques [3] par la mort du jeune prince Michel de Portugal, traverse la France pour rejoindre son futur royaume. On sait que Philippe le Beau, seigneur des Pays-Bas, était déjà l'héritier des débris de l'Etat Bourguignon et le successeur éventuel de Maximilien.

1. Cf. mes deux articles précédents : *La Nation germanique de l'Université d'Orléans* (*Revue de littérature comparée*, 1930, p. 390); *La Reine Eléonore et la Nation germanique de l'Université d'Orléans* (*Bulletin hispanique*, t. XXXIII, n° 20). La collection des livres de procure comprend 10 volumes (1444-1689). La collection des livres des questeurs va de 1508 à 1733 (manquent les années 1534 à 1547). Archives départementales du Loiret. Ajouter les livres des assesseurs et les livres des bibliothécaires, D 231 à 247.

2. Arch. dép. du Loiret, D 213, f° CX : « ... Quo tamen in officio meo constituto nobilissimus nec unquam satis laudatus princeps Archidux philippus hispaniam una cum conjuge generosissima maximaque nobilium cohorte petens, paulum admodum apud Aurelias pedem fixit. Eumdemque tanquam Alemaniae nationis procurator una cum nostrae Achademiae Aurelianensis, lectore dignissimo, doctoribusque, ceterisque procuratoribus ad salutandum adivi. » C'est à tort que Robertson, dans son histoire de Charles V, place ce voyage en 1502. L'acte de procure commence ainsi : « Anno domini millesimo quingentesimo primo ». Tous les contemporains indiquent cette date. V. Gachard, tome Ier de la collection des voyages des souverains des Pays-Bas (Bruxelles, 1876). Il s'agit, bien entendu, du premier voyage de Philippe le Beau. Notons enfin que le Cérémonial de Godefroy (t. II, éd. 1649, p. 726), dans sa longue relation de la réception de l'archiduc à Orléans, ne fait aucune allusion ni à la Nation germanique, ni même à l'Université. Antoine de Lalaing, chambellan de Philippe, signale la présence de l'Université, mais il ne mentionne point la Nation germanique : « le Samedy quatriesme jour de Décembre, Messeurs de l'Université luy firent une loenge en langue latine à laquelle le prevost d'Arras respondant eut grand honeur... Monsigneur de Memorency gouverneur de la ville avec Messeurs d'Icelle luy firent présent de vingt poinchons de vin proposant en franchois auquels le prévost d'Arras donna responsion. » Gachard, t. I, *op. cit.*, 4 décembre.

3. En même temps que sa femme Jeanne de Castille et à la suite d'intrigues bien connues aujourd'hui.

En ce début du xvie siècle, où, à la veille des grandes luttes internationales, s'accuse en Europe l'esprit de nationalité, l'affermissement de la Maison d'Autriche si redoutable par sa diplomatie et par ses alliances ne passera pas inaperçu. On aura l'impression d'assister à des choses nouvelles [4], d'autant plus que la double politique bourguignonne et espagnole de Louis XI et celle de ses successeurs immédiats en Italie [5] avaient créé par leur incertitude une situation des plus délicates. Le mariage de Philippe le Beau n'apportait-il pas une solution aux graves problèmes de l'heure ? Maximilien s'en était aisément persuadé et le roi de France qui le redoutait se décidait brusquement à reprendre son action en Italie [6].

Il n'est donc pas surprenant de trouver trace de l'événement dans les registres de la Nation germanique d'Orléans. Celle-ci rompait, en l'occurrence, il est vrai, avec les traditions de l'Université [7] mais cela seul montre déjà l'importance qu'elle voulait attacher « au fait nouveau ».

Un examen plus attentif nous révélera qu'à partir de cette date la Nation germanique aura les yeux fixés sur le bel héritage espagnol. En présence de cette « extraordinaire conjonction de couronnes [8] » elle ne doute plus que le grand projet de Maximilien amorcé par le double mariage de Liere ne soit enfin réalisé [9]. On disait la reine d'Espagne épuisée par son dur labeur. Philippe était jeune, il pouvait attendre.

4. L'expression est employée par Hauser (*Les sources de l'histoire de France*, t. Ier, p. 5), et appliquée aux chroniqueurs de Charles VIII et de Louis XII.

5. En 1501, nous sommes déjà pleinement engagés dans l'imbroglio italien (affaires de Naples, de Milan et de Venise), où interviennent à la fois Louis XII, Maximilien et Ferdinand d'Aragon. V. de Roo (G.), *Annales rerum belli domique Austriacis principibus*, éd. 1592.

6. Roo, *op. cit.*, p. 430 : « Hanc Philippi potentiam, tot regnorum accessione auctam, moleste ferens Gallorum rex, et Maximiliani Cesaris iter in Italiam eo expeditius fore timens, varia secum animo suo consilia agitabat. »

7. Jusqu'à cette date, en effet, le procureur néglige en général de signaler les pasages des souverains. Je n'ai guère relevé qu'une exception, le passage de Marguerite de Bourgogne, fiancée au Dauphin en 1482. Mais la Nation avait été consultée sur la ratification du traité d'Arras, dont le mariage de Marguerite était la conséquence. Il s'agit donc d'un fait très particulier et sans rapport avec le cas actuel (D 213 f° 241). Cf. notes suivantes. V. Registres de la Nation de Champagne, les registres des autres Nations ont disparu. Les statuts généraux nous sont restés cependant.

8. Hauser, *op. cit.*, p. 5.

9. En même temps que Philippe épousait Jeanne (18 octobre 1496), Marguerite de Bourgogne, fille de Maximilien (V. note précédente), épousait don Juan de Castille, frère de Jeanne, à Liere et non à Lille, comme il est dit

Isabelle meurt, en effet, en 1504. A peine revenu à Bruxelles, Philippe, contre vents et marées [10], se précipite en Espagne. Dorénavant la Maison d'Autriche était implantée dans la Péninsule et tout paraissait lui sourire, la moitié de l'Europe relevant de son autorité.

Trois mois après arrivait à Orléans la nouvelle la plus inattendue : la mort soudaine de Philippe Ier dans la ville de Burgos. Il suffira de consulter à cette date les registres de la « Nation » pour mesurer la détresse de l'Empire [11].

L'acte de procure de 1506 consacre au roi d'Espagne une épitaphe, une ode, trois distiques, une épigramme, complétés d'une longue note. Dans sa notice nécrologique, le Procureur déclare d'abord [12] :

a) Anno a natali Cristiano supra millesimum quingentesimum sexto, ad sextum kalendas octobrias, Philippus illustrissimus hispaniarum rex, archidux Austriae, dux bourgundiae [13] et brabantiae, etc... quo non erat fortunatior atque Mathusalemos, chalcidicosque annos excedere dignior alter post multos triumphos, multas et profectiones et navigationes, sacrorumque diadematum regaliumque sceptrorum acceptiones, ex hac labili vita migravit. Quodque sit immature immo, ut verius dicam, precociter a superis concessum, nemo usque adeo plumbeus est qui ignoret ? Quis tam

communément. V. A. Heiss : *Etude sur la démence de Jeanne de Castille* (1892), p. 3. Don Juan étant mort quelques mois après, l'espoir de la Maison d'Autriche s'était porté sur Philippe, que seule une suite de malheurs impossibles à prévoir pour la Maison de Castille, pouvait amener sur les marches du trône.

10. Le récit du naufrage en vue des côtes d'Angleterre se trouve dans toutes les relations contemporaines. D'autre part, la guerre contre les Gueldres n'était pas terminée quand mourut Isabelle. Ces circonstances expliquent, malgré l'impatience de Philippe, l'écart entre la date de son arrivée et celle de la mort de la reine.

11. Roo, *op. cit.*, p. 432 : « Non minorem suis omnibus luctum reliquit quam spem de se excitaverat ». V. aussi, plus bas, l'épitaphe que, selon Roo, Philippe avait préparée pour lui-même, où le mot *spes* revient comme un refrain. Notons que Roo, qui écrit à la fin du siècle, invoque le témoignage des contemporains, en particulier celui des compagnons de Philippe en Espagne, p. 428. Pierre Martyr dans sa cccxvi^e^ Epître fait entendre la même note : « Philippus ille qui jam sibi animo totum orbem absorbere videbatur, maternum aemulans avum ».

12. Archives départementales du Loiret, D 213, f° 119 v° et 120. Documents inédits. La lecture de cette pièce dans le manuscrit et de celles qui vont suivre présente d'assez grosses difficultés. M. J. Soyer, archiviste du département, a bien voulu les revoir avec moi. Il m'est agréable de l'en remercier ici. M. J. Soyer me fait remarquer (et Ducange confirmer cette vue) que le verbe *protendisse* est employé ici dans son sens médiéval. A ce détail près, il semble bien que nous pourrions déjà retenir ces textes comme des échantillons intéressants de l'humanisme à son éveil, dans nos universités, si, par ailleurs, l'histoire n'y trouvait un aliment.

13. *Sic* (calqué sur Bourgogne).

adamantinus qui non mereat, lacrymetur, ejulet ? quis non suspendio trabem deligat ? Simul atquę audierit tantum juvenem (?) tam repente e vita ereptum, cujus in morte liberalitas, clementia, temperantia (et ut omnia dicam) virtutes pariter orbi defecisse videntur; pro quo non modo totus terrarum orbis sed elementa ipsa contristata sunt. An non cometes ille feralis mortem ejus protendisse videtur ? Quos ut creb[r]ius in exitu magnatum horribili coma scintillase comperimus, ita nunc quoque praesertim in tali regis interitu evenisse. Quis inficias ibit ? Sed quid prolixis verborum ambagibus rem protrahimus; quippe quantam jacturam mundus fecerit satis superque cognitum est ? Neque illius mihi laudes dotesve a teneris (ut graecorum paroemia utar) unguiculis repetam. Quod ut Demostheni vel Ciceroni per difficile foret, ita nobis ad rhetoricam palestram ne a limine quidem salutare minusquam onerosum. Quas ob res tutius mihi visum est receptui canere; sufficiat nobis saltem haec meminisse; turpe nimirum esset si monumentum ejus apud nos oblitteretur.

Viennent ensuite les deux pièces suivantes :

Illustrissimi Hispaniarum regis Philippi epitaphium.

b)
Aspice quam viridi Lachesis contraria vite
Et quantum claris emula fata viris.
Ecce jacet gelida preereptus morte Philippus
Vix peragens sexte tempus olympiadis;
Quem quamvis Pallas pulchrum perfecit ad unguem,
Qui [14] lepidam Venerem contulit alma Venus;
Quamvis discordes gaudentes marte Sycambros
Rexit, et imposuit fortia frena Duci;
Quamvis vel sacro Diademate tempora cinxit
Et tenuit grata Bethica septra manu;
Quamvis hunc galli, quamvis coluere Britanni,
Quamvis terreni filius ipse dei,
Attamen haud poterat tetrice placuisse sorori
Quae rupit pulla pensa caduca colo.
Nunc et pompas et opes et stemmata posce
Ut capiti invideat livida Parca tuo.

c)
Ode monocolos carmen dactylicum phalentium hendecasyllabum.
Ex eodem.

Tam etsi properas, deambulator,
Noli carmina preterire nostra.
Specta quo recubet Phillipus antro,
Raptus proh ! viridi juventa;
Qui thartessiace plage voluptas,
Eternum decus, et perenne lumen,

14. *Cui*, vraisemblablement.

Qui celtas ditione rexit equa,
Belgas et batavos, Trucesve cymbros
Et quod perpetua cedro notandum,
Qui frenum imposuit ratum Sycambris.
Hunc si tu sine lachrymis, viator,
Cernes, nec poteris capi dolore,
Mentem quis tibi saxeam negabit ?

d)

Distichon de eodem.

Cecrops hoc tumulo, Cresusque, Titusque Metellusque,
Et cum Thimotheo, clare Philippe jaces [15].

L'exemple est unique dans les annales de la Nation, Charles V lui-même n'obtenant à sa mort qu'une note brève dans le fatras d'un long récit des guerres d'Italie [16].

On a ramassé en un raccourci saisissant les traits les plus nobles de cette vie éphémère pour faire du jeune guerrier flamand comme le héros d'une légende nationale. Tout y contribuait : sa beauté, ses triomphes, les circonstances qui entouraient sa mort prématurée et surtout l'immense espérance qu'avait éveillée son élévation au trône d'Espagne.

Qu'il fut beau, il n'est guère permis d'en douter :

Tous les témoignages concordent. La relation anonyme qui fait suite au voyage d'Antoine de Lalaing [17] le constate; Pierre Martyr [18] insiste sur ce point, non moins que le continuateur anonyme de Pulgar [19]. Pontus Heuterus, plusieurs années après la mort de Philippe, jugeait encore à propos d'y revenir au moment même où G. de Roo [20] se plaisait à nous dépeindre l'étonnement des Espagnols devant ce prince magique.

15. Arch. dép. du Loiret, D 213, fol. 120, 121. Viennent à la suite deux distiques et une épigramme, dans le même ton.

16. D 214, f° 240 · « Is qui sapientia, fortitudine, justitia, clementia, scientia rei bellicae, felicitate rerum, opibus longe maximis, omnibus denique virtutibus imperatoriis alios Europeae reges omnes sua aetate facile superabat... in monasterium sciens ac volens, se precipitat; in quo et vitam decurso spatio annorum cum morte in invocatione filii Dei conmutavit ».

17. Collection des *Voyages des souverains des Pays-Bas* (Gachard), t. I, Bruxelles, 1876, p. 451.

18. Epist. CCCXVI.

19. *Anales breves del reinado de los Reyes católicos* (*Biblioteca de autores españoles*), t. LXX, p. 524.

20. De Roo (G.), *op. cit.*, p. 429. Pontus Heuterus, *Rerum austriacarum liber quartus*, p. 151, éd. 1643. Témoignages très variés, comme le prouve l'origine de leurs auteurs

Il est également vrai que Philippe, « ayant à peine passé le temps de la sixième Olympiade, avait gouverné Belges, Cymbres et Bataves » et « tenu le sceptre espagnol ». Les présages aussi qui auraient annoncé sa mort correspondent à des phénomènes observés par les contemporains. Dans une lettre du mois de juillet 1506, Pierre Martyr signalait à l'archevêque de Grenade une comète d'un aspect inusité dans la région de Tudela où séjournait alors le roi et s'en montrait fort inquiet. Zurita [21] confirme ce témoignage. Agustin Suesano lui aussi l'a vue à Valladolid le 3 août et nous savons, d'autre part, que les paysans italiens l'ont rendue responsable de leur mauvaise récolte cette année-là.

Cependant faut-il accepter sans contrôle toutes les autres affirmations du mémorialiste orléanais ? Philippe fut-il vraiment « la joie de la contrée Tartesienne », son « éternel ornement et sa perpétuelle lumière », lui qui « tint d'une main douce le sceptre espagnol » ? On a pu être tenté de le croire, à Orléans, sur la foi des voyageurs flamands. Un gentilhomme de la cour du roi, témoin des événements [22], nous dit en effet qu'il ne saurait « raconter le dueil, les plaintes, les regrets que faisoient non pas seulement ses gens de ses païs d'embas, mais aussi ceux de la nacion de Castille et aultres royaulmes de par delà. Le trépas du Roy venu à la cognaissance des princes et aultres gens estans pour lors en la ville de Bourghes, pour la première venue chascun se prist à plourer; et disoient bien les princes gentilshommes et aultres notables citoïens du dict Bourghes et d'autres villes estans illecq que vraiment la dicte mort n'estoit advenue lors que pour la totale destruction de leur païs et qu'ils n'étoient tant point bons pour avoir ung tant beau, tant humain, tant ver-

21. *Historia del Rey don Hernando el catholico* (éd. 1610, t. VI, p. 81)... « duraba por espacio de dos horas... y como la opinion del vulgo esté tan recibida que suele ser muy cierta señal de mudanza de algun reyno se tuvo por la mayor parte por espantosa y terrible estrella y como mensagera y denunciadora de grandes tribulaciones y desventuras. » P. Martyr, Epist. CCCX : « ... Quibus agitanda sit fluctibus, ita navis non intellegimus et hoc unum accipite : euntibus ex Tudella Muzientes versus continuis tribus diebus, primo noctis crepusculo a fiente Crinita sese offerebat nova stella quae... » Il indique son emplacement exact dans le ciel et poursuit ainsi : « Quid portendat, novit altitonans. » Voir aussi *B. A. E.*, t. LXX, p. 555, 556, note.

22. *Collection des grands voyages*, *op. cit.*, p. 451.

tueux roy et que vrayment Dieu l'avoit voulu prendre de sa part pour sa bonté et pour la pugnicion ou destruction des dicts royaulmes de Castille, Leon, et aultres grands païs et royaumes de par delà. » Cependant Pontus Heuterus, en général très bien renseigné sur ce règne [23], ne dit pas que l'Espagne ait été précisément affligée par la mort de Philippe le Beau. Lui qui d'ordinaire ne ménage pas les éloges [24] au roi défunt se montre très discret quant aux rapports du prince avec ses sujets. Il signale par contre que la rumeur publique croyait à son empoisonnement, et, en dépit des précautions dont il s'entoure [25], on sent assez qu'il accuserait volontiers la noblesse espagnole de ce crime. Pierre Martyr, qui, en sa qualité de conseiller des affaires du royaume, avait reçu maintes confidences, est beaucoup plus libre dans ses propos. Il ne cache point que Philippe était « plus dur qu'un rocher du Caucase » et qu'on lui reprochait non seulement de ne jamais consulter Ferdinand d'Aragon mais encore de lui avoir manqué parole et d'avoir été ingrat envers lui [26]. Aussi redoutait-il pour l'Espagne de grands malheurs [27]. Zurita n'est pas moins explicite [28] Le continuateur anonyme de la chronique de Pulgar reproche plus spécialement au fils de Maximilien de trop aimer les jeux et les femmes [29] et précise que « muchos decían que esta muerte deste Rey a este Reyno había sobrevenido por juicio de Dios por la desobediencia que este rey tuvo al rey don Fernando; Otros afirmaban que con mal regimiento deste siglo al otro había pasado ». Il cons-

23. On est surpris de lire dans l'ouvrage de Robertson (t. II, trad. par J. B. A. Suald, p. 28, note : « Heuterus, historien flamand contemporain, dit que... » Heuterus n'est pas contemporain des événements. Il est né en 1535, mort en 1611. Si son témoignage est important, c'est à cause de son érudition et parce qu'il a pu recueillir dans sa jeunesse un certain nombre de témoignages oraux.

24. Il raconte, par exemple, ses exploits avec un luxe de détails impressionnant (*Rerum austriacarum quartus liber*, p. 65 et 143).

25. « Cum nobis hac de se nil certi constat, rem in medio relinquimus. » (*Op. cit.*, cap. X.)

26. Epître 310. Cf. Zurita, t. VI, liv. VII, p. 79 sq.

27. Texte reproduit plus haut.

28. Zurita, *op. cit.* : « Sabían de cierto los que entendían las cosas de aquellos reynos que no podía durar mucho aquel gobierno y todos estaban aguardando alguna gran novedad... parlant de la mort du roi, il ajoute : lo qual fué como suelen dezir voz de Dios. » (Liv. VII, p. 80.)

29. *Op. cit.*, p. 524.

tate enfin que « las comunidades de los Reynos las gentes estrañas que el rey Felipe consigo había traido aborrecían; y como tales estrangeros fuesen dados a demasiado comer y beber [30], muchos desórdenes y delictos cometían e comenzó la justicia algo a enflaquecer y caducar ».

Faut-il accuser Pierre Martyr de partialité, parce qu'il aurait été conseiller de Ferdinand, familier des Rois Catholiques et même précepteur de leurs enfants ? Sans doute, non. Il s'agit d'une lettre privée écrite à l'archevêque de Grenade, son ami, sur un ton de confidence dont la sincérité peut être difficilement soupçonnée. D'autre part, ses déclarations sont confirmées très exactement par des contemporains dont la liberté de jugement par ailleurs constitue pour nous des garanties suffisantes. C'est le cas de Zurita [31] et celui du continuateur anonyme de Pulgar. Enfin Pontus Heuterus n'était pas tenu, lui Hollandais, de ménager les Espagnols. Or non seulement il ne contredit pas les chroniqueurs espagnols, mais encore il se fait l'écho de leurs plaintes.

Ces reproches peuvent donc être tenus pour graves. Ils permettent de penser qu'il y avait pour le moins une grande incompatibilité d'humeur entre Philippe le Beau et son peuple [32]. Sans doute Philippe avait-il été agréablement accueilli [33] à son arrivée en Espagne par réaction contre l'autorité et l'administration rigide du roi d'Aragon [34]. Mais par la suite il n'est pas douteux que l'étiquette grave, compassée de la cour de Ferdinand avait paru insupportable à ce prince avide de plaisirs et que, soit humeur, soit excès de jeunesse, il avait perdu tout prestige auprès de ses sujets. En fait, à sa

30. C'est le reproche que l'on adressera plus tard à Charles V et aux Flamands qui l'avaient accompagné en Espagne. Cf. Zurita, *op. cit.*, sur le conseil que Ferdinand avait donné à Philippe de renvoyer les Allemands et les préparatifs qui précédèrent le départ de Philippe de Bruxelles, f[os] 48 et 82 v[o].

31. Zurita reconnaît même, à titre personnel, les plus grandes qualités à Philippe (*op. cit.*, p. 81) : « Genereso y liberal en lo qual excedió á todos los principes de su tiempo. »

32. C'est ainsi qu'il faut expliquer sans doute la facilité avec laquelle le cardinal Ximenes put persuader la noblesse castillane de la nécessité du rétablissement de Ferdinand. Cf. Sandoval.

33. On consultera avec profit sur ce chapitre l'ouvrage de Roo, *op. cit.*, p. 429.

34. Zurita, p. 23, et A. Heiss, *op. cit.*, et Rodríguez Villa, *Bosquejo histórico de la Reina doña Juana*.

mort, on regrettait Isabelle et l'on commençait à regretter Ferdinand. Philippe était étranger : l'Espagne ne voulait plus l'oublier.

Les étudiants germains d'Orléans l'ignoraient-ils tout à fait, quand ils écrivaient le panégyrique de ce prince ? Il ne le semble pas. Orléans, située sur la grande voie du sud, était, avec Bordeaux, l'étape la plus importante en France, pour les voyageurs de l'Empire qui allaient en Espagne ou qui en revenaient. Pèlerins de Saint-Jacques, soldats, courriers, serviteurs de la Maison d'Autriche, princes, nobles ou roturiers, tous étaient reçus par la Nation. Comment aurait-elle pu ne pas s'enquérir auprès d'eux des événements d'Espagne, elle qui, par ailleurs, se montrait si soucieuse des intérêts de l'Empire ? Persuadés qu'ils écrivaient pour la postérité [35], ces étudiants, à la vérité, se croyaient tenus patriotiquement de défendre jusque dans leurs actes de procure le patrimoine de la Maison d'Autriche. A la mort de Philippe le Beau, Charles de Bourgogne (le futur Charles V) avait six ans à peine. Une longue régence s'annonçait avec tous ses aléas, et Ferdinand, remarié [36], convoitait encore le royaume de Castille. Celui-ci avait bien juré à Isabelle sur son lit de mort de ne chercher ni par un second mariage ni par aucun autre moyen à priver Jeanne ou sa postérité du droit de succession [37]. Mais on n'ignorait point que Ferdinand — comme tous les monarques de son temps — était prompt à faire et à rompre les traités [38]. Il ne s'était retiré en Sicile que sous la contrainte; et pendant le règne éphémère de son gendre, il n'avait cessé d'intriguer avec la noblesse aragonaise. On savait que, pendant la maladie de Philippe, la noblesse espagnole s'était révoltée contre les Flamands [39]; et l'on n'ignorait point non plus que Ferdinand avait des vengeances à satisfaire. Celui-ci

35. Voir Eug. Bimbenet, *Chronique historique*. (*Mémoires de la Société d'agriculture, sciences et belles-lettres*, t. XVI, p. 185-188, 4e série.)

36. D'autant plus dangereux qu'il pouvait compter, à la suite de son mariage avec Germaine de Foix, sur l'aide du roi de France.

37. Mariana, *Hist.*, lib. XXVIII, cap. II. Pierre Martyr, Ep. 277.

38. En fait, il tâcha plus tard d'exclure Charles V du royaume d'Espagne (1515) par un testament en faveur de Ferdinand, né, lui, en Espagne. Robertson le juge sévèrement peut-être sur ce point (*Op. cit.*).

39. Zurita, p. 81.

avait protesté devant le régent de la chancellerie d'Aragon contre le traité de Villafafila [40]. Rappelé par la faveur populaire, n'évincerait-il pas du trône son petit-fils pour régner en son propre nom ? Son mariage avec Germaine de Foix lui donnait des apaisements du côté de la France, et il avait montré plus d'une fois qu'il savait tirer parti des circonstances. La noblesse espagnole, oubliant une inimitié vieille de trente ans, paraissait, dans sa haine de l'étranger, s'être ralliée à lui. Or, Maximilien, que la mort de son fils était venue surprendre au milieu des difficultés de l'affaire de Venise, ne cachait pas qu'il redoutait cette éventualité. Comment ses sujets n'auraient-ils pas partagé son inquiétude ?

Ce sont ces appréhensions que trahissent les plaintes du manuscrit d'Orléans. Sans doute l'occasion était-elle propice pour de jeunes humanistes désireux d'exercer leur savoir et de déployer leur virtuosité; on aurait toutefois tort de voir dans leurs imitations d'antique un simple et vain exercice d'école. Pour célébrer un si grand prince il est naturel qu'ils aient eu recours aux ressources ordinaires de la rhétorique. Mais ce langage conventionnel devait leur sembler une forme élevée du patriotisme et constituer dans leur pensée comme un hommage suprême au héros flamand dont le règne éphémère avait pour un temps réalisé la « grande Allemagne ». Une fois faite la part de l'artifice, nous percevons dans le mouvement du style et la tonalité de l'expression la chaleur d'un accent qui ne trompe guère.

Pierre Martyr nous a laissé une nécrologie de Philippe le Beau [41]; Ferdinand Ier, une épitaphe consacrée à son aïeul Maximilien [42]; la Nation germanique elle-même, une sorte d'oraison funèbre de Charles V [43]. Il suffit de considérer les monuments ainsi élevés à la mémoire de ces trois grands prin-

40. R. Villa, *op. cit.*, p. 51, doc. nº IX.

41. Epître citée.

42. V. Pontus Heuterus, *Opera*, p. 418.

43. Voir plus haut; il faut ajouter l'épitaphe suivante, à laquelle nous avons fait allusion dans une note précédente (attribuée à Philippe lui-même) :

Urbes et populos diversaque regna tenebam,
Spes dabat imperium, spes dabat orbis opes.
Si spes in quemquam fuerat mihi gloria prima,
Heu, heu, quanta fuit spes mea tanta jacet.

Roo (Gerhard de), p. 432, *op. cit.*

ces de la Maison d'Autriche pour que s'accuse aussitôt en un relief saisissant la détresse du nécrologe d'Orléans. Sans doute l'épitaphe où s'est traduite à Grenade [44] la piété filiale de Charles V est-elle d'une sobriété non moins émouvante, mais lorsque, après l'avoir lue, on promène les yeux autour de la chapelle, c'est pour dégager une autre leçon d'histoire et mesurer, en présence du fastueux mausolée, le chemin parcouru au milieu du XVIe siècle par cette Maison d'Autriche d'Espagne, dont la tombe à la mort de Philippe le Beau avait pu paraître si « près de son berceau ».

***

Le règne de Charles V commence en 1516 : dix ans d'interrègne pour la Maison d'Autriche pendant lesquels l'Espagne s'efforce, sous Ferdinand, de renouer, après un essai malheureux, avec la tradition des souverains nationaux. Nous ne relevons au cours de cette période aucune allusion à l'Espagne dans les registres de la Nation. L'élévation même de Charles V aux trônes de Castille et d'Aragon ne donne pas lieu à une mention particulière. C'est à ses actes qu'on jugera le jeune souverain.

Or, la première manifestation importante qui traduira, après l'élection d'Aix-la-Chapelle, les tendances profondes de l'Empereur, ce sera la convocation de la diète à Worms et la condamnation de Luther. L'héritier des Rois Catholiques se révélera ce jour-là le champion d'une orthodoxie intransigeante où l'on reconnaîtra l'esprit de sa cour espagnole. Il faudra en prendre son parti : en matière religieuse comme en matière politique, le nouvel Empereur s'oppose à ses sujets de l'Empire.

La réaction se fera vite sentir à Orléans, où la Réforme avait trouvé un milieu particulièrement favorable. « Cette ville était fort disposée à l'hérésie », nous confie un historien local [45] peu suspect de tendresse pour les luthériens. « Elle est restée fort disposée à l'opposition, accueillant les idées de réforme

44. « Vita defunctos, fama superstites tegit hoc sepulcrum. »
45. Bimbenet, *Histoire de l'université de lois d'Orléans*, 1853, p. 235.

dans un temps de convictions religieuses et se livrant avec complaisance à la critique des actes des pouvoirs publics. On la voit au XII[e] siècle accepter les doctrines des Vaudois, on la voit au XIV[e] siècle s'opposer à l'introduction du droit romain, et faire une émeute...; on la voit au XVI[e] siècle manifester des tendances peu favorables au pouvoir papal, tendances qu'il faut certainement attribuer à la présence de Calvin. » La condamnation de Luther par la Sorbonne est de 1521. Avant cette date, au lendemain de l'affaire des indulgences, la discussion est active déjà dans les milieux universitaires d'Orléans. Pierre de l'Etoile, docteur régent de l'Université, doit contenir l'ardeur de ces néophytes [46] d'où allait émerger la forte personnalité de Calvin. Parmi eux, les jeunes sujets de Charles V se distinguaient tout particulièrement par leur application aux disputes théologiques et par leur vivacité [47]. Les placards de Charles V auront beau se succéder en Allemagne, rien ne les empêchera de répandre librement leur doctrine dans la ville. Au contraire, François I[er], guidé par son instinct, s'efforcera d'exploiter leurs rancunes religieuses, et leur accordera des privilèges [48]. Il est vrai que, ballotté lui-même entre Clément VII et les protestants d'Allemagne, François I[er] ne pouvait inspirer qu'une confiance limitée. Attentifs et fermes dans leurs desseins, ces étudiants ne se dissimulaient point que François I[er] ne pouvait être le protecteur attendu de l'Eglise réformée; mais comme ils témoignaient la même défiance envers l'Empereur, la question importait peu au demeurant. L'essentiel, c'était d'assurer à leurs idées des moyens de propagande. Ils acceptaient donc ou sollicitaient les privilèges, en espérant des jours meilleurs.

C'est à tort que l'ambassadeur vénitien Marius Cavalli aurait attribué alors, essentiellement, à la froideur de Charles V et à son ignorance de leur langue sa mésintelligence

46. — Et de Théodore de Bèze. Il ne faut pas oublier cependant que malgré son zèle réformiste, Pierre de l'Etoile resta jusqu'à sa mort l'ami de Calvin, qui avait été son élève à Orléans. On le lui a reproché.

47. Les conflits religieux auxquels sont mêlés ces étudiants, qui éclatent à Orléans pendant le XVI[e] siècle, ne sont pas épuisés au XVII[e]. V. Archives départementales du Loiret, D 217, f[os] 120 à 133; f[os] 329 sq.

48. *La Nation germanique de l'Université d'Orléans.*

avec les Allemands. Charles V, dit Cavalli, avait pu être agréable aux Bourguignons par sa bienveillance et sa familiarité, aux Italiens par son esprit et sa prudence, aux Espagnols par l'éclat de sa gloire et par sa sévérité, aux seuls Allemands il ne put jamais s'identifier [49], car « il parlait mal leur langue et les éloignait par sa froideur ». L'attitude adoptée par les étudiants germains d'Orléans envers l'Empereur à l'avènement de la Réforme ne laisse-t-elle pas assez clairement entendre qu'on lui reprochait surtout de s'être fait le champions du catholicisme orthodoxe, à l'espagnole, au lieu de travailler à assurer sous le signe de Luther la domination de la Maison d'Autriche ? Il s'agissait d'un malentendu profond. Seuls les motifs religieux permettent de comprendre pourquoi il fut si durable.

Gardons-nous cependant de trop faciles illusions. Si François Ier n'a tiré aucun profit de la situation, ce n'est pas par manque d'esprit politique, ni seulement parce qu'il n'aurait pas su l'exploiter avec une décision suffisante. C'est un fait que malgré les querelles, et au milieu même des luttes intestines, le patriotisme de la Nation renaît avec une vigueur nouvelle aussitôt que les nécessités politiques lui présentent la trêve religieuse comme un devoir patriotique. Il suffit pour s'en convaincre de lire l'acte de 1529 [50].

Lorsque le procureur de la Nation constate, par exemple, que la guerre a été funeste à toute la chrétienté, il obéit certes à un noble sentiment d'humanité; mais on est frappé de constater qu'il n'oublie pas de rappeler aussitôt que l'Empereur des Romains est et restera invincible. Il sait que la paix a été longuement préparée par les entrevues de Louise (de Savoie), mère du roi, et de Marguerite d'Autriche; mais il en profite pour se flatter de l'excellence de la Maison d'Autriche et se féliciter d'un événement qui doit assurer à la Nation gloire, honneur, puissance et sécurité [51]. Et que dire de la

49. Cité par Lavisse et Rambaud, *Histoire générale*, t. IV, p. 90.

50. D 213, f° 241.

51. « Cujus foelicis concordia authores et mediatores fuerunt illustrissima domina Margarita, ex illustre Austriae domo nata, Maximiliani Imperatoris filia, et domina Ludovica Francisci regis mater. Actum in imperiali civitate

réception d'Eléonore l'année suivante ? En dépit de son zèle réformiste quels gages de loyalisme la Nation ne donne-t-elle pas alors à César [52] ?

Le protestantisme de ces étudiants qui, par ailleurs — ainsi que nous le verrons plus loin —, savait être agressif, s'accommodait fort bien de la politique étrangère du grand monarque catholique quand l'exigeait l'intérêt supérieur de l'Empire. Au moment voulu, les préoccupations religieuses s'effacent devant le patriotisme, et l'unité morale de l'Empire, de tout l'Empire (Espagne comprise) se trouve rétablie.

Un jour cependant ils n'hésiteront point à lui marquer leur mécontentement. Le 20 décembre 1539, l'Empereur traverse Orléans. On pouvait s'attendre de la part de la Nation à une manifestation tapageuse qui dépassât par son ampleur les prescriptions du cérémonial traditionnel [53]. La relation du voyage de 1539 est bien connue aujourd'hui. La réception d'Orléans, en particulier, a été décrite plus d'une fois. Or ni Vergnaud-Romagnesi, qui, pour son *Entrée de Charles V à Orléans*, a compulsé la plupart des documents contemporains, ni les relations que j'ai pu examiner moi-même dans les collections particulières ne signalent la présence de la Nation germanique à la cérémonie de l'« Entrée ». Vergnaud-Romagnesi nous dit bien que l'Université était « composée de 259 écoliers [54] ». Il précise qu'ils étaient partagés en cinq divisions : 1° le capitaine général suivi d'une bande au nombre de 50; 2° les Picards [55]; 3° les Français; 4° les enfants d'Orléans; 5° les escoliers de Touraine. Mais comme toutes

Cameracense anno et mense ut supra; haec omittere non potui, candide lector, cum credam pacem hanc nationi nostrae non parum gloriae, decoris, incrementi et securitatis etiam allaturam. » (D 213, f° 241.)

52. V. *Bull. hisp.*, art. cité.

53. Sur la réception d'Orléans, voir : *Entrée de Charles V à Orléans en* 1539, par C. F. Vergnaud-Romagnesi (Orléans, 1846), et un livret de 32 pages in-12, en date du 10e jour de janvier 1539, imprimé à Paris et à Gand (exemplaires rares) : *La triomphante et excellente entrée de l'Empereur faicte en la ville d'Orléans par le commandement du roi*, reproduit incomplètement dans les mémoires de Martin et Guillaume Dubellai-Langli. Voir Godefroy, éd. 1619, *Cérémonial françois*, p. 271-272.

54. 510 écoliers de droit, dit un manuscrit contemporain (Bibliothèque de la ville, feuille volante, ms. 957).

55. « Ecoliers de Picardie et de Champagne; et estoyent avec eulx les Champenoys (chacun un collet de marroquin d'Espagne deschiquetez) » (Relation de V. Romagnesi, p. 10).

les relations du voyage, il reste muet sur la participation de la Nation à cette cérémonie.

Consultons donc l'acte de procure de 1539. Cet acte consacre à l'événement une note brève à peu près illisible et d'une sécheresse trop apparente pour qu'elle n'ait pas été concertée [56].

Postea anno Domini milesimo (*sic*) quingentesimo trigesimo nono die vero vigesima mensis decembris transivit hac civitate dominus Cesar ad adeundam Flandriam. Illi multae pompae et multi apparatus, cum magnis sumptibus, et honores sunt facti non solum per procuratores vel cives, verum etiam per nostram totam Universitatem aurelianensem quae, ut dictum est ab omnibus, pretium retulit.

En somme, le procureur de la Nation s'est borné à noter sur son registre le passage de Charles V. Une simple allusion aux honneurs réservés à l'Empereur, un mot vague pour constater que l'Université assista à la cérémonie de l'Entrée, un mot aimable à l'adresse de l'Université : c'est tout. Sur les détails de cette solennité, sur le séjour même de Charles V et la participation effective de « la Nation » aux cortèges, aucune indication ne nous est fournie. La réception de Charles V avait eu pourtant un éclat exceptionnel, unique dans les annales de la ville royale, fameuse par le cérémonial de ses « Entrées » [57]. Ce laconisme [58], comment l'expliquer, sinon par le mécontentement de la Nation à l'égard du souverain qui, en pleine crise réformiste, joignait à l'intolérance espagnole une sorte de mépris pour les libertés publiques que

56. Manuscrit d'une lecture difficile. Le procureur qui a rédigé ces lignes, ne pouvant se taire complètement, tenait à ne pas les mettre en valeur. Il les a noyées dans un acte qui, par ailleurs, n'offre aucun intérêt. (D 213, f° 281, inédit.)

57. Dans le cortège il y avait, paraît-il, jusqu'à 35.832 hommes d'armes, selon le manuscrit (ms. 957, Bibl. de la ville). Vergnaud-Romagnesi nous dit qu'à la revue préparatoire du 17 décembre il y avait déjà 36.086 hommes armés. A l'un ou l'autre de ces chiffres, il faut ajouter la population civile et les corps constitués, magistrats, bourgeois, et marchands, écoliers, clercs du châtelet, etc., 119 pièces d'artillerie avaient été disposées sur le passage du souverain.

58. Inaccoutumé : cf. *Réception d'Eléonore*, et celle, par exemple, à Orléans, du duc de Saxe (D 214, f° 218), du prince Albert de Brandebourg (f° 151), plus tard celles de Richelieu (particulièrement importante) et du légat du pape.

revendiquaient avec les Gantois tous les luthériens d'Allemagne ?

Charles V se rendait dans les Pays-Bas révoltés. On savait que la répression serait impitoyable. Les rancœurs accumulées contre lui s'aggravaient du fait de son rapprochement avec le roi de France. Cette politique incertaine, qui blessait le patriotisme de la Nation, révélait des calculs insaisissables qui incitaient à la défiance. L'acte de procure de 1539 laisse entrevoir qu'à cette date le désaccord entre le roi d'Espagne et l'Empire arrive à son point culminant. Discordance de mœurs, de principes surtout, méfiance, désaffection croissante, voilà ce qu'il traduit. Il y avait là un avertissement d'une gravité exceptionnelle. Entre Charles V, l'Espagne, d'une part, et les libertés religieuses, d'autre part, le choix semble être fait, car, dorénavant, les événements vont se précipiter, jusqu'au jour où Charles V, sous la poussée des idées nouvelles, sera contraint de procéder lui-même au démembrement de son empire [59].

A cette date, le protestantisme s'est fortifié considérablement à Orléans. En 1557 on y constituera une Eglise réformée [60]. Ni les édits, ni la fameuse « Chambre ardente » n'avaient pu assurer le triomphe de la contre-réforme. On avait vu même se succéder dans les chaires de l'Université des professeurs dont le nom seul pouvait être un défi : Melchior Wolmar, Nicolas Bérauld, qu'Erasme avait honoré publiquement de son amitié, Jean Coras, Anne Dubourg. La présence, à leurs cours, de Calvin, de Th. de Bèze, n'était point faite pour apaiser l'ardeur des luthériens venus de tous les points de l'Empire. Henri II ne leur avait-il pas accordé, en 1555, la liberté de leur culte dans le temps même où sévissaient la Chambre ardente et les placards de l'Empereur ? Et ce privilège n'était-il pas octroyé alors que Charles V

59. On sait à quelles tractations se livra Charles V pour amener son frère Ferdinand à céder la couronne impériale à Philippe (Robertson, t. II, p. 564-565 : *Ambassade de M. de Noailles*, t. V, p. 359 sq., éd. de l'abbé de Verlot) et quels appuis Ferdinand trouva dans l'Empire du côté protestant.

60. Théodore de Bèze, *Histoire ecclésiastique des Eglises réformées*, liv. II.

faisait promettre solennellement à son fils de ne pas faillir dans la défense de la religion catholique [61] ?

Le premier soin de celui-ci à son arrivée au trône sera de faire publier à nouveau l'édit de 1550 et de confirmer l'instruction de 1546 relative à l'Inquisition. On s'attendrait, dans ces circonstances, à retrouver dans le milieu germain d'Orléans les mêmes préventions à son égard qu'envers Charles V. Il n'en est rien : Un revirement se produit en faveur du roi d'Espagne. Comment l'expliquer ?

Philippe arrive au trône au moment où la haine du papisme atteint son paroxysme. Le cri de ralliement des luthériens est le même à Orléans que dans les terres d'Empire : « Plutôt Turcs que papistes ». Placée entre les deux grandes ambitions rivales, la papauté, pour sauvegarder son pouvoir temporel, avait été amenée, au moment de la rupture de la trêve de Vaucelles, à solliciter l'appui d'Henri II [62]. Le sort de l'Europe, une fois encore, allait se jouer en Italie. Cette situation n'échappera pas à nos étudiants. Pour eux, patriotisme et religion ne feront qu'une seule et même chose. Philippe II, ennemi du théatin, n'est pas encore à cette époque le champion déclaré de l'orthodoxie [63]. Les sujets de l'Empire, en dépit du partage de 1556, croient encore possible, à la faveur des événements et sous un prince qu'ils espèrent plus conciliant, le rétablissement de l'Empire austro-espagnol. L'hostilité d'Henri II contre Philippe et la haine du papisme réveillent le sentiment national et les rendent, eux sujets de la branche allemande, solidaires, en présence du danger, de la Maison d'Autriche d'Espagne. En face de l'Eglise romaine, l'unité morale de l'Empire que Charles V n'avait pu conserver se constitue à nouveau : et c'est ainsi que Philippe II, pendant la période des guerres d'Italie et jusqu'au lendemain de la bataille de Saint-Quentin, fera figure de héros national pour les sujets de Ferdinand.

61. Cf. Lavisse et Rambaud, t. V. p. 181.
62. Expédition du duc de Guise en Italie.
63. Malgré son mariage avec Marie Tudor, qui ne paraît pas avoir ému la nation.

Consultons une fois encore les registres de la Nation[64] :

Carolus Q. imperio sese abderat[65].

Rarum equidem, at tota seculorum retroactorum serie maxime memorabile hoc nostro aevo exemplum accidit : Nimirum ut Carolus Quinctus terra marique victoriosissimus, hactenus, felicissimusque Imperator Germanus, suapte sponte, deliberata voluntate, imperio se simul totque amplissimorum per Europam Regnorum administratione penitus abdicaret : inque monasterium, nescio cujus Religionis causa, apud hispanos, ex Belgica, cum duabus sororibus, Maria et Leonora, classe eo profectus, includeret. Filio igitur Philippo in Paterna Regna, atque late diffusas opes (Imperatoria namque Majestas in Ferdinandum, consensu Procerum Germanicorum translata fuit) haereditario jure succedente, cum per germaniam et Galliam omnia sic satis pacata essent, tota belli moles in Italiam translata, vel potius attracta est.

Philippo regnorum paternorum administration. suscipit.

Praefuit per id tempus Romanae sedi, quam apostolicam vocant, Joannes Petrus Caraffa, neapolitanus, Monachus, Sectae abortivae istius Jesuitarum Author, effectus Cardinalis, theatinus dictus, Pontifex vero creatus, Paulus Quartus appellatus est. Is quamquam exoletus jam senex esset, nihilque magis quam pacem colere, Ecclesiaeque Romanae seriam emendationem maximo quodam pietatis Celo, ante Pontificatum, flagitare et expetere videretur, quod liber quem ad Paulum tertium conscripsit satis testatur graviter certe in eo et satis acriter abusus Romanae Ecclesiae reprehendit, ut fere ab adversario Pontificae Sectae atrocius in illam scribi nihil posset, tamen post quam ad hoc summae potentiae et opum fastigium pervenit, in tanto rerum successu christi et

Paulo IV, Papa bellum Philippo facit.

64. D 214, f° 238 v° et suivants : *Liber germanicae in Aureliana Academia nationis. Acta procuratorum suorum ab anno M. CCCCCXLVII.* V. aussi le mémoire de M. E. Bimbenet à la Société d'agriculture, sciences, belles-lettres et arts d'Orléans, séance du 5 janvier 1872. Nous reproduisons les passages essentiels de ce document. Bimbenet en a donné une première version (incomplète). Le texte a été fort mal établi. Les notes qui l'accompagnent sont brèves et souvent inexactes.

65. En marge et d'une écriture différente; de même les autres notes marginales.

afflictae Ecclesiae facile oblitus, non Monastica negotia molitus, non Petri et Pauli (quorum successorem sese venditat) exempla, sed potius Julii, Marii, Scillae, Antonii Tyrannidem imitatus, a Pace, nuper, singulari Dei beneficio orbi terrarum restituta, ad bellum, infernalibus furiis pravaque cupiditate ex aliorum dispendiis, se, suosque nepotes [66] locupletandi incitatus, ultro adierit animum. Itaque haec foedissima et impurissima Harpyia sitiens humani sanguinis ex spelunca veneti maris, in altissimas rupes progressa, comparata valida suorum manu, Philippi nonnullas ditiones et Italiae oppida quae patrimonii S. Petri (hunc enim furum praetexere sceleribus solet) esse predicabat, invadit [67]. Cujus furori Philippus, comparatis omnibus ad bellum necessariis, missoque Albano duce, et aliis ex columnensium domo capitaneis praefectis militiae, facile restitit. Haec fuerunt quasi prima, post acceptas regnorum habenas, Philippi Tyrocinia, quae eum quidem varie exercuerunt, sed tamen non inauspicata fuerunt. Equidem Pontifex cum Italicis copiis tanto hosti, abque omni re instructissimo par esse non posset, neque tamen ab armis decedendum sibi existimaret, ex iis hèlvetys qui Romanam religionem adhuc sequuntur, auxilia magnis propositis et premiis et pollicitationis aeternae salutis, quae in sua, puta, Dei vicarii, manu posita est, certo certius consequendae, primo quoque tempore ad se accersit. Sed quantulum proh dolor isti boni viri, auxilii Papae rebus attulerint, eventus stultorum magister, satis comprobavit. Nam quamvis Pontifex optatissimo in urbem eorum adventu non solum mirifice laetatus fuerit, eosque amicissime exceperit verum etiam palam pro concione laudaverit, adeo ut in haec verba proruperit : Hi Angeli divinitus missi sunt ad Ecclesiam defendendam : hi Patriam, Uxores ac Liberos deseruerunt ut pro Ecclesia pugnarent; Benedicam eos Brachio meo ferreo ac potenti, et cruce; ut liberos haereditarios Sancti Petri, con-

Helvetii auxiliares papae trucidati.

66. V. *Le cardinal Carlo Caraffa*, par G. Duruy, Paris, 1882.
67. V. c. Campana, *La vita del cattolico e invittissimo don Felipe II d'Austria...*, livre VIII.

signabo, etc. [68]... ... Tamen, ut est rerum humanarum magna mutabilitas non fuit illis diuturnum hoc gaudium. Nam cum Palianum eos Pontifex cum mille Italis expeditis misisset a M. Antonio Columnio undique circumventi, *longe praeclarius ducentes, fortiter pugnando honeste mori, quam turpi fuga, ignominiosam sibi salutem quaerere, ad internetionem omnes caesi* [69] deletique fuerunt. Hunc habuit exitum desertio Patriae, conjugum, liberorum. Hunc habuit effectum sancta Benedictio illius beatissimi, qui in Templo dei sedet, qui nec fallere nec falli, nec labi nec errare potest. Enim vero sic soleo beare quos amo, ut comicus ait [70]......... ....

Hoc bello cum se pontifex astutia expedivisset, spectatorem se potius quam actorem ejusmodi fabularum maluit praebere; tutius enim esse putabat de alieno corio ludi; quamobrem dimoto a suo tecto incendio, faces longe atrociores vehementiores et periculosiores in Picardiam transfert; ... Juvat hoc loco epigramma de hoc pontifice non illepidum ascribere :

Cum tibi non virtus habilis sit, Caraffa, bello,
Et castris habeas cognita claustra magis,
Cum desint vires, bellique pecunia nervus,
Quis te precipitem cogit in arma furor ?
Infirmis humeris damnata quid induis arma ?
Quae tibi cum libeat ponere, non liceat ?
Cur respirantem et curantem vulnera mundum
Concutis et Martem primus in arma cies ?
Da miseris requiem et nostri miserere laboris;
Si nobis pater es, si tua cura sumus
Conde Senex gladium et christi reminiscere verbi,
Quod dixit Petro, dixit et ille tibi.

Respondit Pontifex.

Ne tu me Petri successorem esse putato:
Ecce vides Pauli nomen et arma gero.

68. A la suite de la séance, il élève leurs chefs au grade de chevaliers du bouclier d'or (creavit equites auratos).

69. Souligné dans le texte.

70. Le passage qui suit immédiatement dans le manuscrit explique l'intervention d'Henri II, par un traité intervenu entre le Pape et le Roi de France depuis plusieurs années (un traité, disait-on, de paix et d'alliance indissoluble). Le procureur se fait aussi l'écho d'un bruit qui aurait couru alors au sujet du Duc de Guise : celui-ci aurait eu surtout en vue de conquérir pour lui-même le royaume de Naples, et le pontificat pour son frère, le cardinal Charles de Lorraine.

Nec tamen hoc christi verbum minus intono voce :
Non veni pacem mittere sed gladium [71].

Hic Acheronticus senex, Imperitus Monachus, avaritia inexplebili, libidine dominandi aliarumque virtutum, quae Romanam hanc sedem, propius quam umbra corpus, aut Catellae dominas, sequuntur, immenso pondere incurvatus, abjecta cuculla, gladium lege sibi prohibitum vi rapit, extra urbem in Campum prosilit, castra locat, supplosione pedis, non solum Italiam, sed totum pene christianum orbem concutit. Hannibale, Pyrrho, Antigono terribilor [72], scilicet hic est ille Neoptolemus.

La valeur documentaire de cette pièce n'est pas à dédaigner. La période qu'elle embrasse est assez mal connue, en effet; non point tant, certes, à cause de la rareté des documents contemporains, qu'en raison des conditions particulières où ils furent écrits. Ainsi, les écrivains ecclésiastiques [73], témoins des événements, qu'on cite le plus volontiers pour l'étude de cette époque dissimulent, par respect pour le pontife, trop volontiers ses faiblesses. Navagero lui-même, dans sa relation, ne paraît pas avoir toujours réservé la liberté de son jugement. Il est vrai que Nores [74] — et dans un milieu à peine différent — nous renseigne plus exactement sur l'action personnelle du Pape. Panvinius épouse même la cause de Philippe II. Mais ni l'un ni l'autre ne nous fait sortir du milieu italien : toutes ces chroniques sont nées dans l'entourage romain. La chronique d'Orléans nous transporte dans un milieu bien différent. Sans doute ne faut-il point en concevoir des espérances démesurées. Elle ne nous en apporte pas moins des éléments de comparaison d'un intérêt certain. Nos propres historiens ont jugé de façon si différente les événements d'Italie,

71. Suit un court passage où l'attitude du Pape est mise en opposition avec les enseignements de Dieu; relevons une allusion au roi Alphonse d'Aragon . « Vult (Deus) Imperatorem pro patria et Religione, quod Alphonsus ille Aragonius olim pro lege et pro grege in symbolo dixit, pugnare; ideo illi gladium in manus dedit; vult autem Episcopum non pugnacem esse sed didacticum... »

72. « La Complessione di questo pontefice é collerica e adusta » (Navagero, *Relazioni venete*, éd. Alberi, série II, p. 379). — « Pontifex natura iracundus, ac pene implacabilis, » cité par Duruy, *op. cit.*, p. 22.

73. Bromato, p. ex. V. aussi Onofrio Panvinio, continuateur de l'œuvre de Platina (*Historia de vitis pontificum Romanorum*); *Relatione di Roma* de Navagero (Alberi, série II, vol. III, p. 379).

74. *Guerra degli spagnuoli contro Papa Paolo IV* (*Archivo storico italiano*, t. XII). Parmi les historiens modernes, consulter G. Duruy, *Le cardinal Carlo Caraffa*, p. 21 et 22; Watson, *Histoire du règne de Philippe II* (1778). On trouvera dans l'ouvrage de Duruy et dans Lavisse et Rambaud, t. IV, p. 133, une bibliographie abondante.

qu'il est bon de ne rien négliger qui puisse les éclairer. On ne saurait oublier, d'autre part, que nous arrivons bientôt à la paix de Cateau-Cambrésis, où nous verrons se modifier de fond en comble les conditions de la politique internationale. Ignorer la personnalité, les intrigues de Paul IV, et surtout la conception qu'on s'en fait dans les milieux protestants impériaux, c'est négliger des éléments psychologiques essentiels, quelques-uns des facteurs dominants de ces divergences religieuses qui vont transformer les rapports de la Maison d'Autriche d'Espagne avec la France et l'Angleterre pendant quarante ans, et avec l'Empire pour toujours.

La Chronique d'Orléans présente en outre l'intérêt d'avoir été écrite par un luthérien d'Allemagne (Saxon comme Luther) dans une ville francaise, gagnée elle-même au protestantisme. On y voit à quel degré pouvait atteindre la passion religieuse dans certains de nos milieux universitaires plusieurs années après les ardentes querelles de la Sorbonne, et les formes diverses qu'elle pouvait revêtir. Alors que le protestantisme français, continuant à traduire les aspirations de la Renaissance, restait exempt, dans sa forme la plus élevée, de toute préoccupation étrangère à la religion, la Réforme, dans le milieu germanique d'Orléans, trouvait un point d'appui dans le sentiment national. Paul IV, après avoir été hostile à l'Empereur [75], se déclarait l'ennemi mortel des Espagnols : l'occasion paraîtra propice pour renouer les liens de l'Empire avec la Maison d'Autriche d'Espagne. Le sentiment religieux dévie alors de sa direction initiale. Ce n'est plus un mouvement spontané, une libre adhésion de la conscience. C'est, en face de l'esprit francais renouvelé par l'humanisme et fier de son indépendance, une double entreprise religieuse et politique se confondant, au cœur même du pays, dans un patriotisme agressif qui s'exalte avec la victoire et tire sa force de nos malheurs. Tels apparaîtront devant l'histoire le récit de la bataille de Saint-Quentin et les commentaires qui l'accompagnent dans l'acte de procure d'Herman Frisius [76], à la suite

75. Nores, *op. cit.*, p. 8 : « contradicendo sempre et opponendosi à sensi dell' Imperatore. »

76. Suite de l'acte précédent (D 214).

des événements d'Italie et de l'expédition malheureuse du duc de Guise :

In Picardia Sinonio Pontificis astu, ut dixi, bellum recruduit. Gallus [77] satius arbitratus praevenire quam praeveniri, inducias, ut ipse divulgat, quas superiori anno, tantopere Caesar expetiverat, contra jurisjurandi Religionem et jus gentium ab hispano impie violatas esse, edito publico scripto conquaeritur; hincque ultro inferendi belli occasionem et ansam arripit.........................

....

.... Talia fuerunt exordia primi hujus belli quod Philippus contra Galliae Regem gessit. Haec occasio cum quasi caelitus, benegerendae rei oblata esse videretur; urgendam eam porro et martis aleam, cum hoste experiendam, consilio ducum, censuit. Quare exercitum promovet, omnes aditus diligentissime intercipit, et qua potest summa contentione, dum omnia metu et terrore complerentur oppidum Quintini obsidione arctissima cingit, et paucis Hebdomadis post Bombardarum immanium assiduis ictibus quassatum, vi expugnat, diripit, Incolas omnes ejicit, novis praesidiis Germanicis et Hispanicis firmat Admiralem Franciae ibi capit; progressus ulterius munitissimam arcem Han et Chasteauneuff in potestatem suam redigit.

Hanc cladem non levem, cum Gallus accepisset, tanta consternatio et formido ab imminente et victore hoste hominum animos repente invasit, ut bis de Lutetia relinquenda cogitatum fuerit. Rex quo pedem referret, incertus, omnibus praesidiis orbatus, inopsque consilii et auxilii, metu adventantis hostis trepidabat. Plebs populusque Parisinus fuga salutem sibi querere; eo satis demonstrabat, quod spreto severissimo regis edicto, de non relinquenda urbe tam noctu quam interdiu, et terra et flumine Sequana, cum praetiosiori bonorum parte, quam pro tempore aut navigiis aut curribus carrisque injicere poterant, partim clam, partim palam se subducebant. Nulla aetate fando auditum est : Nautas, carrucarios, vectores, bajulos et id genus abjectos homines, elatioribus animis fuisse, aut tantum ex labore et opera locata lucri reportasse. Vidisses panico quodam terrore omnia susque deque ferri, quo fiebat, ut relictis aris et focis, turmatim urbe profugerent. Videre erat diversos hominum vultus. Qui erant re opulenta et lauta, tristabantur, qui vero inopes, ut crochetarii et id genus fecis, domi vix atrum panem vorabant, sibi gratulabantur, aliosque ludibrio et risui habebant. Sperabant enim, si hostis propius accederet, ex aliorum dispendiis, sua compendia se facturos esse. Hinc Sequana Navigiis, istinc ager

77. Le roi de France. Cette expression revient souvent dans les registres de la Nation pour désigner les Français.

Parisinus praecipue versus Aureliam, curribus, vehiculis, equis, jumentis, asinis, mulierculis, pueris, aliaque chariori suppellectili, quam quasi ex incendio secum abripuissent, onustis, coopertus erat. Hinc gemitus, illinc clamor, hinc desiderium dulcis patriae, relinquendaeque jucundae consuetudinis necessitas querelas exprimebat; quid dicam, tristis cujusdam exilii spectaculum hoc speciem quandam iis qui abjectis animis erant representabat. Metuebant sibi valde effaeminati isiti cinici ac delicati Sybaritae, terrae filii, Adonidis Hortis, mollibus incessibus, Venereis choreis et jucundis voluptatibus innutriti [78] et mancipati, a stridore horrentium germanicorum armorum, et truculento nigrorum equitum insolito conspectu, quos, aliorum periculo edocti, compertum habebant non jocari. Nullosque alios demulcendi tractandique pro dignitate hujusmodi teneros milesios, aeruginis ab auro tollendae, pulveris scriniis excutaendi, tineisque et blattis ex pretiosis vestimentis profligandis, bonis vinis et epulis degustandis apparandisque, omnis denique egregiae aeconomicae administrationis (ut neque ab Aristotele, aut Xenophonte, qui in hoc scriptionis genere diligentissimi habentur, similes proditi sint), Magistros aeque peritos usquam terrarum reperiri. Adeo hoc hominum genus in hoc artificio excellit, ut vel ipsi Acherontico Plutoni, trepidationem ob artis admirationem incuteret.

Et opinor si Rex Philippus fortunam secutus, hos expeditos Nigros fratres, partemque aliquam bonam reliqui exercitus Germanici et Hispanici, subito in Regni penetralia duxisset, murisque Urbis Regiae admovisset, brevi opulentissimis spoliis, Gazis omnibus Parisinis, Imperioque, potitus fuisset.

Erat enim tunc rex ab omnibus rebus, si unquam alias, imparatissimus, ut ne unum militem quidem haberet, quem hosti opponere potuisset; huc accedebat et metus, quo mirabiliter totum regnum quatiebatur. Quae omnia, si res acriter et studio per industrios duces gesta fecisset, magnum momentum ad victoriam attulissent. Sed servatur fortasse, occulto Dei judicio, Gallica ista Corinthus in aliud tempus. Vitia in praecipiti stant, ad quorum Cumulum vix quidquam adjici potest, summisque negatum stare diu [79].

78. Au lendemain de la bataille de Saint-Quentin un grand scandale éclata à Paris, à l'hôtel Bertonnier, dans la rue Saint-Jacques. Il n'est pas impossible que le rédacteur de cet acte en ait profité pour procéder à l'une de ces généralisations faciles, dont on ne paraissait pas avoir perdu l'habitude, il y a quelques années à peine, dans un milieu sensiblement voisin. Sur ce scandale que la chronique de l'époque a utilisé comme une arme de combat contre le protestantisme, voir de Thou, *op. cit.*, t. III, p. 181, 182. C'est au cours de cette même année que le roi fait publier plusieurs édits « favorables à l'honnêteté publique » (de Thou, p. 182 sq.).

79. Le procureur termine son acte par une nouvelle attaque, non moins violente, contre le Pape et son Eglise, « ce sale troupeau » dont il dénonce l'hypocrisie, à l'occasion des cérémonies et des processions ordonnées par Henri II « pour conjurer la colère de Dieu et de l'ennemi ».

On ne saurait ne pas être frappé de certaines analogies... Peut-être n'est-il pas opportun d'insister sur ce point. Le texte est assez significatif en lui-même. Ce qu'il faut retenir malgré tout, c'est la vivacité du récit et son exaltation croissante jusqu'à ces lignes prophétiques : « Servatur, fortasse, occulto dei judicio, gallica ista Corinthus in aliud tempus..... »

L'alarme avait été grande à Paris. Le témoignage de Rabutin en fait foi et tous les historiens français contemporains en conviennent avec lui : « Le Roy a cet advertissement avec toute sa cour se retira, dit Rabutin, de Compienne devers Saint Germain en Laye et à Paris tant pour adviser à recouvrer et dresser nouvelles forces... que pour asseurer et remettre en bonne espérance la meilleure part de ce pays : mesmement cette opulente ville de Paris alors si troublée et en crainte que chacun ne pensoit qu'à fuir et se sauver aux extrémités du royaume [80]. » — De Thou, dans son histoire universelle [81], nous fournit, au début du siècle suivant, quelques indications complémentaires, d'après les témoignages contemporains : « On ne savoit pas, dit-il, si Philippe se jetteroit dans le Bourbonnais ou si, au contraire, il iroit à Compiègne, ou si enfin pour ne pas incommoder ses peuples par le passage de son armée il s'en retourneroit par la Champagne et mettroit, chemin faisant, notre payis au pillage. » « On avoit appris que le baron de Polviller... étoit sur la frontière avec 20 compagnies d'infanterie et douze cens chevaux allemands » et les précautions avaient été prises pour mettre Paris à l'abri d'une attaque. Le roi rassemblait des troupes à la hâte et de toutes parts [82] lorsqu'on apprit que les reîtres [83] de Phili-

80. *Mémoires de François Rabutin* (*Collection universelle des mémoires particuliers relatifs à l'histoire de France*, t. XXXIX, p. 60).

81. Ed. de 1734, t. III, p. 17.

82. Voir Ribier, *Lettres et mémoires d'Etat pour servir à l'histoire d'Henri II*, en ce qui concerne plus particulièrement le rappel du duc de Guise.

83. Les *fratres nigri* dont il est question dans le document sont des mercenaires allemands; il y en avait dans les deux camps. Voir, F. de San Roman : *La batalla de San Quintin en* 1557, Madrid, 1863. Le duc de Brunswick, dit cet historien, et le comte de Mansfeld commandaient dans l'armée de Philippe II des Allemands « de la banda negra, de los cuales 1200 eran ligeros de los llamados Reiters et 500 españoles. Los reitres se distinguían con este nombre por llevar toda la armadura y arneses de color negro ».

V. Rabutin, *op. cit.*, p. 197, chap. XI : « Le roi voulut s'asseurer d'hommes, mesmement d'allemands sur tout des Reitres et pistolliers pourceque l'an precedent (l'année de Saint-Quentin) les plus grandes forces que son ennemy

bert de Savoie s'étaient révoltés, « et comme si leur temps de service fût expiré, ils se mirent dans celui de la France » [84]. L'historien anglais Watson constate plus tard dans son histoire du règne de Philippe II [85], également d'après des documents contemporains, qu'à la suite de la perte de Saint-Quentin le plus grand désarroi s'était emparé de la France : « Philippe, dit-il, s'aperçut trop tard qu'il avait laissé échapper la seule occasion qu'il aurait probablement jamais de pénétrer dans l'intérieur de la France et de s'emparer de la capitale. » « La bataille de Saint-Quentin, ajoute-t-il, aurait eu les suites les plus importantes si Philippe avait déféré à l'avis de quelques-uns de ses généraux qui le conseillaient de conduire son armée victorieuse au cœur de la France. »

Cependant du fond de sa retraite Charles V conseillait à Philippe « de bien vouloir oublier l'Italie pour faire de grands efforts du côté de la France » [86]. « Ses diplomates, nous dit Mathorez [87], le renseignaient sur les moindres événements de la cour de France. Par ses dons, ses largesses, il comptait dans le royaume des lys de nombreux partisans. Des princes lorrains, Mercœur, Montmorency, sont à sa solde [88]; de moindres personnages reçoivent de lui des pensions. Un vaste réseau d'espionnage enlace la France... des pamphlétaires, des libellistes aux gages du roi d'Espagne n'écrivent que sous son inspiration... » Le roi d'Espagne fera même répandre plus tard à Rome « un opuscule démontrant qu'il est le seul à posséder des droits à la couronne de France ». Dans cette organisation méthodique, quelle place tenait la Nation germanique d'Orléans ? Quel rôle jouait-elle ? A quelles tractations secrètes s'était-elle prêtée ? Dans l'état actuel de nos connais-

eust et dont l'on estimoit qu'il s'estoit peu le plus avantager sur luy, estoit par le moyen de ces reitres (*qu'ils ont depuis appelés Harnois noirs*) lesquels se trouvant tous chargés de pistolles, (armes de traict à feu furieuses et espouvantables) sembloient être inventées pour l'étonnement et roupture de la gendarmerie française. »

84. De Thou, *op. cit.*

85. Trad. de 1778, p. 82.

86. Mathorez (J.), *Les Espagnols et la crise nationale française* (*Bull. hisp.*, t. XVIII, 1916, nº 2, p. 1).

87. *Op. cit.*

88. Ne pas oublier que, depuis 1538, la Nation de Lorraine a été absorbée par la Nation germanique.

sances, la question est difficile à résoudre; mais elle peut se poser. Il semble, en tout cas, quand on compare l'attitude de la Nation au moment de la visite de Charles V en 1539 et ses sentiments envers Philippe II après Saint-Quentin, que jamais depuis Philippe le Beau et à aucun moment de leur règne les rois Espagnols de la Maison d'Autriche n'ont été aussi près que Philippe de réaliser contre la France l'unité de cet Empire sur lequel « le soleil ne se couchait pas ».

Philippe II n'eut pas l'intelligence de la situation. Il devait perdre définitivement la partie le jour où il enverrait le duc d'Albe demander pardon au Pape d'avoir envahi les possessions sacrées de l'Eglise, dans des conditions telles que « Paul était un vainqueur qui usait de ses droits et Philippe un prince humilié et vaincu [89] ».

Désormais, le sort en est jeté. Le divorce entre la Nation et la Maison d'Autriche d'Espagne est irrémédiable. Le procureur de la Nation annoncera encore la fin générale des hostilités et la paix de Cateau-Cambrésis, mais brièvement et seulement pour se féliciter de la reprise des études et du rétablissement de la liberté commerciale [90]. Ce détachement fait un contraste saisissant avec le récit passionné que présentait la relation précédente. En définitive la Nation renonce aux espérances qu'elle avait fondées sur le « roi d'Espagne [91] » et reconnaît Ferdinand comme souverain légitime de l'Empire. Dans les Pays-Bas la guerre civile pourra commencer : la Nation tout entière, dressée contre la politique impitoyable de Philippe II, encouragera de ses vœux cette longue et sanglante agitation qui aboutira à l'acte de 1648 [92].

Sommes-nous arrivés au terme de l'histoire des rapports

89. Watson, *op. cit.*, p. 830; cf. Rabutin, p. 110 à 113 (*op. cit.*); extrait du traité : « De la part du roy Philippes, le duc d'Albe fera les obeissances et hommages qui seront convenables à notre sainct père le Pape comme devôt fils et en signe d'obéissance et humilité pour impétrer grâce et pardon de lui, aussi que le roy envoyera homme exprès vers notre sainct père pour faire semblable. Le Pape comme son père et clément les recevra et acceptera pour bon fils et obéissant. »

90. D 214, f° 228 v°. En 1566 il annoncera en deux lignes, sans plus, la naissance de la princesse « Eugenia Clara Isabela » (f° 444).

91. Jusqu'à cette date, quand il s'est agi de Philippe II, elle l'a toujours appelé Philippe. A partir de ce moment elle l'appelle « le roi d'Espagne ». Ce détail n'est pas sans importance.

92. Traité de Westphalie.

de la Nation germanique d'Orléans avec la Maison d'Autriche d'Espagne ? Pas tout à fait. Un lien subsiste encore. Le va-et-vient continuel qui s'était établi dès le début du règne de Charles V entre l'Allemagne, les Flandres et l'Espagne ne cessera pas d'un jour à l'autre.

Tant que l'Espagne n'aura pas reconnu l'autonomie des Provinces-Unies, des échanges se feront à travers la France dans un sens et dans l'autre. Orléans restera l'étape importante sur la grande voie du sud qu'elle a toujours été et la Nation, continuera d'ouvrir ses portes aux sujets de Philippe, Flamands ou Espagnols. Ce mouvement s'accentuera à mesure que se précipiteront les événements dans les Pays-Bas, aux environs de l'année 1600 et après la rupture de la trêve de 1609. La Nation aura d'ailleurs un autre rôle à jouer : elle accueillera les pèlerins de Saint-Jacques et la cour des miracles venue de tous les coins de l'Empire qui s'attache à leurs pas.

Les extraits suivants des livres des questeurs [93] dont on mesurera l'intérêt suffiront à nous éclairer :

1583. Cuidam Leodiensi qui cum reverti vellet a commeatu imperatricis in Portugaliam ab Hispanis captu et ab illa detestanda hispanicae inquisitionis tyrannide, per annum vexatus et suis rebus spoliatus fuerat dati fuerunt	3 l.
1585. Cuidam saxoni ex Hispania redeunti mandatu procuratoris	1
1596. Polono cuidam devotionis causa ad St Jacobum eunti pro elymosina dedi	15
1597. foeminae cuidam belgae ex Hispania se venire pretendenti	30
1599 expendi in tres pauperes germanos, euntes devotionis causa ad St Jacobum	15
— in Lymosinam dedi germanis redeuntibus a St Jacobo	1 fr. 15

93. Les livres des questeurs, ce sont les livres de comptes de la Nation. Antérieurement à l'année 1583, le détail des sommes allouées aux voyageurs est rare. Il importe de signaler qu'on n'accorde des secours, en général, qu'aux sujets de l'Empire et aux Espagnols (il y a des exceptions, elles sont rares). L'examen de ces comptes permettrait de préciser plusieurs points d'histoire générale d'un certain prix. Il ne saurait être question de l'entreprendre ici. (Archives départementales du Loiret. D 225, 226, 227.)

—	cuidam Flandro redeunti ex peregrinatione Sancti Jacobi	15
—	Pauperi de Breda qui duobus annis captivus apud Turcam fuerat	30
1600.	nobili germano iter in hispaniam facienti	15
—	Hispanio spoliato qui petebat aliquid a natione, capitaneum se agebat quod apparebat ex ipsiis testimoniis	20
—	cuidam ex episcopatu Constantiensi peregrinati ad St Jacobum qui implorebat auxilium	15
—	tribus flandris in hispaniam profecturis	25
1620.	Feminae cuidam Bruxellensi una cum marito suo ex hispania redeunti ac in patriam tendenti viatici loco	30
—	Francofulensi cuidam una cum uxore et filia in Hispaniam contendenti	24
—	germano compostellam peregrinanti	5
—	militi germano	10
—	militibus lotharingis	5
—	ex inquisitione Hispaniae elapso	12
—	austriaco religioso	12
1621.	militi helvetico	6
—	Peregrino Flandro	10
—	Sacerdoti Flandri, etc.	

Les années 1621 et 1622 fourniront un assez fort contingent de soldats. Cette période correspond à la reprise des hostilités dans les Flandres après la dénonciation de la trêve. En 1629 encore le nombre de soldats et de mendiants (ce qui est tout un dans la plupart des cas) n'a guère diminué. On remarquera surtout la place tenue dans ces comptes par les pèlerins de Saint-Jacques et on en conclura avec raison qu'au milieu du XVII[e] siècle la vogue de ce pèlerinage est loin d'être épuisée. A côté de l'Espagne, toutes les terres d'Empire à peu près figurent sur la liste des voyageurs. Mais comme on inscrit seulement sur les registres des questeurs les noms de ceux qui ont obtenu un secours de la Nation, nous n'avons qu'une idée fort incomplète de ces voyages à partir du jour où, avec la paix de Cateau-Cambrésis, le procureur a cessé de con-

signer [94] dans son acte les événements concernant l'Espagne.

Il n'est pas douteux qu'à la fin du XVIe siècle et au commencement du XVIIe la Nation germanique d'Orléans sert toujours de trait d'union entre l'Empire et l'Espagne. L'existence seule de cette caisse d'assistance suffit à témoigner que, à défaut d'une solidarité plus étroite, certains rapports, nés d'une courte vie commune, persistent entre l'Espagne et la Maison d'Autriche d'Allemagne à l'aube même de ces mariages qui, par un retour assez frappant dans l'histoire, allaient éveiller en France les mêmes espoirs qu'en Allemagne, un siècle auparavant, le règne éphémère de Philippe le Beau.

SERGE DENIS.

94. Sur le passage de la Reine d'Espagne, femme de Charles II, à la fin du XVIIe siècle, voir mon article du *Bull. hisp.* déjà cité, et le Livre des assesseurs, D 238, p. 147 (1679).

LE "COMPENDIO HISTORIAL" DE GARIBAY

In labore quies, telle est la devise inscrite au-dessus du portrait de l'auteur, en tête de ce volumineux ouvrage; et dans la notice qu'il consacre à « Stephanus de Garibay y Zamalloa, Cantaber, Mondragonensis [1] », Nicolas Antonio n'a pas manqué de la relever. Elle explique l'énorme production d'une vie pas très longue en somme (1533-1599). Les quatre in-folios de son *Compendio historial de las Chronicas y universal historia de todos los reynos de España* [2], auxquels il faut ajouter celui de ses *Illustraciones genealogicas* (1596) [3], suffiraient à nous édifier, si ce n'est à nous effrayer.

Mais il est une œuvre qu'il considérait comme bien plus laborieuse [4] et à laquelle il travaillait déjà en 1573 et encore en 1589 : l'*Origen y discursos e ylustraciones de las dignidades seglares destos Reynos*. Il s'occupait aussi, vers 1576,

1. *Bibliotheca hispana nova*, t. II, p. 291. Le *Dicc. geogr.* de Madoz (1850), qui, au mot *Mondragón*, cite plusieurs fois le témoignage de Garibay à propos de cette ville, ne le compte point parmi les fils qui l'ont illustrée. Mais Garibay se dit lui-même, sur la *portada* de son *Compendio*, « vezino de la villa de Mondragon ». Dans ses *Memorias* (voir plus loin), il montre comment sa famille était en partie originaire d'Oñate (p. 3 sq.) — ainsi que celle des Guavara (cf. R. Costes dans *Bull. hisp.*, 1923, p. 306), — et comment lui-même, né le dimanche 9 mars 1533 à Mondragón (*ibid.*, p. 249, et *Compendio*, t. III, l. XXX, c. 12, p. 628, l. 17), et non en 1525, comme vont répétant les dictionnaires et les manuels, alla d'abord à l'école du pays où il apprit « los nominativos de la *Arte* de Nebrija y juntamente el *Método de estudio de principiantes* de Jacobe abad de Barratia »; puis fut un des premiers étudiants de l'Université qui venait d'être fondée à Oñate (*Memorias*, p. 262); enfin fut mis « en pupilage » à Vitoria, et de là fut envoyé à Santo Domingo de la Calzada pour compléter ses études, qu'il ne poursuivit pas jusqu'à celles de droit, vu que son oncle déclarait (p. 263) « ser esta facultad muy peligrosa para el alma » (!). C'est en 1556 (p. 271) qu'il se mit à « escribir algunas cosas destos reinos y de fuera de ellos », donc à 23 ans. Il termina à 32 ans (donc en 1565), ainsi qu'il l'a marqué en exergue autour de son portrait.

2. Chacun comprend dix livres.

3. Gallardo, *Ensayo*, n° 2318. J'ai analysé et reproduit dans mon *Mariana historien*, p. 28-31 et 413-416, la critique très serrée que le célèbre jésuite en a faite. Sur les « mss genealógicos » de Garibay, cf. Floranes au t. XX des *Doc. inéditos*, p. 280.

4. « ... de muy mayores trabajos » (*Bibliografía madrileña*, par G. Pérez Pastor, t. III, p. 375-7). Cf. *Memorias*, p. 342, 469. « Mas de veinte años », dit-il p. 500.

d'un cérémonial [5], lequel lui donna des titres pour l'obtention du poste d'*aposentador;* et vers 1595, des inscriptions à mettre aux portraits royaux dans l'Alcázar de Ségovie [6]. Avec cela bien d'autres choses [7], parmi lesquelles une collection de proverbes basques traduits en castillan et des *Memorias* qu'on a publiées ensemble en 1854 dans le t. VII du *Memorial histórico español.* Dans la courte introduction de cette dernière publication, P[ascual] de G[ayangos] déclare que lesdites *Memorias* forment le tome XI et dernier d'une collection d'œuvres non imprimées et conservées à l'Académie de l'Histoire avec la Collection Salazar [8]. Le sommaire de la collection, donné dans cette même introduction, nous montre qu'il s'agit des *dignidades seglares*, depuis celle de roi jusqu'à celle de *mariscal* (t. I-VIII), avec une « *historia breve* » des rois d'Angleterre (t. IX), de Navarre, d'Aragon, de Portugal, avec les letreros dont il vient d'être question, un livre sur la fondation de Tolède, une étude sur les « patronos y abades legos de las iglesias de España » et une sur les Templiers (t. X).

N'y a-t-il pas là un ensemble imposant, comparable à celui des travaux d'un Morales ou d'un Mariana ? Et ne semble-t-il pas qu'en dehors du travail Garibay ne dut guère connaître le repos [9] ? D'autant plus que, pour faire imprimer son

5. « ... la obra que tiene empezada, que segun dicen será de mucha utilidad, en la qual... creo que pone la orden que se tiene y cerimonias que se hacen en la casa y capilla del Papa y de los Reyes y de los Príncipes... » (*Ibid.*)

6. *Ibid.* Ces *letreros* sont signalés par Antonio comme réunis dans un recueil in-folio. Ils sont en tout cas reproduits au t. X de la collection signalée plus loin; et Garibay en parle dans les *Memorias* (p. 555, 566, 573) dont il est question ci-dessus.

7. Le Département des Mss de la Bibl. Nacional de Madrid possède plusieurs mss de lui (voir l'Index au tome II de l'*Ensayo* de Gallardo).

8. Il note la perte du tome VIII; mais peut-être ce même tome est-il à repérer dans le t. VIII des « Obras no impresas » de Garibay signalé dans l'*Ensayo* de Gallardo (1866) au nº 2319 : il y est question de « Don Diego Hurtado de Mendoza, marqués del Cañete, y de su progenie y sucesion »; et probablement n'est-ce qu'une partie du contenu : il provient, nous dit Gallardo, de la bibliothèque de Campomanes. En tout cas, la Collection Salazar, ajoute-t-on dans le *Memorial*, comprend une transcription du tome original manquant, avec le sommaire duquel il semble que les indications données par Gallardo cadrent assez bien, encore qu'incomplètement.

9. « ... residi en la patria el resto de este año y del siguiente de 1561 en la continuacion de los estudios de la dicha mi *Chronica*, no alçando las manos della a otra cosa alguna, con toda asistencia y clausura de día y de noche » (*Memorias*, p. 278).

Compendio, il eut à se rendre à Anvers, et que travaux et déplacements l'appauvrirent, l'endettèrent même, — si bien qu'il dut à plusieurs reprises quémander, tantôt le poste indiqué plus haut, tantôt le titre de *Coronista*, qui lui fut du reste accordé à la longue (1592), mais non sans difficulté, tantôt l'autorisation de faire entrer quelques milliers de peaux [10]... Sa devise *In labore quies* n'exprimait peut-être, au surplus, qu'un souhait [11]. Mais que vaut le fruit de son labeur ?

Ses *Memorias* [11] montrent bien quelle était sa préoccupation, sa vocation, peut-on dire : fixer la généalogie de sa famille (ce qui, aujourd'hui encore, absorbe tant d'intelligences), et par extension, celles des grandes familles d'Espagne, à commencer par la famille royale, ce qui a tout de même un autre intérêt et représente l'œuvre énorme à laquelle se consacreront un Salazar y Castro et un Fernández de Bethencourt. Bien que les *Memorias* soient postérieures à son *Compendio*, ou comme il l'appelle *Universal Historia de España* (p. 199), *Chronica universal de España* (p. 223, 263) : c'est probablement cette vocation de généalogiste, si explicable chez un Basque féru de noblesse, qui a déterminé chez lui le goût des recherches historiques et fait germer l'idée d'écrire l'histoire de l'Espagne.

Le 18 octobre 1566 [12], il arrivait à Madrid avec son manuscrit pour le soumettre, après une dernière revision faite sur place, au Conseil Royal, à qui il le présentait, avec l'encouragement de plusieurs érudits, parmi lesquels Zurita, le 25 janvier suivant. C'est le Dr Juan Páez de Castro [13] qui fut chargé de l'examen : Garibay alla s'installer auprès de lui, à Quer (à deux lieues d'Alcalá)[14], et ne le quitta qu'avec l'approbation, brève mais élogieuse, qui figure en tête du premier tome [15].

10. *Bibliografía madrileña, loc. cit.*

11. Il les a menées jusqu'à l'année 1594 (1er juin).

12. *Memorias*, p. 285.

13. Cf. Morel-Fatio, *Historiographie de Charles-Quint* (Paris, Champion, 1913), p. 87-97; *Bull. hisp.*, 1913, p. 355; 1914, p. 318; 1923, p. 48-55.

14. Il fit également la connaissance d'Alvar Gómez de Castro, à Tolède (*Memorias*, p. 288), et d'Ambrosio de Morales, à Alcalá même.

15. Enlos quales no halla ninguna doctrina escandalosa, antes muy sana y catholica : y entiende, que el dicho autor ha trabajado mucho en ello, y

Le Privilège pour le *Compendio historial* [16] en quarante livres est du 4 avril 1567. A la fin du mois de septembre suivant, ainsi qu'il le déclare dans son *Epistola dedicatoria*, l'auteur présentait son manuscrit à D. Cristóbal de Rojas y Sandoval, alors évêque de Cordoue. Il avait déjà obtenu, en date du 15 juin, le permis d'imprimer hors du royaume « donde el mas quisiere ». Le « Prologo al catholico y potentissimo monarcho, y señor nuestro, Don Philippe » est daté de « Mondragon, de la prouincia de Guipuzcoa, à primero de Enero... de mil y quinientos y setenta ». Enfin l' « Epistola dedicatoria al Illustrissimo y Reverendissimo Señor Don Christoual de Roxas y Sandobal..., Arçobispo de la Sancta yglesia de Seuilla », est écrite d'Anvers, « á veynte y quatro de Iunio... de mil y quinientos y setenta y uno »; il y surveillait l'impression de son ouvrage, et c'est là qu'il avait appris la nomination de son protecteur à l'archevêché de Séville.

Mais pourquoi l'auteur jugea-t-il nécessaire de recourir à l'imprimeur d'Anvers et surtout d'aller lui-même surveiller l'impression, malgré les difficultés du voyage, qu'il dut retarder, tant à cause des guerres civiles dont la France était le théâtre, qu'à cause de la rupture entre l'Espagne et l'Angleterre [17]? C'est, sans doute, parce que Benito Arias Montano était là, occupé à surveiller l'impression, chez le même Plantin, de la fameuse Bible d'Anvers (terminée en 1572) [18] : à son arrivée, Garibay s'adressa tout de suite à lui, et c'est par son entremise qu'il s'aboucha avec Plantin. Dès le mois d'août, on se mettait à l'ouvrage, avec une presse, puis deux, puis trois, quatre et même cinq, à raison de dix mille *pliegos* par jour à certains moments. Les typographes flamands con-

sacado cosas nuevas à luz, y puesto las en buen estilo, y dado les buena traça, y que es el compendio mas universal, que hasta aquí se ha publicado... »

16. *Catálogo de la Biblioteca de Salvá*, nº 2953. Les privilèges pour les Flandres et pour le Brabant sont du 16 et du 19 juin 1570; pour Naples et la Sicile, du 18 novembre et du 20 décembre de la même année; pour l'Empire, du 31 janvier 1571.

17. *Memorias*, p. 290. Il ne se mit en route que le mardi 25 mars, après avoir fait son testament et entendu la messe; il s'embarqua à Portugalete le 29 avril, et il arriva à Nantes le 6 mai (p. 300). Le 4 juin, il était à Anvers, un peu émerveillé d'être arrivé sain et sauf, lui et ses papiers, en 40 jours.

18. Cf. mon *Mariana historien* (Bordeaux, Féret, 1904), p. 5-13.

naissant mieux l'écriture française que l'espagnole, quatre scribes [19] firent une copie en écriture française; deux correcteurs conféraient les secondes et les troisièmes épreuves avec l'original; l'auteur corrigeait sur la troisième seulement [20], et les mêmes correcteurs revoyaient la quatrième. On s'explique la réputation de Plantin [21].

*
* *

Comme Florian de Ocampo, Garibay avait l'ambition d'écrire une histoire générale d'Espagne. Mais il se rendit mieux compte de ce qui faisait la vraie difficulté d'une pareille entreprise. Assurément Ocampo expliquait on ne peut mieux comment la multiplicité des races et des royaumes qui se sont établis dans la Péninsule avait été un obstacle à la rédaction d'une Histoire générale; mais Garibay, ayant été réellement aux prises avec la tâche que son prédécesseur s'était contenté de décrire, a pu voir et dire par expérience combien il était difficile de faire tenir dans un même cadre, sans les isoler les unes des autres et sans les confondre, les histoires des différents royaumes hispaniques; si bien que pour son compte il n'a réussi qu'en isolant de peur de confondre. Il s'est même exagéré la difficulté, en ce sens qu'il l'a crue spéciale à l'Espagne. Pour écrire, dit-il, l'histoire de France, d'Angleterre, d'Allemagne, de Hongrie, il suffit de suivre une lignée de rois se succédant les uns aux autres; pour l'Espagne, depuis l'arrivée des Maures, il faut s'occuper à la fois d'un grand nombre de dynasties, de royaumes, de provinces ayant un souverain distinct [1].

19. L'un d'eux, s'étant enivré, perdit le premier cahier de l'original, dont il était détenteur, et qu'on récupéra des mains d'un garçon d'écurie : celui-ci l'avait trouvé à l'église de sa paroisse.

20. « ... para sola la continuacion de las matherias, por no haber peor corretor que el autor para todo lo demás... » (*Memorias*, p. 304.)

21. Son édition du *Compendio* dut être épuisée de bonne heure ; Antonio se servait de l'édition de Sebastián Cormellas. Barcelone (nº 2954 de Salvá).

1. « A mi parecer y al de otros muchos, esta historia de España es la mas dificil y trabajosa, de escriuir, de quantas regiones y prouincias ay en la Europa, ... porque si de Francia, Inglaterra, Alemaña, Vngria, y de otras regiones y naciones diuersas, quisieren escriuir, solo ay que referir vna linea de Reyes, sucedientes vnos à otros : pero en lo de España, sin lo de mas muy antiguo, que será historia harto notable, y llena de antiguedades, dignas de ser escritas y sabidas, ay que tratar despues de la entrada

Ecrire l'histoire de France, ce n'est pourtant pas seulement raconter les faits et gestes des rois de Paris et faire voir comment ils ont arrondi leurs domaines : c'est aussi exposer l'histoire de chacune des provinces par eux annexées. La seule différence, c'est que, entre le Rhin et les Pyrénées, seul, sous la troisième race, le souverain de l'Ile-de-France porta le titre de roi : ce qui, du moins en apparence, simplifiait la difficulté et pouvait paraître apporter une unité mensongère au plan d'une histoire de France, telle que l'aurait conçue l'auteur du *Compendio*, en regard de cette liste multiple et compliquée des rois catholiques ou maures qui remplit l'intervalle entre la chute de l'empire goth et le règne de Ferdinand et Isabelle. Il semblerait, en vérité, que le titre de roi dont se paraient, en indépendants qu'ils étaient, rebelles à toute idée de vasselage, les chefs chrétiens qui imposaient le droit de leur force dans les Asturies, en Navarre et en Aragon, ait eu une autre valeur que celui de comte ou de duc, dont les plus puissants souverains de la France capétienne eurent à se contenter. Mais le titre royal eut ce prestige, et cet avantage, de faire comprendre aux historiens espagnols que l'histoire de la dynastie asturo-castillane n'était point l'histoire d'Espagne. Au surplus, les habitudes régionalistes n'obligeaient que trop l'historien à considérer comme des corps distincts ces membres épars de l'*Hispania*.

En parlant d'une Histoire générale de l'Espagne, Ocampo pensait surtout à un récit remontant aux origines les plus reculées, au Déluge, pour mieux dire, et n'omettant rien de ce qui pouvait honorer la nation. Il voulait montrer les Espagnols partout où ils s'étaient trouvés au péril et à l'honneur : il les montra même souvent là où ils n'avaient jamais été. C'est sous le rapport de l'extension dans le temps et

de los Moros, de tantas successiones de Reye, de reynos y provincias por si con Reyes distínctos y separados, que à qualquier chronista y escritor suyo, que vniuersalmente quisiere como yo escriuir de todos ellos, causará grauissimos trabajos, segun d'el progresso d'esta obra verá V. S. illustrisima. » (*Compendio, Epist. dedicatoria.*)

Je renvoie une fois pour toutes, relativement aux historiens espagnols avant Garibay, à mon livre *Les Histoires générales d'Espagne entre Alphonse X et Philippe II* (Bordeaux, Féret, 1904), notamment à la 3e partie, sur Ocampo. Il y aurait, à coup sûr, bien des détails à remettre au point, notamment au ch. II, § II.

dans l'espace, qu'il concevait la généralité en histoire. Garibay conçoit cette généralité de la même manière sans doute, mais sans oublier l'individualité des parties. Pour mieux dire, c'était plutôt à une histoire complète, que songeait Ocampo; et c'était bien une histoire à proprement parler générale qu'a voulu donner Garibay, sous la forme d'une histoire des principales unités qui ont concouru à former la monarchie et le peuple espagnols.

Il convient donc d'accorder à l'écrivain basque l'honneur d'avoir compris plus clairement que personne ne l'avait fait avant lui ce que devait être une Histoire générale d'Espagne. Mais il a fait mieux que de le comprendre; il a exécuté son programme.

Il s'est d'abord parfaitement rendu compte des insuffisances et des lacunes que présentaient les Histoires générales d'Espagne, ou passant pour telles, qui avaient paru antérieurement. Ce n'est point, du reste, qu'il ait toujours raison. A l'auteur de l'*Anacephalaeosis*, Alphonse de Carthagène, à celui de l'*Historia Hispanica*, Rodrigo Sánchez de Arévalo, comme à Mosen Diego de Valera, il reproche de ne parler ni des empereurs romains (comme si les vies de ces empereurs devaient être nécessairement incorporées aux annales espagnoles), ni des premiers rois qui succédèrent à Tubal (comme si avant Annius on avait jamais pensé à eux), ni des grands hommes de Rome et de Carthage qui dominèrent l'Espagne (alors que Sánchez fait mention et que Valera parle assez longuement d'Hannibal, de Magon et des Scipions [2]). Il n'en est pas moins vrai que l'époque antérieure aux Goths avait toujours été la partie sacrifiée, et surtout mal connue, jusqu'à ce que Jean de Girone écrivît ses *Paralipomenon Libri X*.

C'est avec la plus grande justesse que Garibay note chez Lucio Marineo l'absence de chronologie, des lacunes considérables, surtout en ce qui concerne les rois de Navarre et ceux de Grenade, passés sous silence [3]. Beuter, que notre Guipuzcoan place à tort après Ocampo, puisque sa *Primera*

2. L. I, chap. IV, p. 14.
3. P. 13.

Part de la Historia de Valencia (en valencien) parut en 1538 [4], ne s'occupe plus, une fois l'antiquité traitée, cela est exact, que du royaume d'Aragon (ou, plus précisément, du royaume de Valence, de la Catalogne et de l'Aragon). Garibay aurait pu en dire autant de Carbonell, qu'il paraît ignorer.

De l'œuvre d'Ocampo, il ne peut que constater le peu qui en a été exécuté, en comparaison de ce qui restait à faire; si elle eût été achevée, elle eût constitué l'histoire la plus considérable qu'eussent possédée les Espagnols [5]. Vaseo n'est allé que jusqu'à l'époque où apparaissent les rois de Castille et d'Aragon (soit jusqu'en 1037, ou 1020 en suivant la chronologie de son *Hispaniae Chronicon* [6]). Tarafa, dont le *De origine ac rebus gestis regum Hispaniae* parut en 1553, un an après l'ouvrage de Vaseo, et que venait de traduire en l'augmentant Alonso de Santa Cruz (1562), ne parlait point des rois de Navarre, d'Aragon, de Portugal, de Cordoue, ni de Grenade [7]. Enfin la *Chronyca de la inclita y coronada ciudad de Valencia y de su reyno*, de Martín de Viciana, dont Garibay n'avait vu que le *Libro tercero*, paru en 1564, ne parlait que sommairement des rois d'Aragon, de Leon, de Castille et de Portugal, sans marquer la chronologie, et s'occupait à peu près exclusivement du royaume de Valence [8].

C'est aussi du royaume d'Aragon que s'est occupé, sans d'ailleurs s'inquiéter de l'antiquité, Zurita, « excelente historiador », dont l'auteur du *Compendio* loue la « notable y hermosa historia... la mejor que los Aragoneses tienen » [9]

Observons encore, d'autre part, que si Beuter s'arrête à la mort de Jaime el Conquistador (1276), sa troisième partie étant restée inédite, de son côté Zurita, au moment où Garibay écrivait, n'avait fait encore paraître que les dix pre-

4. *Ibid.*

5. « Si el vuiera acabado esta su obra, fuera la mas copiosa historia, que los Españoles tuuieran de sus hechos, y escrita en mucha largueza de años, como no podia ser menos, para tan grandes volumenes, que del tenor de los cinco libros, que andan impressos, se colige. » (P. 12.)

6. « De manera que estos dos auctores que vniuersal historia d'España querian escriuir, el vno en castellano, y el otro en latin, pararon en esto. » (P. 13.)

7. « ... fuera de ser cosa breuissima. » (P. 14.)

8. *Ibid.*

9. P. 13.

miers livres (ou première partie) de ses *Anales*, (1562) avec lesquels il s'arrêtait à la mort du roi Martin (1410). Parmi les royaumes espagnols, l'Aragon seul avait, ou plutôt allait avoir son histoire. La Navarre devait attendre longtemps encore son P. Moret [10], et les royaumes arabes n'avaient pas, depuis Rodrigue de Tolède, trouvé d'historien parmi leurs envahisseurs. En fait d'Histoire du Portugal, Garibay ne cite aucun titre.

De sorte qu'à la date où parut le *Compendio*, il n'avait été publié encore ni une Histoire générale de l'Espagne, ni une Histoire particulière d'un royaume espagnol, allant jusqu'à l'époque contemporaine [11] Cette remarque, conclusion implicite et authentique de la liste que l'érudit guipuzcoan dresse de ses prédécesseurs, doit nous engager à accorder à ce précurseur de Mariana une attention qu'on lui refuse assez généralement. Ticknor, qui ne le mentionne qu'en passant, dans une note [12], alors qu'il accorde une page à Ocampo, donne à peu près par là l'exacte mesure de l'estime où on le tient aujourd'hui; et ce qui ferait croire qu'il démérite de plus en plus, c'est qu'il n'est nommé qu'à propos de Pérez de Hita dans l'*Histoire de la Littérature espagnole* de Fitzmaurice-Kelly [13], où sont passés en revue tant d'ouvrages et d'auteurs; et son nom ne paraît même pas dans la *Geschichte der neueren*

10. En 1544, le licencié Diego Ramírez de Avalos de la Piscina terminait une *Coronica de los Reyes de Navarra* qui n'a jamais été imprimée, et dont il existe plusieurs copies. Tamayo de Vargas, dans sa *Junta de libros*, la considère comme une continuation de la Chronique du Prince de Viane, et en effet le titre de l'une des copies que possède la Biblioteca nacional attribue l'ouvrage à ce dernier. Amador de los Rios y voit pourtant un travail distinct pour lequel l'œuvre du prince a été du reste largement utilisée. Garibay le cite. V. Amador, VII, p. 36, n. 2; le nº 3569 de Gallardo et l'*Indice* (au nom *Ramirez Dávalos*); Muñoz, *Navarra*, 6; Morel-Fatio, Catalogue, nº 402. Cf. *Les Histoires générales d'Espagne*, p. 90.

11. « ... vine a considerar, y ver, que auiendo la nacion Española tenido muchos escritores de sus hechos en los tiẽpos passados, y mucho mas en los presentes, que hasta agora ninguno, cuyas obras sean a las gẽtes manifiestas, aya querido, o tenido ventura, de poder, dar fin a las historias d'España, por ellos principiadas, y q̃ otros que en la mesma materia han trabajado, ayan querido tener cuenta, solamente con las cosas de vn solo reyno y corona, de tantos como ay en España, y no de todos los Reyes, como ha auido en cada vno de tantos reynos, como en ella ha auido. Solamente los dos Maestros Florian do Cãpo, y Iuan Vaseo, como queda dicho, pretendian hazer esto... » (P. 15).

12. Seconde époque, chap. VI, n. 8 (p. 113 du t. II de la trad. esp.).

13. Son traducteur, D. Adolfo Bonilla y San Martin, aurait été bien inspiré en comblant, au moins par quelques mots, cette lacune. La traduction allemande publiée par Adalbert Hämel n'a rien ajouté. E. Mérimée cite le *Compendio*, p. 291 (p. 257 de la traduction de S. G. Morley).

Historiographie d'Eduard Fueter (1911) [14]. Il n'est cité qu'en passant dans *Las fuentes narrativas* de Rafael Ballester (fasc. I. 1927, p. 139 et 142).

Il faut pourtant songer : 1° que Garibay est un des auteurs que suit le plus volontiers Mariana; et Mariana, j'espère l'avoir démontré, est loin de manquer de critique; 2° que Garibay a produit une œuvre sans égale jusqu'alors, sinon pour le style et pour la sûreté de la critique, au moins pour l'ampleur du programme, la méthode et l'étendue des recherches, et même pour la valeur relative de l'exécution.

*
* *

Pour exposer l'histoire générale de l'Espagne à partir du moment où les peuples chrétiens émergent sporadiquement au bord de l'inondation musulmane, jusqu'au jour où les îlots se rejoignent puis forment la monarchie espagnole de Ferdinand et Isabel, Garibay avait le choix entre deux plans. Il pouvait constituer une histoire synoptique, et par conséquent synchronique, où le développement des différents centres, leurs frottements mutuels, l'absorption des uns par les autres et de tous par un seul, seraient décrits dans l'ordre de leur production. C'était le plan qu'avait adopté Vaseo, mais Vaseo, s'arrêtant au point où se forment les royaumes de Castille et d'Aragon, n'avait eu à mener ainsi de front que les annales des deux royaumes d'Oviedo-Leon et de Navarre, avec les synchronismes arabes, plus quelque chose sur les origines du comté de Castille, ce qu'il a fait [1], et sur celles du comté de Barcelone, ce qu'il a oublié. Or c'est surtout au XIe siècle que la complication commence. Le plan adopté par le savant Flamand devait l'être aussi par Mariana, et nous verrons quels en sont les inconvénients, et surtout les difficultés.

Celui pour lequel Garibay se décida, avec l'approbation, déclare-t-il, de plusieurs personnes « de grand sens » [2], avait

14. Cf. *Bull. hisp.*, 1912, p. 452.

1. Dans Beale, t. I, p. 597.

2. « Esta nuestra determinacion fue aprouada por algunos prudentes varones, con quienes tratamos esta dificultad y opiniones. » (L. I, chap. VI, p. 15.)

l'avantage d'être infiniment plus simple. Il consistait à développer séparément, depuis ses origines, l'histoire de chacun des royaumes de la Péninsule : à savoir, celui d'Oviedo puis de Léon; le comté, puis le royaume de Castille, jusqu'à la mort de Ferdinand V; le royaume de Navarre, avec mention des vice-rois depuis la réunion à la Castille (1515) jusqu'à Philippe II; le comté, puis le royaume d'Aragon d'une part, et le comté de Barcelone de l'autre, jusqu'au moment de leur réunion (1162), puis le royaume d'Aragon ainsi formé, jusqu'à Ferdinand II d'Aragon, cinquième du nom en Castille; le royaume de Portugal, jusqu'à Sebastian « que oy reyna »; l'établissement des Maures en Espagne, le royaume de Cordoue, celui de Tolède, celui de Séville, et enfin celui de Grenade, ce qui ramène encore à Ferdinand et Isabel et leurs successeurs [3].

Outre l'avantage de la simplicité, cette manière de présenter l'histoire générale de la Péninsule sous la forme d'histoires particulières ou régionales, séparément et successivement exposées, a bien, il faut l'avouer, celui de la clarté. Il suffit de chercher à étudier séparément ces histoires dans l'œuvre de Mariana, pour se rendre compte de l'embarras que l'auteur du *Compendio* a épargné au lecteur. En revanche, l'inconvénient du système de Garibay est d'exposer à des redites inévitables, et il le confesse, tout en promettant d'atténuer le plus possible l'effet de semblables répétitions [4]. Toutefois

3. L. I, chap. X, p. 24-25, et chap. XI-XIV, p. 25-37.

4. « ... como nuestra determinada voluntad, segun queda dicho, sea, hazer distinta, aunque breue historia, a cada reyno de los de España, auremos de tratar forçosamente muchas cosas en vna historia, que primero las dexaremos tratadas en otra, que sera cosa sin escusa, ni legitimo remedio, A esto se da por bastante respuesta, aunque desde luego prometemos, que en ello se procurará tal orden, que no se repitan las mesmas palabras, ny aun se pongan las tales cosas sin mezcla de otras, que assi como las vnas hizieron al caso en la vna historia y parte, assi las otras hagan lo mesmo donde con necessidad se escriuieren segunda vez. » (L. I, chap. IX, p. 23.)

Au-dessous de l'Approbation de Páez, Garibay a eu la bonne idée de donner un bref sommaire de son *Compendio*. et je crois qu'il vaut la peine de le reproduire ici :

« En los ocho libros primeros se escriuen las cosas mas memorables de España, dende la creacion d'el mundo, hasta la fin dela historia de los Reyes Godos, dedonde se continuan distintas las historias siguientes.

» Historia de los Reyes de Oviedo y Leon.
» Historia de los Condes y Reyes de Castilla.
» Historia de los Reyes de Nauarra.
» Historia de los Reyes de Aragon y Condes de Barcelona.
» Historia de los Reyes de Portugal.

il vaut encore mieux se répéter que d'être confus; et s'il est en somme possible de raconter par exemple, pourvu qu'on donne les indications essentielles, la lutte de la France contre l'Angleterre pendant la guerre de Cent ans, sans avoir exposé l'Histoire d'Angleterre, il l'est tout autant, et sous la même condition, de narrer les guerres de la Castille contre la Navarre, ou contre l'Aragon, avant d'avoir étudié les origines et le développement de ces deux derniers royaumes. Et même, pour exposer à loisir ces origines et ce développement, il est certainement plus commode et plus clair de prendre à part chacune des unités politiques considérées, que de mener de front, en suivant l'ordre du temps, l'examen interne de toutes ces unités.

(*A suivre.*) G. CIROT.

» Historia de los Reyes Moros d'España, especialmente de Córdoba.
» Historia de los Reyes Moros de Granada, que es fin de toda la obra. »
En fait, les Rois de Castille occupent tout le tome II; les Rois de Navarre, tout le tome III.

De plus, Garibay note qu'on trouvera, au cours de l'ouvrage, « la linea de todos los Emperadores, assi Romanos, como Constantinopolitanos » (VI-XIX); « la succession de todos los Arçobispos, de la sancta yglesia de Toledo » (VIII-XIX); « todos los Duques de Milan, con los señores, que les precedieron » (X-XX); « en la vida d'el Rey Don Philipe el primero, la genealogia de los Principes, progenitores de los Reyes d'España : primero por el archiducado d'Austria, y luego por el condado de Flandes, y despues por el ducado de Borgoña, y la vnion d'estos tres estados » (XX); « todos los Obispos de la insigne yglesia de Pamplona » (XXII-XXX); « todos los Reyes de Francia » (XXV); « todos los Reyes, assi de Napoles, como de Sicilia » (XXXII); « un breue tratado de las insignias y diuisas de los escudos de armas, digno de saberse » (XXXIII); « todos los Reyes Turcos, de la familia de los Othomanes » (XXXIV-XXXV).

« Verán más en esta chronica los sanctos martyres y confessores que ha auido en España. Los sanctos concilios nacionales y prouinciales, que se celebraron en ella. Los doctos varones Españoles con las obras que escriuieron. Las fundaciones de las religiones, monachales, mendigantes, militares, y las de mas de la yglesia militante. Otras diuersas cosas muy notables, como la historia mostrará todo por sus tiempos. Veran muchas cosas señaladas, tocantes à la historia d'España, muy differente verificadas, de lo que hasta agora se tenía entendido. »

Au-dessous la signature autographe (au moins dans mon exemplaire) *Estevan de Garibay*.

L'ODE DE HERRERA « LA SOLEDAD »

On a généralement accusé la poésie amoureuse de Fernando de Herrera de monotonie et de convention; on lui a souvent refusé originalité et profondeur. M. Bourciez lui-même, dans le si intéressant article qu'il a consacré à ce poète [1], où il s'attache à dégager les beautés réelles de ses sonnets érotiques et certains aspects lyriques personnels et sincères, reste, après cette lecture, sous une impression analogue à celle que pourrait produire un chant plaintif composé de quelques notes, toujours les mêmes. « Il faut vraiment y regarder de très près pour saisir quelques nuances appréciables dans l'uniformité désespérante de cette passion sans histoire [2]. » Sans doute, il faut y regarder de près, mais peut-être ne faut-il pas borner aux Sonnets l'étude du sentiment amoureux chez Herrera. Lisons ses Elégies, lisons ses Odes, et bientôt nous pressentirons que les images répétées à satiété, les redites constantes, les mots vagues et abstraits, forment une sorte de voile qui, à dessein sans doute, cache une infinie variété d'émotions et de sentiments. Dans les Sonnets, la pensée, condensée en images hermétiques, demeure souvent une énigme dont les Elégies et les Odes, où les sentiments sont plus directement exprimés, l'image commentée par un développement, nous livrent la clé. Nous nous apercevons alors que les images, les mots vagues, correspondent à des nuances précises du sentiment. Et la plainte, d'abord monotone, du poète révèle à notre oreille exercée la délicatesse d'un dessin mélodique exquisement nuancé, qui traduit d'intenses vibrations intérieures.

Il y a là tout un système d'expression. Il nous a paru curieux d'étudier sous ce jour une œuvre d'Herrera. Nous avons choisi une Ode qui nous a semblé plus spécialement caractéristique de cette manière, belle par sa forme, l'harmonie de sa composition relativement courte, la richesse et la variété du fond lyrique. Il s'agit de l'Ode connue sous le nom de « La Solitude », Ode II du livre I de l'édition de 1619 « Algun tiempo espere d'aquellos ojos »

1. E. Bourciez, *Les Sonnets de Fernando de Herrera (Annales de la Faculté des Lettres de Bordeaux*, 1891).

2. *Op. cit.*, p. 207.

3. P. 72 dans la réimpression de cette édition par Adolphe Coster dans la « Bibliotheca Romanica » (Heitz, Strasbourg), ici B. R. Excellente édition, à part l'interversion des pages 100-109. Voir l'introduction de l'éditeur, notamment sur la reproduction d'Adolfo de Castro dans la « Bibliotheca Rivade-

(Canción VII de l'édition de Vicente García de Diego des « Clásicos Castellanos » [4]. Cette œuvre, absente de l'édition de 1582, ne figure par conséquent point dans l'édition de *Algunas obras* due à Adolphe Coster, et son authenticité est discutable. La perfection toute particulière de sa forme, et les similitudes nombreuses qu'elle offre avec d'autres poésies de l'édition de 1582, nous portent cependant à juger insignifiantes les altérations qu'elle a pu subir.

Nous essayerons d'abord de la traduire.

La Solitude.

Quelque temps j'ai espéré jouir de la douce lumière de ces yeux, qui montraient une tendre pitié pour mes larmes, alors que Diane était éloignée du Soleil et que mes ennuyeuses plaintes ne lui déplurent pas. Maintenant que cette ombre ténébreuse s'interpose devant son éclat bienheureux, sa splendeur m'abandonne dans le désert, où je suis environné de terreur et d'un brouillard obscur. Ma douleur s'accroît et ma perte approche, rapide. J'essaie d'en sortir, d'un pas incertain; je tombe dans le fourré où tout me trouble, où mon espérance s'évanouit dans la douleur de ce changement. La moindre lueur rend présente à ma mémoire la félicité de mon bien perdu.

Au long de mon si long chemin, ma Lumière fut un guide sûr; et, ravi, mon souci dirigeait ma pensée d'après elle. Maintenant, malheureux que je suis! exilé et offensé, seul dans la confusion et dans l'agonie, je la vois obscurcie et sans force, par la faute de celle qui me cause un tel tourment. Quand je pénètre plus avant dans l'âpreté du bois épais, la clarté s'éloigne et éloigne mon âme de sa félicité perdue. Je crains un nouvel égarement dans ma marche en avant. Non satisfaite de cet outrage, la Fortune oppose un cercle de nuages qui, tombant en pluie, me détruit mon bien et ravit mon Etoile à mes yeux : aveugle, je poursuis parmi d'âpres chardons.

Tantôt je gravis péniblement et sans repos des roches dressées, des passages abrupts; tantôt je descends avec rapidité dans des vallées profondes, lieux que les fauves mêmes ne visitent pas; j'y distrais ma pensée. Une froide horreur, une tristesse subite, dérobant ma vigueur, engendrent ma faiblesse. Le moindre souffle de vent qui bruit et se brise parmi les arbres dénudés, excite mon espérance et mon inquiétude, qui le prennent pour la cause de leur peine. Mais bientôt, me voyant trompé, je trouve vaine l'inquiétude et vaine l'espérance qui, telle une ombre, m'échappe, légère. Mais soudain, pour retrouver son bien, l'amour réveille en ma mémoire la félicité morte.

Je quitte cet âpre paysage et j'arrive dans une verte plaine revêtue de fleurs et de violettes, et je vois le brillant éclat de ma Lumière. Par la beauté, par le parfum, mes sens sont ravis, et aussi par la sereine, la souve-

neyra » et sur l'authenticité de cette édition de 1619, due, comme on sait, au peintre Francisco Pacheco. C'est surtout à la *Canción* qui nous occupe, que l'on peut appliquer ce que dit le regretté Coster : « ... ciertas poesías, que conocemos sólo gracias a Pacheco, son de las más hermosas que haya escrito Herrera. » Rappelons que *La Soledad* est à la p. 266 du tome XXXII de la Bibl. Rivadeneyra.

Assurément on peut être tenté de voir dans Herrera un troubadour attardé, qui s'est exercé sur les données de l'Amour courtois dont Joseph Anglade a si bien tracé le cadre (voir *Les Troubadours*, surtout le chapitre IV), tout en subissant l'influence italienne. Nous pensons qu'en tout cas il exprime des sentiments sincères et réels.

4. Ici « Lectura », ou Lect.

raine splendeur. Je contemple dans la plénitude tout ce que je désire et l'amour se fait semblable à mon désir. Mon cœur s'ouvre pour recevoir sa douce chaleur, et je vois, à la douceur de cette impression, que mon cœur ne brûle pas d'une force très vive. Tout mon grand plaisir en est aussitôt troublé, anéanti dès le début : je me demande qui en est responsable, puisque ce n'est pas moi, et je m'efforce obstinément à m'enflammer, et je m'efforce tant, pour mon malheur, que je m'embrase et me consume en cette erreur.

Quand j'ose révéler le mal que je ressens, je trouve tant de tiédeur au bien que j'espère, que je perds tout de suite confiance en ma félicité et retrouve mes premières larmes, ma première douleur, désespérant de ma pensée; voyant mort le souvenir de mes biens, j'oublie la douce époque et la douce histoire de mon heureuse et paisible Fortune. Je vois que mon malheur est là et le remède que j'attends toujours absent. Je retourne à l'obscurité, car plus terrible est la lumière à celui qui souffre, et je pleure longuement dans la solitude où seul résonne et gémit mon triste chant : je n'espère pas retrouver le bien passé; je ne vois pas de fin au vain égarement de ma peine.

Au moment d'aborder le commentaire de cette Ode, se présente à notre esprit la phrase qui termine le curieux et intéressant chapitre de la thèse d'Adolphe Coster, dans lequel il étudie la philosophie amoureuse d'Herrera... « C'est bien dans la philosophie de l'amour telle que l'exposait Bembo dans *Le Courtisan*, qu'il faut chercher le sens des poésies amoureuses de Herrera » [5]; il avait dit plus haut : « Non content d'en faire passer la substance dans ses vers, il en a pris parfois jusqu'aux expressions ».

Herrera a exposé lui-même cette philosophie dans son « Commentaire sur les œuvres de Garcilaso », et Coster en a traduit l'essentiel. On y trouve en prose tout ce que ses vers ont exprimé. C'est donc à la lumière de ce texte que nous devrons examiner l'œuvre qui nous intéresse.

Algún tiempo esperé d'aquellos ojos — gozar la dulce luz. Le poète a espéré jouir de la présence de celle qu'il aime; l'idée de cette présence se résume pour lui dans le regard. Pour comprendre l'importance qu'il attribue aux yeux dans la beauté humaine, il est bon de se reporter à un passage du « Commentaire » où il définit la beauté corporelle selon les philosophes néoplatoniciens :

de todas estas partes (del rostro), son bellísimos los ojos por la diversidad i diferencia i belleza de colores; i porque son assiento de todo el esplendor que puede recebir el cuerpo umano, i porque por ellos trasluze la hermosura del ánimo; dexando de dezir la sinceridad i pureza de su órgano o instrumento, que es de naturaleza de agua; i que conocemos i percebimos por ellos la calidad i naturaleza de infinitas cosas, mui distantes i apartadas i diferentes unas de otras. (Commentaire, p. 171-172.)

5. Adolphe Coster, *Fernando de Herrera (El Divino)*, Paris, 1908, chap. XI, p. 251.

...gozar la dulce luz : cette lumière représente durant tout le morceau la femme aimée à qui Herrera ne donne souvent que ce nom ou tout autre nom évocateur de la lumière : *Lumbre, Estrella, Lucero, Sol.*

...que tiernamente — se mostrava a mi llanto pïadosa. Le poète fait ici allusion au jour fameux où, au lendemain de la bataille de Lépante, Da Leonor de Gelves, émue de sa douleur, lui avoua que son amour était partagé, l'invitant à prendre confiance [6]. Peut-être s'agit-il aussi d'un triomphe plus complet encore, d'une scène d'attendrissement qui arracha à Herrera ce cri de bonheur : « Ya passó mi dolor, ya sé qué es vida [7] », moment unique dans sa vie, après lequel la dame reprit sa froideur coutumière.

...del Sol cuando Diana estuvo ausente. Diane désigne-t-elle ici la lune elle-même ? Herrera veut-il dire : lorsque Diane n'était pas éclairée par le soleil, c'est-à-dire, par une nuit sans lune? C'est peu probable, car ni l'une ni l'autre des deux scènes n'eut lieu la nuit; la première était peu après midi [8], l'autre à la tombée du jour [9]. Mais Diane peut aussi désigner la comtesse elle-même. Il s'agirait alors d'une absence de son mari, le Soleil, par association d'idées. Ce nom de *Diana* lui a déjà été donné par Herrera, en glorification de sa pureté [10].

...Aora, que esta sombra tenebrosa — s'entrepone a mi lumbre venturosa. Ce sont les ténèbres de l'absence opposées à la lumière de la présence. Dans l'Elégie VIII (Lect.) Herrera développe cette comparaison :

> i cual se muestra el cielo, si declina
> la luz, i con la *sombra tenebrosa*
> el orror de la noche s'avezina,
> tal yo, sin su beldad maravillosa.
> estoi confuso i lleno de recelo,
> desierto i triste en soledad penosa [11]. (B. R., L. III, El. 9.)

6. Ed. 1582. « Lectura », Elégie III (B. R., L. III, El. 4).

7. Ed. 1619. B. R., L. I, El. 9, vers. 10. Nous respectons l'orthographe de la B. R., mais nous accentuons à la moderne.

8. Ed. 1582. « Lectura », El. III : « Cuando en el claro Cielo se desvía — d'el Sol ardiente el alto cano apena, — i casi igual espacio muestra el dia... » B. R., L. III, El. IV.

9. Ed. 1619. B. R., L. II, S. 47 : « el Sol que descendía — paró al ardiente Flegón la espumosa — rienda. »

10. Ed. 1582. Lect., S. XXXIX : « pues vos por quien suspiros mil envía — mil alma, cual castíssima *Dïana...* — pero tendré de Ladmo en l'aspereza, — si Luna sois, del cazador el pecho. » Var. de B. R., L. II, S. 78 : « Pues vos, a quien mi alma triste envía — mil suspiros, moveis la soberana — vuestra empresa, cuál ínclita Diana, ... Pero, si Luna sois, Tendrè'n l'alteza — Latmia d'el caçador el tierno pecho... » Dans l'Elegie VII (« Lectura »), c'est également du nom de *claríssima Diana*, qu'il désigne au Marquis de Tarifa celle qu'il doit épouser : « semejante a la bella i divina cazadora... Mas para celebrar la gran belleza de la inmortal Dïana i su luz pura... » (B. R., L. III, El. 9.)

11. Cf. Garcilaso, El. I, v. 310-323 : « Como al partir del sol la sombra crece, etc... *tal es la tenebrosa — noche de tu partir.* »

Confusion, crainte, désert et solitude, ce sont les termes mêmes de notre Ode [12].

...su esplendor me fallece'n el desierto. — C'est le désert de la Solitude.

...cercado de terror i niebla oscura. Remarquer au passage le ton religieux de ces deux vers; remarquer aussi l'alliance du mot abstrait *terror*, et de l'image concrète « *niebla oscura* ». Opposition apparente, car le brouillard dont il s'agit, tout imaginaire, ne sert qu'à traduire une impression. Mais nous touchons ici du doigt le procédé; l'image garde sa vertu évocatrice, renforcée par le voisinage du mot abstrait qui en éclaire cependant le sens symbolique. Ainsi se forme le paysage intérieur.

Le brouillard ou les nuages symbolisent, chez Herrera, tantôt l'éloignement de sa « lumière » et l'oubli où elle le tient [13], tantôt l'ignorance et l'égarement d'une âme privée de la lumière de la raison [14]. Mais les deux choses se touchent, puisque, pour les disciples de Bembo, l'amour humain, la présence et la contemplation de la beauté aimée, libèrent l'âme de ce qui, obscurcissant la raison, la retient à la terre, et l'élèvent jusqu'à la lumière du divin amour.

La terreur qu'il ressent vient donc de l'abandon où il se trouve; il a l'appréhension de la souffrance, d'une douloureuse privation, mais aussi l'effroi de celui qui, ayant perdu son guide vers le bien, qui est ici la vie spirituelle, se trouve exposé à tous les dangers qui peuvent menacer une âme avide de pureté et de perfection.

...crece' el mal i el daño s'apressura : le mal, c'est sa douleur, et le dommage, c'est la faillite de ses espoirs, le renoncement au salut, la chute dans le désespoir d'une âme abandonnée par la grâce; sa perte, par conséquent [15].

12. Les ténèbres sont en même temps symbole d'oubli : « En la oscura *tiniebla del olvido* — y fría sombra do tu Luz no alcanza, — Amor, me tiene puesto sin mudança — este fiero desdén aborrecido. » Lect., S. XXIII (B. R., L. II, S. 102). Cf. Garcilaso, S. XXXII : « por la *escura región* de vuestro olvido. »

13. Ed. 1582, Lect. S. XIV : « Buelve tu luz a mí, buelve tus ojos — antes que quede oscuro en *ciega niebla.* » Var. B. R., L. II, S. 27 : « Buelve a mí tu esplendor, buelve tus ojos — antes qu'oscuro quede'n ciega niebla... » Cf. Pétrarque, S. CLII (*In vita di M. Laura*, éd. Marsand) : « Per la nebbia entro de'suoi dolci sdegni. » Ed. 1582. Lect., S. XXIII : « Tú que sabes mi fe, i oyes mi llanto, — rompe las *nieblas* con tu ardiente fuego — i torna m'a la dulce suerte mía.» Var. de B. R., L. II, S. 102. « ... Tú que sabes mi fê, i que vês mi llanto, — rompe las demas nieblas con tu fuego, etc... »

14. Lect., S. LXXVIII : « ... abra la luz la *niebla* a tus engaños — antes qu'el lazo rompa el tiempo, i muerto — sea el fuego del tardo ielo mío. » (B. R., L. III, S. 12.) Lect., El. IV : « la caduca vida « ... es estrecha prisión do el pensamiento — repara, ive *en la niebla* una luz clara — de la razón, qu'oprime al sentimiento ». (B. R., III, El. 6.) Lect., El. VI : ... « allí s'afine (el alma) d'aquel torpe velo — qu'en sí lo traxo opresso; i no le impida — la *gruessa niebla* i el error del suelo. » (B. R., L. III, El. 8.)

15. Cf. Lect., S. XXVI : « ... Crece 'l temor, y en la porfía cresco; — i sin cessar, cual rueda buela en torno — assí rebuelvo a despeñarm 'al *daño.* » (B. R., L. III, S. 60.)

Dans son progrès vers l'Amour parfait, nous avons souvent vu Herrera hanté par l'idée du danger qui le menace [16].

...Procuro salir d'el con passo incierto; i doy en la espessura : d'un pas incertain, à cause de l'obscurité, il essaye d'échapper à ce désert semé d'embûches, et il tombe dans un lieu plus obscur et plus dangereux encore. Cette image, et plus particulièrement le mot *selva,* sert fréquemment à traduire le trouble d'une âme égarée [17]. Maintes fois Herrera a exprimé dans ses vers l'inutilité de ses efforts pour échapper au danger [18].

...donde todo m'estorva. Sa détresse ne fait qu'augmenter. Les moindres pensées accroissent le trouble de son âme.

...i la esperança desmaya — ...con dolor de la mudança : allusion aux changements d'humeur et d'attitude de Luz qui, après s'être montrée favorable, devenait cruelle et lointaine.

...cualquier fulgor presente a la memoria : le moindre souvenir heureux.

...Buelve de mi perdido bien la gloria : c'est la *gloria* au sens religieux, la félicité des bienheureux, la béatitude de celui qui jouit du souverain « bien ». Ce bien [19] est, pour Herrera, la contemplation d'une beauté aimée et favorable. C'est la faveur qui lui est accordée. Ce mot de *gloria* désigne presque constamment chez Herrera le moment de bonheur triomphant dont il jouit une fois et dont le souvenir domine toute sa vie sentimentale [20].

Fué'n mi luengo camino. L'œuvre d'Herrera offre d'innombrables allusions à ce chemin. C'est tantôt le pénible sentier de sa douleur [21], tantôt la voie qui l'achemine vers son idéal, où il est guidé, comme ici, par sa lumière [22].

16. Cf. éd. 1619 (B. R., L. I, S. 28) : « ... descubro estrecho passo i afanoso, dudosa salud siempre y *daño cierto.* » — B. R., L. I, S. 93 : « Contemplo en mis desdichas ostinado — mi peligroso estado y vida incierta — espacio luengo veo i no tratado — salud siempre difícil, muerte cierta. »

17. L. I., S. XCIII : « En esta selva hórrida i desierta... »

18. S. XLI : « Cuando m'aparto i pienso estar ausente — de mi peligro estoy menos distante. » (B. R., L. I, S. 111.) S. LXXV : « cuanto m'alargo más, voy más errado — y a mayores peligros ofrecido. » (B. R., L. III, S. 36). S. XXXV : « ...cuando pienso acaballo, acrecentado — veo el camino, y mi trabajo cierto ». S. LII : « Por esta oscura soledad perdido — huyo i vo alejándome; mas cuánto — m'aparto, el mal me signe, i pone espanto. » (B. R., L. III, S. 58.)

19. Cf. Pétrarque (*In vita di M. Laura*, S. XI : « ... Poi ripensando al dolce *ben* ch'io lasso ». «... Quinci vedea'l mio bene;... » (*Ibid.*, S. XXXIII.)

20. El. III, lorsqu'il se dispose à faire le récit de cet événement : « Quiero dezir la *gloria* en que me veo; — pero no cause invidia este bien mío — a quien no merece mi desseo. » (B. R., L. III, 4.)

21. Lect., S. II : « la *senda* de mis males. » (B. R., L. II, S. 56.) E. I : « por la *prolija* senda i no acabada de mi dolor prosigo. » (B. R., L. II, El. 7.)

22. E. IV : « Yo lexos por la *senda trabajosa* — sigo entre las tinieblas a su lumbre — abrasado en su llama gloriosa. » (B. R., L. III, El. 6.) Cf. sur la longueur de ce chemin : El. V : « Mal puedo hallar fín a la *intricada senda* por donde solo voi medroso. » (B. R., L. III, El. 7.)

Pero es mucho mayor (hazaña) ante los ojos
que miran bien, *por la no usada senda*
caminando entre *peñas;* entre *abrojos*,
sobrepujar en áspera contienda
sus contrarios (*les passions*) i ver (s') en l'ardua cumbre
do no alcance el *nublado*, ni l'ofenda.
Mas *¿quién podrá subir sin viva lumbre?*
¿quién sin favor qu'aliente su flaqueza
i l'alce desta grave pesadumbre?

(Elégie VI, 1582; B. R., L. III, El. 8.)

Inutile de souligner les nombreuses analogies entre ces vers et l'œuvre qui nous intéresse; ils nous éclairent singulièrement, ainsi d'ailleurs que toute l'Elégie dont ils sont tirés, sur les idées, les sentiments, et le sens des images et des termes familiers à Herrera. Mais ces idées et ces images sont déjà dans *Il Cortegiano :*

Dirigeons donc toutes nos pensées, toutes les forces de notre âme vers *cette sainte lumière* qui nous montre *la route* qui mène au ciel; et, droit vers lui, nous dépouillant des passions dont nous étions revêtus en en descendant, par l'échelle, au dernier échelon de laquelle se trouve l'ombre de la beauté sensible, montons au séjour sublime où habite la céleste, l'aimable, la véritable beauté qui réside cachée dans les plus mystérieux sanctuaires de Dieu, afin que les yeux profanes ne la puissent voir [23]. (Trad. Coster, *op. cit.*, p. 247, 248.)

...i mi cuidado embevecido. Cuidado : le souci, le tourment d'amour ou, plus simplement, l'amour lui-même. *Embevecido :* ravi, absorbé dans la contemplation de la lumière.

Ahora, ¡ ai triste !, ausente i ofendido : absent, c'est-à-dire loin d'elle, en exil; *ofendido* : offensé, outragé par son dédain, repoussé.

...en soledad confusa : Il ne s'agit plus seulement d'un dénuement de l'âme, solitude que symbolise le désert, mais de la confusion des sentiments, dont la forêt, le fourré inextricable, est l'image; confusion, trouble, inquiétude de celui qui, ayant perdu son guide, est en proie à la terreur.

...i agonía : agonie, angoisse et lutte contre la mort menaçante.

...culpa de quien me causa tal tormento [24]. Sans doute est-ce Da Leonor qui l'a chassé de sa présence. C'est la « *mudanza* » dont il est question plus haut.

23. La même idée se trouve fréquemment chez Pétrarque : (*In Vita... Canzone VII*) « ... Gentil mia Donna, i'veggio — nel mover de vostr'occhi un dolce lume — *Che mi mostra la via ch'al cielo conduce;...* Qu'est'è la vista ch'a ben far m'induce — E che mi scorge a glorioso fine; — Questa sola dal vulgo m'allontana. » *Ibid., Canzone III :* ... « ambe de luci. — Ch'alla strada d'Amor mi furon duci. » S. XXXVIII (*In morte...*) « Quel sol che mi mostrava il cammin destro — Di gir al ciel con gloriosi passi... »

24. Lect., S. XII : Yo voi por esta solitaria tierra — d'antiguos pensamientos molestado, — huyendo el resplandor del sol dorado, — *que de sus puros rayos me destierra.* » Var. Voi por esta, desierta, estéril tierra, — d'antiguos pensamientos molestado, — sin el bello esplendor del Sol rosado, — que de sus puras luces me destierra. (B. R., L. II, S. 77.)

Cuando en l'asperidad del bosque espesso — m'enselvo más, la claridad s'aparta — i de su agena gloria al alma aparta : Plus il s'isole et rentre en lui-même pour y poursuivre le souvenir de sa lumière, plus celui-ci lui échappe, privant l'âme d'un bonheur qui n'est plus pour elle (*agena gloria*).

Temo otro nuevo error en mi progresso : Ayant perdu de vue la lumière qui le guidait dans sa marche en avant, dans son ascension vers la perfection de l'Amour divin, il craint de s'égarer à nouveau. Ces égarements sont fréquents : Herrera les déplore sans cesse [25]. N'est-ce pas là aussi le « danger » redouté plus haut ?

...la Fortuna un nubloso cerco opone — que pluvïoso el bien me descompone, — i mi Estrella arrebata de los ojos [26]. S'agit-il de quelque circonstance extérieure qui rendit plus complète la séparation ? Le mot *Fortuna* le laisserait supposer. S'agit-il seulement de l'intensification de l'image employée plus haut : *niebla oscura ?* Ces nuages troublent, effacent, l'image du bien qu'il poursuit : Il perd de vue le but de sa course ainsi que l'Etoile qui le guide.

...Yo ciego voi por ásperos abrojos : c'est donc en aveugle qu'il erre parmi les tribules. Fréquemment employée par Herrera, cette image semble désigner les douleurs de l'amour, où l'on se déchire [27].

Ya subo apena, i nunca descansando — por iertos riscos, passos despeñados : allusion à ses pénibles tentatives pour s'élever au-dessus des ténèbres, vers le sommet suprême : *l'ardua cumbre* (cf. *Elegía VI*).

Ya en hondos valles baxo con presteza — lugares de las fieras no tratados. Ces vallées solitaires sont sans doute l'image des heures de découragement subit, ou tout au moins de repos dans un recueillement solitaire.

...el pensamiento en ellos varïando : renonçant momentanément à cette ascension qui est l'objet ordinaire de sa pensée.

25. Elegie VI : « Ningún monte, o desierto, ningún llano, — a do pueda llegar gente atrevida, — nos tendrá libres *del error profano.* » (B. R., L. III, I. 8). B. R., L. I, S. 115 : « Llegado al fin del cierto desengaño, — ¿ Que devo hazer más, en mi tormento, — sino mostrar al ciego entendimiento — *el error de su curso siempre extraño?* »

Cf. Pétrarque, S. CXII (*In Vita...*) « Amor... Sai quel che per seguirti ho gia sofferto; — E tu pur via di poggio in poggio sorgi — Di giorno in giorno, e di me non t'accorgi — Che son si stanco e'l sentier m'è tropp'erto. Ben vegg'io di lontano il dolce lume — One per aspre vie mí sproni e giri. »

26. Pétrarque, S. CXXXVII (*In Vita...*) « Pioggia di lagrimar, nebbia di sdegni. »

27. Lect., S. XIV : « Bolvi, halléme solo i *entre abrojos*, — i en vez de luz cercado de tiniebla, — i en lágrimas ardientes convertido. » (B. R., L. II, S. 27). Lect., S. XXXV : « Por mi estrecho camino solo, al sol abierto — d'espinas i d'*abrojos* mal sembrado... » « Por estrecho camino al Sol alierto, etc. » B. R., L. I, S. 76). Dans le passage déjà cité de l'Elégie VI (B. R., L. III. El. 8) « caminando entre peñas y entre *abrojos* », nous comprenons : « cheminant parmi les difficultés et les chagrins ».

C'est le récit, si souvent répété, de sa course infatigable, pleine de chutes et de reprises, à la recherche de sa lumière [28], dans une forêt accidentée qui nous fait irrésistiblement penser à la forêt de Dante.

Un frío orror i súbita tristeza — roba el vigor, i engendra la flaqueza. C'est bien le découragement, la profonde mélancolie herréríenne, si romantique déjà, remarquablement traduite et communiquée au lecteur par la vision de ces paysages fantastiquement sombres.

Cualquier soplo de viento que resuena — entre árboles desnudos quebrantado — aquexa la esperança i el cuidado. Mais le moindre bruit extérieur, qui le fait sortir de lui-même, le moindre frémissement intérieur de sa pensée, rappelle l'espérance, prompte à se réveiller, et toute proche du désespoir même [29].

Que piensa ser la causa de su pena. Partout il croit voir celle qu'il aime, halluciné comme l'était Pétrarque, pour qui chaque tronc d'arbre prenait la forme de sa Laure :

> I 'l' ho piú volte (or chi fia che mel creda?)
> Nell'acqua chiara e sopra l'erba verde
> Veduta viva, e nel troncon d'un faggio
> E'n bianca nube [30], ... (*In Vita di M. Laura, Canzone XIII.*)

Pero luego engañado — hallo el cuidado i la esperança vana, — que, como sombra, se me va liviana. Aussi prompt à l'espoir qu'au découragement, Herrera nous montre dans cette strophe hachée l'extrême instabilité de son âme, l'inquiétude constante de ses sentiments.

...mas luego'n la memoria amor despierta — para cobrar su bien, la gloria muerta. Voici enfin, comme à la fin de la première strophe, la résurrection soudaine de la « gloire morte ». Félicité, vision que la volonté, la poursuite acharnée n'ont pu faire renaître, et qui surgit spontanément, au moment où le poète désespérait... également comme plus haut. Il y a bien là quelque chose de commun avec la façon dont le chrétien sent se manifester la grâce.

Noter aussi dans cette Ode le rôle important du « souvenir ». C'est l'une des idées les plus chères au poète, en particulier celui de

28. Lect., S. XII : « d' *un ardua cumbre a un cerro* vo enriscado. » (B. R., L. II, S. 77). S. XXVI : « Subo con tan gran peso quebrantado — por esta alta empinada, aguda sierra; — que aun no llego a la cumbre, cuando ierra — el pie, i trabuco al fondo *despeñado.* » (B. R., L. III, S. 60). 1619. B. R., L. I, S. 18 : « Ya corro, *despeñandome sin tiento,* — ya doi en las espinas con los ojos, — y no hallo algún fin en mi camino. »

29. Ed. 1619. B. R., L. I, S. 93 : « No veo árbol ramoso ni desnudo — que no sea mi bella fiera. »

30. Cf. également le Sonnet CXXIV (*In Vita...*) : « Parmi d'udirla, udendo i rami e l'ore — E le frondi, e gli augei lagnarsi, e l'acque — mormorando fuggir per l'erba verde. »

la « *gloria muerta* [31] », soit qu'il entretienne l'amour par le désir et l'espoir de revivre une heure semblable, soit qu'il augmente la douleur par le sentiment d'une privation, soit enfin qu'il l'apaise, comme il le fait ici, ressuscitant l'image du bien perdu d'une façon si vive, qu'elle devient une véritable vision, cause de profondes jouissances [32] :

> Tal vez me finjo i creo estar presente
> en el dichoso, alegre i fresco puesto
> i en la gloria me pierdo, qu'el molesto
> dolor del'alma aparta este acidente [33]. (S. XLIV).

Ce *dichoso, alegre i fresco puesto*, c'est celui dont nous allons trouver la description dans la strophe suivante; c'est le théâtre de la scène dont le souvenir durera éternellement en la mémoire du poète, ce sont les jardins de Gelves :

> Alegre, fértil, vario fresco prado... (S. LVIII; B. R., L. I, S. 112).

C'est dans ce cadre où il avait accoutumé de la voir, que lui apparaît la lumineuse vision; il la contemple avec « les yeux de l'esprit », et c'est là le but même de son désir : « *contemplo en su rigor cuanto desseo* ». Le souvenir de la beauté corporelle et humaine tant de fois adoré, l'a élevé à la considération de la beauté spirituelle et divine, beauté sereine et souveraine, « *el sereno esplendor i soberano* ». Ailleurs il a décrit ces ravissements nés d'un souvenir en des termes presque semblables à ceux-ci :

> Cuando en vos pienso, en alta fantasía
> m'arrebáto, i ausente me presento,
> i crece, contemplándo's, mi alegría,
> donde vuestra belleza represento...
> las partes con que siente l'alma mía,
> enlazada en mortal ayuntamiento,
> i recibe'n figuras conocidas
> al sentido las cosas ofrecidas;
> Aunqu'*en honda tiniebla sepultado*
> i esto en grave silencio i ascondido,
> casi en perpetua vela del cuidado
> desta memoria con amor formado
> se vencen, i allí todo suspendido
> el espíritu os halla, *i tanto veo,*
> *cuanto pide 'l' Amor i mi desseo.*

(Commentaire, p. 114-116 dans Coster, p. 240-241; B. R., L. II, *Estanças* 2.)

31. Lect., S. XLIV : « Pero en memoria el bien d'amor me dura — qu'aun en este ocioso apartamiento — no s'afirma en segura fantasía. (B. R., L. II, S. 93).

32. Élégie I : « Y en la sombra del aire desparcido — se me presenta la visión dichosa — cierto descanso al ánimo afligido... » (B. R., L. II, El. 7).

33. Var. B. R., L. II, S. 93 : « ... Finjo i cuido tal vez estar presente — alegre'n el dichoso i fresco puesto, etc... »

Comparer le vers « i de mi Luz *el claro lampo* veo » avec ce passage de Pétrarque, *In Vita di M. Laura*, S. CLXVI : ... « e'l *chiaro lampo* — che l'abbaglia e lo strugge ».

El pecho abierto admite'l blando fuego. Son cœur brûle d'une douce ardeur.

... *i pruevo en la dulçura deste hecho — que no arde con viva fuerza el pecho*. Ici Herrera semble manifester les scrupules du mystique comblé des faveurs du ciel, mais qui, jamais satisfait, aspire à une perfection plus grande, se reprochant sa tiédeur, et craignant de tomber dans un quiétisme coupable. Si nous lisons le *Cortegiano*, nous verrons qu'il existe, en effet, divers degrés dans l'extase comme divers stades vers la perfection de l'Amour.

... *admírame la culpa, que no es mía :* il n'est pas responsable de cette tiédeur...

... *i procuro encenderme con porfia :* ici nous ne pouvons oublier ce qu'a dit M. Bourciez sur le rôle de la volonté dans l'amour d'Herrera [34]. Il est certain qu'il entretient et cultive ce sentiment, source d'élévation morale. Que d'allusions du reste, dans son œuvre, à cette obstination (*porfia*) [35] !

... *que m'abraso i consumo en este engaño :* et que de fois l'aveu de ce scepticisme amer ! L'Amour, la perfection qu'il poursuit est une duperie, pour laquelle il s'épuise et se consume en vain, à laquelle il ne peut cependant renoncer. Force nous est d'admirer la pathétique mélancolie de cet aveu sans cesse renouvelé et de repousser tous les doutes émis sur la sincérité de ses sentiments.

La strophe suivante est suscitée par le mot *engaño* dont elle sera le commentaire, résumant la détresse du poète. Il se reporte, par la pensée, aux élans qui l'ont porté au-devant du bonheur, élans toujours déçus.

Cuando oso descubrir el mal que siento : déclarer son amour a toujours été considéré par lui comme une grande audace. Cf. S. I. :

> *Osé*, i temí, mas pudo *la osadía*
> tanto, que despreció el temor cobarde. (B. R., L. III. S. 28).

34. « L'amour n'est pas un sentiment que nous impose je ne sais quelle fatalité aveugle; c'est nous qui le créons et qui lui assignons son objet; nous étions libres, au début, de ne pas ressentir cet amour, mais nous avons renoncé à notre liberté, parce que sans lui la vie ne vaudrait pas la peine d'être vécue, parce que les tourments qu'il nous cause sont encore le plus clair de nos joies et qu'à tout prendre, nous devons aimer même sans espoir, surtout sans espoir, sans autre but que de nous imposer la plus noble des souffrances. » (Bourciez, *op. cit.*, p. 224).

35. Lect., S. XXVI : « Pero aunqu'en el peligro desfallezco, — no desampáro el passo, qu'antes torno — mil vezes a cansar(m')en este engaño. — Crece el temor, i en la *porfía cresco...* » (B. R., L. III, S. 60). Lect., S. XXIX « ...i siempre en un error por mal *porfío* » (B. R., L. III, S. 43). Lect., S. XXX : « Canso la vida en esperar un dia — de fingido placer; huyen los años — i nacen dellos mil sabrosos daños, — qu'esfuerzan *el error de mi porfía...* » (B. R., L. II, S. 18). Lect., El. I : « ... i mi *porfia* — en el mayor peligro es más osada. » (B. R., L. II, El. 7).

... *hallo tanta tibieza al bien que espero :* le bien vers lequel va son espoir c'est ici sa Luz elle-même, l'unique « bien » pour lui. Elle accueille froidement ses protestations d'amour.

... *que desconfío luego de mi gloria :* cette attitude lui fait perdre confiance [36], perdre l'espoir de retrouver un jour la félicité passée.

... *desesperado de mi pensamiento :* désespérant de ce qui fait l'objet de son unique pensée : le désir de revivre ce moment béni.

...*viendo muerta en mis bienes* [37] *la memoria :* voyant qu'est mort en sa dame le souvenir de ses bienfaits, c'est-à-dire, voyant qu elle a oublié les faveurs un jour accordées.

... *olvido el dulce tiempo i dulce istoria* [38] : il perd de vue le souvenir de cette journée de bonheur qui éclairait toute sa vie.

... *Veo mi mal' andanza estar presente — i el remedio qu'aguardo siempre ausente :* le remède qu'il attend en vain, c'est parfois une faveur de sa dame, qui apaiserait ses douleurs [39], parfois c'est la guérison totale, la fin de son amour. Le dernier vers de la Canción « *ni fin al vano error* » nous inclinerait à adopter ici la deuxième interprétation.

... *Torno a la oscuridad — que más terrible es la luz al doliente :* Il retourne à sa solitude, car mieux vaut l'absence que le dédain de sa dame.

...*i estoy en soledad con luengo llanto — do suena sólo i gime'l triste canto* [40] *— i no espero bolver al bien passado — ni fin al vano error de mi cuidado.* — Le poète termine par une note de profond désespoir, c'est la plus affreuse des désillusions, celle d'une foi qui chancelle, que nous révèle le mot *error*. Le doute l'envahit sans cesse. C'est le sentiment de l'inutilité de ses souffrances injustifiées (presque partout le mot *vano* accompagne le

36. S. XII : « Tanto bien representa la memoria, — i tanto mal encuentra, la presencia — que me desmaya el corazón vencido. » (B. R., L. II, S. 77).

37. Cf., pour la tournure « *en* mis bienes » : « corta será en *mi* bien l'alegre istoria » (B. R., L. III, S. 4); et pour le sens de *bienes* : « Tu amaste, i como yo tambien sufriste — del mal dolerte; celebrar la gloria — *de los pequeños bienes* que tuviste. » (B. R., L. III, El. 4).

38. Passages faisant allusion au même épisode : Lect., El. III : « Breve será la *venturosa istoria* — de mi favor. » (Cf. la note sur la variante de 1619; B. R., L. III, El. 4); « l'alegre istoria »; — El. X : « Que más desseo solo i sin memoria — estar umilde'n pobre apartamiento — cantando de mi bien la *ufana istoria.* » (B. R., L. I, El. 9).

39. Lect., S. XIX : « Yo vi que muchas veces prometieron (*los ojos*) — remedio al mal que sufro no cansado... » (B. R., L. I, S. 114.) Lect. S. XXXV : « No sé de quién me valga en mi estrecheza — que me libre d'Amor i destos males; — pues *remedio* sin vos, mi Luz, no espero. » Ce dernier tercet est entièrement différent dans l'éd. de 1619. (B. R., L. I, S. LXXVI.)

40. Lect., E. V : « La soledad abrazo, i no me place el trato de la gente... » (B. R., L. III. El. 7.)

mot *error* [41]) et cependant l'impuissance de sa volonté pour y échapper.

Il est difficile de savoir au juste l'idée contenue dans ce mot *error* qui semble hanter Herrera. Est-ce, comme le suppose Mlle Salembien [42], l'expression d'un remords de chrétien pour un amour profane ? Il semble plutôt ressortir des exemples cités en note, qu'il s'agit de l'erreur de son impossible espoir : sa passion n'a pu lui procurer, ni le bonheur humain auquel il aspire malgré lui; ni, de façon durable, les satisfactions supérieures d'un amour purifié. Au reste, ce mot ne se trouve-t-il pas déjà, quoique plus rarement, chez Garcilaso[43] (la Canción IV n'est que le développement de cette idée), chez Pétrarque [44] ? Mais quoique Pétrarque y mette, surtout après la mort de Laure, un sentiment plus chrétien que l'ecclésiastique Herrera, c'est bien toujours le thème cher aux poètes de la Renaissance, le conflit entre Raison et Passion, qui, créant en eux une douloureuse contradiction (le Mal de ce Siècle), leur fait, d'une part, chercher dans une certaine qualité d'amour, un moyen de s'élever vers la perfection, d'autre part, préférer une vie harmonieuse de sagesse méditative au désordre de la passion.

Nous avons essayé de pénétrer le sens caché de cette suite d'images et de mots vagues. Nous avons cru y voir une traduction à la fois symbolique et poétique, de sentiments et d'émotions intimes. Ce paysage sombre, plein d'embûches et de désolation, aux contours imprécis, chaotique et irréel, où le poète erre dans une fuite éperdue, ou bien tendu dans la poursuite d'une lointaine clarté, semble avoir hanté Herrera qui l'a dépeint avec les mêmes mots dans nombre de sonnets. Ce fait a attiré l'attention de tous

41. Lect., S. I : « Gasté en *error* la edad florida mía... » (B. R., L. III, S. 28.) Lect., S. XV : « En *vano error* de dulce engaño espero... » (B. R., L. II, S. 71.) Lect., S. LXXV : « Sigo por un desierto no tratado — sin luz, sin guia, en confusión perdido — el *vano error*, que solo m'a traido — a la miseria del más triste estado. » (B. R., L. III, S. 36.) Lect., S. LI : « ... i engañado, en mi intento persevero; — i al cabo el *vano error* que sigo veo. » (B. R., L. II, S. 32.) Lect., El. XI : « el *error* de mi tiempo mal perdido. » (B. R., L. I, S. 11.) Lect., El. V : « ... ni puedo a mi cuidado — sacar del *vano error de su porfía.* » (B. R., L. III, El. 7.) Lect., El. IV « ... Grande esperanza en un desseo vano — es la molesta causa de mi pena — i un *ciego error* de dulce engaño. » (B. R., L. III, El. 6.) Lect., S. LIII « ... Pero nunca león hambriento al pasto — va como yo, al *error de mi cuidado.* » (B. R., L. III, S. 49.)

42. Cf. *Bull. hisp.*, oct.-déc. 1929, p. 314-315.

43. « ... De mí agora huyendo, voy buscando a quien huye de mí como enemiga; — que al un *error* añado el otro yerro. » (Garcilaso, Lect., *Canción* IV, v. 81, 82.)

44. « O mai son stanco, e mia vita riprendo — Di *tanto error*, che di virtute il seme — Ha quasi spento; e le mie parti estreme — Alto Dio, a te devotamente rendo; — Pentito e tristo de' miei sí spesi anni; — che spender si deveano in miglio uso, — In cercar pace ed in fuggir affanni..... Ch'i conosco'l mio fallo, e non lo scuso. » (Pétrarque, *In morte...*, S. LXXXIV.)

ceux qui se sont consacrés à l'étude de ce poète. M. Bourciez cite comme appartenant à cette inspiration les Sonnets XVIII, XCIII, LXXVI du Livre I et le Sonnet LXXVIII du Livre II de l'édition de 1619 (même référence dans la B. R.). Coster cite les Sonnets II, VI, XII, LV [44 bis] et LXXV de l'édition de 1582, les Sonnets XXI, XLIV, XCIII et XCVIII du Livre I et le Sonnet XXVII du Livre III de la même édition (cf. Coster, *op. cit.*, p. 292). Nous y ajouterions de nombreux passages des Elégies et des *Canciones* [45].

M. Bourciez y voit un mélange de réalité et d'abstraction où le concret et l'abstrait seraient « fondus sans transition », par une opération toute spontanée et inconsciente [46]. M. Coster y voit une déformation et une transposition consciente de la nature, un véritable procédé littéraire. Ce procédé n'avait rien de très nouveau; outre la forêt où s'est égaré Dante au début de la *Divine Comédie*, et dont il n'est pas douteux qu'Herrera se soit inspiré [47], M. Coster cite les poètes italiens qui ont usé d'un procédé analogue. Il signale également que, tout comme ces derniers, Herrera a plus d'une fois fait le même usage d'images maritimes (ex. Lect., S. VI, éd., 1582) (B.R., L.I., S. 110). Ce procédé existe déjà chez Garcilaso, il existe chez Pétrarque et tous ceux qui l'ont imité de loin ou de près.

Herrera n'a donc fait qu'obéir à la mode régnante; de là ces expressions, ces images, cette métaphysique sentimentale communs à tous. Outre les rapprochements de détails que nous avons déjà faits entre La Soledad et certains passages des « Rime », nous

44 *bis*. Le S. XXXV de l'édition de 1582 est à quelques variantes près le même que le S. LXXVI du L. I de 1619, cité par M. Bourciez.

45. Celui-ci par exemple : (B. R. L. I, Canción 3) « ... miro el mísero estado — que mi gloria enflaquece i confiança. — cobrando siempre fuerças la olvidança, — i la Luz qu'en mi bien resplandecía — assombró con mudanca — en triste noche le fin mi alegre día. ..... yo, lasso, que me veo mal tratado — solo i desconfiado — sin mi Lumbre, 'n desierta noche i fria, — ¿ qué traça seguiré? ¿ qué cierta guía? — ¿ quién podrá en esta niebla aborrecida — adestrarm'a la vía — que escogí de un bien, tan mal perdida ? ..... mas en mi oscuridad i en mi fortuna — una sombra importuna — crece, encubriendo el lustre de l'Aurora, — i tu imagen los astros decolora, ... »

46. « En un mot, nous nous demandons à chaque instant si nous sommes dans le rêve ou dans la réalité, si nous touchons terre, ou si le poète nous entraîne dans l'abstraction, si nous avons affaire à quelque description précise, ou si nous sommes dans le monde des idées ou des sentiments. » (*Op. cit.*, p. 221.)

47. Cf. Garcilaso (Lect., S. XXXII) : « ... Viéndome do estoy y lo que he andado — por el *camino estrecho* de seguiros, — si me quiero tornar para huiros, — desmayo viendo atrás lo que he dejado; — si a subir pruebo, en la *difícil cumbre*, a cada paso espántanme en la vía — ejemplos tristes de los que han caído... Y sobre todo, fáltame *la lumbre* — de la esperanza, con que andar solía — *por la escura región de vuestro olvido.* »

Et *Canción IV* (v. 7 à 12) : « ... Pues soy por los cabellos arrastrado — de un tan desatinado pensamiento, — que *por agudas peñas peligrosas*, por *matas espinosas*, — corro con ligereza más que el viento, — bañando de mi sangre la carrera. »

Dans la *Cárcel de Amor* comme dans *Arnalte y Lucenda*, l'auteur, Diego de San Pedro, qui se met en scène, débute par l'évocation d'une forêt qui rappelle aussi les premiers vers de l'*Enfer*.

renverrons à la Canzone (*In Vita di M. Laura*, XIII) « Di pensier in pensier, di monte in monte, Mi guida Amor », qui, différente dans les termes, offre cependant une consonance certaine avec la Soledad [48].

Mais le paysage de Pétrarque a plus de réalité que celui d'Herrera; nous savons que Pétrarque a promené sa douleur à travers ses forêts, sur ses collines et dans ses vallées, et qu'il les a peuplées de ses visions. Plus sombre que ne l'a jamais été la nature vue par les yeux du poète de Vaucluse, son paysage, Herrera le porte en lui-même.

Ce symbolisme en quelque sorte conventionnel, admis, des détails, c'est, comme l'a bien vu Mlle Salembien, le langage même des mystiques, pour qui un paysage intérieur est le mode d'expression habituel. La Nuit où la solitude plonge Herrera nous rappelle la Nuit obscure de Jean de la Croix [49]. Rien d'étonnant à cette similitude; le platonisme n'est-il pas la mystique de l'amour humain ? Il l'est chez Herrera plus que chez tout autre. Nous avons noté au passage la ferveur quasi religieuse de cet amour, le ton biblique de certains vers, les rapports entre la Luz du poète et la Grâce du chrétien, l'extase et les scrupules. L'originalité d'Herrera est d'avoir organisé ces images, symboles d'états d'âmes, en paysages complets et harmonieux.

C'est d'abord l'image concrète qui nous place immédiatement dans une atmosphère propre à nous communiquer des émotions semblables aux siennes. Ensuite vient l'expression directe des sentiments. Herrera donne lui-même, dans une formule synthétique, la signification de ses allégories; mais il le fait avec des mots toujours les mêmes, abstraits et vagues, dont il est peu aisé de déterminer la signification exacte. Qu'entend-il par *error*, *engaño*, *gloria*, *peligro*,

48. N'y a-t-il pas aussi une grande analogie entre la course éperdue d'Herrera et celle que décrit Pétrarque dans le S. XIV (*In Vita...*) « I', che temo del cor che mi si parte, — E veggio presso il fin della mia luce — Vommene, in guisa d'orbo, senza luce, — che non sa ove si vada, e pur si parte. — Cosi davanti ai colpi della morte — Fuggo, ma non sí ratta che'l desio — Meco non venga, come venir sole. »
Nous avons renvoyé, pour Pétrarque, à l'édition Marsand (1819-20), sur laquelle on peut partager l'opinion de Giovanni Mestica dans sa propre édition des *Rime* (1896), mais qui ne présente, pour les passages que nous avons cités, aucune différence sérieuse (tout au plus *cielo* pour *ciel*). Avec la référence à la première de ces éditions, et grâce au tableau dressé par Mestica, il est assez facile de trouver la numérotation de la pièce et la page dans la seconde.

49. Cf. S. Jean de la Croix : « ... la manière d'arriver au sommet de cette montagne, c'est-à-dire à l'état sublime de la perfection chrétienne que nous appelons l'union de l'âme avec Dieu. » — *La montée du Mont-Carmel* : « Pendant cette heureuse nuit, je suis sortie en ce lieu secret où personne ne me voyait et où je ne voyais rien, sans autre guide et sans autre lumière que celle qui luisait dans mon cœur. » (Trad. de Gonzague Truc, *Les Mystiques Espagnols*, « Les Cent Chefs-d'œuvre Etrangers », éd. « La Renaissance du Livre », p. 137.) « ... ceux que Dieu engage dans la solitude du désert », p. 163.

daño, bien, esperanza? Le sens qu'il leur attribue semble flottant Ils correspondent à un ensemble de pensées inexprimées, subtiles et variables sans doute. Nous ne pouvons que supposer. De là l'obscurité de son style, et l'apparente monotonie de sa pensée.

Dans les sonnets, le dernier tercet interprète souvent le reste. Pareillement, dans cette Ode, nous remarquons que plus on avance vers la fin, plus Herrera abandonne l'allégorie pour passer à l'expression directe. Toute la seconde moitié de la quatrième strophe et la cinquième tout entière sont dans ce style, comme s'il était las de l'effort fourni pour donner une image concrète de son âme : la suite des sentiments devient trop précipitée, trop riche. trop délicate. Et cette fin de poème, d'une beauté moins plastique que le début, est d'un élan lyrique plus émouvant par sa simplicité.

Il y a, en effet, chez Herrera, autre chose que l'expression de sentiments conventionnels dictés par une mode. S'il a usé des images, du langage poétique consacré par cette mode, s'il a même modelé sa passion d'après les canons amoureux qui étaient alors en honneur, cette passion n'en fut pas moins réelle et ressentie par une sensibilité toute particulière, riche en émotions à la fois profondes et raffinées. Cette Ode en est un bel exemple : elle présente la plupart des thèmes herrériens : thème de la solitude morale qui lui a donné son titre; thème de la lumière qui guide et celui de la « *gloria* », but de sa vie; thème du souvenir; thème de l'espérance et de l'effort vers l'espoir; thème du découragement et de l'erreur, l'espoir et le désespoir étant les deux pôles entre lesquels oscille constamment l'esprit du poète, dans une alternative éternelle et sans issue possible.

La composition même du poème révèle ce tourment Il débute par une évocation de la vision humaine; vient ensuite le découragement, l'obscurité, puis à la fin de la première strophe, réapparaît le souvenir hallucinant. La seconde et la troisième strophe reproduisent à elles deux le dessin de la première, d'une façon plus haletante et plus inquiète : lumière et espoir, nuit et désespoir, lumière à nouveau. La quatrième et la cinquième représentent chacune l'un des deux états à son paroxysme; l'une de feu, et l'autre de ténèbres. Toute la poésie amoureuse d'Herrera est issue de cette ombre ou de cette clarté, avec toute la gamme des joies et des angoisses offertes à l'amoureux le plus sincère. Au ravissement, à la ferveur mystique de l'amant épris de pureté, succèdent terreur, instabilité, scrupule, désespoir. Mais Herrera finit toujours par trouver dans la Solitude le recueillement spirituel, l'apaisement de l'âme, la résignation de son désespoir, la quiétude mélancolique qui prête tant de charme à ses chants étouffés.

A. BERTAUX.

VARIÉTÉS

Notes d'histoire de l'art.

Institut d'Estudis Catalans, Secció histórico-arqueológica. *Anuari MCMXXI-XXVI.* Vol. VII, Barcelona, 1931. — La section historico-archéologique de l'Institut d'Etudes Catalanes, sorte d'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres de la Catalogne, vient de publier, avec un long retard, le septième volume de son Annuaire, correspondant aux années 1921-1926. On y trouve, comme dans les volumes précédents, outre les mémoires rendant compte de l'activité intérieure de la Société, un résumé très fidèle de toutes les publications, découvertes ou manifestations de toute sorte qui, à l'intérieur ou à l'extérieur de la Catalogne, ont pu présenter quelque relation avec l'histoire et l'archéologie de ce pays. En outre l'Annuaire publie quelques études originales fort intéressantes; ne pouvant les citer toutes, nous nous bornerons à attirer l'attention sur quelques articles de M. J. Puig i Catafalch concernant l'histoire de l'Art catalan au Moyen-Age.

Les thèmes de la céramique de Paterna dans le cloître de l'Estany: L'ancien monastère de Santa Maria del Estany, situé dans la région qui s'étend entre Vich et Manresa, a conservé son petit cloître rustique, que son aspect même a pu parfois faire passer pour plus ancien qu'il ne l'est en réalité. Cependant les dates de la construction de ce cloître nous sont assez bien connues : nous savons en effet que l'église fut consacrée en 1133 et nous pouvons supposer que la galerie attenante du cloître fut élevée et décorée dans les années qui suivirent; elle contient des chapiteaux ornés de scènes de la vie du Christ, dont le style nous paraît pouvoir être rapproché de quelques autres séries connues, en particulier des chapiteaux du cloître de San Pedro el Viejo à Huesca. Les travaux de construction et de décoration du cloître ne durent pas aller très vite et les autres galeries ne furent sans doute terminées qu'au commencement du XIV[e] siècle : un chapiteau de l'aile Sud, en effet, est orné de deux poires, ce sont les armes parlantes de l'abbé Berenguer de Riudeperes, mort en 1329 et dont on peut voir aujourd'hui encore le tombeau dans le cloître

même. Un autre chapiteau de la même aile méridionale porte les armes de la famille de Cardona.

Les chapiteaux de ces galeries Ouest, Est et Sud du cloître de l'Estany sont d'un style bien différent de celui des chapiteaux plus anciens de la galerie Nord. Les sujets aussi diffèrent : beaucoup n'ont rien de religieux et représentent des scènes de la vie civile; on y remarque notamment une scène de mariage, un chevalier et une dame se donnent la main; sur l'autre face du chapiteau, un musicien accompagne au violon une danseuse qui tient dans ses mains des castagnettes en terre cuite, telles que nous en trouvons dans les miniatures des Cantigas de Santa Maria (manuscrit conservé à l'Escorial) et dont l'usage s'est conservé longtemps dans les villages d'Espagne. Un autre chapiteau nous montre une dame coiffant sa longue chevelure et un couple étroitement embrassé. D'autres enfin sont ornés de paons ou d'oiseaux affrontés. En comparant ces sujets décoratifs avec ceux qui ornent les plats émaillés provenant de Paterna et conservés au Musée de Barcelone, en notant surtout les détails des vêtements des danseuses sur les chapiteaux d'Estany et sur le plat de Paterna dit « plat de la Sardane », M. Puig i Cadafalch a pu établir des rapprochements assez précis pour prouver que des plats semblables avaient dû servir de modèle au sculpteur.

Les chapiteaux de l'Estany ne sont donc pas seulement un intéressant exemple de ces archaïsmes fréquents en Catalogne et dans d'autres régions de la Péninsule, en Galice particulièrement, où le style roman se continue parfois jusqu'au XIVe siècle. On trouve également à l'Estany un exemple d'un source encore peu connue de l'inspiration des sculpteurs; les plats émaillés qui ont été ici leurs modèles, comme ailleurs des miniatures, des coffrets d'ivoire, des étoffes, etc., ont servi surtout à transmettre de vieux motifs d'origine orientale et spécialement musulmane, car on reconnaît dans les vêtements des danseuses du cloître de l'Estany, comme sur le plat de la sardane, des restes des costumes moresques longtemps conservés dans la région de Valence.

Un maître d'œuvres anglais travaille au cloître de Santas Creus : M. Puig i Cadafalch dédie cette étude à la mémoire de Camille Enlart, qui, comme on sait, a le premier défendu les *origines anglaises du style flamboyant*. Parmi les documents récemment découverts et classés dans les Archives de la Cathédrale de Tarragone, se trouve un contrat passé en 1332 entre l'abbé de Santas Creus et le maître d'œuvres anglais Reynard de Fonoyll, pour la construction du cloître et du réfectoire. Le contrat spécifie que Reynard, qui amène avec lui deux disciples, restera toujours le

seul maître d'œuvres et chef suprême des constructions. Il est donc certain que c'est lui qui a introduit les innovations artistiques que l'on voit apparaître à cette date à Santas Creus, et il est intéressant de rappeler tout de suite que cette date correspondant au règne d'Edouard III est une époque de grande prospérité et de floraison artistique pour l'Angleterre, tandis que c'est une époque de misère pour la France, d'où la Catalogne avait jusqu'alors reçu, comme la plupart des pays d'Europe, les influences artistiques.

Il est curieux de remarquer que ce maître anglais établi en Catalogne porte un nom bien catalan, Fonoyll. Il est facile de l'expliquer, soit par la déformation d'un nom anglais comme Fauvel, soit en supposant que l'Anglais avait épousé une fille du pays dont il aurait adopté le nom, suivant une habitude assez fréquente. Les documents conservés (outre le contrat cité nous avons encore deux chartes où son nom paraît) ne laissent aucun doute sur son origine anglaise.

On sait que le tracé des meneaux des fenêtres et des baies permet de distinguer dans l'histoire du gothique anglais deux grandes périodes, celle du tracé géométrique et celle du tracé curviligne. Le tracé curviligne, avec ses deux variétés dites style réticulé et style flamboyant, apparaît en Angleterre vers 1310 à la chapelle de Merton College d'Oxford et à la Cathédrale d'York, et son évolution est entièrement terminée en 1326 à Saint Albans. Enlart a montré que le style flamboyant fait son apparition en France en 1370 à la Cathédrale de Rouen, et en Castille au temps de Henri III (1379-1406) à Santa Maria de Nieva fondée par la reine Catherine de Lancaster. M. Puig i Cadafalch vient de découvrir que le style flamboyant était arrivé en Catalogne dès 1332, apporté par le maître anglais du cloître de Santas Creus.

Le cloître de Santas Creus avait été commencé en 1303, et les travaux furent activés par la donation faite en 1326 par le roi Jaume II et sa femme Blanche d'Anjou, dont les armes (barres et fleurs de lis) orneront les clés de voûte et les chapiteaux du cloître tout entier. L'aile Nord contiguë à la nef de l'église et l'aile Est contiguë au transept et à la salle capitulaire furent construites en premier lieu. Les baies des grandes arcades donnant sur le préau sont ornées de meneaux (en grande partie détruits, mais faciles à reconstituer) de tracé « géométrique », c'est-à-dire de roses inscrites dans des cercles. C'est le tracé usuel au début du XIVe siècle, et à Santas Creus même nous le trouvons à l'intérieur de l'église au tombeau du roi Pierre II le Grand, exécuté sur l'ordre de son fils Jaume II en 1291-1295, et au tombeau que le même Jaume II se

fit construire pour lui en 1312-1314. L'un et l'autre de ces tombeaux sont l'œuvre de maîtres catalans dont les documents nous indiquent les noms et la provenance, et le tracé géométrique des meneaux se retrouve à la même époque dans toute la Catalogne, au cloître de la Cathédrale de Vich, commencé en 1324 et dont la construction se prolongea durant tout le XIVe siècle, à la fenêtre de la façade de Santa Maria del Mar à Barcelone, qui n'était pas encore élevée en 1354, aussi bien qu'aux ailes Nord et Est et dans une partie de l'aile Sud du cloître de Santas Creus, construites avant 1331, date à laquelle le cloître et la salle capitulaire furent solennellement bénits.

C'est alors qu'arrive le maître anglais Reynard, qui termine la galerie méridionale et construit la galerie occidentale, dont il orne les baies de meneaux flamboyants, imitant les formes nouvelles qu'il avait pu voir en Angleterre avant de quitter son pays. L'étude de la section des piliers dans les différentes galeries, ainsi que l'examen des chapiteaux sculptés, d'un caractère plus monumental dans les galeries anciennes, plus expressif dans les galeries plus récentes, confirme parfaitement les dates que nous indiquent de façon absolue les différents tracés des meneaux.

Dans peu de cas l'histoire des formes peut être confirmée par des documents aussi précis et certains que ceux que nous avons ici L'histoire de ce maître anglais apportant en Catalogne le style flamboyant peu de temps après son invention en Angleterre et avant qu'il eût pénétré en France et en Castille, est un épisode charmant de l'histoire de l'art à la fin du Moyen-Age.

Les Chapiteaux de Sant Cugat del Vallès, par Jurgis Baltrusaitis (Paris, 1931). — Le premier volume des publications de la Fondation Catalane à l'Institut d'Histoire de l'art et d'archéologie de l'Université de Paris est une étude sur les chapiteaux du cloître roman de Sant Cugat del Vallès près de Barcelone. Cette étude, présentée par M. Baltrusaitis comme thèse complémentaire, pour le doctorat ès lettres, à côté de son important ouvrage sur *La Stylistique ornementale dans la Sculpture romane*, était un des meilleurs exemples que l'on pouvait trouver pour illustrer une théorie aussi nouvelle que séduisante et solide expliquant les formes de la sculpture romane. M. Baltrusaitis, par une analyse minutieuse et précise, décompose les formes ornementales et les réduit à quelques motifs élémentaires combinés et transformés à l'infini; il montre ensuite que les formes des animaux et des monstres ainsi que les figures humaines suivent le même schéma ornemental, qui impose enfin son rythme même aux grandes compositions. Les cha-

piteaux de Sant Cugat del Vallès étant, comme le montrera fort bien M. Baltrusaitis, l'œuvre d'un atelier travaillant en série, presque industriellement, se prêtent à la démonstration de ces règles mieux que tout autre exemple où la fantaisie personnelle d'un artiste interviendrait plus souvent et risquerait de fausser une loi si ferme. Ajoutons tout de suite que la série des chapiteaux de Sant Cugat n'est pas homogène, et qu'après une première série illustrant parfaitement sa démonstration, l'auteur en découvre une seconde bien différente, dans laquelle il nous montre, après la fin d'un art, les débuts d'un art qui commence.

Nous ferons d'abord quelques observations sans grande importance concernant l'iconographie des chapiteaux. Le point de vue de l'iconographie n'est pas celui qui intéresse M. Baltrusaitis, il ne l'a traité que pour être complet, et il a laissé échapper quelques erreurs légères, que nous ne relevons que dans un souci d'exactitude complète et parce que ces observations amorcent une critique plus importante sur un autre point. Le personnage qui s'agenouille devant le Christ sur le chapiteau 15 B de la galerie Sud (p. 88) n'est pas saint Pierre, mais saint Thomas, le Christ a écarté son manteau pour lui montrer la plaie de son côté. Ce chapiteau est consacré à l'apparition du Christ à saint Thomas, et il va nous aider à comprendre le précédent; remarquons que la série des chapiteaux historiés de cette galerie Sud est parfaitement ordonnée. Sur le chapiteau 14 B, qui fait suite au chapiteau racontant le mystère de Pâques, M. Baltrusaitis croit reconnaître les Prophètes; leur image nous surprendrait vraiment à cette place, où nous devons logiquement chercher les premières apparitions de Jésus après la Résurrection. De fait, sur la face Nord du chapiteau (fig. 111), nous voyons non pas un prophète et une inexplicable figure agenouillée, mais le Christ et Madeleine dans la scène si souvent répresentée du « Noli me tangere ». Les autres faces du même chapiteau sont plus difficiles à expliquer; on ne peut guère y voir cependant que l'apparition de Jésus aux pèlerins d'Emmaüs : la figure vêtue de peaux de bêtes que M. Baltrusaitis prend pour saint Jean Baptiste doit être celle du Christ couvert d'un manteau (qui, il faut bien le reconnaître, est un peu surprenant) et portant en bandoulière la panetière du pèlerin; les deux pèlerins, dont l'un est brisé, marchent vers lui; enfin, sur la dernière face est représenté le Christ assis entre les deux pèlerins.

Une très légère inexactitude a été commise dans l'interprétation du premier chapiteau de cette série, consacré au Paradis terrestre (p. 79) : il faut lire d'abord la face Ouest où se trouve la Création d'Adam et Eve, et ensuite la face Est où se trouve la

Réprimande, à l'inverse de l'ordre suivi par M. Baltrusaitis. En effet, sur cette face Est, dont la composition est sensiblement la même que celle de la face Ouest, Adam, blotti à l'angle du chapiteau, montre du doigt sa femme pour s'excuser sur elle de sa faute; Eve, blottie derrière Adam, fait le même geste que lui, pour s'excuser à son tour de la faute sur le Serpent; mais le Serpent, qui était représenté au cloître de Gérone sur lequel la composition de Sant Cugat a été copiée, manque ici, si bien que le geste d'Eve n'a plus de sens.

Et voilà le point sur lequel l'étude de M. Baltrusaitis demande à être complétée : il a étudié, comme il convenait dans une monographie, les chapiteaux de Sant Cugat pour eux-mêmes et détachés des autres chapiteaux des cloîtres catalans. Or, ils en sont inséparables. M. Baltrusaitis ne l'a pas oublié dans d'autres exemples : lorsqu'il nous montre les atlantes de Gérone, volontaires, puissants et véritablement monumentaux, pour s'être pliés trop docilement sur les chapiteaux de Sant Cugat à une formule ornementale, se figer dans une mollesse inexpressive, ou les danseuses emportées par une fougue violente sur les chapiteaux de Gérone s'apaiser et se vulgariser à Saint Cugat, son analyse est excellente. Nous regrettons qu'il n'ait pas de même recherché des explications ou des comparaisons non seulement à Gérone mais dans d'autres monuments catalans d'Espagne ou de France, à Saint Michel de Cuxa, Elne, Serrabone, où se trouvent en particulier les mêmes griffons, les mêmes oiseaux qu'à Sant Cugat. La comparaison eût été fructueuse, mais elle dépassait évidemment le cadre d'une monographie.

Elle eût peut-être amené M. Baltrusaitis à modifier quelques-unes de ses observations. Le caractère familier et enfantin des « histoires » de la Bible et de l'Evangile racontées à Sant Cugat comme des fables, avec une grande abondance de détails puérils, est frappant, mais il n'est pas nouveau : toutes les figures de Gérone ne sont pas « des êtres surhumains d'une sauvage grandeur », beaucoup sont déjà « de petites figurines familières », tenant à la fois d' « une marionnette et d'une poupée »; la bonhomie avec laquelle est traité le drame de la chute se trouve déjà à Gérone, où le sculpteur de Sant Cugat a copié, parfois sans les comprendre, bien des détails; nous en avons cité un tout à l'heure. Noé est également représenté à Gérone sous les traits d'un menuisier, et la courbe bien observée du dos voûté de l'ouvrier qui rabote, s'inscrivant à Sant Cugat dans la même forme architecturale de l'arcade que le dos simplement incliné du Créateur sur le chapiteau précédent, est ici une heureuse adaptation à une formule d'une forme inventée à Gérone (ou par les miniaturistes qui ont servi

de modèle au sculpteur de Gérone), indépendamment de la ligne de l'arcade et simplement observée sur le réel.

De même lorsque M. Baltrusaitis nous présente les formes nouvelles de la seconde ou troisième série des chapiteaux de Sant Cugat comme sorties de la première, nous aurions aimé qu'il précisât ce qui est probablement sa pensée, savoir que cette évolution s'est produite non pas à partir des formes employées à Sant Cugat même, mais sur un fond beaucoup plus vaste de motifs ornementaux communs à tous les sculpteurs catalans du XIIe siècle. Les formes vieillies qu'emploie dans les chapiteaux de la galerie Est et partie de la galerie Nord le premier atelier, dont le chef a laissé sa signature à l'angle Nord-Est du cloître, Arnald Catell, ces formes facilement reconnaissables par l'épaisseur des tiges, la lourdeur des masses, la dureté du trait sans finesse, sont bien des formes mortes, elles ne sauraient renaître : dernier aboutissant d'une évolution dont il faudrait chercher les commencements à Gérone ou ailleurs, elles se sont figées dans une immobilité absolue, dans une répétition d'où toute invention artistique est définitivement exclue. Si dans les autres galeries du même cloître nous assistons à un renouveau, c'est que d'autres sculpteurs, travaillant sur les mêmes modèles qu'Arnald Catell mais plus doués que lui, ont su introduire la vie dans des formes que Catelle n'avait su que copier indéfiniment en une formule stéréotypée. Les sculptures de Catell sont une fin et non un commencement.

C'est pourquoi il est peut-être inutile de séparer par un long intervalle de temps les deux séries : il s'agit de deux évolutions parallèles qui ont pu se produire presque en même temps; les différences d'habileté entre deux artistes, ou mieux entre un ouvrier et un artiste, suffisent à expliquer les différences de style. On peut peut-être ainsi concilier les opinions diverses émises sur la chronologie des chapiteaux de Sant Cugat. Tout le monde est d'accord aujourd'hui pour leur assigner dans l'ensemble une date très tardive dans la sculpture romane. Le testament de Guillaume de Claramunt, rédigé en 1190, léguant une somme importante pour la construction d'un cloître à l'abbaye de Sant Cugat, permet de dater l'ensemble de l'œuvre de l'extrême fin du XIIe siècle ou du début du XIIIe. M. Puig i Cadafalch avait supposé que l'aile Sud, contiguë à l'église, et l'aile Est, communiquant avec l'église, avaient été construites les premières; les ailes Nord et Ouest, moins soignées, auraient été construites en dernier lieu. L'analyse stylistique de M. Baltrusaitis nous oblige à d'autres conclusions : les chapiteaux de la galerie Est et d'une partie de la galerie Nord, œuvre d'Arnald Catell, présentant les formes les plus vieillies dans l'évo-

lution d'un style, sont en même temps les plus anciens en date dans ce cloître; en effet dans les autres galeries on découvre des tendances nouvelles, les caractères d'un art qui appartient déjà autant au style gothique qu'au style roman; les remarques faites sur les chapiteaux historiés de la galerie Sud, sur certains détails des scènes ou même des visages des personnages, sont particulièrement convaincantes. Nous nous rangeons à l'opinion émise par M. Baltrusaitis, sous la réserve faite plus haut, qu'il n'est peut-être pas utile de séparer par un grand intervalle de temps les deux séries, qui constituent deux évolutions parallèles peut-être contemporaines. Mais la question proprement dite de la date précise dans le temps présente infiniment moins d'intérêt que celle de la date relative dans l'évolution du style, si remarquablement analysée par l'auteur.

Accompagnée d'une illustration extrêmement abondante (que malheureusement une reproduction détestable trahit presque partout et rend souvent indéchiffrable), la monographie de M. Baltrusaitis nous paraît être un modèle du genre.

La Iglesia Románica de San Quirce, por Justo Pérez de Urbel, O. S. B. y Walter Muir Whitehill jr. (Madrid, 1931). — La petite église romane de San Quirce, perdue aujourd'hui dans un « despoblado » non loin de la route de Burgos à Santo Domingo de Silos, a appartenu autrefois à un monastère enrichi par le comte Fernan Gonzalez en 929; l'église, reconstruite au XIe ou XIIe siècle, possède une série de chapiteaux historiés à l'intérieur et de sculptures ornant ses deux portes à l'extérieur, qui sont du plus haut intérêt, en particulier par leur iconographie très riche. L'édifice présente une solution de continuité très nette dans l'œuvre entre l'abside et le transept; plusieurs traits dans l'architecture et la sculpture assignent une ancienneté plus grande à l'abside qu'au transept et à la nef. Un historien du XIXe siècle affirme sans citer ses sources que l'église était en reconstruction en 1054 lors d'une visite que fit à l'abbaye le roi Fernando I. Ce témoignage est trop douteux pour qu'on puisse le prendre en considération, mais on peut supposer avec vraisemblance que l'œuvre de reconstruction commencée dans la seconde moitié du XIe siècle par l'édification de l'abside, fut interrompue une fois l'abside terminée. Le roi ayant fait don du monastère de San Quirce à l'évêché d'Oca en 1068 et confirmé cette donation en 1075 lorsque le siège épiscopal fut transféré à Burgos, les auteurs dont nous analysons l'ouvrage supposent que ces vicissitudes dans la destinée du monastère purent être la cause de l'interruption des travaux; nous supposerions plus volontiers le contraire et nous y verrions l'occasion de nouvelles dotations et

d'une impulsion momentanée donnée à des travaux qui furent plus tard interrompus pour une raison qui nous échappe. Quoi qu'il en soit, le chapiteau de gauche de l'arc triomphal, représentant la luxure et deux quadrupèdes dressés, nous semble devoir être rapproché de certains chapiteaux du Panteon de los Reyes de Léon (1065), d'un relief puissant mais d'un modèle simple. Le chapiteau qui lui fait face nous montre un Christ aux mains et aux pieds énormes, dans une gloire portée par deux anges; ce doit être la copie d'un ivoire semblable à ceux qui serviront de modèles aux sculpteurs de Toulouse (la figure imberbe du Christ, le casque de cheveux qui couvre sa tête et celle des anges, font invinciblement penser aux reliefs du déambulatoire de saint Sernin) et aux sculpteurs du tombeau de Doña Sancha à Jaca, ainsi que du tympan Nord de San Pedro el Viejo à Huesca (l'attitude des anges à demi assis et les deux jambes en avant est caractéristique). Les autres chapiteaux de l'abside sont ornés d'entrelacs ou de feuillages décoratifs simples; plusieurs sont simplement épannelés ou même inachevés, ce qui semblerait indiquer un travail après la pose au moins pour l'arcature basse où ils se trouvent.

La nef et le transept appartiennent à une campagne de construction nettement distincte de l'abside; le raccord des deux parties est aussi maladroit que possible : deux arcs doubleaux de rayons différents sont juxtaposés à l'entrée de l'abside. Aucun document ne nous dit à quel moment a pu être reprise l'œuvre laissée inachevée au XIe siècle, mais nous savons que l'église a été consacrée en 1147 par l'évêque de Burgos, en même temps qu'il transformait le monastère en une communauté de chanoines. Dom Pérez et M. Whitehill, se fondant sur l'épigraphie des nombreuses inscriptions qu'ils ont soigneusement relevées sur les chapiteaux et dans lesquelles on ne trouve aucune onciale mais uniquement les capitales caractéristiques de la fin du XIe siècle et une abréviation de *propter* qui prouve une persistance de la tradition wisigothique, proposent d'assigner au monument une assez grande antiquité et seraient enclins à ne séparer les deux parties que par un court intervalle de quelques années. Même en supposant qu'il s'agit d'un exemple d'archaïsme, disent-ils, nous pouvons conclure que l'église était terminée dans le premier tiers du XIIe siècle. Nous ne croyons pas qu'on puisse tirer de l'épigraphie des conclusions aussi précises ni qu'il y ait là une raison valable de rejeter l'indication fournie par la date de consécration de 1147. Nous séparerons assez volontiers par un certain intervalle de temps les deux parties de l'édifice et les deux séries de chapiteaux. Si dans les premiers nous avons pu trouver des rapprochements à faire avec d'autres œuvres du

XIe siècle, nous constatons des différences certaines dans les seconds. Les chapiteaux de la nef et du transept, d'une iconographie beaucoup plus savante et complexe que ceux de l'abside, racontent avec de nombreux détails l'histoire du Péché originel, d'Abel et de Caïn, de Noé, du sacrifice d'Abraham. Le relief est beaucoup moins vigoureux que celui des chapiteaux de l'abside, mais les détails sont bien plus nombreux et plus fins. Certaines figures, comme Abel offrant un agneau et Noé construisant son arche, ont les cheveux bouclés et la forme du visage caractéristiques des personnages qu'on voit sur les tympans de San Isidoro de Léon. Malgré l'archaïsme de l'épigraphie, facilement admissible d'ailleurs, nous croyons que ces sculptures appartiennent à la période de construction qui se termine par la consécration de 1147.

Nous ne saurions assigner une date précise aux sculptures des portes. La porte qui s'ouvre au Nord du transept est décorée d'une série de reliefs encastrés sans ordre et représentant des sujets variés : Majesté du Christ, Annonciation, Visitation, anges, centaure sagittaire, Samson. Ce sont peut-être des reliefs utilisés de la campagne précédente. La porte principale offre, sur les modillons soutenant la corniche et sur les métopes qui les séparent, une série de fines sculptures où l'on voit, mêlées à quelques scènes réalistes, les histoires d'Adam et Eve et de Caïn et Abel. Par le sujet, comme par les détails (par exemple, les moutons d'Abel, la chèvre qui se dresse contre un arbre), ces sculptures sont très voisines de celles des chapiteaux de l'intérieur. Elles sont probablement un peu postérieures aux chapiteaux, conformément à l'ordre normal suivi dans la construction, car certains traits sont plus habilement rendus (les moutons, par exemple, sont mieux vus en perspective), et le modelé est moins sec.

On voit par ces quelques notes quels sont l'intérêt et la richesse de cette petite église de San Quirce. Les auteurs de la monographie citée ont rendu un réel service en résumant ce que nous savons de son histoire, en décrivant soigneusement l'édifice et les sculptures, en relevant et en publiant en fac-similé les nombreuses inscriptions qu'ils y ont lues.

Georges GAILLARD

BIBLIOGRAPHIE

Gonçal de Reparaz (fill). *Catalunya a les mars. Navegants, mercaders i cartógrafs catalans de l'Edat mitjana i del Renaixement.* Barcelona, Editorial Mentora S. A. (s. d.). Un vol. in-8°, 252 p.

Bien connu par ses études antérieures sur la cartographie et la géographie de la péninsule ibérique, l'auteur traite ici un sujet du plus haut intérêt, en esquissant le tableau de l'activité commerciale et maritime de la Catalogne à la fin du Moyen-Age et au début de la Renaissance. « Ce livre n'est pas une apologie », nous est-il dit (p. 18), et il n'est pas, en effet, un détail qui ne soit justifié par un texte, mais cela même nous interdit de souscrire à un autre passage de l'Introduction : « Nous ne nous sommes pas proposé de faire une œuvre d'érudition ». L'érudition est partout, la plus discrète, la plus complète aussi, sans que du reste s'efface par trop la personnalité du savant, qui ne dissimule rien de ses convictions historiques (p. 137), ou pédagogiques (p. 191).

Le livre débute par un chapitre de géographie, préambule obligatoire, sans lequel l'histoire du commerce et de la marine des Catalans ne saurait s'expliquer. Négliger, comme le font trop souvent les historiens, l'étude du milieu géographique, conduit à faire une œuvre morte; c'est « circuler comme un aveugle dans une maison inconnue » (p. 17). Il n'était guère moins utile de jeter un coup d'œil sur les étranges conceptions géographiques antérieures à la « première Renaissance » (XIIIe siècle), pour apprécier comme elles méritent de l'être les productions cartographiques de l'école catalane, et s'en expliquer le prestige. La langue catalane, au XIVe siècle, était comprise bien en dehors des limites de la Catalogne, à Naples, par exemple, et à la cour pontificale d'Avignon; bien mieux, il y eut, à Anvers, au début du XVIe siècle, une famille de négociants italiens qui rédigeait en catalan sa comptabilité. Qu'on ajoute à ce prestige de la marine, du commerce et du parler catalans la faveur de souverains éclairés, protecteurs des sciences exactes, collectionneurs compétents de cartes et de tables nautiques, la rivalité avec les cités commerçantes de Gênes et de Venise, et l'on se rendra compte du développement que prit en Catalogne, et à Majorque

surtout, l'exécution de portulans soigneusement mis à jour, dont certains sont parvenus jusqu'à nous, à commencer par la célèbre Carte catalane de Dulcert (1339), qui est un des trésors de notre Bibliothèque Nationale. A bien des indices on s'aperçoit que, des côtes, les relations s'étendaient parfois loin dans l'intérieur, et ainsi se révèle l'influence du commerce, premier bénéficiaire des cartes, sur le contenu des cartes elles-mêmes. Rien d'étonnant à cela, car les Juifs jouirent longtemps de la protection royale, et à côté de marchands entreprenants, il y eut parmi eux de véritables savants. Tels furent les Cresques. Abraham et son fils Jafuda, protégés par Pierre III et son fils Jean Ier. Parmi les nombreuses productions de Cresques le Juif, — pour le distinguer de Jafuda, que les persécutions contraignirent au baptême, — figure l' « Atlas catalan » dit de 1375, offert en présent au roi Charles V de France, que possède également la Bibliothèque Nationale. La fin du XIVe siècle vit briller d'autres cartographes de talent : Guillem Soler fut le principal. Au XVe siècle travaillèrent Macià de Viladestes et Gabriel de Vallseca; au XVIe et au XVIIe, la dynastie des Olives et celle des Prunes, dont l'un est l'auteur d'un Atlas découvert par G. de Reparaz à Palma en 1928, et dont un autre dressa une carte (1649) entrée à la Bibliothèque Nationale en 1913, circonstance qui fait qu'elle est encore peu étudiée. Mais là s'arrête la production catalane; outre que la Catalogne a été incorporée à la monarchie espagnole, que l'établissement des Turcs à l'Orient et la découverte de l'Amérique à l'Occident ont pour un temps ruiné son commerce, l'usage de l'imprimerie et de la gravure ont sonné le glas des belles cartes manuscrites qui firent la gloire de l'école catalane.

La marine catalane n'avait pas attendu l'apparition de la boussole et des cartes pour se développer. Dès 813, le comte Armengol d'Empurias défit aux Baléares une escadre de pirates musulmans. Au milieu du XIe siècle, les *Usatges* établirent un droit de protection et de sauf-conduit sur tous les navires qui entraient à Barcelone. La chronique de Jaume Ier distingue divers types de navires : *lenys*, *galeres*, *galiotes*, *corces*, qui étaient des navires de guerre; *brisses*, *naus*, *tarides*, qui étaient des navires de commerce; d'autres types parurent aux siècles suivants, dont certains pouvaient transporter 500 hommes de guerre. C'est de cette marine que la suite du livre nous retrace l'activité militaire et commerciale.

Nous ne pouvons, dans les limites d'une courte notice, résumer l'exposé vivant et coloré de l'histoire de la Catalogne au cours de ces siècles d'activité incessante, fiévreuse, où se donnent carrière les tendances les plus diverses et les aspirations les plus contra-

dictoires, et à la fin desquelles ce pays, après avoir établi son prestige et étendu son commerce jusque dans la Méditerranée orientale, la Berbérie, les Flandres et l'Angleterre même, dut se replier sur lui-même à la suite de circonstances dont il n'était plus le maître. Par ses multiples et judicieux aperçus sur l'histoire de l'Espagne et du monde méditerranéen tout entier jusqu'à l'aube des temps modernes, le livre de G. de Reparaz ne saurait être trop recommandé à ceux qui estiment que l'impartialité ne s'accompagne pas nécessairement de la froideur et qu'une œuvre d'érudition peut être attrayante quand son auteur sait bien la présenter.

P. C. d'A.

Gonzalo de Reparaz (Hijo), *La época de los grandes descubrimientos españoles y portugueses* (Colección Labor), Editorial Labor, Barcelona-Buenos Aires (1931). 206 pages petit in-8°.

Avec ses 15 figures dans le texte, ses 12 planches en noir et ses 5 cartes en couleurs, ce manuel vient s'ajouter à la vingtaine d'autres que la même firme éditoriale consacre, dans sa collection très variée, aux choses hispaniques. Nous avons rendu compte de la plupart, et nous n'avons pu qu'en reconnaître la valeur et la bonne présentation.

Celui-ci n'est pas inférieur. Il est l'œuvre d'un jeune universitaire hispano-portugais d'une grande culture et d'un grand avenir. Sur les traces de Schulten, il nous fait d'abord remonter jusqu'aux voyages aventureux des *Tartessii* vers la Grande-Bretagne, en un temps, sans doute, où les navigateurs orientaux bornaient leur horizon aux périples méditerranéens. Puis c'est Madère, dont les Phéniciens jalousement gardèrent le monopole; les Açores, où la découverte de monnaies carthaginoises et cyrénaïques, passées par les mains du P. Flórez, prouve une expédition antérieure de vingt siècles à celle du xv[e] siècle, et où l'on était presque à moitié chemin de l'Amérique; et s'appuyant sur Hennig comme sur Schulten, il nous présente un bref aperçu de toute cette histoire, sur laquelle nous n'avions guère, précédemment, comme *enchiridion*, que le chapitre de 27 pages consacré par E. Hübner aux géographes anciens dans son *Arqueología de España* (1888). Il nous montre surtout la possibilité de relations (accidentelles et rares, bien entendu) entre les deux continents bien longtemps avant le xv[e] siècle. D'autre part, un chapitre, inspiré de travaux très récents [1], est consacré aux voyages des Occidentaux chez les Orientaux et vice

1. Samaddar, Andreades, Ferrand, Warmington.

versa, et l'on fait ressortir l'importance de la navigation dans les mers indiennes déjà au temps d'Alexandre, qui grâce à cela put réunir, en la faisant construire ou en la réquisitionnant, une flotte (suivant les sources) de 800 à 2.000 bateaux [2]. Les Asiatiques connurent et couvrirent leurs propres mers bien avant que les Occidentaux les découvrissent : c'est ainsi que les Javanais, grâce au régime alternatif des moussons, purent coloniser Madagascar. Les relations entre Extrême-Orient et Occident, actives au début de l'Empire romain, se relâchent à la longue et deviennent rares et indirectes. Tout est à refaire : « Toda la alta Edad Media cristiana es una época de esterilidad en el dominio geográfico » (p. 62); mais le boudhisme et l'islamisme sillonnent l'Asie d'un bout à l'autre, et les relations se rétablissent par échelons, de proche en proche; c'est l'expérience que les pilotes ont acquise, celle surtout d'Ahmed Ibn Madjid, pilote de Vasco de Gama, qui rendra possible, tout d'un coup, la reprise des relations d'autrefois, et sur des bases nouvelles comme sur une échelle autrement vaste. Mais du côté de l'Atlantique, terreurs et légendes arrêtent longtemps l'élan, sauf celui des Normands pillards et aventureux (Islande et Groënland, IX[e] siècle, mais perdus de vue au XV[e]), qui allèrent peut-être jusqu'aux côtes des Etats-Unis, sans que nous en ayons une preuve historique. Cependant, musulmans, juifs et chrétiens parcourent le monde connu, pour des fins religieuses ou par curiosité (Ibn Batuta, Benjamin de Tudèle) ou en vue du négoce (les Polo) : il n'est resté que quelques noms; mais il faut imaginer un mouvement continuel, que le triomphe des Turcs coupe et arrête, rendant nécessaire l'établissement d'autres moyens de communication par terre ou par les mers intérieures. Et comme il est arrivé souvent, pour ne pas dire plus, dans l'histoire de l'humanité, ce qui devenait nécessaire s'est fait. Le projet de communication par la Russie, élaboré par Paolo Centurione, n'ayant pu aboutir, il *fallut* que Vasco de Gama doublât le cap de Bonne-Espérance.

J'ai insisté sur le contenu des premiers chapitres de ce petit volume (c'est-à-dire des 86 premières pages), parce que c'est peut-être sur les antécédents des grandes découvertes que les idées sont le moins nettes en général, et que l'on trouvera là, précisément, l'essentiel.

Pour ce qui suit, je me contenterai de dire que l'on y trouvera l'histoire de la découverte de l'Ancien comme du Nouveau Monde, de l'Orient encore comme de l'Occident, rafraîchie par les

2. « En deux mois (septembre-octobre), on achève les préparatifs qui se sont poursuivis durant l'été. La flotte compte un millier de bâtiments. » (G. Radet, *Alexandre le Grand*, 1931, p. 311.)

travaux les plus récents, élargie par une conception plus européenne, je veux dire moins particulariste, où chaque nation a sa part dans la proportion indiquée par les faits. Ce qui pourra paraître étonnant, c'est l'absence, peut-être voulue, de références aux sources mêmes de cette histoire; à part López de Gómara, je ne vois cité aucun des historiens espagnols du XVIe siècle, pas plus Bernal Díaz del Castillo qu'Agustín de Zarate ni que Hernán Cortés lui-même dans ses *Cartas de relación;* mais l'auteur a sans doute réfléchi que sur cette littérature on trouverait les renseignements désirables dans d'autres manuels, tels que l'*Historia de América* de la Collection Gili, par D. Manuel Serrano y Sanz (1905), et surtout dans les *Fuentes de la historia española e hispano-americana* de B. Sanchez Alonso (1927). Il valait mieux se borner, faute de place, à la littérature tout à fait moderne, et celle-ci est copieuse. Autrement, la moitié de ce petit manuel de 200 pages y serait passée.

D'autre part, ce qui a trait à la découverte du Mexique est assez brièvement résumé, plus que dans le manuel de Serrano y Sanz; en revanche Christophe Colomb prend assez de place. Tout cela est question de proportion, et les appréciations peuvent différer.

G. CIROT.

René Lespès, *Alger. Etude de Géographie et d'Histoire urbaines.* Paris, MCMXXX (Coll. du Centenaire de l'Algérie). 860 p. in-8°, 16 planches, 22 plans, croquis et graphiques.

Des juges plus compétents ont dit ailleurs toute la valeur et toute l'originalité du monumental ouvrage de M. Lespès. Nous voudrions ici nous contenter d'en extraire l'essentiel de ce qui peut intéresser les hispanistes.

A deux reprises, au XVIe siècle, puis à l'époque contemporaine, l'Espagne a joué un rôle important — et même capital, la première fois — dans l'histoire d'Alger. L'occupation du Peñón d'Alger par Pedro Navarro (1510), conséquence des pirateries algéroises, a exercé sur les destinées de la ville une influence décisive. C'est en effet cette menace permanente qui amena les habitants d'El Djezaïr à appeler le corsaire turc Aroudj. Mais la politique espagnole n'est pas seulement la cause indirecte de l'établissement de la domination turque en Algérie, elle est aussi la cause de la transformation d'Alger en capitale. Si Kheir-ed-din, après avoir repris le Peñón en 1529, choisit Alger pour centre de ses opérations maritimes, c'est parce que Djidjelli était une mauvaise rade et une place sans sécurité et que Cherchell faisait médiocre figure, mais c'est surtout parce que le meilleur mouillage, Bougie, se trouvait aux mains des

Espagnols (jusqu'en 1555), et que Mostaganem était trop près d'Oran et de l'Espagne. Notons enfin que l'échec de Charles-Quint en 1541 est à l'origine de la légende qui représenta si longtemps la place d'Alger comme inexpugnable. Voilà pour l'Espagne chrétienne. La part de l'Espagne musulmane dans le développement de la ville, moins considérable, doit être également signalée. Depuis la prise de Grenade jusqu'à l'expulsion définitive de 1609, Alger ne cessa de recevoir une forte immigration de Morisques, qui grossit la population et contribua de façon notable à l'évolution qui fit bientôt de la bourgade berbère une petite capitale musulmane. L'immigration juive commence à une date plus ancienne : un premier contingent arriva à la fin du XIIIe siècle, après la reconquête des Baléares, un autre, péninsulaire, et surtout, semble-t-il, barcelonais, à la fin du XIVe. Les chefs de ce dernier passent pour les vrais fondateurs du judaïsme algérien. L'immigration juive se poursuivit, elle aussi, jusqu'au début du XVIIe siècle.

La proximité géographique qui a ainsi mêlé si étroitement l'Espagne à la vie d'Alger de la fin du XVe au début du XVIIe siècle a de nouveau fait sentir ses effets sous l'occupation française. Dès le lendemain de la prise de la ville par nos troupes, les Espagnols constituaient la plus nombreuse des colonies étrangères. Malgré d'inévitables va-et-vient et l'influence de la naturalisation automatique, la situation était la même au recensement de 1926, où les Espagnols représentaient 65 pour 100 de la population étrangère d'Alger. On sait que les Espagnols d'Alger sont presque exclusivement originaires de la région d'Alicante et de Valence, des Baléares et de la Catalogne. Cette colonie a pour centre le fameux faubourg de Bab-el-Oued, tout rempli d'enseignes aux noms valenciens et catalans; plus récemment, un autre groupe important s'est peu à peu formé à Mustapha. Dans la banlieue, Hussein-Dey a été au début surtout peuplé de maraîchers mahonnais, et à Maison-Carrée l'élément espagnol prédomine avec une supériorité numérique écrasante. La colonie espagnole a évolué de façon caractéristique : autrefois spécialisés dans un certain nombre de métiers, terrassiers, maçons, charretiers, jardiniers, *alpargateros*, les Espagnols d'Alger se livrent aujourd'hui aux professions les plus diverses, ils figurent dans tous les petits commerces, et ils ont conquis la première place dans l'industrie de la boulangerie. Verrons-nous bientôt quelque géographe compléter sur ce point le travail de M. Lespès, et nous donner l'étude d'ensemble sur l'immigration espagnole en Algérie dont la nécessité apparaît chaque jour plus pressante ?

ROBERT RICARD.

La escuela mística carmelitana por el P. **Crisógono de Jesús Sacramentado,** C. D. 1 vol. in-8°. 458 pags. Avila, 1930.

Contrariamente a la crítica moderna que pretende estudiar la mística de san Juan de la Cruz y de santa Teresa sirviéndose de sus escritos auténticos, o tenidos como tales, el autor considera que la escuela carmelitana forma un todo, unido por principios universales, y nos dice que la enseñanza de los Reformadores del Carmelo comentada por sus discípulos inmediatos y por los grandes escritores de la Reforma carmelitana constituye un cuerpo perfecto de doctrina : el que se separe de la « común interpretación de algún punto esencial de la mística carmelitana, ése queda fuera de la escuela sin que le valga confesarse discípulo de santa Teresa y de san Juan de la Cruz y ni siquiera llevar el hábito de la Orden ». Y, a lo largo del libro, con bríos de antiguo paladín, el P. C. toma la defensa de la escuela contra las interpretaciones de los que « se han alzado en maestros y que metiéndose en casa ajena, han presumido determinar el espíritu y la vida carmelitanos ».

El autor nos habla de la fundación de la Orden, de los caracteres de la escuela, entre los que descuella, el psicologismo inherente a la raza española, y nos hace una interesante relación de las obras místicas anteriores a la escuela y que han servido de fuente a los Fundadores de la misma. Las oportunas citaciones nos hacen ver los frutos espirituales que de ellas sacaron santa Teresa y san Juan de la Cruz.

Continúa el P. C. hablándonos de la obra de los Maestros, de sus discípulos inmediatos y de los autores que en el siglo XVII, época de oro de la escuela, explanan y comentan sus escritos. Tras el periodo de síntesis y compilación del siglo XVIII en que quedó formada la escuela, ésta es dispersada por la expulsión de España de las órdenes religiosas a principios del siglo pasado, sufriendo el misticismo puro un eclipse. La reacción se inicia pronto y de misticismo no sólo tratan los católicos, sino los demás que lo consideran como un estado psicológico especial. Largas páginas del libro del P. C. se dedican a relatar las controversias del abate Saudreau de un lado y del P. Poulain de otro con todo lo que, sobre mística, escribieron los partidarios de uno y otro no sólo en Francia pero tambien en España después de restaurada la Orden. Estas controversias motivaron la celebración de los Congresos teresiano y sanjuanista en los cuales el Carmelo dió su interpretación de la doctrina de los Maestros en conclusiones precisas. A base de éstas, que como dice el autor, son los cánones de la escuela, el

P. C. termina su libro haciendo una interesante y detallada exposición doctrinal de la mística carmelitana.

El P. C. nos dice que la escuela es la reunión de dos tradiciones en que estaban divididas las escuelas místicas anteriores : la intelectualista representada sobretodo por la escuela agustiniana, y la afectiva por la franciscana. En esta última santa Teresa ha tenido como gran maestro a Fr. de Osuna de quien hereda entre otros rasgos su predilección por la Humanidad de Cristo (el capítulo III está casi exclusivamente dedicado al *Tercer Abecedario* que tanto sirvió de guía a santa Teresa y a San Juan de la Cruz, aunque a veces este último ha refutado algunas de sus doctrinas), y a Bernardino de Laredo cuya *Subida al Monte Sión* ha influído algo sobre la doctrina del Carmelo. Si de la escuela agustiniana san Juan de la Cruz toma ideas de Tauler, principios fundamentales de santo Tomás y los *toques sustanciales* de Ruysbroeck, santa Teresa no sólo lee las obras de san Agustín, pero también las de san Vicente Ferrer et de Fr. Luis de Granada.

De los dos grandes místicos del siglo xvi, santa Teresa representa, sobretodo, la tradición afectiva, y san Juan de la Cruz, la tradición intelectualista. Sin embargo el considerar en ellos como una oposición viene, según el P. C., de que se les estudia muy superficialmente : el gracejo del estilo de la Santa y sus éxtasis nos hacen olvidar sus sufrimientos físicos y morales; al contrario asustados por los severos aforismos de san Juan de la Cruz, no nos fijamos en la doctrina amorosa que viene tras ellos. Santa Teresa describe los fenómenos místicos, mientras que san Juan de la Cruz los demuestra; no son dos espíritus diferentes, pues al contrario se completan el uno al otro.

V. de R.

Cervantes, par **Américo Castro**, avec quarante planches hors texte en héliogravure. Les éditions Rieder, 7, place Saint-Sulpice, Paris; 80 pages; 20 fr.

Nous avons accueilli ici (1927, n° 1, p. 129) le *Pensamiento de Cervantes* sans réticences, bien que l'auteur, dans sa conviction, y ait « donné parfois une forme excessive à certaines expressions, au risque de trahir sa pensée », comme il le reconnaît p. 55 du présent livre : quand il ne s'agit pas d'enfoncer une porte ouverte, on est excusable d'y mettre plus de force qu'il n'est nécessaire; et en conseillant de lire deux fois le livre pour le comprendre une, je pensais surtout à l'impression que ferait d'abord pareille avalanche d'idées dans un étincellement d'images.

Sur deux points qui sont d'importance, on a pu rester rétif.

C'est d'abord sur le degré de culture de Cervantes. Fut-il un « lego », comme dit Tamayo de Vargas [1]? On sait quelle est la réponse de M. A. C., qui a peut-être poussé loin la négation; mais il réagissait contre une habitude commode et invétérée. Cervantes n'était peut-être que ce qu'on appellerait chez nous aujourd'hui un primaire; mais s'il n'est que cela, c'est honorable pour les primaires ! Sainte Thérèse aussi était une primaire : Cervantes savait bien au moins autant de latin qu'elle.

L'autre point sur lequel il a dû rester quelque mésentente entre l'auteur et les lecteurs (je parle en tout cas pour moi-même) était sans doute celui de l'érasmisme de Cervantes. Erasmisme, oui, mais érasmisme diffus ! accordait-on. Eh bien ! M. Castro nous apporte un fait qui changera quelque peu l'aspect de la question : Juan López de Hoyos, qui proclame Cervantes son « amado discípulo » (et cela est connu depuis longtemps : cf. la *Vida* de Fernández de Navarrete, 1819, p. 261) dans l'*Hystoria y relaciõ verdadera* où il rend compte de la maladie, de la mort et des funérailles de la troisième femme de Philippe II, Isabelle de Valois (1569), relation déjà signalée par Blas Nasarre en 1749, le même López de Hoyos, dis-je, reproduit dans l'introduction de cette même relation un passage de l'*Exomologesis* d'Erasme, tout en le disant tiré de son *Antibarbarorum Liber* (peut-être parce que le premier de ces ouvrages était à l'*Index*). Il y a donc de fortes chances pour que l' « amado discípulo » ait été imprégné d'une façon directe en même temps que diffuse de cet « érasmisme européen », qui, nous dit A. Renaudet dans un des meilleurs chapitres de *Peuples et civilisations* (t. VIII, chap. V, p. 137), existait déjà en 1517, — un demi-siècle plus tôt !

Est-ce le « catedrático del estudio », le professeur de grammaire de la Villa de Madrid, qui lui a appris cet « art exquis de dire les choses, tout en ayant l'air de ne pas les dire » ? Car ce n'est pas précisément la caractéristique d'Erasme, plutôt violent : Cervantes ne l'est jamais.

« Il n'existe pas une Vie de Cervantes digne de ce nom. Celle de Fitzmaurice-Kelly (en anglais et en espagnol) est extérieure et banale », déclare M. A. C., qui est un peu sévère pour un travail fort honnête et qui juge avec raison, par contre, celle de Fernández de Navarrete « admirable pour son temps ». Ce n'est pas dans un volume, une plaquette de 80 pages qu'on pouvait mettre au point

1. Pour savoir combien on était « lego » à bon compte avec Tamayo, il faut voir le fatras gréco-latin de ce Vadius dans les cent *Schediasmata* de sa *Cifra, contracifra, antigua, moderna*, dont j'ai essayé de donner une idée dans mon *Mariana historien*, p. 201. Il est clair qu'à côté Cervantes ne pouvait faire figure d'érudit, encore moins qu'à côté de Lope. Ce qui sauve Tamayo, c'est qu'il a défendu Mariana et publié Garcilaso (1622).

cette biographie en tirant parti de tout ce qui a été découvert depuis plus d'un siècle, et notamment des *Documentos cervantinos* publiés par Pérez Pastor (où entre autres choses il y a des pièces sur Juan López, p. 355 sq.); d'autant moins que l'auteur ne pouvait ne pas y résumer, ne fût-ce qu'en manière de conclusion, sa pensée sur la pensée de Cervantes. Mais au moins avons-nous là un sommaire exact que nous pouvons lire d'une traite et en toute sécurité. Avec plaisir, ajouterai-je, car c'est écrit avec une alerte et simple vivacité; et l'aisance de l'auteur à manier notre langue (car il ne s'agit pas d'une traduction [2]) étonnera ceux qui n'ont pas eu l'occasion de causer avec le professeur de l'Université centrale qui vient de goûter les agréments des fonctions d'ambassadeur. On se plaît à imaginer que si ces agréments lui ont laissé des loisirs, c'est à rédiger le manuscrit, ou à corriger les épreuves, à grouper les quarante planches de cette jolie publication, qu'il a eu l'élégance de les employer.

Le plus intéressant, le plus neuf, dans la biographie qu'il nous donne, c'est qu'il cherche à saisir la personnalité fuyante du soldat de Lépante et du captif d'Alger [3]; de l'agent d'affaires chargé de fonctions précaires, ingrates et dangereuses (« affreux métier de publicain [4] »), excommunié, emprisonné, peut-être déshonoré, qui se débrouille en vendant des pièces de théâtre à un *autor de comedias;* de l'auteur du roman le plus célèbre, le plus déroutant, le plus riche en potentiel littéraire et social, puisque l'on y a trouvé tout ce que l'on a eu envie d'y découvrir et d'admirer; de l'homme enfin qui a souffert, réagi, pensé, et s'est consolé par l'humour et la bonne humeur, lui « le moins chanceux des écrivains » (p. 68). Mais cet examen successif est fait à traits rapides, suggestifs, sciemment incomplets, qui feront au moins que le lecteur se pose la question que souhaite l'auteur lui-même : « Mais qu'est-ce que Cervantes ? »

Avec les études les plus récentes que signale M. A. C. dans sa bibliographie sommaire, surtout son *Pensamiento* et le livre de Paul Hazard, le lecteur ne manquera pas de secours contre l'incertitude, ni surtout contre la pire des paresses, l'incuriosité.

2. Les citations de *Don Quichotte* ont été empruntées à la traduction de Jean Labarthe et feu Xavier de Cardaillac, « excellente », nous dit M. A. C.

3. C'est D. Julián de Apráiz qui le premier, dans une note publiée par le *Bull. hisp.* (1900, p. 34), a su rapprocher des deux autres témoignages connus alors le passage de *La Española inglesa* qui situe la capture de Cervantes par deux galiotes turques au large des *Trois-Maries* sur la côte de France, autrement dit les *Saintes-Maries* de *Mireille.*

4. Ses 12 réaux d'appointements faisaient, je pense, plus de 3 francs d'aujourd'hui. En tout cas, si l'on en croit Lope dans la *Dorotea* (écrite vers cette époque), avec un réal il y avait de quoi faire « bouillir la marmite ». Cf. la note de Rodríguez Marín au *Diablo cojuelo*, p. 79 de l'édit. de « Lectura », et la *Dorotea* dans l'éd. de M. A. Castro, p. 251.

Don Quichotte, Cervantes, quel est donc celui des deux qui nous intéresse le plus aujourd'hui ? De la création, nous voulons remonter au créateur. C'est le mouvement général : l'histoire littéraire se compartimente en chapelles, pour le culte des hommes de génie, nos dieux d'aujourd'hui. Ce culte confère noblesse à ses adeptes, prestige à ses prêtres. Celui de Cervantes est bien desservi.

G. CIROT.

Don Luis de Góngora y Argote, Introduction, traduction et notes par **Lucien-Paul Thomas,** professeur à la Faculté des Lettres de l'Université de Bruxelles. Paris, La Renaissance du Livre, 78, boulevard Saint-Michel (1932); 166 pages. 5 fr. 50.

The Solitudes of **Don Luis de Góngora,** translated into English verse by **Edward Meryon Wilson.** Gordon Fraser, The Minority Press (Heffer and Sons, 3 and 4 Petty Cury), Cambridge (England; 5 s. net.)

La série espagnole de la Collection « Les Cent chefs-d'œuvre étrangers » marche au pas accéléré. Après *Le Roman picaresque* de Marcel Bataillon (1931, cf. notre précédent fascicule, p. 94), voici un *Góngora* qui ne peut passer inaperçu : d'abord parce qu'il est traduit et « présenté » par M. Lucien-Paul Thomas, dont les beaux travaux sur le grand poète et sur la préciosité sont bien connus et fort appréciés; ensuite parce que cette traduction (intégrale pour le Polyphème) était réellement un tour de force, pour lequel il ne suffisait pas de manier et d'étirer à la rompre la syntaxe française, la compréhension du texte étant encore la chose essentielle. Il y fallait beaucoup de science et beaucoup d'art, de conscience en un mot.

M. L.-P. Th. définit en termes très heureux la prose des *Solitudes* et du *Polyphème :*

C'est une syntaxe *psychologique et plastique* qui cherche à se rendre indépendante des instruments grammaticaux, en faisant jaillir, dans un rythme imprévu des vocables, dans un contact inusité des pensers et des images, des étincelles qui sont refusées à la servitude de l'ordre enchaîné et traditionnel.

Beaucoup de passages sont, qui l'ignore ? bien difficiles à entendre. Le traducteur a eu soin d'éclaircir au besoin par des notes. Il est possible que, si l'on est très sûr de soi, on discute avec lui certains détails; il ne l'est pas qu'on lise Góngora désormais sans sa traduction. Et tout ce que nous dit de l'œuvre le

traducteur, appuyé sur une compétence reconnue, mettra le lecteur français en mesure de goûter un poète qui, depuis pas mal d'années déjà, monte au zénith, où est sa place.

Dans la Bibliographie, on trouve citée l'*Ilustracion y Defensa de la fábula de Pirame y Tisbe* (1636) de Christoval Salazar y Mardones [1]. Il faut parcourir cet in-4° de 404 pages pour voir de quelle façon Góngora a été compris par certains de ses contemporains : un débordement affolant d'érudition; et ce qu'il y a de plus déconcertant, ce n'est pas de voir un étalage fantastique de références et de citations sur la géographie ou l'histoire ancienne, mais de constater que, à part quelques endroits [2], l'auteur paraît prendre ce poème au sérieux, et non pas pour ce qu'il est, une pochade d'artiste dans le genre de son romance *A la fábula de Leandro y Ero*, et plus (ou pis) encore (cf. *Bull. hisp.*, 1931, p. 328), et dont une *letrilla* de 1581, traduite par M. L.-P. Th., nous donne par avance le ton :

Or, puisque Amour est si cruel
Que pour Pyrame et son amante
Une épée est le lit nuptial
Où tous deux se sont enlacés,
Que ma Tisbé soit le pâté,
Que ma dent nous serve d'épée.

Il n'est pas inutile de noter ici que la traduction de M. L.-P. Th. est parfois en vers, plus souvent en vers libres, avec ou sans rimes ou assonances, selon le cas, mais toujours avec esprit quand c'est le cas, avec ingéniosité et bon sens très régulièrement.

Quant à la traduction anglaise des *Soledades* que nous devons à M. E. Meryon Wilson, je ne puis qu'en crier la méritoire audace. Elle est en vers aussi. « My translation is as literal as I could make it, but I have had some times to deviate from the original », déclare l'auteur de cet autre tour de force, qui reconnaît sa dette envers l'édition de D. Dámaso Alonso, comme le fait du reste implicitement M. L.-P. Thomas. Je ne pense pas jouer un mauvais tour aux deux traducteurs en confrontant, tout à fait au hasard,

1. Nous en avons un exemplaire à la Bibl. municipale de Bordeaux (n° *3678 du Catalogue des Belles-Lettres).

2. « Suegra llama *jocosamente* a su madre ... » (f. 98 v°); « Dize Don Luis *jocosamente*, que su madre la vistió de terciopelo de tripa... » (f° 46). Il serait excessif d'assurer que tout y est inutile; il faut, au contraire, l'avoir vu et même le consulter; mais on n'imagine pas à quel point c'est pesant et inepte : il y avait de quoi dégoûter à tout jamais les Espagnols des humanités ! Il est vrai que souvent l'auteur, p. ex., f° 100 v°, répond à des objections ou à des reproches; il ne fait pas qu'éclaircir, il défend ! C'est sa seule excuse, mais cela même accuse son époque.

De deux choses l'une : ou les lecteurs connaissaient leur mythologie, et il n'y avait tas tant d'éclaircissements à leur donner; ou ils l'ignoraient, et alors, rien à faire pour leur montrer l'intérêt ni surtout le sel de cette fantaisie.

leurs façons de rendre (Deuxième *Solitude* « Si de aire articulado... »).

Si d'air articulé
Ne sont dolentes et douces larmes
Ces plaintes graves que j'exhale,
Ce sont des cris de sang et du sang de mon cœur.
Qu'il les confie au calme de tes ondes
O ! mer, celui qui autrefois les confia
A tes flots irrités plutôt qu'à ton destin.

If of air articulate
My gentle grieving tears are not to be,
These my complainings grave
Are cries of blood, my soul's blood aspirate.
I trust to thy calm wave,
To whom another time I trusted, sea,
Them, to thy fortune more than to their fate.

En s'astreignant à composer des strophes avec rimes, M. E. M. W. s'est naturellement condamné à de légères infidélités, mais il a tout de même serré son texte de près. Ce *métrico llanto*, comme dit Góngora, est pour lui un « metric song »; je ne sais si c'est bien rendu en français par « chant mesuré », et si l'expression n'est pas équivoque, bien qu'elle puisse se défendre. — M. L.-P. Th., qui explique en maint endroit difficile sa traduction, devrait publier, à part, des notes où il nous ferait part des affres par où il est passé. Ce serait un excellent commentaire sur Góngora.

G. CIROT.

L. Pfandl, *Geschichte der spanischen Nationnalliteratur in ihrer Blütezeit.* Fribourg-en-Brisgau, 1929; in-8°, 680 pages.

Dans le *Précis d'Histoire de la Littérature espagnole* d'E. Mérimée (Paris, 1908), le Siècle d'Or de la littérature espagnole (1555-1635) est précédé d'un début (1530-1555) et suivi d'une décadence (1635-1680). M. Pfandl propose un « âge d'or » commençant avec l'avènement de Philippe II (1555) et se terminant avec l'année de mort de Calderon (1680). Il est divisé en deux périodes : « la Renaissance tardive » (v. 1550-1600) et « le Baroque » (1600-1700) qui occupe tout un siècle. Le terme de *siglo de oro* est à rejeter, ses limites étant incertaines. L'évolution des genres, l'activité des auteurs se continuent à travers la centième année, posée comme borne par les historiens. La seconde moitié du XVIe siècle a fait germer les graines dont l'éclosion dans tous les domaines des arts et des lettres a illustré le XVIIe siècle. L'idée monarchique, la réforme catholique ont été favorables au développement de l'ascétisme, du mysticisme, qui se reflètent dans une longue série de Guides de pécheurs, de Trai-

tés de morale, de Vies de saints, qui se répandaient hors d'Espagne, grâce à l'activité des Ordres, dans tous les pays d'Europe. C'est pendant la décadence politique que le roman de mœurs et d'aventures, la satire, le drame et la comédie, la poésie se sont enrichis d'œuvres immortelles qui ont servi de modèle à l'étranger. L'influence de la vie politique et des mœurs sur l'évolution littéraire reste incontestable, mais leur relâchement enrichit plutôt les genres et fertilise l'imagination créatrice.

L'intention de l'auteur est de caractériser les genres littéraires, de souligner les traits dominants des œuvres composées pendant les deux périodes de l'âge d'or. Au lieu de donner une suite de biographies ou d'accumuler des renseignements bibliographiques à la manière de Cejador (Madrid, 1915-1922), il veut subordonner les faits aux idées générales qui dominent chaque période. Des recherches personnelles, les richesses de la Bibliothèque d'Etat à Munich en livres espagnols, une activité de critique s'étendant sur une vingtaine d'années, l'ont désigné pour essayer dans ce domaine la synthèse et le tableau d'ensemble qui demande, certes, quelques retouches, mais garde toujours sa disposition claire et ses justes perspectives.

L'héritier de Charles Quint, le roi Philippe II, dont le visage s'est modifié depuis le temps de Voltaire, réalise l'unité de la monarchie et tâche d'établir la toute-puissance de l'Eglise. La réforme catholique, l'œuvre d'Ignace de Loyola, de Teresa de Jesús, donnent l'empreinte aux mœurs et à la littérature. L'activité individuelle, restreinte dans ce monde, se réfugie dans les sphères du platonisme, de l'ascétisme, du mysticisme; elle veut créer une « beauté de l'âme » qui se reflète dans les genres littéraires.

Les bergeries, les nouvelles mauresques fleurissent; la tendance morale domine le roman, qui subit en même temps l'influence du *novellino* italien et de la satire érasmienne. Le drame savant se nourrit de modèles antiques et historiques, la *comedia* est inspirée par la tradition nationale. L'épopée, la poésie lyrique présentent la même dualité; les romances surtout jouissent de l'ancienne popularité. La prose ascétique est représentée par Luis de Granada, Luis de León, tandis que le mysticisme est cultivé par Juan de los Angeles, par Juan de la Cruz, par Teresa de Jesús, dont les écrits se répandent par les monastères. L'historiographie est illustrée par l'œuvre de Juan de Mariana, par Hurtado de Mendoza, les relations, les Epîtres d'Antonio Perez répondent aux Mémoires en France.

Définir le terme « Baroque », transféré du syllogisme à la critique, étendu sur le domaine littéraire, généralisé au sens moral, ce n'est point une tâche facile. L'auteur l'identifie avec la tension qui

existe entre l'état d'âme et la réalité, il admet une variété dans ses manifestations qui lui assurent un caractère national (p. 214, n. 2). En Espagne, le naturalisme qu'on observe dans les mœurs, dans les œuvres d'art, et l'illusionisme, révélé par le symbolisme, par l'hypertrophie de l'individu, sont ses éléments constitutifs. Cette dualité permet d'expliquer, d'une part, le caractère instinctif, brutal, immoral, prolétarien, picaresque, des œuvres d'art, le *desengaño*, la morbidité, la mélancolie, l'hypocondrie dont elles sont infectées; d'autre part, l'exhibitionisme, qui est au fond du cultisme, l'exagération des gestes, la recherche de la génialité qui conduit au conceptisme. Le style du cultisme et du conceptisme se trouvent enracinés dans le caractère national, d'où la psychanalyse réussit à les dégager.

Les genres littéraires et les œuvres attestent la justesse du tableau général. Les romans d'aventure, les *Trabajos de Persiles y Sigísmunda* de Cervantes, le *Peregrino en su patria* de Lope de Vega, la *novela picaresca* d'Alemán et de Quevedo sont les manifestations de la même conception que l'*Ingenioso Hidalgo Don Quixote de la Mancha*, composé avec une tendance satirique et antibaroque. Les *Novelas exemplares*, divisibles en quatre groupes, servirent de modèle à une riche descendance. Le genre romantique (*La Gitanilla*) fut cultivé par Solórzano, Agreda y Vargas, Céspedes y Meneses, Pérez de Montalbán, Zayas y Sotomayor. La tendance satirique du *Coloquio de los perros* est reprise par Quevedo y Polo de Medina, Vélez de Guevara, Zabaleta et Santos. Le *Licenciado Vidriera* rappelle les *Apotegmas* de Juan Rufo, et Quevedo en a donné une réplique dans le *Libro de todas las cosas y otras muchas mas* (1629). Les successeurs ont fait sauter le cadre cervantesque, tout en marchant toujours sur les traces du grand écrivain national. C'est le cas de Castillo Solórzano, auteur du *Tiempo de regocijo y Carnestolendas de Madrid* (1627), de Tirso de Molina, auteur du roman à tiroir, les *Cigarrales de Toledo* (1629), de Pérez de Montalban, composant son livre *Para todos* (1632), imité par Matías de los Reyes, par Fernández de Peralta, de Salas Barbadillo qui n'a pas réussi à éclipser son ami Cervantes avec ses *novelas cortas*.

Le théâtre est illustré par trois genres : la *comedia*, l'*auto sacramental* et l'*entremés*, offrant une telle richesse de production qu'il n'y a que trois critiques allemands auxquels l'auteur attribue la qualité de l'avoir connu à fond : Schack, Stiefel et Schäffer (p. 366). Il nous offre un guide précieux dans cette broussaille. Les auteurs représentent deux générations : celle de Lope de Vega, et, un peu moins nombreuse, celle de Calderón. Il est plus difficile de grouper les pièces, qui sont des drames d'idées, des drames historiques,

des comédies de mœurs et de fantaisie. Un choix suffit pour goûter et pour juger le genre, que domine par sa fertilité prodigieuse le génie de Lope de Vega, remplissant à lui seul une bibliothèque avec les fruits de son imagination. L'*auto sacramental* est l'un des produits les plus originaux du génie espagnol et l'auteur a réussi à lui désigner sa place entre le dogmatisme de l'Eglise et l'exhibitionisme de son temps, conditionné par l'esprit baroque. Calderón y a contribué avec 73 pièces, ce qui atteste que le genre était conforme à son génie. L'esprit de Cervantes règne dans les *entremeses*, qu'il a enrichis de huit pièces servant de modèle à Quiñones de Benavente, à Moreto, à Francisco de Castro et à beaucoup d'autres. Une condamnation un peu trop sévère frappe la *Dorotea* de Lope de Vega, moitié roman, moitié dialogue, la plus chérie de toute sa progéniture (p. 450). C'est le genre hybride de la *Celestina*, sans la verve, la pétulance du prototype.

La poésie lyrique du siècle s'achemine vers le goût baroque avec Espinosa, avec Lope de Vega, et présente deux variétés. Le *conceptismo* éclate dans les *Conceptos espirituales* d'Alonso Ledesma suivi par Bonilla, Quevedo et Quirós. Le *cultismo* a trouvé un théoricien dans Carillo y Sotomayor (*Obras*, 1611) dont Góngora s'est inspiré, favorisant l'expansion du style précieux à travers toute l'Europe. La réaction est conduite par les frères Argensola, par Jáuregui, par Rebolledo. L'esprit épique, dont les romances restent les monuments immortels, se manifeste dans les longs poèmes historiques, bibliques ou romanesques. Transféré au monde animal, il nous offre la *Mosquea* de Villaviciosa (1615) ou la *Gatomaquía* (1639) de Lope de Vega. L'énergie et la grâce du génie espagnol se manifestent dans les œuvres ascétiques et mystiques de Nieremberg, de María de Jesús, de Agreda, de Molinos, le dernier plus connu en France, à cause de la querelle du quiétisme, que dans sa patrie.

Les historiographes, Antonio de Herrera, Solis y Rivadaneyra n'ont pas éclipsé leur illustre prédécesseur Mariana. La tendance didactique, mise au service de l'instruction politique, a créé les emblèmes (*empresas*) renfermant les principes du gouvernement. Horozco, Saavedra Fajardo, Núñez de Cepeda, nous ont laissé des compilations dans ce genre. Les enseignements du *Príncipe político-cristiano* par Saavedra Fajardo, imités par Quevedo Villegas dans sa *Política de Dios* (1617-1635), ont eu un retentissement plus fort, tandis que Baltasar Gracián (1601-1658) a mérité le titre de maître de bienséance dans tous les pays d'Europe. Le genre de l'énigme même prend le caractère conceptiste ou cultiste; et par ses traits, il se rattache à l'évolution générale du goût littéraire.

Dans cette *Geschichte der Spanischen Nationalliteratur*, l'exposition claire, la critique sévère et juste, l'impartialité, se fondent

sur une recherche personnelle, une étude approfondie, attestée par le supplément bibliographique. Plus complet que celui de Fitzmaurice-Kelly, moins chargé que le *Manuel de l'Hispanisant* (1920) de Foulché-Delbosc et Barrau-Dihigo, il est un guide indispensable. Le succès mérité de l'étude nous fait espérer que l'auteur ne manquera pas de suivre la voie tracée et de nous donner un jour un tableau pareil pour le XVIIIe siècle, au lieu de continuer son *Précis de la littérature espagnole* (1923) ou ses *Etudes sur la Civilisation et les mœurs espagnoles* (1924), qui ne sont que des préparations à la grande synthèse présentée dans ce « miroir » de l'âge d'or.

Louis KARL.

James Fitzmaurice-Kelly, *Histoire de la Littérature Espagnole*, 3e édition, refondue et augmentée, Paris, C. Klincksieck, XXIV et 618 p. in-16, 20 francs.

Quand parut, en 1926 — soit trois ans après la mort de l'auteur, — la nouvelle édition de l'Histoire de la Littérature Espagnole parue originairement en 1898, on put lire, en tête de ce livre, édité par Humphrey Milford pour l'*Oxford University Press*, dans une courte préface, datée de Sydenham, novembre 1924, et signée de la veuve, Mme Julia Fitzmaurice-Kelly, l'indication que son mari portait partout son livre avec lui :

He worked at it continually — revising, correcting and perfecting : he embodied in it the results, not only this own research, but of the criticisms and suggestions which he noted on the blank paper. And he continued to do this until within three days of his death (November 30, 1923).

Dans la réédition française de 1928, où le nom de l'auteur est suivi de la mention : *de la British Academy*, on lit, p. XVI, émanant de la même signature, l'indication suivante :

L'édition actuelle, troisième de la traduction française, a été préparée par James Fitzmaurice-Kelly. Jusqu'aux derniers jours de sa vie — il mourut le 30 novembre 1923 — il corrigea le texte de son œuvre de prédilection, utilisant dans ce but, non seulement ses propres recherches, mais aussi les notes que lui communiquaient ses critiques, ainsi qu'en témoigne l'exemplaire interfolié dont il ne se séparait jamais.

Enfin, dans l'unique édition allemande, — parue en 1925 à Heidelberg, chez Carl Winter, voici ce que déclare l'éditeur — car le nom de la traductrice : « Elisabeth Vischer », est un pseudonyme et c'est M. Adalbert Hämel, de Würzburg, qui a présidé à cette publication :

Ce fut en 1913 que me furent soumis les premiers feuillets imprimés. Une correspondance extrêmement volumineuse commença entre Fitzmaurice-Kelly

et moi, que je range parmi les plus valables souvenirs de cet ami plus âgé et plus expérimenté. Fitzmaurice-Kelly acceptait toutes mes suggestions, justifiait en détails son opinion, quand il croyait ne pas pouvoir me suivre et il m'à, par cet échange de lettres, donné un excellent aspect de sa façon de travailler et, de manière générale, de sa manière de penser et de sentir, qui ne pouvait qu'accroître mon estime pour sa précision scientifique et la maturité de son jugement... Ce ne fut qu'en mars 1920, que nous renouâmes nos rapports antérieurs... En 1921, il m'envoya la troisième édition espagnole de son Histoire, qui avait déjà été réimprimée en 1916 et où il avait fait passer les corrections et compléments primitivement destinés à l'édition allemande. La continuation, interrompue par la Guerre, du travail de la traduction allemande, devint dès lors notre commun souci et dès le 9 décembre 1921, je recevais les premières épreuves d'une traduction partiellement nouvelle, qui contenait maintenant toutes les adjonctions de l'édition espagnole de 1921 et en outre d'autres, destinées spécialement à l'édition allemande. Nous nous mîmes à l'œuvre avec un zèle nouveau pour conduire à sa fin un travail commencé en des temps plus heureux, mais une interruption survint de nouveau. Pour des raisons de santé, la traductrice ne put mener à bien sa tâche et, pendant un an, celle-ci fut interrompue. Et Fitzmaurice-Kelly, qui avait tant souhaité la publication de sa « Littérature » en Allemagne, ferma les yeux pour toujours. 23 placards étaient imprimés à sa mort. J'ai maintenant, en union avec Frau Fitzmaurice-Kelly, entrepris l'achèvement définitif et nous avons tenu compte comme il convenait de tous les vœux du défunt auteur. (p. XIV-XV).

Morel-Fatio avait, dans ce *Bulletin*, en 1902, dit, p. 67, à propos de la version espagnole par Bonilla, de l'*History*, que « sans doute le plus médiocre des érudits, embusqué dans ses études spéciales, trouverait ici à compléter et à corriger ». Et il ajoutait : « Mais il n'écrirait pas ce livre ». Evidemment : « le plus médiocre des érudits ! » Mais un érudit, non médiocre, disposant des loisirs et des émoluments d'un professeur anglais d'Université ? La question, aussi bien, est oiseuse et nous ne nous y arrêterons pas. La traduction française de 1904, chez Armand Colin, œuvre d'un littérateur non hispaniste, différait déjà du texte original anglais de 1898 par maintes améliorations, ou corrections, fruits des enrichissements apportés à ce texte par le traducteur castillan de 1901, A. Bonilla, dont les riches *notes* témoignaient de la copieuse érudition; par Menéndez y Pelayo dans son article-prologue daté de Santander, juillet 1901, et par divers autres hispanistes que Fitzmaurice citait d'ailleurs, dans un *Post-Scriptum* à cette version castillane, daté de Londres, 1er janvier 1901, mais qui ne concordent d'ailleurs pas avec ceux qui seront mentionnés en tête de la version française, dont la Préface est datée de Londres, juin 1904. Cette première version française — mais nous ignorons malheureusement le chiffre du tirage —, était épuisée seulement douze ans plus tard, puisque c'est de juin 1913 qu'est daté le prologue de la seconde réimpression, par le même éditeur, mais non plus le même traducteur, Fitzmaurice-Kelly — qui descendait de Français établis en Irlande

et dont il avait adopté le patronymique en le faisant précéder de celui de son père, un Irlandais, colonel au 40e d'infanterie à Boulac, près du Caire, et transféré, peu après la naissance de l'enfant, dans une garnison des Indes (lui était né à Glasgow le 20 juin 1857), — s'étant, alors, servi à soi-même de traducteur sous le contrôle de l'ami Foulché-Delbosc. « J'ai jugé inutile — disait-il — de déranger M. Davray et me suis enhardi à devenir mon propre traducteur. » Et, plus loin : « En somme, la refonte est telle, que je n'hésite pas à dire que le présent volume est un ouvrage nouveau. »

Le volume de 1903 avait IX et 499 pages, y compris la bibliographie. Celui de 1913 en comptait XXII et 494 et la bibliographie était recueillie dans une brochure à part, de 78 pages. Ce fut cette édition française qui fut mise en espagnol, sans nom de traducteur, en 1914, chez V. Suárez, à Madrid, in-4°, avec, à la suite, la bibliographie, un peu complétée. Une critique, qui en a paru dans la *Revista de Filología Española*, 1916, p. 88-89, non signée, lui reproche de manquer d'idées générales, de ne présenter qu'une suite d'exposés, par chapitres, de n'avoir trop souvent que des jugements ou légers, ou superficiels, voire faux, et ce même en face d'œuvres graves, plus spécialement à l'époque moderne, où l'auteur est plus embarrassé et ne peut arranger à sa manière des « *juicios hechos* ». En 1916, une soi-disant « segunda edición » — c'était cependant une troisième — de ce livre parut, de nouveau chez Suárez, sur XVIII et 471 p. in-8°, derechef sans aucun nom de traducteur, les pages 351-442 y étant occupées par la bibliographie. Je me souviens d'en avoir lu, pendant la Guerre, une bien médiocre recension, par A. H. Harrison, dans la *Revue Hispanique*, n° 99 (octobre 1917), tome XLI, p. 215-234, dont le plus volumineux consistait en une discussion sur les cordes de la guitare espagnole ! Je passe sur les rééditions de 1921 et de 1925 et je parlerai plus loin de la réédition anglaise de 1928. Mais celle-ci, française, de l'automne de 1913, parut aux hispanistes de chez nous — avec sa substantielle étude des *romances* et de l'ancien théâtre, ainsi que son long chapitre sur Cervantes, — un bon instrument de travail, un répertoire toujours utile à consulter et qui, en tout cas, ne faisait pas double emploi avec le *Précis* de M. E. Mérimée, paru en 1908. On regrettait toutefois que l'étude des grands maîtres y fût si inégale et surtout que, dans ce livre expressément rédigé pour un public français, l'attention n'ait été attirée qu'incidemment et de façon fugitive sur les fréquentes influences de la littérature espagnole sur notre propre littérature. On ne trouvait, dans cette nouvelle édition, qu'une pauvre page sur la valeur littéraire de la *Celestina*, quelques rapides lignes sur Diego de San Pedro, dont la *Cárcel de Amor* et surtout les *Amo-*

res de Arnalte y Lucenda connurent un si prodigieux succès durant tout le cours de notre XVIe siècle, et à peu près rien de bon sur Juan de Flores, dont les romans furent si lus, surtout son *Historia de Grisel y Mirabella*, qu'a étudiée E. W. Olmsted dans l'*Homenaje a Menéndez Pidal*, II, 369-373. Quant au trop bref examen de l'*Amadis de Gaule*, il n'expliquait pas le moins du monde ce en quoi ce célèbre roman se distinguait des anciennes *novelas de aventuras* et comment il avait, dans l'Europe Occidentale, remis ce genre en faveur. Je n'ai pas, il est vrai, fait interfolier mon exemplaire de 1904, ni celui de 1913, mais les marges, de l'un et de l'autre, n'en sont pas moins criblées d'annotations, amplifications ou corrections. De ces *notes*, je ne choisirai qu'une, qui, s'appliquant aux deux éditions, montre assez la frivolité de certains des rapprochements donnés par Fitzmaurice-Kelly, qui, trop souvent documenté de seconde main, était, de la sorte — qui dira exactement ce qu'il doit à Ticknor *et même à Baret*, dont il ignorait très certainement la fondamentale critique, par Guardia, au tome XXX de la *Revue Germanique*, p. 342 et suivantes ? — facilement induit en erreur.

A la page 350 de cette première édition, j'ai noté le passage où il est dit que *La Ingeniosa Elena* (1612), de Salas Barbadillo, fut traduite en français en 1625 par « le janséniste Lancelot », avant d'être adaptée dans les *Hypocrites* de Scarron et refondue dans une scène du *Tartuffe*. Ce passage se retrouve dans la seconde, page 375 : « *La Hyia de Celestina* (1612) fut traduite en français (1628) par le janséniste Claude Lancelot (1615?-1695), puis adaptée dans les *Hypocrites* de Scarron et enfin fondue dans une scène de *Tartuffe*. » Diable ! J'avais, dans ma studieuse jeunesse, appris par cœur le *Jardin des Racines Grecques* et ne pouvais donc ignorer que Claude Lancelot, né — sans point d'interrogation — en 1615, ne pouvait, si précoce qu'on le supposât, avoir publié à 13 ans une traduction espagnole assez leste d'ailleurs et, en tout cas, peu dans la nuance mentale de ce pieux helléniste, futur maître des Petites Ecoles de Port-Royal et auteur des célèbres *Méthodes*. La vérité, c'était que *La Dévote Hypocrite* — d'ailleurs imitée, non de Salas Barbadillo, mais de ce Francisco de Lugo y Dávila, dont le *Teatro Popular, Novelas Morales* de 1622 a été réimprimé en 1906 par Cotarelo au tome I de sa *Colección Selecta de Antiguas Novelas Españolas* : voir le récit intitulé : *Las dos Hermanas* — a paru en 1628 dans *Les Nouvelles tirées des plus célèbres Auteurs Espagnols*, parues à Paris, chez P. Billaine, en 2 volumes in-8°, mais qui sont de *Nicolas*, non de *Claude* Lancelot ! Mais cette bévue n'était rien à côté des lamentables frivolités dont est rempli le chapitre XI, sur le XVIIIe siècle et des platitudes et ignorances touchant l'époque moderne.

N'était-il pas, à ce dernier point de vue, réjouissant de lire, dans

l'*Avertissement* de la réédition de 1913, ces déclarations : « depuis la première apparition de mon livre, le personnel des littérateurs espagnols s'est complètement renouvelé. Campoamor, Juan Valera, Núñez de Arce, Peredo, Menéndez y Pelayo sont morts. MM. Rubén Darío, Villaespesa, Juan R. Jiménez, Antonio Machado, Marquina, Martínez Ruiz, Valle-Inclán, Trigo, Baroja et Ricardo León, dont les Œuvres n'étaient que des promesses ou qui même, en 1898 — mais la première édition française était de 1904 ! —, étaient des inconnus en littérature, ont maintenant célébrité ou réputation et il n'est que juste de les faire entrer dans le cadre élargi de cette refonte. » Or tous ces auteurs — à l'exception de Marquina et de Ricardo León — figuraient dans le *Précis* de Mérimée, même Rubén, qui n'a, à proprement parler, rien à faire là et avec cette différence que ledit *Précis* confondait, page 459, Manuel et Antonio Machado, attribuant à l'un une Œuvre de l'autre. On sait d'ailleurs que M. S. Griswold Morley a, ici même — juillet-septembre 1928, p. 488-499 — établi par de fort suggestifs rapprochements de textes que Fitzmaurice s'est en outre servi de la deuxième édition française — en vérité, c'était la troisième — du même *Précis* pour sa réédition espagnole de 1925 (1926), n'en déplaise à Mme Fitzmaurice-Kelly, dont la réponse a été insérée la même année au fascicule d'octobre-décembre 1928 de ce *Bulletin*, p. 361-363. Mais même en admettant, pour ces prétendues innovations, la dette de l'auteur anglais à l'endroit du professeur de Toulouse, il restait que ce qu'on y disait de la « jeune » littérature espagnole était d'une indigence presque égale aux pages désolantes sur l' « Epoque des Bourbons » de la première édition, devenue lors de la seconde, et plus exactement : « Le Dix-huitième Siècle ». Alors qu'il y avait tant et tant à dire, à cette époque précisément, sur le « modernisme » en Espagne, on expédiait la besogne en quelques lignes hâtives et insignifiantes. Il n'eût cependant été besoin, pour la mener à bonne fin, que de dépouiller avec quelque soin nos périodiques.

Dès 1906, à l'occasion d'une enquête littéraire entreprise *tras los montes* par un M. de Champourcin, à l'occasion de laquelle dix représentants des lettres hispaniques s'étaient prononcés, Gómez Carrillo, qui tenait alors la rubrique des *Lettres Espagnoles* dans le *Mercure de France*, y avait communiqué — n° 122, 15 septembre 1906, p. 301-306 — les très curieuses réponses de la Pardo-Bazán et de MM. Salvador Rueda et Pío Baroja. Répondant « en style de catéchisme », la romancière qu'avait lancée Leopoldo Alas ne déclarait-elle pas « préférer à tous, les livres qui répondent à des tendances nouvelles » et que la meilleure méthode était celle « toute d'analyse et de compréhension » ? Bien qu'à son avis « chaque écrivain tendît à être personnel », elle n'en admettait pas moins que

Nietzsche, Zola, Ibsen, Capus, D'Annunzio, Verlaine, « etc. » (*sic*) fussent très influents dans son pays, encore que les Russes « n'y eussent exercé que peu d'influence ». Pour Salvador Rueda, il jetait, dans le froid où se mourait la poésie castillane, l'ardente lave de ses anathèmes, pestant contre les « élégances modernes », qu'il eût voulu voir « conservées dans l'esprit de vin », sous la garde de Mallarmé, suivi de « tous les estropiés rythmiques qui circulent à travers l'Europe, orgueilleux d'une étrange bosse de dromadaire, de deux jambes en manche de veste et d'une cage thoracique disloquée ». Pour M. Pío Baroja, il cultivait, naturellement, le paradoxe en définissant le roman une simple œuvre d'amusement et nullement une œuvre d'art. A ce propos, Gómez Carrillo contait qu'ayant fait avec lui, sous les ombrages du *Retiro*, une promenade, il lui avait confessé n'être qu'un feuilletoniste, qui n'écrivait, en vérité, pas de feuilletons, parce que cette marchandise n'était pas payée par les journaux en Espagne et que leur public dédaignait les ouvrages de fantaisie. Avouant préférer *Les Trois Mousquetaires* aux machines de Bourget et de Prévost, et qu'entre Scott et Flaubert, c'était le premier qu'il préférait — et voilà une déclaration que l'on soumet à M. G. G. Zellars, auteur, dans le fascicule 2 de 1931 de la *Revista de Filología Española*, de cet article sur l'*Influence de W. Scott en Espagne*, qui s'arrête à Escosura — Baroja se disait « indiciblement » ennuyé par « la plus grande partie des classiques français et, avec eux, Chateaubriand et Flaubert » et, par contre, « transporté » par Shakespeare, Dickens et « presque tous les Russes », ne reconnaissant qu'Ibsen et Tolstoï comme les seuls « véritables génies » modernes. Le naturalisme, pour lui, « était une doctrine absurde », *etc*. Et tout cela montrait avec quelle ardeur on suivait, en Espagne, les courants littéraires du dehors, et eût mérité de passer, sous une présentation adéquate, dans les pages finales de l'*Histoire*. Au fait, le même parcimonieux ostracisme aura persisté à travers les diverses versions et rééditions de l'ouvrage. Dans sa version américaine du *Précis*, M. S. Griswold Morley — qui n'a pas songé à y aller chercher certaines références bibliographiques renvoyées aux pages 616-618 [1] — affirme page 601 que « the French edition of 1928 is adapted,

1. Nous n'avons pas fait état de ces références dans la critique de l'*History of Spanish Literature* que nous avons publiée dans la *Revue des Langues Romanes*, supposant qu'il était inutile de recopier ce que tous pouvaient trouver là et qui n'a pas été dit dans cette version du *Précis*. Il est à remarquer, d'autre part, que la version française de 1928 de l'*Histoire* ne tient aucun compte des nombreuses corrections et adjonctions — particulièrement bibliographiques — de la version allemande de 1925, en particulier des suppléments que M. Hämel a renvoyés aux pages 475-483. Ce dernier m'écrivait, le 14 janvier 1926, une lettre d'où j'extrais ce curieux aveu que « Frau Fitzmaurice-Kelly n'a pas permis que, dans cette version, fût cité le *Bulletin Hispanique*, ni non plus la bibliographie de la *Revista de Filología Española*... »

not from the English, but from the 4th Spanish edition, 1926 ». L'édition anglaise clôt sur ces lignes :

Julio Casares (b. 1877) shews perspicacity and a power of subtle analysis in *Crítica profana* (1915), while he is more concerned in philological questions in *Crítica Efímera* (1918). A more powerful intellect is that of José Ortega y Gasset (see V. García Calderón in *La Verbena de Madrid*, Paris, n. d. p. 87-97; A. Reyes in *Cuba Contemporánea*, XVI (1918), p. 51-56; Andrenio, *El Renacimiento de la Novela en el Siglo XIX*, Madrid, 1924, p. 158-164), borne 1883, whose *Personas, Obras, Cosas* (1916), *España Invertebrada* (1922) and *El Tema de Nuestro Tiempo* (1923), abound in philosophical reflexions, informed with a certain dignity of emotion. Ortega y Gasset divides with Unamuno the sphere (*sic*) of philosophic thought in the younger (*sic!!!*) generation, but his production, unlike that of the Basque writer, is comparatively restricted. Some of his Essays are included in *El Espectador*, a periodical publication reminiscent of its English forerunner. He was also the founder (1923) of a monthly Review : *Revista de Occidente.*

Dans l'édition française de 1928, la fin du livre est la suivante :

Parmi les critiques qui se sont fait remarquer récemment, il faut mentionner M. Gabriel Alomar (né en 1873) auteur de *Verba* (1908) : il révèle dans ce volume une vision poétique, une intelligence vive et un bel optimisme bien représentatifs du paysage enchanteur de Majorque, où il reçut ses premières impressions. Citons aussi de lui *La formación de sí mismo* (1920) et *Política Idealista* (1923). Andrés González-Blanco (1886-1924) se fit le porte-étendard de la nouvelle école de poésie et, quoiqu'il en exagérât parfois les mérites dans ses traités un peu diffus, tels que *Los Grandes Maestros* (1908) — qui restèrent inachevés — il écrivit avec une conviction persuasive. M. José Ortega y Gasset (né en 1883 : à consulter V. García Calderón, dans *La Verbena de Madrid*, Paris, s. d. p. 87-97) prodigue un talent vraiment original dans des œuvres telles que *Personas, Obras, Cosas...* (1916), qui abonde en réflexions philosophiques. Sous le pseudonyme d' « Andrenio », M. Eduardo Gómez de Baquero (né en 1866) a publié quelques-uns de ses travaux littéraires : *Novelas y Novelistas* (1918) et *El Renacimiento de la Novela en el Siglo XIX* (1924), qui font preuve d'un goût sûr et d'un jugement solide. Mentionnons aussi M. Julio Casares (né en 1877), critique érudit et perspicace, auteur de *Crítica Profana* et de *Crítica Efímera...*

Et voilà ! Nos étudiants en ont pour une dizaine d'années avant qu'une nouvelle édition leur apprenne que ces chefs de la « nouvelle Ecole » ne l'étaient plus, et depuis longtemps, lorsque parut l'édition qui les proclame tels et que des générations d'écrivains les avaient déjà remplacés, dont les *Œuvres*, aussi abondantes que variées, eussent dû être annoncées là. On objectera peut-être que le format de l'ouvrage est déjà assez développé et qu'il eût été impossible de l'alourdir encore par une vingtaine de pages supplémentaires. Mais c'est là une défaite. Rien n'empêchait, cette fois encore, au lieu de l'accueillir dans le volume, de renvoyer à un fascicule complémentaire la copieuse bibliographie qui l'alourdit. On eût ainsi sauvé l'espace nécessaire pour la mise à jour de l'époque contemporaine. La dernière édition française du *Précis* est de 1922 et s'arrête

à *Azorín* et son traducteur américain n'a pas osé franchir cette borne, plantée à la limite des vieux chemins de Castille, mais que la construction de nouvelles routes —, de « *firmes especiales* » —, a depuis longtemps fait sauter. Renverrons-nous, comme compensation, l'hispaniste novice au petit livret de M. Jean Cassou ? Quelle figure de la moderne Espagne y trouvera-t-il, si ce n'est une représentation partielle et partiale, et, en définitive, une caricature ? M. Maurice Legendre, qui, par sa situation à Madrid, pourrait compléter avantageusement cette déplorable lacune, se décidera-t-il prochainement à nous donner une *Littérature Espagnole*, où l'époque contemporaine soit représentée — comme c'est le cas pour son volume de 1930, chez Bloud et Gay — par d'autres noms encore que ceux de MM. Manuel Siurot et Juan Domínguez Berrueta ? En attendant, nous en sommes là et c'est fâcheux.

CAMILLE PITOLLET.

CHRONIQUE

— Une *velada* a eu lieu à Madrid le 30 avril en l'honneur de P. Paris. Le compte rendu nous en est fourni par une lettre de M. Mariano Benlliure à M. Marcel Alioth, secrétaire général du Comité de rapprochement franco-espagnol de Bordeaux. Nous sommes heureux de pouvoir la reproduire ici.

Madrid, le 2 mai 1932.

Mon cher Ami,

Samedi dernier, l'intellectualité française unie à celle d'Espagne ont toutes deux rendu l'hommage le plus glorieux et le plus ému à la mémoire du regretté Pierre Paris, dans cet Institut Français de Madrid où, avec Ernest Mérimée et son fils, trop tôt aussi enlevés à l'affection de tous, il avait su attirer toutes les sympathies intelligentes et préparer l'œuvre admirable et vivante de la Casa Vélázquez.

Dans un magnifique discours, M. François Dumas, comme directeur de la Casa Velásquez et au nom de la Faculté de Bordeaux, retraça la belle et noble carrière de Pierre Paris, en associant à l'émotion de son hommage la Faculté de Toulouse, l'Institut de France et tous les amis du cher disparu. Puis, ce fut le tour de M. Guinard, au nom de l'Institut Français de Madrid, qui, de toute son âme, dit la grandeur de l'œuvre réalisée et la douleur de tous. D'autres encore apportèrent le tribut de leur admiration et de leur respect.

Parlèrent ensuite D. José R. Melida, délégué de l'Académie de l'Histoire, D. Rodríguez Marín, de l'Académie Espagnole, le Recteur de l'Université Centrale, D. Marcelino Santa María au nom de la ville de Burgos, Gregorio Marañón au nom des amis de Pierre Paris. Enfin l'Académie des Beaux-Arts de San-Fernando m'avait chargé de la représenter pour apporter son hommage d'admiration et de regret à l'illustre confrère qu'elle s'honorera toujours d'avoir accueilli dans son sein. Moi qui fus son ami de la première heure, dans sa haute entreprise, c'est du plus profond de mon cœur que je voulus être l'interprète de l'Académie pour déposer au pied du buste les sentiments d'affection et de reconnaissance de tous les artistes espagnols.

Nous avons bien regretté que ni M. le Commandant Fortin, ni vous-même n'ayez pu venir vous joindre à nous dans cette belle cérémonie, mais nous vous savions tellement de cœur avec nous,

que vous étiez là quand même, comme tous les amis de notre cher Pierre Paris.

Je suis très reconnaissant au Comité de rapprochement franco-espagnol de m'avoir donné l'occasion de modeler le buste du premier Directeur de la Casa Velázquez. Ce fut pour moi la possibilité de m'associer par mon art au souvenir impérissable que ce grand Français a laissé parmi nous.

M. l'Ambassadeur de France, dans des termes d'une haute élévation de pensée, salua l'œuvre accomplie par Pierre Paris et la beauté du grand exemple qu'il laisse.

De telles manifestations spirituelles laissent derrière elles une lueur qui illumine la route de ceux qui continuent la tâche commencée vers le beau, le bien et le vrai, culte splendide de nos deux patries.

Avec mes bons souvenirs et mes affectueuses amitiés pour vous et les amis de Bordeaux, je vous prie de saluer de ma part M. le Maire de Bordeaux ainsi que M. le Commandant Fortin et les Membres du Comité de rapprochement. MARIANO BENLLIURE.

— Le discours du Dr Marañon auquel il est fait allusion ci-dessus a été publié intégralement dans le *Sol* du 3 mai dernier.

— Sur les débuts de Pierre Paris, comme archéologue, en Grèce et en Asie-Mineure, M. Georges Radet, qui a fait son apprentissage avec lui, a publié une note émouvante autant qu'intéressante dans la *Revue des Etudes anciennes* de 1931, p. 409 (Bordeaux, Féret).

— M. Henri Lorin, professeur honoraire à la Faculté des Lettres de Bordeaux, député de la Gironde, mort subitement, un soir d'élections, le 1er mai dernier, était un hispanophile convaincu. Non seulement il a été de ceux qui ont payé de leur personne pour favoriser les relations intellectuelles entre nos deux pays, mais il a publié, en collaboration avec le Dr Capitan, un livre où est mis en valeur le rôle colonisateur de l'Espagne : *Le travail en Amérique avant et après Colomb* (1914).

Il a été un des collaborateurs de notre *Bulletin* : voir notamment sa *Note sur la formation de la nationalité argentine* (1907, p. 401), et son article sur *Les nouvelles tendances en matière d'instruction publique en Espagne* (1910, p. 207).

— *Don Quijote y Fausto, Los héroes y las obras*, por Joseph Bickermann. Primera edición española traducida directamente del alemán. Con prólogo del P. Félix García. Casa editorial Araluce, calle de las Cortes, 392, Barcelona (1932), XXIX-422 pages in-8°. — Nous avons dit un mot (*Bull. hisp.*, 1931, p. 65) du livre allemand paru en 1929. Nous ne pouvons qu'applaudir à la traduction, qui décu-

plera le nombre de lecteurs. Le prologue du P. Félix García est une excellente critique du livre, sympathique, comme de juste, mais raisonnablement objective.

— Fernando Barreda, *La flota comercial Santanderina desde 1800 a 1870*. Aportaciones para su estudio. Santander, Impr. de la « Libreria moderna », 1932. 24 pages.

— Albert Léon, *Géographie des anciens Vascons* (*Bulletin de la Société des Sciences, Lettres, Arts et d'Etudes régionales de Bayonne*, 1932). « Les Basques, et leurs ancêtres les Vascons, ne se sont étendus à l'ouest de la Navarre qu'à l'époque wisigothique. »

— Arturo Farinelli, *Il rogo del manoscritto del mio Viaggio ispanico* (*Nuova Antologia*, 16 feb. 1932). Quel dommage !

— Concha Espina, *Le donjon de Luzmela*, traduit de l'espagnol par Mme Noël-Domengé, préface de M. Louis Bertrand, de l'Académie française. « Les meilleurs romans étrangers », Hachette (1932). Le sort qui semblait jeté sur la sympathique romancière en France va-t-il être conjuré ? Nous le souhaitons. Il est fâcheux qu'on ait accentué « Dulcé Nombré » le nom de l'héroïne; mais comment se tirer de la difficulté, si ce n'est en changeant le nom ? Ce n'est d'ailleurs pas ce qui arrêtera notre public. Donc, de tout cœur, bonne chance ! Et pour quand *La Esfinge Maragata ?*

— Les cours de vacances organisés par le *Centro de estudios históricos* à Madrid auront lieu cette année du 11 juillet au 6 août. L'enseignement sera donné par MM. R. Lapesa, T. Navarro Tomás, P. Salinas, Tormo, Gómez-Moreno, Dantín, Barnés, P. Aguado, R. Martínez, R. Benedito, F. Orta, et Mme Matilde Huici de San Martín. Pour renseignements, s'adresser au Secrétariat du *Centro*, Medinaceli, 4, Madrid.

Des cours sont également organisés à Santander (1er au 31 août), par le même *Centro* (Biblioteca Menéndez Pelayo); à Grenade, par l'Université (25 juillet-25 août; s'adresser au *Patronato nacional del Turismo*, Casa de los Tiros, Granada); à Jaca (juillet-août), par l'Université de Saragosse; à Barcelone (espagnol et catalan, du 1er juin au 27 août; s'adresser au « Director de los Cursos para Extranjeros », Univ. de Barcelona); enfin à Burgos (s'adresser à M. Bélaygue, professeur au Lycée de Saint-Gaudens (Haute-Garonne).

— Tous les hispanisants, et spécialement les amis du *Centro de Estudios históricos*, auront été heureux d'apprendre l'élection et la nomination de M. Claudio Sánchez Albornoz au poste de recteur de l'Université Centrale. Un savant, qui a vécu au Moyen-Age, et qui est jeune, alerte et gai.

— C'est avec une véritable peine et le sentiment d'une grande perte pour l'hispanisme que nous apprenons la mort de M. C. Carroll Marden (mercredi 11 mai). Nous adressons nos plus sincères

condoléances à sa famille et à ses collègues de l'Université de Princeton, en particulier à son ami intime M. Edward Armstrong; qui nous a fait part de la triste nouvelle. Il avait toutes les qualités qui font aimer un Américain, surtout le sérieux dans le travail et la bonne humeur dans la vie. G. CIROT.

— *Six Tales from Calderón*, by Nicolás González Ruiz, and E. Allison Peers, University of Liverpool. Illustrated by Iesusa A. de Solalinde. New-York, Henry Holt and Company. — *Horas en el Prado con Velázquez*, Stories of great pictures told by Nicolás González Ruiz, with exercises and preface by E. Allison Peers, professor of spanish in the University of Liverpool. New-York, Henry Holt and Company. — *Un viaje por España*, Intermediate spanish composition and grammar review by J. P. Wickersham Crawford, professor of Romance Languages in the University of Pennsylvania. New-York, Henry Holt and Company. — *Syntax of The Spanish verb*, by Robert K. Spaulding, University of California. New-York, Henry Holt and Company. — Ces quatre petits livres, parus en 1931, sont fort joliment présentés et les exercices qui accompagnent chacun d'eux, avec un lexique très suffisant, les feront apprécier des élèves de langue anglaise, le quatrième, particulièrement riche en exemples empruntés aux meilleurs auteurs, intéresserait même un lecteur français. Ces livres attestent l'intérêt qu'on porte, dans l'enseignement en Amérique, à l'étude des choses d'Espagne.

I. L.

— Publications récentes :

Gonzalo de Reparaz, *Páginas turbias de Historia de España que ahora se ponen en claro. Bosquejo de una nueva orientación de la historia y de la política españolas*. Ediciones Mentora, Barcelona; 2 tomes de 282 pages chacun (1931); 5 ptas le volume.

Institució Patxot. *Libre de les Solemnitats de Barcelona*. Edició completa del manuscrit de l'Arxiu históric de la Ciutat per A. Duran i Sanpere i Joseph Sanabre, Pire. Vol. I, 1424-1546. Barcelona, 1930. XXIII-462 pages in-4°.

Pierre Hourcade, *Guerra Junqueiro et le problème des influences françaises dans son œuvre*. Paris, Soc. d'éd. « Les Belles-Lettres », 95, boul. Raspail; 1932; 248 pages petit in-8°.

13 juin 1932.

LA RÉDACTION : G. CIROT, *secrétaire;*
G. RADET, *directeur-gérant.*

LE VOCABULAIRE DE LOPE DE VEGA

(*suite*) *.

La médecine ne peut manquer de contribuer pour une part au vocabulaire de l'auteur de pièces telles que *El Médico de su honra* et *El Acero de Madrid*. Ce n'est pourtant pas à cette science que Lope demande le plus; même dans *La Arcadia* où abondent les termes de toutes origines, nous ne trouvons guère que *tósigo*, *triaca*, *epilepsia*, *inficionar* [1] qui appartiennent véritablement à la science médicale; en revanche, les remèdes « de bonne femme » sont très nombreux, mais ils sont naturellement désignés par des expressions populaires.

De tous les genres, chez lui, c'est la comédie qui fait les plus nombreux emprunts à la médecine; presque toujours le vocabulaire médical est employé au figuré; il faut une situation semblable à celle qui se trouve au début de *El Médico de su Honra* où l'on voit l'infant Don Enrique tomber de cheval et se blesser pour qu'il soit pris au sens propre :

El *pulso* apenas,
Yerto y *desmayado* agora
Nos da anuncios de su vida [2].

Dans la même pièce, Don Jacinto, le « médecin de son honneur », s'adresse en ces termes au barbier qu'il a chargé du meurtre secret de sa femme :

Mi honor *adolece*
Y así, yo soy de mi honra
Médico, y para *curarla*,
Importa que hagas agora
A esa enferma una *sangría* [3].

C'est de cette façon figurée que plusieurs personnages de *La Niña de Plata* emploient des termes analogues :

Hidrópico soy de fuego.

*Cf. *Bull. hisp.*, 1932, n° 2, p. 97.
1. *Arcadia*, *B. A. E.*, t. XXXVIII, p. 110.
2. *El Médico de su Honra*. I, éd. Academia, t. IX, p. 408.
3. *Médico de su Honra*, éd. Academia, t. IX, p. 436.

dit l'infant Don Enrique dont la maladie est toute sentimentale. Ailleurs on trouve : *Hipócrates, Galeno, yerba de Tesalia, epítima, reparo, alkermes, remedio* [4], *curar* [5], *antídoto de veneno* [6].

A côté de cet emploi conceptiste des mots empruntés à la médecine, il y a l'emploi burlesque, bien plus fréquent, qui trouve place jusque dans le tragique *Médico de su Honra* [7]; à plus forte raison dans *El Acero de Madrid* où le burlesque médical tient une si large place : *pulso, opilaciones, melancolía, jarabes, hinchazón acuoso* [8], *acero, apio* font partie du vocabulaire ordinaire du faux médecin Beltrán, ainsi que le latin fantaisiste des prescriptions :

Y dice el doctor Laguna
Que per opposita luna
Non fiat ulla emisión.

La contagion gagne son maître, pourtant plus raisonnable, qui caractérise ainsi le pouls de la prétendue malade :

Algo está *febricitante*
Intercadente y *dudoso* [9]

Si, dans certaines pièces, le burlesque médical s'impose, tel n'est pas le cas de *El Perro del Hortelano;* mais le *gracioso* Tristan a dans l'esprit assez de fantaisie pour orner ses discours des figures les plus inattendues; aussi commence-t-il une longue tirade ironique sur la manie épistolaire des amoureux en ces termes étranges :

Basta, que sois los amantes
Boticarios del amor;
Que como ellos las *recetas*
Vais ensartando papeles :
Récipe celos crueles
Agua de azules violetas;
Récipe un desden extraño
Sirupi de borrajorum
Con que la *sangre templorum*...
Récipe ausencia : tomad
Un *emplasto para el pecho*...

4, 5, 6. *La Niña de Plata*, *B. A. E.*, t. XXIV, II, 19 et 21; III, 3.
7. *El Médico de su Honra*, éd. citée, p. 428.
8. *El Acero de Madrid*, *ibid.*, I, 9; II, 2; III, 2.
9. *Ibid.*, II, 9.

Récipe de matrimonio
Alli es menester *jarabes*,
Y tras diez dias suaves
Purgalle con *antimonio* [10]...

Hernando, le *gracioso* de *Los Milagros del Desprecio*, ne se fait pas faute, lui non plus, d'employer ce vocabulaire plaisant, entre autres, *récipe*, *comezón*, *veneno*, *pulso*, *enfermar*, *emplasto*, *sangría* [11], *cataplasma*, *asma*, *carne viva*, *escocer* [12], *quebrado*, *braguero* [13], *tercianas*, *esperezos*, *calentura* [14]. Hernando use peu du latin médical (*ocularum*, *mortuorum*), mais ce latin se retrouve, dans *Roma abrasada*, sur les lèvres de Néron lui-même, transformé en étudiant de Salamanque ou d'Alcalá; nous le voyons, en effet, dans une équipée nocturne, mystifier (*burlar*) un apothicaire et le persifler en ces termes :

Sirupus et uncias tres [15].

Quelques autres locutions dues à la langue médicale se répètent assez : le mot *humor*, par exemple, ou le concepto *cura-locura*. Ils ne semblent pas caractéristiques de la langue de Lope, mais reproduisent, sans doute, l'usage courant.

En somme, la médecine apparaît dans l'œuvre de Lope transformée en pourvoyeuse de vocables et de locutions comiques; son apport, qui pourrait paraître important chez un écrivain moins fécond, est pourtant relativement restreint et ne peut être comparé, ni pour l'abondance, ni pour la diversité de ses adaptations à celui de certaines autres sciences.



La zoologie est très abondamment représentée, et il n'est pas de genre où elle ne pénètre avec Lope de Vega. A vrai dire, certains animaux ont depuis longtemps droit de cité dans la poésie, même élevée, mais leur nombre est très restreint; ce sont ceux qui sont nécessaires à la pastorale : *las ovejuelas* [1] ou *los blancos anades* [2]; dans d'autres genres, ce

10. *Perro del Hortelano*, II, 5; *B. A. E.*, t. XXIV.
11. *Milagros del Desprecio*, I, 3 et 6; *B. A. E.*, t. XXXIV.
12, 13, et 14. *Los Milagros del Desprecio*, I, 9; III, 19; III, 5.
15. *Roma Abrasada*, II, 8.
1. *Pastores de Belén*, éd. cit., t. II, p. 5.
2. *Arcadia*, *B. A. E.*, t. XXXVIII, p. 48.

sont les oiseaux ou bien encore les animaux qui jouent un rôle dans les légendes mythologiques : aigle, chèvre, ourse, sanglier, cygne, taureau et quelques autres. En ce qui concerne les oiseaux, Garcilaso a autorisé même les précisions d'espèce par l'exemple de sa seconde églogue où l'on relève : *zorzales*, *tordos*, *mirlas*, *estorninos*, *corneja*, *grulla*, *perdiz* [3].

Comme toujours, Lope de Vega met à profit l'exemple de ses prédécesseurs en prenant certaines licences avec la tradition; aussi la faune de ses écrits est-elle bien plus considérable que celle admise dans des écrits antérieurs. Les animaux mythologiques figurent dans des fables telles que *El Baño de Diana* [4], *La Rosa Blanca* [5] et dans les innombrables allusions aux légendes antiques dont est semée l'œuvre de Lope; mais l'indépendance du poète ne respecte pas toujours le détail de la légende : dans le récit qu'il fait de la transformation des compagnons d'Ulysse par Circe, il croit pouvoir attribuer à la déesse plus d'imagination que ne lui en avait accordé Homère en supposant qu'elle n'avait trouvé que la seule forme de pourceau à infliger aux vainqueurs de Troie; la magicienne de Lope transforme l'un en éléphant « à la flexible trompe », l'autre en rhinocéros, celui-ci en lion, celui-là en taureau et leurs compagnons deviennent qui un cerf, qui un âne, qui un singe [6]. La philosophie y perd peut-être quelque chose, mais la variété y gagne d'autant plus que certains de ces animaux prêtent à des réflexions plaisantes et les autres à un réalisme descriptif non dépourvu d'agrément.

Les oiseaux, conformément à la tradition, sont de tous les paysages; à vrai dire, ils ne sont pas toujours exactement déterminés et les mots *ave* [7] et *pajarillo* sont bien plus usités

3. *B. A. E.*, t. XXXII, p. 8.
4. *Laurel de Apolo*, *B. A. E.*, t. XXXVIII, p. 207.
5. *Rosa Blanca*, *B. A. E.*, t. XXXVIII, p. 521.
6. En *gimio* o *cercopiteco* se muda,
Gracioso en gestos y en acciones feo...
(*B. A. E.*, t. XXXVIII, p. 501.)

7. Lope distingue curieusement *el ave* de *el animal*, ce dernier terme désignant dans son acception la plus particulière les mammifères à ce qu'il semble :

Ya el *animal*, ya el *ave*,
Que esta vuela, aquel corre.
Con varias pieles y con varias plumas...
(*El Hijo de los Leones*, I, 8.)

que les noms d'espèces. On rencontre pourtant assez souvent dans les différents genres : *ruiseñor*, *tórtola*, *perdiz*, *águila*, *cuervo* et surtout *filomena*, qui donne son nom à un important poème. Dans quelques compositions légères, un oiseau se trouve être l'élément de premier plan comme il arrive dans les sonnets : *A un pájaro que mordió la lengua a una dama* [8] et *A una dama que criaba un cernícalo* [9]; on y trouve réunis dans le premier : *jilguero*, *gorrión*, *azor*, *águila;* et dans le second : *azor*, *gerifalte*, *urraca*. Les oiseaux utilisés dans la fauconnerie apparaissent aussi dans *Los Locos de Valencia* où l'un des fous simulateurs veut qu'on lui apporte : *halcones y baharíes*, *neblies en pigüelas*, *azor*, afin de chasser *francolines* et *golondrinos* [10]. Ce vocabulaire, peut-être considéré comme particulièrement noble, à cause du privilège que constituait la possession, réservée aux gens de qualité, des oiseaux destinés à la chasse, apparaît aussi dans d'autres pièces telles que *La Pobreza estimada* [11] et *El Sol Parado* [12]. Incidemment, les plus courants parmi ces mots interviennent soit dans une allusion aux mœurs des animaux qu'ils désignent, soit d'une façon figurée : ainsi le personnage principal de *El Príncipe Perfecto* exprime en ces termes un peu étranges ses habitudes charitables :

> ... como no hay halcón
> Que sin un pájaro duerma
> Por la frialdad de los pies,
> No hay noche que yo no tenga
> Un hombre pobre en las manos [13].

El Castigo sin Venganza renferme des allusions aux mœurs réelles ou légendaires du pélican [14], du cygne, du coq [15].

Parmi les autres espèces, le taureau et la mule, caractéristiques de la faune espagnole, reviennent fréquemment sous la plume de l'auteur; le premier de ces animaux a même

8. *B. A. E.*, t. XXXVIII, p. 391, sonn. 280.
9. *Ibid.*, p. 392, sonn. 288.
10. *Locos de Valencía*, I, 11.
11. *Pobreza Estimada*, I, 4 et 5.
12. *El Sol Parado*, éd. Academia, t. IX, p. 53.
13. *El Príncipe Perfecto*, 2e partie, III, 15.
14. *El Castigo sin Venganza*, *B. A. E.*, t. XXIV, p. 576.
15. *Ibid.*, p. 577.

une sorte de rôle dans certaines pièces; ainsi la chute du commandeur d'Ocaña, provoquée par un taureau, est à l'origine de l'action de *Peribáñez*[16], le même animal intervient dans *Al Pasar del Arroyo* et l'on discute tauromachie dans *El Dómine Lúcas*[17]. Parfois, le vocabulaire de la *corrida* est employé avec discrétion comme dans les vers suivants :

> ... es un torillo hosco,
> ....
> *Herrado* de las dos puntas,
> Arrugado y negro el rostro,
> Corto de cuello y de pies,
> Ancho y hundido de lomo.
> Después de mil *rejonazos*,
> Con que da bramidos roncos,
> Un *reguilero* de plumas
> Le ofende el hocico romo[18].

La mule n'obtient pas comme le taureau les honneurs de la description minutieuse ni d'un rôle important dans la comédie, mais parée de *reposteros*, parfois empruntés au seigneur du village, elle porte à la ville des jeunes paysannes[19], un hidalgo en voyage ne dédaigne pas de la monter[20], et elle figure dans nombre d'anecdotes de *graciosos;* elle intervient aussi dans les tableaux burlesques de Madrid que Lope ou ses personnages s'amusent à peindre[21]. Ses noms divers : *mulo, mula, macho, acémila* entraînent à leur suite un vocabulaire réaliste, désignant conducteur, harnachement ou nourriture : *guarniciones, estribos*[22], *repostero, tapiz, jáquimas, almohadas, estacas, carro, uncir*[23], *yugo, albarda, silla, paja, cebada, pesebre*[24].

Le cheval a beaucoup plus d'importance encore; Lope le décrit avec un plaisir manifeste chaque fois qu'il en a l'occasion et non seulement dans la comédie, mais jusque dans le poème épique : ses formes, sa couleur, ses harnais intéres-

16. *Peribáñez*, I, 2.
17. *El Dómine Lucas*, I, 1.
18. *Al Pasar del Arroyo*, I, 14.
19. *Peribáñez*, I, 14. *Al Pasar del Arroyo*, I, 12.
20. *La Dama Boba*, I, 1.
21. *El Acero de Madrid*, I, 13.
22. *Dama Boba*, I, 1.
23. *Al Pasar del Arroyo*, I, 12.
24. *Peribáñez*, I, 12, 13, 14.

sent également le poète. Dans *La Jerusalén* où la monture de chaque personnage important est caractérisée, on trouve de véritables portraits de chevaux dans lesquels se trouvent mêlés vocabulaire anatomique et mots techniques. Telles les descriptions du cheval de Don Remón et de ceux des chevaliers de Chypre qui font prisonnier le roi Alphonse VIII :

En un blanco de Frisia corpulento,
Abierto de *nariz*, ancho de *pechos*,
De *lados* relevado, y siempre atento
Con vivos *ojos*, á los *pies* estrechos,
De *cuello* corto, de *cerviz* essento,
Donde los lazos de listones hechos
Parecen en las *clines* quando marcha
Hojas de rosa sobre rica escarcha [25]...

Con armas negras, y con plumas blancas
Los dos rigen dos bárbaros *morcillos*,
Los otros dos (armados *frentes* y *ancas*)
Dos *vayos* con *penachos* amarillos :
Con *paramentos* de oro, y Lises Francas,
Un *melado* Español, y dos *rosillos*,
En hilera los tres pican gallardos
Con vandas rojas, y penachos pardos [26]...

Des descriptions analogues et toujours précises se trouvent aussi dans les comédies et dans d'autres ouvrages poétiques; le même vocabulaire y reparaît et on y peut relever, en outre : *bridón*, *rucio rodado*, *codón*, *cintas de ante*, *rizo copete*, *melado*, *negros cabos* [27], *castaños*, *pia*, *morcillos estrellados de frente*, *pellejo*, *arábigos*, *sillas*, *jaeces*, *tellices* [28], *bozal de campanillas*, *guarniciones*, *hebillas*, *freno*, *piezas*, *borlas*, *cerviz*, *barba turca* (?), *petral*, *cincha*, *bocado*, *cadenas* [29]. Il est à supposer que l'examen attentif de toutes les œuvres de Lope fournirait un dictionnaire complet de termes pittoresques d'équitation.

25. *Jerusalén*, éd., cit., livre I, p. 14, a.
26. *Ibid.*, l. III, p. 183, a.
Une comparaison qui se trouve dans *Los Novios de Hornachuelos* prouve à quel point le cheval est un élément poétique noble :

Tú, de quien *Castilla*
Caballo parece,
Que enfrenado corres,
Que altivo detienes...
(*B. A. E.*, t. XLI, p. 400.)

27. *Fuente Ovejuna*, I, 5, *B. A. E.*, t. XLI.
28. *El Duque De Viseo*, I, 9, *ibid.*
29. *Fiestas de Denia*, *B. A. E.*, t. XXXVIII, p. 467.

Un autre animal privilégié dans les écrits de Lope de Vega, c'est le chat; héros d'un poème épico-burlesque, non seulement il a donné au poète l'occasion de noter ses mœurs ou ses attitudes plaisantes, mais encore il lui fournit tout un vocabulaire : tantôt ce sont des noms propres où l'on reconnaît des radicaux ou des onomatopées burlesques tels que : *Zapaquilda*, *Micifuf*, *Marramaquiz*, *Lameplatos*, des composés dont les composants jurent de se voir réunis comme *zapinarciso*, *gatimarte*, *micigriego*, tantôt des dérivés les uns originaux et les autres forgés par Lope de *gato*, *uña* ou *garra; gatuno*, *gatiquerer*, *gatizada*, *gatazo*, *garrafiñar*, *uñarada* [30].

En revanche, le chien apparaît rarement, sauf lorsqu'il s'agit de chasse; on trouve alors quelques noms de races, encore ne sont-ils pas très nombreux; ce sont : *braquetes*, *sabuesos* [31], *mastín*, *gozque*. Il est probable que Lope connaît mal les races canines, qu'il ne cherche pas du tout à caractériser; en revanche il n'ignore pas les mœurs du chien et ne dédaigne pas de dépeindre ses attitudes familières :

> No de otra suerte gozque hambriento esgrime
> Blanda flexible cola
> En torno de la mesa de su dueño.
> Y con lengua anhelante gruñe y gime,
> Ya con ladrido y ya con cabriola [32]...

Il est vrai que ces vers sont signés Tomé Burguillos et offrent un caractère burlesque, mais une allusion semblable est faite au chien [33], en termes un peu moins pittoresques, dans l'églogue *Amarilis*, dont le ton est très différent.

D'autres animaux, avec lesquels les hommes n'ont qu'un commerce plus rare, apparaissent groupés dans quelques poèmes, tels que le chant du géant Alasto qui offre à la bergère Crisalda : *perdices*, *calandrias*, *mirlas*, *gavilanes*, *filomenas*, *águilas*, *tórtola*, *grulla*, *ánades*, *pavos*, *cercetas*, *liebres*, *conejos*, *cabritos*, *osos*, *gamos*, *corzos*, *ciervas*, *jabalíes*, *toros*, *tigres*, *espinos*, *cabras montesas*, *ranas*, *peces*, *camarones*, *langostas*, *truchas*, *murenas*, *conchas*, *cangrejos*, *zafios*, *del-*

30. *La Gatomaquia*, *B. A. E.*, t. XXXVIII, p. 435-452. Le chat figure aussi dans la comédie : Voir *Dama Boba*.
31. *Los Locos de Valencia*, I, 2.
32. *Canción* 96, *B. A. E.*, t. XXXVIII, p. 364.
33. *Amarilis*. *ibid.*, p. 318.

fines, focas, ballenas [34]. Presque tous ces animaux sont brièvement caractérisés, de sorte que tout un vocabulaire réaliste les accompagne; ainsi : *arrullos, colmena, brama, colmilludo, yugo, coyundas, redaya, plomo, cerdas, escamas, hebras*. Un vocabulaire analogue, enrichi de noms d'animaux exotiques (*crocodilos, psitacos, avestruces, pelícano, tigre, camello, camaleones, leones*) compose le romance *A la Creación del Mundo* [35].

Parfois le poète compare la psychologie humaine à celle qui est d'ordinaire attribuée aux différentes espèces animales; c'est une dissertation de ce genre que fait le roi dans *El Villano en su Rincón :*

Decía que en su fiereza
Los animales vivían;
Pero que sólo tenían
Una igual naturaleza.
Todos los leones son
Fuertes, y todas medrosas
Las liebres, y las raposas
De una astuta condición;
Todas las águilas tienen
Una magnanimidad,
Todos los perros lealtad,
Siempre con su dueño vienen.
Todas las palomas son
Mansas, los lobos voraces;
Pero en los hombres, capaces
De la divina razón.
Verás variedad [36]...

C'est sur cette psychologie animale un peu simpliste que sont basées les comparaisons, les unes banales et les autres originales, qui abondent dans tous les genres : un cygne représente un poète, l'aigle est quelque illustre personnage couvert de gloire, un lion ou un tigre un être cruel, un serpent ou un aspic un traître; certaines de ces comparaisons ont une couleur plus espagnole; ainsi *perro*, épithète péjorative, est extrêmement fréquent; le sens en est mal défini, mais il est appliqué par les maîtres aux valets, coupables de quelque gros méfait ou à ceux qui ne sont pas cristianos viejos :

34. *Arcadia*, l. I, *B. A. E.*, t. XXXVIII, p. 56-57.
35. *A la Creación del Mundo*, *ibid.*, p. 260.
36. *El Villano en su Rincón*, III, 5.
37. *Arenal de Sevilla*, III, 8.

gitanes [37], mulâtres, ou Maures [38]. Le langage de la galanterie fait souvent usage des noms d'animaux féroces : *fiera* appliqué à une ingrate est courant et dans la Dorotea la rancune de Don Fernando contre son amante infidèle s'exprime par des épithètes du même genre : *Leona*, *Tigre*, *Serpiente*, *Aspid* [39]. En revanche, *paloma* est un terme de tendresse qui s'applique non seulement aux humains, mais aussi à des personnages sacrés, en particulier à la Vierge et aux saintes. Enfin un certain nombre de mots empruntés au règne animal sont burlesques soit de façon accidentelle, soit d'une manière constante; *pajaritos* peut l'être comme le prouve certain passage de *Los Milagros del Desprecio* :

Pues, *pajaritos*, a fe
Que habéis de dar en la liga [40].

cuervo l'est ordinairement, les noms des poissons le sont souvent à cause du voisinage du verbe *pescar* [41] pris au figuré; presque tous les noms d'animaux employés au lieu d'adjectifs épithètes le sont aussi; de ce nombre sont *murciélagos* et *camaleón*, dont le gracioso Hernando de *Los Milagros del Desprecio* [42] et le prince Reinero de *Los Locos de Valencia* font un usage ironique :

Salí a rondarla una noche
Harto escura, porque salen
Entonces a ver su lumbre
Los *murciélagos amantes* [43].

Mais le procédé n'est pas burlesque en soi, car lorsque le nom-épithète est celui d'un animal qui a ses lettres de noblesse poétique, le ton demeure grave et même un peu recherché, comme dans le passage de *La Selva sin Amor* où le berger Silvio supplie les lauriers qui bordent le Manzanares et le fleuve lui-même d'écouter sa peine :

Oid mi *cisne vida*
Que canta y llora su mortal partida [44].

38. *El Labrador Venturoso*, éd. Academia, t. IX, p. 33.
39. *Dorotea*, IV, 1.
40. *Milagros del Desprecio*, I, 5.
41. *El Villano en su Rincón*, I, 3.
42. *Los Milagros del Desprecio*, I, 8.
43. *Los Locos de Valencia*, III, 13.
44. *Selva sin Amor, B. A. E.*, t. XXXVIII, p. 302.

Le mot *gallina* [45], employé au masculin comme épithète injurieuse, est assez fréquent, mais il ne semble pas particulier à Lope qui a dû l'emprunter au langage populaire. En revanche le mot *polligallo* [46], dont Gerarda fait usage pour désigner ironiquement Don Fernando, paraît bien être une création originale, analogue aux composés burlesques de La Gatomaquia.

Il faudrait encore ajouter à ces animaux ceux dont l'existence est uniquement légendaire, du moins telle que Lope la présente; sa zoologie, en effet, si elle est riche, est aussi pleine de fantaisie : ainsi, les dauphins, les lynx auxquels il fait allusion sont des être fabuleux; quant au caméléon, c'est à ses yeux un animal qui ne se nourrit que d'air comme il l'indique dans un de ses romances : *A la Creación del Mundo :*

Ya *se sustentan del aire*
Los vanos camaleones,
Figura de los que escuchan
Las lisonjas de la corte [47].

Cette croyance bizarre nous donne la clef d'un passage de *Los Milagros del Desprecio*, où le gracioso Hernando, exprime une opinion dédaigneuse sur le compte d'un courtisan :

Y el otro marqués de Espera,
Titulo camaleón,
Fundado en su pretensión [48].

Ailleurs, Lope fait aussi allusion à la facilité avec laquelle cet animal change de couleur pour exprimer la docilité qu'un domestique doit montrer pour demeurer d'accord avec son maître [49].

Le vocabulaire que Lope a emprunté à la zoologie offre plusieurs sortes d'intérêt; en premier lieu la diversité de ses origines qui est capable de fournir beaucoup d'indications sur la connaissance, directe ou indirecte, que Lope avait de la Nature, car il est évident que les livres et l'expérience per-

45. *El Perro del Hortelano*, I, 5.
46. *Dorotea*, V, 10.
47. *A la Creación del Mundo*, *B. A. E.*, t. XXXVIII, p. 261.
48. *Los Milagros del Desprecio*, *B. A. E.*, t. XXXIV, I, 8.
49. *Los Novios de Hornachuelos*, I, *B. A. E.*, t. XLI.

sonnelle ont contribué à sa richesse; en second lieu la variété des fonctions qu'il remplit, de la métaphore élégante et classique, jusqu'au franc burlesque, enfin, les noms de certains animaux entraînent à leur suite un grand nombre de termes familiers ou techniques, de sorte qu'ils contribuent à augmenter considérablement le nombre des vocables qui constituent la langue lopesque.



Les mots empruntés à la botanique sont peut-être encore plus nombreux. Le poète qui, selon le témoignage de Montalbán, arrosait son jardin et voyait avec douleur le froid meurtrir un amandier délicat, a employé une langue à travers laquelle on découvre aisément son goût pour les plantes et surtout les fleurs. D'ailleurs, lui-même semble regretter dans *El Huerto Deshecho*, qu'elles aient si peu de place dans la littérature contemporaine :

> Antiguamente fueron
> Dignos los huertos, si las flores amas,
> Del honor que les dieron
> Los griegos y latinos epigramas [1].

Cette lacune, Lope de Vega s'est appliqué à la combler. Beaucoup de ses écrits se prêtent, par le sujet, aux prodigalités dont il est coutumier quand l'occasion se présente de semer à profusion les fleurs et toutes sortes de végétaux. Ce ne sont pas seulement les pastorales comme *La Arcadia* et *Los Pastores de Belém*, ou les églogues, toutes œuvres qui exigent un cadre champêtre, ce sont des descriptions de jardins tels que *La Abadía* et *La Tapada*, des comédies dont le titre est parfois significatif comme : *Los Ramilletes de Madrid*, *Los Prados de León*, *Las Flores de Don Juan*, d'autres encore dont l'action se passe, au moins en partie, à la campagne; fleurs et fruits envahissent jusqu'au poème épique, témoin *La Jerusalén*, et les légendes mythologiques comme *La Circe*, *La Filomena*, *La Rosa Blanca*, jusqu'aux sonnets, dont plusieurs sont consacrés à la rose. Et dans les ouvrages où elles

1. *Huerto Deshecho*, *B. A. E.*, t. XXXVIII, p. 352.

n'apparaissent pas en masse, on les voit surgir isolément dans des comparaisons et des hyperboles.

Dans les genres où certain vocabulaire champêtre est admis, les écrits de Lope de Vega offrent une végétation extraordinairement abondante. A cet égard *La Arcadia* est des plus significatives : arbres d'essences diverses, arbustes des forêts, culture maraîchère, plantes aquatiques, fleurs des plus modestes aux plus éclatantes sont prodiguées et souvent amoncelées sous les prétextes les plus divers : Ici, c'est un calendrier agricole en vers où se trouve indiquée pour chaque plante la saison la plus propice aux semailles; soixante-seize espèces végétales y sont énumérées, le plus souvent accompagnées d'un trait rapide et net qui les caractérise. Des noms de légumes, tels que :

> La *col arrugada y fría*...
> ....
> El *rábano blanco y rojo*...

et beaucoup d'autres parmi lesquels : *la lechuga, el garbanzo, el puerro*, voisinent avec des noms d'arbres fruitiers (*durazno, avellano, ciruelo, higuera, albérchigo*), de plantes fourragères (*mielga, alfalfa*), d'herbes et de graines aromatiques (*hinojo, perejil, mostaza, anis, enebro*), d'arbres ornementaux (*álamo, sabinas, arrayán, laurel*) [2].

Ailleurs, ce sont des paysages décrits en vers ou en prose où figurent parfois quelques détails dus à la tradition classique, des vignes enlacées à des ormeaux, des myrthes peut-être moins espagnols que latins, mais aussi et en bien plus grand nombre des détails qui semblent pris sur le vif et plus ou moins enrichis par l'imagination du poète. C'est par une description de ce genre que commence *La Arcadia*. On y trouve, sur les rives des deux fleuves qui baignent la contrée : *espadañas frágiles, azules lirios, siempre verdes mirtos*. Sur le mont Ménalo, les maisons rustiques s'élèvent parmi des chênes (*robles*); ailleurs se trouve un bois de *blancos álamos, floridos espinos e intricadas zarzas a quien mil amorosas vides enamoraban*. Enfin les prés qui s'étendent à quelque

2. *Arcadia, B. A. E.*, t. XXXVIII, p. 121.

distance présentent une extraordinaire variété de fleurs : *el blanco narciso listado de oro, la rosa encarnada, el lino, el azucena, el rubio jacinto, la adormidera, el amaranto, la morada violeta, el trébol, la mosqueta cándida, la salvia, las maravillas doradas, los leonados claveles, el romero*. Il faut ajouter à cette longue liste les fleurs désignées par une allusion mythologique, telles que l'héliotrope; *la hermosa Clicie*, l'anémone; *la flor en que ... fué transformado Adonis* et encore, *la flor que fué engendrada de las lágrimas de la troyada Elena*, enfin une rose *que nació del sudor de Latona de quien se dice que al alba está blanca, al mediodía roja y a la noche verde* [3].

D'autres paysages plus sobres copient plus fidèlement le réel : tel se borne à la flore qu'on peut vraisemblablement trouver dans la vega de Tolède; tel autre semble un morceau de sierra peu fertile :

Selvas un lado le adornan
Y el otro montes nevados,
Ellas con *mastranzo* y *juncia*
Y ellos con *tejos* y *lauros* [4].

Dans le même roman, un poème sur les joies de la vie rustique sert de prétexte à une énumération de fruits :

Aquí la verde *pera*
Con la *manzana* hermosa
De gualda y roja sangre matizada.
Y de color de cera
La *cermeña* olorosa
Tengo, y la *endrina* de color morada;
Aqui de la enramada
Parra que al olmo enlaza
Melosas *uvas* cojo
Y en cantidad recojo
....
Membrillos que coronan este rio [5].

Enfin le personnage principal de la pastorale, Anfriso, associe la Nature, et particulièrement les arbres et les fleurs, à ses émotions; il prend à témoin de sa douleur les monts d'Arcadie et la végétation qui les couvre : *Robles, fresnos, murtas,*

3. *Arcadia*, éd. cit., p. 47.
4. *Ibid*, p. 60.
5. *Arcadia*, éd. cit., p. 63.

sauces, espinos, enebros, almendros, lentiscos, hayas, álamos (blancos y negros), retamas, narcisos, rosas, jazmines, mosqueta, trébol, azucenas, maravillas, claveles, flor de celos [6].

Si *La Arcadia* renferme un choix de plantes plus considérable que tout autre ouvrage de Lope, on en trouve aussi une forte proportion dans beaucoup d'autres écrits moins étendus. Ainsi dans les églogues intitulées *Elisio*, *Filis*, *Amarilis*, *Al epigrama del Serenísimo Infante Carlos*, *Al duque de Alba*, on peut relever, outre un certain nombre des plantes plus haut citées : *malvas, tomillos* [7], *grama, ovas, chopos, acebuche* [8], *verbenas, adelfa, cicuta, madroño* [9], *campanillas* [10], *cedros* [11].

Il est des ouvrages où un tel vocabulaire n'a pas grand' chose à voir avec le sujet, mais où un modèle antique suivi par le poète moderne, autorise l'introduction de noms de plantes; de ce nombre est *La Circe*, dont un passage, le récit fait par Ulysse de son aventure chez le Cyclope, suit d'assez près *Les Métamorphoses :* une description : celle des biens de Polyphème, un portrait : celui de Galatée, prêtent, soit à une énumération de fruits, soit à des comparaisons empruntées à la Nature champêtre. Mais, selon son habitude, Lope, loin de suivre docilement son modèle, ou de retenir seulement quelques traits caractéristiques, ainsi que fait Góngora dans son *Polifemo*, Lope prodigue les fleurs qui servent à rendre la beauté de la Nymphe : *las verdes cañas del alcacer que nace, el blanco jazmín y los claveles rojos, el almendro... entre cándido y nácar dividido, los mastranzos, la azucena, la flor azul del verde lino, la flor del espino y zarza, el pálido vallizo y la garmaza, las amapolas, el mirto, el cedro, el cinamomo, la granada* [12], tout cela exprime le teint, la taille, l'odeur de Galatée.

De telles énumérations sont moins fréquentes dans la comédie, sans doute parce que le cadre y a moins d'importance

6. *Ibid.*, p. 109.
7. *Egloga Elisio*, *B. A. E.*, t. XXXVIII, p. 317.
8. *Egloga Amarilis*, *ibid.*, p. 319.
9. *Egloga Filis*, *ibid.*, p. 327-329.
10. *Egloga Felicio*, *ibid.*, p. 331.
11. *Egloga Al duque de Alba*, *ibid.*, p. 316.
12. *Circe*, *B. A. E.*, t. XXXVIII, p. 506.

que l'action; elles n'en sont pas non plus éliminées systématiquement : il suffit que le sujet s'y prête quelque peu pour que Lope décrive plus ou moins longuement les domaines de quelque riche paysan et les récoltes qu'ils donnent [13], un jardin de Madrid [14], le marché aux fleurs, un projet de parc [15]. Dans *La Campana de Aragón* se trouve une longue et minutieuse description de jardin de couvent :

Está con *laureles* verdes
Cuyas *ramas* la flor dejan,
Entre paredes antiguas,
Cubiertas de verdes *hiedras*
Y de lugubres *cipreses*.....

Et dans les carrés de ce jardin monacal, poursuit le narrateur,

Vieras los *narcisos* blancos
Y las moradas *violetas*,
Entre las *rosas* de nácar
Hacer dulce diferencia;
Los *pensés*, las *maravillas*,
Alelíes y azucenas,
Los *lirios* rojos y azules,
La flor de *azahar* y *mosqueta*,
La del hojoso *saúco*,
Y de la humilde *verbena*;
Vieras la *salvia* olorosa
Entre la *hierba doncella;*
La malva, el *junquillo*, el *mirto*,
El *clavel*, la *pimpinela*,
Albahaca y *toronjil*,
Trébol, *jazmín*, flor de *alheña*,
El *paraíso* [16] florido,
La *retama* y *madreselva*
Y el *cinamomo* que imita
Al árbol de la *canela* [17].

Dans d'autres comédies figurent, outre la flore habituelle, des plantes moins connues : *valerianas*, *timo*, *hisopillo*, *estrellamares*, *coronas de rey*, *sandalos*, *pajarillos*, *siete en ramas*, *tudescas*, *citiso*, *adone*. C'est de fleurs artificielles qu'il s'agit dans *Las Flores de Don Juan;* la pénurie de ressources du

13. *El Villano en su Rincón*, I, 6, et *Los Tellos de Meneses*, II, 2.
14. *El Acero de Madrid*, I, 13 et 14.
15. *Los Ramilletes de Madrid*, I, 7, et II, 2.
16. Serait-ce la *praxilla*, l'ancolie ?
17. *La Campana de Aragón*, édition Academia, t. VIII, p. 289.

jeune gentilhomme qui est le héros de la pièce l'amène à se procurer quelque argent en utilisant, en grand secret, le curieux talent de fleuriste qu'il possède. Il imite donc :

> ... el *romero* saludable,
> (Que es el mayor primor y gallardía)
> La pálida *retama*, la admirable
> *Angélica*, el *rosal de Alejandría*,
> El *clavel* carmesí, la azul *violeta*,
> La *azucena* y cándida *mosqueta* [18].

Les fruits, moins fréquemment cités, accompagnent pourtant les fleurs dans un assez grand nombre d'œuvres dramatiques : Juan Labrador, personnage principal de *El Villano en su Rincón* [19], rend grâces au ciel de lui avoir donné tous les biens qu'il possède : *trigos*, *viñas*, *olivas*, *uvas* et dans *Los Tellos de Meneses* [20], lorsque Mendo énumère les biens de son maître, il cite, lui aussi : *el rubio trigo*, *las negras uvas*, *las castañas sabrosas en cárceles de erizos*, *las verdes peras*, *las guindas rojas*, *las pálidas camuesas*, *las nueces*, *avellanas*, *moras*, *servas*, *los nísperos*, *las almendras*. Les descriptions des jardins d'Aranjuez dans *La Noche Toledana* [21], celles des jardins de Chypre où joue Cupidon, dans *Adonis y Vénus* [22], des préparatifs de procession, dans *San Diego de Alcalá* [23] sont autant de prétextes à énumérations de fleurs et de fruits.

La flore espagnole est, bien entendu, de beaucoup la plus abondante; mais Lope s'intéresse aussi à la flore d'Amérique qu'il connaît vraisemblablement par la littérature consacrée à la conquête et à la colonisation des Indes Occidentales. Il en tire parti dans *El Nuevo Mundo Descubierto*, ce qui n'est pas pour surprendre, vu le sujet et le goût de la couleur locale qui existe chez Lope de Vega. A l'acte II se trouve, en effet, un dialogue entre l'Indienne Tacuana et son ravisseur Dulcanquellin, qui offre, comme Polyphème à Galatée, les produits de la terre à celle qui le dédaigne : les miné-

18. *Las Flores de don Juan*, II, 5.
19. *El Villano en su Rincon*, I, 6.
20. *Los Tellos de Meneses*, II, 1.
21. *Noche Toledana*, II, 9.
22. *Adonis y Vénus*, II, 10.
23. *San Diego de Alcala*, I, *B. A. E.*, t. LII, p. 517.

raux et les animaux qu'il lui promet ne nous donnent guère aujourd'hui l'impression de l'exotisme; il n'en est pas de même des végétaux; le personnage de Lope cite : *la tuna o mezquique amarga, el maiz, el cazaví, la miel, los cocos, los chiles*, ailleurs il est fait allusion à la *mandiocha*, au bois de *linlaloel* [24]. On est plus étonné de trouver un passage analogue dans *El Laurel De Apolo :* l'auteur, écrivant l'éloge d'un de ces poètes-soldats si caractéristiques de la vieille Espagne, profite d'un détail de la biographie, la fuite en Amérique de son héros à la suite d'une rixe, pour introduire la flore américaine dans ses vers :

Bejucos de guaquimos,
Camaironas de arroba los racimos,
Aguacates, mageyes, achiotes,
Quitayas, guàmas, tunas y *zapotes* [25]...

Si les fleurs et les fruits apparaissent fréquemment dans les paysages et les descriptions de jardins, s'ils servent à créer une atmosphère, à caractériser une région, ils sont peut-être plus souvent encore pris comme objets de comparaison. Un nombre limité de fleurs, la rose, le lys, le jasmin, est admis depuis longtemps à l'honneur de la métaphore poétique. Lope ne les dédaigne pas, tant s'en faut; lorsqu'il les emploie dans une comparaison très banale, il se permet seulement de supprimer l'autre élément de la comparaison, ce qui ne nuit pas à la clarté et produit dans le langage des graciosos un effet de fine et discrète raillerie. Ainsi, Marín, l'oncle supposé de Garceran, le héros de *El Bobo del Colegio*, dans le rapport qu'il fait d'une de ses missions galantes s'exprime en ces termes :

Pero ella, abriendo la rosa
O las hojas del clavel,
Mostró a lo falso por él
Una risa vergonzosa [26]...

C'est que la rose, et plus encore l'œillet, la fleur rouge par excellence, ont pour fonction habituelle dans la poésie d'exprimer la coloration des lèvres. Fabio, le *gracioso* de *Por-*

24. *Nuevo Mundo Descubierto*, II, édition Barry, p. 74, 96 et 108.
25. *Laurel de Apolo, Silva* II, *B. A. E.*, t. XXXVIII, p. 193.
26. *El Bobo del Colegio*, I, 2.

fiando vence Amor, emploie de la même façon la même métaphore [27].

Souvent aussi la comparaison s'éloigne de l'emploi traditionnel en ce que le poète lui fait exprimer des idées plus subtiles qu'une simple analogie de couleurs : le rouge de l'œillet, de la rose, de la pomme peuvent évoquer celui de la pudeur, comme dans les vers suivants :

> Y díjome, sin vestir
> Su jazmín solo un clavel,
> Que tenía puesta en él
> La esperanza de vivir [28]...

Le laurier, symbole classique de la gloire, et le roseau, symbole de la fragilité, se trouvent rapprochés d'une façon expressive et originale dans l'églogue *Belardo a Amarilis* [29], afin de rendre la décadence de la noblesse provinciale et tout particulièrement celle de la famille du poète :

> Allí otro tiempo se cifraba España,
> Allí tuve principio; mas qué importa
> Nacer laurel y ser humilde caña.

La fleur d'oranger représente dans *El Bobo del Colegio* le souvenir nostalgique de Valence; le mot *azahar* revient à tout propos dans les dialogues, dans les chansons, quelquefois non sans recherche, car le rapprochement avec *azar* s'offrait de lui-même à un conceptiste.

Ce sont des fleurs encore qui, dans *El castigo sin Venganza* expriment la fraîcheur d'âme et de corps d'une jeune fille :

> No era mejor para tí
> Esta clavellina fresca
> Esta naranja en azâr
> Toda de pimpollos hecha [30].

C'est à elles encore que l'auteur a recours dans les confessions lyriques telles que *El jardín de Lope de Vega*, jardin de rêve à la végétation splendide et rempli de belles statues, celles des poètes aimés de Lope, ou encore *El Huerto Deshecho*, composition dans laquelle un orage, qui dévaste les par-

27. *Porfiando vence Amor*, II, 2.
28. *Porfiando vence Amor*, I, 1.
29. *Belardo a Amarilis*, *B. A. E.*, t. XXXVIII, p. 421.
30. *El Castigo sin Venganza*, I, *B. A. E.*, t. XXIV, p. 572.

terres fleuris symbolise les déboires et les chagrins de la vie du poète [31].

Selon l'emploi propre ou figuré des noms de fleurs et de plantes et les idées qu'elles doivent exprimer, des vocables d'origines très diverses peuvent les accompagner; certains leur font cortège presque obligatoirement; parmi ces derniers, ceux qu'on rencontre le plus souvent sont les termes désignant des couleurs : *blanca azucena, roja manutisa, morada violeta, purpúrea rosa, manzana de oro y gualda, verde laurel*, sont des expressions très souvent répétées. L'indication des particularités de forme peut s'y ajouter : *el alto y derecho pino*, l'œillet à *la rueda de corales luminosa, la verde y soberbia palma* sont vraiment peints en quelques mots grâce à la collaboration des lignes et de la couleur, et la somptuosité de l'iris est notée avec plus de précision encore dans *El Laurel de Apolo :*

....
Sin que lirio se viese
Que no *le dividiese*
Línea de oro lo azul escuro...

Le trait pittoresque atteint parfois une si grande subtilité qu'il est difficilement compréhensible pour qui ignore les particularités de certaines plantes, par exemple, dans ce même *Laurel de Apolo*, la nymphe Echo, que la douleur dessèche jusqu'à dissoudre son corps, est comparée à la balsamine à la fin de l'été :

Mas como al occidente del verano,
La verde balsamina
Los tiernos lazos dejativa inclina
Y en el sutil humor se esfuerza en vano;
Asi se fué secando [34]...

L'expressive épithète *dejativa*, peut-être créée par Lope, et dans tous les cas d'un emploi assez rare, s'applique exclusivement à l'aspect qu'offre la balsamine, fleur annuelle, à son déclin; la plante en pleine vigueur est, au contraire, particulièrement rigide; mais lorsque la sécheresse du sol prive

31. *B. A. E.*, t. XXXVIII, p. 424.
32. *Ibid.*, p. 353.
33. *Laurel de Apolo, B. A. E.*, p. 188.
34. *Ibid.*, p. 225.

la tige d'une partie de l'eau dont elle est gonflée à l'état normal, l'extrémité supérieure de la plante et celles des tiges transversales s'inclinent vers le sol. Lope dut cultiver des balsamines dans son jardin pour les avoir si bien observées.

Les plantes sexuées amènent parfois l'emploi d'un vocabulaire psychologique assez inattendu. Polyphème dit avoir dans ses domaines :

> ... la fruta de una verde planta
> Que sabe *amar*, alfócigo se nombra;
> Sin hembra no produce y triste muere
> Que sin sentir su semejante quiere.

Le poète s'exprime à peu près de la même façon au sujet du palmier dans *La Gatomaquia*. Mais, en vertu du même caractère, le palmier peut aussi symboliser l'ingratitude, comme il résulte d'un passage de *El Ausente en el Lugar* :

> Fiera Elisa, mas ingrata
> Que a las manos que la siembran
> La verde y soberbia palma...

Enfin on trouve exceptionnellement dans la comédie des noms de légumes associés à des noms de substances diverses, association d'où résulte un effet comique [37]. Le genre dramatique est d'ailleurs le seul où les termes désignant des végétaux puissent être burlesques.

Le vocabulaire emprunté à la botanique est, sans aucun doute, un des éléments les plus importants de la langue de Lope. Tout d'abord le nombre des termes qui le composent est considérable; si quelques-uns sont entachés de banalité, la plupart sont neufs, c'est-à-dire expressifs ou colorés. Leur emploi est extrêmement varié : le sens propre domine dans les passages descriptifs où se produit souvent une sorte de luxuriance végétale; le sens figuré l'emporte dans les genres lyrique et dramatique où fleurs et fruits apparaissent surtout isolés ou en petite quantité, mais avec une très grande fréquence; ici, ils donnent une impression de fraîcheur et de simplicité, ailleurs, ils sont un peu livresques et plus loin hyperboliques et précieux, quelquefois même familiers.

35. *Circe*, *B. A. E.*, t. XXXVIII, p. 507.
36. *El Ausente en el Lugar*, I, 12.
37. *Los Novios de Hornachuelos*, *B. A. E.*, t. XLI, p. 395. *El Ausente en el Lugar*, II, 17 et 20.

Autant que n'importe quels vocables, ils décèlent chez le poète qui les emploie l'homme de lettres soucieux d'utiliser ses connaissances de toute provenance pour créer une langue à la taille de sa faculté créatrice. Plus que tous autres sans doute, ils révèlent un des caractères essentiels du génie poétique de Lope qui s'empare des richesses dont la Terre est parée, non pour faire étalage d'érudition, encore moins avec une intention didactique, mais pour en élaborer une subtile essence de beauté, pour jeter çà et là dans ses ouvrages une tonalité fraîche, une forme jolie, une comparaison gracieuse, Le poète chez qui les dons démesurés s'unissaient à des dons délicats a aimé dans les fleurs et les fruits la grâce de la Nature; et en retour ceux-ci contribuent à la grâce d'un des styles poétiques les plus attrayants qui soient.

L. SALEMBIEN.

(A suivre.)

NOTE SUR LA FORTUNE DU THÉATRE ESPAGNOL EN HONGRIE

Si, dans son étude sur la Renaissance espagnole, Klemperer [1] constate que l'influence espagnole sur les lettres allemandes n'a pas été continue comme celles de la France et de l'Italie, mais qu'elle se produisit bien plutôt en trois *chocs* puissants, on a encore beaucoup plus de droit à constater ces intermittences dans l'influence de la littérature espagnole sur la vie intellectuelle d'un autre pays, géographiquement encore plus éloigné de la Péninsule ibérique ; la Hongrie. Il arrive même, au cours des rapports continus, que les valeurs qui dépassent la frontière sont souvent inégales, et il est dans la nature des choses que le tableau de la littérature et de la culture, de la mentalité et de l'esprit d'un pays, se reflètent dans ceux du peuple voisin avec d'étonnantes disproportions. Si les rapports sont, en conséquence, d'un éloignement non seulement géographique mais *géo-politique* — pour employer un terme de nos jours très à la mode, — discontinus, comme ceux entre la Péninsule ibérique et la Hongrie, les inégalités, les disproportions, les relativités que causent les déterminations du temps et de l'espace, ne font que s'accroître C'est la conclusion que nous pouvons tirer une fois de plus des faits que nous nous proposons d'examiner ici.

Veut-on envisager la question de la fortune du théâtre espagnol en Hongrie, en se bornant uniquement à ce genre qui, dans la littérature espagnole, n'est certes pas le moins important, ce problème doit se poser nécessairement sous un aspect très complexe. Il serait très utile d'établir, tâche extrêmement ardue sinon irréalisable, les premiers livres espagnols intro-

1. Victor Klemperer : *Gibt es eine span. Renaissance.* In *Logos*, XVI, 1927.

duits en Hongrie, de rechercher les premières mentions dans des notes, dans des journaux intimes, dans la correspondance de plusieurs siècles, d'œuvres dramatiques des auteurs de la scène espagnole. Ensuite, il faudrait examiner toutes les traductions, en les soumettant à une critique multilatérale, concernant l'origine, — si la traduction a été faite d'après l'original ou d'après une autre traduction étrangère, — la fidélité dans le texte et dans la forme, etc.; en un mot, le mariage de l'esprit de la langue de l'original avec celle du traducteur que doit forcément être toute traduction. On ne saurait pas omettre non plus, dans la suite, l'étude des programmes de représentations, pour se rendre compte de la popularité des différentes œuvres, et l'examen des notes et des critiques qui ont paru en même temps dans la presse contemporaine, si, déjà, il en existait une et si elle s'occupait des théâtres. L'examen de l'influence de toutes ces œuvres sur la dramaturgie génuine du pays serait tout aussi important; soit sur le choix des sujets, soit sur la réalisation et sur la technique de la scène en général. Il serait indispensable, en outre, d'examiner la fortune d'une seule figure caractéristique de la scène espagnole sur les scènes hongroises, comme l'a fait très bien, par exemple, A. Weber avec *Don Juan* [2]. Cette étude d'une seule figure comporterait l'examen de sa défiguration à travers les théâtres d'autres pays par lesquels elle arrivait d'un bout de l'Europe jusqu'à l'autre — comme c'est le cas du *Don Juan* — non seulement chez l'auteur mais aussi chez l'acteur et chez le metteur en scène, dans la présentation, le jeu, les gestes, et jusque dans le costume et la couleur « locale ». En dernier lieu viendraient, d'après les œuvres hongroises qui ont tiré leur sujet de l'histoire ou de la vie espagnole, l'étude des autres œuvres étrangères — allemandes, francaises, italiennes ou anglaises [3] — caractérisées par le même choix, et qui transpor-

2. *Revue des Etudes Hongroises.*

3. A titre d'exemple, nous ne mentionnons qu'un auteur dont on jouait des pièces manuscrites, calquées sur des modèles étrangers et ayant des sujets espagnols; nous parlons d'Adam Láng. Les voici : *Don Juan travesti* (repr. à Buda le 9 février 1834), *Don Juan* (d'après Haffner, avec accompagnement musical), en 1834 et 1837: *Aventure nocturne à Madrid; Le siège de Saragosse; Constantia, reine de Portugal* (d'après Castelli). Cf. Szinnyei. *Magyar irók.*

taient les spectateurs, tout comme les œuvres nationales et la plupart des œuvres espagnoles elles-mêmes, à la Péninsule la plus occidentale de notre continent [4].

De cette étude complexe, ici, nous ne voulons que poser le problème, en l'illustrant, en manière d'esquisse, par quelques points concrets que nous avons pu examiner jusqu'aujourd'hui. L'histoire définitive de la fortune du théâtre espagnol en Hongrie, et qui embrasserait l'étude de toutes les questions que nous venons de poser, reste encore à faire.

Le premier auteur dramatique dont on retrouve les vestiges en Hongrie, c'est sans nul doute celui dont on vient de fêter le bicentenaire : Calderón. Il y a presque deux siècles déjà — la renommée de cet auteur par excellence espagnol et catholique a grandi bien vite dans l'Europe de la Contre-Réforme — qu'on a représenté en Hongrie, en hongrois, une pièce intitulée *Tsupa zürzavar* [5]. On trouve, en outre, dans la bibliothèque du grand poète hongrois Ferenc Kölcsey, auteur de l'hymne national hongrois actuel, quatre volumes d'œuvres de Calderón, livres que sa veuve a légués plus tard à la Bibliothèque du Musée National de Budapest [6].

Même plus tard, Calderón devait rester toujours au centre de l'intérêt des traducteurs hongrois. Lorsqu'une des plus importantes sociétés d'écrivains de l'époque, la *Kisfaludy-Tarsaság*, commençait, dès 1870, la publication d'une *Collection d'œuvres de théâtre espagnol*, sur cinq volumes parus, Calderón n'en tenait pas moins de trois. Voici la liste complète de cette série [7], presque entièrement due à l'excellent traducteur du *Quijote* Vilmos Györy (que l'on cite d'ailleurs, dans les

4. L'exemple typique pour une pareille étude serait, par exemple, celle de la fortune de *Carmen* de Bizet-Mérimée.

5. Cf. O. Elek : (Récension critique de l'œuvre de Menéndez y Pelayo : *Calderón y su teatro*), Bpesti Szemle, 1913, n° 440, 305-310. — Il ne peut s'agir ici que de la pièce souvent jouée à Vienne, sous le titre *Verwirrung über Verwirrung* (Neue Schauspiele, aufegeführt in den K. K. Theatern zu Wien. Bd. XII. 1775). — Selon Dorer (*Beiträge zur Calderon-Literatur*, 1884) la même pièce fut éditée également à Pressburg (Löwen, 1775) qui alors appartenait à la Hongrie. C'est *El escondido y la tapada.* (Cf. Breymann, Calderon-Studien, p. 89.)

6. *Las Comedias del celebre Poeta Español Don Pedro Calderón de la Barca.* Zuickavia, Heidebergue, 1819. J. Engelmann (Hermanos Schumann). — La donation de la veuve date du 14 janvier 1867.

7. Tous ces fascicules portent sur la couverture : *Kiadja a Kisfaludy Társaság. Spanyol Szinmütár.*

bibliographies étrangères, par son prénom *Vilmos* [8], qu'on met, en hongrois, *après* le nom de famille, ce qui a donné lieu, à l'étranger, à maintes erreurs et confusions).

1. Calderon : *Az àllhatatos fejedelem* (*El príncipe constante*). Traduit par Gyula Greguss et V. Györy, Pest, 1870. 146 p.
2. Moreto : *Közönyt közönnyel* (*El desdén con el desdén*). Traduit par V. Györy. Pest, 1870. 203 p.
3. Calderon : *Az élet àlom* (*La vida es sueño*). Traduit par V. Györy. Pest, 1870. 160 p.
4. Moreto : *A szép Diego* (*El lindo Don Diego*). Traduit par Gusztàv Beksics. Pest, 1870. 198 p.
5. Calderon : *A zalameai biró* (*El alcalde de Zalamea*). Trad. par V. Györy. Pest, 1870, 156 p. Pest, 1883.

Il est à remarquer que *El alcalde de Zalamea* avait été déjà traduit auparavant, par l'auteur de théâtre bien connu de son temps, József Gaàl, sur la traduction allemande de Gies :

A zalameai biró. Dràma 5 felvonàsban. Irtta Calderon. *Gies* utàn fordità Gaàl József. — Magyar Szinmütàr 46 et 54.

Cependant, déjà bien avant cette série presque officielle et si prématurément interrompue, il ne faut pas croire que d'autres œuvres du théâtre classique espagnol n'aient pas occupé, avant la représentation au Théâtre National de Budapest de celles que nous venons d'énumérer, la scène hongroise. On ignore encore le nombre et les titres des drames espagnols joués par la compagnie allemande de la capitale hongroise, qui eut tant de mérite dans l'introduction et la familiarisation du public avec l'art de la scène; sur les premières représentations en hongrois nous avons plus de données. Il est intéressant de feuilleter les critiques dramatiques du poète *Vörösmarty*, souverain maître des lettres hongroises de l'époque, avec un lever-de-rideau duquel le Théâtre National allait ouvrir, dès 1837, ses portes. Maître incontesté de la poésie épique aux yeux de ses contemporains, on affirme qu'il se considérait comme le plus important dans le genre dramatique; cependant, selon la critique d'aujourd'hui qu'approuve le grand

8. Ainsi, par exemple, Depta, dans son livre sur Calderón (1926) mentionne plusieurs traductions hongroises, faites par « Vilmos ». Il ne se rend pas compte qu'il confond deux traducteurs, Vilmos (Guillaume) *Györy* et Vilmos *Huszár*.

public à son tour, c'est dans la poésie lyrique qu'il a créé ses œuvres les plus considérables et importantes. En même temps que premier auteur et promoteur de la scène nationale, Vörösmarty [9] s'occupait de la critique du théâtre. Il ouvrit dans la revue *Athenaeum* [10], en collaboration avec Schedel-Toldy, dès 1837, une *Chronique théâtrale*, et devint ainsi, en s'occupant, sinon d'une manière fondamentale, du moins systématiquement et avec goût, des œuvres représentées, le premier critique de théâtre hongrois, un véritable « père », comme le surnommait Pál Gyulai [11], « de la critique scénique » en Hongrie.

Or, parmi ces récensions qui s'occupent d'œuvres d'auteurs français de l'époque, de Kotzebue, etc., on trouve en même temps quelques critiques de drames espagnols qu'on semble avoir donnés, chose assez rare à l'époque, à plusieurs reprises à des intervalles assez courts. La première critique de Vörösmarty qui doit nous intéresser ici date du 3 novembre 1837. Il s'agit de la comédie en 5 actes *Donna Diana* (*sic*) [11a], par Don Moretto (*sic*) et traduite de l'allemand par Komlósi. La critique de Vörösmarty n'occupe que quelques lignes; elle est consacrée, d'ailleurs, presque exclusivement au jeu des acteurs. Ce n'est qu'au début qu'il loue la force comique de la pièce qui, selon lui, est « presque unique dans son genre. Ce ne sont pas, ici, dit-il, des idées saugrenues, des drôleries renversantes qui prêtent la vivacité au jeu, mais cette force supérieure de comique qui caractérise la pièce et qui exige une représentation d'autant plus excellente que la pièce est parfaite [12]. »

Vörösmarty revient encore une fois sur la même pièce, le 13 novembre (1838?). « Cette comédie, dit-il cette fois, a une fortune curieuse sur notre scène. Elle sait plaire et on l'ap-

9. Après l'étude fondamentale sur Vörösmarty (que la jeune génération considère aujourd'hui comme la figure de poète la plus grande de la littérature hongroise) de Gyulai, tout récemment on pouvait lire une nouvelle étude d'un des plus jeunes critiques hongrois, M. Antal Szerb, dans la revue *Minerva*.

10. *Athenaeum*. Tudomanyok és szépmüvészetek tàra. 1837-1842.

11. Dans l'édition de 1855 des œuvres complètes de V. (VII, 382); c'est à cette édition que nous renvoyons dans ce qui suit.

11a. Il s'agit sans nul doute du *Desdén con el desdén*.

12. Page 111 du vol. VII de l'édition mentionnée.

plaudit, bien que non pas dans la mesure et pour cela par quoi elle le mériterait; mais il suffit qu'elle plaise et que le public l'ait reçue avec faveurs. Ce dont il faudrait sourire avec un plaisir tacite, récolte ici un rire fou; et la galerie salue avec un brouhaha infaillible chaque ruse, avec une éclosion allègre tous les moindres trucs habiles qui servent à conquérir la belle orgueilleuse [13]. » Le reste est consacré, une fois de plus, à une critique sévère du jeu des acteurs.

Le 13 mars (1839?), Vörösmarty critique une pièce intitulée *Királylàny mint koldusnö* [14]; mais ici il se borne à parler, et cela encore très brièvement, du jeu dont il se montre assez content.

Le 28 janvier (1839?), on jouait, en première, la tragédie *Sevilla csillaga* (La estrella de Sevilla), de Lope de Vega. La traduction fut faite, cette fois aussi, d'après l'allemand; c'est l'adaptation de Zedlitz qui servait de base à Lajos Fáncsy; l'Académie hongroise subventionnait la traduction. Vörösmarty ne pouvait manquer de s'en occuper dans les pages qu'il consacrait, en cette revue, à l'art du théâtre. « C'est une pièce intéressante et pleine d'effets, constate-t-il dans son feuilleton, bien que la fin ne soit pas rassurante du tout. La place de la justice est occupée ici par une conception très spéciale, l'honneur espagnol, composé, dans sa majeure partie, par l'orgueil personnel et l'amour-propre. Cet honneur coûte la vie à deux hommes; et celui qui, par là, a commis le crime le plus lâche, le roi, n'est pas puni du tout. La pièce mérite cependant, par son contenu plus profond, d'être maintenue sur la scène. Fáncsy (le *regidor* de Séville) jouait très bien et en conformité avec son rôle, comme Bartha (Don Bustos Tabera), Mme Lendvay (Estrella). Egressy (le roi) semblait montrer trop peu de lutte intérieure, mais cela doit être attribué sans doute à son rôle intérieurement vide et injuste. — L'œuvre, comme la représentation elle aussi, a été acueillie avec attention et, la plupart du temps, avec succès [15]. »

Ces courtes critiques de Vörösmarty sont un témoignage

13. *Idem*, p. 179.
14. *Idem*, p. 203.
15. P. 198.

très précieux de l'accueil fait au théâtre classique de l'Espagne dans cette Hongrie qui vivait alors son renouveau national et dans la politique et dans la littérature. On comprend aisément que Vörösmarty, auteur dramatique lui-même, nourri de Shakespeare qu'il traduisait et des romantiques allemands, n'ait pas eu plus de louanges pour ces pièces qui n'arrivaient en Hongrie qu'à travers des adaptations allemandes sans doute défigurantes. Ses remarques critiques nous rappellent en même temps qu'on jouait assez souvent des auteurs espagnols à cette époque; il serait intéressant de consacrer une étude détaillée à ces pièces, d'après tous les documents contemporains.

Si l'on parle de la tragédie classique espagnole, on ne peut laisser de côté la traduction du *Médico de su honra*, une des œuvres les plus intéressantes et les plus *castizas* du grand poète catholique. C'est en 1889 qu'apparaissait la version hongroise, sous le titre : *Sajàt becsületének orvosa*, dans la traduction de Gusztàv Beksics. La critique contemporaine reconnut tous les mauvais côtés de cette traduction. On lit, par exemple, une critique signée (R.) dans la *Budapesti Szemle*, la revue littéraire la plus en vue de l'époque (vol. LIX, 1889). Ces quatre pages sont pleines de reproches, et jugent la traduction très faible. On reproche à l'auteur des « rimes de torture », et sa façon de surcharger à son tour de tropismes nouveaux le langage déjà suffisamment fleuri du *cultismo*. Ainsi, la traduction ne dépasse nullement les fragments des romances du *Cid* que le même traducteur publiait en 1866 et que déjà un autre critique de la même revue (G.) rejetait très sévèrement (vol. XLVIII de la même année), concluant à la nécessité d'une nouvelle traduction.

Il est à remarquer que Calderón continue jusqu'à nos jours d'intéresser les traducteurs hongrois. C'est ainsi que parut la traduction de la *Casa con dos puertas mala es de guardar*, traduite par V. Huszàr et Emil Makai :

Calderón : Két szék közt a pad alatt. Vigjàték 3 felvonàsban. Ford. Huszàr Vilmos. versbeszedte és magyar szinpadra alkalmazta Makai Emil. Budapest, s. a. [1904], 64 p.

Quelques années après cette traduction « adaptée à la scène hongroise » et œuvre commune d'un professeur sachant l'espagnol et d'un poète qui mettait la traduction en vers, en 1910 une autre adaptation parut dans une ville de province : un véritable travesti moderne du *Grand théâtre du Monde*, en prose, « Ecrit d'après Calderón », comme nous dit l'auteur sur la couverture que voici :

A nagy vilàgszinhàz. Szinmü 3 képben. Calderon nyomàn irta Ottó Alajos. Kassa, 1910. Szent Erzsébet nyomda r. t. 56 p.

Quelques années plus tard parut une traduction de *La señora y la criada* sous le titre *Urnö és komorna*, due à la plume du grand écrivain contemporain Dezsö Kosztolànyi :

Urnö és komorna. Irta Don Pedro Calderon. Forditotta Kosztolànyi Dezsö. Modern Könyvtàr, 161-163. Bpest. (S. a.).

C'est une nouvelle traduction de *La vida es sueño* qui clôt la série, œuvre du regretté Coloman Harsànyi qui s'est fait remarquer, en outre de ses ouvrages originaux, par d'autres traductions dont nous allons mentionner une plus bas. Encore cette traduction est une « adaptation à la scène, comme l'indique la couverture :

Calderon : Az élet àlom. Szinpadra àtdolgozva forditotta Harsànyi Kàlmàn. Budapest, 1924. Stàdium r.-t. 111 p.

Il est curieux de voir que, à côté de l'intérêt qu'éveillait en Hongrie Calderón [15a], l'autre auteur dont on possède le plus d'ouvrages traduits, c'est Echegaray. Oublié en Espagne, bien que très en vue à son époque, Echegaray n'est pas plus lu en Hongrie que dans son pays. Cependant, au moment de l'apogée de sa carrière, que dorait le prix Nobel obtenu en commun avec Mistral, Echegaray était joué et traduit avec ferveur jusqu'en Hongrie, où la culture théâtrale était déjà très grande à cette époque. La traduction de *O locura o santidad : Örült-e vagy szent ?* [16] (mot à mot : Fou ou Saint ?) à

15a. Il faut mentionner, pour compléter les dates d'une étude encore à écrire sur la fortune de Calderón en Hongrie, la pièce de cet auteur curieux qu'était Károly Hugó (Bernstein) (1808-1877) : « *Calderon, oder Liebe aus Verehrung* » (en allemand), Pest, 1863. Cette œuvre ne figure pas dans les listes bibliographiques de Dorer.

16. Cette pièce fut traduite pour la première fois par Emil Szalai, en 1898, sous le titre « Szent-e vagy örült? » (Saint ou fou?); elle parut dans la Collection des « Œuvres représentées aux Théâtres de la capitale » (Fövàrosi Szinhàzak müsora, 37 sz.) 87 p. — On ne sait pas trop pourquoi

part, pour ne point parler de l'étude du György Kiràly, traducteur et homme de lettres très doué et trop tôt arraché aux lettres hongroises [17], nous nous bornons ici à passer en revue très brièvement les drames de cet auteur qui devaient être représentés sur la scène hongroise avec un succès qu'aujourd'hui ils n'obtiendraient certes pas. Le premier de ces drames, c'était *Le grand Galeotto* [18], traduit par un homme de lettres en qui seule l'application pouvait égaler la culture, Karoly Patthy, mort en 1930. Ce traducteur de mérite, dont à cette époque on possédait déjà d'autres traductions — le romance de la *Mort de Don Pedro*, des récits de Fernan Caballero, — fit publier dans une série populaire de livres à bon marché sa traduction du *Gran Galeoto*, avec huit ans de retard sur l'original, en 1890. L'année suivante parut dans la *Budapesti Szemle*, une étude de Gy. Haraszti sur Echegaray qui, d'un seul coup, devint un auteur à la mode. En 1895, Patthy publiait *Bernardo Montilla*, l'année suivante le *Folt, amely tisztit* (*Mancha que limpia*), pièce de répertoire, pendant de longues années, du théâtre national, dont la seconde édition suivait la première quatre ans plus tard, en 1909 [19]. En 1896 parut, en outre, la traduction de *Mariana*, par Emil Szalai. On ne sait si la ferveur de traducteur n'aurait pas poussé Patthy à nous donner les œuvres complètes d'Echegaray si, comme l'a rapporté tout récemment dans *Nyugat* le disciple qui écrivait son *in memoriam*, l'opinion du grand critique Péterfy, très peu favorable à Echegaray, ne l'avait pas retenu. On ne saurait qu'approuver cette décision qui, peut-être, signifiait pour Patthy une renonciation; ce qu'il faut regretter, c'est bien plutôt qu'il n'ait pas songé de nous

Vilmos Huszàr, retraducteur de plusieurs ouvrages en prose traduits déjà avant lui, publiait une deuxième traduction du même ouvrage dans l'*Olcsó Könyvtàr* (n° 1068/69), intitulée « Orült-e vagy szent? » (Fou ou saint?).

Si nous ajoutons aux pièces mentionnées dans la suite « Bernardo Montilla », traduit « sur l'original espagnol », par K. Patthy (Olcsó Könyvtár, n° 343), *La Cantante callejera* (1896) par Szalai sous le titre « Az utczai énekeslàny » (Föv. Szinhàzak Müsora, 39), nous aurons la liste complète des traductions hongroises d'Echegaray.

17. In *Budapesti Szemle*, 1916, n° 479, p. 300 sq. L'étude de Haraszti (voir plus bas) avait paru dans la même revue, vol. LXVI, 1891.

18. *A nagy Galeotto.* Dràma 3 felvonàsban egy elöjàtékkal. Spanyolból forditotta Patthy Károly. 1890. Olcsó könyvtár, 755-766. 211 p.

19. Même collection, n° 370. La seconde édition porte les n°s 997-998. 130 p.

donner, en compensation, une série de traductions d'auteurs classiques espagnols, travail auquel son expérience de traducteur le prédestinait, tout aussi bien que ses connaissances approfondies d'espagnol. Cette série formerait un pendant de grande valeur au parfait Shakespeare hongrois, auquel les meilleurs poètes hongrois ont contribué.

C'est entre les années 1890-1900 que la mode d'Echegaray battait son plein en Hongrie; ces dix ans peuvent être considérés comme le point de culmination, en même temps, de l'intérêt de la Hongrie aux choses de la Péninsule, comme l'attestent non seulement de nombreuses traductions en prose et en vers, mais encore des études plus ou moins nourries sur des auteurs et des peintres espagnols, ainsi que plusieurs essais d'histoire littéraire de l'Espagne tentés à cette époque. Pour pouvoir juger de la fortune d'Echegaray, nous traduisons quelques lignes des pages dans lesquelles Kiràly commémorait la mort, survenue en 1916, de celui qui, après Calderón, avait eu le plus de succès sur la scène hongroise parmi les dramaturges de la Péninsule :

Avant Ibsen, il composait déjà un drame tout ibsénien : *Le grand Galeoto* (1882). C'est sans doute un sujet ibsénien. Dans la construction et la technique, et en tant que pièce à thèse, il laisse voir l'influence de Dumas fils; son idée est empruntée à Hebbel, mais ses figures sont du sien propre. La solution fait songer à Ibsen. Echegaray avait le courage de se libérer du poids des traditions de son temps, de chercher de nouveaux chemins et de nouvelles valeurs; avec cela, il provoquait nécessairement contre lui-même le jugement défavorable de ses contemporains. C'est ainsi que se réalisait en lui son propre idéal tragique : sa personnalité puissante l'élevait tellement au-dessus de ses contemporains qu'elle devenait la source de sa chute. On estimait Ayala et Tamayo plus que lui, comme on attendait davantage de ceux qui venaient après lui.

Nous devons nous interdire ici, par manque de dates, de parler des traductions de l'écrivain Emil Makai, mort prématurément; il traduisait, comme nous l'avons déjà dit plus haut, en collaboration avec quelqu'un qui savait l'espagnol, et il se contentait, ignorant le castillan, de mettre en vers ce que son collaborateur lui soumettait en prose. Nous réservons

également pour une publication ultérieure l'examen de telle traduction de Lope qu'un modeste professeur de Szombathely garde dans sa retraite provinciale, ou de telle autre pour laquelle il faudrait fouiller peut-être dans le tiroir d'un prêtre hongrois qui, de sa vie, ne voudrait compromettre la décence sacerdotale par la publication de quelques drames espagnols, traduits par lui, et où il s'agit d'amour ! Comme si cette passion humaine, trop humaine, n'était au delà de tout soupçon du moment qu'elle parle au public à travers un tragédien classique !

Il nous reste quatre mots à dire sur le drame le plus moderne, qui s'est ouvert la route, déjà, jusqu'à Budapest, bien que les œuvres à prendre en considération soient beaucoup moins nombreuses que celles dont le théâtre hongrois a enrichi, ces derniers temps-ci, la scène espagnole, grâce à Azértis, Molnar et Fodor [20]. En 1926, le regretté Kàlmàn Harsànyi, poète de valeur, décédé peu après, qui se faisait remarquer sur la scène tout aussi bien que par des traductions de l'espagnol, fit connaître pour la première fois en Hongrie les noms des frères (*Alvarez*) Quintero dans la *Budapesti Szemle*, revue qui n'a plus, tant s'en faut, la même importance qu'au temps des traductions d'Echegaray, mais qui a su garder, avec son conservatisme, son goût pour les lettres espagnoles [21]. Et tout récemment, en pleine crise de théâtre, lorsqu'il s'agissait de reconquérir le public qui semblait s'exiler des maisons de Thalie, en tâtonnant, en cherchant dans toutes directions, un théâtre de Budapest essayait de nouveau, après un long intervalle, des ouvrages espagnols; il faut ajouter : avec succès [22].

20. Ces auteurs sont membres du groupe que l'on désigne en Hongrie par le nom de « dramaturges pour l'exportation », et qu'on aime à distinguer des véritables *écrivains* par le nom péjoratif d' « *auteurs* ». Molnàr et Fodor — qu'en Espagne on écrit toujours *Fedor* — sont très connus en Allemagne et en Amérique; *Azértis* — dont le nom signifie en hongrois *Quand-même* (Lóránt Orbók de son vrai nom), — se réfugia en Espagne, pendant la guerre, venant de France, où il étudiait la langue et la littérature françaises; il était professeur de lycée. Ces pièces, écrites plutôt par nécessité que par inspiration profonde, lui valurent beaucoup de succès.

21. *Napos délelött.* Bpesti Szemle, 589, sz. Le traducteur remarque dans une note : « Les auteurs sont des frères andalous. Les auteurs les plus populaires du théâtre espagnol d'aujourd'hui ».

22. « Ceux que veulent les femmes », des frères Alvarez-Quintero, et « Au-delà de la grille », (en espagnol : *Canción de cuna*), de G. Martinez-Sierra. J'apprends, au moment de corriger les épreuves, que le *Théâtre National* de

Nous avons omis volontairement la seule œuvre dramatique catalane que l'on connaisse en Hongrie, la *Terra baixa* de Guimerà, que l'on y représente, sous forme d'opéra, à Budapest. Tout le monde ignore, malheureusement, qu'il s'agit ici, dans ce *Hegyek aljàn*, comme l'appelle le programme, d'un des chefs-d'œuvre du théâtre moderne catalan [23].

Pour terminer, il nous faut jeter un coup d'œil sur la littérature hongroise qui traite, de façon systématique ou fragmentaire, selon le sujet, d'œuvres dramatiques espagnoles Nous avons mentionné déjà le travail d'A. Weber sur *Don Juan en Hongrie* [24]; il faut y ajouter qu'après Gyula Pekàr — *A Don Juan-monda*, 1889, Budapest, — qui s'occupait déjà de la légende, le maître incontesté d'alors des germanisants hongrois, Gusztàv Heinrich, publiait, après avoir analysé le livre de Heckel sur le même problème [25], un livre analogue. C'est le même Heinrich qui chargeait le professeur allemand Ph.-A. Becker qui, alors, enseignait à Budapest, d'écrire l'histoire de la littérature espagnole pour son *Histoire littéraire du monde* [26]; il va sans dire que dans une pareille étude on n'aurait su passer sous silence le drame espagnol, si important dans l'histoire littéraire de ce pays. Heinrich publiait aussi une étude sur un drame de Lope [27].

Budapest a représenté, il y a peu de temps, une autre pièce du même auteur, sous le titre *A pásztorok*, d'ailleurs sans succès.

23. On jouait assez souvent, à l'Opéra de Budapest, *A trubadúr* de Verdi, dont le texte est tiré, on le sait, de *El trovador* de García Gutiérrez, véritable drame de Grand-Guignol.

24. Quant à l'histoire de cette curieuse figure de théâtre que l'Espagne et l'Italie se disputent entre elles, nous ne mentionnons ici qu'un roman en vers de Marcell Benedek : La résurrection de *Don Juan* (1904), un poème romanesque de Minka Czóbel, en 10 scènes (1900), et *Un Don Juan de Pest*, par Adolf Otvös.

25. Dans la *Budapesti Szemle*. Dans la même revue, vol. XXXII, il venait déjà d'analyser les théories de Farinelli sur *Don Juan*, d'après le livre du savant italien *Don Giovani, Note Critiche* (1896) et le livre de Schrœder (*Beihefte z. Zf. f. roman. Philol.*, 1912).

26. Cette étude parut d'abord dans la *Budapesti Szemle*, 1902. C'est encore ici que Heinrich publiait sa récension du livre de Heckel : *Das Don Juan-Problem* (1916. 472). Becker attaquait, sur les pages de la même revue, l'Histoire de la littérature portugaise due à la plume de Vilmos Huszàr qui n'était qu'un plagiat. Heinrich prit la défense de son collaborateur. L'histoire de la littérature catalane, parue dans le même manuel, est complètement dépourvue d'intérêt.

27. *Lope de Vega Magelona-dràmàja.* (Le drame de Magelone de Lope). Bp. Sze. 1916, 475, 36-44. (Cette année de la revue est surtout riche d'articles sur des sujets qui concernent l'Espagne, et de traductions de Perez Galdós, etc.)

Nous tenons à mentionner, sans entrer dans un examen détaillé de ce livre — tâche que nous essaierons de réaliser ailleurs — une étude de M. Louis Karl : « La Hongrie dans le drame national espagnol et la tragédie classique française »[28], ainsi qu'une thèse de doctorat soutenue à l'Université de Pécs (Cinq-églises) en Hongrie, en 1921-22, sur « L'Hispanisme dans la littérature dramatique austro-allemande et hongroise », due au baron Sándor Klempa, K. O. P.[29]. L'espace limité nous interdit de donner plus de détails sur la fortune du théâtre espagnol en Hongrie, étude que nous pensons reprendre lors d'une étude globale sur l'expansion de la littérature de la Péninsule en Hongrie; en attendant, on se contentera de ces données éparses, qui n'ont pas la prétention d'être complètes.

OLIVIER BRACHFELD.

28. *Magyarország a spanyol nemzeti es a francia klasszikus dràmàban*, Budapest, Szent-Istvàn-tàrsulat. 1916.

29. *A hispanizmus a német-osztrák és a magyar drámairodalomban.* Pécs, 1921-22.

UNIVERSITÉS ET ENSEIGNEMENT

Agrégation d'espagnol (Concours de 1933).

I. — Le mysticisme dans la littérature espagnole.

1. Berceo, *Vida de Santo Domingo*, str. 1-125 (*B. A. E.*, t. LVII)).
2. Alfonso el Sabio, *Cantigas de Santa Maria*, nos 1, 2, 8, 9, 10, 20, 24, 36, 56, 70, 103, 128 de l'édition de la R. Academia Española, 1889.
3. * Sainte Thérèse, *Libro de su vida* (*Bibl. romanica*).
4. Saint Jean de la Croix, Cantique spirituel, avec le commentaire des cinq premières strophes (*B. A. E.*, t. XXVII, p. 143-155).
5. Pedro Ribadeneyra, *Vida del B. P. S. Ignacio*, l. II (*B. A. E.*, t. LX).
6. * Juan Valera, *Doña Luz*.
7. * A. Palacio Valdés, *Marta y María*.

II. — La critique littéraire en Espagne jusqu'à la fin du XVIIIe siècle.

1. Marqués de Santillana, *Proemio e carta que el Marqués de Santillana envió al Condestable de Portugal* (dans Menéndez Pelayo, *Antología de poetas líricos castellanos*, t. V, p. 18)
2. Cristóbal de Castillejo, a) *Contra los encarecimientos de las coplas españolas que tratan de amor*. — b) *Contra los que dejan los metros castellanos y siguen los italianos* (*B. A. E.*, t. XXXII, p. 156-9).
3. Quevedo, *La Culta latiniparla* (*B. A. E.*, t. XLVIII, p. 418-20), et *Aguja de navegar cultos* (dans *Quevedo, Páginas escogidas*, Coll. Calleja, p. 335-48 pour les deux textes).
4. * Cervantes, *Don Quijote*, I, 48.
5. * Tirso de Molina, *Cigarral primero* (éd. Said Armesto, Madrid, 1914).
6. *Lope de Vega, *Arte nuevo de hacer comedias* (éd. Morel-Fatio, dans *Bull. hisp.*, 1901, oct.-déc.).
7. Luzán, *Poética*.
8. * Moratín, *La derrota de los pedantes* (*B. A. E.*, t. II, p. 561-72).

III. — Le théâtre en Espagne après le Romantisme et jusqu'à nos jours.

1. López de Ayala, *Consuelo*, dans *Bibl. de Escrit. Castell.*
2. * J. Echegaray, *En el seno de la muerte.*
3. * J. Benavente, *La noche del sábado.*
4. Carlos Arniches, *Sainetes* (éd. Calleja).
5. * J. S. Quintero, *El amor que pasa* (éd. « Renacimiento », *Comedias escogidas*, t. III).

IV. — Auteur latin : Sénèque, *De vita beata.*

Le programme du Certificat d'aptitude comprend les textes marqués d'un astérisque.

Résultats des concours (1932).

Agrégation : MM. Larrieu, Brousse, Legrand.
Certificat : Mlle Salles, MM. Martin, Delrieu.

Licence d'espagnol.

Programme pour les années 1933 et 1934 (Bordeaux).

I. — Certificat de Philologie espagnole.

Ouvrages à consulter :

C. Grandgent, *Latin vulgar*, trad. Fr. de Moll, Madrid, 1929 (Centro de Estudios históricos, Medinaceli, 4, Madrid).

E. Bourciez, *Eléments de linguistique romane*, 3e éd. (Paris, Klincsieck, 1930).

R. Menéndez Pidal, *Manual elemental de gramática histórica española*, 5e éd. (Madrid, V. Suarez, 1925).

W. Meyer-Lübke, *Introducción a la lingüistica románica. Versión de la tercera edición alemana con notas y adiciones por Américo Castro* (Madrid, Centro de Estudios históricos, 1927).

Pedro Henríquez Ureña, *La Versificación irregular en la poesía castellana* (Madrid, Centro de Estudios históricos, 1920).

Les auteurs à expliquer au point de vue philosophique seront pris parmi les auteurs du programme du certificat de littérature espagnole.

II. — Certificat de Littérature espagnole.

1. *Poema de Mio Cid (Cantar de Corpes).*
2. Berceo, *Vida de Santo Domingo de Silos* (éd. Fitzgerald, *Bibliothèque de l'École des Hautes-Etudes*, Paris, Bouillon, 1904), vers 1-125.

3. Sainte Thérèse, *Libro de su Vida* (*Bibliotheca Romanica*, Strasbourg, Heitz).

4. Saint Jean de la Croix, *Cantique spirituel*, avec le Commentaire des cinq premières strophes (éd. de Dom Chevallier, Paris, Desclée de Brouwer, 1930.

5. P. Ribadeneira, *Vida de San Ignacio*, l. I et II (*B. A. E.*, t. IX).

6. Lope de Vega, *El villano en su rincón* (*B. A. E.*, t. XXXIV).

7. Vélez de Guevara, *La Serrana de la Vera* (éd. Monéndez Pidal, Centro de Est. hist.).

8. Cervantes, *Rinconete y Cortadillo.*

9. Moratín, *El Barón.*

10. Hartzenbusch, *Los amantes de Teruel* (*Coleccion universal*).

11. J. Valera, *Doña Luz.*

12. A. Palacio Valdés, *Marta y María.*

III. — Certificat d'Etudes pratiques.

A consulter :

Théophile Gautier, *Voyage en Espagne.*

V. Lampérez-Romea, *Los Grandes Monasterios españoles* (*Coleccion popular de arte*, Calleja, Madrid).

R. Altamira, *Psicología del pueblo español.*

Desdevises du Dézert, *L'Espagne de l'ancien régime.*

Emile Bertaux, *Les Arts en Espagne* (*Guide Joanne, Espagne et Portugal*).

August L. Mayer, *La Pintura española* (*Coleccion Labor*, 1926).

NÉCROLOGIE

J. Saroïhandy.

J. Saroïhandy est mort (24 juin 1932), à Courbevoie (Seine), à 64 ans, avant d'avoir conquis, hors d'un cercle restreint, la notoriété à laquelle lui donnait droit son savoir linguistique. Une notice nécrologique parue dans la *Petite Gironde* de Bordeaux (5 juillet 1932) et signée Serge Barranx, dit excellemment son mérite et sa modestie. Il était professeur agrégé d'espagnol au Lycée Saint-Louis et à l'Ecole nationale supérieure de l'Aéronautique. Il n'est pas hors de propos de rappeler ici qu'il a enseigné le portugais à la Faculté des Lettres de Bordeaux, alors qu'il était professeur au Lycée de Bayonne, puis à celui de Poitiers. En lui confiant, jusqu'à sa propre retraite, la suppléance de sa chaire du Collège de France, Morel-Fatio avait assez montré le cas qu'il faisait de son ancien élève de l'Ecole des Hautes Etudes (1920-1925), son collaborateur pour la refonte de l'article *Das Catalanische* dans le *Grundniss* de Gröber (1906, cf. *Bull. hisp.*, 1925, p. 314). Saroïhandy fut, d'autre part, suppléant, pendant deux ou trois ans, de Paul Passy à l'Ecole des Hautes-Etudes, pour l'enseignement de la phonétique, et, durant de longues années, professeur à l'Ecole des Sciences politiques; il a fait aussi des cours pendant trois ou quatre ans à l'Ecole des Mines.

Sa production n'est pas en rapport avec son acquis, solide et personnel : il n'avait pas le prurit de la publication. La voici, par ordre chronologique :

1902. *Syllabe perdue dans l'ancienne versification castillane* (*Revue de l'enseignement des langues vivantes*, n° de janvier).
Remarques sur la phonétique du ç et du z en ancien espagnol (*Bulletin hispanique*, juillet-sept.).

1903. *L'orthographe portugaise* (*Bulletin hispanique*, avril-juin).
Le cours supérieur de lettres de Lisbonne (*Revue internationale de l'enseignement*).

1904. *Origine française du vers des Romances Espagnoles* (*Mélanges de philologie offerts à M. F. Brunot*).
Remarques sur le Poème de Yúçuf (*Bulletin hispanique*, juillet-sept.).

1905. *Remarques sur la conjugaison catalane* (*Bulletin hispanique*, avril-juin).

1906. *Un saint bordelais en Aragon* (*Bull. hisp.*, avril-juin).
Les limites du valencien (*Bull. hisp.*, juillet-sept.).
Le catalan occidental (*Bulletin hispanique*. oct.-déc.).

1907. *La phonétique et la méthode directe* (*Revue de l'enseignement des langues vivantes*).
Gloses catalanes de Munich (*Mélanges Chabaneau*, p. 241-251).

1913. *Vestiges de phonétique ibérienne en territoire roman* (*Revue internationale des études basques*).

1914. *L'Atlantide et les Basques* (Discours prononcé à la distribution de prix du Lycée de Bayonne).

1916. *L'imparfait basque* (Communication faite au Cercle d'études euskariennes de Bayonne, Saint-Sébastien, Impr. Martin, Mena et Cie), 16 pages.
La Pastorada de Perarrúa (*Bulletin hispanique*, avril-juin).

1917. *El boque de Biterna en los fueros Catalanes del Valle de Aneu* (*Revista de Filología Española*, p. 26-49).

1918. *Remarques sur le verbe labourdin* (*Revue internationale des études basques*, p. 173-212).

1919. *Angel de Apraiz, Universidad basca* (Bibliographie), (*Bulletin hispanique*, p. 318-22).
Puntos oscuros de la conjugacion Vascongada (*Revue internationale des études basques*).

1920. Ouverture des cours de langues basques au Collège de France le samedi 11 janvier.

1921. *La grammaire basque d'Ithurry* (*Revue critique d'histoire et de littérature*).

1922. *Le basque de Sare* (Impr. Vuibert, 53, Bd. St-Germain, Paris).
Doctrina gramatical de Oihenart contra Garibay y Morales (*Revue internationale des Etudes basques*, juillet-sept.).

1924. *Assimilation progressive de* i *à* ü *dans le basque de la Soule* (*Bulletin de la Société de linguistique*).
La légende de Roncevaux (*Homenaje ofrecido a Menéndez Pidal*, t. II, p. 259-84).

1925. *Remarques sur la plus ancienne orthographe de la langue basque* (*Revue internationale des études basques*).

1927. *La Pastorale de Roland* (texte basque établi à l'aide de plusieurs manuscrits). Impr. du « Courrier », 9, rue Jacques-Laffitte, Bayonne.
Remarques sur le verbe basque.

« Il laisse, en outre, nous dit quelqu'un de bien renseigné, un matériel scientifique considérable, dont il n'avait encore utilisé qu'une faible partie. Il avait, pendant trente ans, passé à peu près toutes ses vacances à faire l'exploration linguistique des deux versants des Pyrénées, et le résultat de ces longues et minutieuses recherches est une grosse quantité de fiches bien classées, d'où il se proposait de tirer un ouvrage d'ensemble lorsqu'il serait à la retraite. »

G. C.

BIBLIOGRAPHIE

Constituciones y Bulas complementarias dadas a la Universidad de Salamanca por el Pontífice Benedicto XIII (Pedro de Luna), edición paleográfica con prólogo y notas por **Pedro Urbano González de la Calle** y **Amalio Huarte y Echenique** (trabajo publicado en la Revista *Universidad*, de Zaragoza). Zaragoza, 1932. 91 p. in-8°.

Après les *Constitutiones* de 1422 (Cf. *Bull. hisp.*, 1928, XXX, p. 95), MM. González de la Calle et Huarte, complétant leurs savantes études sur les plus vénérables *monumenta historica* de l'Université de Salamanque, publient les *Constitutiones* de 1411, dues à l'antipape Luna. Ce sont les plus anciennes dont on ait conservé le texte, bien que d'autres les aient assurément précédées. Elles avaient déjà été publiées par Denifle dans ses *Urkunden zur Gesch. der mittelalt. Universitäten, Die päpstlichen Documente für die Universität Salamanca* (Archiv für Literatur- und Kirchengesch., V, 1889). Le texte original que Denifle avait transcrit aux Archives universitaires de Salamanque a disparu depuis lors. Mais ces mêmes Archives en possèdent deux copies, et surtout le document a été enregistré en son temps par la chancellerie d'Avignon. C'est le texte du *Registrum Avenionense 337* du Vatican qui a été pris pour base par les nouveaux éditeurs : ils donnent en note les variantes de l'édition Denifle et des deux copies salmantines. Les douze bulles complémentaires échelonnées de 1411 à 1417 sont publiées avec le même scrupule en tenant compte de toutes les sources conservées. Le n° VII, daté de Valence, 18 mai 1415, manquait dans la collection formée par Denifle.

M. BATAILLON.

Roland H. Bainton. *The present state of Servetus studies*. Extrait de *The Journal of Modern History*, vol. IV, n° 1, March 1932. Printed in the U. S. A., 21 p. in-8°.

Précieuse revue critique des travaux qui ont paru sur Servet depuis la bibliographie de Van der Linde (1891). M. Bainton remonte même plus haut, ce dont on ne peut que le remercier.

Sa *Selected list of works on Servetus* ne comprend pas moins de 62 noms d'auteurs, avec 75 numéros pour le seul Tollin et 11 pour Alex. Gordon. Une omission étonne, celle de la *Historia de los heterodoxos españoles* de Menéndez y Pelayo.

Parmi les questions mises en relief par M. Bainton, signalons celle des fragments manuscrits de la *Christianismi restitutio* conservés à la Bibliothèque de l'Université d'Edimbourg et à la Bibliothèque Nationale de Paris. Ils ne sont pas autographes. Mais il est à peu près sûr qu'ils représentent un état du texte antérieur à la rarissime édition de Vienne 1553. Il est frappant, en tout cas, qu'il y manque des citations de Clément d'Alexandrie et de Philon dont les premières éditions en grec sont respectivement de 1550 et 1552. Peut-être ces manuscrits procèdent-ils de celui que Servet envoya à Calvin dès 1546. Car si le Ms. de Paris a appartenu à Caelius Horatius Curio, de Bâle, qui n'était probablement pas en rapports avec les calvinistes, le père d'Horatius, Caelius Secundus Curio, resta lié avec les gens de Genève jusqu'après le supplice de Servet. M. Bainton a montré récemment (*Südhoffs Archiv für Geschichte der Medizin* herausg. v. Henry E. Sigerist, Leipzig, 1931, Bd. 24, Heft 3-4, p. 371-374), que sans trancher le procès pendant entre Servet et Colombo quant à la priorité de la découverte de la circulation pulmonaire, ce manuscrit ajoutait aux indices favorables à Servet. Au reste la priorité importe assez peu, si l'Espagnol et l'Italien ont, comme il semble, découvert chacun de leur côté l'aération du sang dans les poumons.

On trouvera, en appendice, un tableau de correspondance entre le Ms. de la Bibliothèque Nationale (Latin 18, 212) et la réimpression de 1790 de la *Restitutio*. M. Bainton reproduit aussi, d'après le Ms. d'Edimbourg, un curieux et émouvant passage déjà publié par Gordon, où Servet rappelle les persécutions qui mirent sa vie en danger lorsqu'à vingt ans il publia le *De trinitatis erroribus* (mox ad necem rapiendus sursum deorsumque petebar). Il songea, dit-il, à imiter Jonas et à chercher refuge dans la mer, *aut in insulam aliquam novam*. Est-il bien sûr que ceci se réfère au Nouveau Monde, et que « Servetus, for the first time in history thought of America as a place of refuge for the religious exile »? Les termes employés par Servet ne suggèrent-ils pas aussi bien l'idée d'une fuite à l'aventure avec l'espoir de découvrir quelque île encore inconnue des Européens?

M. Bainton observe que la théologie de Servet n'a jamais été étudiée de façon satisfaisante. On s'est beaucoup plus préoccupé de la juger au nom d'une orthodoxie et de prendre en défaut sa cohérence doctrinale, que de la comprendre vraiment et d'y démêler « la diversité de traditions qui se sont fondues à la chaleur

passionnée de l'enthousiasme religieux ». On nous signale d'excellentes études de Guttmann et de Newman sur les influences juives. La question des emprunts de Servet au néo-platonisme n'a pas encore été traitée avec autant de précision. Pour qui achèverait cette analyse, quelle belle synthèse il y aurait à faire! Peu de livres nous instruiraient plus profondément sur la Renaissance et la Réforme qu'un *Servet et son temps*. M. BATAILLON.

Abbé Pierre Guillaume, *Un précurseur de la Réforme catholique : Alonso de Madrid; L'Arte para servir a Dios*. Extrait de la *Revue d'Histoire ecclésiastique*, t. XXV, Louvain, 1929. N° 2 [p. 260-274], in-8°. — *Une source franciscaine de l'ascétisme thérésien : L'art de servir Dieu d'Alonso de Madrid*. Extrait de *La France Franciscaine*, tomes XIII [397-435]-XIV [5-65], 1930-31, Paris, 9, rue Marie-Rose (XIVe). Chez l'Auteur, au Petit Séminaire, Bastogne (Belgique), 101 p. in-8°.

La première de ces études est une notice succincte, mais utile par les renseignements nouveaux qu'elle apporte au sujet des éditions et de la diffusion d'un livre fameux. La première édition, de 1521, n'était connue que par le *Registrum* de Ferdinand Colomb. M. l'abbé Guillaume montre qu'on en possède au moins un décalque dans la traduction latine du hiéronymite belge Hentenius. Il peut ainsi indiquer les changements introduits en 1526. Aucun ne modifie la substance de l'*Arte*. Pourtant il est curieux de voir Alonso de Madrid, réimprimant son livre au lendemain de l'édit contre les illuminés, souligner la nécessité d'une *méthode* pour servir Dieu, et l'importance que sa propre méthode accorde à la *volonté* dans la recherche de la perfection. Ambrosio de Morales, lorsqu'il accommodera l'*Arte* à sa façon, ne lui reprochera-t-il pas de faire une part insuffisante à la grâce ? (Au passage rectifions le nom de l'érudit qui accuse Ambrosio de Morales d'avoir gâté le chef-d'œuvre d'Alonso de Madrid : c'est Cerdá y Rico, non Cerda y Richo). — La traduction latine d'Hentenius est importante à plus d'un titre : c'est sur elle que Chappuys a commencé sa traduction française, sur elle qu'a été faite la traduction flamande dont cinq éditions nous sont signalées. La première, parue à Louvain en 1603, était accompagnée de *Chemin de perfection* de sainte Thérèse.

C'est sur l'*Arte* considéré comme source de sainte Thérèse que M. l'abbé Guillaume a fait porter son principal effort.

La réformatrice du Carmel a recommandé cet « ouvrage excellent ». Mais la doctrine en est plus ascétique que mystique. C'est pourquoi Etchegoyen n'avait pas fait une grande place à l'*Arte*

dans son étude des sources de sainte Thérèse (*L'Amour divin*). Le travail publié par *La France Franciscaine* vient donc combler une lacune. On y voit comment les traits les plus saillants de la doctrine de l'*Arte* se retrouvent dans la conception thérésienne de la vie spirituelle : nécessité d'une méthode, rôle de l'entendement et de la volonté, notion de la perfection chrétienne, purification de l'âme, prière, apprentissage des vertus dans la Passion du Christ, amour désintéressé de Dieu, amour du prochain qui a sa source dans l'amour de Dieu. Il faut souhaiter que des études aussi minutieuses soient consacrées aux sources de la mystique thérésienne proprement dite, en particulier à Francisco de Osuna. Quelques monographies de ce genre, réunies en faisceau, constitueraient un excellent point de départ pour suivre l'évolution de la spiritualité espagnole au XVIe siècle. L'apport d'Alonso de Madrid à cette spiritualité aura été pleinement remis en lumière par M. l'abbé Guillaume, qui annonce une traduction française nouvelle de l'*Arte*. Les Espagnols et les hispanistes lui reprocheront d'avoir trop peu pensé à eux en donnant ses références aux œuvres de sainte Thérèse dans la traduction des Carmélites du premier monastère de Paris. Rien de mieux que de renvoyer à cette traduction si recommandable; il eut été bon de doubler les références par des renvois à l'édition du P. Silverio.

M. BATAILLON.

J. M. de Queiroz Velloso, *Uma alta figura feminina de Portugal e de Espanha nos séculos XVI e XVII, D. Francisca de Aragão*. Barcelos, Portucalense Editora L[da], 1931. 191 p., in-8°.

Dona Francisca, dame d'honneur de la reine Catherine, a ébloui la cour de Jean III par sa beauté. Camoens, Montemayor, Andrade Caminha, D. Manuel de Portugal (fils du Comte de Vimioso) l'ont célébrée dans leurs vers. Mariée sur le tard avec l'Ambassadeur de Castille D. Juan de Borja (fils de saint François Borgia et oncle du futur Duc de Lerme), son fils aîné illustrera le titre de prince d'Esquilache. Elle est au premier plan de la vie sociale et de la vie littéraire de son époque. Les écrivains du siècle dernier n'avaient pas résisté à la tentation de l'évoquer, mais leur imagination s'était contentée de données très approximatives. M. Q. V. prend un malin plaisir à souligner les erreurs de T. Braga, du Comte de Sabugosa, de Priebsch, même de Sánchez Moguel qui pourtant avait déjà rectifié Storck sur un point important. C'est qu'il apporte sur D. Francisca et sur son mari une documentation solide, puisée à Simancas et à la Torre do Tombo. Erudit précis, généalogiste exact, il situe son personnage avec une rigueur nouvelle. Il discute

les témoignages poétiques, couronne de cette « beauté officielle de la cour portugaise » que l'auteur de la *Fastiginia* verra dix ans avant sa mort sous les traits d'une vieille dame horriblement fardée. Les poésies d'amour platonique de Camoens ont été exploitées avec quelque excès par les biographes du poète : on sait si peu de chose de certain sur lui que la tentation était forte. M. Q. V. réduit considérablement le rôle de D. Francisca de Aragão comme muse de Camoens. M. BATAILLON.

Carlos Eugenio Correa da Silva, *Ensaïo sobre os latinismos dos Lusíadas*. Prefácio de **Dr. José Maria Rodrigues,** Coimbra, Imprensa da Universidade, 1931. xiii-221 p. in-8°.

Œuvre de début, et œuvre posthume. Cet essai, présenté comme thèse de licence à la Faculté des Lettres de Lisbonne, a été complété au sanatorium de Guarda : certaines additions ont été écrites sur des feuilles de température. Les élèves de Correa da Silva, assistant à la Faculté, ont pieusement contribué à honorer la mémoire de leur jeune maître en dressant un index des mots et des expressions étudiés dans le volume. Il s'agit d'une étude linguistique, non littéraire; les latinismes sont classés sous cinq chefs : phonétique, morphologie, syntaxe, sémantique, vocabulaire. Les latinismes de style sont en principe exclus. N'y a-t-il pas là une frontière artificiellement tracée ? *Arar os mares* est étudié comme un latinisme sémantique. Pourquoi, dès lors, ne pas étudier l'emploi de *beber* dans un texte comme « e do gentio|que inda *bebe* o licor do sancto Rio » ? Dans les deux cas, il y a élargissement des possibilités sémantiques normales par emprunt à la langue virgilienne. Mais ce travail reste comme une précieuse contribution à l'étude du langage que la poésie savante s'est donné au xvie siècle, tant au Portugal qu'en Espagne. Ce langage est, dans une large mesure, commun aux deux grandes littératures péninsulaires — à Camoens et à Ercilla. Et tant qu'on ne l'aura pas étudié avec toute la minutie désirable, pourra-t-on mesurer exactement l'effort novateur du cultéranisme au début du xviie siècle ? M. BATAILLON.

Rob. Van Roosbreek, *Het Wonderjaar te Antwerpen (1566-1567)*, Anvers et Louvain, 1930, p. xxv-527, in-8°. (Université de Louvain, Recueil de travaux publiés par les membres des Conférences d'Histoire et de Philologie, 2e série, 19e fascicule.)

Les événements qui se déroulèrent à Anvers depuis les dévastations des iconoclastes en août 1566 jusqu'à l'arrivée du duc d'Albe (août 1567) font l'objet de cet ouvrage qui peut servir

d'introduction à l'histoire des troubles religieux qui bouleversèrent la ville jusqu'au jour où elle fut prise par Alexandre Farnèse en 1585. L'agitation et l'inquiétude qui s'emparèrent des Pays-Bas espagnols pendant cette année furent telles que la dénomination d'année terrible ou « wonderjaar » lui resta désormais acquise. Anvers, centre commercial et cosmopolite, fut un des principaux foyers d'hérésie grâce aux colonies de marchands étrangers et à ses rapports constants avec les pays protestants. Par son importance et son prestige, Anvers rayonna sur tout le pays et Marguerite de Parme, que Philippe II avait établie comme régente, comprit toute la nécessité d'y arrêter les progrès de la Réforme; c'est ce qui explique l'intérêt et l'envergure de cette étude.

L'opposition aux placards et à l'inquisition, de caractère national dans ses débuts, glissait de plus en plus sur le terrain religieux et l'audace des hérétiques croissait tous les jours. Le prince d'Orange, envoyé à Anvers pour y maintenir l'ordre, put les contenir pendant quelque temps par son prestige. Toutefois après la procession du 18 août éclata la dévastation des iconoclastes, c'était l'œuvre de quelques têtes chaudes enhardies par les prêches et les excès du même genre qui venaient de se produire en Flandre. Depuis ce moment se dresse en face du catholicisme une puissance qu'on ne pourra plus méconnaître : la religion nouvelle. Les calvinistes tinrent ouvertement prêches et réunions dans la ville même et personne n'osa le leur défendre. Or, peu après, Marguerite de Parme accordait ses prétendues concessions et admettait les prêches là où ils avaient eu lieu jusqu'alors; elle voulait dire dans le plat-pays. Mais pour Anvers la situation était différente, puisqu'on les avait tolérés en ville.

Calvinistes et luthériens commencèrent à pratiquer leur religion au grand jour et traitèrent avec Orange en vue d'obtenir l'égalité vis-à-vis des catholiques. Malgré les ordres de la régente, le prince y consentit par l'accord de septembre; il y prenait des précautions pour écarter tout risque de désordre et pour que rien ne fût modifié à l'exercice de l'ancienne religion. Il pouvait se flatter d'y avoir réussi et ce fut sa seule réponse aux protestations de la duchesse de Parme qui trouvait les prêches en ville et l'exercice du culte réformé inadmissibles. Le comte d'Hoogstraten remplaça en octobre Guillaume d'Orange dans ses fonctions de gouverneur de la ville et se distingua dès le début par une sévère répression de l'émeute.

L'élément calviniste prit la direction d'un projet de requête à remettre au roi par l'intermédiaire de l'autorité communale et de la régente : sur un ton d'obéissance ils se disculpaient de tous les désordres et se montraient défenseurs de la tranquillité publique; ils demandaient la liberté de religion pour laquelle ils offraient

trois millions de florins. Vu les distances et les hésitations de Philippe II, il n'y avait guère de réponse à espérer; c'était la dernière tentative pacifique. Après les négociations, on en arrive à la révolte armée; en décembre le Synode d'Anvers décide de prendre Bréderode pour chef et de trouver l'argent nécessaire dans le produit des collectes destinées à réunir les trois millions. Des efforts furent tentés pour s'assurer l'appui des princes allemands, mais, à cause des dissensions entre calvinistes et luthériens, aucun secours ne fut obtenu, malgré les efforts de Louis de Nassau pour la Confession d'Augsbourg et ceux du comte palatin du côté calviniste. Le seul résultat obtenu fut une députation auprès de la régente lui montrant la nécessité de reconnaître la Réforme.

La duchesse rappela, mais en vain, que l'exercice de la religion nouvelle était interdit; elle prit une attitude énergique et fit publier ses ordonnances malgré l'opposition du magistrat de la ville. Elle interdit d'avoir des rapports avec Valenciennes et d'entretenir des troupes; elle exigea le départ des prédicateurs étrangers, la suppression des prêches, la restauration des églises et la démolition des temples. Tandis que l'Eglise catholique était dans une situation misérable (dévastation des églises, dispersion des prêtres et offices partiellement exécutés), le culte protestant s'organisait; il se manifestait surtout par les sermons, les collectes, la construction des temples et les cérémonies de la cène, du baptême, du mariage et des enterrements; la question religieuse devenait une question sociale et un Etat se créait dans l'Etat. Les ordres de la régente étaient formels et, malgré une résistance opiniâtre, Orange comprit qu'il fallait suspendre les prêches pour épargner à Anvers le sort de Valenciennes. L'effervescence grandissait et les réformés étaient décidés à la lutte; la bataille d'Austruweel et la mort de Thoulouse furent pour eux un désastre et l'anéantissement de tous leurs efforts. Ne pouvant plus compter sur la force, ils en revinrent aux pourparlers et supplièrent en vain d'obtenir des concessions sous prétexte de sauver la prospérité du pays; le 9 avril eurent lieu les derniers prêches; dans cette atmosphère d'incertitude et de désolation il n'y avait plus qu'une voie à suivre : la soumission complète.

L'ordre était rétabli; la régente vint elle-même à Anvers et remplaça Hoogstraten par le comte de Mansfeld qui avait toute sa confiance. Elle mena une politique de pacification, cherchant non à punir les fautes passées, mais à prévenir efficacement tout retour de troubles. Elle publia de nouvelles ordonnances confirmant toutes les autres, mais le roi, ne les jugeant pas assez strictes, les révoqua; il ne voulait aucun accommodement quel qu'il fût. Cette nouvelle, ainsi que l'annonce de l'arrivée d'Albe, augmentèrent l'inquiétude

générale et l'exode de tous ceux qui avaient quelque chose à se reprocher. Marguerite de Parme ordonna une enquête pour connaître les responsables des désordres; au duc d'Albe devait échoir le rôle d'infliger le châtiment.

On ne peut manquer de remarquer avec quelle sûreté des idées claires et précises sont dégagées de l'abondance des sources et de l'enchevêtrement des faits. Il n'était pas sans difficulté de déterminer les personnes et les idées qui ont provoqué les événements, la valeur et la portée des ordonnances et des requêtes, la marge entre ce qui est toléré et ce qui est permis. L'auteur a fait succéder les événements dans l'ordre chronologique en les groupant, autant que possible, d'après les phases successives des troubles; toutefois l'exposé logique s'en trouve interrompu. Accompagné d'une abondante bibliographie, l'ouvrage de M. V. R. éclaire de façon très précise le début d'une des périodes les plus mouvementées de l'histoire.

Bernard de MEESTER.

San Juan de la Cruz, su obra científica y su obra literaria, por el **P. Crisógono de Jesús Sacramentado,** Carmelita Descalzo. Tomo I, *Su obra científica*. Madrid, 1929, 499 pages, in-8°; t. II, *Su obra literaria, ibid.*, 1929, 476 pages. Chaque tome, 5 ptas.

Passant en revue les travaux relatifs à saint Jean de la Croix dans les différents pays, l'auteur reconnaît que nulle part ils ne sont aussi abondants qu'en France. Il est vrai, ajoute-t-il, que « casi todos ellos adolecen de *superficialidad — defecto* propio de esa raza... » (t. I, p. 16). Quant aux Allemands, ils l'ont traduit de bonne heure, car « desde luego se hizo simpático a aquella *austera raza* » (t. I, p. 20). Il est permis à chacun d'avoir son point de vue. Mais que la façon dont on étudie dans un pays donné saint Jean de la Croix soit la pierre de touche du tempérament de la race, n'est-il pas excessif de le prétendre ? car il peut y avoir d'autres causes qui, touchant un saint Jean de la Croix comme une sainte Thérèse, commandent la réserve ou l'adhésion. En fin de compte, c'est quelque chose, si nos rationalistes ont la coquetterie de ne pas dédaigner ou paraître ignorer le grand mystique espagnol [1]; si Henri Delacroix, « príncipe de esta escuela », lui a consacré une partie de ses *Etudes d'histoire et de psychologie du mysticisme*, et si le *Saint Jean de la Croix et le problème de l'expérience mystique du* « doctor » (il s'agit en effet d'une thèse:

une 2e édition a paru depuis, cf. *Bull. hisp.*, 1931, p. 88) Jean Baruzi est jugé « estudio profundo y meditado », bien que

> El San Juan de la Cruz que Baruzi retrata en su libro no es el fray Juan de la Cruz histórico, nacido en Fontiveros y muerto en Ubeda, cantor dulcísimo de místicos amores, es otro nacido en el siglo xx, engendro del cerebro del Doctor de la Sorbona y cantor de un pesimismo más negro y sombrío que el de los panteistas del Norte (t. I, p. 18).

Cela prouve tout au moins, comme le remarque en définitive le P. Crisógono, « la importancia que a juicio de los racionalistas tiene San Juan de la Cruz en la historia de la filosofía » (p. 19).

Mais qu'importe que Delacroix et Baruzi, après Rousselot et son « desgraciado estudio » (t. I, p. 129), après les protestants Jurieu et Poiret, admirent le saint et le proclament le premier philosophe du mysticisme, « si ninguno de ellos lo entiende » (t. I, p. 396) ? C'est pour eux, c'est pour nous tous, sans doute, que ceci est dit (p. 69) :

> Apenas hallamos ciencia alguna que haya tenido tantos y tan diversos expositores como la mística. Ciencia teológica, ha sabido revestirse de todos los colores; no se ha desdeñado de andar en boca de simples e iliteratos, *ha sido expuesta con seriedad catónica en las universidades*, cantada por estos delicados, tratada en plática familiar como de vieja junto al fuego.

On comprend de reste que le croyant n'aime pas voir manipuler par des mains profanes, encore que respectueuses, ce qu'il a de plus sacré, la *escondida ciencia*. Ne pourrait-il, ne doit-il pas cependant leur savoir gré de leur curiosité, qui n'est pas malsaine après tout ? Le désir d'expliquer humainement est-il illégitime ? Et ne convient-il pas d'accepter l'hommage, d'où qu'il vienne ? Car Jean de la Croix ne doit-il pas quelques rayons de son auréole à ces philosophes qui ne l'ont pas compris (?), mais qui du moins l'ont pris au sérieux, ce qui est déjà quelque chose en notre siècle, s'agissant de mysticisme ? Enfin, la théologie catholique est-elle donc un bloc dont aucun élément ne provient d'ailleurs, et n'y trouve-t-on pas, comme dans les murailles du Moyen-Age, des débris de temples et de dieux païens ?

Quoi qu'il en soit, bien volontiers nous souscrirons au jugement porté sur M. Allison Peers, dont nous avons loué ici les *Studies of the spanish mystics* (cf. *Bull. hisp.*, 1928, p. 339), et qui, nous dit-on, « ha sabido sentir el misticismo de nuestra raza »; on ajoute même qu'il a exposé la doctrine de saint Jean de la Croix « en una síntesis casi perfecta » (t. I, p. 19), et qu'en ce qui touche au côté

1. « Parece que ha sido género de necesidad entre los racionalistas dedicar algunas páginas al místico español » (t. I, p. 18). « Cualquiera creeria que San Juan de la Cruz fué un precursor del racionalismo al ver la simpatía con que vienen estudiándole los mayores talentos racionalistas, que le admiran y le proclaman por el primer filósofo del misticismo » (p. 395).

littéraire « su juicio es por lo general acertado » (t. II, p. 15). Sachons aussi que les pages consacrées au saint par Fitzmaurice-Kelly « más parecen escritas por pluma castellana que inglesa » (*ibid.*), et que celles de Ludwig Pfandl dans la *Geschichte der spanischen Nationalliteratur in ihrer Blütezeit* [2] rappellent « aquella religiosa admiración con que le estudiaba Menéndez Pelayo ». Cette Histoire, parue la même année que les deux tomes qui nous occupent, avait pu heureusement parvenir à temps au P. Crisógono. Il n'en a pas été de même du livre de Pierre Groult dont nous avons rendu compte dès le début de 1929 (p. 80-3), et qui est de 1927. Quant à la « tesis doctoral » de (Mme) Carré-Chataignier, dont le P. C. dit « yo no he podido hallarla, ni nadie da razón de ella » tout en conjecturant que « en su título ofrece un carácter literario », ce n'est pas une thèse de doctorat, mais un mémoire présenté, pour l'obtention du diplôme supérieur, devant la Faculté des Lettres de Bordeaux et que j'ai des raisons de connaître, l'ayant inspiré comme pendant à la thèse d'Etchegoyen [3], que je publiais alors. C'était un travail très fouillé et certainement remarquable [4]; je crois qu'il a été imprimé, mais je n'en ai plus eu de nouvelles après la soutenance, qui valut à son auteur la mention « très bien ».

Voyons maintenant ce que nous apporte le jeune Père Carme; et d'abord son tome Ier. Disons tout de suite qu'il ne s'agit pas d'observations tirées de l'expérience personnelle. Lorsqu'il nous décrit sommairement les trois degrés d'union (p. 68), il parle d'après « los experimentados ». Donc, ne nous attendons pas à des révélations : simplement à une étude bien préparée, approfondie, et orthodoxe; cette dernière qualité n'est pas la moins essentielle pour nous. J'ajouterai que la langue est volontiers imagée, ce qui ne nous dépayse point, pour peu que nous ayons fréquenté certains mystiques, et que la dialectique est sévère et serrée (je recommande entre autres les p. 79-80, 409-10, 420-1).

Des trois solutions imaginables pour le problème qui se pose à nous, panthéiste, positiviste (ou naturaliste), catholique, le P. C. n'admet, bien entendu, que la troisième (p. 66). Et là, précisément, est pour nous l'intérêt de son exposé, parce que cette troisième solution est celle que nous sommes arrivés, en général, à moins bien connaître, à oublier même. On en trouvera donc dans ces pages un exposé authentique, garanti par le « *Nihil obstat* » du censeur ecclésiastique.

2. Cf. le compte rendu de cet ouvrage dans notre dernier fascicule, p. 273.

3. *L'Amour divin, Essai sur les sources de sainte Thérèse* (Bordeaux. Féret, 1923).

4. Cf. *Bull. hisp.*, 1923, p. 265.

Il ne s'agit du reste pas de démontrer la sincérité de Jean de la Croix, car

el racionalismo admite la experiencia de san Juan de la Cruz como una realidad innegable, y sus libros son la expresión de esa experiencia (p. 397).

Il s'agit de ruiner l'explication « rationaliste » de l'Union mystique décrite par lui [5], — explication panthéiste, historiquement, et naturaliste, psychologiquement.

Il s'agit de prouver que Jean de la Croix ne procède ni du panthéisme latent de l'*Epistola de vita contemplativa ad patres de Monte Dei*, attribuée à saint Bernard, ni de celui, plus incontestable et net, d'Eckhard (admirable exemple de ce à quoi peut aboutir la logique sans le bon sens). Le but, le terme, pour lui, est l'union assimilative, et non une union identificative. Comme la vitre est rayôn et lumière par participation, l'âme est Dieu par participation (on voit ici l'importance, le rôle de l'image dans Jean de la Croix et une même image peut servir à expliquer ou rendre sensibles des constatations diverses, cf. p. 161); mais participation, pour lui, n'empêche pas distinction : c'est textuel, formel, et appuyé sur d'autres passages (p. 403-9). Rien non plus qui rappelle Plotin; rien de plus déterminé que ce Dieu qui se manifeste par toutes les beautés de la Nature (« Mi amado las montañas », etc.) et dont les attributs sont pour l'Ame autant de Lampes qui lui communiquent la notion et l'amour de Dieu. L'auteur de la *Llama* n'a jamais pensé à une contemplation ontologique de la Divinité (p. 420), du moins dans le sens plotinien. Il n'admet point la possibilité de la claire connaissance de Dieu en cette vie. Connaissance immédiate, oui; mais claire, non : « Conocimiento inmediato y directo de Dios, pero algo entreoscuro » (p. 428). La plus haute contemplation avant la mort est encore « noche oscura ».

Il est clair que le réformateur du Carmel a voulu être irréprochable, quant à la foi, et ne s'éloigner, par aucune hardiesse, du dogme catholique. Il l'a voulu d'instinct, en vertu de sa foi même, et non par précaution opportuniste. On ne peut donc, sans rompre toutes les fibres de son système, le rattacher à une philosophie hétérodoxe. Il faut le comprendre, il faut l'expliquer dans le cadre du XVIe siècle espagnol strictement orthodoxe.

En ce qui concerne la formation « scientifique » de notre saint, le P. C. suppose qu'avant l'année (1567-8) de théologie à l'Université de Salamanque, Juan de Yepes (ou Fray Juan de Santo Matía) aurait étudié la science sacrée durant trois ans au Collège de

5. Tout le chap. XIX du t. Ier est une charge à fond contre la thèse « rationaliste »; on peut, du reste, en dire autant du volume entier.

San Andrés tout en suivant les cours de l'Université comme *artista*, c'est-à-dire comme étudiant en philosophie [6]. La doctrine qu'on y enseignait était celle, non de saint Thomas, mais celles de Jean Bacon (ou de Baconthorpe), de Michel (Angriani) de Bologne et autres docteurs de l'Ordre du Carmel. La chose n'est pas sans importance. Non pas que l'auteur de la *Subida* soit particulièrement fidèle à ces maîtres, à Michel de Bologne par exemple, bien que prescrit dans les établissements de l'Ordre en Espagne. Il a su être éclectique, c'est-à-dire donc, personnel. Mais enfin, il n'est pas ce qu'on peut appeler, comme on l'a fait, un disciple de saint Thomas, encore qu'il connaisse à ce point ce dernier, que « sin saberse la *Summa* de memoria, es imposible comprender la *Subida* y el *Cántico espiritual* en la relación científica » (p. 105), et que des sept principes théologiques de son système mystique, un seul ne soit pas conforme à la doctrine du « Docteur angélique » (p. 106. Voir tout le chap. III).

Et il n'est pas vrai non plus qu'il n'ait étudié ni les Pères ni les Mystiques antérieurs. Au Pseudo-Denys, en particulier, à sa *Hiérarchie céleste*, à ses *Noms divins*, à sa *Théologie mystique*, il doit non seulement des passages essentiels de la *Noche oscura*, de la *Subida*, de la *Llama*, mais une partie de sa doctrine; saint Augustin l'a inspiré souvent, d'une façon directe ou indirecte; en tout cas il le cite six fois (y compris la référence aux *Soliloques*, qui sont une compilation postérieure), alors que le nombre de ses citations non relatives à l'Ecriture sainte (qu'il savait presque par cœur) se réduit à 25 (p. 30-34). Le P. C. montre de même les emprunts plus ou moins évidents à saint Bernard, à Grégoire le Grand, au *De institutione primorum monachorum*, à Hugues de Saint-Victor, au *Contemptus Mundi* (*Imitation de J.-C.*), à Ruysbroeck (traduit en latin par Jordaens et par Surius), à Tauler, « el mayor místico de cuantos existieron antes de los sublimes Reformadores del Carmelo... el autor que más profunda huella dejó en el espíritu y en las obras del gran Maestro carmelita » (t. I, p. 45), enfin, plus dubitativement, au bienheureux Henri Suson, à saint Laurent Giustiniani, à Richard de Saint-Victor (cf. p. 284), et encore à Marbode, Denis le Chartreux, Gerson, Bernardino de Laredo. Par l'Aréopagite et saint Augustin, il a connu Platon; par saint Thomas et Bacon, Aristote (p. 77).

Il est peut-être gratuit de supposer que c'est chez Hugues de Saint-Victor que Jean de la Croix a pu apprendre que le vert est l'emblème de l'espérance, que les petits de la vipère tuent leur

6. Il avait appris la grammaire chez les Jésuites de Medina del Campo, où il eut pour maître le P. Juan Bonifacio, sur lequel on peut voir *Les Jésuites et la pédagogie au XVIe siècle, Juan Bonifacio*, par le P. J. Delbrel de la Compagnie de Jésus (Paris, A. Picard, 1894, 89 pages).

mère et que le regard du basilic est mortel pour l'homme : ce devaient être au XVIe siècle des idées assez courantes, même dans les monastères. Mais l'enquête relative aux sources est assez démonstrative, et il fallait, au surplus, pour la mener, une familiarité assez grande avec la littérature ecclésiastique, si rares étant les références fournies par l'auteur lui-même. Quant aux mystiques allemands et néerlandais, en particulier Ruysbroeck et Tauler son disciple, nous trouvons ici, non pas des suggestions plus ou moins affirmatives, mais des précisions : p. ex. l'*attactus*, *el toque*, bien que, pour Ruysbroeck, il s'agisse ici d'une opération surnaturelle mais non d'ordre mystique; ou encore, dans Tauler, l'état déjà appelé « nuit », ou la doctrine du *fundus animae*, celle de la *nuda ac pura fides absque omni cognitione* (p. 50). Cet examen des sources de saint Jean de la Croix nous rappelle l'article, si nouveau quand il parut (*Bull. hisp.*, 1908), de Morel-Fatio sur *Les lectures de sainte Thérèse*, qu'on ne trouve du reste pas mentionné ici, non plus que dans *La escuela mística carmelitana*, du même P. Crisógono [7], où c'était assez indiqué, vu qu'il y est question plus au long d'Osuna et de Laredo (chap. III). En tout cas, pareil examen ne porte pas atteinte à l'originalité de l'auteur étudié; n'est-ce pas ce qui arrive le plus souvent ? Pour saint Jean de la Croix, le P. C. nous assure, au surplus, que « todas las influencias y reminiscencias señaladas — sobre que no todas son ciertas —, no bastan a explicar media docena de páginas de las obras del sublime maestro » (p. 53); car, en fait, déclare-t-il (p. 55),

> todos los fenómenos propia y rigurosamente místicos que yo he hallado desde Clemente Alejandrino hasta Dionisio Cartujano, pueden describirse en poquísimas páginas, y llega a convencerse uno de que apenas hubo mística doctrinal en el mundo hasta que escribieron santa Teresa y san Juan de la Cruz.

L'expérience propre et l'expérience du confessionnal comme de la direction spirituelle (celle de sainte Thérèse en particulier, mais aussi des *Descalzas* de Veas, parmi lesquelles Ana de Jesús, etc.), appuyées sur la Bible, qu'il savait presque par cœur (p. 58, et t. II, p. 31), et sur une doctrine théologique approfondie [8], voilà ce qui explique l'œuvre comme l'auteur. Et à ce point de vue, le P. C. n'hésite pas à dire que « con tales condiciones el catolicismo no tiene más que un místico : san Juan de la Cruz. » C'est un mysticisme scientifique, auquel les expansions de

7. Voir notre dernier fascicule, p. 267.

8. « Mucho tienen que aprender en este punto [la fe] los que sepan de memoria la *Summa theologica* » (p. 72).

sainte Thérèse ne peuvent être comparées : je crois que l'avis des connaisseurs est bien celui-là. Jean de la Croix n'est pas, lui, un pur empirique, il remonte à la cause, il explique. Il joint l'expérience qui constate, la psychologie qui classe et définit, la métaphysique qui donne le mot de l'énigme, si je puis dire. Sa mystique est expérimentale; mais elle est aussi théologique; et la théologie en est éminemment éclectique, tout en restant parfaitement correcte [9]. Eclectique aussi est ce que nous appellerions aujourd'hui sa psychologie, par exemple sa Distinction de la mémoire et de l'entendement, de l'imagination et de la *fantasía*, contraire à la théorie de saint Thomas (t. I, p. 82, 85), sa théorie de la connaissance (p. 91); sa division de l'âme en *sentido* et *espíritu* (p. 98), qu'on retrouve indiquée dans sainte Thérèse, et qui est d'origine platonicienne. Il est clair que toute la terminologie du saint auteur a besoin d'être expliquée et définie : ainsi pour l'expression *sentido común del alma* (p. 100), *operación* et *sentimiento de la voluntad* (p. 101, 114), *fantasmas, especies inteligibles* (p. 83). L'*Indice de materias* mis à la suite du t. II permettra à chacun, par des références abondantes et précises, de se faire à ce vocabulaire très spécial. Il y a tout un chapitre (X) sur le sens des mots *pasivo, infuso, sobrenatural.*

L'originalité de saint Jean de la Croix ressort nettement de l'exposé du P. C. Un exemple entre autres nous est fourni par l'attitude de l'auteur de la *Subida* vis-à-vis du *Tercer Abecedario*, dont elle serait « una perfecta refutación — y a mi parecer intencionada » (p. 158) en ce qui concerne « los gustos y deseos de revelaciones ». Et qui ne partagerait l'admiration du P. C. pour cette doctrine sévère et prudente, qui coupe court aux dangers de l'illuminisme (voir les passages de la *Subida* cités, p. 167, 170) ? Quel directeur de conscience pour une sainte Thérèse !

Je n'ai fait jusqu'à présent que le tour de ce premier volume, sans pénétrer, avec l'auteur, au cœur du sujet. Il y a pourtant là une vingtaine de chapitres qu'il faudra connaître désormais avant de parler de saint Jean de la Croix. Puisqu'il n'est pas admissible qu'on l'étudie, ni possible qu'on le suive et qu'on le saisisse, nous dit-on, en faisant abstraction de la théologie [10] où il se meut avec une aisance pour nous si déconcertante, il n'y a qu'à profiter de l'aide qu'on nous offre ici, ou renoncer à connaître le vrai Jean de la Croix. Il est fort joli d'imaginer; il est toujours

9. Voir, p. 115-7, par exemple, ce qui est dit de « la posibilidad de dos actos u operaciones específicamente diferentes nacidos de un mismo hábito » selon Jean de la Croix, Thomas d'Aquin et le cardinal Billot.

10. Je ne crois pas du reste que tel soit le cas des philosophes français dont il a été question plus haut.

mieux de voir ce qui est : mais en l'espèce, avouons que ce n'est pas facile. Nous ne sommes plus avec sainte Thérèse, vis-à-vis de laquelle il suffit d'une intelligence en sympathie avec son cœur de femme pour comprendre ses élans. Ici, c'est l'appareil formidable de la scolastique. Ce sont des « traités », auxquels l'auteur a voulu donner l'aspect engageant d'un développement sur des poésies amoureuses *a lo divino*, « cifra y compendio de la más arcana y abstrusa de las ciencias » (t. II, p. 18) : aspect trompeur, mais non décevant, à coup sûr. Pour les entendre, il faudrait avoir fait sa théologie. C'est-à-dire qu'en France il n'y a pas beaucoup de laïcs en mesure de les affronter. Peut-être qu'avec de la bonne volonté et de l'application les *legos* arriveront à suppléer aux lacunes de leur préparation, en lisant ce tome I. On ne leur reprochera plus des hérésies dans l'interprétation de cette mystique d'apparence aisée, en réalité si peu accessible.

Mais je les engagerais presque à commencer, pour se mettre en goût et ne pas se décourager, par le tome II, où le P. C. étudie l'œuvre sous son aspect littéraire : il est, là, beaucoup moins difficile à suivre, et il conquiert tout de suite son lecteur.

C'est à Capmany et à Menéndez Pelayo qu'il fait remonter l'honneur d'avoir découvert le mérite poétique des vers du « Cisne de Fontiveros », que ni Quintana ni Martínez de la Rosa ne semblent avoir d'aucune manière appréciés. Peut-être ne faudrait-il pas oublier que la *Biblioteca de Autores Españoles* non seulement a consacré à l'œuvre un tiers de son tome XXVII, et cela dès 1858, mais l'a fait précéder d'une introduction enthousiaste [11].

Au surplus, c'est la même note, plus prolongée, plus appuyée, plus variée aussi, que nous entendons ici. Ce sont, là encore, beaucoup de chapitres à lire. Mais ces vers (même pas un millier), si faciles à l'oreille et à l'esprit — indépendamment de leur sens symbolique, que le poète a longuement éclairci —, méritaient une telle mise en valeur.

A Salamanque, le fils du tisserand assista-t-il aux classes de Sánchez de las Brozas, le commentateur discret de Garcilaso ? Toujours est-il que l'influence du grand poète s'exerça sur lui, et aussi celle de Boscán. Le P. C. en relève des traces incontestables, dans la versification (la *lira* en particulier), dans les idées ou thèmes poétiques, jusque dans les mots et l'allure de la phrase [12]. Mais il la subit aussi, cette influence, à travers un poète qui

11. « ¡ Qué belleza, qué suavidad, que grato perfume el de todas estas poesías ! » (p. XVIII.)

12. Aux exemples donnés p. 26, on peut ajouter l'emploi des épithètes accumulées : « los valles *solitarios nemorosos* » (*Cánt. esp.*), mais c'est exceptionnel, car ni la phrase si simple ni le vers, souvent court (8 syll. ou 7 + 11), de Jean de la Croix n'en comportaient l'abus.

venait de *trasladar* Boscán et Garcilaso *a lo divino*, Sebastián de Córdoba (p. 23). Il a pu connaître, lors de son séjour à l'Université, les poésies de Luis de León : le P. C. ne voit pas de difficulté à cette supposition, à condition qu'elle n'écarte pas le rattachement à Garcilaso; et ce rattachement ne me paraît pas douteux, encore que Jean de la Croix attribue (par une méprise qui ne dénote pas une fréquentation immédiate et personnelle), dans la note rappelée par le P. C. p. 23 et 186, les *liras* « La soledad siguiendo », etc. à Boscán [13], et que la *Canción* « Si de mi baja suerte » [14], évidemment imitée de *La Flor de Gnido*, ne soit pas d'une authenticité certaine. Les vers de Garcilaso devaient, à ce moment, être dans toutes les mémoires un peu cultivées. Question de vogue, — vogue d'ailleurs aussi durable que justifiée. Le collégien de San Andrés a pu ne pas les lire, et cependant les connaître, au moins par bribes. Ce qu'il a connu sans conteste, c'est Sebastián de Córdoba, auteur de *Las obras de Boscán y Garcilaso trasladadas en materias cristianas* (Grenade, 1575, et Saragosse, 1577) [15].

Je ne veux pas allonger ce compte rendu, d'ailleurs très incomplet et superficiel; mais je ne puis terminer sans marquer, avec toute la déférence que mérite l'auteur, mon étonnement à le voir ignorer, je ne dis pas le livre de Dom Chevallier dont il a été rendu compte ici-même (1931, p. 164-170), et qui est postérieur (1930) au sien, mais l'article du même érudit bénédictin que nous avons publié en 1922 et qui posait d'une façon si pressante et si documentée la question du texte authentique et définitif du *Cantique spirituel;* de sorte que la teneur du poème, reproduit à la fin du t. II, se trouve inchangée, sans même que l'attention soit attirée sur la question posée, laquelle n'est pas sans quelque gravité, ou tout au moins sans quelque conséquence, — moins sans doute pour le poème que pour le commentaire et moins au point de vue littéraire qu'au point de vue « scientifique » où s'est placé le P. C. pour son premier tome. Si le Père carme n'approuve pas le Père bénédictin, que ne le dit-il ?

Pas davantage question, du reste, du *San Juan de la Cruz* édité par M. Martínez de Burgos (*El Cántico espiritual según el Ms. de las Madres Carmelitas de Jaen*) dans la collection des « Clásicos españoles » de la « Lectura », pourtant paru en 1924. (L'éditeur n'ignore pas l'article du P. Chevallier, qu'il déclare publié dans

13. « ... aquellas que en Boscán están vueltas a lo divino. »

14. Insérées par le P. Gerardo de la Cruz dans son édition, et par le P. C., parmi les autres poésies de Jean de la Croix, à la fin de ce vol. II.

15. Voir *B. A. E.*, t. XXXV, nos 60-7, 787, 841-6. Lope, lui aussi, on le sait, a « trasladado » Garcilaso dans ses *Rimas sacras* (cf. *ibid.*, no 68, « Cuando me paro... »).

le « *Boletín español* de Burdeos », référence approximativement exacte.)

Il est fort possible que les deux volumes du P. Crísógono aient été rédigés antérieurement et publiés tels quels après les allées et venues parmi les autorités de l'Ordre.

Ces deux volumes n'en sont pas moins pleins de mérite et d'utilité. Nous pouvons tous y apprendre beaucoup [16].

G. CIROT.

Clifford Marvin Montgomery, *Early Costumbrista Writers in Spain, 1750-1830*, A thesis in Romantic Languages. Philadelphia, 1931. 91 pages.

Cette thèse met au point une question d'histoire littéraire. Elle détermine exactement l'évolution du *cuadro de costumbres* et repousse définitivement l'idée communément admise, que ce genre fut suscité en Espagne au XIXe siècle par l'influence d'écrivains français tels que Jouy et Mercier.

A vrai dire, aucun manuel de littérature espagnole, pour élémentaire qu'il soit, n'omet de signaler la parenté qui existe entre les *cuadros de costumbres* du XIXe siècle et certains passages des romans picaresques du Siècle d'Or, les Nouvelles de Cervantes, certaines scènes du théâtre de Lope et tous les satiriques classiques. On a bien vu où étaient les racines profondes du mouvement *costumbrista*, on a signalé la relation qui unissait Mesonero Romanos, Larra et Estébanez Calderón, avec les auteurs du XVIIe siècle; on n'a pas vu la suite du mouvement. Le principal but de cette étude est de la faire connaître.

Mais auparavant Mr. C. M. M. recherche parmi les écrivains du XVIIe siècle ceux dont la manière se rapproche le plus de celle des *costumbristas*, il nomme Salas Barbadillo et Castillo Solórzano. Enfin les *costumbristas* descendraient, plus directement encore, d'ouvrages à tendances didactiques tels que la *Guía y Aviso de Forasteros* (1620) de Liñán y Verdugo. *Los Peligros de Madrid* (1646), de Bautista Remiro de Navarra, à peu près inconnu des bibliographes, et les deux livres de Juan Zabaleta, *El Día de Fiesta por la Mañana en Madrid* (1654) et *El Día de Fiesta por la Tarde* (1660).

Telle fut la première phase du genre qui disparut ensuite pendant près d'un siècle, pour reparaître, non en 1820 comme l'affirment la plupart des critiques (et ici l'auteur s'oppose nettement à M. Le

16. La correction typographique n'est pas parfaite. Hélas ! Ce n'est pas à l'auteur que j'en ferai le reproche !

Gentil[1], qui cite, comme premier *cuadro de costumbres, La Ciencia del Pretendiente*, paru en 1817, et inspiré de Jouy), mais dès la première moitié du XVIIIe siècle. Il émerge alors comme genre distinct, produit de l'esprit critique de l'époque, coïncide avec le développement du journalisme et l'usage fréquent du pamphlet où il trouve son moyen d'expression le plus courant. C'est d'ailleurs uniquement en tant que genre détaché, et sous sa forme non dramatique, que l'auteur l'étudiera. Il met donc de côté, délibérément, Ramón de la Cruz et ses imitateurs.

La plupart de ces articles sont anonymes ou signés de pseudonymes, ou d'un anagramme, tout au moins durant la première période que l'auteur situe entre 1750 et 1808. Cette période correspond à une phase de l'histoire des mœurs, celle de l'influence française, qui eut ses partisans et ses ennemis acharnés. Les *cuadros* reflètent cette lutte. Ils paraissent dans des périodiques que l'auteur passe en revue, et dont les plus connus sont *El Pensador, El Censor, El Correo de los Ciegos de Madrid*, paru de 1786 à 1791, où l'on trouve employé pour la première fois le mot *cuadro* appliqué à un article de ce genre.

La seconde période avant l'apogée et que l'auteur appelle « période de développement » est celle qui s'étend de 1808 à 1830. Une censure sévère supprime entre 1814 et 1833 un grand nombre de journaux. La littérature *costumbrista*, moins abondante, acquiert un ton plus satirique et plus vindicatif durant cette période de rancœurs politiques. C'est alors qu'apparaissent les *Letters from Spain* de Leocadio Doblado (Blanco White), *El Pobrecito Holgazán* de Miñano et la première fois les noms de Mesonero Romanos qui en 1822 donne ses *Ratos Perdidos*, de Larra qui débute à dix-neuf ans avec *El Duende Satírico del Día*, ainsi que le *Correo literario y Mercantil* auquel collabore Bretón de los Herreros.

Là s'arrête cette étude des débuts de la littérature *costumbrista*. De la période qui suivra, suffisamment connue, l'auteur ne fait que citer les noms et les titres, esquisser l'apogée et la fin du mouvement qui, à partir de 1830, ne fait que s'accroître jusqu'à 1843-44 où il culmine avec *Los Españoles pintados por sí mismos* auquel collaborent tous les auteurs spécialisés dans ce genre.

Par ce travail exécuté avec conscience et méthode, l'auteur réussit à nous convaincre que le *cuadro de costumbres* doit beaucoup moins que l'on a coutume de le croire à l'*Hermite de la Chaussée d'Antin*, et qu'il est le produit de l'esprit réaliste et satirique purement national dont il souligne ici la continuité.

Il établit ensuite une sorte de catalogue des journaux et des pam-

1. Georges Le Gentil, *Les Revues littéraires de l'Espagne pendant la première moitié du XIXe siècle*, Paris, 1909, p. 5.

phlets parus entre 1750 et 1830 : une soixantaine, dont la plupart sont très rares et difficilement accessibles au public. Une liste de ceux-ci est dressée à la fin du livre, avec indications des bibliothèques qui les possèdent. Quelques-uns sont à Madrid (Municipale et Nationale), d'autres au Canada ou dans les diverses universités des Etats-Unis, ou encore chez l'auteur lui-même. La connaissance de ces publications peut être précieuse à qui serait curieux d'étudier d'un peu près les mœurs de cette période. L'auteur nous donne d'ailleurs une idée du contenu de chacune d'entre elles, ainsi que de sa valeur historique et littéraire.

A. BERTAUX.

Fernand Braudel, *Les Espagnols en Algérie, 1492-1792*, dans *Histoire et Historiens de l'Algérie*, Coll. du Centenaire, Paris, M. CM. XXXI, p. 231-266.

Le chapitre que M. Braudel consacre dans ce précieux recueil à l'histoire des Espagnols en Algérie est plein de remarques judicieuses et de vues pénétrantes. M. Braudel rappelle, avec raison, que cette histoire ne peut être étudiée isolément, qu'elle devient souvent inintelligible si l'on ignore ou si l'on oublie la situation intérieure de l'Espagne ou sa politique extérieure. Il faut connaître l'atmosphère morale de la Péninsule pour déterminer et pour saisir les origines de l'expédition de Cisneros; il faut penser aux événements d'Italie pour comprendre l'interruption de l'activité de Pedro Navarro sur les côtes africaines au début de 1511. Et, en général, l'échec final des tentatives espagnoles s'explique par toute l'histoire de l'Espagne de la fin du xve à la fin du xviiie siècle. En effet, et M. Braudel y insiste avec beaucoup de raison, la cause essentielle de cet échec a été la politique d'occupation restreinte, dont les graves inconvénients ont été si fréquemment dénoncés. Beaucoup plus qu'à des raisons de principe, c'est évidemment aux difficultés intérieures de l'Espagne qu'a été due l'adoption de ce dangereux système. Je chicanerais volontiers M. Braudel, je l'avoue, d'avoir repris à ce propos le vieux cliché de la « nonchalance espagnole » (p. 250), tout en indiquant, du reste, qu'il y a d'autres motifs plus importants. Je crois, en effet, que l'exemple le plus typique de la politique d'occupation restreinte et des désastres auxquels elle mène presque infailliblement nous est fourni par l'établissement de l'Angleterre à Tanger, qui, dans l'ensemble, a été bien probablement la plus malheureuse des tentatives européennes en Afrique du Nord. Tandis que les Espagnols ont réussi à s'accrocher dans Melilla sans interruption depuis 1497, les Anglais tinrent à peine un quart de siècle, et au milieu de difficultés sans nombre, une

place où les Portugais avaient été les maîtres près de deux siècles. On ne saurait incriminer ici la nonchalance anglaise. Du bon livre d'E. M. G. Routh, *Tangier : England's lost Atlantic outpost, 1661-1684* (Londres, 1912), il ressort que la politique d'occupation restreinte fut imposée surtout par la pauvreté du Trésor anglais. Sans doute, l'occupation restreinte est à la longue fort coûteuse, parce qu'elle ne rapporte pas. Mais, du moins, n'oblige-t-elle pas à de grosses dépenses immédiates. L'occupation intégrale est plus profitable, en même temps que plus sûre. Mais elle exige au début une mise de fonds considérable. Les Anglais ne purent jamais la faire, et les Espagnols non plus. Pour ces derniers, M. Braudel en fait justement l'observation, et il rappelle qu'à La Goulette, à Oran, à Melilla, tout se passait à l'économie. Les embarras financiers où elle ne cessa de se débattre, la consommation d'hommes que faisaient l'Amérique et les guerres européennes ne permirent jamais à l'Espagne de consacrer à l'Afrique du Nord les ressources et les effectifs qui eussent été indispensables pour une occupation étendue. Il est difficile de ne pas arriver sur ce point aux mêmes conclusions que M. Braudel.

C'est la différence des méthodes qui explique, avec d'autres causes, le contraste si frappant, et que M. Braudel relève à plusieurs reprises, entre les échecs africains et le prodigieux succès des entreprises américaines. En Amérique, loin de s'immobiliser sur la côte, on monte aussitôt vers l'intérieur, on va chercher les chefs indigènes chez eux, on détruit leur puissance ou l'on désorganise leur gouvernement, et l'on occupe le cœur du pays. Et ce n'est pas seulement une question de climat, puisque les Espagnols ont fondé des établissements stables dans les Antilles et dans d'autres régions qui n'étaient pas moins malsaines que les côtes du Mexique ou du Pérou. On peut se demander si la chose qui a le plus desservi les places africaines, ce n'a pas été ce qui pouvait paraître à première vue un avantage inappréciable, à savoir la proximité de l'Espagne. Sans doute, en Amérique, on avait la base des Antilles; mais ni pour la distance ni pour les ressources elle ne pouvait se comparer à la Péninsule. On était forcé de compter uniquement sur soi. Il n'y avait qu'une alternative : la catastrophe totale ou le triomphe définitif, et la volonté de parvenir à ce dernier impliquait l'occupation étendue. En Amérique, il fallait choisir entre vivre et mourir. En Afrique, on pouvait vivoter. Et l'on vivotait. Grâce au voisinage de l'Espagne, qui envoyait des vivres, qui pouvait envoyer des renforts, qui se présentait comme un refuge immédiat, il y avait un moyen terme, et c'est à ce moyen terme que l'on s'est tenu. On s'y serait bien gardé de couler ses vaisseaux à la manière de Cortés. La possibilité du rembarquement

y était une tentation permanente qui donna à toutes choses un caractère de provisoire et d'inachevé, et à laquelle on succomba plus d'une fois — comme les Anglais y succombèrent à Tanger, comme les Portugais y succombèrent peu à peu dans leurs places marocaines.

En d'autres termes, l'enseignement qui se dégage de l'étude si suggestive de M. Braudel, c'est que l'Espagne a échoué en Afrique du Nord parce qu'elle n'a pu ni voulu s'engager à fond. « Les faits établissent clairement, écrit-il de façon très exacte, ... non la faillite, mais l'inexistence de la colonisation espagnole. » (P. 263.) M. Braudel observe que l'Afrique espagnole appartient uniquement au soldat, que l'on n'y trouve l'équivalent ni du marchand médiéval ni du colon d'aujourd'hui. On pourrait ajouter que le religieux missionnaire est lui aussi absent de cette Afrique espagnole. Or, autre contraste instructif, c'est le religieux qui domine l'Amérique, en compagnie du colon, dont le type est représenté par ces *conquistadores* propriétaires de grandes exploitations agricoles et d'énormes troupeaux sur lesquels les livres de M. Carlos Pereyra ont attiré l'attention. En dépit du rôle de Cisneros et malgré l'allure de croisade que revêtit souvent la guerre, l'Espagne ne s'est jamais employée sérieusement à convertir les musulmans d'Afrique du Nord. Si l'on tient compte du tempérament espagnol et de la passion d'apostolat qui souleva une grande partie de la nation à l'époque des découvertes, il est révélateur que la politique africaine de l'Espagne n'ait comporté aucun essai méthodique d'évangélisation. Il me semble que ce trait confirme avec beaucoup de force les conclusions de M. Braudel; j'y vois une autre preuve que les entreprises nord-africaines ont toujours été pour l'Espagne quelque chose de secondaire, de provisoire et de négatif, une simple précaution défensive dont on acceptait la nécessité plutôt qu'une tâche constructive à laquelle on se serait donné sans réserve.

Robert RICARD.

CHRONIQUE

— E. Lévi-Provençal, *Alphonse VI et la prise de Tolède* (1085) (Extrait d'*Hespéris*, 1931), 17 p. in-4°. — L'auteur a retrouvé les chapitres consacrés par l'historien Ibn-Bassam aux événements qui aboutirent à la prise de Tolède. Il raconte ici cet épisode capital de la Reconquista en mettant en œuvre les éléments nouveaux dont il dispose. A noter l'évocation des splendeurs du palais d'Al-Mamoun, les intrigues qui suivent l'avènement d'Al-Kadir, une chronologie nouvelle de l'intervention d'Al-Mutawakkil de Badajoz. Faut-il suivre Ibn-Bassam là où il est en désaccord avec les autres sources et avec le récit qu'en a tiré Menéndez Pidal dans *La España del Cid ?* M. Lévi-Provençal indique lui-même les raisons qui interdisent de donner trop de poids à cette chronique : « son caractère littéraire très accusé et sa rédaction en une langue infiniment recherchée et hérissée de difficultés »; et aussi « la médiocrité du manuscrit ». Pour la prise définitive de Tolède, M. Lévi-Provençal accepte non la date du 25 mai 1085, admise par les historiens modernes, de Dozy à Pidal, mais celle du 6 mai, retenue par Bencheneb (Mélanges René Basset, Paris, 1923, t. I, 75) sur la foi d'un chroniqueur valencien de l'époque.

— Robert Ricard, *L' « incorporation » de l'Indien par l'école au Mexique* (Extrait du *Journal de la Société des Américanistes.* Nouvelle Série, t. XXIII, 1931, p. 47-70 et 441-457). — Etudie un intéressant aspect de l'œuvre scolaire entreprise par le Mexique, surtout depuis l'élévation d'Obregón à la présidence. On nous la montre menacée par trois dangers : « primarisme » historique, snobisme indianiste et haine de race.

— Robert Ricard, *Contribution à l'étude des fêtes de « Moros y cristianos » au Mexique* (Extrait du *Journal de la Société des Américanistes*, nouvelle série, t. XXIV, 1932, p. 51-84). — Il s'agit de représentations populaires de caractère traditionnel, qui tendent à exalter la foi par l'évocation des luttes anciennes entre Maures et Chrétiens. Des traditions de ce genre se sont maintenues aussi en Espagne, à Grenade, dans la province de Valladolid, surtout dans le Levant. A Alcoy le spectacle comporte parfois des groupes d' « indios bravos » comme si l'Amérique, après avoir emprunté des traditions à l'Espagne, les lui avait rendues en y laissant sa marque. Les textes recueillis au Mexique, et dont M. Ricard donne

d'importants extraits, sont très intéressants comme survivance d'un théâtre populaire dérivé principalement du romancero. Les recherches qui sont amorcées ici sur les sources de cette littérature mériteraient d'être poussées plus loin. Notons que si elle est populaire par destination, elle n'exclut pas une certaine prétention littéraire. Qu'on lise (p. 56) la réponse de Santiago à Pilate dans la *Relación* qui s'est conservée à Teotihuacán : les pompeux endécasyllabes qu'on y discerne (espada contra el moro y los tiranos, etc.) font penser à quelque disciple provincial ou colonial de Quintana. Cela fait un savoureux mélange avec le lambeau du romance *Cercada está Sante Fe*, que M. Ricard a pu identifier, malgré ses déformations, en un autre endroit du même texte.

— F. Rebelo Gonçalves, *Os elementos gregos do vocabulario português*, I. *Elementos de formação popular*. Lisboa, Imprensa Nacional, 1930. 34 p. in-8°. — Ces éléments sont classés d'après le chemin qu'ils ont pris pour entrer en Portugal : latin vulgaire, arabe, langues romanes autres que le portugais.

— F. Rebelo Gonçalves, *Dois conceitos de Horácio na poesia português*, I. *Elementos de formação popular*. Lisboa, Imprensa Nacio-in-8°. — Sur la fortune de quelques odes d'Horace dans la poésie arcadienne et post-arcadienne (Correia Garção, Tomás António Gonzaga, Bocage, Filinto Elisio).

— Henry Terrasse, *Notes sur l'origine des bijoux du Sud Marocain* (extrait d'*Hespéris*, t. XI, 1930, fasc. I-II), 6 pages et V planches hors texte. — Certaines formes auraient leur origine en Espagne musulmane ou mudéjare. La technique espagnole se serait dégradée en pays berbère; et le résultat serait ce mélange de rudesse berbère et de délicatesse andalouse qui fait le charme de ces bijoux. Le rapprochement est bien curieux entre un bracelet du sud marocain et une custode en filigrane d'argent conservée à l'Instituto de Valencia de Don Juan. Influence tardive, semble-t-il, explicable par une émigration de juifs ou de morisques aux confins sahariens.

M. BATAILLON.

— Carlos Hernández de Herrera, Tomás García Figueras, comandantes de artillería, diplomados de estado mayor, *Acción de España en Marruecos*. Obra que obtuvo el primer premio en el concurso nacional abierto por el excelentísimo ayuntamiento de Madrid el día 30 de septiembre del año 1927. 2 vol. gr. in-8°, Madrid, 1929-1930, XXIII + 690 pages et 7 cartes, et LVI + 283 pages. — Cette énorme et luxueuse publication ne prétend pas être une histoire de l'Espagne au Maroc. Les auteurs ont été obligés de la préparer en quelques mois, et ils comprennent d'ailleurs fort clairement que, même avec

le loisir nécessaire, cette histoire ne peut encore être écrite. Le livre de MM. Hernández de Herrera et García Figueras ne se présente donc que comme une compilation, dont les sources essentielles sont d'une part les documents officiels actuellement connus, d'autre part les articles de revues et de journaux et les « reportages » de tout ordre. A ce titre, il apparaît comme un excellent instrument de travail, grâce en particulier à sa très riche bibliographie, et il rendra certainement plus tard de grands services aux historiens de l'Espagne et du Maroc. Le premier volume, en dehors de plusieurs cartes, ne contient que le récit à proprement parler. Quelques chapitres préliminaires nous mènent de 1492 à la seconde campagne de Melilla en 1909; on y trouve un résumé commode de la guerre hispano-marocaine de 1859-1860, ainsi que de la première campagne de Melilla (1893). En 1909, l'Espagne commence à s'engager plus sérieusement au Maroc : campagne de Melilla (1909), campagne du Kert (1911-1912), occupation de Larache, d'El Ksar, d'Arzila et de Tétouan (1911-1913). Puis MM. Hernández de Herrera et García Figueras suivent pas à pas l'activité des différents hauts commissaires qui se sont succédé à la tête du Maroc espagnol jusqu'au voyage royal d'octobre 1927, date à laquelle la pacification de la zone peut être considérée comme achevée. Quatre chapitres complémentaires sur des questions variées mettent fin à ce premier volume. Le second contient, outre l'index alphabétique du premier, les principaux textes officiels relatifs aux rapports hispano-marocains de 1860 à 1928; c'est en dire toute l'utilité et tout l'intérêt.

— Lydia Burnet (Anna Swansea), *La Croix de Magellan* (*Voyage aux Iles Philippines*), Paris, s. d. (1931). Tout n'est pas à retenir dans ces impressions de voyage, où la lèpre et les écoles occupent une place que l'on peut juger excessive. Mais Mme Lydia Burnet est allée aux Philippines, et elle ne s'est pas crue obligée de dénigrer l'œuvre coloniale de l'Espagne; elle proclame même, à plusieurs reprises, que cette œuvre a été une étonnante « réussite ». Pareil fait est malheureusement trop rare pour qu'on ne tienne pas à le relever.

Robert RICARD.

— En annonçant ici (t. XXXIII, 2, p. 157) la thèse doctorale que préparait Mlle Annedörte Greiner pour l'Université d'Iéna, j'ignorais de ce livre tout, sauf ce que l'auteur, une jeune personne de 25 ans, m'en avait écrit. Dans une lettre, en effet, datée d'Iéna, 13 février 1931, elle me disait qu'elle ne savait guère comment composer son livre et me demandait divers conseils à ce sujet. Dans ma réponse, en date du 14 février, je lui envoyai les indications demandées. Il s'ensuivit une correspondance, que couronna, le

24 décembre 1931, l'annonce d'une soutenance *magna cum laude.* Je m'attendais donc à un sérieux travail, quand, le 11 mars dernier, je reçus une sorte de brochure de 79 pages, représentant cette thèse de doctorat ès lettres. Encore que, souvent, la quantité n'ait que peu à voir avec la qualité, je ne tardai pas à me convaincre que ce travail — *Vicente Blasco Ibáñez, der spanische Zola ?*, Iéna, G. Neuenhahn, 1932 — n'apportait que fort peu de choses nouvelles à une question généralement, jusqu'alors, plutôt escamotée que discutée. D'abord, en dépit de mes instantes indications, l'auteur a complètement négligé d'étudier les œuvres de jeùnesse de Blasco — qu'elle ne cite, p. 47, que pour documenter la totale ignorance où elle est d'elles — si aisément accessibles, maintenant que Guilmain les a réimprimées dans sa Collection bimensuelle : *El Libro de Todos* — et c'est par leur examen que devait fatalement commencer un travail de cette nature. Ensuite, elle a volontairement passé sous silence l'épisode de la lutte de Blasco avec la Monarchie, par où Blasco suivait l'exemple du Zola de l'Affaire, et ignoré tant *España con Honra* que *Por España y contra el Rey* et les deux pamphlets sur Alphonse XIII et sur la future République espagnole. Enfin, elle s'arrête, dans l'examen des *Œuvres* de Blasco, à une période aussi lointaine que 1906, à la *Maja desnuda* et aux romans suivants. On doit ajouter que la bibliographie est capricieuse, incomplète et très inexacte. Mlle Greiner n'a pas eu connaissance des deux derniers ouvrages posthumes de Blasco : *El fantasma de las alas de Oro* et *El Caballero de la Virgen*, cependant traduits en diverses langues et, en italien, par Boselli, chez A. Barion, à Milan, en 1931; elle s'imagine que *Tartarin Révolutionnaire* — dont elle n'a pas connu l'original espagnol, plaquette de Carretero parue à Madrid — n'était pas dans le commerce de la librairie et ne connaît pas la si édifiante plaquette (composée par Soriano, en grande partie du moins) de F. Vergara : *Blasco Ibáñez, la vuelta al mundo en* 80.000 *dólares* (Paris, 1924). Elle attribue à Ernest ce qui est de Henri Mérimée — article du *Bulletin hispanique*, 1922, sur les fêtes de Valence — et prend même parfois positivement le Pirée pour un homme, ainsi lorsqu'elle écrit que « Hormos » a écrit sur Blasco dans *Revista del País Vasco*, 1912, avril, alors qu'il s'agit — encore que le numéro cité soit inexistant — de la Revue mensuelle du pays basque, publiée à Bilbao jusqu'en juillet 1922 — n° 85, 6ᵉ année — sous le titre de *Hermes*. Mais il y aurait bien d'autres reproches à faire à l'auteur pour son manque de précision bibliographique. Qu'elle ait laissé échapper l'excellente occasion qui s'offrait à elle, dans cette bibliographie, de traiter enfin avec quelque exactitude la question des rapports littéraires de Blasco avec son pays, c'est ce qu'il faut particulièrement lui reprocher.

Elle passe, ainsi, complètement sous silence la question de la missive de Blasco à la *Vossische Zeitung* lors de la campagne de celle-ci contre les films de *Mare Nostrum* et des *Cavaliers*, à la suite de laquelle Blasco écrivit cette fameuse lettre d'amitié au peuple allemand, qui, de ce journal de Berlin, passa au roman *Die Arena* (dans la traduction de J. Broutá, que l'auteur n'a pas connue, à Zurich, chez Orell Füssli, 1928) et qu'avait remise déjà en fin 1922 l'éditeur berlinois W. J. Mörlins en tête de cette édition des *Cavaliers* dont j'ai raconté les avatars dans mon travail de 1925 : *Sur la version allemande des Cavaliers de l'Apocalypse*, qu'a ignoré Mlle Greiner, comme tant d'autres choses indispensables. Cette lettre a été encore réimprimée le 29 janvier 1928, par le *Berliner Tageblatt*, à la suite de sa nécrologie de Blasco, signée *L. H.*, ignorée, naturellement, de la doctoresse, qui eût trouvé la mention de la première publication de la lettre dans une autre nécrologie, celle de la *Vossische*, n° du 29 janvier 1928, signée *A. M.* En somme, travail insignifiant et à refaire, à peu près, en entier.

CAMILLE PITOLLET.

—

— A l'occasion du centenaire de Castelar, M. Lóránd Preszly, lieutenant-colonel de la Gendarmerie Royale Hongroise, publie une étude très nourrie sur le grand homme politique espagnol. L'étude figure en tête d'un intéressant volume intitulé *Az élet útján* (« Sur les routes de la vie ») qui vient d'être publié à Szeged (Hongrie), et porte le titre : « Castelár Emil ». Cette étude très consciencieuse a été lue et présentée à la Société littéraire Dugonics, de Szeged, le 2 mars 1930.

M. Preszly est également auteur de deux articles de journaux — dans *Pester Lloyd*, qui paraît en allemand, et dans un autre journal de langue hongroise — qui commémorent également le centenaire de Castelar. Le fait qu'un auteur militaire hongrois consacre une étude à cette brillante figure espagnole du XIXe siècle, mérite l'attention.

— L'Academia de Bones Lletres de Barcelone a organisé, le 12 mai 1932, une séance d'hommage au doyen de l'hispanologie hongroise, le R. P. Albin Körösi, bien connu par de nombreuses études et traductions de l'espagnol et du catalan, ainsi que par sa substantielle *Histoire de la Littérature espagnole* (en hongrois). Le discours d'hommage fut prononcé par M. Olivier Brachfeld, élève personnel du doyen des hispanisants hongrois, et chargé de cours à l'Université de Barcelone.

Le P. Körösi est correspondant de l'Academia de Bones Lletres depuis 1901.

O. B.

— *Horas Vividas*, Selections from the verse and prose of Antonio Heras. Edited with introduction, notes and vocabulary, by S. L. Millard Rosenberg and Homer Price Earle. The University of Chicago Press, Chicago, Illinois. 136 pages. — Avec ce livre, Mr. Millard Rosenberg poursuit la tâche qu'il a entreprise, de faire connaître aux étudiants des universités américaines, les auteurs espagnols contemporains. Nous avons consacré quelques lignes, dans un précédent numéro, à ses morceaux choisis de Ricardo León. Ceux-ci sont conçus dans le même esprit : quelques poésies de cet auteur, suivies d'un choix d'extraits et de nouvelles dont quelques-unes inédites. Des notes au bas des pages traduisent les tournures ou expliquent les vocables qui réclament un commentaire. A la fin du livre, un lexique alphabétique donne le sens d'un grand nombre de mots. Nous aurions aimé une introduction qui nous eût éclairés plus que ne le fait la courte préface de S. L. M. R., sur l'écrivain et son œuvre. Celle-ci nous paraît écrite dans un style clair et « castizo »; elle révèle une certaine délicatesse de sentiments, mais semble manquer d'originalité.

— Concha Espina, *Singladuras, Viaje Americano.* Cia Ibero-Americana de Publicaciones, Renacimiento, s. d. 309 pages; 7 ptas. — Renonçant un moment aux créations de la fantaisie, c'est un récit de voyage que, sous ce titre évocateur, nous offre aujourd'hui Mme Concha Espina : le récit de son voyage aux Etats-Unis, avec escale — une sorte de pèlerinage — à La Havane. Tels les « conquistadores » dont elle suit les traces, elle est allée, guidée par un idéal qu'elle appelle ici sa « boussole rouge » et définit en ces termes : « el sentimiento *trashumanado*, la entrañable linterna del peregrino que procura hacer luminoso el tránsito, siquiera *con la lumbre de su corazón.* » Nous retrouvons bien dans ce livre, à côté d'un patriotisme profond, le large esprit d'humanité, le sentiment d'une fraternité mondiale, l'amour compréhensif de tous les hommes qui inspirèrent les derniers recueils de contes de Mme C. E. Aussi son cœur s'ouvre-t-il à toute misère, et nous entretient-elle volontiers des castes persécutées : métis, noirs ou juifs. (Sur les juifs espagnols des Etats-Unis, elle nous donne d'intéressants renseignements, et rend un hommage ému à leur fidélité envers la patrie qui les chassa.)

L'observation tendue vers la recherche de quelque chose à aimer, elle scrute l'âme profonde des peuples qu'elle visite avec l'espoir d'y trouver des aspirations généreuses. Les Etats-Unis ne l'ont pas comblée, certes, mais son impartialité, sa bienveillance, ont su découvrir, à côté du néant spirituel de la vie new-yorkaise, dont elle nous donne de saisissants aperçus, l'admirable élan vers la science des universités américaines, comme à côté du colossal

Chrisler-building, l'humble maisonnette où vécut Edgard Poe. — Les femmes et leur condition ont droit à son attention la plus particulière.

Le style, souvent abstrait, manque parfois de clarté, mais s'adapte avec souplesse aux subtilités de la pensée, et nous admirons toujours la richesse à peu près illimitée du vocabulaire.

A. BERTAUX.

— Il est difficile de comprendre pourquoi, en tête des deux volumes que la Maison Espasa-Calpe a consacrés à la *Conquista de la Nueva España*, de Bernal Díaz del Castillo (nos 29 et 30, Madrid, 1928), M. Carlos Pereyra n'a pas jugé à propos de reproduire tout au moins les explications qu'il avait données en publiant des extraits du même ouvrage dans un volume de la « Biblioteca histórica ibero-americana » : cf. *Bull. hisp.*, 1927, p. 423, c. r. de M. Robert Ricard, où l'on trouvera, au surplus, l'essentiel. On sait que le texte de la *B. A. E.* (t. XXVI), reproduit l'édition préparée par le P. Alonso Remón et parue à Madrid en 1632; Enrique de Vedia, à qui nous devons les deux tomes des *Historiadores primitivos de Indias* de la collection Rivadeneyra, avait eu vent (1853) de l'existence d'une autre rédaction; mais il n'avait pu que passer outre. C'est sur le texte de 1632, d'après une réimpression de 1837, que Jourdanet a fait sa traduction (2e éd., 1877). Ni vedia, ni Jourdanet ne donnent, par exemple, l'intéressant passage que M. Robert Ricard cite dans l'article signalé plus loin (sur les fêtes de Mores et Chrétiens au Mexique), et qui se trouve au ch. CCI de l'éd. Pereyra.

Cette dernière nous permet, en fait, de comparer les deux rédactions principales et même, occasionnellement, une troisième (ch. CCXII) représentée par un brouillon accolé au ms. publié par Genaro García en 1904 et conservé à Guatemala. Elle est donc très précieuse; raison de plus pour regretter l'absence des préliminaires utiles.

Faut-il rappeler le livre de M. Pereyra dont M. Ricard a rendu compte ici en 1922 (p. 179), *La obra de España en América ?* Il l'est peut-être davantage de rappeler la traduction de Díaz del Castillo par José-María de Heredia (1877-87, 4 vol.).

— A. Hämel, *Die romanische Philologie in Würzburg*. (Sonderdruck aus *Festschrift* zum 350 jährigen Bestehen der Universität Würzburg. Verlag von Julius Springer in Berlin, 1932.)

— Entre autres articles très intéressants insérés dans le vol. 29 (1931) de la *Revista Lusitana*, p. 183-202, il convient de signaler *Formas de tratamiento em português*, par Cláudio Basto.

— Angel Marvaud, *La seconde République espagnole* (La genèse de la Révolution du 14 avril, le Gouvernement provisoire et les élections aux Cortes constituantes), dans la *Revue des Sciences politiques*, t. XLIV, p. 492-521.

— C. Pitollet, *Chronique espagnole*, dans *Bulletin de la Société d'Etudes des professeurs de Langues méridionales*, janvier-mars et avril-juin 1932; Comptes rendus dans la *Revue des langues romanes*, nov. 1929-déc. 1930 (t. LXVI, XI-XXIV), p. 127-208. On peut être choqué du ton, du manque d'égards, d'ailleurs réfléchis et voulus, vis-à-vis de certaines réputations et surtout de certains maîtres; au moins ne reprochera-t-on pas à l'auteur de manquer d'information, de précision, ni surtout de franc-parler

— Ezio Levi, *I Catalani in Italia al tramonto del Medio Evo* (*Miscelánea Filológica dedicada a D. Antonio Mª Alcover*, Palma de Mallorca, Escuela tipográfica provincial, 1929), 15 pages.

— D. Mercedes Gaibrois de Ballesteros, *La Reina Doña Mencía* (*Miscelânea de Estudos em honra de D. Carolina Michaëlis de Vasconcellos*, Coimbra, 1930), 39 pages. — Etude extrêmement fouillée, et digne de l'auteur du *Sancho IV de Castilla* (cf. *Bull. hisp.*, 1929, p. 156), sur la célèbre fille de l'alférez D. Lope Díaz de Haro, femme d'Alvar Pérez de Castro, puis du roi de Portugal Sancho Capelo, qu'elle a été accusée d'avoir abandonné en simulant un enlèvement. — Il n'est pas tout à fait exact de dire (p. 8, n. 2) que « Cirot (*Chron.*, p. 139, nota) al pretender coordinar la fecha de la boda [avec Alvar Pérez] con el pacto de arras equivoca la fecha de este (1237), pues habla de 1232, y 1235 »; cf. la *Chronique latine des Rois de Castille*, à la page indiquée, note 65.5 : « ... et au surplus, la date 1232 peut être inexacte : c'est 1235 d'après la copie de Juan Lucas Cortés... » C'était loin d'être affirmatif, et l'erreur remonte à ceux qui ont publié l'acte, et qui ont mal déchiffré le 7. — P. 10, n. 1, d'accord; et, bien entendu, par « Florián de Ocampo » il faut entendre la Chronique générale attribuée à Alphonse X dans la forme où elle a été publiée par Ocampo en 1541, autrement dit « Troisième Chronique générale », comme la dénomme D. Ramón Menéndez Pidal.

La malchance qui voulut que la fille du seigneur de Bizcaye vît la validité de ses deux mariages attaquée pour cause de consanguinité n'est pas le seul élément intéressant de sa biographie, et Mme M. G. de B. a su donner à son exposé, en gardant l'allure sobre et sincère de l'enquête historique, un attrait profond et vrai que n'auront jamais ces monstruosités qu'on appelle des « histoires romancées ».

Le même auteur vient de publier (1932) *Los testamentos inéditos de Don Juan Manuel* (39 pages et un fac-similé). Le second est

surtout curieux par les précautions que l'infant prend pour protéger ses deux enfants contre sa belle-mère et son beau-frère.

— L'article de M. André-E. Sayous, annoncé dans notre n° 4 de 1931 (p. 379), sur *Les méthodes commerciales de Barcelone au XIIIe siècle, d'après les documents inédits des Archives de sa Cathédrale*, a paru dans les *Estudis universitaris catalans*, XVI (44 pages).

— *Hespéris* (cf. *Bull. hisp.*, 1930, p. 94), 1928, p. 408-412 : R. Ricard, *Note sur les possessions portugaises du Maroc à la fin du XVe siècle d'après l'Itinerarium de Münzer.* — 1929, p. 1-28 : P. de Cénival, *La cathédrale portugaise de Safi;* — p. 295-302 : R. Ricard, *Publications portugaises sur l'histoire du Maroc. Notes bibliographiques;* — p. 418-422 : c. r. de Herrero-García, *Ideas de los Españoles del siglo XVII* (R. Ricard); de Gómez Moreno, *Los marfiles cordobeses y sus derivaciones;* de Félix Hernández, *La techumbre de la Gran Mezquita de Córdoba;* de J. Ferrandis, *Marfiles y azabaches españoles;* de A. Fugier, *Napoléon et l'Espagne* (H. Terrasse). — T. X, 1930, p. 1-6 : F. Krenkov, *Deux nouveaux manuscrits arabes sur l'Espagne acquis par le Musée Britannique;* — p. 15-36 : R. Blachère, *Un pionnier de la culture arabe orientale en Espagne : Sãïd de Bagdad;* — p. 49-90 : E. Lévi-Provençal, *Notes d'histoire almohade*, III : *Un nouveau fragment de chronique anonyme* (texte et traduction); — p. 91-104 : G. S. Colin, *Notes de dialectologie arabe. I. Les trois interdentales de l'arabe hispanique;* — p. 121 : E. Lévi-Provençal, *A propos du « Pont du Cadi » de Grenade;* — p. 129 : R. Blachère, c. r. de E. Lévi-Provençal, *Documents inédits d'histoire almohade.* — T. XI, p. 17-33 : *Note présentée au Congrès* [VIIe Congrès de l'Institut des Hautes-Etudes marocaines] *par M. le colonel J. Ascensio;* — p. 97-110: R. Ricard, *Les Portugais et le Sahara atlantique;* — p. 125-130 : H. Terrasse, *Notes sur les bijoux du Sud-Marocain* (voir ci-dessus, p. 347). — T. XII, 1931, p. 33-49 : E. Lévi-Provençal, *Alphonse VI et la prise de Tolède (1085)*, voir ci-dessus, p. 350; — p. 145-176 : E. Lévi-Provençal, *Une description de Ceuta musulmane au XVe siècle* (texte arabe); — p. 240 : R. Ricard, c. r. Joaquim Bensaude, *Lacunes et surprises de l'Histoire des Découvertes maritimes.*

— *Fouilles dans la région d'Alcañiz (province de Teruel). I. Alcañiz el Viejo. II. El Palaó. III. Cabeza del Moro*, par † V. Bardaviú Ponz, chanoine de Saragosse, correspondant de l'Académie de l'Histoire, et Raymond Thouvenot, ancien membre de l'Ecole de Rome, membre de l'Ecole des Hautes Etudes hispaniques, Bordeaux, Féret, 1930; 143 pages, 84 gravures et 4 planches. Ce travail, auquel P. Paris faisait allusion en annonçant la mort du chanoine Bar-

daviú Ponz (*Bull. hisp.*, 1930, p. 88), forme le fascicule XI, 2, de la *Bibliothèque* de l'Ecole des Hautes Etudes hispaniques.

— *Catálogo dos Castros Galegos*. Fascículo IV. *Bisbarra de Melide*. Publicacións do Seminario de Estudos Galegos. Seición de Prehistoria, dirixida por Florentino L. Cuevillas, e Seición de Etnografía e Folklore, dirixida por Vicente Risco. Nós, Publicaciones Galegas e Imprenta, Hortas, 20, Santiago, 1931. 76 pages in-4°. Travail analogue à celui que nous avons signalé de MM. Cuevillas et Lourenzo dans notre fasc. 3 de 1931, p. 283. Le « Seminario de Estudos Galegos », outre les deux sections ci-dessus indiquées, en comprend une d'Art et Littérature, une d'Histoire, une d'Archéologie et Histoire de l'Art, une de Géographie, une de Sciences naturelles, une de Sciences administratives; il comporte en outre une série d' « Arquivos » et une d' « Estudos de conxunto ». Il y a un catalogue des travaux publiés.

— Robert Ricard, *Sur les relations des Canaries et de la Berbérie au XVIe siècle d'après quelques documents inédits* (*Revue africaine*, 3e et 4e trim. 1930). Alger, Bastide-Jourdan, 1931; 18 pages.

— *Los Estudios geográficos y el porvenir de España*, por Eloy Bullón y Fernández (Publicaciones de la Real Sociedad geográfica). Madrid, Caracas, 7; 1931; 29 pages.

— Un *Bulletin des Etudes portugaises* publié par l'Imprimerie de l'Université de Coïmbre et l'Institut français en Portugal (Coimbra, Imprensa da Universidade) a commencé à paraître en 1931. A noter tout spécialement, entre autres articles, « *La Demanda do Santo Graal* », *Priorité du texte portugais par rapport au texte castillan*, par Rodrigues Lapa, et *Les Français en Portugal*, par Georges Le Gentil.

— A. H. Krappe, *Sur une « Légende » de Gustavo A. Becquer* (*Creed en Dios*), dans *Neophilologus*, XVII, p. 273-7.

— Dans la *Revue de Littérature comparée* de juillet-septembre 1932, lire *Mallarmée en espagnol*, par A. Reyes.

— *Les Marranes de Guyenne et l'Inquisition*, par Cecil Roth (Publications de la Société des Etudes juives, Paris, Impr. H. Elias, 226, rue Saint-Denis, 1932, 12 pages).

— Ezio Levi, *Una famiglia di artisti aretini nella vecchia Spagna* (*Atti e Memorie della R. Accademia Petrarca*, 1932, X, 32 pages). Il s'agit des Casciesi, dont le nom a été espagnolisé, *Cajés* : Patricio, peintre et traducteur de l'*Archittura* de Vignola; Eugenio, auteur d'un tableau qui est au Prado (D. Fernando Girón chassant les Anglais de Cadix); Juan, auteur de sept *autos*, dont un est publié ici (*Desposorios de la Virgen*).

— Marcel Bataillon, *Erasme au Mexique* (Extrait du « Deuxième Congrès national des Sciences historiques », 14-16 avril 1930),

Alger, Société historique algérienne, 12, rue Emile-Maupas; 1932, 14 pages. Il s'agit de la *Doctrina* de Fray Juan de Zumárraga (1543-4), inspirée de l'*Enchiridion* et de la *Paraclesis*.

G. C.

— Dans la même publication : Fernand Braudel, *Le retour de Philippe II en Espagne* (1559) (résumé). — Américo Castro, *Cervantes et l'ambiance de la Contre-Réforme. La captivité à Alger.* — Jean Cazenave, *Un chroniqueur espagnol de l'Algérie au XVI[e] siècle* (*Diego Suarez*). — Gonzalo Ortiz de Montalván, *Archivo General de Simancas. Su documentación referente a Argel.* — L. Poinssot et R. Lantier, *Les gouverneurs espagnols de La Goulette.*

R. R.

— Publications récentes :

Josep Ben Meir ibn Sabara, *Llibre d'Ensenyaments delectables, Sèfer Xaaixuïm*, Traducció amb introducció i notes d'Ignasi Gonzalez-Llubera, catedràtic a la Universitat de Belfast. Barcelona, Editorial Alpha, 1931, xxv-194 pages in-8°; 10 ptes. (Biblioteca Hebraico-catalana, Collecció d'autors jueus medievals de Catalunya).

Don Luis de Zúñiga y Avila, gentilhombre de Carlos V, por Angel González Palencia, catedrático de la Universidad Central, Académico de la Historia. Madrid, MCMXXXII, Estanislao Maestre, editor, Pozas, 12, 227 pages in-8°, 15 ptas. (Biblioteca historica y genealógica.)

Pintores españoles en San Lorenzo el Real de El Escorial (1566-1613), por el R. P. Fr. Julián Zarco Cuevas, O. S. A., de la Academia de la Historia (Instituto de Valencia de Don Juan), Madrid, MCMXXXI; xxx-271 pages in-8°.

Pintores italianos en San Lorenzo el Real de El Escorial (1575-1613), por el R. P. Fr. Julián Zarco Cuevas, O. S. A., de la Academia de la Historia (Instituto de Valencia de Don Juan). Madrid, MCMXXXII; xxxi-327 pages in-8°.

Il Libro dell'Amico e dell'Amato di Ramon Lull. Versione, introduzione e commento di E. Mele. Dott. Gino Carabba, editore, Lanciano (1932); xxxii-150 pages petit in-8°.

Micael de Carvajal, *Tragedia Josephina*, edited by Joseph E. Gillet (« Elliott Monographs in the Romance Languages and Litteratures », edited by Edward E. Armstrong, 28). Princeton University Press, Princeton. N. L., U. S. A.; Les Presses Universitaires de France, Paris, 1932; lxiv-205 pages in-8°.

Spaansch Handwoordenboek door Dr. C. F. A. Van Dam, Eerste Deel, Spaansch-Nederlandsch. 1932. G. B. Van Goor Zonen's U. M. N. V. Den Haag. 1.186 pages. *11.50.*

TABLE DES MATIÈRES

PAR NOMS D'AUTEURS

TABLE ANALYTIQUE

DES MATIÈRES

I. Articles de fond

II. Variétés, Notes, Chronique

III. — Bibliographie

1er octobre 1932.

LA RÉDACTION : G. CIROT, *secrétaire;*

G. RADET, *directeur-gérant.*

SOMMAIRE

DES

TRENTE-CINQ PREMIÈRES ANNÉES

DU

BULLETIN HISPANIQUE (1898-1932)

1898 (REVUE DES UNIVERSITÉS DU MIDI, tome IV).

BULLETIN HISPANIQUE

1899, I, 1.

1899, I, 2.

1899, I, 3.

1899, I, 4.

1900, II, 3.

1900, II, 4.

1901, III, 1.

1901, III, 2.

1901, III, 3.

1901, III, 4.

1902. IV, 1.

1902, IV, 2.

1902, IV, 3.

1903, V, 3.

1903, V, 4.

1904, VI, 1.

1904, VI, 2.

1904, VI, 3.

1904, VI, 4.

1905, VII, 1.

1905, VII, 2.

1905, VII, 3.

1905, VII, 4.

1906, VIII, 1.

1906, VIII, 2.

1906, VIII, 3.

1907, IX, 2.

1907, IX, 3.

1907, IX, 4.

1908, X, 1.

1908, X, 2.

1908, X, 3.

1908, X, 4.

1909, XI, 1.

1909, XI, 2.

1909, XI, 3.

1909, XI, 4.

1910, XII, 1.

1910, XII, 2.

1910, XII, 3.

1910, XII, 4.

1911, XIII, 1.

1911, XIII, 2.

1911, XIII, 3.

1911, XIII, 4.

1912, XIV, 1.

1912, XIV, 2.

1912, XIV, 3.

1912, XIV, 4.

1913, XV, 1.

1914, XVI, 1.

1914, XVI, 2.

1914, XVI, 3.

1914, XVI, 4.

1915, XVII, 1.

1915, XVII, 2.

1915, XVII, 3.

1915, XVII, 4.

1916, XVIII, 1.

1916, XVIII, 2.

1916, XVIII, 3.

1916, XVIII, 4.

Chronique. — Federico de Onís, Comtesse de Pardo Bazán, Académiciens espagnols, Azaña, H. Mérimée, Farinelli, Coster, Solalinde, Menéndez Pidal Azorín, Monner Sans, Max Prinet, Figarola-Caneda, Vergara y Velasco. Tramoyeres Blasco, Gómez Ocaña, Burnam, p. 295.

1917, XIX, 1.

G. Cirot. — Quelques lettres de Mariana et nouveaux documents sur son procès, p. 1.
M. Azaña. — Nuestra misión en Francia, p. 26.
H. Mérimée. — Les Académiciens espagnols à Toulouse, p. 43.
Les Académiciens espagnols à Bordeaux. Discours de M. Thamin, p. 45.
St-C. — La main de l'Allemagne en Espagne (coupures de journaux), p. 49
Universités et enseignement : Ecole des Hautes Etudes Hispaniques. Rapport de M. Bataillon, p. 85. — Les cours pour étrangers en Espagne (E. Mérimée), p. 89.
Bibliographie. — Fr. Giner de los Ríos, Ensayos sobre educación (E. Mérimée), p. 92.

1917, XIX, 2.

G. Cirot. — Appendices à la Chronique latine des Rois de Castille, p. 101.
A. Morel-Fatio. — Cayetano Alberto de La Barrera, p. 116.
X. — La prensa española y la guerra, p. 123.
St-C. — L'Espagne francophile, p. 134.

1917, XIX, 3.

H. Breuil et W. Verner. — Découverte de deux centres dolméniques sur les bords de la Laguna de la Janda (Cadix), p. 157.
G. Daumet. — Inventaire de la collection Tiran, p. 189.
R. Lantier. — Chronique ibéro-romaine (II. — 1916), p. 200.
Z. — El punto de vista español en la cuestión de la guerra, p. 211.
Bibliographie. — José Ramón Mélida, Cronología de las antigüedades ibéricas anteromanas (R. Lantier), p. 218. — José Pella y Forgas Código civil de Cataluña. Exposición del derecho catalán, comparado con el código civil español (J.-A. Brutails), p. 219.

1917, XIX, 4.

P. Paris. — Promenade archéologique à Bolonia (province de Cadix), p. 221.
G. Cirot. — Appendices à la Chronique latine des Rois de Castille (suite), p. 243.
Variétés. — L'espionnage en Espagne au temps de la Reconquête (G. Cirot) p. 259. — Une lettre de sainte Thérèse (Morel-Fatio), p. 265.
Nécrologie. — René Costes (G. Cirot), p. 268.
Bibliographie. — H. Breuil, H. Obermaier et Willoughby Werner, Peintures et gravures murales des cavernes paléolithiques. La Pileta, à Benajoan (R. Lantier), p. 276. — Manuel Azaña, Reims y Verdun; Los motivos de la germanofilia, p. 277. — Armando Palacio Valdés, La guerra injusta (St-C.), p. 278.
Chronique. — Biblioteca Calleja, *Bulletin de l'Amérique latine*, p. 280.
Planche. — Manuscrit de l'Académie des Sciences de Lisbonne (Chronique générale).

1918, XX, 1.

C. Barrera. — El alejandrino castellano, p. 1.
G. Cirot. — Appendices à la Chronique latine des Rois de Castille (suite) p. 27.

1918, XX, 2.

1918, XX, 3.

1918, XX, 4.

1919, XXI, 1.

1919, XXI, 2.

1919, XXI, 3.

1919, XXI, 4.

1920, XXII, 1.

1920, XXII, 2.

1920, XXII, 3.

1920, XXII, 4.

1921, XXIII, 1.

1921, XXIII, 2.

1921, XXIII, 3.

1921, XXIII, 4.

1922, XXIV, 1.

1922, XXIV, 2.

Luis de León (M. Bataillon), p. 174. — E. Prestage et P. de Azevedo, Correspondencia diplomática de Francisco de Sousa Coutinho (G. Le Gentil), p. 176. — Carlos Pereyra, La obra de España en América (R. Ricard), p. 179. — R. Gras y Estera, Zamora en tiempo de la guerra de la Independencia (H. Cavaillès), p. 181. — Antologia portuguesa : Herculano, João de Barros, Guerra Junqueiro, Trancoso, Fernão Lopes, Lucena; Paladinos da linguagem (G. Le Gentil), p. 183. — R. Pérez de Ayala, Belarmino y Apolonio (M. Bataillon), p. 189. — Més de Laurencín, Los Almirantes de Aragón (G. C.), p. 191. — Hespéris (G. C.), p. 191.

CHRONIQUE. — Ramón Menéndez Pidal, Américo Castro, Gavel, p. 192.

1922, XXIV, 3.

G. CIROT. — Fernán González dans la Chronique léonaise (suite et fin), p. 193.

E. ALLISON PEERS. — Periodical contributions of Sevilla to Romanticism, p. 198.

G. CIROT. — Recherches sur les juifs espagnols et portugais à Bordeaux. Les vestiges de l'espagnol et du portugais dans le parler des juifs bordelais (supplément), p. 203.

M. DE TORO GISBERT. — Un trou dans le dictionnaire de l'Académie espagnole, p. 225.

R. RICARD. — Un livre espagnol sur le Portugal, p. 238.

R. LANTIER. — Chronique ibéro-romaine. V. 1919-1921, p. 247.

M. N. SCHWEITZER. — Rapport sur un voyage d'études en Andalousie (Ecole des Hautes Etudes hispaniques), p. 259.

Universités et enseignement : Programmes d'agrégation, certificat et licence. p. 268.

BIBLIOGRAPHIE. — Analecta Montserratensia (G. Cirot), p. 270. — Visconde de Santarem, Estudos de Cartographia antiga (P. Camena d'Almeida), p. 271. — L. Pereira da Silva, As edições facsimiladas do Sr. J. Bensaude (R. R.). p. 274. — M. Gonçalves Cerejeira, O Renascimento em Portugal : Clenardo (M. Bataillon), p. 274. — J. Bécker, La politica española en las Indías (R. Ricard), p. 276. — J. Marqués Merchán, D. Bartolomé José Gallardo. noticia de su vida y escritos; M. Méndez Bejarano, Vida y obras de D. José Ma Blanco y Crespo (Blanco Withe) (E. Mérimée), p. 278. — G. Duhamel, Vida de los Mártires, trad. R. Calleja (G. Boussagol), p. 287. — J. Deleito y Piñuela, Lecturas americanas (G. B.), p. 287. — A. Marvaud, L'Action économique française en Espagne (G. Cirot), p. 288.

1922, XXIV, 4.

G. CIROT. — Alphonse le Noble et la Juive de Tolède, p. 289.

Fr. Ph. CHEVALLIER. — Le Cantique Spirituel de saint Jean de la Croix a-t-il été interpolé ?, p. 307.

J.-J.-A. BERTRAND. — Figures d'hispanologues : Dieze, Bouterwek, p. 343.

H. MÉRIMÉE. — Le romancier Blasco Ibáñez et la cité de Valence, p 361.

BIBLIOGRAPHIE. — Los trágicos griegos, introduction de P. Girard, version castillane de A. Millares (P. Masqueray), p. 378. — A. Laumonier, Catalogue des terres cuites du Musée archéologique de Madrid (R. Vallois), p. 378. — H. Gavel, Essai sur la prononciation du castillan depuis le XIVe siècle (E. Bourciez), p. 381. — Aug. Cour, La dynastie marocaine des Beni Wattas (G. Cirot), p. 384. — Ed. Ibarra, Documentos de asunto económico correspondientes al reinado de los Reyes Católicos (G. Cirot), p. 386. — Diálogo de la vida de los pages de Palacio, compuesto por Diego de Hermosilla, with introduction and notes by Donald Mackensie, (G. Cirot), p. 387. — Carmelo Viñas Mey, La legislación social en la Recopilación de Indias (R. Ricard), p. 388. — Julia Fitzmaurice-Kelly, El Inca Garcilasso de la Vega (R. Ricard), p. 388. — F. M. Esteves Pereira, O descobrimento do Tibet pelo P. António de Andrade (R. Basset), p. 389. — E. Juan García, Pérez Bayer y Salamanca (G. Cirot), p. 390. —

1923, XXV, 1.

1923, XXV, 2.

1923, XXV, 3.

1923, XXV, 4.

1924, XXVI, 1.

1924, XXVI, 2.

1924, XXVI, 3.

1924, XXVI, 4.

1925, XXVII, 1.

1925, XXVII, 2.

1925, XXVII, 3.

1925, XXVII, 4.

1926, XXVIII, 1.

M. Krepinsky, Inflexión de las vocales en español; Fr. Krüger, El dialecto de San Ciprián de Sanabria (G. C.), p. 92. — Georgiana G. King, The way of Saint James (G. C.), p. 94. — Duque de Berwick y de Alba, Biblia traducida del hebreo al castellano por Rabi Mose Arragel (G. C.), p. 95. — A. Gabriel, La cité de Rhodes (R. Vallois), p. 100. — Historia da colonização portuguesa do Brazil (G. C.), p. 103. — A. M. Withers, The sources of the poetry of Gutierre de Celina (G. C.), p. 104. — Baltazar Gracián, Pages caractéristiques, Etude critique par A. Rouveyre, traduction par V. Bouillier (G. C.), p. 105. — P. Sáinz Rodríguez, Evolución de las ideas sobre la decadencia española (J. Sarrailh), p. 108.

CHRONIQUE. — Imbart de La Tour, Brutails, Régné, Saül Mézan, Navarro Tomás « Dietari de l'Antich Consell Barceloni »; Radet (G. C.); « Alfar » (Núñez de Arenas), p. 110.

1926, XXVIII, 2.

Justo PÉREZ DE URBEL (O. S. B.). — Origen de los Himnos mozárabes (continuación), p. 113.

Georges CIROT. — Notes complémentaires sur l' « Atalaya » de l'Archiprêtre de Talavera, p. 140.

Henri SÉE. — Les côtes américaines du Pacifique vues par un Français au début du XIXe siècle (Voyage du *Bordelais* en 1817-1818), p. 155.

VARIÉTÉS. — Une version orientale de la légende de Rodrigue, dernier roi visigoth (A. Haggerty Krappe), p. 176. — L'Hommage à D. Ramón Menéndez Pidal (G. C.), p. 179.

BIBLIOGRAPHIE. — Aly Bahgat bey et Albert Gabriel, Fouilles d'Al Foustât (R. Vallois), p. 180. — R. de Ureña et A. Bonilla, *Obras del maestro* Jacobo de las Leyes (G. C.), p. 182. — Anfós Par, Sintaxi Catalana, segons los escrits en prosa de Bernat Metge (E. Bourciez), p. 184. — Karl Pietsch, Spanish Grail Fragments (G. C.), p. 186. — Aubrey F. G. Bell, Francisco Sánchez el Brocense (G. C.), p. 188. — Moratín, éd. F. Ruiz Morcuende (J. Sarrailh), p. 190. — Cl Godchot, En Danemark, Les Espagnols du marquis de la Romana (M. Núñez de Arenas), p. 191. — César Barja, Literatura española : Libros y autores clásicos; Libros y autores modernos (G. C.), p. 193. — V. Salado Alvarez, Méjico peregrino; Mejicanismos supervivientes en el inglés de Norte-América (G. C.), p. 197. — J. Amade, Origines et premières manifestations de la Renaissance littéraire en Catalogne au XIXe siècle; Bibliographie critique (G. C.), p. 197. — E. Eduardo de Baquero, Discursos leídos ante la R. Academia Española (M. N. de A.), p. 200 — Universidad de Valladolid, Conferencias del Curso, 1923-1924 (G. C.), p. 202. — C. Parra-Pérez, Miranda et la Révolution française (A. Renaudet), p. 203.

CHRONIQUE. — Farinelli, Hämel, Giese, Vovard, Mendes Corrêa, Asín, Carvalho, Mele, A. Bonilla, Cardozo de Bethencourt, R. Ricard, Pérez de la Ossa; *Lusitania*, *Revista histórica* de Montevideo; E. Lambert; Rapport sur les concours d'agrégation et de certificat; *Erratum*, p. 205-208.

1926, XXVIII, 3.

Justo PÉREZ DE URBEL (O. S. B.). — Origen de los Himnos mozárabes (continuación), p. 209.

Georges CIROT. — Anecdotes ou légendes sur l'époque d'Alphonse VIII, p. 246

VARIÉTÉS. — Publications du centenaire de Camoëns (G. Le Gentil), p. 260. — Rapport à M. P. Paris, directeur de l'Ecole des Hautes-Etudes hispaniques (R. Avezou), p. 269. — Simples palabras en memoria de D. Adolfo Bonilla y San Martín (M. Núñez), p. 283.

BIBLIOGRAPHIE. — M. Bensabat Amzalak, Indículo dos traballos literários de J. Leite de Vasconcellos (G. Le Gentil), p. 288. — F. Castro Guisasola, Observaciones sobra la fuentes literarias de « La Celestina » (G. C.), p. 288. — Marques Braga, Eclogas de Bernardim Ribeiro (G. Le G.), p. 289.

1926, XXVIII, 4.

1927, XXIX, 1.

1927, XXIX, 2.

de la Bibliothèque Nationale de Paris (G. Cirot), p. 199. — Johannes Fastenrath et l'Espagne (J.-J.-A. Bertrand), p. 211.

BIBLIOGRAPHIE. — P. Miguélez, Catálogo de los Códices Españoles de la Biblioteca del Escorial (G. C.), p. 214. — J. F. Montesinos, Lope de Vega. El Marqués de las Navas (G. C.), p. 218. — E. Prestage, The diplomatic relations of Portugal with France, England and Holland from 1640 to 1668 (G. Le Gentil), p. 211. — E. Bucher Williams, The life and dramatic works of Gertrudis Gómez de Avellaneda (G. C.), p. 224. — Eleuterio F. Tiscornio, « Martín Fierro », comentado y anotado (G. C.), p. 225. — C. Barja, En torno al lirismo gallego del siglo XIX (G. C.), p. 227. — A. Ferrão, Teoria da historia; Estudos pombalinos; Antonio Cándido como pensador (G. Le G.), p. 228. — G. Tyler Northup, An introduction to Spanish Literature (G. C.), p. 232.

CHRONIQUE. — B. Schädel, L.-P. Thomas, A. Schneeberger, P. Cuevas; R. Acad. Esp.; *Gaceta literaria;* Folch y Torres, Boussagol, H. Courteault, Ballesteros, Dom Chevallier, H. Sée, F. Pujol, J. Fuente, J. Cazenave, M. Núñez de Arenas, R. R. Spaulding. J.-E. Gillet, M. A. Larson, A. Farinelli, C. de Bethencourt, R. Ricard, A. Alonso; *Hispania;* Viñas (J.-J.-A. Bertrand et G. C.), p. 235.

GRAVURES. — Ms. portugais de la Chronique générale (Bibl. Nat. Paris « Port. 4 »), p. 201, 203, 204. — Ms. Esc. 4. II. 13 (Chronique de San Juan de la Peña, dernière page), p. 215.

1927, XXIX, 3.

Georges CIROT. — Anecdotes ou légendes sur l'époque d'Alphonse VIII (suite) p. 241.

Georges LE GENTIL. — Quelques sources d'Oliveira Martins, p. 255.

R. AVEZOU. — Rapport à M. le Directeur des Hautes-Etudes hispaniques (suite) p. 283.

VARIÉTÉS. — Erasme et Juan de Valdés, d'après une publication récente (A. Renaudet), p. 293. — Une lettre de M. F. G. Eichhoff à Villemain (R. Avezou), p. 298. — Un cathéchisme de l'Espagnol au Maroc (Robert Ricard), p. 300. — Note sur Gabriel Miró (Jean Sarrailh), p. 307.

Universités et enseignement : Programmes de la licence d'espagnol en 1927 1928 (Bordeaux et Poitiers), p. 311.

BIBLIOGRAPHIE. — Louis Halphen, Peuples et civilisations : les Barbares (Michel Feghali), p. 313. — Amado Alonso. La subagrupación románica del Catalán (Ed. Bourciez), p. 315. — Reynaldo dos Santos, A torre de Belem (G. Le Gentil), p. 317. — Nebrija, Gramatica de la Lengua Castellana..., edited by J. Gonzalez-Llubera (G. C.), p. 318. — Xavier de Cardaillac, Don Quichotte de la Manche, par Miguel de Cervantes Saavedra (Ed. Bourciez). p. 320. — Lt C^{l} de Castries, Les sources inédites de l'histoire du Maroc (R. Ricard), p. 321. — Baltazar Gracián, Oracolo manuale, traduzione e commento di E. Mele (V. Bouillier), p. 324. — Gabriel Boussagol. Angel de Saavedra, duc de Rivas (G. Le Gentil), p. 326.

CHRONIQUE. — Cejador, Eus. Diaz, Rubió y Lluch; *Estudis Universitaris Catalans;* C. Giardini, Puig y Cadalfach, G. de Reparaz, C. de Passos, A. Pérez Lugín, A. H. Krapp, Gertrud Richert, Courtney Tarr, A. Marvaud, D. de Bruyne, L. López, H. Mérimée (J.-J.-A. Bertrand, G. Le Gentil et G. C.), p. 332.

1927, XXIX 4.

Georges CIROT. — Anecdotes ou légendes sur l'époque d'Alphonse VIII (suite), p. 337.

R. AVEZOU. — Rapport à M. le Directeur des Hautes-Etudes hispaniques (fin). p. 351.

M. LEGENDRE. — La légende des Batuecas et des Jurdes, p. 370.

VARIÉTÉS. — Dos papeletas referentes a las « Coplas » de Jorge Manrique (Erasmo Buceta), p. 407.

1928, XXX, 1.

1928, XXX, 2.

1928, XXX, 3.

1928, XXX, 4.

1929, XXXI, 1.

Chronique. — Fitzmaurice-Kelly; Todd Memorial; E. Levi, L. Karl, Heaton, Mercedes Gaibrois de Ballesteros, F. Courtney Tarr, R. Lejeune, R. Otero Pedrayo, B. Croce, Morán Bardón, L. Bertrand, Larat, Lobeira, Valdeavellano, Mahr, Rheinfelder, Pitollet; Publications récentes, p. 90-92.

1929, XXXI, 2.

Maurice Lacoste. — Les sources de l' « Oráculo manual » dans l'œuvre de Baltasar Gracián et quelques aperçus touchant l' « Atento », p. 93.

Victor Bouillier. — Traduction de neuf chapitres du « Discreto », p. 102.

Variétés. — A propos de la nouvelle de l'Abencerraje (G. Cirot), p. 131. — « El celoso extremeño » et l'Histoire de Floire et Blanceflor (G. C.), p. 138. — Les Nouvelles exemplaires de Cervantes en Italie (G. Hainsworth), p. 143. — Quelques mots sur Tirso de Molina (Gabriel Boussagol), p. 147.

Bibliographie. — Georges Marçais, Manuel d'Art musulman (E. Lambert), p. 151. — E. Ahlensthiel-Engel, Arte Arabe (E. L.), p. 153. — F. Almela y Vives, La Catedral de Valencia (E. L.), p. 153. — Mercedes Gaibrois de Ballesteros, Sancho IV de Castilla (G. C.), p. 156. — Menéndez Pidal, Flor nueva de romances viejos (G. C.), p. 160. — Luis de Camões, Os Lusíadas (Marcel Bataillon), p. 162. — J. F. Montesinos, Juan de Valdés, Diálogo de la lengua (M. B.), p. 163. — Rebecca Switzer, The Ciceroniane Style in Fr. Luis de Granada (G. C.), p. 167. — Fernando de los Ríos, Religión y Estado en la España del siglo xvi (M. B.), p. 170. — J. Cuvelier et J. Lefèvre, Correspondance de la cour d'Espagne sur les affaires des Pays-Bas au xviie siècle, tome II (G. C.), p. 171. — Fidelino de Figueiredo, Historia de la Literatura portuguesa (Georges Le Gentil), p. 172.

Chronique. — A. Machado, González de la Calle, Huarte y Echenique, Mme A. Faria Gersão, M. Criado et M. L. Ortega, Fr. Diego de Haedo, A.-E. Sayous, J. J. A. Bertrand, A. Rouveyre, C. Pitollet; Modern Language Association; J. D. M. Ford, Radet; Publications récentes ; L'Espagnol dans les lycées et collèges (M. Bataillon, R. Ricard et G. C.), p. 177-180.

1929, XXXI, 3.

Marcel Bataillon. — Les sources espagnoles de l' « Opus Epistolarum Erasmi », p. 181.

M. Romera-Navarro. — La defensa de la Lengua española en el siglo xvi, p. 204.

Eugenio Mele. — Tra viceré. scienziati e poeti, p. 256.

Variétés. — Le romance sur la capture de Boabdil (G. Cirot), p. 268.

Universités et Enseignement : Inauguration de l'Hôtel de l'Institut d'Etudes hispaniques de Paris (G. C.), p. 271. — Programme de licence d'espagnol à Bordeaux, p. 273. — Mémoires en vue du diplôme d'Etudes supérieures. p. 274.

Bibliographie. — Anuario de Historia de Derecho español (G. C.), p. 275. — J. Ma Ramos y Loscertales, Fuero de Jaca (G. C.), p. 276. — Anfós Par, Curial y Guelfa (Edouard Bourciez), p. 277. — C. Pérez Bustamante, Los orígenes del gobierno virreinal en las Indias españolas (Robert Ricard), p. 279. — Eloy Bullón y Fernández, Un colaborador de los Reyes Católicos, El Dr Palacios Rubios y sus obras (G. C.), p. 280. — Arturo Farinelli, Italia e Spagna (G. C.), p. 282.

Chronique. — *Estudis Universitaris Catalans.* Institució Patxot, Institut d'Etudes catalanes, Députation de Barcelone, Cançoner popular de Catalunya; D. Pujol, Anglés, Francigeno, Díaz Plaja, Braudel; Congrès internationaux à Barcelone; Goncalves Cerejeira, García Gómez, Castañeda, Croce, Ezio Levi, F. de Figueiredo, F. do Estanco Louro, E. Gillet, Hills, Millé y Giménez; *Hispania;* Louis Bertrand, Carlton C. Rice; *Revista de Historia.* R. Ricard, Hauser et Renaudet, Vegue; Memorial H. Basset; Pitollet, Foulché-Delbosc, duc d'Albe, E. Muret; Publications récentes (J.-J.-A. Bertrand, R. Ricard et G. C.), p. 284-292.

1929, XXXI, 4.

1930, XXXII, 1.

1930, XXXII, 2.

1930, XXXII, 3.

1930, XXXII, 4.

1931, XXXIII, 1.

1931, XXXIII, 2.

1932, XXXIV, 1.

1932, XXXIV, 2.

1932, XXXIV, 3.

1932, XXXIV, 4.